BIB. DOM.
Cenoman.
S. J.

D96

LETTRES

DES

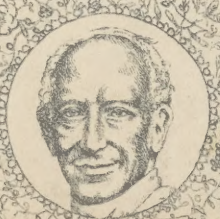
SCOLASTIQUES

DE

LAVAL

1878

n 1



LETTRES

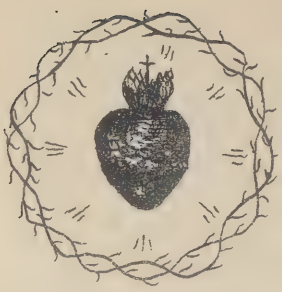
DES

SCOLASTIQUES

DE

LAVAL

1878



LES SCOLASTIQUES DE LAVAL,

aux Pères et Frères de .....

Nos R. R. Pères et nos T. R. Frères.

P. C.

CHINE. — Rapport sur la Mission du Tché-ly S.-E. du 1er Juillet 1876 au 1er Juillet 1877.

La mission du Tché-ly S.-E. administrée par un Vicaire Apostolique, Monseigneur Dubar, Evêque de Canathe, religieux de la Compagnie de Jésus, compte comme simples missionnaires 22 prêtres dont 4 indigènes récemment ordonnés ; 2 scolastiques européens en 3ème année de théologie ; 5 scolastiques novices chinois, et 6 Frères Coadjuteurs. En tout 34 religieux de la Compagnie de Jésus et 2 prêtres chinois séculiers. Le nombre des chrétiens est actuellement de 26023 répartis dans 387 chrétientés ; 1110 adultes

ont été baptisés, et 2873 Catéchumènes se préparent aussi à recevoir cette grâce du baptême.

L'année qui vient de s'écouler nous offre, comme les années précédentes, des jours d'épreuves et des jours de consolations.

Dans le nord du Vicariat, c'est-à-dire dans les districts de Jen-Kiou, de Sié-min, de Jao-iam, de Ho-Kien, les inondations qui paraissent être devenues périodiques, ont porté de nouveau la désolation dans tous ces pauvres pays. Il faut voir de ses yeux la misère qui y règne pour s'en faire une idée. Qu'on se figure des milliers de villages ou de bourgades entourés d'eau de tout côté; et d'immenses campagnes autrefois couvertes de riches moissons, et aujourd'hui ressemblant à une vaste mer. On conçoit à quelle extrémité doivent être réduits les innombrables habitants de ces contrées agricoles qui n'ont d'autres ressources pour subvenir à leurs besoins que la culture de leurs champs. Et voilà déjà de longues années que se renouvelle ce triste spectacle! Oh! que ne nous est-il donné d'avoir des secours abondants à répandre, au milieu de tant de besoins! Que peuvent faire les trop rares et trop légères aumônes que nous distribuons à quelques uns de ces malheureux? Chaque année un grand nombre de nos familles chrétiennes, poussées par la misère, s'expatrient et vont se fixer dans des contrées moins désolées, ou errent à l'aventure en mendiant leur pain.

Fait bien singulier, pendant que du haut des montagnes des Vicariats voisins des torrents d'eau [illegible] dans le Nord de notre Mission, l'Est

et le centre se voient affligés d'une effroyable sécheresse. Point de pluie au printemps, pendant tout l'été et une partie de l'automne. Les terres ne purent être ensemencées qu'en partie, et encore la moisson ne put parvenir à sa maturité. Qu'on juge de la désolation, de l'espèce de panique qui s'empara alors des esprits, dans un pays où l'on vit au jour le jour, et où l'on ignore presque complètement, ce que c'est que d'avoir des provisions en réserve pour l'avenir. Des milliers de malheureux affamés, n'avaient devant les yeux que la triste perspective de toute une année de misère et de famine. Aussi de quel triste spectacle, ne fûmes-nous pas les témoins pendant une grande partie de l'année! Toute la campagne était sillonnée par des bandes de mendiants, hommes, femmes et enfants. Ne trouvant que trop souvent fermées les portes de ceux qui auraient pu leur procurer quelques secours, ces pauvres gens en étaient réduits à dépouiller les arbres de leur écorce, de leurs feuilles, de leurs racines, pour assouvir leur faim. Heureux étaient-ils, lorsque un champ de luzerne se rencontrait sur leur passage. C'était là une bonne fortune peu ordinaire. J'ai vu plusieurs fois de mes yeux des centaines de femmes et d'enfants, s'abattre à la manière des animaux sur cette pâture qu'ils dévoraient toute crue. Faut-il l'avouer? plus d'une fois nos missionnaires ont eu l'occasion de goûter à ce triste aliment, à défaut de mieux. Un Père écrivait du fond de son district, que pendant deux jours, il avait été soumis par un ensemble de circonstances, à un jeûne fort rigoureux, qu'il venait enfin de rompre

à l'aide d'un pâté chaud que lui avaient fait ses chrétiens avec de la luzerne cuite à l'eau, et du son qui lui servait d'enveloppe. Il semblait tout heureux d'avoir trouvé cette bonne occasion de mettre sérieusement en pratique son vœu de pauvreté.

On avait espéré des jours meilleurs pour cette année 1877. Mais la sécheresse est venue de nouveau désoler ce malheureux pays. Voilà près de 3 mois que l'eau ne tombe pas sur ces terres desséchées : de loin en loin seulement quelques gouttes de pluie bien insuffisantes. Aussi dans le moment où j'écris ces lignes, les céréales périssent à vue d'œil ; et une bonne partie des champs qui devraient être ensemencés déjà depuis 2 mois, sont encore en friche. En vain nos pauvres chinois chrétiens et païens tout affolés à la vue de ces nouveaux malheurs qui les menacent, s'efforcent-ils de demander le secours d'en haut, les chrétiens en récitant de longues prières dans leurs chapelles ; et les païens en battant du tambour et frappant le tam-tam dans de solennelles processions qu'ils font en l'honneur de leurs idoles : la pluie ne vient pas. On conçoit quel doit-être le cortège de misères physiques et morales inséparables de tous ces fléaux. Que Dieu ait pitié de ce pauvre peuple et lui ouvre les yeux pour lui faire comprendre la vraie cause de tous ces châtiments.

Il a plu à Dieu de nous éprouver aussi cette année d'une manière bien sensible par la mort du P. Octave, arrivée le 8 septembre 1876. Ce Père était un des plus anciens et des meilleurs ouvriers de cette mission. C'est à lui surtout que nous devons d'avoir pu ouvrir à la prédication de l'Evangile les impor-

tants districts de Kuang-pin-fou et de Tai-min-fou. En moins de 10 ans, il lui a été donné de créer dans ces deux grandes Préfectures plus de 50 centres de Chrétiens et d'y baptiser plus de 2000 adultes. Dieu seul connaît au prix de quels labeurs et au milieu de quelles difficultés ce bien a été opéré. Qu'il me suffise de rappeler que trois fois il fut chassé de sa résidence principale dans la ville de Kuang-pin-fou; la maison fut pillée, dévastée; et trois fois à force d'activité et d'énergie, et grâces aussi à la protection bienveillante et puissante de notre Chargé d'affaires à Pékin, M. le Cte de Rochechouart, il sut se faire rendre justice et reconquérir cette place importante. Quel bien n'aurait-il pas pu faire encore, s'il avait plu à Dieu de lui accorder 10 autres années de vie! Il était connu, estimé, aimé de tout le pays. Les œuvres principales y étaient établies, et il semblait qu'il n'avait plus qu'à moissonner dans la joie et à pleines mains, après avoir semé dans la peine et les tribulations. Dieu en avait disposé autrement, et notre cher Père était mûr pour le ciel. Après avoir passé le mois de Juillet à la résidence pour s'y reposer et refaire sa santé qui s'affaiblissait de jour en jour, il avait hâte de regagner son poste où des affaires graves suscitées par les païens réclamaient sa présence. Un voyage de 4 jours par de fortes chaleurs le fatigua d'une manière extraordinaire. La dyssenterie se déclara: les meilleurs médecins du pays furent appelés, tout fut inutile. Avant même d'arriver au terme de son voyage, le Père, muni de tous les sacrements des mourants, et animé de la plus entière soumission à la Sainte volonté de Dieu, rendit sa belle âme à son créateur. La veille de sa mort

dans une conversation intime avec le missionnaire qui se trouvait auprès de lui, le P. Octave lui parla longuement de la grâce de sa vocation : "Mon cher Père, lui disait-il, vous êtes arrivé depuis peu dans cette mission de Chine ; écoutez les derniers avis d'un vétéran qui est sur le point d'aller paraître devant Dieu. Pendant toute votre vie ne cessez de remercier Dieu de la grâce de votre vocation à la Compagnie et aux missions. En France, avant d'être religieux, j'ai été occupé au ministère des paroisses ; et dans les différents postes qui m'avaient été confiés, j'ai été assez heureux pour pouvoir faire quelque bien, au point que plusieurs confrères ne comprenaient rien à ma détermination d'abandonner ma paroisse. Ils trouvaient que c'était échanger le connu pour l'inconnu et un bien certain pour un bien douteux..... Voyez ce qui est arrivé : en quelques années de ministère dans cette mission, j'ai eu le bonheur d'implanter la Foi dans ces deux vastes Préfectures, d'y baptiser plus de 2000 adultes et d'y établir un grand nombre de petits postes d'où les missionnaires peuvent rayonner et faire des excursions dans tout le pays. Joignez-y les milliers de petits enfants païens que j'ai donnés pour protecteurs dans le ciel aux petits associés de l'œuvre de la Sainte-Enfance. Y a-t-il beaucoup de curés en Europe, même parmi les prêtres les plus fervents, à qui de pareilles consolations aient été réservées ? Je ne le pense pas. Que Dieu soit béni de m'avoir donné cette vocation dans laquelle j'ai reçu tant de grâces" : *misericordias Domini in æternum cantabo.*"

Cette mort du P. Octave a fait un grand vide dans la mission ; nous n'avons pu le remplacer dans son

district que par un jeune prêtre chinois qui y a été envoyé aussitôt après son ordination. Mais nous avons tout lieu de croire que notre cher défunt veille encore du haut du ciel sur son cher troupeau, qui bien loin de s'éloigner du bercail, se montre fidèle à la voix du nouveau pasteur, et va tous les jours augmentant en s'annexant de nouvelles recrues.

Après avoir raconté en abrégé nos peines et nos tribulations de l'année, disons aussi quelque chose de nos joies et de nos consolations. Grâces en soient rendues à Dieu, où l'épreuve a abondé, les bénédictions d'en haut ont surabondé. Il suffira de jeter un coup d'œil sur le tableau ci-joint de nos œuvres et de nos ministères pour se convaincre que la mission est en progrès et que nous allons de l'avant. Il y a tout juste 20 ans, Monseigneur Languillat, accompagné d'un Missionnaire, venait prendre possession de ce Vicariat au nom du Saint Siège qui l'avait confié à la Compagnie de Jésus. Il y trouva 9000 et quelques centaines de chrétiens. Aujourd'hui la mission en compte plus de 26000, non compris environ 3000 catéchumènes qui se disposent au baptême. C'est donc à peu près une moyenne de 1000 adultes (environ 300 familles) amenée chaque année à la connaissance du vrai Dieu. Dans cette même période de 20 ans, l'Œuvre de la Sainte Enfance par ses aumônes, nous a mis en état d'envoyer au ciel près de 100,000 enfants d'origine payenne.

Malgré quelques tracasseries qui sur plusieurs points nous ont été suscitées par les païens dans le courant de cette année, on peut dire que l'état de la mission est un état de paix. Nos missionnaires ont

pu exercer leur saint ministère en toute liberté ; les chiffres ci-dessous disent assez avec quels fruits de salut.

Nos nombreuses écoles de garçons et de filles disséminées sur tout le Vicariat continuent à prospérer et à faire un grand bien. Les Vierges Maîtresses-d'école, sorties de notre Ecole normale, se font remarquer tout spécialement par leur piété, leur dévouement et leur solide instruction ; les païens eux-mêmes en sont dans l'admiration. Tout nous porte à croire, que la nouvelle génération qui se forme dans ces écoles à la science et à la vertu, sera d'un grand secours aux missionnaires pour travailler à la conversion de nos 10 millions de païens qui hélas! commencent à peine à être entamés.

Mais c'est surtout sur les élèves qui étudient dans notre petit collège que nous comptons pour cette œuvre de conversion. Ainsi que nous le disions l'année dernière à pareille époque, en général ces enfants laissent peu à désirer pour la piété, le bon esprit et l'application. On est tout étonné en voyant la transformation qui s'est opérée en eux après quelques mois, surtout lorsqu'on pense qu'ils appartiennent presque tous à des familles nouvellement chrétiennes, ou même encore païennes, et qu'ils ressemblaient assez à de petits sauvages lorsqu'ils ont été reçus dans l'établissement. Dans ce moment leur nombre est de 170. Que n'avons-nous des fonds suffisants pour doubler ce chiffre ! Ce ne sont pas les élèves qui nous manqueraient. De tous les districts du Vicariat, les missionnaires en présentent un grand nombre qui ont toutes les qualités voulues pour pouvoir réussir ; mais que faire avec des ressources si bornées et tant d'œuvres à soutenir ? Quelques uns de ces enfants bien jeunes encore, de l'âge de 12 à 15

ans, nous ont déjà donné bien des preuves de leur bonne volonté et de leur savoir faire. Pendant le mois des vacances qu'ils ont passé dans leurs familles, non-seulement ils ont été un sujet d'édification dans leurs villages, mais de plus ils se sont montrés apôtres. Tel, à force d'exhortations et d'amabilités, a converti son père, sa mère et ses frères jusque là récalcitrants : un autre a converti la famille voisine ; celui-ci trois familles. En voici un 4e, âgé de 15 ans, qui a parcouru tout le pays à plus d'une lieue à la ronde pour exhorter et instruire des nouveaux chrétiens et des païens ! Que de petits traits de ce genre on pourrait encore citer, qui nous montrent ce que nous pouvons espérer de ces enfants lorsque une éducation complète et chrétienne, aidée de l'âge et de l'expérience, en aura fait des hommes sérieux et dévoués ! Cette année, sur 14 maîtres ou professeurs employés au Collège, 9 ont été pris parmi nos plus grands élèves. Chacun d'eux fait une classe tout en terminant son cours de littérature chinoise. C'est une économie pour la Procure ; et ces classes ne sont pas celles qui sont le moins bien tenues.

A ce rapide aperçu sur le personnel, les Ecoles et les autres oeuvres de tout genre qui sont à la charge de la Mission, il faut ajouter encore des chapelles que nous aurions à bâtir. La Mission est bien en retard sur ce point. Que de chrétientés qui manquent de lieu de réunion pour la messe et les prières, et où le missionnaire ne trouve pas un abri pour y passer la nuit ! C'est un grand déficit dont nos Pères ont à gémir de plus en plus.

Ces Chrétiens ne pouvant être visités que fort rarement et en passant, n'arrivent pas à la formation nécessaire, et par suite nous avons à déplorer des retours aux superstitions, et même quelquefois de vraies apostasies. Il est vrai que chaque année nous affectons quelques milliers de francs à la construction de quelques petits sanctuaires dans les endroits où le besoin se fait plus vivement sentir. Mais pendant que nous bâtissons une de ces petites Chapelles, voilà deux autres nouveaux centres de Chrétiens qui surgissent; en sorte que le nombre de ces Chrétientés qui n'ont pas même un petit réduit pour prier en commun au lieu de diminuer, augmente d'année en année et s'élève aujourd'hui au chiffre de près de 200. Notons en passant que la mission possède une seule église en briques, toutes les autres sont en terre. La Mission du Tché-ly était très-pauvre, même avant d'avoir été visitée par tous ces fléaux; et déjà les aumônes que nous avions à verser dans le sein des pauvres, dépassaient de beaucoup ce que nous recevions nous-mêmes de nos Chrétiens, ou comme aumônes ou comme honoraires. Que sera-ce désormais après que tant de familles ont tout perdu et sont réduites à la mendicité?

Disons en finissant ce petit rapport sur nos ministères et nos œuvres de l'année, qu'un Observatoire météorologique a été installé depuis un an dans notre résidence de Tchang-Kia-tchuan. Les bulletins de chaque mois sont imprimés par un de nos FF. Coadjuteurs.

J. Gonnet. S.J.

Personnel à la charge de la Mission.

..... 36 Missionnaires.
..... 45 Séminaristes.
..... 151 élèves au Collège.
..... 92 Catéchistes.
..... 67 Maîtres d'école.
..... 61 Maîtresses d'école.
..... 86 Vierges ou Veuves Zélatrices.
..... 45 Vierges dans nos Ecoles normales.
..... 62 Domestiques, cochers, couriers etc.

En tout 645 personnes qui sont à notre charge.

Aucun de nos enfants du séminaire ou du Collège ne donne un centime pour la pension. Nous fournissons même les habits aux 9/10es d'entre eux. L'Ecole normale des Vierges qui se destinent à être plus tard Maîtresses d'école est aussi entièrement à nos frais pour la nourriture.

Les Œuvres de la Sainte Enfance ne sont pas comprises dans les chiffres ci-dessus.

Etat de la Mission et Ministères de l'année.

Chrétientés ..... 387.
Eglises ..... 1.
Chapelles ..... 189.
Chrétiens 26023
Adultes baptisés ..... 1110.
Catéchumènes ..... 2873.

Enfants païens baptisés (Ste Enfance)	5183.
Enfants nourris	728.
Confessions	39037.
Communions	33341.
Carêmes-Onctions	269.
Mariages bénis	189.
Ecoles de garçons	67.
Elèves	712.
Ecoles de filles	61.
Elèves	673.
Instructions	1980.
Catéchismes	3191.

Extraits de plusieurs lettres du Père de Rabaudy à une Religieuse du Sacré-Coeur.

Yang-Kia-Tsai-Kien. Fête de Pâques. 1877.

Ma Révérende Mère.

Vous désirez sans cesse avoir des détails intimes sur notre vie de missionnaire, je profiterai de quelques heures de loisir que me laisse le vendredi saint pour vous satisfaire.

C'était la veille de la clôture de la retraite annuelle, je venais de méditer pendant ces quelques jours de repos sur les mystères de la Crèche, méditation d'autant plus aisée que le froid rigoureux, environ 20 degrés au-dessous de zéro, nous aidait à comprendre ce qu'a dû souffrir le divin enfant

de Bethléem ; mais je ne m'attendais guère, je l'avoue, à un exercice spirituel des plus pratiques qui m'advint le lendemain même. On demanda une extrême-onction pour une bonne vieille femme de 80 ans qui se mourait de vieillesse plutôt que de maladie. Deux ou trois Pères réclamèrent l'honneur de la campagne, mais j'avais de fortes raisons à faire valoir, et je fus envoyé. Rien de plus juste, car j'allais sur mon terrain et dans mon district. La terre était couverte d'un pied de neige, et il soufflait du Nord-est une bise glaciale, à vous couper la figure. Nos montures n'avançaient qu'avec peine, le plus souvent nous allions à travers champs dans des plaines immenses qui n'offraient aucune trace de chemin sous leur linceul de neige, souvent obligés de mettre pied-à-terre pour reprendre un peu de chaleur, et tirant nos chevaux par la bride ; nous arrivâmes enfin à destination. Il était nuit serrée. Nous avions fait 50 Kilomètres. Tout le monde était couché, personne pour nous attendre, car on ne comptait plus sur nous. Nous avalâmes une tasse de riz, et nous nous étendîmes sur nos camps glacés. Le lendemain, après la messe, il fallut aller confesser notre bonne vieille malade à 2 Kilomètres du village, et lui porter le Saint Viatique. J'avoue que la seule vue de cette vénérable femme me dédommagea largement des légères tribulations de la route. Elle était assise sur son camp, soutenue par son fils païen, et revêtue de ses plus beaux habits, afin de recevoir dignement le Père, et Notre Seigneur Jésus-Christ dans la Communion ; mais vous rendre l'expression de ce regard si doux et de cette figure angélique, ce me serait chose difficile. "Je m'en

vais au ciel, mon Père," me dit-elle; ce mot me fit penser à la parole fameuse de Suarez mourant: "Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir." Cette femme est baptisée depuis 5 ans à peine; toute sa famille est encore païenne; mais je ne doute pas que d'ici à quelques années, elle ne passe tout entière au catholicisme. Le jour même nous étions de retour à la résidence, malgré le vent contraire qui soufflait cette fois du Sud-Ouest. En vérité les gens qui sont à notre service, ces pauvres catéchistes et ouvriers, cochers et hommes de peine, ont bien des misères à endurer à notre occasion. Fort heureusement que nous servons tous le même maître, qui saura bien discerner le degré de charité avec lequel chacun s'acquitte de son emploi et qui rendra à chacun selon ses mérites.

Dans ce même village, dont je viens de parler, vivait une pauvre famille de 6 personnes; pressée par une misère extrême, tous s'en allèrent à Tien-Tsin, pour y vivre du riz que le Vice-Roi fait distribuer chaque jour à plus de 10000 pauvres. Cette grande ville est à plus de 150 Kilomètres, route trop longue hélas! pour de pauvres familiques. La vieille grand'mère que son âge avancé retient clouée dans sa chaumière, ne put suivre ses petits enfants, qui tous s'en allèrent remplis d'espérance. Pauvres gens! La mère seule revint à la maison, après quelques semaines, ses trois enfants étaient morts de froid et de faim, ainsi que son mari. Ce fait est loin d'être unique en son genre. On m'a dit que des milliers de malheureux sont morts de la même manière, et je le crois sans peine, tant la misère est extrême dans certains pays. J'ai rencontré bien souvent

des bandes de 200, 300, 500 mendiants, qui s'en vont de village en village demandant du millet, du blé, du riz ... assez pour pouvoir prendre un léger repas et poursuivre leur route. Le fait est que la charité païenne soulage en grande partie cette misère, mais elle est impuissante à conjurer de telles calamités. La patience de tous ces malheureux est vraiment très-grande; ils souffrent sans se plaindre et le sourire sur les lèvres, des maux inouïs: c'est à faire rougir de vieux catholiques. Quel malheur qu'un peuple si richement doué de tant de qualités et de vertus naturelles, n'ait pas la foi! Ce sera, j'imagine, un ravissant spectacle, au jour du jugement dernier, que de voir par quelles voies secrètes mais admirables, Dieu aura fait mériter le ciel, à un bon nombre de ces honnêtes païens.

Lundi de Pâques 1877.— Encore une histoire semblable à celle que je vous contais il y a peu de jours. J'étais couché depuis environ deux heures, et dormais d'un profond sommeil, après une grande journée de route, lorsque j'entendis frapper à ma fenêtre de papier: "Père, on vient vous chercher pour une extrême-onction! — Est-ce donc si pressé, demandai-je. — Il paraît que oui, Père. — Allons! Fais seller les chevaux." Un quelques minutes après vous eussiez pu voir deux cavaliers, s'en allant à travers les ombres de la nuit, par un vent glacial, porter les derniers sacrements à un pauvre homme qui se mourait d'une fluxion de poitrine, puis revenir bien vite, et continuer un sommeil interrompu trop tôt. Ces alertes nocturnes sont assez fréquentes; mais,

à vrai dire, c'est là ce qui conserve la santé, comme vous allez en juger. En effet, pendant cette course nocturne, je pris un léger refroidissement, si bien que pendant toute la journée du lendemain, je voyageai avec un violent mal de tête et la fièvre. Nous fîmes environ 70 Kilomètres, et déjà je me félicitais d'être arrivé, quand survint une autre Extrême-Onction. Descendre de voiture, monter à cheval et faire encore deux grandes lieues, fut pour mon indisposition un remède aussi nouveau qu'inespéré; je m'en revins parfaitement guéri. Ste Térèse dit quelque part, dans sa vie, qu'à partir du jour où elle cessa de s'occuper de sa santé, elle se porta beaucoup mieux; le fait est que jamais je ne me suis mieux porté que depuis mon arrivée en Chine. Si j'ai un avis salutaire à donner aux prêtres infirmes et d'une santé délicate, c'est de venir se guérir aux missions étrangères. Voilà un remède merveilleux qui ne se trouve consigné dans aucun manuel de santé.

Pei-Kia-Kia-Tsouem. — 6 Avril 1877 — Je viens de passer les Fêtes de Pâques dans un petit village où nous comptons 130 Chrétiens environ. C'est ce que nous appelons une grande chrétienté, tant il est vrai que tout est relatif. Arrivé le mercredi Saint, je partis le mardi suivant pour une tournée dans mon district. Le village d'où je vous écris cette lettre est dans la plus grande détresse. Ces pauvres gens démolissent leurs maisons en briques ou en terre pour en vendre les poutres et les briques, les portes et les fenêtres dont personne ne veut, parce que personne n'a d'argent. Ils

en sont réduits à transformer en bois de chauffage tous les bois de charpente afin de pouvoir les vendre à vil prix, et se procurer de quoi ne pas mourir de faim, en attendant la moisson prochaine. Et quelle sera la récolte de blé ? Misérable au possible, vu que presque toutes les terres sont en friche, la sécheresse extrême ne permettant ni d'ensemencer, ni de cultiver. Le ciel est d'airain. Un vent brûlant souffle sans cesse et dessèche tout. Et cet état dure depuis 4 ans ! Pauvres gens ! Leur patience inaltérable au milieu de tant d'épreuves, est un phénomène surprenant ; ils ont par tempérament ou par simple vertu naturelle, une résignation à la volonté de Dieu telle qu'on en rencontre rarement de pareille parmi nos chrétiens d'Europe, en dépit de tous les raisonnements et de toutes les lumières de la foi.

Pour en revenir à ma fête de Pâques, dès le mercredi saint on avait érigé sous le portail d'une petite église un joli tombeau, décoré par un tabernacle en bois sculpté et doré, et de nombreuses draperies rouges, bleues, vertes .... disposées selon le goût chinois. 6 beaux vases de fleurs artificielles, tapis etc. rien n'y manquait. "Et sepulcrum ejus erit gloriosum."

Le Jeudi grand'messe solennelle, avec 6 enfants de chœur revêtus de la soutanelle rouge, et de l'aube brodée, avec souliers rouges et calotte rouge fort joliment ornée. 4 servants avec le chapeau de cérémonie, encensoirs, croix etc. L'autel était resplendissant de lumières, surmonté d'un beau baldaquin, avec guirlandes et festons en draperies de soie rouge ou blanche, fort artistement disposés par la vierge maîtresse d'école, aidée de ses 18 grandes élèves. Après la messe,

procession au reposoir et toutes les cérémonies en usage dans nos églises de France. Pendant toute la journée et toute la nuit les adorateurs se succédèrent par groupes, méditant ou récitant des prières, dites à haute voix et psalmodiées à la façon des Chinois, qui excellent en ce genre.

Je profitai de quelques heures libres pour aller rendre visite au petit mandarin, mon voisin, à une distance de 5 Kilomètres, Nord-Ouest. C'est un excellent homme, à peu près de mon âge, grand fumeur d'opium, et pour cette raison, je pense, vieilli bien avant le temps. De retour à la chrétienté je procédai au lavement des pieds de 12 enfants pauvres, me trouvant là et dans l'exercice de ce ministère beaucoup mieux à ma place et partant bien plus à mon aise qu'avec les grands de la terre et les magistrats. Le Vendredi Saint, offices ordinaires, selon les rites de nos églises de France. Adoration de la croix, d'abord par les officiants pieds nus, puis par les hommes venant successivement baiser en pleurant les pieds de leur sauveur, dont l'image reposait sur un coussin disposé sur le marchepied de l'autel. Les femmes vinrent ensuite s'agenouiller à la balustrade et baiser la croix que je leur présentai successivement. Tout cela se fit avec ordre, dans un silence et un recueillement parfait, avec une piété ravissante. A 3 heures récitation du Chemin de la Croix avec grande solennité le Père en tête, revêtu de l'étole et du surplis, 2 lecteurs psalmodiant les stations avec un accent de piété et de douleur qu'on n'entend qu'ici, et dont vous n'avez aucune idée en France; de plus 3 enfants de chœur, également en surplis, dont l'un

portait la croix et les deux autres des flambeaux. Je ne crains pas de dire que nos pieux Chinois prient mieux que nous. La récitation des prières du matin et du soir, de la messe, du Chemin de la croix, des litanies etc. émeut autant par l'ensemble et l'accord que par la lenteur grave et solennelle avec laquelle on procède. Tout le peuple prie d'une seule voix! C'est vraiment beau et édifiant.

Le Samedi toutes les cérémonies d'usage. Le feu nouveau, le chant de l'Exultet, les prophéties, les litanies, la messe solennelle. Ensuite j'entrai au confessionnal pour n'en sortir qu'à 10 heures du soir, après avoir entendu 220 confessions de dévotion.

Cependant la musique était arrivée; j'entends l'orphéon chrétien composé de 30 musiciens, dont les instruments sont tous nommés dans la 13e prophétie du Samedi Saint; ils arrivèrent, dis-je, transportés sur deux grands chars, et commencèrent par déployer leur bannière contre une des colonnes du chœur. Le soir chant de la prière et des litanies en musique, puis différents morceaux d'ouverture de la solennité du lendemain, jusque bien avant dans la nuit.

Le jour de Pâques, Grand'messe solennelle de Dumont, chantée par d'anciens séminaristes et élèves du Collège, avec musique, et prières chantées par tout le peuple. A l'élévation, pétards et fusillade. C'est fort brillant je vous assure, et fort consolant. A midi salut solennel du Très-Saint Sacrement, avec l'ostensoir, la chappe, les chants de l'O salutaris, du Tantum, du Magnificat, du Laudate, des litanies en musique.

Le soir toute cette foule pieuse, s'était dis-

persée, et chacun regagnait son village, heureux et content. Si je ne me trompe, nous sommes aux beaux temps de la primitive Eglise et des agapes fraternelles dont parlent St Paul et les auteurs du temps.

Dès le mardi je remontais en voiture pour aller visiter d'autres Chrétientés et entendre d'autres confessions, prêchant partout les gloires de Jésus ressuscité..

Tié-Kia-Kouang-Ting. 8 avril 1877. — C'était le Dimanche de Pâques, vers les 3 heures de l'après-dîner, nous venions de terminer nos grandes réjouissances, lorsqu'une femme entra dans ma chambre, et sans rien dire, le visage triste, les larmes aux yeux; elle se prosterna et me salua à la façon des Orientaux, puis se relevant, et s'adressant à la vierge, Maîtresse d'école: "Grande tanté, lui dit-elle, je vous en prie, veuillez les appeler vous-même à la prière." — "Elle vient d'expirer, me dit la vierge, allons vite réciter le Chemin de la Croix pour le repos de son âme". — La mère du premier administrateur de la Chrétienté, vénérable femme de 83 ans que j'avais administrée l'avant-veille, et pour laquelle nous avions récité les prières des agonisants, venait en effet de mourir, de la mort des prédestinés. Un quart d'heure après les Chrétiens accourus, au nombre de plus de 60 personnes, étaient en prières dans l'église, faisant le Chemin de la Croix, pour le repos de l'âme de la défunte, et votre serviteur le faisait avec eux: Tel est l'usage établi parmi eux, chaque fois que quelqu'un meurt.

Le lendemain plus de 50 personnes offraient la communion à la même intention. En vérité, avons-nous en France des usages aussi saints? Quand nos gens meurent, on tinte sans doute le glas funèbre, mais combien de personnes se mettent en prières pour le trépassé? Combien vont faire pour lui le chemin de la croix, ou la communion? Combien sont allées réciter auprès de son lit les prières des agonisants?

Ici quand un malade entre en agonie, on prévient les Chrétiens dont plusieurs ne manquent jamais de se joindre aux parents du mourant. Tous, à genoux ou debout, récitent les longues prières des agonisants, et de temps en temps on fait les aspersions d'eau bénite sur le malade et contre le démon. Une personne suggère des oraisons jaculatoires au malade: Jésus, sauvez-moi! Marie, ayez pitié de moi!..... Mon bon Ange.... Mon Saint-Patron, priez pour moi!..... elle l'aide à maintenir en équilibre le cierge bénit qu'il tient à la main. Parfois aussi il en est qui se recommandent à ses bons offices: "Vous allez voir la Très-Sainte Vierge et Saint Joseph, surtout n'oubliez pas de leur parler de nous, qui restons ici. Quand vous verrez Notre Seigneur Jésus, ne nous oubliez pas...." Certes! La foi parle par la bouche de ces pieux Chrétiens, et si le ciel n'est pas pour eux, pour qui est-il fait?

En général les morts sont très-consolantes, et les Chinois qui depuis plusieurs années contemplent leur cercueil, en dépôt dans leur maison, voient venir sans crainte la mort qu'ils attendent depuis longtemps. On leur fera ensuite de belles funérailles.

C. de Rabaudy S. J.

Extrait d'une lettre du Père de Rabaudy, Supérieur de la Mission du Tché-li Oriental, au R. P. Provincial de Champagne.

..... Je suis allé voir le Tao-Tai. Ce nom désigne un haut fonctionnaire dont la dignité est supérieure à celle des Préfets, et qui gouverne un certain nombre de préfectures. Je fus très-bien reçu. Nous parlâmes de bien des choses, et en partant je témoignai le désir de voir le Vice-Roi, en ajoutant que je n'osais espérer cette faveur. Le lendemain une estafette m'annonçait que je pouvais me rendre au palais du Vice-Roi à l'heure qui me ferait plaisir.

Aujourd'hui, après toutes les précautions d'étiquette, je me suis rendu chez le puissant et redouté Li-hong-tchang. A peine arrivé je fus introduit et nous parlâmes cinq grands quarts d'heure. Il me fit mille questions sur la doctrine, sur notre mode de procéder, sur nos pauvres, nos orphelins. Je lui répondis de telle sorte qu'il dut entendre un exposé net et rapide des 10 commandements et de bien d'autres points de doctrine. Comme je lui disais que mon intention, en venant lui offrir mes hommages, était de le remercier de la paix profonde dont nous jouissons sous sa haute et bienveillante protection, il me répondit à peu près en ces termes : "Il est inutile de me remercier. Je vous recommande surtout de ne pas vous mêler de procès, d'éviter de recevoir au nombre de vos chrétiens des gens tarés et mal famés. Je sais que la mission de Hien-Hien est calme, bien conduite, et que vous êtes tous amis de la paix et ennemis des affaires

tumultueuses. Tant que vous continuerez à vivre de la sorte, en prêchant votre doctrine qui est bonne et que je connais, vous pourrez compter sur ma protection, mais si je vous voyais devenir des fauteurs de troubles, je ne saurais plus être votre protecteur." Rien de plus juste et de plus sage que cette réponse, que notre Bienheureux Père Saint Ignace signerait des deux mains. Bref, ce puissant prince était de bonne humeur et l'entrevue a été des plus consolantes. Voilà donc la chaîne de nos relations renouée jusqu'au sommet de la hiérarchie civile. Rendons-en à Dieu de grandes actions de grâces. Cette entrevue est d'une importance majeure pour notre petite mission. Cela nous pose aux yeux des chrétiens, des païens et des autorités civiles ou militaires.

J'espère emmener Monsieur Dillon, notre excellent Consul à Hien. Ce bon chrétien désire vivement se retremper dans une bonne retraite de 8 jours, dont il sent, dit-il, un besoin extrême : lui qui communie tous les dimanches!

de Rabaudy. S. J.

Mission de Nan-King. — Lettre du P. Pittar aux Scolastiques de Zi-Ka-Wei.

Mes bien chers Frères.

P. C.

L'excellent Frère Bidelle m'a écrit une si bonne lettre le 29 Août, que je suis obligé de vous écrire de nouveau, lors même que mon coeur ne

m'y eut point porté tout d'abord. Aujourd'hui, voulez-vous que je vous narre quelques incidents de ma première tournée en district?

Je devais partir le 5 septembre en compagnie du P. Le Cornec, qui a la bonté de me faire connaître les personnes et les choses; mais voilà que deux jours avant, par manière de prélude, nous fîmes, les Pères Debrix, Bies et moi, une bonne promenade à mules; ces vétérans cavaliers n'ont pas eu pitié de ma qualité de novice. Nous avons trotté par monts et par vaux deux heures durant. Tout allait bien; seulement le lendemain je dus constater une bonne écorchure, qui demanda à guérir avant d'entreprendre une semaine de course. Il fut convenu que le P. Le Cornec partirait seul pour passer dans son district la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, puis qu'il reviendrait me prendre le lundi, 10 septembre. Ce fut un coup de la Providence: à peine les Pères partis, le F. Goussery tomba malade d'une forte fièvre avec douleurs de tête, il fut fort heureux de m'avoir auprès de lui pour le soigner. Grâce à Dieu, le mal fut jugulé dès le principe, ce fut l'affaire de 3 ou 4 jours.

Ensuite nous dûmes attendre le retour du Père Ministre qui revient de On-hon nous donner la bonne nouvelle qu'après bien des pourparlers et une opposition formidable venue de différents endroits, la Sainte Vierge pour sa belle fête de la Nativité, avait béni notre cause, et que l'achat des terrains de On-hon venait d'être conclu (*)

(*) Il s'agit d'un assez vaste terrain dont l'achat était retardé depuis longtemps par des difficultés sans cesse renaissantes. La position est importante; car On-hon est une ville considérable, et les Anglais y ont obtenu l'année dernière une concession, au sujet de l'affaire margary. Notre terrain sera probablement enclavé dans la concession anglaise, dont les limites ne sont point encore fixées.

Enfin nous pûmes partir le 14, fête de l'exaltation de la Ste Croix, beau jour de départ, car ici la vie Apostolique s'exerce sans adoucissement et la Croix vient assez souvent nous réjouir de ses meilleures bénédictions.

Nous sortons par la porte Est et après 7 ou 8 lis, nous passons un très beau pont à Coung-hi-Kiao sur un des bras du grand torrent, qui traverse tout le Ning-Ko-fou; au bout de quelques minutes, c'est une autre histoire, nous rencontrons un autre bras à Chouang-Kiao. Ici le pont est brisé, il faut passer le torrent en barque: nombre de personnes attendent sur la rive, le courant est très-rapide, la barque assez petite, et cependant les hommes, les bêtes, les paniers, etc. etc. vont s'y loger tant que la barque peut en contenir. Le P. Le Cornec trouve la chose fort simple, j'avoue que je me confie en la Sainte Vierge, car chavirer dans les conditions où nous étions, eut été chose facile. Les mules furent sages et surtout la Providence du missionnaire était là. Nous sommes arrivés à l'autre bord sans encombre.

Encore 15 lis et j'arrive à mon premier Kong-son, à Wang-Kia-chan à 25 lis environ du Fou, chef-lieu, ou préfecture. Vous dépeindre cette maison commune du bon Dieu, du Père et des Chrétiens n'est pas chose facile. C'est une grande pièce ayant environ 6 à 10 mètres de long sur 7 ou 8 de large. Un forgeron y bat son fer; sa famille occupe un des coins derrière une cloison. Cette bonne famille chrétienne se retire quand le Père arrive afin de lui céder son petit recoin. On approprie tant bien que mal la boutique qui devra se transformer en chapelle. Le Père y dira la

Sainte messe, fera le Catéchisme etc. Des réparations seraient nécessaires, mais nous sommes au milieu des ruines de la persécution et pour les relever il faut patienter, car les secours manquent. Dans cette Chrétienté, j'ai environ 7 Chrétiens et une douzaine de Catéchumènes.

Comme notre première journée sera de 80 lis, c'est-à-dire 48 Kilomètres, nous ne pouvons rester longtemps à Wang-Kia-Chan. Nous continuons à marcher vers l'Est; à 1 heure nous arrivons au lieu du dîner, appelé Chouang-miao-Kang. Nous attachons nos bêtes, nous nous installons dans une auberge, mais comme nous arrivons un peu tard, nous devons attendre que le riz soit cuit. Nos porteurs, car nos bagages sont toujours portés à dos d'hommes, et nos bêtes se reposent. Nous mangeons un dîner chinois des plus simples et nous entreprenons les 40 lis qui nous restent.

Bientôt nous quittons la grande route pour aller visiter la Chrétienté de Ta-seng-tsen où le Père Audrain avait un Kong-sou passable, mais qui a été brûlé dans les dernières affaires; la famille païenne qui garde nos ruines nous a bien reçus.

Bientôt il faut passer un fossé large d'un mètre sur une simple planche, nous descendons de mule, le P. Le Cornec et moi nous passons facilement, mais comme notre Catéchiste Tchen veut venir sur nos pas, sa bête recule, se détache, et notre catéchiste de courir après. C'est une demi-heure de perdu. Enfin la bête est ressaisie, et une brouette qui arrive par derrière décide la mule à se lancer par dessus le redoutable fossé. Voilà les petites distractions de

la route.

Le soir vers 7 heures après toute une journée de course nous arrivons à Lou-tsen, lieu du martyre du P. Ouang. Le temps était chaud. J'avoue que j'étais à bout de forces. On prépare le souper, il faut acheter, faire cuire, le repas ne peut être sur table que vers 8 heures. Un peu d'eau de vie chinoise nous a stimulés et nous a fait avaler un bol de riz et du poisson salé.

Comme les réparations ne sont point avancées, nous avons vu Lou-tsen dans le triste état où l'a laissé le pillage. J'ai pu voir l'endroit où le Père a été tué, celui où son Catéchiste Tchen a été percé d'un coup de lance comme il escaladait un mur pour s'évader. Nous avons passé la nuit sur quelques planches, presqu'en plein air.

Le lendemain 15, il pleut, nous ne pouvons pas partir, nous sommes allés seulement à un village appelé Sui-tsen, éloigné de 6 à 8 lis, pour les affaires du P. Le Cornec. Là le bon Père a pu donner l'extrême-onction à une vieille Chrétienne, qui d'abord a beaucoup de mal à consentir à se confesser. Espérons que le Dieu des miséricordes oubliera la faiblesse de cette pauvre Chrétienne et voudra bien la recevoir dans son Paradis.

Le 16 septembre, fête de Notre Dame des 7 douleurs, bien que ce fût le Saint-jour du dimanche, nous avons cru nécessaire de nous mettre en route pour Seng-Kia-pou, environ 50 lis Sud-Ouest de Lou-tsen. Nous passons par San-li-tchoung où se trouve la famille du Catéchiste Yang tué à Lou-tsen en même temps que le P. Ouang. Ensuite

nous arrivons à Ta-Tsang-Kiai où il y avait 8 familles de chrétiens avant les affaires, maintenant on n'y voit que des apostats ! Combien la grâce de souffrir pour le nom de Jésus, est une grande grâce et une grande gloire ! Nous avons des chrétiens qui ont reçu cette grâce et cette gloire ! mais hélas ! que le nombre en est petit !

Nous passons par des pays magnifiques, tantôt dans la plaine, tantôt sur la montagne, et constamment un paysage splendide se déroule sous nos yeux.

Vers midi nous rentrons dans mon district et passons à Kao-tsen à 25 lis Sud-Ouest de Lou-tsen où nous avons dû rendre une maison dont les titres n'étaient point tout-à-fait en règle. (*). Depuis lors, cette maison reste déserte. Nous l'avons visitée au passage. Dans les environs il y a quelques familles chrétiennes.

A Liang-king à 20 lis de Seng-Kia-pou, but de notre journée, nous stationnons pour prendre

(*) Dans le principe, lorsque les missionnaires pénétrèrent au Ning-Ko-fou, le pays était complétement désert ; dans plus d'un village il ne restait pas plus de 2 habitants sur 100. Les Tchang-mao avaient tout tué. Pour repeupler le pays, les Mandarins firent appel aux habitants des autres provinces. Les champs et les maisons des morts étaient concédés aux nouveaux colons. Quelquefois ceux-ci les revendaient à d'autres, et ceux-ci à de nouveaux encore. Nous acquîmes ainsi 2 ou 3 Kong-sou peut-être, dont les titres restèrent un peu indéterminés. Bien entendu, nous étions prêts à faire justice à qui de droit. Après la tempête de l'année dernière, le Vice-Roi envoya des Mandarins constater les dégâts ; et ces 2 ou 3 Kong-sou dont les titres n'étaient pas parfaitement en règle ont dû être rendus. L'indemnité pour le reste, après avoir été admise en principe, sera je crois bientôt payée. D'un commun accord, le montant en a été fixé à 25000 $ environ.

notre dîner dans une auberge, c'est la répétition du dîner de Chouang-miao-Kang. Un bon chrétien appelé Tsiang-wen-yeou, seul chrétien du bourg, est venu nous saluer pendant le dîner en faisant le Kéh-teou (prostration à deux genoux), devant tous les païens spectateurs.

Nous arrivons à Seng-Hia-pou où j'ai un Kong-sou ; le bourg est situé sur le bord du grand torrent, à 30 lis sud-est de Ning-Ko-fou. Ici le Kong-sou est assez bien relativement parlant, mais plus pauvre que les Kong-sou de l'Est. Après réparation et ameublement il sera assez bien. Grâce au petit Mandarin militaire de l'endroit ce Kong-sou n'a point été pillé, nous y avons passé la nuit, couchés sur quelques planches.

Le lendemain 17 septembre, de bonne heure, nous sommes partis pour Chouei-toung. Au départ, petit incident risible : je pris mon élan trop vigoureux sans mesurer le coup ; au lieu de rester sur la bête, me voilà qui chavire de l'autre côté de l'animal ; n'ayant pas prévu le coup et n'ayant que la main gauche pour me retenir, je dus glisser jusqu'à terre ; exercice de gymnase qui parut fort risible à nombre de Chinois qui ne pouvaient satisfaire leur curiosité, en voyant des gens si étranges apparaître au milieu d'eux. Je fus le premier à rire de l'incident. Je fis bon visage contre mauvaise fortune : sans me décourager, je ne fis qu'un saut pour remonter sur la bête et cette fois avec parfait succès. Pendant la route aucun incident remarquable : toujours pays fort accidenté et vraiment pittoresque.

Nous arrivons à Chouei-toung, distant

de Seng-Kia-pou de 30 lis, vers 11 heures et demie. Nous y trouvons les Pères Debrix et Chen-liang venus pour voir le P. Ministre. Chouei-toung c'est le centre du P. Li. Il y a une école interne, qui actuellement est à l'étroit et dans le provisoire, car ce beau Kong-sou a été rasé l'année dernière. C'est ici qu'est mort le Père Femiani; j'ai visité son tombeau situé sur la montagne à 1 li Est de la Résidence.

Après dîner nous sommes allés voir le Père Seckinger, occupé à faire démolir la Résidence de Sué-tsou, à 8 lis Est de Chouei-toung; C'est une exigence du Vice-Roi à cause de quelques défauts de formalités dans nos titres. Ce Kong-sou est celui qui nous causa le plus d'embarras. Le terrain avait bien été acheté, mais je ne sais comment, lors de la construction, la maison et l'église auraient été par erreur construites en dehors de nos limites. C'était un terrain vague, désert, couvert uniquement de ruines; les mesures auraient été mal prises. Le Vice-Roi saisit cette occasion, pour avoir sa revanche. En vain le P. Seckinger offrit d'acheter ce terrain .... en vain on en écrivit à Pékin; il faut jeter par terre les restes de l'église incendiée et du Kong-sou resté intact. Pour réparer cet échec moral, le P. Seckinger fait construire une nouvelle église et un nouveau Kong-sou sur notre terrain. Nous avons donc contemplé les ruines calcinées de l'église ogivale de Sué-tsou et le Kong-sou encore debout, mais dont la toiture était presque démolie quand nous sommes arrivés. Sans doute la parole de nos SS. livres se réalisera ici: "Vir obediens loquitur Victoriam".

Nous sommes revenus à Chouei-toung, avec le R. Ministre et comme tous les Pères de la Section, moins le R. Bies, missionnaire du Kouang-te-tchéou, se trouvaient réunis, nous avons pu avoir une consulte au sujet des constructions que l'on va commencer à Chouei-tong, de sorte que notre position sera, nous l'espérons, meilleure après qu'avant la persécution. Ici nous sommes quatre Pères à coucher dans la même chambre, avec deux fenêtres qui ne peuvent se fermer : nous sommes au régime du grand air.

Le lendemain 18, repos pour la première fois depuis notre départ. On en profite pour avancer les études de mandarin, car ici le patois de Changhai n'est pas compris, et je veux profiter de l'occasion pour bien apprendre la langue universelle de la Chine. Les commencements, il ne faut pas s'en étonner, sont pénibles, car pratiquement, c'est une nouvelle langue, quoique voisine de la première. Déjà mon oreille commence à s'y faire et j'ose formuler quelques phrases, de sorte que l'année ne s'écoulera pas, je l'espère, sans que je me sois passablement mandariné.

Le 19 septembre la pluie tombe, il est difficile de partir, cependant comme le temps s'améliore, nous partons sous la pluie vers midi. Nous quittons Chouei-toung pour nous rendre à Ta-li-tsen à 60 lis Nord-Ouest. Pendant la route nous traversons 6 fois le torrent qui vient du côté de Kien-tien pour rejoindre le torrent de Chouei-toung un peu avant Seng-Kia-pou. Une fois nos bêtes avaient de l'eau jusqu'au ventre, un peu plus de pluie et nous n'aurions pas pu passer ce jour-là.

Nous n'étions pas loin d'arriver, lorsque ma mule s'obstine à ne pas passer un pont, qui du reste n'offrait rien d'effrayant. Ce sont les petits exercices de patience de la position ; nous perdons ainsi pas mal de temps en essais infructueux, puis subitement les impressions changent et la bête se décide. Ma bête est douce, docile, assez aguerrie aux accidents de route, mais n'oublions pas que c'est une mule, et le proverbe "*têtu comme une mule*" doit bien se vérifier de temps en temps.

Enfin vers 7 heures, nous arrivons à Cali-tsen un de mes Kong-sou pillé l'année dernière ; il n'y a plus que les murs et quelques tuiles sur le toit ; on a réparé une petite chambre pour le Père, mais pour tout meuble une table, quelques planches pour lit et une chaise. On a dû tout emprunter aux voisins qui n'ont pas refusé de nous prêter une chaise et quelques bols pour le riz, le thé etc. Nous cherchons des œufs, des légumes, rien absolument à acheter au village, nos porteurs ont un peu de poisson salé, mais ils ont peine à marcher, les chemins étant mauvais, et ils n'arrivent qu'à 8 heures et demie. Il était 9 ½. et plus quand nous avons pu manger un peu de riz et de poisson salé, après 7 heures de marche par un mauvais temps. N'ayant qu'une marmite, on y cuit successivement le riz, puis le poisson, puis on y a chauffé l'eau pour le thé. La soirée a été fort gaie, nous avons beaucoup ri. Le P. Le Cornec avait un calme breton parfait ; quand je disais : peut-être dans un quart-d'heure pourrons-nous souper, il répondait : Oh ! ça viendra ! un peu plus tôt, un

peu plus tard ; dans ces pays on finit par avoir un estomac complaisant pour manger n'importe quoi à des heures impossibles. - Nous organisons nos lits de camp, et bien fatigués nous nous endormons dans une petite étable de Bethléem. Que le bon Dieu soit béni de nous faire marcher un peu sur ses traces!

Le lendemain, 20 septembre, nous faisons une tournée dans les familles chrétiennes des environs, habitant presque toutes sur le flanc des montagnes qu'il faut gravir et redescendre ensuite par des chemins très escarpés. Nous partons après notre déjeuner et nous rencontrons une famille au village de Wang-tsen. Ensuite 7 familles au village de Tchen-tchang. Ici on nous avertit qu'une famille n'avait pas enlevé certaines inscriptions païennes. Mon palefrenier qui est païen prend en main mes intérêts et s'écrie: "Allez vite avertir cette famille d'enlever ses papiers; le Père va arriver, il ne va pas être content s'il les voit." Puisse ce brave homme savoir lui-même qu'il faut se faire chrétien.

A Kao-tsen nous visitons 2 familles, à Yao-tsen 2 autres. Nous faisons ainsi environ 40 lis dans la matinée et nous arrivons pour dîner à 3 heures de l'après midi. Après dîner nous allons dans une autre direction faire encore près de 20 lis pour visiter deux familles au village de Ou-tchong. Partout nous sommes bien reçus. Dans ce moment, les chrétiens qui ont persévéré ne craignent point de se montrer quoiqu'ils soient toujours exposés à de nouvelles tracasseries.

Le lendemain 21, nous nous levons à 3h pour dire la messe et partir de bonne heure, car

nous aurons à faire 100 bonnes lis dans la journée. Mais il faut le dire, nous allons visiter une famille très-intéressante au bourg de Tan-tsen, à 40 lis Ouest de Talé-tsen. C'est la famille Hiu, composée de 3 membres, le père et 2 garçons. L'aîné des garçons Tchang-tsin seul est baptisé, les deux autres membres de la famille sont Catéchumènes. Ils ont été complètement pillés l'année dernière. On a été sur le point de les enterrer vifs, quand Tchang-tsin a trouvé moyen de s'évader au moment où l'on creusait leurs fosses. Les païens ont craint alors qu'on n'allât les dénoncer au mandarin, ils ont donc relâché les deux autres. Ces braves gens n'ont jamais voulu apostasier. Maintenant on semble les respecter dans le pays. Le vieux père seul était à la maison quand nous sommes arrivés, aussitôt une petite fille païenne vient l'aider à chauffer le thé. Ses parents l'appellent du-dehors, mais elle répond: "Ah! je ne puis aller, j'ai de la besogne ici." Cette petite fille est âgée peut-être de 8 ans, puisse le bon Dieu lui donner le don de la foi! Elle s'est montrée bien bonne pour les Pères, ainsi que son frère qui va nous montrer la route pendant plus de 30 lis, car les fils Hiu sont absents; l'aîné soigne son frère cadet gravement malade dans une famille païenne à 15 lis de là. Comme il n'était pas encore baptisé, nous avons cru devoir aller le voir et le préparer au baptême si faire se pouvait. Nous allons donc au village de Sen-men-pou à 40 lis de la sous-préfecture Kien, presque sur la grande route du Chef-lieu à la sous-préfecture. Nous avons été bien heureux de pouvoir baptiser ce brave garçon qui a été sur le point

d'être enterré vif l'année dernière, il a reçu le baptême avec joie. Nous sommes revenus dîner chez le vieux Hsin vers 2 heures, après une matinée de 70 lis de marche. Aussitôt après dîner, il faut repartir pour Ta-li-tsen, pour y passer la nuit. Nous y rentrons bien fatigués après une journée de 110 lis.

Le lendemain nous retournons au Chef-lieu, en visitant 8 familles sur notre route. Enfin nous rentrons après une excursion de 9 jours. Nous trouvons le P. Ministre qui nous reçoit avec sa charité ordinaire. Nous allons nous reposer 2 ou 3 jours; j'en profite pour vous écrire ces quelques lignes. Puis il faudra recommencer par le détail, l'évangélisation de mon vaste district. J'ai été à l'Est et au Sud, mais à l'Ouest j'aurai à aller jusqu'au Nan-ling-hien à 100 lis du Chef-lieu, et au Sud ouest jusqu'à Kien-hien encore à 100 lis environ. Ainsi vous voyez que je puis m'étendre, le pays est vaste, et les païens sans nombre.

Enfin nous goûtons la vie du Missionnaire dans le vrai sens du mot, et avec la grâce de Dieu nous sommes contents, car souffrir pour les âmes n'est-ce pas un bonheur? Puis nous avons grâce d'état car nous sommes au poste de l'obéissance.

En union de prières.

Servus et frater in X°

Tittar s.j.

Extraits de plusieurs lettres du P. Pfister au P. de Reiscabiec. – Zi-Ka-Wei, Octobre 1877.

Mon Révérend et bien cher Père.
P.C.

..... Nous avons reçu, il y a quelque temps, le P. de Boeck venant de Macao où il est depuis 15 mois avec le P. Stockmann. Il nous a donné beaucoup de nouvelles, en voici le résumé.

Il était à Calcutta depuis 1866. Il fut envoyé à Hong-Kong pour accompagner le Père Stockmann, et se guérir de la fièvre. Arrivés dans cette ville, ils ne purent y loger, et s'étaient décidés à venir à Shang-hai, lorsqu'en attendant le Vapeur, ils allèrent à Macao visiter quelques uns de leurs anciens élèves de Calcutta. L'un d'eux très-riche offrit une maison de campagne aux 2 Pères qui acceptèrent. Alors la question du Collège de Macao revint plus sérieuse sur le tapis.

Le Comité qui s'était formé avait déjà acheté une maison assez considérable pour commencer. Malheureusement les conditions posées étaient inacceptables, et le T. R. P. Général refusa. On envoya à Rome un ou deux délégués, le Gouverneur et Monseigneur les appuyaient, mais rien n'y fit, le refus persista. Là dessus le Père Stockmann leur fit entendre qu'avec ces conditions on ne pourrait jamais rien faire. Il y eut des modifications, je ne sais lesquelles, et Monseigneur Steins, qui approuve fort ce Collège, promit d'y laisser les 2 Pères et d'en envoyer 2 autres, si le T. R. P. Général acceptait les nouvelles propositions.

La question en est là actuellement ; on attend pour Novembre la réponse de sa Paternité.

Monseigneur de Macao auquel la Propagande, il y a à peu près 2 ans, a confié l'île de Hainan, et plusieurs points du littoral, se trouvant dans l'impossibilité d'y envoyer des Missionnaires, a prié le R. de Boeck d'offrir en son nom à nos Pères du Kiang-nan cette nouvelle mission. Il y a des difficultés de bien des genres, et le R. de Boeck pense qu'il est impossible que nous nous en chargions dans les conditions offertes. C'est aussi l'avis du R. Chauvin, m'a dit le R. de Boeck, du reste on en écrira officiellement au R. P. Provincial ; pour moi je vous dis ce que je sais et en courant.

Les Sœurs de St. Paul de Chartres font un grand bien à Macao, mais leur position présente est intenable, et elles songent à quitter, si on ne la change point. Elles font très-bien aussi à Hong-Kong, ainsi que les Sœurs Canossiennes. Celles-ci ont à peu près les mêmes œuvres que les Auxiliatrices, mais bien moins de ressources. Monseigneur Raymondi de Hong-Kong a réussi à se mettre à dos le Gouvernement colonial, les Anglais, les Portugais, sauf un ou deux, les protestants et presque tous les catholiques. C'est une misère ! Les deux Pères Bénédictins qui réussissaient fort bien, sont repartis. L'école des Frères du Vénérable de la Salle va bien, mais on craint qu'elle ne puisse pas continuer.

A Canton, la cathédrale sera magnifique, elle sera terminée espère-t-on, dans 6 ans, elle est bâtie sur les plans de l'église de Thann près d'Issenheim. Cette pauvre ville de Macao périt entièrement, il n'y a

plus de commerce, et la corruption est affreuse, une partie du Clergé donne le mauvais exemple : il y a des prêtres qui disent la messe en 12 minutes, qui sont Francs-maçons, ont des filles, jouent etc.... La première chose à faire serait de renouveler le Clergé ; et ce qu'il y a de pis, c'est que le Gouvernement le soutient.

Il y a quelque temps les prêtres Chinois de Canton, Macao, Hong-Kong, et d'une partie du Fo-Kien, ont adressé à la Congrégation de la Propagande une demande, à l'effet d'avoir à eux une mission propre avec un Evêque pris parmi eux, ou bien un Evêque Européen si on ne veut pas de Chinois. La Congrégation a renvoyé la demande aux Evêques qui se sont réunis, et ont résolu la négative unanimement. Si je ne me trompe, à la même époque, j'ai entendu dire que nos prêtres Chinois du Kiang-nan, avaient adressé la même demande à la Congrégation, mais j'ignore tous les détails.

Le P. de Boeck nous a dit aussi que la Province de Belgique allait avoir une nouvelle Mission dans le centre de l'Afrique, et que le P. Depelchin recteur de Bombay était parti à cet effet pour accompagner sur leur demande les membres de l'exploration géographique belge qui se rendent dans le centre de l'Afrique, pour étudier le pays, et travailler à abolir la traite des esclaves. Il nous a donné aussi beaucoup de détails sur leur Collège de Calcutta, que le bon Dieu bénit. De 5 à 600 élèves, succès continuels dans les examens, subvention du Gouvernement, bonne réputation, à ce point que plusieurs Ministres protestants y envoient leurs enfants.

Mais il y a du travail et des souffrances. Monseigneur Steins va très-bien et donne l'exemple en tout. Il y a une dizaine de Pères consacrés aux Missions Indiennes, lesquelles avancent difficilement, à cause des Castes et à cause de l'influence des Ministres Protestants, qui donnent aux Indiens de l'argent pour assister à leurs offices et professer leur religion.

De la Mission rien de nouveau, que je sache en ce moment. Le Choléra a disparu de l'orphelinat des filles, après avoir fait 29 victimes et plus de 50 malades. On a fait une Neuvaine à la Sainte Vierge ; à partir du dernier jour plus un seul cas. Quelques cas seulement à l'Orphelinat des garçons. Le P. Cordier revenu fatigué est reparti en bon état. Le P. Couvreur est, dit-on, fatigué. Les autres Pères vont bien.

Le P. Sica vient d'autographier une petite brochure in 8° de 54 pages. *De ratione agendi cum Sinensibus*. Ce sont des conseils aux nouveaux missionnaires, et dont plusieurs peuvent être encore très-utiles aux anciens. C'est lui qui a écrit l'Autographie. Je pense qu'il en enverra à Paris quelques exemplaires.

La Sœur de Ste Thérèse, a fait sa profession comme religieuse de Chœur, la Sœur Thérèse de St Joseph. C'est la première Chinoise comme Carmélite de Chœur. Elle est originaire de Tong-pou-nan; elle perdit son père à l'âge de 15 mois. Restée seule avec sa mère, elle était toujours malade. Elle vint faire son éducation au Cheng-mou-nien, chez les Auxiliatrices, et là, se reconnut appelée au Carmel. Sa mère qui n'avait qu'elle, consentit à la donner

à Notre-Seigneur et en fin généreusement le sacrifice. Elle a persévéré avec courage et depuis lors jouit d'une bonne santé.

Le R. Supérieur est parti le 13 de ce mois pour faire la visite de Chen-Kiang, Yang-tcheou, Hoei-ngan-Tsing-hio, et revenir par Kai-men dont il fera aussi la visite.

Nous n'avons pas de malades sérieux. Monseigneur semble baisser. Le R. P. Garnier est toujours un peu souffrant de ses fièvres attrapées à Cayenne; le P. Marchi pris de diarrhée a besoin d'un repos d'une quinzaine. On dit que les Pères de la Section de Sou-tchéou, ont tous plus ou moins de petites indispositions.

Le fameux Chemin de fer de Wou-song à Chang-hai qu'on disait devoir être prolongé jusqu'à Sou-tchéou, vient d'être cédé par les Anglais au Gouvernement Chinois, qui se hâte de le faire disparaître, et de l'expédier dans l'île de Formose, pour relier le port de Ta-Kao à la ville capitale Tai-wan-fou.

Voici ce que je lis dans le *Freeman's* Journal du 25 Août, de Sydney en Australie: "Nous sommes autorisés à annoncer que Sa Grâce, Monseigneur l'archevêque de Sydney a pris tous les arrangements pour faire venir dans son diocèse le célèbre Ordre des Jésuites. Dans le plus bref délai possible, ils prendront possession du district de North-Shore. Avec son grand talent d'élever la jeunesse, et sa réputation établie dans le monde entier de former les caractères des jeunes gens, la Compagnie ouvrira presque immédiatement les premières classes

et un pensionnat au milieu de notre cité en attendant qu'elle bâtisse un collège vaste et commode à North-Shore. Ce collège est destiné à deux fins: la bonne éducation et l'instruction religieuse des jeunes catholiques de la colonie, puis comme séminaire archiépiscopal, la formation des jeunes gens qui se destinent à l'Eglise. Nous n'hésitons pas à dire au nom d'un bon nombre de catholiques de la Nouvelle-Galle du Sud que sa Grâce en appelant les Jésuites a procuré aux catholiques un bienfait inestimable. Nous croyons fermement qu'il n'y a aucune famille chrétienne dans la Colonie qui ne s'en réjouisse, et qui ne contribue à l'installation des fils de Saint Ignace. Cette haute école dans la Cité, ce collège-séminaire à North-Shore préparera les élèves à prendre les degrés dans l'Université. Faisons donc tous le meilleur accueil à cette Compagnie et à ses illustres membres. Prêtres et fidèles, recevons-les avec la cordialité et la générosité dues à leurs mérites."

C'est le R. Cahill qui m'a envoyé ce Journal de Melbourne, je crois par conséquent, que c'est lui qui fait la fondation qui sera vraisemblablement confiée à la Province d'Irlande, déjà chargé de Melbourne, ou peut-être à la Province d'Angleterre.

Pfister. S.J.

Pologne. — Couronnement de N. D. de Staraviès. — Lettre du P. Kolubowicz au P. de Kersabiec. — *Tarnopol 17 Novembre 1877.*

Mon bien cher Père.
P. C.

Nous avons eu de grandes solennités dans notre province : le couronnement de N. Dame de Staraviès, à la maison du Novicial de la Compagnie, et l'arrivée du Nonce pour cette grande solennité. On n'a jamais vu ici chose pareille. Je ne suis pas à même de vous en donner une juste idée, tant il y avait de beauté et de grandeur. D'abord comme préparation, une mission de 8 jours durant laquelle il y avait chaque jour 20 à 30,000 personnes, 60 prêtres entendant les confessions sans interruption. Vers la fin de la mission le Nonce arriva en vrai triomphe. C'est lui-même qui a dit, que cette réception du représentant du Souverain Pontife a surpassé de beaucoup son attente, et qu'il n'a jamais vu rien de semblable. 200 paysans en costume polonais faisaient une cavalcade devant lui pendant son voyage de Rzeszow jusqu'à Staraviès un bon nombre des Seigneurs de la plus haute noblesse, également en costume national, formaient sa suite. Sur les chemins partout du peuple à genoux pour recevoir sa bénédiction. Deux Archevêques et 2 Evêques avec plusieurs dignitaires ecclésiastiques sont venus à Staraviès pour la solennité.

Le jour du couronnement : concours de peuple immense ; il y avait 120,000 pèlerins, quelques uns disent 150,000 ; toujours est-il, que tous les environs

étaient remplis de monde, que tous les toits, toutes les baies, tous les arbres étaient pleins de pieux spectateurs. Plus de 260 prêtres étaient présents. Un grand nombre de nobles Polonais en riche costume national entouraient le Nonce et le clergé. La cérémonie se fit devant l'église sur un endroit préparé pour cela. Pendant l'évangile de la Messe pontificale, les nobles, suivant l'usage antique, tenaient dans la main le sabre à demi-dégainé, en signe qu'ils sont toujours prêts à défendre la Sainte foi. Le Prince Ladislas Czartoryski et le Comte Stanislas Potocki portaient la couronne, qui avant la cérémonie avait été gardée par une garde honoraire composée de 2 paysans et de 2 nobles. Le Nonce bénit la couronne, puis le R.P. Provincial et le R.P. Recteur firent serment de veiller toute leur vie à la conservation de cette couronne. — Alors 2 prédicateurs firent un sermon dans le même temps au milieu de la foule hors de l'église. Lorsqu'ensuite le Nonce plaça la couronne sur la tête de Notre-Dame la musique se fit entendre, des décharges de mortiers retentirent au loin, et la joie fut universelle.

Impossible de vous donner tous les détails intéressants. Entrons au réfectoire, ou plutôt aux corridors des 2 étages remplis de tables pour dîner. Le dîner était servi ce jour-là à 306 personnes. Des toasts multipliés furent portés en italien, en latin et en polonais au Souverain-Pontife, au Nonce, au Cardinal Ledochowski.... De la part du Nonce aux Evêques de Galicie, à l'Empereur, aux Nobles Polonais, enfin à notre Compagnie. Ce dernier toast fut porté et reçu d'une manière très chaleureuse,

comme expression de la reconnaissance à nos Pères pour tout ce qu'ils ont fait en l'honneur de Marie et pour leur hospitalité : en effet on fit beaucoup pour les hôtes. Pendant 5 jours toute notre maison servait de domicile aux hôtes, vu que c'est un village, et qu'il n'y a point d'hôtels, ni d'autre domicile convenable. Notre communauté logeait au grenier ou à la maison de campagne, les hôtes occupaient notre maison principale tout entière ; on les nourrit aussi pendant ces 5 jours et au-delà, depuis le matin jusqu'au soir. On serait tenté de le croire impossible, vu notre pauvreté. Eh bien non, cela a été même assez facile, car le bon peuple était intarissable dans ses offrandes : plus de 1000 poulets, 2000 canards, 12 chevreuils, 1 beau sanglier, du beurre, des œufs, du lait sans mesure et sans nombre, et d'autres choses pareilles furent apportées à la cuisine.

On a songé aussi aux Dames de la noblesse: tout le couvent des Sœurs était à elles, et elles y étaient également traitées par les Sœurs de la plus belle manière. Parmi les dames se trouvait la Princesse Czartoryska, née duchesse de Nemours, Française, Elle était charmée de tout ce qu'elle voyait, surtout de la piété, de la foi vive et de la simplicité du peuple Polonais ; il est réellement unique en Europe ; le Nonce ne trouvait pas de mots pour faire son éloge, et il remerciait vivement le R. P. Recteur de l'avoir invité à cette grande cérémonie.

Le Souverain-Pontife a eu l'insigne bonté d'honorer notre Compagnie, spécialement le collège

de Starawiès, en lui offrant un beau calice d'or en souvenir de cette solennité ; il fut consacré par le Nonce. Ajoutons encore que plusieurs télégrammes furent adressés à Rome pendant ces jours solennels, au Souverain Pontife pour exprimer la reconnaissance et l'amour filial de la nation polonaise.

Le Nonce alla ensuite à Léopol et ce fut encore un triomphe. Il trouva à la gare une foule immense, et les Archevêques des trois rites : latin, arménien et grec à la tête d'un grand nombre de dignitaires ecclésiastiques et laïques. La musique militaire entonna l'hymne papal. De vives acclamations de tous côtés : Vivat ! Evviva !! Le Nonce entra dans la salle d'attente ornée pour le recevoir; les 3 Archevêques l'ont complimenté chacun par une allocution. Il leur répondit, les larmes de joie aux yeux, il loua hautement la piété et l'attachement des Polonais au Saint-Siège. Puis le Maire se présenta avec les membres du Conseil municipal, et prononça aussi une allocution en latin, à laquelle le Nonce répondit d'une manière très-touchante. Le soir grande illumination dans la ville. C'était comme une mer de lumière. En effet la ville tout entière sans la moindre exception prit part à honorer le Représentant du Saint-Siège, les uns par des motifs supérieurs de foi, les autres au moins par des raisons de patriotisme, vu que Pie IX a témoigné tant de bienveillance à la Pologne. Le Nonce reste 10 jours à Léopol ; on a annoncé un grand programme de réceptions magnifiques, mais je serais trop long si je voulais tout

dire. Restons-en là, au moins pour le moment.

Votre serviteur.

Golubowicz. S. J.

Extraits de 2 lettres du P. Vivier.

Tarnopol, 22 Novembre 1877.

Mon Révérend Père.

P. C.

..... Dimanche dernier, nous avons célébré avec une pompe inaccoutumée la fête patronale du Collège, la Sainte Stanislas. Cette fête est toujours renvoyée au Dimanche avec toute son octave en Pologne, afin que le peuple la puisse célébrer; car Saint Stanislas est un des patrons du pays. Nos élèves s'y sont préparés par leurs 3 jours de retraite annuelle; et pour relever encore la solennité, le R. P. Recteur avait invité Monseigneur Janiszewski, coadjuteur de Posen, à venir donner la confirmation à nos enfants en ce même jour. Votre Révérence connaît sans doute une partie des vexations auxquelles ce digne prélat a été en butte de la part de Bismark; comme Sa Grandeur n'obéissait pas aux ordonnances de Mai, les tribunaux l'ont condamnée à des amendes successives et les choses sont allées si loin que, les scellés furent mis sur le mobilier, et l'estimation qui en fut faite ne suffisant plus à payer le fisc, Monseigneur Janiszewski dut faire 13 mois de prison pour compenser le déficit. Un des

griefs et des chefs d'accusation était que Sa Grandeur avait consacré les Saintes Huiles le Jeudi Saint sans l'autorisation de Bismarck. Dans la prison, Monseigneur Janiszewski n'était séparé des malfaiteurs que par une cloison et n'avait d'autre cour que la lucarne pour respirer l'air ; une fois par jour seulement il pouvait aller au jardin, mais suivi de deux gendarmes l'arme au bras. La nourriture était de si mauvaise qualité, que Monseigneur dut se faire venir du presbytère ce dont il avait besoin. Durant les longs loisirs de sa captivité, Monseigneur Janiszewski composa une histoire de la persécution en Prusse, ouvrage qu'il a publié depuis en gardant l'anonyme, pour ne pas compromettre son geôlier qui s'est montré parfaitement à son égard. On a lu ici au réfectoire cet ouvrage, que nos Pères croyaient être d'un autre auteur, et tous ont été unanimes à l'admirer. Monseigneur a dit au P. Kolubowicz que ce travail est déjà traduit en français et que l'éditeur lui a demandé l'autorisation de mettre en tête le nom de l'auteur ; mais Sa Grandeur toujours par la même raison, ne le veut pas permettre ; et comme son nom surtout donnerait de la vogue à l'ouvrage, on ne sait pas encore s'il paraîtra. Monseigneur Janiszewski, avant sa captivité, avait déjà composé un célèbre ouvrage sur le célibat ecclésiastique. Au sortir de sa prison, Monseigneur reçut l'ordre de ne plus exercer en Prusse aucune de ses fonctions épiscopales et sacerdotales ; et un jour que Sa Grandeur avait dit la Sainte messe dans une maison privée, elle fut dénoncée ; le tribunal lui fit grâce cette fois en disant que probablement Mon-

seigneur n'avait pas voulu par là déroger aux lois ; mais qu'à l'avenir pareille infraction serait punie de la prison. C'est alors que Monseigneur Janiszewski se détermina lui-même à l'exil et vint, privé de toutes ressources, s'établir à Cracovie, où il fait encore aujourd'hui sa résidence. Inutile de dire que Monseigneur Janiszewski, au milieu de ses condamnations, a reçu du peuple les honneurs du triomphe, que le peuple a détaché les chevaux de sa voiture pour la traîner lui-même, c'est l'histoire de tous les évêques allemands confesseurs de la foi.

Mais revenons à la fête de Saint Stanislas. Monseigneur a célébré pontificalement la 3e messe dimanche matin dans la chapelle du collège : au moment où Sa Grandeur entrait, le chœur des musiciens exécuta le *Ecce Sacerdos Magnus*, morceau composé en l'honneur de Pie IX ; à l'Evangile, le R. P. Recteur prêcha sur la fête un beau et touchant sermon, dont je n'aurai toutefois, je l'espère, aucun compte à rendre au jour du jugement, car c'était du polonais. - A midi, confirmation ; Monseigneur a parlé sur la foi aux enfants ; et tous ceux qui l'ont entendu, Pères et élèves, ont été ravis des paroles de Sa Grandeur. Vint ensuite le dîner, le R. P. Recteur, qui est plein d'à-propos dans ces circonstances, a porté un toast à l'évêque exilé et confesseur de la foi. - Monseigneur s'est levé pour remercier et porter à son tour un toast à la Compagnie : "Je suis exilé pour la gloire de Dieu, c'est vrai, dit-il, mais qui a préparé le terrain en Prusse, qui a causé cette foi et cette constance des catholiques, sinon l'illustre Compagnie de Jésus

par les Missions au peuple et les retraites au Clergé; et si nous avons pris la route de l'exil et si nous allons au martyre, n'est-ce pas encore la Compagnie qui nous a ouvert le chemin ?" Enfin la journée s'est terminée par la réception solennelle de Sa Grandeur à la salle des Exercices. Le P. Kolubowicz avait fait pour la circonstance de beaux vers qu'un élève a fort bien déclamés ; la tribune et la musique ont exécuté divers morceaux, entre autres *l'Exaudiat te Dominus in die tribulationis*. Ensuite le R. P. Recteur a présenté à Monseigneur tous les enfants les uns après les autres en les nommant à Sa Grandeur, et Monseigneur leur a fait baiser à tous son anneau, les a tous embrassés et enfin les a bénis, en changeant dans la formule et *maneat semper* en *et det vobis perseverantiam in finem*. Lundi matin, Monseigneur a encore dit une messe basse aux élèves dans leur Chapelle, et la dernière mardi matin à l'église extérieure, qui est paroisse en même temps. Nos bons Polonais, avertis seulement lundi par des courriers officieux, remplissaient l'église et tous portaient à la main un cierge allumé.

Monseigneur était arrivé Jeudi soir, 18 Novembre; il s'est montré très-simple et très-affable avec les Pères pendant tout son séjour, et nous a quittés Mardi 20 Novembre, pour se rendre à Staraviès. La mère d'un de nos enfants, voulant lui faire une aumône déguisée, lui a demandé une messe, qu'elle a rétribuée 100 roubles. Comme l'Autriche a peur de la Prusse, on n'a fait à la gare et en ville aucune démonstration publique ni réception à Monseigneur ; il a fallu demander à Vienne la permission de confirmer, et il est fort douteux qu'on

l'eût obtenue si la cérémonie se fût faite dans une église publique ; c'est fort, sans doute, mais il n'y a là rien de bien étonnant, quand vous saurez que le Ministre a demandé à Monseigneur de Przemysl de quel droit la Grandeur avait permis au Nonce de donner la confirmation à Staravies sans avoir l'autorisation du Gouvernement. Et cependant c'est authentique.

Je voudrais bien continuer mon journal par ordre, c'est-à-dire vous parler d'abord de la ville de Tarnopol, puis du collège, des Pères, des élèves ..... et d'une foule d'autres choses qui, je crois, ne manqueraient pas de vous intéresser ; mais je ne puis résister à l'envie de vous raconter la fête du 8 décembre dans notre église, et de vous dire quelques mots en même temps sur les processions.

Le Père spécialement chargé de l'église extérieure avait préparé de longue main cette grande fête ; il avait fait nombre de transparents qui devaient orner l'autel dans l'église, et le clocher ou plutôt les 2 tours hors de l'église. Dès Vendredi soir, les transparents brillaient dans tout leur éclat aux yeux ravis de nos bons Polonais ; les Juifs eux-mêmes n'ont pu modérer leur désir de voir et ils sont venus dans l'église au sermon qui ouvrait la grande fête de Marie Immaculée mais ces bons Juifs ne sont pas payés pour connaître le dogme catholique et un sermon ne les a pas convertis en masse ; ils ont donc dit que ces transparents étaient là pour applaudir à la récente et grande victoire des Turcs sur les Russes. — J'aurais voulu que vous vissiez cette foule compacte qui encombrait l'église dès vendredi soir au sermon et au Salut, et

près des confessionnaux ; ce n'était pourtant que la Vigile ; que sera-ce de la fête ? Samedi matin, dès 4 h et demie au plus tard, les chants avaient commencé ; à 6 h 1/2 première procession : tous ceux qui y prennent part ont à la main un cierge allumé ; première grand'messe solennelle avec chants, ... cela dure jusqu'à 8 heures et j'ai voulu y assister pour bien m'en rendre compte : un cordon de lumières courait tout autour de l'église et au-dessus de l'autel brillait un beau transparent en l'honneur de Marie Immaculée ; Je me rappelais ces mots que passaient à l'église les Chrétiens des premiers siècles et je me disais que la révolution n'a pas encore passé dans les campagnes de la Pologne. J'étais monté à l'orgue pour mieux voir et je n'aurais pas pu jeter quoique ce soit à terre, tant l'église était comble ; et quand je voulus sortir, je compris qu'on peut être étouffé dans une foule : Je restai près de dix minutes sans pouvoir bouger de place ; profitant enfin du vide que firent derrière eux 3 vigoureux gars polonais, je me trouvai emporté par le tourbillon ; mais quelle presse à la porte ! j'entendais pousser des cris douloureux par les plus rapprochés des murs et pour peu que la presse durât, je me serais trouvé mal à l'aise ; quand tout-à-coup, arrivé sur la place, je fis un demi-tour sur moi-même en vertu de la vitesse acquise et me trouvai libre. J'en eus assez pour la journée, mais nos bons Polonais n'en étaient qu'au début : quand j'allai dire la messe à neuf heures, je retrouvai l'église pleine et une seconde grand'messe qui finissait ; à 10 h 1/2, troisième grand'messe solennelle, sermon

et deuxième procession solennelle, comme le matin, ce n'est fini qu'à midi passé ! Vous croyez que c'est tout ? A 3 heures je vais marquer les missels à la sacristie et j'entends comme un catéchisme qui se fait au peuple dans l'église. A 5 heures, les vêpres sont enlevées à deux chœurs sur des airs qui ne déplairaient pas en France et qui me ravissaient dans ma chambre, car je puis tout entendre malgré la distance et les murs qui nous séparent. Je ne sais s'il n'y a pas un troisième sermon encore, mais ce qui est bien certain, c'est que l'on fait une troisième procession. Vous direz que l'on fatigue ce bon peuple et qu'on abuse de sa simplicité ; mais écoutez : le Père qui porte le Saint Sacrement, trouvant les cérémonies déjà trop longues, a dit que l'on se rendrait immédiatement de l'autel du chœur à celui de la Sainte Vierge, où se doit faire la station de la procession : les bons Polonais ont-ils mal compris, n'ont-ils pas entendu, veulent-ils à tout prix faire une procession ? Je ne sais, mais le Père est le seul à prendre le plus court chemin, tout le monde fait le grand tour, et tout cela ne suffit pas pour satisfaire la piété de nos Polonais. Le Dimanche, 9 décembre, ils chantent leur rosaire avant 5 heures du matin, entendent une grand' messe solennelle à 6 heures : c'est l'usage pendant l'avent qu'il y ait ici deux grand' messes le Dimanche, l'une à 6 heures l'autre à 10 ; celle du matin est la plus solennelle et l'église est aussi pleine que possible ; et quand j'irai dire la messe à 9 heures, j'aurai bien de la peine à me frayer un passage tant la foule sera compacte ; puis viendra la seconde grand' messe avec sermon, et le soir

les vêpres seront chantées comme d'habitude ; la seule différence que j'y remarque, c'est qu'elles ne sont pas suivies de la procession. — Je m'arrête pour aujourd'hui, Mon Révérend Père ; puisse cette relation vous donner quelque idée de la piété de nos bons Polonais!

Infimus in Christo servus.

Vivier. S. J.

Fêtes de Noël en Pologne. — Lettre du Père Vivier au R. P. Provincial.

Tarnopol, 9 Janvier 1878.

Mon Révérend Père Provincial.
P. C.

Voilà le temps de Noël qui touche à sa fin, je dois remplir ma promesse et offrir à Votre Révérence le récit aussi exact que possible, de ces belles fêtes qui sont nationales en Pologne.

La veille de Noël, jeûne comme partout ailleurs, avec cette différence, que la collation se fait à midi et que le repas est renvoyé au soir. Longtemps d'avance Pères et élèves m'avaient parlé de ce dîner traditionel en Pologne, je le connaissais dans tous les détails avant de l'avoir vu ; mais rien ne vaut la pratique, ici peut-être plus encore qu'en toute autre chose. Procédons par ordre. Le thermomètre, qui les jours précédents, s'était permis de descendre jusqu'à -12° était remonté jusqu'à -3° pour ce beau jour ; un soleil magnifique

avait dégelé les fenêtres pour nous permettre de saisir dans le ciel la première apparition de la première étoile ; car c'est là le signal du repas solennel dans toute la Pologne ou plutôt pour tout Polonais, sous quelque ciel qu'il se rencontre ; et en Sibérie plus que partout ailleurs, les Polonais célèbrent les fêtes de Noël avec la plus grande pompe. Vers 3 heures la neige commença à tomber un peu, uniquement pour rendre bien blanc, dans toutes ses parties, l'habit de neige dont la terre est couverte, habit un peu sali par les piétons, les traineaux.... Quand le soleil a disparu à l'horizon, je cherche dans le ciel l'étoile désirée : Hélas ! je vois des nuages de neige qui s'y promènent... Je regarde encore.... et les nuages s'écartent et me laissent voir, dans tout son éclat, la belle étoile du berger, le plus bel astre du ciel !.... Notre réglementaire doit aussi l'avoir aperçue, car au même instant la cloche nous appelle au réfectoire. Oh ! me dis-je en entrant, est-ce que c'est jeûne aujourd'hui ou gaudiosa ? Ce sont les deux ensemble. Aujourd'hui nous aurons un pain spécial, et pendant les 4 jours que dure la fête, point d'autre pain ne paraîtra sur la table ; non-seulement la substance de ce pain est spéciale, mais sa forme l'est aussi : il représente Notre-Seigneur enveloppé de langes et pour cela vous y voyez comme des formes de bandelettes ; sa position aussi est spéciale ; il repose sur une serviette sous laquelle vous trouverez du foin si vous voulez bien la soulever.— Mais que vois-je ? A peine assis, l'un se lève ici, l'autre en fait autant par là ; d'autres se contentent de se tourner vers

leurs voisins. — Et pendant que je me demande ce que cela veut dire, mon voisin me montre toute une assiette chargée de desserts devant moi, me dit que c'est là moi tout seul, que chacun en a autant pour ses menus plaisirs pendant tout le temps de Noël; je lui demande ce que signifient les deux pains d'autel que j'aperçois sur ces desserts, et il me répond que ce pain représente encore Notre-Seigneur, Vrai pain de vie qui en prenant notre nature, s'est fait notre pain et nous a tous unis entre nous. C'est pourquoi en Pologne, dans quelque maison que vous alliez, en quelque lieu que vous vous rencontriez avec un ami; vous lui présenter votre pain d'autel, il vous présente le sien; vous mettez les deux l'un sur l'autre; puis vous les rompez en même temps au même endroit et vous mangez ensemble les deux parcelles ainsi détachées du tout, en vous faisant mutuellement les meilleurs souhaits que votre bon coeur vous suggère. — Je laisse tout le corps du dîner, où le poisson nous arrive à toutes les sauces, pour en venir au plat qui termine le repas, on appelle ce plat Kutia et il se compose de trois éléments: froment en grains bouilli, miel et pavot. Personne n'a pu me dire ce que représente ce plat qui pourtant est certainement symbolique; je n'essaierai donc pas, Mon Révérend Père, de vous l'interpréter.

Après le souper, nous allons à la grande salle, où les enfants ont une petite loterie: chacun gagne un lot sans prendre de billet; on chante deux noëls et l'on s'en va prendre son repos de la nuit. Mais dans les maisons particulières, on chante des

noëls toute la nuit et, sans s'être couché, on va à l'église, où l'on continue à chanter. A Tarnopol n'existe pas la messe de minuit, à cause des Juifs, m'a-t-on dit, pour lesquels la tentation du vol serait irrésistible si les maisons des catholiques restaient vides pendant la nuit; à Cracovie, à Léopol, cette messe de minuit existe, car il y a moins de Juifs. Mais notre bon peuple va se rattraper le matin: à 4 heures on arrive à l'église, on chante des noëls, à 5 ½ 1/2, le Curé accompagné de son diacre et de son sous-diacre et de quelques Pères, chante un Nocturne: puis le Saint-Sacrement est exposé et la première grand' messe solennelle commence. Nous sommes 6 prêtres dans la sacristie, en chasuble, n'attendant que le Gloria in excelsis pour entrer dans l'église et dire nos 3 messes. Le plus difficile, c'est de se frayer un passage à travers cette foule compacte, qui va ainsi entendre 25 messes en même temps, sans compter celles qui se diront dans le reste de la matinée. 3 sergents de ville se jetèrent devant mon servant pour m'ouvrir un étroit sentier dans cette foule pressée qui ne peut me livrer passage, et c'est à grand' peine que j'arrive à mon autel. Pendant tout le temps des noëls sont chantés, entre autres Berger, Berger...., que le P. Holubowicz a apporté de France et arrangé en Polonais. — A mon retour un sergent me suffit pour me préparer les voies; écoutez, Mon Révérend Père, un petit trait qui vous montrera le respect du peuple Polonais pour le prêtre: Comme je revenais de l'autel derrière mon sergent et mon servant, j'aperçois une brave femme qui, trouvant l'occasion bonne d'avancer près de l'autel, se place entre

moi et mon servant que je suivais à distance : je ne gardai bien de lui dire de se retirer, mais de la foule à gauche lui arrive un coup sur l'épaule pour l'avertir qu'elle n'est pas à sa place ; ma bonne femme tient bon et ne fait pas attention, un second coup lui tombe de droite et la force de se ranger pour me laisser passer.

A 9 heures, messe des élèves, à laquelle j'assistai pour entendre des noëls. En Pologne, c'est une grande chose que ces chants variés et nombreux, que le peuple chante à l'église et dans les maisons pendant tout ce temps. On m'a dit que dans toutes les familles où l'on va, il faut faire trois choses : boire, manger, chanter, et cela dure jusqu'au 6 Janvier ou même jusqu'au 13, quand cela ne va pas jusqu'au 2 février. — Tous ces noëls que l'on chante renferment les différents articles de la doctrine chrétienne et instruisent le peuple tout en le récréant ; leur origine se perd dans le passé ; chaque âge en ajoute de nouveaux ; il y en a des volumes.

La fête de Saint-Etienne n'a d'autre particularité que d'être chômée ici, comme le jour de Noël ; mais la fête de Saint Jean, sans être d'obligation, n'en est pas moins solennelle. Vers 10 heures du matin, j'entends la maison retentir des chants du peuple qui est à l'église, et je me demande si la force de ces chants n'a pas été, aussi bien que la rigueur du froid, une raison déterminante pour bâtir si épais les murs de la maison. Je n'eus qu'à midi le mot de l'énigme, quand au réfectoire je vis un petit verre de vin blanc tout versé devant chaque convive. En Pologne a lieu, le jour

de Saint Jean, la bénédiction solennelle du vin après la messe : le Curé bénit plusieurs bouteilles de vin blanc, puis les distribue au peuple, qui vient boire dans le calice, à la table de communion, de la main du pasteur. C'est pendant cette cérémonie que le peuple chante un noël de circonstance, dont chaque couplet se termine par "vino, vino...." c'est-à-dire, du vin du vin ; celui de Cana ne valait pas celui-là. - Les Pères n'ont pas su me dire à quoi fait allusion cet usage ; les uns disent que c'est une allusion au miracle de Saint Jean qui, faisant le signe de la Croix, comme St Benoît, sur une coupe empoisonnée, la brisa ou en fit sortir un serpent. Ce qui est plus pratique, c'est que les gamins de la ville sont très-assidus aux offices dans toutes les églises successivement en ce jour-là, et reviennent, dans chacune, plusieurs fois à la coupe.

Les vacances de Noël durent ici 4 jours, depuis la veille de Noël à midi jusqu'après la fête des Saints Innocents, ce qui fait même près de 5 jours. Les Pères se réunissent ensemble, les 3 jours qui suivent Noël, pendant une heure ou deux l'après-midi, jouent au matto et prennent le thé ; les Frères en font autant de leur côté ; les gagnants reçoivent des images du R.P. Recteur.

Tous ces usages sont extrêmement chers aux Polonais, c'est une véritable épreuve que la privation de ces fêtes pour un enfant de la Pologne qui demeure par exemple en France ou en Belgique.

Je n'ai rien vu de particulier ici pour la fête des Saints Innocents ; le jour de l'an n'a pas la même importance qu'en France ; les Pères

vont le soir souhaiter la bonne année au R.P. Recteur, qui les embrasse; puis tous s'embrassent comme chez nous; mais les enfants souhaitent à peine la bonne année. Du moins on n'en est pas importuné comme en France; et à mon avis les vœux n'en sont pas moins sincères, bien que moins bruyants.

Les Rois ne sont pas célébrés ici comme en France, c'est presque Dimanche ordinaire, cependant la fête est d'obligation. – Un Père m'avait parlé d'enfants de chœur qui devaient venir ce jour chanter des noëls et demander des œufs, avec le privilège de prendre dans la maison tout ce qu'ils peuvent attraper; on m'avait même recommandé de bien fermer ma porte à clef ce jour-là; je n'ai rien vu. Pendant les vacances de noël, les enfants ont joué une petite pièce de théâtre sur les trois rois mages: je n'y ai rien compris, car c'était du Polonais; au dernier acte, pendant que les Bergers étaient autour de la crèche avec leurs présents en nature, arrivèrent les Rois: une poule qui jusque là était restée tranquille, eut peur des Majestés et se mit à voltiger sur le théâtre en faisant un solo causé par l'effroi, solo qui n'avait pas été prévu mais qui fit bien rire les spectateurs.

Le 6 Janvier, pendant que nous célébrions l'Epiphanie, les Ruthéniens catholiques unis, qui suivent encore le Calendrier russe, célébraient Noël; leur fête de l'Epiphanie n'a lieu que 12 jours après la nôtre et s'appelle *Jordan*, parce que leur grande cérémonie est d'aller en procession au fleuve qui traverse la ville ou le village. Arrivés au fleuve, le prêtre bénit l'eau et tout le

peuple en prend sa provision pour l'année.

Reverentiae Vestrae
Infimus in X° servus et filius.

A. Vivier. s. J.

France. – Paris. – Guérison d'une malade de la Salpétrière par l'intercession du P. Olivaint et de ses Compagnons.

Parmi les 4500 habitantes de la Salpétrière vivait depuis plus de 6 ans une pauvre paralytique, complètement désespérée de tous les médecins, Justine Etcheverry, née dans les Basses-Pyrénées, au petit village d'Esquioules, arrondissement d'Oloron. Durant les deux dernières années, son déplorable état n'avait fait qu'empirer de mois en mois ; et à partir de la première moitié de décembre de l'année dernière, il n'avait plus été possible de l'alimenter que par un tube de Caoutchouc introduit dans le nez ; et servant à faire passer quelques rares gouttes de liquide, que souvent elle rejetait par la même voie. Pas l'ombre d'une probabilité humaine de guérison ou de soulagement ne lui était laissée ; et dans les quatre premiers mois de l'année courante, on la crut, à plusieurs reprises, presque au moment de rendre l'âme.

Une de ses compagnes de l'infirmerie des paralysées, pleine de foi, en non pas guérie, mais soulagée précédemment elle-même par l'intercession de nos chers Martyrs de la Commune, lui conseilla, vers le milieu de Mai, de faire une Neuvaine en leur honneur. Plusieurs de leurs voisines s'y associèrent; et la neuvaine commença en effet le mardi 18 Mai, pour se terminer le 26, anniversaire du Massacre de la rue Haxo. Chaque jour, on récitait cinq fois une invocation au Père Olivaint et à ses Compagnons, puis 5 Pater et 5 Ave Maria. Mais durant les quatre premiers jours, le mal n'avait fait que s'aggraver. La pauvre infirme néanmoins continuait à prier avec ferveur et confiance, et le cinquième jour, samedi 22 Mai, dans la soirée, elle venait de remettre à l'Aumônier, Monsieur l'abbé Gillet, l'honoraire d'une Messe à l'intention de sa Neuvaine, lorsque tout à coup, et juste au moment où elle s'unissait à la récitation publique des prières en l'honneur de nos chers Martyrs, à la fin du troisième Ave Maria, elle fut saisie d'une sorte de convulsion qui put faire croire à sa fin prochaine. Puis soudain, après deux ou trois minutes de crise, "*Je suis guérie*", dit-elle à ses compagnes. Et en effet, elle était guérie, sans trace de paralysie, sans douleur, sans autre vestige de son mal qu'une faiblesse extrême; guérie si parfaitement qu'à l'heure même elle essaya de prendre et avala sans peine une gorgée de lait, une bouchée de pain, quelques gouttes de vin, ce qu'elle n'avait pu tenter de faire depuis de longs mois. Aujourd'hui elle va et vient dans l'infirmerie, tra-

vaille des mains ; prend la nourriture des convalescentes, et ne s'est abstenue, bien à regret, d'assister à la procession, le jour de la Fête Dieu, que sur la défense formelle du médecin, qui craignait, disait-il, quelque nouvelle crise, effet possible de l'émotion ou de la fatigue, se souciant fort peu de reconnaître et de constater un miracle.

Collèges de la Province de France. — Nombre des Elèves.

Immaculée Conception (Vaugirard-Paris.)	690
Ste Geneviève (Paris)	361
St Ignace (Paris)	588
St François-Xavier (Vannes)	547
St Joseph (Poitiers)	350
N. D. de Ste Croix (Le Mans)	464
N. D. de Bon Secours (Brest)	258
St Grégoire de Tours (Tours)	224
	3482
Ecole Apostolique de Poitiers	52
Faculté de théologie de Poitiers : Auditeurs	167
Grand Séminaire de Blois : Séminaristes	49
	3750.

Nécrologie. — Le R. P. Douillet. (Extrait de la Semaine Religieuse d'Amiens).

Le R. P. Jean-Baptiste Douillet, un des vétérans de la vie sacerdotale et religieuse dans le Diocèse d'Amiens, s'est éteint doucement à St Acheul, le 8 décembre dernier. Lui-même avait souhaité mourir le jour de l'Immaculée-Conception. La Reine du Ciel, envers qui il avait toujours eu la dévotion la plus filiale, devait exaucer ses désirs. En avait-il eu le pressentiment? Vers le milieu du mois de Novembre, il déclara, avec assurance, que sa fin était proche; et depuis le commencement de décembre, il désignait, avec certitude, la fête de la Sainte Vierge, comme la date de sa mort. Et pourtant il n'était pas malade. Usées par les fatigues de l'Apostolat et une longue série d'accès de fièvre intermittente, ses forces l'abandonnaient; mais personne encore ne soupçonnait une mort si prochaine. Sur sa demande, on lui administra les derniers sacrements, le 5 décembre. Il prit plaisir à faire disposer lui-même sa chambre pour la cérémonie. Tout radieux et comme transfiguré, dans une attitude pleine de respect et de recueillement, il reçut les derniers secours de l'Eglise. Il s'adressa en termes touchants à la communauté: "Je remercie tous mes frères, dit-il, des marques d'affection et d'estime que j'en ai reçues, malgré mon indignité." Dès lors le sourire ne quitta presque plus ses lèvres. Son calme, sa sérénité, sa joie faisaient l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Monseigneur l'évêque

d'Amiens en fut le témoin ému, lorsque, la veille même de la mort du saint religieux, il alla lui porter sa paternelle bénédiction. En le voyant, on se rappelait cette parole du Psalmiste: "Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi: In domum Domini ibimus". Enfin arriva la fête si désirée de l'Immaculée-Conception. Il se leva encore le matin, mais, vers 11 heures, les forces étant tout-à fait épuisées, il lui fallut se coucher. Vers une heure de l'après-midi, on commença à réciter autour de son lit les prières des agonisants. Il pressait sur son cœur et baisait le crucifix; et quelques minutes avant deux heures, il allait, nous l'espérons, achever au milieu des Anges la fête commencée sur la terre. Son dernier soupir fut si calme qu'on ne s'aperçut pas du moment exact de sa mort.

Cette mort si précieuse était le couronnement d'une longue et sainte carrière. Né le 18 Mars 1810, à Lanches, le P. Jean-Baptiste Donillet commença ses études sous la discipline austère d'un confesseur de la foi, M. Lesueur, curé de Lanches-Ribeaucourt. Il les continua à Saint-Riquier. Alors brillaient déjà les traits distinctifs de son caractère, une haute raison et une angélique piété. Quelqu'un définit plus tard le P. Donillet: "Le bon sens illuminé par la foi." L'enfant annonçait l'homme fait. Un respectable prêtre du Diocèse disait: "Vous le connaissez saint religieux, moi je l'ai connu saint jeune homme." Après avoir obtenu des succès soutenus dans toutes ses classes, Jean-Baptiste Donillet entra au Grand-Séminaire d'Amiens. Il avait déjà entendu dans son cœur la voix de Dieu qui l'appelait à la vie religieuse,

mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre cet attrait. Il quitta le Séminaire pour aller professer à Doullens sous la direction de Mr Dovier. Au bout d'une année il reprit ses études théologiques. Après son ordination Mgr l'Evêque d'Amiens lui confia la chaire de seconde à Saint-Riquier. Le travail de l'enseignement étant au-dessus de ses forces, il dut l'abandonner, et fut nommé vicaire à Saint-Jacques d'Abbeville, où il resta près de huit ans. On le chargea ensuite de la paroisse de Cheppy. Dans les quatre années qu'il y passa, il restaura le culte, ranima la foi, forma des âmes à la piété. Là comme à Abbeville, le souvenir de son zèle est encore vivant. L'autorité diocésaine allait l'appeler à un poste plus élevé, mais le Curé de Cheppy, qui sentait toujours son ancien attrait pour la vie religieuse, eut sa santé assez forte, et entra dans la Compagnie de Jésus, le 12 Octobre 1844.

Après 2 ans de noviciat passés à Issenheim, et 2 autres années consacrées à des études de théologie à Laval, le P. Doullet fut appliqué à la prédication. Strasbourg, Liesse, Paris et encore une fois Strasbourg furent successivement le théâtre de ses travaux. En 1858 il fut nommé supérieur de la résidence de Brest, puis il gouverna les maisons de Strasbourg et de Lille. Son frère Mr le Doyen de Corbie, alors Curé de Fressenneville, l'appela pour donner une mission dans sa paroisse. La prédication du Père produisit un bien profond et durable. De pareils résultats couronnèrent presque partout son zèle. Le P. Doullet commandait

l'estime et le respect, il inspirait la confiance. Sa parole, sans être entraînante, était grave et forte, parfaitement claire et logique, de nature à faire impression. Les âmes pieuses surtout estimaient sa direction; et de nombreuses communautés religieuses se souviennent avec édification des retraites qu'il a prêchées. Lille fut le terme de la vie active du P. Douillet. En 1871 ses forces le trahirent, il ne lui fut plus possible de remplir sa charge de supérieur. Mais il ne voulut pas encore se reposer. Pendant quatre ans, à Boulogne-sur-Mer, il fut le père spirituel de la communauté et des élèves du collège Notre-Dame. On trouva l'air de la mer trop vif pour sa faiblesse, et les supérieurs l'envoyèrent à Reims, où il ne put rester. L'air natal, pensa-t-on, serait plus favorable; mais le Père avait mérité la récompense du bon serviteur. Il revint à Saint-Acheul où, après avoir édifié tous ceux qui l'approchèrent, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Notice sur le Père Vito Carrozzini.

(Extrait des Lettres de Woodstock.)

Le 11 Janvier 1877, le R. P. Vito Carrozzini, rendit entre les mains de son Sauveur sa belle âme ornée de vertus et riche de mérites. Nous avons cru que nos lecteurs, dont la plupart ont

personnellement connu le bon Père, nous saurait gré de mettre sous leurs yeux une petite esquisse de cette vie vraiment exemplaire, couronnée par une mort si édifiante et si consolante.

Le P. Carrozzini naquit à Soleto, près de la ville de Lecce dans le midi de l'Italie, de parents riches des biens de ce monde, mais plus riches encore des vrais biens du chrétien : la piété et l'esprit d'abnégation. Il fit ses études jusqu'en rhétorique à Lecce, sous la direction des PP. Jésuites de la province de Naples, dans laquelle il entra en décembre 1857, étant alors âgé de 20 ans. Son exemple fut suivi un an plus tard par l'un de ses frères, qui est mort à la Havane.

Pendant que le Père Carrozzini était encore postulant, il fut assailli d'une violente tentation d'abandonner son dessein et de quitter la Sainte maison ; il lutta pendant un mois entier, mais enfin il remporta la victoire et prit l'habit de la Compagnie. Cette victoire et un événement que nous raconterons plus loin, lui firent concevoir l'affection la plus tendre et la plus sincère pour la Compagnie. Ses frères du noviciat remarquèrent, surtout pendant le pèlerinage et l'expérimente d'hôpital, qu'il choisissait invariablement pour sa part ce qu'il y avait de plus pénible et de plus répugnant à la nature. Ce qu'il faisait avec une aisance et une simplicité à la fois charmantes et édifiantes.

Il avait été une année au Juvénat, lorsqu'en 1860, la révolution éclata dans le royaume de Naples. Les nôtres en furent les premières

victimes : l'on ferma nos maisons et nos collèges, et les Religieux furent dispersés dans plusieurs provinces de la Compagnie. Le P. Carrozzini fut envoyé avec son frère à Balaguer en Espagne pour y faire sa philosophie. En automne 1868 ils quittèrent Balaguer par ordre des Supérieurs pour se rendre à Porto Rico par la voie des Antilles. Le frère du P. Carrozzini étant tombé dangereusement malade, ils furent obligés de débarquer à la Havane et de s'arrêter au Collège de la Compagnie. Le malade était arrivé au terme de sa carrière mortelle, il le savait et s'en réjouissait, tandis que le visage du Père Carrozzini trahissait la tristesse qui avait saisi son âme et la douleur qui lui serrait le cœur. Son frère s'en étant aperçu, lui dit : Pourquoi vous désoler à la vue de ma mort prochaine ? N'avons-nous pas tous les jours prié et supplié le bon Dieu de nous accorder la grâce de la persévérance dans la Compagnie ? Eh bien, voilà qu'il me l'accorde déjà. Livrons-nous donc à la joie et à l'allégresse. — Ces paroles prononcées avec la conviction et la sincérité d'un mourant, produisirent sur le P. Carrozzini une impression qui se grava profondément dans son esprit et dont l'onction ne devait jamais cesser d'embaumer son âme.

Comme à Porto Rico on était à la veille de la rentrée, le P. Carrozzini dut se remettre en route et laisser son frère à la Havane, où il mourut 3 ou 4 jours après. A Porto Rico le P. Carrozzini enseigna une année la

grammaire, puis les sciences naturelles pendant quatre années, donnant en même temps des preuves évidentes de son zèle pour le salut des âmes par les soins assidus qu'il prodiguait aux nègres de la ville. La ventilation étant très-insuffisante dans sa classe, il respira longtemps un air vicié qui détermina la maladie de coeur, dont plus tard il devait mourir.

En 1868 il fut rappelé en Espagne afin de commencer l'étude de la théologie dans la ville de Léon ; mais à peine avait-il remis le pied en Espagne, que la révolution, qui avait longtemps menacé le pays, s'abattit d'abord sur nos Pères et les chassa de tout le territoire espagnol. Le P. Carrozzini, qui était arrivé juste à temps pour la première classe, partit le lendemain pour Laval ; où il fit ses 4 années de théologie. Son tempérament heureux, ses manières simples et engageantes, sa conversation pleine de vivacité et de bonne humeur, jointe à une véritable et sincère humilité, faisaient les délices de ses compagnons qui se souvenaient de lui et en parlaient encore longtemps après son retour en Amérique.

Ayant donc de nouveau traversé l'océan, en 1873, il fit d'abord son troisième an à Frederick, de là il se rendit au Nouveau Mexique. — Ici un vaste champ s'ouvrit à son zèle : il rencontrait des souffrances et des épreuves à chaque pas ; la privation était son pain quotidien, son but était le salut des âmes, la prière et surtout le Saint Sacrifice étaient sa force et son soutien. Tel

est, en peu de mots, le résumé de sa carrière apostolique. Car nous serions trop longs si nous voulions entrer dans les détails des souffrances auxquelles il était exposé dans ses courses apostoliques à travers les plaines immenses qui séparent une ville de l'autre dans le Nouveau Mexique et le Colorado. Quelquefois il se mettait en route pour visiter une des familles catholiques dispersées çà et là dans le territoire vaste et inculte qui s'étend depuis Las Animas jusqu'à Trinidad, et après avoir voyagé pendant des heures il s'apercevait qu'il s'était complètement égaré. Il était par conséquent forcé de passer la nuit à la belle étoile sans avoir même une goutte d'eau pour étancher sa soif. Un jour entre autres, en traversant une rivière, sa voiture s'enfonça si profondément dans la vase, que les chevaux ne pouvaient plus ni reculer ni avancer. Heureusement le Père eut la présence d'esprit de sauter hors de la voiture et gagna sain et sauf le rivage. N'apercevant aucun être vivant qui pût lui prêter secours, il se tourna vers les âmes du purgatoire. Il n'eut pas besoin de prier longtemps : bientôt arrive un homme qui s'offre à lui prêter main forte et grâce à son assistance le Père sauva sa voiture et ses chevaux. Nous pourrions raconter plusieurs faits de ce genre.

Pendant son séjour à Fort-Union, un nommé Longmayer vint à la maison où se trouvait le P. Carrozzini. En voyant le Père, cet homme lui demanda : "Etes-vous le prêtre catholique de l'endroit ?" Oui, répondit le Père,

que puis-je faire pour vous ? "J'apprends, dit l'autre, que ce matin dans votre sermon, vous m'avez insulté, moi et ma famille". - Monsieur, répliqua le Père, je n'ai pas le plaisir de vous connaître, ni vous ni votre famille, pas même de nom. - "Et cependant vous m'avez insulté", fit cet individu, et ce disant, il le frappa deux fois rudement au visage et lui donna des coups de pied. - Merci, Monsieur", dit le Père, et sans prononcer un autre mot, il se retira offrant tout à Dieu. Cependant la chose fut bientôt connue ; les Catholiques de la ville bouillaient de colère contre le brutal assaillant et prirent des mesures pour obtenir une juste réparation d'une injure aussi scandaleuse.

Le Père Carrozzini travailla beaucoup à San Miguel, Las Vegas, Las Animas, et dans les villes de la Junta, et Pueblo ; mais au milieu de ses travaux incessants il était constamment harassé par la maladie de cœur qui pendant son séjour à Pueblo devint si alarmante que l'on crut bon de rappeler le Père de sa Mission et de l'envoyer dans le climat plus doux de la Californie. Il arriva à Santa Clara au mois de Juin 1876. Là, il recouvra bientôt presque entièrement la santé. Mais soudain le mal reprit plus fort que jamais. C'était un spectacle douloureux, nous écrit un témoin oculaire, de voir le bon Père, assis dans un grand fauteuil, les bras étendus, la bouche ouverte, semblable à un homme qui étouffe. - La dernière maladie, écrit un autre témoin oculaire, fut très-cruelle : les souffrances lui arrachaient

parfois des cris, mais il supportait tout avec une patience admirable. J'avais le bonheur d'être de temps en temps auprès de lui et je lui ai entendu dire "Deo Gratias" lorsqu'il se tordait de douleur. Il conserva l'usage de ses sens jusqu'au dernier moment. Le bon Père a beaucoup souffert et beaucoup mérité. Un jour il m'appela auprès de lui et me pria de dire de sa part aux Scolastiques d'être fidèles à leur vocation. Dans mon état, ajouta-t-il, on voit clair, car on a des lumières que l'on n'a pas en d'autres temps! Ah, que je voudrais les exhorter à la persévérance. Plusieurs de mes compagnons n'ont point persévéré. Et en parlant de ceux-ci le Père se mit à pleurer comme un enfant. Il expira entre les bras du Père C., au moment où celui-ci disait pour la troisième fois: "*Domine, suscipe spiritum meum.*" Il était dans la 39ième année de son âge, et la 19ième de sa vie religieuse. Il était très-versé dans les sciences naturelles et avait un talent remarquable pour la peinture. Le tableau de notre Bienheureux Père Saint-Ignace, que l'on voit dans la salle de récréation des Pères à Woodstock, ainsi que plusieurs autres tableaux furent son ouvrage. Mais il brillait surtout par une piété sincère jointe à une gaîté qui rendait sa compagnie extrêmement agréable et sa correspondance toujours intéressante. Il avait de lui-même une opinion très-basse quoiqu'il fut un des membres les plus utiles de la Mission du Nouveau-Mexique et du Colorado. Il a beaucoup travaillé, il a souffert encore plus, et il a tout caché aux yeux des hommes.

Qu'il repose en paix, et puisse notre fin ressembler à la sienne!

Le Père Jean Guilbéry.

Vendredi dernier, 4 Mai 1877, est mort à Vannes, au Collège Saint-François-Xavier, le Père Jean Guilbéry, de la Compagnie de Jésus.

Il était né à Surzur (Morbihan) le 27 Mars 1834. Après avoir commencé ses études à Baden auprès de l'un de ses oncles, devenu depuis Recteur de Larmor-Baden, il les continua d'abord au Collège communal de Vannes, ensuite au Collège Saint-François-Xavier, dès le premier jour de sa fondation.

Sa Rhétorique terminée, il dut faire sa philosophie à Sainte Anne, et passa même quelques mois au Grand-Séminaire de Vannes. Le 1er Février 1855, il entrait au Noviciat de la Compagnie à Angers. Il y resta 2 ans, et se rendit à Laval pour étudier la philosophie.

Trois ans plus tard, en 1860, il fut mandé au Collège Saint Joseph de Poitiers, où il exerça jusqu'en 1864 la charge de Surveillant. De 1864 à 1869 il est à Paris à l'Ecole Sainte Geneviève, et laisse dans le cœur des jeunes gens qui se préparent à Saint Cyr et à l'Ecole Polytechnique, un souvenir qui ne s'effacera pas.

Il retourne à Laval en 1870 pour achever ses études de théologie : c'est là qu'il est ordonné prêtre.

En 1872 il faisait sa 3e année de probation à Laon, où son zèle apostolique laissait pressentir ce qu'il serait un jour.

De retour à Paris en 1873 il fut dirigé sur

Vannes, pour être appliqué aux Missions Bretonnes. Tout semblait promettre en lui un habile ouvrier de la vigne du Seigneur : et pendant les quelques années qu'il put vaquer à l'apostolat, il se signala partout, dans ses stations de Carême à Muzillac, à Ploërmel, dans les missions des Campagnes, aussi bien qu'à Vannes, où il semblait vivre au confessionnal, par un dévouement sans bornes et une foi profonde.

Depuis 6 mois déjà il avait dû renoncer ou à peu près aux ministères extérieurs ; mais il se dédommageait de cette privation en passant sa journée entière au confessionnal, et en se flattant que bientôt il lui serait possible de reprendre les travaux d'autrefois. C'est ainsi qu'il voulut prendre part à la Mission de Plescop, mais malgré toutes ses avances et tous ses efforts, il dut rester à Vannes : la mission de Plescop n'était pas terminée qu'il était déjà en terre. En effet, 15 jours avant sa mort, les forces lui manquèrent pour dire la Messe ; il se contentait d'y assister et d'y communier : encore lui arriva-t-il plusieurs fois de défaillir pendant le temps du Saint-Sacrifice. Le dernier jour qu'il put l'entendre, on vint le prévenir, à la sortie de la Chapelle, qu'il était demandé à sa Chambre par un pauvre marin, qui ne s'était pas confessé depuis 5 ans et reprenait la mer le lendemain. Le Père Guilbert, s'arrêtant à chaque pas, gravit l'escalier de sa Chambre avec une peine infinie. Il tomba dans son fauteuil haletant, n'ayant qu'un souffle, pendant que le pénitent préparait sa confession sur un prie-Dieu voisin.

Remis un instant de son évanouissement, il entendit le pauvre matelot, mais ce fut le dernier acte de son ministère. Ce jour-là même les médecins le condamnèrent à l'inaction la plus complète. Dès lors, rompant avec les illusions, le cher malade n'exprima plus qu'un seul désir, celui d'en finir au plus tôt. Ce fut le mercredi 2 Mai qu'on lui administra les derniers Sacrements.

Le R. P. Provincial, arrivé de la veille au Collège, était à ses côtés. Le R. P. Recteur fit la cérémonie. Quand il eut rappelé au Père que Celui qui venait le visiter, était Celui qu'il avait si bien servi dans l'Apostolat et dans l'éducation de la Jeunesse, le malade demanda humblement pardon à la Communauté disant: "vous me pardonnez, n'est-ce pas"? — Et comme tous les Pères et les Frères saisis par l'émotion ne répondaient pas, il reprit d'une voix retentissante: "est-ce que vous ne me pardonnez pas"? — Et d'une voix étouffée par les larmes chacun répondit: si, si. Après le Saint Viatique on lui donna le Sacrement de l'Extrême-Onction, et l'indulgence de la bonne mort. La faiblesse et l'épuisement allèrent toujours croissant: les Pères le visitèrent tour à tour.

Malgré sa résignation à la mort, il avait demandé à Dieu de ne pas mourir le jeudi, afin que sa mort ne fût pas un obstacle au grand congé accordé à l'occasion de la Visite du R. P. Provincial. Aussi le soir de ce même jour, quand il sut que tout s'était bien passé à la Campagne, que les enfants avaient joui d'un très-beau temps, il exprima à ses frères la joie qu'il en éprouvait.

et déclara que rien ne l'empêchait plus de mourir. La nuit qui suivit se passa tout entière en un demi-sommeil interrompu à chaque instant par des oraisons jaculatoires, adressées aux Saints Anges, à la Sainte Vierge, au P. Maunoir, demandant par leur secours de terminer par une fin édifiante une mauvaise vie.

Il s'éteignit doucement le Vendredi à 6 heures. Le soir même avait lieu à l'église du Collège l'office des morts recité par les Pères, et présidé par le R. P. Provincial.

Le lendemain matin, Samedi, le R. Père Recteur célébra la messe de Requiem devant un nombreux clergé, tous les élèves du Collège, et une foule considérable de fidèles.

Son corps repose au cimetière de la Ville, au milieu des Pères et des Frères de la Compagnie, qui l'ont précédé dans l'éternité, et sa tombe est couverte de fleurs, que des mains pieuses ne cessent de renouveler depuis 6 mois.

Nécrologie.

Le Père de Prévoisin.

Théodore de Prévoisin naquit le 8 Décembre 1828. Sa mère était une demoiselle de Ferrol, dont la jeunesse fut éprouvée par de nombreux et poignants malheurs. Mais son courage et sa piété furent toujours à la hauteur de ses épreuves. Jamais

elle ne faisait de feu dans sa Chambre pavée de briques. Quoique son Château fût situé à 1 Kilomètre de l'église, et quel que fût le temps, jamais elle ne manquait d'assister tous les jours à la Sainte Messe. Elle se levait de grand matin, restait à genoux in plano sans appui, et passait 1 heure et Demie ou 2 heures en prières. Tous les jours elle faisait la prière du matin et du soir pour ses enfants. C'est à ses prières que le P. de Prévoisin attribue et non sans raison sa conversion et sa vocation.

Après cette première éducation si chrétienne, Théodore fit ses classes au petit Séminaire de Saint Méen jusqu'à la 3e inclusivement, puis il se prépara à la marine militaire en étudiant les mathématiques chez un excellent prêtre. Ayant échoué à ses examens pour entrer au Borda, il s'embarqua comme pilotin en 1846 sur un vaisseau Marchand, et fut 2 ans novice. Il fit à cette époque son voyage à Bourbon où il était le 2 décembre 1846. Avant de passer ses examens de Capitaine au long Cours, il dut suivant la loi servir dans la marine de l'état. Il accomplit ce service de 1848 à la fin de 1851 sur 12 navires différents. En 1848 il était sous le commandement du Capitaine Lefèvre comme aspirant auxilaire sur un navire qui transportait des condamnés de Belle-Isle à Bône en Algérie. Le navire vint désarmer à Toulon. Le Capitaine lui dit: "M. de Prévoisin, que devenez-vous ?" - "Je ne sais trop", répondit le jeune homme - "On arme actuellement à Lorient, reprit le Capitaine, l'Eldorado; je suis content de vos services, si vous voulez

vous y embarquer je vous recommanderai au Commandant Pénaud". - "Capitaine, je vous suis bien reconnaissant, et j'accepte avec plaisir".

Il se rend donc à Lorient et va faire sa visite au Commandant qui lui dit: "Ah oui ! c'est vous qui êtes Monsieur de Prévoisin, le Capitaine Lefèvre m'a parlé de vous, vous faites bien votre service, mais je le verrai bien par moi-même. Embarquez-vous sur l'Eldorado." - Dans cette campagne, de Prévoisin se distingua par son exactitude à remplir ses devoirs d'aspirant auxiliaire. Aussi fut-il bientôt nommé 1er Aspirant, puis chargé de faire le service d'officier d'abord sur l'Eldorado, ensuite sur le brick le Rusé qui naviguait de conserve avec l'Eldorado et manquait d'officiers. Il visita ainsi les côtes d'Afrique et nos Colonies du Sénégal, et revint en France en 1851.

L'année suivante il passa avec succès son examen de Capitaine au long Cours, à l'âge de 24 ans. Ce fut vers cette époque qu'il revint sérieusement à la pratique de la religion. Il en remplissait les devoirs sans ostentation, mais sans le moindre respect humain, se posant partout et toujours comme Chrétien pratiquant. Il prit bientôt l'habitude de se confesser et de communier souvent, autant que le lui permettait la longueur de ses voyages. Sa foi d'ailleurs était solide et éclairée; il lisait continuellement les ouvrages de Nicolas et d'autres de cette nature, et les prêtait volontiers à ses amis. Déjà il avait le zèle du salut des âmes.

Il savait se montrer homme du monde

quand il le fallait ; néanmoins le vide se faisait peu à peu autour de lui ; les autres Capitaines pour la plupart impies, vivants en francs-maçons se trouvant gênés par sa présence et par sa vie qui était une condamnation tacite de leurs vices, évitaient sa rencontre ; et plus tard son plus grand plaisir fut de visiter les Missionnaires dans les divers ports où le conduisait son commerce. Il a laissé partout le souvenir d'un homme parfaitement élevé, d'une honnêteté sans reproche, et d'une piété à toute épreuve. Saïgon, Singapour, Pinang etc. se souviennent encore des visites du Capitaine de Prévoisin.

Le diable n'était pas moins furieux contre lui. Il le lui donna une fois à entendre, car avant la prohibition dont les tables tournantes furent l'objet, de Prévoisin en consulta une dans une réunion d'amis. La table répondit : " Je te déteste, je te hais, pour ce que tu as fait aujourd'hui et pour ce que tu feras demain ". (Il s'était confessé et devait communier le lendemain) et en même temps posant un de ses pieds sur celui du Capitaine, la table le pressait de façon à l'écraser.

Le Prévoisin se recommandait souvent à la Très-Sainte Vierge, et la priait de le protéger dans tous ses voyages. Il avait embarqué dans sa cabine un harmonium, et le soir il se plaisait à chanter en s'accompagnant l'Ave Maris Stella. L'Etoile de la mer veilla toujours sur lui, " car me disait-il, grâces à Elle, pendant mes longs voyages, je n'ai jamais eu une grosse avarie à déplorer ".

Dans une traversée de Maurice à Valparaiso, il éprouva sensiblement la protection des SS. Anges. Un soir après avoir pris toutes les précautions, examiné le temps et ses instruments, puis recommandé au Second une surveillance exacte, il se coucha persuadé qu'il n'y avait rien à craindre. Au milieu de la nuit, il se réveille en sursaut, une voix intérieure lui crie : monte sur le pont. Il balance, il hésite, et finalement se rendort. Une seconde fois il est éveillé, hésite encore et se recouche. Enfin une 3e fois, il ne peut plus y tenir, il monte et aperçoit un orage subit qui venait de se former et allait éclater. Le Second s'était endormi. Il commande aussitôt d'amener toutes les voiles, ce fut l'affaire de 4 à 5 minutes, et aussitôt après, l'orage qui venait sur lui vent debout, lui envoya son premier coup de fouet ; c'était un tourbillon furieux. S'il eût trouvé le navire mâté, ou bien il en eût brisé au ras de la coque tous les mâts, ou bien il l'eût coulé. Son ange gardien l'avait averti à temps.

Vers 1864, il prit la résolution de quitter la mer, et d'entrer dans le clergé, peut-être même en religion. Il alla consulter un prêtre de Marseille qui après l'avoir entendu lui demanda : "Que gagnez-vous par an"? – tant, répondit-il. – "Croyez-moi, Capitaine, je vous conseille de garder votre place, vous ne trouverez pas si bien ailleurs." – Il fut scandalisé de cette réponse, et alla faire une petite retraite à une Trappe ou Chartreuse non loin de Marseille. Le Père qui le dirigea lui dit d'aller voir les Jésuites.

Ce fut alors qu'il vint à Laval pour y faire sa retraite d'élection, sous la conduite du P. Demante. Quelques jours après il était reçu et partait pour Angers, où il entrait au Noviciat le 26 juillet 1864.

L'on comprend qu'au Noviciat il eut plus d'une épreuve à supporter. Un homme de son âge, habitué à commander, au milieu de jeunes novices, devait se trouver dépaysé. Eh bien! Non. Il surmonta généreusement les premières difficultés, et se montra continuellement l'esclave de la règle. Une de ses plus grandes privations, était la Chambre commune; Jamais il ne demanda d'exemptions. Il dut selon la coutume faire et prêcher un sermon. "J'ai passé plus de 20 fois la ligne, disait-il en riant, J'aimerais mieux la passer encore une fois, que de débiter ce malheureux sermon". Il fut chargé avec un autre frère de l'œuvre de N.D. des Champs à Angers. Il réussit complètement et releva l'œuvre qui tombait: il avait si bien gagné l'affection de tous ces jeunes gens, qu'ils se souviennent encore de lui, et qu'ils lui écrivirent en Chine.

Après son Noviciat, il alla faire sa théologie à Laval, où il était la joie des scolastiques qu'il égayait par ses nombreuses histoires.

Sa théologie terminée, il fut envoyé à Vannes pour y être surveillant et professeur de mathématiques. Il y demeura un an, et comme il avait désiré la Mission de Chine, il obtint de partir en Janvier 1870, après quelques mois passés en Angleterre et en Irlande, et arriva à Chang-hai le 12 Mars.

Il fut placé à notre Résidence de la Concession

française à Tang-King-pang. Ses antécédents, sa connaissance de l'anglais, son habitude de traiter avec les marchands et les officiers de marine, le désignaient naturellement pour ce poste. Il commença aussitôt à étudier le chinois, et à s'occuper des Européens : il prêchait en anglais et en français alternativement tous les dimanches, visitait les navires nouvellement arrivés, allait tous les jours voir les malades à l'hôpital, et recevait chez lui tous ceux qui se présentaient. C'était une besogne pénible, assez ingrate, mais que son zèle lui rendait facile. D'ailleurs il ne regardait pas à la peine, et une de ses plus grandes souffrances à Tang-King-pang a été de ne pas faire tout le bien qu'il aurait voulu.

Son ministère toutefois n'a pas été infructueux. Durant les 3 années qu'il a passées à Tang-King-pang, il a converti et baptisé 36 protestants, Juifs et idolâtres non Chinois, c'est-à-dire en moyenne un par mois. Je ne parle pas des pécheurs qu'il a ramenés, le nombre en est assez considérable, surtout parmi les matelots qui venaient se confesser après 4, 6, 10, 15 ans et plus de désordres. Quelques unes de ces conversions sont vraiment remarquables par le concours des circonstances amenées par la Providence.

Au mois de Juin 1872 arrivait à l'hôpital un matelot Irlandais, qui avait reçu à la tête une large blessure dans une querelle causée par l'ivresse. Le Père lui fait une visite, et lui demande s'il est catholique. — "Oui, j'ai été baptisé, mais vous savez ce que c'est que d'être matelot". — "C'est précisément là une raison de plus pour vous de revenir

à la pratique de vos devoirs."– "Tenez, Père, je n'ai pas envie de me convertir, je suis une canaille et un Chenapan, laissez-moi en ce moment". – Deux jours après le blessé le fait appeler. – "Père, j'ai eu tort de vous parler comme je l'ai fait, la Sœur m'a prêté un livre, j'ai réfléchi, et ma foi, je ne voudrais pas mourir comme je suis : j'ai mené une vie de bandit, je veux me corriger". – "Très bien mon ami, vous avez la foi ?" – "Oui Père, je suis Irlandais, et je veux faire une bonne confession, voilà le livre que m'a prêté la Sœur, je prépare mon examen de conscience". – Il fit sa confession dans les meilleurs sentiments.

Son voisin de lit était un Américain. Il avait entendu une partie de la conversation, et était témoin du changement produit chez l'Irlandais. Cela lui donnait à penser ; moi aussi se disait-il, je veux aller au Ciel. – "Quelle est ta religion ?" demande-t-il à l'Irlandais. – "Moi je suis Catholique, et toi ?" – Pour moi, je suis Baptiste, ou plutôt je ne suis rien du tout, puisque je ne suis pas baptisé. Crois-tu qu'il y ait deux routes pour aller au Ciel ?" – "Non, répond l'autre, il n'y en a qu'une, la religion Catholique est la seule bonne." – "Qui me le prouve ?" – "As-tu vu ce gros Père, habillé en Chinois, qui est venu me voir ? parle-lui, et tu verras".

Le lendemain il s'adressait au P. de Prévoisin et à la fin il disait : je veux être Chrétien. – "Savez-vous le Credo ?" – "Oui et il le récite. – "Croyez-vous tout ce qui y est contenu ?" – "Oui." – "Savez-vous quelques prières ?" – "Je sais le Pater" – "C'est bien, la moitié de la besogne est déjà faite, lisez ceci, et il lui remettait

le récit de la conversion de Madame Pittar, demain nous en causerons". Quand il revint, "Que c'est beau ce livre ! La religion Catholique est la seule vraie, je veux être baptisé". On lui donna un catéchisme ; il apprit l'Ave Maria, les actes de foi, etc. Cependant l'Irlandais guéri devait sortir de l'hôpital, il dit au Père : "Baptisez mon ami, je vous en prie, je dois être son parrain, mais comme je vais partir, il faut faire la cérémonie auparavant". – "Etes-vous disposé ? demande le Père à l'Américain, voulez-vous recevoir le baptême ?" – "Oui Père, de tout mon cœur". – "Vous savez ce qui est nécessaire, vous devez encore rester quelques jours ici, vous compléterez votre instruction, et vous vous préparerez à la première Communion et à la Confirmation. Demain vous serez baptisé". – Il reçut le nom de Louis-Joseph ; l'Irlandais communia, reçut le Scapulaire, et partit avec un Chapelet et une médaille.

Je laisse le Père raconter lui-même le fait suivant dans une lettre à la Révérende Mère Prieure du Carmel de Zi-Ka-Wei. "Dieu soit béni ! notre converti est au Ciel ou dans les environs, il est mort hier 23 septembre 1872 à 3 heures de l'après-midi. Depuis que je vais à l'hôpital, je n'avais pas encore vu une mort aussi édifiante, et les Sœurs ont été tellement touchées de la foi et de la résignation de ce heureux converti, qu'elles m'ont proposé d'elles-mêmes de lui donner tous les sacrements, le Saint-Viatique, l'Extrême-Onction et la Confirmation. D'ordinaire pour les protestants qui se convertissent à l'heure de la mort, afin d'éviter toute affaire désagréable, on se contente du baptême et de la confession en cachette. Mais cette

fois on a fait exception en faveur de ce brave garçon.

Il avait 31 ans, et était contre-maître dans un chantier de construction à Chang-hai. Il était soi-disant protestant, en réalité, il n'avait aucune religion : il était assez instruit, et avait beaucoup lu, mais principalement des mauvais livres. Quand il vint à l'hôpital, il y a 15 jours, il était très-impatient, emporté même, et par suite très-difficile à soigner. Quant aux sentiments religieux, ils étaient nuls, il ne croyait à rien absolument. Enfin voyant son état empirer, il accepta de me voir. Vous savez le reste, ma Révérende Mère, jusqu'à son baptême."

"A partir de ce moment, il était tout transformé, ce n'était plus le même homme, il était doux, patient, résigné, reconnaissant, il admettait avec une simplicité d'enfant, tous les mystères de la religion, ceux surtout qui offusquent le plus les protestants. Le lendemain de son baptême, ses amis étant venus le voir, et lui ayant proposé de lui envoyer un ministre, il leur déclara carrément qu'il était catholique, qu'il voulait mourir catholique, et que le prêtre catholique lui suffisait. Et comme je lui exprimais mon étonnement de sa fermeté : "mais mon Père, est-ce que je dois rougir, par exemple, d'être devenu catholique ? Non, rien ne me fera changer". A chaque instant il me répétait, "Je suis tranquille, ma conscience est en repos, je vois que je vais mourir, mais je n'ai point peur".

"Il souffrait beaucoup et ne pouvait rester couché. Un soir il me demanda une faveur. Qu'est-ce, lui dis-je, que désirez-vous ? - "Un crucifix

pour avoir toujours sous les yeux l'image de mon Sauveur expirant". Je lui donne alors une médaille de la très Sainte Vierge avec un crucifix qu'il accepte avec reconnaissance, qu'il couvre de baisers, et qu'il s'attache au poignet pour ne point le quitter. Je lui dis que j'attribuais la grâce de sa conversion aux bonnes prières des Carmélites. Il me demanda ce que c'était. Je le lui expliquai de mon mieux." Comment, me dit-il, elles ne me connaissent point, et elles ont prié pour moi ? remerciez-les bien pour moi, s'il vous plait". Croyant qu'il allait mourir, je lui dis de prier pour moi quand il serait au Ciel." Mais, me répondit-il, je ne sais pas votre nom".

Cependant le diable lui a livré de terribles assauts. Son avant-dernière nuit, il a eu une tentation de désespoir, et la pensée de se suicider. Il est allé à la fenêtre et l'a ouverte, mais se rappelant qu'il avait reçu quelques heures auparavant le Saint Viatique et l'Extrême-Onction, il a demandé aussitôt pardon à Dieu, et a envoyé chercher la Sœur, qui lui a donné la médaille de Saint Benoît, puis de l'eau bénite, ce qui l'a calmé. Chose étrange ! Dès que la Sœur était sortie, le diable revenait, et le tourmentait horriblement : revenait-elle, le calme revenait avec elle. Cela dura plus de 24 heures. Je lui expliquai que c'était bon signe, et que le démon était furieux de perdre une si belle proie. Puis je lui donnai la Confirmation pour l'affermir et le fortifier".

"Bref, pendant les 4 jours qui se sont écoulés entre son baptême et sa mort, il a été admirable de patience et de résignation au milieu des souffrances

horribles, et de sa bouche ne sortaient que des paroles pieuses et édifiantes. Hier matin j'allai le voir, mais il avait le délire qui ne l'a plus quitté jusqu'à sa dernière heure."

Dans une autre circonstance le Père de Prévoisin a expérimenté un trait de la protection des saints Anges Gardiens. Il avait 2 protestants malades à l'hôpital. Le P. Orta l'invitait à faire une petite promenade avec lui jusqu'à Zi-ka-Wei; il désirait lui-même prendre un peu l'air de la campagne, et cependant une voix intérieure lui disait de rester. Il resta. Vers 2 heures et demie il est appelé. Un des malades n'était pas en danger immédiat, mais son état était grave. Le Père lui demande s'il ne veut pas profiter de cet instant pour faire son abjuration, puisqu'il est convaincu de la vérité de la religion Catholique. Il accepte, fait sa confession, reçoit le baptême sous condition dans la salle même. Le lendemain à 6 heures du matin, il était mort.

Le Statu de 1873 nomma le P. de Prévoisin missionnaire dans la ville de Song-Kiang et aux environs, sous la direction du P. Adinolfi. Il y demeura 4 ans, jusqu'à son retour à Zi-ka-Wei le 12 Juin 1877. Les premiers mois furent pénibles. "J'ai fait des progrès, me disait-il en riant, maintenant je comprends tout le contraire de ce qu'on me dit, auparavant je n'en comprenais rien du tout, bientôt j'arriverai, je l'espère, à en saisir le vrai sens." Pour faire ses missions il écrivait de petits sermons Chinois qu'il apprenait par cœur, et qu'il débitait de son mieux. Peu à peu la clarté se fit, mais ce fut pour avoir de nouvelles épreuves.

A mesure qu'il comprenait mieux, il voyait mieux les difficultés de ce ministère nouveau pour lui, et comme il aurait voulu faire de ses ouailles autant de Chrétiens irréprochables; quand il rencontrait des scandaleux, des fumeurs d'opium etc. c'était autant de coups d'épée donnés dans son coeur si sensible. Notre Seigneur pour l'éprouver et le détacher de plus en plus, permit qu'il rencontrât plusieurs désagrements, et lui offrit l'occasion de faire des sacrifices bien douloureux. Il déposait le tout au pied de la croix pour y puiser force et courage, et sans rien laisser paraître à l'extérieur il gardait pour lui les peines qui le crucifiaient.

Il était toujours content, il avait du goût pour le travail, du Zèle pour les âmes, et malgré les défauts de ses Chrétiens, il leur était véritablement dévoué. Sa franchise ne connaissait pas les biais pour leur dire la vérité, et l'on s'adressait volontiers à lui, quand on avait quelques durs reproches à faire, ou des choses pénibles à annoncer. Quelques uns en furent froissés, mais le plus grand nombre reconnut toujours les intentions charitables qui animaient le Père. Il faut le reconnaître, les Chrétiens de Song-Kiang ne sont pas des plus faciles; à raison de l'élément païen qui domine dans cette ville, ils sont souples, rusés, dissimulés, menteurs, querelleurs etc. et pour naviguer au milieu de ces écueils, sans jamais échouer, il ne fallait pas être un pilote maladroit.

Cependant sa santé baissait tous les ans. Des imprudences commises lui avaient causé de sérieuses diarrhées, et à diverses reprises l'avaient averti de prendre garde à lui. Il n'en tint guère compte. D'une constitution robuste, il crut pouvoir affronter

le danger : il disait qu'il préférait mourir de n'importe quelle maladie, plutôt que de mourir étouffé, et il passait des nuits entières la fenêtre ouverte, exposé à toutes les variations de température si dangereuses dans ce climat à certaines époques de l'année. Il fut enfin atteint de la dyssenterie. Rappelé 2 fois à Zi-Ka-Wei, il retourna 2 fois à son district, sans être entièrement remis. Les douleurs étaient intenses et extrêmement sensibles, il les supporta avec un mâle courage, et malgré tout, il voulut terminer lui-même toutes ses missions et donner le Mois de Marie. Il y parvint à force de lutter contre la souffrance. Mais il était épuisé, et le 12 Juin dernier il revenait à Zi-Ka-Wei pour ne plus en sortir.

Jusqu'au 12 août, le Père passa par des alternatives de mieux et de plus mal ; un instant on crut qu'il en réchapperait, mais une rechute enleva tout espoir. La maladie fit des progrès rapides, l'anémie survint, et la gangrène attaqua les entrailles. Il n'y avait plus de remèdes humains. Il le savait ; mais déjà il avait fait le sacrifice de sa vie. Lorsque le P. Foucault retourna en France, le R. P. Supérieur offrit au P. de Prévoisin de partir avec lui. Il réfléchit devant Dieu, et répondit qu'il aimait mieux rester en Asine et y mourir, que de retourner en Europe. Il était donc parfaitement disposé.

Rien du reste de plus édifiant que ses derniers jours. Jamais un mot de plainte, jamais un signe d'impatience. Toutes ses pensées étaient pour Dieu. "Voulez-vous, lui disais-je, que je vous fasse une petite lecture ?" — "Merci bien, je préfère des aspirations jaculatoires." - Il ne désirait pas causer longtemps quand

on venait le voir, et ne s'intéressait qu'aux nouvelles de la Compagnie et de l'Eglise. A toutes les questions qu'on lui adressait sur sa santé, invariablement il faisait la même réponse : "de la même manière, comme le bon Dieu veut". Il parlait très peu, mais il avait toujours un petit mot pour remercier la visiteur. Sans avoir de vives douleurs vers la fin, il ne dormait plus ni le jour ni la nuit; et il offrait tout au bon Maître par un mouvement du cœur, une élévation des yeux au ciel, un regard, un mot, un instant de silence.

Le 15 Septembre on crut prudent de lui donner les derniers Sacrements. Il les a reçus avec piété, a demandé pardon à la Communauté. Il avait toute sa connaissance, qu'il a conservée jusqu'au dernier soupir, et il était d'un calme incomparable. On lui avait annoncé que c'était fini. "Je suis prêt, répondit-il, et je suis heureux". Le lendemain j'entrai dans sa chambre pour le voir, il me dit : "Je ne suis pas encore mort". – "Après tout, répondis-je, vous êtes ici pour cela, vous avez eu quelquefois des appréhensions de quitter la Compagnie et la mission, aujourd'hui c'est clair, vous mourrez ici en Chine et dans la Compagnie, c'est une grande consolation." "Oh oui! très grande, c'est pour cela que je suis entré dans la Compagnie, et que j'ai demandé la Mission. Je suis content de mourir".

Le 25 Septembre à 9 h. 1/2 du soir toute la Communauté était réunie, il s'est éteint tout doucement et a rendu son âme à Notre Seigneur. Je l'avais veillé la nuit, il avait prié tout le temps, et reçu le matin la communion en Viatique. Il est mort en Chine et dans la Compagnie comme il le désirait. Il a beaucoup travaillé pour Notre Seigneur. Notre Seigneur à son tour se donne à lui pour l'éternité.

X

Supplément.

Pologne. Démonstrations catholiques à l'occasion de la mort de Pie IX.

A peine la nouvelle de la mort de Pie IX fut elle arrivée en Pologne, que partout les soirées et les bals ont été interrompus pour 15 Jours. Dans la Silésie prussienne même, dit-on, toutes les familles nobles catholiques portent le deuil pendant 6 semaines entières. A Léopol, l'administration de l'autonomie polonaise a donné la somme de 1500 florins pour la décoration de la seule église cathédrale et le maréchal du pays, le Comte Wodzicki, son président, a ordonné que, outre le service funèbre prescrit par Monseigneur l'Archevêque, il y en aurait, dans tous les cercles, un second auquel assisteraient officiellement toutes les autorités civiles.

Mais venons à Tarnopol, où j'ai été témoin de la foi polonaise jeudi dernier, 14 février. Pour n'être pas forcé d'interrompre mon récit, il n'est pas inutile de dire que la population de cette ville se compose d'environ 4000 catholiques latins, d'autant de Ruthéniens à peu près, et de plus de 10000 Juifs. Les Ruthéniens ont 3 paroisses, les catholiques latins une seule, encore n'ont-ils pas d'église, la leur ayant été incendiée, il y a près d'un siècle. En attendant que la nouvelle se bâtisse, l'église des P. Dominicains, actuellement occupée, ainsi que le couvent, par le Col-

liège de nos Pères, sert de paroisse et se trouve être ainsi église mixte, c'est-à-dire appartenant moitié à la paroisse, moitié à la Compagnie.

Le bruit de la mort de N.S.P. le Pape nous arriva dès le Vendredi matin 8 février; mais la nouvelle officielle ne vint que le Samedi 9; et le Dimanche 10 Mgr l'Archevêque de Léopol ordonnait qu'un service solennel serait célébré dans toutes les paroisses de son Diocèse le Jeudi 14. Dès le lundi on se mit à l'œuvre pour les préparatifs et les fidèles s'empressèrent d'offrir leur concours aux Pères; on dut, pour éviter la confusion, refuser bon nombre de solliciteurs, tant il y avait presse, et les heureux élus passèrent les nuits et les jours à travailler pour Pie IX. Mr le Maire offrit gratis le travail des Pompiers. (Cette Compagnie n'est pas organisée en Pologne comme en France. Ici les Pompiers sont rétribués par la Ville et n'ont d'autre occupation que celle de leur fonction; ils ont leurs exercices comme les soldats, résident à leur quartier, et sont toujours prêts à voler au secours des incendiés au premier signal.) Mr le Curé de la Ville offrit le sermon au R.P. Recteur; les autorités civiles et militaires furent invitées, et le programme de la cérémonie funèbre fut affiché dans toutes les rues de Varnopol. Dès le Mardi furent arborés sur les tours de l'église plusieurs drapeaux aux couleurs pontificales (jaune et blanc), et aux couleurs du deuil en Pologne, (blanc et noir). Le Mercredi matin conformément aux prescriptions de Mgr l'Archevêque, toutes les cloches sonnèrent pendant une demi-heure pour annoncer la cérémonie du lendemain; et pendant la matinée un premier service fut célébré, auquel assistèrent les Ecoles du Gouvernement.

Cependant l'activité de nos travailleurs faisait des prodiges. Les neuf autels de l'église étaient tendus de noir ; les tableaux, les statues, la chaire étaient voilés. Les dames, malgré le peu de temps, avaient voulu décorer spécialement l'autel de Marie Immaculée et leur amour ingénieux leur avait fait trouver les moyens de mener leur pieux dessein à bon terme sans que le reste en souffrit. Toutes les fenêtres sans exception étaient couvertes de crêpes. Le maître-autel était aussi tendu de noir ; au-dessus du rétable, on voyait sur fond blanc, les armes de la Papauté et celles de Pie IX, avec cette inscription en forme d'exergue : "*Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus*" et au-dessous, en lettres blanches sur fond noir, on lisait les dernières paroles de Pie IX : "*Mon Dieu, je vous recommande l'Eglise*". Devant la chaire, au milieu de la nef principale, s'élevait, haut d'une dizaine de pieds, le catafalque, entouré de 125 chandeliers ou candélabres ; sur le cercueil dominaient 3 objets : à la tête la Croix ; au milieu le missel surmonté du Calice ; au pied la tiare, avec les clefs, encadrant le portrait de Pie IX. Pendant qu'un des frères préparait le catafalque, mercredi, arriva près de lui un petit enfant de 5 à 7 ans et le dialogue suivant s'engagea entre eux : "Père, pourquoi cela ?" – Mon enfant, c'est pour N. S. P. le Pape." – "Notre S. P. le Pape est mort ?" – "Oui, mon enfant". – "Père, alors il faut prier". – Et l'enfant de se mettre à genoux et de réciter son Pater. – Tout fut prêt à temps et le goût qui présida à toute la décoration funèbre, récompensa le R. P. Recteur de sa générosité, qui n'avait point calculé avec la dépense.

L'office commença Jeudi matin à huit heures moins le quart ; les 3 Nocturnes et les Laudes furent chantés par les Prêtres de la Paroisse et les Pères du Collège, pendant que la foule du peuple se pressait dans l'église et aux abords. Monsieur le Maire avait défendu les ventes dans la ville jusqu'à midi ; les Juifs eux-mêmes approuvèrent cette mesure : "Si César mourait, disent-ils, toute vente cesserait le jour des obsèques ; or Pie IX est plus que César puisque César lui fait hommage ; il est donc juste de ne pas vendre jusqu'à midi aujourd'hui." – Et ils vinrent se mêler aux Catholiques dans l'église pendant la cérémonie. Ce respect des Juifs pour Pie IX ne s'est pas montré seulement ici ; à Léopol le Journal Juif, annonçant la mort du Saint-Père, a paru bordé de noir.

Dès le commencement des Nocturnes, tous les Corps civils et militaires sont entrés dans l'église et sont restés debout, comme tout le reste du peuple, pendant trois grandes heures ; la Compagnie des Pompiers, en grande tenue, a eu l'honneur de se tenir autour du Catafalque ; elle l'avait mérité et s'en est montrée très-fière. – Des élèves du Collège étaient répartis en 3 groupes : le premier était à l'orgue et se composait des chanteurs, de l'orchestre et de la musique militaire ; le second composé de 24 élèves, entourait le Catafalque ; et chacun des élèves qui formaient ce groupe portait à la main droite un cierge allumé, et au bras gauche un crêpe avec une rose blanche et noire ; le troisième groupe assistait à l'office dans le chœur. Monsieur le Curé de la paroisse a célébré la messe solennelle, pendant

que huit autres prêtres, sortant avec lui de la sacristie, célébraient des messes basses à tous les autels de l'église. Mais quelle foule à traverser pour se rendre à ces autels! Un des Pères qui étaient à l'orgue, comparant cette masse compacte avec les flots, me disait que le moindre mouvement produit dans un point quelconque de l'église, se faisait successivement sentir jusqu'à l'extrémité opposée. Et pourtant la foule était plus considerable à l'extérieur que dans l'église même, malgré la neige, le grand vent et 6 degrés de froid: un Père appelé près d'un malade, dut renoncer à traverser la grande place qui s'étend devant l'église. Pendant la messe, les élèves du Collège chantèrent à l'Introit le *requiem* de Hermann; après l'Epître le *Dies irae* en chant-grégorien à quatre voix; à l'Offertoire la sixième parole: *Consummatum est*, de Haydn; après la Préface le Sanctus de Kozlowski; après l'Elévation le *Lacrymosa dies illa* du même. Tous ces morceaux furent exécutés par le chœur des élèves chantant à quatre voix et accompagnés de l'orgue, de l'orchestre et de la musique militaire. - A l'*Agnus Dei*, ils chantèrent à quatre voix encore, mais seulement avec accompagnement de quatre instruments de cuivre, le *Miserere* de Reigfried qui fut chanté au service funèbre de Béthoven. — Enfin quand la messe fut finie, la musique militaire exécuta le Wehmüth de Körner. — Le R. P. Recteur monta en chaire et, dans une chaleureuse improvisation, montra *la force d'âme de Pie IX* en rappelant les actes principaux de son long et immortel Pontificat; puis venant à la cause de la Pologne, il rappela comment Pie IX, seul parmi les puissances, était

resté son ami fidèle ; comment il avait élevé deux enfants de la Pologne sur les autels, le Bienheureux Bobola et Saint Josaphat : le jour de la canonisation de St Josaphat, dit le R. P. Recteur, le Saint Père reçut un télégramme de la Russie, que Sa Sainteté ne voulut pas ouvrir avant la cérémonie : "Je ferai mon devoir, dit Pie IX, ensuite je lirai le télégramme". La dépêche contenait une demande de la Cour de Pétersbourg à Pie IX, pour qu'il ne procédât pas à la canonisation. — Enfin le R. P. Recteur rappela que le dernier acte de Pie IX comme Pontife, avait été en faveur de la Pologne, acte par lequel le Saint-Père dévoilait aux yeux de l'univers entier la perfidie et la tyrannie des Russes ; et devant le catafalque de ce grand Pontife, ami quand même des malheureux Polonais, constant dans son attachement, malgré les puissants, le R. P. Kamieński invita la religieuse population Polonaise à se confier encore à Pie IX, qui du haut du ciel ne l'abandonnera pas. — Puisque je viens de parler des Russes, en vous donnant une idée du sermon, je ne veux pas omettre ici que ce gouvernement cruel et hypocrite, menteur et sanguinaire, a défendu dans toute la partie de la Pologne qu'il tient sous sa verge de fer, de célébrer aucun service en l'honneur de Pie IX ; et que les limiers de sa police sont aux aguets, à Varsovie, pour arrêter et même prévenir toute démonstration. Comment concilier cette version, que je tiens de source privée, avec la version contraire, celle des journaux, qui annoncent que le jour est fixé pour le service ? Je ne sais, mais il ne faudrait guère s'étonner d'un mensonge de plus de

la part de la Russie à la face de toute l'Europe.

Après le sermon, tout le clergé se rendit autour du Catafalque et Monsieur le Curé fit l'absoute solennelle. Rien de particulier, sinon que je fus frappé du recueillement et de la bonne tenue des élèves, et un Père, qui a pu les suivre des yeux pendant tout l'office, m'a fait le plus grand et le plus complet éloge de tous nos enfants sans exception; il n'en a pas vu un seul tourner la tête. Ce recueillement du reste était partagé par toute l'assistance; magistrats et peuple rivalisaient de piété et d'amour pour Pie IX; et malgré la longueur de la cérémonie, malgré la foule et le défaut de sièges, pas le moindre signe de mécontentement ou d'ennui. – L'absoute se termina, comme toujours en Pologne, par le Salve Regina, chanté ou plutôt enlevé sur un air spécial pour les obsèques. Toutes les fois que j'ai entendu ce morceau, il m'a été au cœur, surtout ces paroles: "*Et Jesum benedictum..... nobis post hoc exilium ostende*". Oh! comme ces paroles en disent long à qui voit descendre la dépouille mortelle d'un de ses frères dans la tombe; comme elles relèvent son âme et fortifient son courage!

Il était 11 heures, l'office était terminé; les assistants qui se trouvaient dans le haut de l'église voulaient sortir, mais ceux du bas n'étaient pas rassasiés, ils voulaient encore voir, surtout ils voulaient encore prier pour Pie IX. Le Père qui est chargé spécialement du soin de l'église, monta en chaire et gouverna la sortie de son mieux: la foule s'écoula lentement et en bon ordre; mais toute la journée il y eut presse autour du Catafalque et des prières montèrent au Ciel pour Pie IX et pour

l'Eglise. Mr le Maire fit arborer sur l'hôtel de Ville les couleurs Pontificales et le drapeau noir pour témoigner du deuil de la Pologne ; ajoutons aussi que, pendant la cérémonie, deux des principaux habitants de la ville s'étaient offerts pour faire la quête, afin de couvrir une partie de la dépense si généreusement faite par le R. P. Recteur, et qui s'élevait pour les étoffes seulement à 200 florins au moins.

Toute la ville de Tarnopol est heureuse et fière de cette magnifique cérémonie, et sa reconnaissance et son amour ont encore augmenté pour les Pères, qui ont tout mis en mouvement et tout dirigé. "Depuis plus de 50 ans que je suis à Tarnopol, disait une bonne vieille, je n'ai jamais rien vu de si beau." Aujourd'hui Vendredi 15, de nombreuses personnes sont venues remercier les Pères, au nom de la Ville, de ce qu'ils ont fait pour le Saint-Père et pour l'Eglise.

A. M. D. G.

Table des Matières.

		Pages
1. Chine	- Rapport sur la Mission du Tché-ly S. E.	1.
2.	- Extraits de plusieurs lettres du P. de Rabaudy à une Religieuse du Sacré-Cœur	12.
3.	- Extrait d'une lettre du P. de Rabaudy Supérieur de la Mission du Tché-ly Oriental au R. P. Provincial de Champagne	22.
4.	- Mission de Nan-King. Lettre du P. Pittar aux Scolastiques de Zi-Ka-Wei	23.
5.	- Extraits de plusieurs lettres du P. Pfister au P. de Kersabiec	36.
6. Pologne	- Couronnement de N. D. de Staraviès. Lettre du P. Wolubowicz au P. de Kersabiec	42.
7.	- Extraits de deux lettres du P. Vivier	46.
8.	- Fêtes de Noël en Pologne - Lettre du P. Vivier au R. P. Provincial	53.
9. France	- Paris - Guérison d'une malade de la Salpêtrière par l'intercession du P. Olivaint et de ses Compagnons . . .	60.
10.	- Colléges de la Province de France - Nombre des élèves . .	62.
	Nécrologie.	
11.	- Le R. P. Douillet	63.
12.	- Notice sur le P. Vito Carrozzini	66.
13.	- Le P. Jean Guilbéry	73.
14.	- Le P. de Prévoisin	76.
	Supplément.	
15. Pologne	- Manifestations catholiques à l'occasion de la Mort de Pie IX	91.
16.	- Table des Matières	99.

LETTRES

DES

SCOLASTIQUES

DE

LAVAL

1878

A.M.D.G.

Les Scolastiques de Laval

aux Pères et Frères de.....

Nos R.R. Pères et nos T.Ch. Frères.

P.C.

Chine. – Mission du Tché-li Oriental.

La Famine. – Lettre du P. Edel au P. Blino à Laval.

Mon Cher Père.

P.C.

Vous avez droit à une longue lettre de remerciement de ma part en réponse à la bonne vôtre qui m'a fait grand plaisir. Certainement je voudrais bien vous rendre la pareille, et vous récréer avec édification par d'agréables nouvelles de notre mission. Mais, trois fois hélas! ces sortes de nouvelles ne sont plus de notre domaine; la tristesse domine dans nos

parages ; nous vivons au milieu d'affamés qui se mourront sans secours possible. 20 autres lettres vous parleront de cette misère actuelle du Tché-li ; je n'ai ni le loisir ni le courage de vous affliger par la description déjà faite du funèbre tableau qui se déroule à nos yeux. Seulement pour me récréer un peu et causer avec vous, je vais laisser courir ma plume jusqu'au bout de ce feuillet en lui donnant toute liberté de glaner à gauche et à droite toute sorte de nouvelles du jour.... comme on cueillerait des rameaux de cyprès dans un cimetière.

Dans ma dernière lettre vous parlais de mes excursions apostoliques aux environs de cet Observatoire dont les observations vous effraient, je vous parlais d'un village où 30 catéchumènes s'étaient levés spontanément. Tous ont depuis reçu le baptême solennel le jour de la Pentecôte. Ce fut une belle fête, comme vous pensez, pour moi qui n'avais jamais rêvé plus qu'une seule conversion suivie d'un *Nunc dimittis* en bonne forme ! Mais voyez l'heureuse chance. Après la cérémonie j'eus le bonheur d'enregistrer une nouvelle famille de néophytes, plus tard une autre, et puis une autre ; si bien que le nombre de mes hommes à catéchiser montait à la soixantaine..... quand le diable vint mettre des bâtons dans les roues. La famine vint..... et ces pauvres gens, pauvres parmi les pauvres, durent lui céder la place. La plupart se hâtèrent d'émigrer ; 13 moururent de faim ; il n'en reste plus dix. Vous n'avez sans doute jamais vu des mourants de faim, mon cher Père. C'est une chose bien triste ; croyez-moi, surtout quand ces accidents se répètent et que la famine sévit comme une épidémie, et que l'on entend partout les mêmes appels

au secours et les mêmes râles d'agonisants. Depuis quelque temps cependant la fièvre typhoïde semble faire concurrence à la faim pour dépeupler ce pays. D'un seul coup on apprend trois, quatre décès dans un seul village; l'autre jour on m'annonçait sept morts de faim dans une chrétienté voisine. Le choléra eut été moins cruel. Tous les sept étaient chrétiens, mais la mortalité est partout bien plus grande parmi les païens. Même au fin fond de la misère les néophytes se sentent protégés par une puissance surnaturelle; ils le reconnaissent et le disent eux-mêmes, les païens l'avouent, pourquoi n'en tirent-ils une conclusion avantageuse au salut de leurs âmes? Mystère! Ce peuple est entre les mains de l'ennemi et celui-ci n'est pas d'humeur à lâcher sa proie. Pourtant les nouveaux catéchumènes se comptent aujourd'hui par centaines. C'est magnifique en comparaison des précédentes années; c'est peu de chose si l'on pense au nombre effrayant de païens auxquels ces calamités publiques devraient enfin ouvrir les yeux. Tous d'ailleurs reconnaissent en elles une punition du Ciel; beaucoup doivent se dire que leurs dieux sont impuissants à faire tomber la pluie et pousser les moissons; on en voit qui renversent les pagodes, en brûlent les boiseries, en insultent les divinités: mais leur conversion s'arrête là. Donnez leur des sapèques, montrez leur une tasse de riz, vous les attirerez vers vous; ils entendront vos instructions, et peut-être 1 sur 10 finira par se faire baptiser de bonne foi. Des aumônes habilement distribuées, sans ostentation, sans condition d'embrasser notre religion, gagneraient bien des coeurs ..... mieux que les plus éloquents discours. Les protestants, pêcheurs en eau trouble, essaient de ce système d'aumônes, ils donnent beaucoup,

promettent davantage, mais comme le coeur chez eux ne se donne pas, la confiance ne leur est rendue nulle part, et leurs succès sont nuls – spécialement dans le district du P. Maguet, lequel Père donne peu et gagne beaucoup. Le Chinois est défiant et intelligent; pas un ne se trompe sur la valeur relative du protestantisme, ni sur la valeur absolue des rares prosélytes de Messieurs les Pasteurs. Si nous avions les ressources pécuniaires de ces commis-voyageurs en Religion, bientôt le Tché-li tout entier serait chrétien. En définitive, les païens commencent à moins mépriser les chrétiens; un rapprochement s'est fait, grâce à la misère commune. Les Autorités civiles elles-mêmes semblent pleines d'égards et d'attentions extraordinaires, au point de ne pas soumettre nos néophytes à la lourde taxe des pauvres payée par tous les païens. Pourquoi cette partialité? Je l'ignore. Au nouvel an chinois les mandarins ont fait distribuer gratis un peu de sorgho aux plus pauvres de leurs administrés; on remarque aussi que les villages peuplés de chrétiens ont été mieux partagés dans ces largesses administratives. Pourquoi cela? Je l'ignore; je le comprends d'autant moins que cette manière d'agir semble générale, comme d'après un mot d'ordre parti de haut lieu. Combien nous sommes loin de l'époque où toutes les charges, les corvées, les vexations pleuvaient comme grêle sur les malheureux chrétiens persécutés. Il y a de cela 40 ans! Une seule communauté de mon district dut alors payer 2000 onces d'argent pour se délivrer des importunités de la police mandarine. Aujourd'hui, sous un régime inverse, cette famille-là se frotte les mains, laissant aux païens le soin de se ruiner avec la taxe des pauvres.

Je viens d'interrompre ma lettre par la lecture d'un *Univers* fraîchement débarqué. Il contient plusieurs colonnes de souscripteurs en faveur des affamés de l'Inde ; heureux si nous pouvions, sans faire tort aux infortunés Indiens, disposer d'une aussi abondante souscription ! Beaucoup de Chinois seraient rendus à la vie, mais que feraient 50 ch même 100 mille francs jetés dans un pareil abîme de pauvreté ! 50 francs peuvent sauver un homme jusqu'à l'époque de la récolte en Septembre, ch nous avons plus de 5 millions de mourants de faim dans notre seul vicariat du Tché-li S.E., c'est-à-dire 3 sur 10 habitants, chiffre probablement trop faible. Bien des gens m'ont affirmé que durant cette année-ci il périra les 3 ou 4 dixièmes de la population ; d'autres disent la moitié. Mais la misère est peut-être pire dans les Indes ! aussi, sans envier les libéralités françaises à leur adresse, je me contente de désirer pour nos pauvres, pour nos chrétiens ch catéchumènes, le peu qui pourrait rester dans certaines aumônières inépuisables des bonnes âmes de notre pays.

Prier Dieu avec moi, mon cher Père, de faire entendre notre appel aux cœurs généreux, à nos bienfaiteurs dévoués. Prier surtout Dieu de mettre fin aux calamités qui pèsent, depuis 3 ans, sur notre petite mission ; que la pluie tombe, que la récolte lève ch mûrisse, qu'il reste enfin des survivants pour en jouir ! J'ai fini ma triste lettre ou plutôt cette lamentation pour laquelle je vous prie d'admettre en ma faveur des circonstances atténuantes. Plus tard j'aurai l'occasion de vous envoyer une épître plus gaie, plus longue ch plus intéressante.

R^ae^ V^ae^

Infimus in X^to^ Servus

Edel. s. J.

Lettre du P. Edel au P. Feyerstein, à St Acheul.

Mon bien cher Père,
P.C.

J'ai reçu dernièrement — ou plutôt je n'ai pas reçu, — un paquet de petits couteaux que vous avez bien voulu m'envoyer ; rien ne manquait au dit paquet ..... sinon l'adresse, la mienne. Bref, les couteaux sont venus ; j'en ai reçu deux dans la distribution générale ; ils sont fort bien ; merci beaucoup ! Mais sachez bien que depuis lors j'ai le cœur percé de tous ces petits couteaux comme une pelotte chargée d'épingles.

Après tout, c'est bien fait ! Qu'aurais-je fait de ces immenbles ? Je les aurais distribués à mes paroissiens ; j'en aurais gratifié quelques enfants plus rangés, plus dociles au catéchisme ; mais à quoi leur serviraient aujourd'hui ces malheureux couteaux, puisque les infortunés enfants n'ont plus rien à couper, plus rien à dépecer, plus rien à manger ? Car nous avons en ce moment la famine, l'affreuse famine avec toutes ses horreurs, et c'est le sujet dont je désire vous entretenir aujourd'hui, mon cher Père, dans le but de compléter vos notions sur notre mission Pétchélienne. Ces pages pourront aussi servir de contrepoids à la curieuse lettre que vous avez bien voulu faire imprimer à Laval, et que j'ai lue dernièrement non sans intérêt : vos chers novices ainsi peut-être gagneront à connaître plus à fond le fameux Céleste empire, l'empire des fleurs, l'empire du milieu, l'empire par excellence ..... où sans doute plusieurs d'entre eux comptent venir plus tard pratiquer les vertus dont

ils font l'apprentissage sous votre direction. Inutile et impossible de mettre le moindre ordre dans le récit qui va suivre ; je me contenterai, suivant mon ordinaire usage, de vous raconter quelques traits saillants, quelques histoires inédites ; le tout à mesure qu'il viendra se présenter au bout de ma plume.

Vous avez dû lire dans les journaux, dans l'*Univers* entre autres et dans les *Missions Catholiques*, de nombreux articles sur la famine dans les Indes et dans la Chine. On y cite des choses à faire dresser les cheveux sur la tête ; eh bien, notre mission du Tché-li n'est pas moins éprouvée que celle de Pondichéry ou du Madure pour lesquelles on fait tant de bruit et de quêtes. *Non equidem invideo* ! pourvu que l'on sauve la vie de tant d'âmes et de corps ; mais on ne donnera jamais assez pour remédier au mal ; des millions ne suffiraient pas ; il faudrait des centaines et des centaines de mille francs rien que pour aider un peu les chrétiens de notre mission, tant la misère est grande et les affamés nombreux ! Depuis trois années consécutives les récoltes ont manqué dans cette partie du Tché-li. La première fois en 1875, on n'eut pas de moisson, et la récolte de millet, le principal espoir, le fond de nourriture du paysan Chinois, fut brûlée sur pied par les ardeurs d'un soleil impitoyable ; le désastre parut grand, mais la patience, l'insouciance de nos pauvres gens s'éleva plus haut encore. On se serra les reins plus fort ; on vendit quelques parcelles de terre, on fit de petites dettes, et l'on s'assoupit dans l'espoir d'un avenir meilleur. L'année suivante les pluies du printemps ne vinrent pas ..... vers la fin de Juin il n'était pas encore tombé une goutte d'eau ; la panique commença ; les chemins

furent couverts de mendiants ; nous en comptions par milliers demandant l'aumône en même temps à notre porte. La Sainte Vierge prit en pitié ces misérables et nous eûmes une pluie abondante le 2 Juillet, jour de la Visitation ; ce fut pour le pays comme une résurrection, un changement à vue. Plus de solliciteurs importuns, plus de mendiants errants ; partout des semeurs empressés, et bientôt une couche de verdure, couleur d'espérance, s'étendant sur un sol naguère aussi nu que le désert de Sahara. La récolte leva bien ; mais plus tard elle souffrit encore du manque d'eau, et finalement fut abîmée par une gelée précoce. Vous devinez en partie la consternation générale au lendemain de cette affreuse nuit de bise glaciale ; ce fut quelque chose comme une plaie d'Égypte. C'est alors que l'émigration commença pour de bon, que l'on vendit ses terres, ses meubles, à des prix honnêtes cependant, et que l'on emprunta au taux de 40 % de quoi subsister jusqu'à la moisson suivante. Que dis-je ? on ne put même ensemencer le blé ; l'espérance même d'une moisson n'existait pas, mais on pouvait ne pas désespérer de la récolte du millet en 1877, l'année qui vient de s'écouler. On l'ensemença au temps voulu ; elle se présenta bientôt dans les meilleures conditions, n'attendant plus que les averses ordinaires de Juillet pour rendre la vie à des milliers d'affamés impatients. Au lieu de pluie nous eûmes un soleil dévorant, des chenilles plus dévorantes encore, et pour finir des nuées de sauterelles qui consommèrent le reste. La récolte fut absolument nulle. Nous en sommes là pour le quart d'heure, sans blé ensemencé, sans provisions, sans plus rien à vendre. Aussi la misère publique est-elle inénarrable, et elle augmente chaque jour.

Dès la première période du désastre l'émigration recommença sur une grande échelle; des familles entières, des villages entiers s'en allaient vers le Nord à la recherche d'une terre moins infortunée. Les routes et les chemins latéraux en étaient littéralement couverts, comme je l'ai constaté souvent de mes yeux. C'étaient comme des processions interminables d'hommes, de femmes et d'enfants, les uns portant sur le dos leurs hardes et leurs enfants, d'autres poussant des brouettes encombrées d'ustensiles variés, d'aucuns montés sur des cavales efflanquées paraissaient comme les chefs de file de cette lugubre escode. En définitive je suis porté à croire que les $\frac{7}{10}$ de la population, dans nos parages, ont émigré vers le nord malgré le froid et les dangers de la route..... Au printemps les départs reprendront de plus belle, parce qu'il fera moins froid, parce que aussi les provisions seront complètement épuisées. Dans une de mes chrétientés, sur 95 ouailles 72 sont parties en plein hiver, dans une autre sur 220 chrétiens il ne reste qu'une trentaine de personnes maigres à faire peur, demandant l'aumône, et vivant de choses impossibles. C'est là qu'on me servit la première fricassée de sauterelles, chose que je vis pour la première fois des conserves d'herbes salées pour l'hiver. Ces herbes sont très abondantes dans les mauvais terrains chargés de salpêtre, ce sont des blettes grasses excessivement amères, assez semblables pour le port, à ces sédums des murailles ou du rocher de la Providence, et que l'on recueille d'ordinaire pour les brûler et tirer parti de la soude renfermée dans les cendres. Voilà les légumes que ces malheureux faisaient sécher en masse durant l'automne pour s'en régaler faute de mieux. Encore ces atroces victuailles ne suffirent elles pas.

Ce qui fait aujourd'hui l'alimentation de nos plus riches

propriétaires, c'est le son, ou plutôt les téguments coriaces du millet, qu'ils appellent Kang, en vue l'acquisition fait l'unique objet de leurs soucis. Bienheureux ceux qui peuvent se procurer cette indigeste nourriture dont les chiens et les pourceaux en France ne voudraient pas!

Les pauvres mangent beaucoup plus mal, aussi la mortalité est-elle devenue effrayante, presque comme en temps d'épidémie ou de choléra... Morts de froid, de faim, d'inanition, par familles entières, on n'entend plus parler d'autre chose.

Dernièrement, c'était au début de la crise, quelqu'un vint en toute hâte m'inviter pour une extrême onction dans un village éloigné. Il était 7 heures du soir, il faisait un froid vif et le vent soufflait dur. En route! Deux petits ânes maigres et galeux, loués par un païen du voisinage, ébranlent péniblement le lourd chariot qui roule, par la nuit noire, d'une ornière à l'autre, jusqu'à une chrétienté intermédiaire où nous arrivons incognito après 10 heures. J'essaie de m'endormir après avoir soupé sur cœur, difficile opération! Avant l'aube le véhicule reprend sa marche et finit par me déposer au beau milieu d'un village païen où agonisait l'unique famille chrétienne. Cinq personnes étaient couchées sur le même Kang, (ou lit de briques chinois) se mouraient de froid et de faim. Je dis cinq. Non, quatre seulement; une d'entre elles, la mère, venait de trépasser un peu avant mon arrivée; à côté de son cadavre couchait le père déjà sans connaissance et tout près le fils aîné, la belle-fille, le cadet, tous privés de mouvement. J'avais par bonheur prévu le cas, et acheté en route quelques livres de pain et de légumes que je distribuai

aux femmes; ils reprirent pied, puis connaissance. Le vieux bonhomme reçut l'extrême Onction; nous recitâmes le Libera et les prières des morts sur la pauvre femme; après quoi reprise du char pour administrer les derniers sacrements à deux autres infirmes d'un village plus éloigné. Huit jours après toute cette famille était morte de faim sauf le jeune frère que j'adoptai "in extremis" aux frais de la Sainte Enfance; il est l'espoir de la chrétienté future à rétablir dans ce pauvre hameau.

Un autre jour des circonstances analogues m'appelèrent dans une chrétienté qui passe pour riche, dans une famille de cultivateurs aisés. J'y vins à pied avec un catéchiste. Personne pour nous recevoir, et la porte du logis est fermée..... A nos cris répétés un administrateur arrive enfin paraissant essoufflé..... il m'annonce que dans la maison jadis habitée par 14 personnes, il reste une femme seulement et deux enfants, l'un de 8, l'autre de 12 ans. La femme semble avoir la fièvre typhoïde; depuis quatre jours sa porte est close, depuis quatre jours elle vit sans feu, ni nourriture. Nous frappons vivement à la porte; à la fin l'enfant de 12 ans vient tirer le loquet et l'administrateur pénètre dans le logis, une torche à la main. Quel spectacle! Dans la chambre dégarnie de toute espèce de mobilier, froide et sombre comme un caveau, sur un lit de terre battue, gisait la pauvre mère presque morte, couverte de misérables haillons.... les dents lui claquaient de fièvre, de froid, et de faim; ses yeux paraissaient vouloir sortir de leur orbite. De dessous ces haillons sortait le cadavre de son jeune enfant mort la veille, et couché sur elle; j'aimé l'exhortait, en criant, à recevoir les sacrements et à faire son acte de contrition. La mort barbare ne reconnut, reçut l'extrême-Onction dans

de bonnes conditions, surressitée qu'elle était par sa foi vive, et mourut le jour même peu après mon départ.

De pareilles scènes se présentent chaque jour. Le 1er Janvier je m'en allai à cheval visiter une grande mais très pauvre chrétienté; plusieurs malades m'y réclamaient, entre autres le maître d'école de l'endroit, brave vieux, récemment converti, récemment revenu d'une tournée de mendicité qui ne lui avait pas réussi. Sa mère est une obstinée païenne, plus ridée qu'une pomme cuite, et dont l'unique occupation consiste à prier son poussah et à pousser son fils dans l'apostasie. Le malheureux magister était couché sur son Kang, invisible, emmailloté dans les restes de couverture, comme un paquet de linge sale: Je n'ai rien avalé depuis 3 jours, me criait-il en m'entendant venir; donnez-moi l'extrême-Onction avec un passe-port pour le paradis! La cérémonie était achevée au milieu du concours de quatre fidèles au visage, appuyés contre les murs. J'extrayais au pauvre homme un rouleau de sapèques, de quoi réchauffer son Kang et s'acheter un boisseau de millet. Il en vécut une huitaine de jours. Quand je retournai dans ce village pour deux autres extrêmes-Onctions il venait de succomber aux tortures de la faim conjointement avec deux de ses contemporains décédés presque en même temps. J'allai administrer le fils d'un de ces deux vieux, un brave garçon d'une trentaine d'années, une de mes meilleures connaissances. On ne m'avait pourtant pas dit le nom du malade. Je le trouvai dans une chambre sans fenêtre, ni porte, couché sur un monceau de terre, enveloppé d'une simple natte à moitié pourrie; sa vieille mère pleurait près de lui, demandant l'aumône. Durant l'extrême-Onction je demandai le saint nom du moribond... et c'est alors seulement que je reconnus mon

Aloïs Dans cette masse d'ossements agités par un Dernier souffle De vie..... Mais pourquoi continuer ces navrantes histoires De chaque jour? Il y en a trop, beaucoup trop, et nous en verrons De plus cruelles encore plus tard.

Les malheureux tombent partout, frappés comme De la peste. Ils ont tout vendu à vil prix, maisons, champs, meubles, couvertures, habits D'hiver, et perdu jusqu'à leurs espérances..... un rien suffit pour les anéantir. Dans un village voisin D'ici, village De nouveaux chrétiens (J'y ai baptisé 30 adultes à la Pentecôte Dernière, et les Catéchumènes Dépasseraient la soixantaine sans les Départs et les Décès) Durant ces 2 Dernières semaines 14 Catéchumènes ou nouveaux baptisés sont morts De faim; hier j'appris la mort De Deux D'entre eux; le tour Des autres viendra sous peu! Tous ces catéchumènes ont été envoyés avant De mourir.... c'est le seul moyen que j'aie De leur être utile en quelque chose.

Mourez De faim, et montez au Ciel!!

Les païens Deviennent relativement assez souples: l'excès De la misère, la crainte De la mort les rend Dociles a la grâce, Jamais prêtent-ils une oreille attentive aux exhortations Des vieux chrétiens stylés à cette œuvre De zèle. Dès qu'un pauvre Diable est reconnu pour être pris De crampes D'estomac, on accourt pour l'exhorter: reçois le baptême et va au Ciel, sinon, meurs, corps et âme en Descends en enfer. C'est en abrégé tout le sermon; neuf fois sur Dix, Quand on s'y prend bien, il produit son effet.

Tout à l'Heure avant D'entamer ce 3e feuillet, je revenais D'une excursion Dans une chrétienté éloignée De Deux lieues; Deux extrêmes-Onctions m'y attendaient; un Jeune homme De 28 ans, nouveau chrétien, et une vieille femme baptisée Depuis 10 ans. Sa fille âgée Environ 40 ans est encore païenne; mais elle s'est empressée

de tout bien préparer dans la chambre pour l'administration des sacrements.... je lui fis une longue exhortation pour l'engager dans la voie du salut: peine perdue! son mari est mort de faim en décembre, mort païen, elle veut mourir comme lui; le nombre de ses jours est compté, il dépend d'un reste de provisions, environ deux boisseaux de millet avarié! Après quoi, lui dis-je, tu descendras dans l'enfer où tu souffriras éternellement d'une faim de chien! - C'est l'idéal de la faim, en Chine où, même en bonne année, on ne donne jamais rien à manger aux importunés caniches. Cette considération la portera sans doute à réfléchir plus sérieusement, et dans quelques jours, j'en ai la conviction, elle augmentera d'une unité le petit troupeau de 16 catéchumènes que j'ai dans la susdite chrétienté.

Autres émotions. Le jour de l'an, après la messe, je revenais allègrement dans ma chambre où régnait une agréable température de 3 degrés et demi au dessous de zéro, tandis qu'au dehors le thermomètre accusait un froid de 18 degrés. Assis à mon bureau j'attendais, comme il convient au curé d'une paroisse, les visites et les compliments de mes fidèles ouailles..... et déjà je ruminais d'avance quelques phrases bien tournées, simplement élégantes, en réponse à leurs souhaits de bon augure. Hélas! quelle déception, et combien je fus puni de cette folâtre équipée de mon imagination. Les premiers qui vinrent avaient le visage plutôt triste que joyeux. "Père, me dirent-ils après avoir fait la prostration solennelle qui équivaut aux compliments de circonstance, Père, notre école est dissoute faute d'élèves; les catéchumènes sont partis mendier; nous n'avons plus une bouchée de pain pour subsister!" - Ces visiteurs sortis, arrive une autre bande

à figures non moins désespérantes: "Père, nous avons eu hier un malheur. Une catéchumène est morte subitement, empoisonnée avec ses deux filles qui allaient à l'école; dans la précipitation des apprêts culinaires ils ont par mégarde jeté un pot d'arsenic au fond de la soupière. On n'a pas eu le temps de les baptiser. Ces complimenteurs sortirent à leur tour pour céder la place aux trois administrateurs d'une autre paroisse, vraies figures de croque-morts, qui m'insinuent petit-à-petit les détails d'un horrible meurtre commis chez eux, durant la nuit précédente sur la personne d'une vieille femme récemment baptisée. L'assassin s'était servi d'une corde pour étrangler sa victime; et le motif du crime était l'enlèvement d'un boisseau environ de millet que possédait la pauvre vieille! De là grand émoi dans le village; Chrétiens et catéchumènes tremblent d'effroi.

Quelles bonnes nouvelles pour un premier de l'an! Ma position commençait à ressembler pas mal à celle du Saint homme Job sauf la patience qui finit par ne manquer..... et je fermai ma porte aux autres messagers de malheur!

Disons en passant, en l'honneur du Chinois, que malgré ces excès de misère dont il souffre actuellement, l'ordre et la tranquilité règnent partout, les vols avec effraction, les meurtres sont extrêmement rares, c'est à peine si ces malheureux, pères de nombreuses familles, exténués, mourant de faim, se permettent de dérober, quand ils le peuvent, quelque peu de chose pour subsister. Dans les premiers temps cependant, en Octobre et Novembre, on vit des bandes de voleurs armés parcourir impunément le pays, la nuit surtout, et prélevant des contributions sur tous les moins pauvres fermiers. Ils ne tuaient personne, mais ils rançonnaient sur. On fut obligé de

se défendre avec tes armes; on veillait la nuit sur toutes les maisons; notre résidence fut entourée de murs élevés; les canons reparurent à la lumière; les vieux fusils furent dérouillés et confiés aux 70 plus braves citoyens du village.... enfin des rondes nocturnes furent organisées, des veilleurs postés sur les toits, la cloche d'alarme remise en état, etc. etc.

Somme toute, la Résidence ne fut l'objet d'aucune attaque. Une seule fois le veilleur, donna l'alarme par de vigoureux coups de tam-tam, vers minuit. Il croyait avoir entendu des voleurs. Trois jours après le sang lui bouillait encore dans les veines et il alla chercher auprès de l'infirmier un remède contre ses battements de cœur

Ce n'était pas aussi rassurant dans le District, plusieurs fois je fus me lever la nuit aux cris de la bataille; voleurs et défenseurs hurlaient en chœur; à la façon des héros d'Homère ils s'apostrophaient en termes peu flatteurs; des coups de feu partaient en l'air, enfin lentement les assaillants se dispersaient dans l'obscurité.

Le beau de l'affaire c'est que les voleurs étaient parfaitement connus de tout le monde, voir du mandarin; mais qui eut osé les arrêter? Ils lassèrent pourtant la patience d'un mandarin militaire du chef-lieu; celui-ci vint, aidé d'une douzaine d'hommes, faire la capture de 20 ou 30 de ces oiseaux de proie qu'on mit en cage au tribunal. Le procès devait s'instruire; la condamnation à mort était immanquable, mais l'exécution, suivant la loi, ne devait avoir lieu qu'en automne et les voleurs seraient restés 10 mois en pension, aux frais de l'autorité. Admirez ici la prudence du mandarin sous-préfet: pour éviter les frais de

procédure ou d'entretien, il laissa mourir de faim tous ses pensionnaires. Le dernier succomba le 17e jour; enfin le même cercueil, payé 30 fois au mandarin, servit successivement à chacun des 30 condamnés qu'on enterra tout près de la ville à moins d'un pied de profondeur, toujours par économie!

Peu de jours après nos jeunes étudiants, juvénistes et scolastiques, passant en promenade non loin de ce Montfaucon chinois purent compter jusqu'à sept queues au bout desquelle pendaient d'affreux restes, que des chiens dévorants se disputaient entre eux. Dans la journée une bande de nos petits séminaristes rencontra, en traversant la ville, une pauvre femme, mourant de faim, couchée dans le ruisseau, et serrant contre elle son jeune enfant déjà livide..... pas une âme ne songeait à secourir ces malheureux! Nos étudiants s'empressèrent de baptiser la maman, et ils rapportèrent le poupon pour l'élever à l'orphelinat. En voilà deux qui ont de la chance!

Durant la même promenade notre F. Templeh en l'absence de ses enfants, fit un tour de jardin, jetant de fois à autres un coup d'oeil scrutateur sur dessus les murs de l'enclos..... Que vit-il? Encore une infortunée mère avec son garçon d'une douzaine d'années. Celui-ci était couché la face contre terre; l'autre le relevait péniblement, l'exhortait à grands cris..... Dans moins d'une heure ils allaient être de retour au logis; c'étaient sans doute des mendiants relancés chez eux par l'impitoyable faim. Tout le monde étant pauvre, personne ne donne plus rien. L'enfant soutenu par sa mère faisait dix pas, non sans efforts, puis retombait la tête en avant sur la terre glacée..... et ce manège se serait répété jusqu'à épuisement si le bon frère n'avait aperçu en même temps deux chrétiens, deux professeurs faisant leur promenade aux environs. Aussitôt il leur crie de venir en aide aux deux infortunés; le jeune homme hissé sur les épaules d'un des

maitres fut porté à la cuisine de l'orphelinat où la douce chaleur du foyer jointe à l'odeur nourrissante d'un souper mijotant au fond des marmites, ne tarda pas à le ranimer. On le fit manger peu à peu.... Il ne sentait plus la faim; son estomac épuisé par l'excès du jeûne, est inerte et sans forces; le cerveau est comme atrophié; bref, c'est un malade peut-être incurissable. Quant à la nièce, on la nourrit dans une famille chrétienne du voisinage..... Combien pourrais-je vous citer de scènes analogues? c'est de l'histoire quasi journalière, dont vous venez de lire un petit chapitre. Et ces enfants qu'on apporte, ou plutôt qu'on jette, chaque nuit, soit au seuil de la résidence, soit dans l'église, soit par dessus les murs de l'enclos, pauvres petits êtres, souvent sans nul vêtement, tout bleuis par le froid, parfois morts; souvent couverts d'horribles couches de terre et d'ordures, ou bien emmaillotés dans des lambeaux de hardes dégoûtantes et que l'on lance comme des paquets de linge sale jusqu'au beau milieu du jardin. Aussi le nombre de nos orphelins augmente-t-il chaque jour, au delà de toute proportion avec les allocations, si libérales cependant, de la Sainte Enfance. Depuis plusieurs mois nos Pères ont reçu l'ordre de refuser impitoyablement tous les nourrissons qu'on pourrait leur présenter dans le District: triste mais nécessaire mesure, sans laquelle nous compterions bientôt plusieurs dizaines de mille d'enfants que toutes les ressources de la Ste Enfance seraient insuffisantes à entretenir, chaque enfant coûtant au moins 50 francs par an, soit 50 à 60000 francs par mille, chiffre respectable, depuis longtemps dépassé pourtant! Car comment refuser ces innocents, qu'on ne nous offre pas, mais que la Providence semble nous jeter tous les jours en nous disant: "Accipe puerum istum, et nutri mihi"!

Oui, les accepte donc, on les baptise, on les élève, abandonnant à St Joseph, pourvoyeur de la Providence,

le soin d'alimenter ce tonneau des Danaïdes qui s'appelle ici "la caisse à sapèques d'une mission Chinoise".
Vous me demanderez peut-être, pour m'interrompre un instant, ce que les autorités chinoises peuvent bien faire, ce qu'elles entreprennent, pour soulager, au moins un peu, tant de pauvres, remédier en quelque manière à tant de misère! Il faut l'avouer; la position des mandarins est bien difficile par le temps qui court, et bien d'autres seraient aussi embarrassés qu'eux en face d'un si grand nombre d'affamés. Dans le Chansi, par exemple, la province frontière du Tché-li, les mandarins font arriver depuis longtemps, aux frais de je ne sais qui, d'énormes quantités de riz, de millet, de sorgho. On voit d'interminables files de voitures venir de Tien-Tsin, l'unique port septentrional, et se diriger lentement vers le malheureux Chansi beaucoup plus éprouvé que notre Tché-li. Mais les vivres sont si chers, les chemins si longs, si difficiles; les accidents du voyage sont si fréquents, le nombre des chariots d'ailleurs si restreint..... que toutes ces provisions parvenues à destination, après avoir plus que doublé de prix, y disparaissent en un clin d'œil, comme une gaufre dans la gueule d'un lion affamé. L'appétit n'en devient que plus vif, et ceux qui n'ont point reçu leur part n'en grondent avec plus de rage. Pour comble de malheur cette année-ci, toujours à cause de la sécheresse, les rivières et les canaux sont impraticables; d'après le journal chinois, le fleuve jaune lui-même, ce torrent d'une de ces lieues de largeur, serait comme anéanti, on le passerait partout à pied sec..... Il en est ainsi de la rivière du Chien-chien, et des autres cours d'eau du Tché-li, et c'est là une des grandes causes de la rareté, de la chèreté des vivres durant cet hiver. Votre mandarin, après avoir au préalable prélevé un impôt-

exorbitant sur tous les propriétaires aisés, c'est-à-dire possédant des terres, mais n'ayant rien à se glisser sous les maxillaires, sur tous les propriétaires, dis-je, sauf, par une exception étrange, providentielle, sur nos chrétiens, autrefois si tourmentés par les tribunaux; s'est mis en quatre pour faire arriver de Tien Tsin quelques milliers d'hectolitres de millet.... qu'il revend au pauvre peuple sans bénéfice, j'aime à le croire, mais au prix de telles sapèques sonnantes.... Encore ne donne-t-on qu'aux pauvres enregistrés sous cette rubrique, à des heures réglées, une quantité ridiculement minime, pour un jour seulement (comme la manne au désert) et qu'il faut venir chercher en ville, par le froid glacial, à des distances de plusieurs lieues. C'est un emplâtre sur une jambe de bois. (Après tout, 10.000 hectolitres pour 800.000 habitants de la sous-préfecture, ou 100.000 habitants seulement en défalquant les absents.... cela ferait, si je compte bien, un demi boisseau par estomac! quantité qui ne suffirait pas à l'entretien d'un moineau de médiocre appétit. En attendant les canaux s'obstruent, les rivières n'ont plus de lit, les routes sont impraticables, les fossés et les murs de la ville s'effondrent.... On pourrait donner de l'ouvrage, un ouvrage utile, nécessaire, aux milliers de bras fatigués de demander l'aumône. — Mais moi! l'idée même de semblable chose est trop européenne pour avoir jamais accès dans la cervelle d'un lettré chinois.

Vous croyez me surprendre en flagrant délit de médisance à l'endroit des autorités constituées, moi, l'admirateur fanatique du céleste empire, n'est-il pas vrai, mon cher Père? Eh bien, je ne fais que répéter, en les atténuant, les plaintes du journal indigène imprimé dans la ville de Chang-hai par des fidèles sujets de Sa Majesté

le fils du Ciel. Le peuple est bon, disent-ils; le souverain est délicieux, les ministres sont fidèles, les mandarins sont braves gens..... mais, ces derniers du moins, ne savent point administrer, ni tirer parti des immenses ressources du pays, ils dédaignent les arts étrangers, les usages étrangers, la science, l'industrie, la politique de l'étranger; mais avec tout cela la nation reste pauvre, arriérée, soumise à l'étranger; les famines sont fréquentes irrémédiables; et quand elles arrivent, les étrangers si méprisés dédaignent à leur tour notre misère, et envoient leurs aumônes ailleurs. C'est le cas actuel à Chang-hai, à Tien Tsin, et autres lieux. Pour en revenir aux mandarins, ils sont braves gens, témoin ces deux bons vieux administrateurs de Jeux tcheou, qui voyant les sauterelles se multiplier et grandir outre mesure, terrible menace pour les récoltes en herbe, se mirent eux-mêmes à l'œuvre pour donner un salutaire exemple à leurs subordonnés. Ils creusèrent de leurs mains onguiculées des fossés le long des champs de millet; puis armés de gaules ils firent la battue à travers les sillons, poussant devant eux les ennemis, race poltrone, noire, encore dépourvue d'ailes, ils les faisaient tomber dans le fossé à rebords rentrants d'où les jeunes monstres étaient censés ne plus pouvoir sortir. Les paysans électrisés par cet exemple officiel, s'empressèrent de l'imiter un peu partout, et des myriades de sauterelles sautèrent de vie à trépas..... Ce qui survécut suffit encore pour dévorer la récolte.

Une famille de chrétiens du district du P. Fourmont a été plus avisée.... S'inspirant de l'idée que l'eau bénite, bonne contre les démons de l'enfer pourrait bien n'être pas sans effet contre ces insectes diaboliques, ils s'en allèrent gonfiller leurs champs en récitant force prières jusqu'à épuisement du bénitier. Douze arpents sur quinze

furent aspergés..... et chose curieuse mais parfaitement constatée tant par les chrétiens que par les païens stupéfaits, les récoltes arrosées d'eau bénite ne furent pas endommagées par les sauterelles..... ces insectes y arrivaient en foule, mais ne dévoraient rien, passant seulement par dessus jusqu'aux parcelles de terre non bénites, et jusqu'aux champs des païens lesquels furent ravagés. J'en ai l'intime persuasion: si les mandarins voulaient faire usage de notre eau bénite tant pour asperger leurs champs que pour faire baptiser leurs populations, ces calamités publiques deviendraient plus rares, les secours plus abondants, plus faciles, moins coûteux, plus efficaces. Mais encore une fois une recette si simple est encore bien loin de trouver place dans un gros bonnet chinois.

Dans l'immense ville de Tien Tsin (on y compte probablement un million d'habitants), le Vice-Roi imagina un moyen plus grandiose de secourir les indigents. Tien Tsin depuis douze ans environ, est comme le centre d'attraction des innombrables pauvres de cette province; c'est vers Tien Tsin que se dirigent les longues files d'émigrants de l'Est, du Sud, du Nord, et du couchant. On les évalue à quelques centaines de mille, parqués en dehors de la cité, dans d'immenses tentes construites en nattes, entourées d'un petit fossé avec une ou deux portes d'entrée..... Chaque tente renferme plusieurs milliers de pauvres; les femmes et les enfants à part, les hommes beaucoup moins nombreux, dans des hangars spéciaux.

Tous ces malheureux sont nourris gratis par le Vice-Roi. La distribution du riz se fait deux fois par jour, à raison de 3 tasses par repas pour les grandes personnes, d'une tasse et demie pour les enfants.....Douze ou quatorze cuisines monstres ont été établies à proximité des hangars et la distribution s'y fait, paraît-il, avec le meilleur ordre; les

derniers venus seuls ne reçoivent que le bouillon allongé du fond. La consommation quotidienne est fabuleuse; nous n'avons pas une idée, en France, d'aussi gigantesques fourneaux économiques. Malgré cela le prix du riz et des autres victuailles, loin d'augmenter, baisse de plus en plus, tant on a pris soin de faire affluer les balcaux à grains du côté de Canton, et à Tien-Tsin. Les dépenses sont payées par le Vice-Roi, Sih-oy, et par des taxes énormes prélevées au nom de son Excellence, sur tous les propriétaires fonciers de la province. Là aussi pourtant on eut des malheurs. Le 5 Janvier, veille des Rois, le feu prit subitement dans un de ces hangars habité par environ 4000 femmes et enfants! C'était le matin par une brise fraiche; d'ailleurs la tente est en nattes; le sol est formé d'une couche de 1 mètre de hauteur de paille, foin, tiges de sorgho, et autres combustibles. Un fossé entourait la tente; l'unique porte était fermée, et le mandarin préposé défendit, par précaution, de l'ouvrir. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire toute la maison de paille fut en flammes, et plus de 3500 femmes et enfants périrent dans cette fournaise. C'était, paraît-il, un spectacle digne de l'enfer, m'a dit un témoin oculaire de l'incendie. Les cris des victimes, l'odeur de fumée et de chairs grillées, le bruit du tam-tam augmentaient l'horreur de la scène, bientôt ce fut fini! et de cette foule entassée, il ne reste que des monceaux de cadavres carbonisés horribles à voir!! Dans le nombre des victimes il y avait beaucoup de chrétiennes; quatre d'une de mes petites chrétientés, 28 d'une chrétienté plus grande. Quelques enfants ont pu s'échapper, j'ignore par quel moyen; ils s'amusaient peut-être à la porte, la vue du feu les aura mis en fuite; ils restent à la charge de la Sainte Enfance

Je me suis laissé dire que les résidents européens de Tien-Tsin, les jeunes gens, n'ont pas trouvé cet affreux spectacle assez fort pour les empêcher de donner, dans la même semaine, un bal dont le jour avait été fixé d'avance. Ce manque de tact donnera sans nul doute une vilaine idée aux indigènes sur le compte des nations civilisées, contre ceux qui viennent leur prêcher le progrès. N'oublions pas cependant que, 7 ans seulement auparavant, on vit toute cette population de Tien-Tsin se ruer en fureur contre les résidents français, massacrer des prêtres et des religieuses, et d'autres personnes inoffensives, en tout 21 victimes, et commettre ce crime avec une joie, une cruauté, un ensemble, et un concert d'éloges indescriptibles. C'est là qu'eut lieu l'incendie. La justice de Dieu, quoique lente à venir, arrive toujours, et terrible!

Vous ai-je donné, mon cher Père, une idée assez exacte de l'état actuel de notre pauvre mission? Je ne sais. Pareille misère se refuse à toute description, et c'est vraiment le cas de dire, il faut le voir pour le croire. Le plus triste à envisager c'est l'avenir. Comment tout cela finira-t-il Plusieurs années consécutives d'une abondance extraordinaire seraient nécessaires pour réparer ce désastre, pour combler les trous, selon l'expression chinoise. Les trous ce sont les dettes. Tout le monde en a, les plus riches deviendront millionnaires si jamais leur argent rentre avec les intérêts d'au moins 30 %, d'ordinaire de 50 % et souvent de 80 et 100 pour 100. Comment se tirer du fond de pareils abîmes? Je connais beaucoup de nos chrétiens qui ne s'en relèveront jamais. Un pauvre homme après 20 ans d'un travail opiniâtre, avait fini par s'acheter 12 arpents de terre, patrimoine futur de ses enfants. Cette année-ci il a dû tout vendre, à vil prix, pour acheter

de quoi subsister. C'est l'histoire d'un grand nombre de nos chrétiens. Tout ce qu'il n'ont pas vendu est hypothéqué.... Vienne le printemps et une pluie favorable ; on manquera de grains pour semer, et surtout d'animaux pour labourer. Les chevaux maigres sont devenus des animaux de luxe ; ceux qui possèdent encore un âne, ou un petit bœuf passent pour des richards ; nous reverrons comme autrefois les hommes traîner la charrue, et les femmes continueront longtemps à tourner la meule au moulin. A ce propos je vais vous citer un trait de l'industrie chinoise. Un très pauvre chrétien n'ayant pour toute fortune qu'un vieux père, une jeune femme avec un nourrisson frais éclos m'avait supplié très souvent de lui confier un orphelin à élever. J'accédai enfin à sa demande et je fus surpris de voir, longtemps après, cette intéressante famille vivoter tranquille, tandis que les voisins plus fortunés, étaient obligés d'endosser les livrées de la mendicité errante. Curieux de connaître les moyens de subsistances de mon Chinois, je l'interrogeai, et voici ce qu'il me répondit ingénuement : Un orphelin me vaut, par mois, 1600 sapèques données par la Ste Enfance, environ 4 à 5 francs. Avec cet argent j'achète un boisseau de blé.... et je loue un petit âne. Ma femme aidée de l'âne, transforme ce blé en farine que je vais chaque jour vendre au marché, tantôt ici, tantôt là. Du produit de la vente j'achète un autre boisseau de blé.... l'opération continue ainsi tant qu'elle peut. Le son, et les déchets, forment la nourriture de ma famille, et si durant le mois il y a des pertes les 1600 sapèques du mois suivant me permettent d'acheter un nouveau fonds de commerce. Ce manège dure depuis cinq mois ; et s'il est aujourd'hui moins prospère c'est à cause d'une trop active concurrence de beaucoup d'autres industriels analogues.

Mais revenons aux misères générales. Vous le pensez bien, nos Pères ne manquent pas d'en partager beaucoup avec ceux qu'ils évangélisent. Quel supplice pour le cœur d'entendre sans cesse des lamentations interminables! de vivre au milieu de ces affamés! de manger au milieu d'eux, des aliments très-grossiers au fond mais qui doivent souvent paraître aux yeux de ces infortunés, de vrais festins de Sardanapale? comme ils vous regardent avec leurs petits yeux essayant de s'échapper par dessus leurs pommettes en saillie! et qu'il est amusant de prêcher le carême à ces visages livides et amaigris! L'autre soir, soupant dans une pauvre Chrétienté, essayant d'avaler quelques gorgées d'un potage sans recette comme, j'entendis trois respectables Chrétiens qui me tenaient compagnie, debout, en face de moi, se consulter sur le grave sujet suivant: y a-t-il des hommes qui mangent de la chair humaine? est-il permis de tuer un homme pour le manger? La chair des cadavres n'est-elle pas un poison? Est-ce un péché de manger un mort? — Je ne disais rien, je ne pouvais avaler davantage. Eux se répondaient, oui! non! moi j'en mangerais bien! moi aussi, moi je ne pourrais jamais en venir à bout! etc. etc. Après cette intéressante conversation les braves gens enlevèrent les plats, en lêchèrent le contenu dans l'antichambre, et me laissèrent seul abandonné à mes réflexions. Je me tâtai les mollets, avec inquiétude! ils me parurent un peu gros. L'histoire du petit navire me revint à la mémoire, et toute la nuit j'eus des cauchemars pour savoir qui, qui serait mangé!

Mon bien cher Père, je suis bien loin d'avoir épuisé le sujet dont je voulais vous entretenir in extenso. Néanmoins la discrétion m'oblige à couper court, par crainte d'abuser de votre patience. D'ailleurs je vous promets

de continuer plus tard l'histoire de nos infortunes. Pour le moment, vous voilà suffisamment averti ; vous connaissez une partie de nos misères, vous devinez le reste ; faut-il vous recommander de prier beaucoup pour notre mission, plus que jamais ; de faire prier vos fervents novices, afin que le bon Dieu prenne enfin pitié de nous, et nous accorde cette année-ci une moisson suffisante .... sinon l'an prochain ce pays entier sera transformé en désert ; nos Pères privés de leurs ouailles pourront plier bagage et chercher fortune sur des plages moins abandonnées du Ciel. Priez pour nous ; et si vous pouvez, directement ou indirectement, peu ou beaucoup, nous procurer des aumônes faites-le pour l'amour de Dieu, persuadé qu'une somme relativement modique sera reçue comme un bienfait du Ciel par ces pauvres, mourant de faim, par ces enfants jetés nus sur la voie publique, par ces familles ruinées, par nos Pères enfin épuisés de ressources. Mais surtout priez pour nous tous en général et en particulier pour moi, votre indigne serviteur et frère en J.C.

Reverentiae Vestrae.

Infimus in Xto servus

Edel S.J.

Extrait d'une lettre du Père Edel en date des 19 et 20 Mars 1878.

.....Pas une goutte de pluie, pas même d'indice d'une pluie prochaine. Non ! le temps est passé ! le ciel reste d'airain ; la terre ne s'ouvre plus que pour recevoir des cadavres. Hier je me trouvais dans une chrétienté voisine ; j'y pré-

parais quelques catéchumènes à recevoir le baptême ; deux d'entre eux sont morts de faim pendant mon rapide séjour parmi eux, une petite fille de l'école et son père. Ces pauvres êtres s'éteignent, pareils à des lampes dont l'aliment est épuisé. Dans cette chrétienté, je compte aujourd'hui 22 Chrétiens ainsi morts d'inanition, après avoir au préalable reçu le baptême quelques instants avant leur trépas. Durant le dernier mois, une seule femme, une pauvre qui demande l'aumône, est parvenue, dans ce même village toujours, à baptiser 31 petits enfants païens mourant de faim entre les bras de leurs mères. La brave femme prélève une partie des aumônes reçues pour acheter quelques friandises qu'elle offre aux innocents, à la grande satisfaction des mamans ; entre temps une éponge, habilement dissimulée dans la paume de la main, vient s'appliquer sur le front des bébés amaigris lesquels s'empressent d'ordinaire d'entrer peu après au séjour bienheureux dont une surprise leur a ouvert les portes. C'est dans ce village que ce matin, fête de St Joseph, j'ai eu le bonheur de baptiser une fille de 32 catéchumènes adultes et mourant de faim. Le Père de Becquevort m'aidait dans cette consolante fonction. Il parle déjà suffisamment bien le Sioux pour se faire comprendre dans les interrogations de circonstance ; au besoin même pour entretenir une petite conversation. Cette cérémonie, je le suppose, lui a fait plaisir ; mais, en revanche, sa vue n'a point dû se réjouir du spectacle physique que présentait cette troupe de néophytes pauvres, maigres, dégueillés, malades, estropiés, vieux et vieilles, réunion de squelettes en rupture de cimetière. Plusieurs avaient tout juste la force nécessaire pour se tenir debout et faire le signe de la croix ; quelques-uns étaient accroupis, grelottant de fièvre, de froid, de faim,

déjà sous les étreintes de la mort. Puissent-ils entrer bientôt en paradis! c'est mon suprême souhait en leur faveur, n'ayant pas autre chose de mangeable à leur offrir. Après la cérémonie, je voulus régaler les enfants de la Résurrection. J'achetai tout ce qu'on put trouver de pain dans le village, en tout 24 livres! Du pain! chose rare et extrêmement chère, aliment précieux dont beaucoup de ces Résurrectins avaient presque entièrement perdu le goût et le souvenir. Quand arriva le moment psychologique de la distribution aux enfants, nous eûmes, le P. de Becquevort et moi, un spectacle à la fois navrant et dangereux. Tous ces malheureux, hommes, femmes et enfants, jeunes et vieux, à la vue du pain, devinrent comme des bêtes féroces à la vue du sang; ils s'élancèrent en bondissant vers le panier, se bousculèrent, se renversèrent, furent sur le point de s'écraser, de s'étouffer et de nous étouffer sous leurs pieds. Il fallut de vigoureux coups d'épaule pour les jeter tous à la porte; après quoi, la distribution se fit dans la cour, à la volée, par miettes, pour ainsi dire; et tout ce pauvre peuple se précipitait dessus, ramassant ces parcelles de pain noir, comme si c'eût été des perles ou de l'or. Oh! que j'aurais voulu en cette occasion une multiplication des pains! miracle facile d'ailleurs, puisque l'on opérait sur un panier plein et que le nombre des affamés ne dépassait pas 100 à 120 personnes; mais le miracle n'eut pas lieu; les affamés ne furent pas satisfaits et l'on n'emporta en reste qu'un panier vide.

Telles furent nos émotions le jour de Saint-Joseph, aujourd'hui, 19 mars; baptêmes à part, je vous souhaite, mon bon Père, de n'en jamais éprouver de semblables ni en France, ni ailleurs.

Je vous ai déjà parlé de l'exposition des enfants et des travaux qu'on fait chaque matin aux por-

tes de la résidence. Cette pratique continue, et augmente de jour en jour. Tout dernièrement, notre portier fut réveillé, 5 minutes avant le coup de cloche, par le cri d'une brouette qui allait aborder au seuil ; il regarda, à travers les Barreaux, par la nuit sombre, et entrevit le brouettier versant d'un seul coup toute sa marchandise sur l'escalier d'entrée, et puis se sauvant à toute d'aile, poussant devant lui son véhicule criard, comme une chouette effarouchée. Quand vint l'heure d'ouvrir les portes, on trouva couchée sur la pierre nue toute la nichée, toute la brouettée de petits innocents, bleus et blancs en train de trépasser. Bonne aubaine pour la Ste Enfance !

L'autre jour, le F. Pelté faisait sa tournée de ronde après le déjeuner, aperçut un homme qui paraissait observer attentivement quelque chose au fond du rempart d'enceinte, puis l'homme s'en alla. Le F. intrigué de cette manœuvre, observa à son tour, du haut du mur, et ne vit rien ; il descendit pour mieux voir, et ne vit pas davantage. Il y avait pourtant-là quelque chose ; quoi donc ? Un enfant enterré vif, et qui, par intervalles, s'agitait et remuait le sol .... on le découvrit vers 11 heures du matin, après qu'il eut pu dégager un de ses petits bras, et le F. Pelté le recueillit, lui rendant la vie du corps et celle de l'âme. L'innocent était sous terre depuis deux jours, ainsi qu'on l'apprit plus tard, sa bouche, ses narines et ses yeux étaient remplis de boue ; c'est un vrai miracle de la grâce qu'il ait échappé aux vers et aux chiens ! à l'asphyxie, à la faim ! Il faut venir en Chine pour voir de pareilles choses, et tant d'autres analogues, et tant de cadavres à travers champs, et de lambeaux humains que s'arrachent en grognant les derniers représentants de la race canine en ces parages.

Mais voici un autre spectacle et un sens plus consolant. La semaine dernière, je m'en allais donner une extrême onction dans un village assez éloigné, inondé 10 ans de suite ; aujourd'hui dépérissant de sécheresse. En approchant je vis au loin dans la plaine des formes noires nombreuses, pareilles à des choucas picorant dans les semailles. Qu'est-ce cela, demandai-je à mon conducteur de véhicule ? cela, me dit-il, ce sont des hommes à la recherche des racines de liseron ; on les compte par milliers et parmi eux vous trouveriez de nos plus riches Chrétiens. Les racines sont très abondantes dans les terrains jadis inondés. Tout dernièrement on a découvert que c'était mangeable et même bon. C'est une véritable bénédiction du ciel pour les pauvres affamés, une manne terrestre qui entretient la vie d'un grand nombre d'hommes. Malheureusement, elle est enfoncée assez profondément en terre ; il faut bien de la peine pour l'extraire ; mais enfin on en retire de quoi ne pas mourir. Ces travailleurs que vous voyez, viennent de tous les villages environnants, de 2, 3, 4 lieues à la ronde ; ils quittent leur maison à minuit, arrivent ici au jour, travaillent jusqu'à midi, puis retournent chez eux, avec une provision de 7 à 10 livres de racines. Il en est qui les vendent au marché, 1 sou la livre, d'autres s'en régalent eux et leur famille. Bref, c'est une bénédiction ! Le soir même je m'en fis servir par curiosité un plat, et je puis assurer que je le mangeai, non seulement sans peine mais avec plaisir, quoique les dites racines aient été préparées sans condiment d'aucune sorte. C'est sucré et farineux comme des ignames ; cela rappelle à la fois la pomme de terre et le champignon ; mangé avec une sauce, avec de la viande peut-être, ou du poisson, ce serait délicieux.

Edel. S.J.

Lettre du P. Maffel au F. Mamann, à St Acheul.

Tchang-Kia-tchouang, 27 Mars 1878.

Mon bien Chr Frère, P.C.

Il y a longtemps que je ne vous ai pas donné de mes nouvelles, mais voici l'occasion favorable pour vous écrire quelques lignes. Figurez-vous que je suis condamné par le F. Infirmier, à faire bonne chère, pendant tout le Carême! C'est que j'ai eu la visite de la fièvre typhoïde, quelques jours avant la fête de la Purification. Je revenais à la résidence tout fatigué, la tête prise d'un violent mal de tête, et tout le corps comme enchaîné par des rhumatismes; au bout de deux jours, je dus me mettre au lit; je sentis que c'était grave. Je fis à Dieu le sacrifice de ma vie. J'appelai mon confesseur pour mettre mon passeport en règle. Cependant nos Pères et Frères commencèrent une neuvaine au Vénérable Père de la Colombière. Au bout de 6 ou 7 jours, quand tout le monde avait le plus peur, je commençai tout à coup à aller mieux, grâce à l'intercession du Vénérable P. Claude, et du bon St Joseph. Depuis ce temps je suis en convalescence, condamné à me bien traiter et à ne rien faire, tandis que nos Pères se tuent de fatigues au milieu des affamés et des mourants.

La famine est, en ce moment, plus grande que jamais. Voulez-vous un petit échantillon de ce que nos Pères voient tous les jours, suivez-moi dans la grande ville de Ho-kien-fou, nous avons là plusieurs familles chrétiennes. Le 20 Janvier, j'allai leur donner la mission.

Un soir, un jeune homme de 17 ans, un élève de

Tchang-Kiai-tchouang*, vint me voir pour se confesser. Pourquoi n'as-tu pas amené ton petit frère ? lui dis-je. Père, répondit-il, il est couché, parce qu'il n'a pas d'habits. A nous deux nous n'en avons qu'un ; si l'un de nous est obligé de sortir de la maison, il met l'habit, et l'autre se met au lit. Ensuite ce jeune homme me parla de sa mère qui était malade, et me pria d'aller lui donner l'Extrême-Onction. Je le suivis aussitôt à travers les rues de la ville. Après une demi-heure nous arrivâmes à la maison de la malade. Mon Dieu ! peut-on être réduit à une telle pauvreté ? Pour acheter des vivres, on avait vendu toutes les portes et toutes les briques qu'on avait pu arracher des murs sans les faire tomber. Dans la chambre je trouvai la mère malade avec quatre enfants, tous couchés sur le même K'ang, et se serrant les uns contre les autres pour se réchauffer, car le thermomètre marquait 18 degrés de froid. Pour toute couverture ils n'avaient que quelques haillons et une sorte de toile à gros trous, comme ces torchons dont vous vous servez en France, pour laver les planchers, et que ces pauvres gens avaient ramassée au coin d'une rue. En partant je leur laissai une petite aumône, disant en moi-même, que sans miracle, dans 8 jours, ils seraient morts de faim et de froid. Et dire que chaque Père est témoin tous les jours de spectacles semblables!

La mortalité est très-grande. Plusieurs de nos Pères en terminant leurs missions, demandent publiquement à l'église à leur auditoire quels sont ceux qui se sentent tellement faibles qu'ils pensent mourir bientôt. Puis on les fait avancer pour leur donner l'Extrême-Onction. Souvent il s'en présente jusqu'à 5 ; et ordinairement ils meurent quelques jours après. Est-on appelé quelque part

pour donner l'Extrême-Onction à une malade, aussitôt on est entouré d'affamés demandant à se confesser, parce qu'ils s'attendent à mourir. Le long des grands chemins on rencontre à chaque instant le cadavre d'un homme mort de faim et de froid, et des chiens et des corbeaux en train de le dévorer.

Aussi le pays est-il plein de mendiants d'abord, et ensuite de voleurs; la porte de notre Résidence est assiégée d'affamés depuis le matin jusqu'au soir. On estime à plus de 600 mille le nombre des mendiants de notre Vicariat, qui sont allés, cet hiver, à Tien-Tsin pour tâcher d'avoir quelque chose du riz que l'Empereur faisait distribuer tous les jours. Les routes qui conduisent à cette ville sont couvertes de mendiants. Aussi Monseigneur Dubar, devant aller à Shang-hai pour y faire les ordinations, n'a pas eu prudent d'aller à Tien-Tsin en voiture. Il est allé jusque là en barque, bien que le voyage par eau soit bien plus long. Quant aux voleurs, il y a un mois environ, une bande d'individus ayant des armes à feu et conduits par des traîtres, est venue, pendant la nuit, forcer la porte de notre école de vierges et enlever d'un coup toutes leurs provisions. Si les mandarins ne se montraient point si sévères, tout le pays serait ravagé, et nous-mêmes, inévitablement pillés. Tous les voleurs convaincus du fait ont la tête coupée, ou bien on les laisse mourir de faim en prison. Au nouvel an chinois 40 têtes de voleurs étaient exposées dans la ville de Ho-Kien-fou, pour avertir le public de respecter le bien d'autrui.

Mais ce qu'il y a de plus pénible pour le cœur du missionnaire, c'est de se voir les mains liées, faute de ressources, et de ne pas pouvoir profiter d'une occasion ménagée exprès, semble-t-il, pour la conversion des païens. Si nous pouvions donner l'aumône à ces malheureux, nous

en baptiserions des milliers. Ainsi, quand nous avons bâti notre petite cathédrale de Tchang-Kia-tchouang, tous les païens de ce village et des villages voisins ont juré en commun de ne jamais se faire Chrétiens. Aussi depuis ce temps-là, malgré nos prières, nos exhortations, nos aumônes, pas une conversion. Or, cette année, où ils meurent de faim, 20 à 30 familles viennent de se déclarer catéchumènes, dans l'espoir de trouver en nous une ressource contre la misère.

Jusqu'au nouvel an, ne sachant jusqu'où on pouvait porter la générosité envers les pauvres, on ouvrait des écoles de catéchumènes moyennant quelques sapèques données aux enfants, on ramassait les petites orphelines, on ouvrait des asiles pour les grandes filles afin de les soustraire aux dangers de la mendicité. Mais voilà qu'au mois de Janvier, Monseigneur, considérant l'état de nos finances, se crut obligé de nous enjoindre la prudence et l'économie, et nous assigna à chacun une certaine somme, hélas! bien faible, qu'il défendit de dépasser. Pour mon compte je dus diminuer le nombre de mes catéchistes, fermer mes écoles de grandes filles, et envoyer celles-ci courir après leurs parents dispersés sur tous les grands chemins. Au commencement de l'hiver, vu la modicité de mes ressources, j'avais refusé d'admettre à l'école une fille de 16 ans, fiancée au jeune homme d'une famille chrétienne. Celle-ci ayant été obligée de s'expatrier, un oncle de la jeune fille, voyant que de longtemps il n'y aurait point de mariage, et ne voulant pas non plus nourrir sa nièce, la vendit à un marchand de femmes. Celui-ci la revendit à 10 lieues au Nord de mon district. Depuis, qu'est devenue cette malheureuse? Dieu le sait. Ces sortes de cas ne sont pas rares du tout. A l'heure qu'il est je suis encore obligé de nourrir comme je puis, d'autres filles fiancées à des garçons

qui n'ont pas l'âge pour être mariées, dans la crainte que leurs parents ou leurs proches ne les vendent à des païens.

Presque toutes les nuits on dépose quelqu'enfant à la porte de la Résidence. Nous avons fini par mettre un veilleur à la porte, afin d'empêcher les gens de venir en trop grand nombre. Depuis ce temps, les pauvres gens se contentent de jeter leurs enfants dans les fossés qui entourent notre jardin. Il y a quelques jours, un matin, on trouva 5 petits enfants en même temps. Les pauvres parents qui abandonnent ces enfants, presque uniquement à cause de la misère, savent bien que nous n'aurons pas le courage de ne pas ramasser leurs enfants, faisant ainsi, à leur insue, un bel éloge de notre Sainte religion.

Mais en voilà assez pour cette fois. Ne vous lassez pas, mon Cher Frère, de vous dépenser comme vous le faites, pour nous procurer des ressources; Dieu vous en donnera un jour la récompense.

Servus in X^to

Hœffel. s. J.

Lettre du F. Pelte. — Derniers jours du R. Père de Rabaudy. — Tcham-Kia-tchuan, 31 Mars 1878.

Mon bien cher Frère,

P. C.

C'est le cœur bien gros et plein de tristesse que je vous écris cette lettre, qui sera plus d'une fois interrompue par mes larmes. Oui, mon bien cher Frère, le télégraphe vous a appris la grande perte que nous venons

de faire : Oh ! que les desseins de Dieu sont impénétrables !

C'est le 24 Mars, veille de l'Annonciation, à 6 heures et demie du soir, que notre vénéré Père Supérieur est allé recevoir la récompense qu'il a si bien méritée par son dévouement et son inépuisable Charité ; car on peut dire en toute vérité qu'il est mort victime de sa Charité.

Parti le 4 Mars pour visiter nos missionnaires dans leurs districts et aussi quelques mandarins de ses amis, il tomba malade le 14 à 10 lieues d'ici, où je suis allé le chercher le lendemain. Revenu à la Résidence le 16, la fièvre typhoïde se déclara. On fit une neuvaine à St-Joseph; mais tout fut inutile : Notre Seigneur l'appelait à lui le Dimanche 24.

Quelle belle mort, mon cher Père, puissions-nous mourir ainsi. Charité et dévouement, voilà en deux mots le résumé de sa vie en Chine. Voyez-le pendant sa maladie et près de mourir ; écoutez ce qui le préoccupe encore : ce sont ses frères, ses œuvres de miséricorde, les pauvres, les malheureux affamés, le salut de ces pauvres Chinois.

Ah ! quel bien ce bon Père a fait ici .... on ne le saura qu'au dernier jour. Il avait un zèle pour les âmes qui lui faisait tout entreprendre pour leur salut ; il les aimait ces pauvres Chinois, de tout son cœur ; jamais il ne les rebutait, tout au contraire il leur témoignait par des paroles pleines d'affection l'amour qu'il leur portait, prenant part à leurs peines et parlant volontiers avec eux de leurs affaires. Il employait toute son industrie pour les attirer à Notre Seigneur, ne s'épargnant en rien et s'humiliant même devant eux quand il le croyait utile pour les gagner. Aussi était-il payé de retour, car nul n'était aimé comme lui.

Etant Supérieur, il s'ingéniait de toute manière pour

les soulager dans leurs misères, se privant de nourriture même à la Résidence, pour la leur donner. Il m'avoua que pendant son dernier voyage il n'avait presque rien mangé, abandonnant à ces malheureux ce qu'on lui préparait; et lorsque je lui disais qu'avec un pareil régime il était impossible qu'il pût se soutenir longtemps, il me promettait d'y faire attention; puis après quelques instants il me disait: "Ah! mon frère, il m'est impossible de manger quand je vois ces affamés."

Bien souvent il répétait: "privons-nous pour les pauvres, empêchons-les de mourir, élargissons notre cœur, donnons-leur et le bon Dieu nous donnera; soyons compatissants envers les malheureux et le bon Dieu le sera envers nous"; et à tous il nous donnait l'exemple; aussi quelle belle couronne il doit avoir au ciel!

Maintenant nous voilà orphelins. Quel bien ce bon Père a fait à la communauté pendant le temps si court de son gouvernement! Sa gaieté ne l'a pas quitté un instant, et sur son lit de douleur il se réjouissait de voir arriver la mort. Après avoir reçu l'Extrême-Onction il me disait: "Je suis venu en Chine pour sauver des âmes et aller au ciel, j'ai mon affaire, j'ai mon affaire" et il riait de tout son cœur; et nous, autour de son lit, nous versions des larmes.

Souvent il me parlait de ses maladies antérieures: "J'ai été bien éprouvé sous ce rapport pendant ma vie, disait-il, mais je ne regrette pas d'avoir été ainsi malade, ça été le meilleur temps pour ma sanctification."

Il aimait le P. Olivaint comme un enfant aime son Père et lui ressemblait en plusieurs points, surtout par sa générosité, son entrain, son grand cœur. Sur son lit de mort, lorsqu'on lui en montrait l'image, il re-

venait de suite à lui et s'écriait : "Ah ! P. Olivaint, P. Olivaint !"

Voilà, mon bien cher Frère, quelques détails qui vous feront connaître la perte que nous venons de faire. Il m'a promis, sur son lit de douleur, de ne pas oublier dans le Ciel sa chère Mission ; et comme je me recommandais à lui tout spécialement quand il serait auprès de Notre Seigneur, il me dit : " Je ne vous oublierai pas, je dirai à Notre Seigneur que vous m'avez donné plus qu'un verre d'eau."

Le 1er Février, le bon P. Haffel s'alitait aussi et trois jours après nous reconnûmes que c'était également la fièvre typhoïde. On fit une neuvaine au Vénérable Père de la Colombière, et malgré tous les symptômes alarmants qui nous faisaient craindre de le perdre, le bon Dieu s'est laissé fléchir. Au bout de 15 jours le danger avait disparu, et à la St Joseph il venait au réfectoire. Il n'est pas encore bien fort, mais il se refait peu à peu.

Le R. P. Supérieur me disait à son sujet : quelle épreuve si le bon Dieu allait nous enlever ce bon P. Haffel ! et un mois s'était à peine écoulé que c'était le R. Père de Rabaudy que nous perdions.

Pardonnez-moi de vous parler si longuement de ces excellents Pères, mais vous le savez, on parle volontiers de ceux qu'on a aimés.

Votre Frère en N. S.

A. Pelte. S. J.

Mission de Nankin. — Service funèbre en l'honneur de Pie IX à Chang-hai. (Extrait du Daily-News de Chang-hai).

Samedi dernier eut lieu dans l'église de St. Joseph, Concession française, une de ces cérémonies brillantes et solennelles par lesquelles l'Eglise Catholique aime à payer un dernier tribut d'hommages à la mémoire de ses Pontifes et de ses Princes. Naturellement la mort d'un Pape fournit l'occasion de donner un éclat extraordinaire aux cérémonies du service funèbre, et on assure que le service pour le Pape Pie IX a surpassé de beaucoup tout ce qu'on avait fait en ce genre jusqu'à présent dans cette partie du monde. Le rôle important que Pie IX a joué dans l'histoire des 30 dernières années, les péripéties de son règne prolongé, les révolutions et les changements qui se sont accomplis en Europe depuis son exaltation en juin 1846, ont rendu le nom de ce Pape familier à tout le monde, et on parlait de lui comme de quelqu'un qu'on connait personnellement. Il est donc naturel que les chefs de l'Eglise Romaine à Chang-hai aient fait pour lui ce service grandiose qui rehausse les funérailles des rois et des princes catholiques. On consacra plusieurs jours aux apprêts de la cérémonie, et pour celui qui n'est pas habitué à voir de telles splendeurs, le résultat fut vraiment merveilleux. Ce qui frappait en entrant, c'était l'absence des signes d'un deuil excessif : sans doute les draperies noires dominaient, mais elles étaient habilement mêlées avec des des draperies d'autres couleurs, et elles n'excitaient pas cette sombre tristesse que fait éprouver d'ordinaire l'appareil lugubre de la mort. De chaque arceau pendaient des voiles en velours noir ; les colonnes étaient revêtues de

draperies noires et blanches ; des écussons portaient les armes pontificales, la tiare et les clefs entrecroisées, avec le Monogramme de Pie IX. Les drapeaux pontificaux suspendus à différents points de la voûte, servaient encore à reposer l'œil. Tout autour de l'église, à la hauteur des tribunes, on voyait des tablettes portant les dates des principaux événements de la vie de Pie IX. Devant le sanctuaire s'élevait un grand catafalque de trois étages, portant le cercueil avec l'étole et la tiare, et illuminé par 150 grands cierges. L'effet était magnifique. Devant la tribune des musiciens était suspendu un écusson surmonté de drapeaux Pontificaux et portant l'inscription suivante :

Pio Nono
Pontifici Maximo
Certissimo Veritatis Vindici
Immortali
Eximiorum Operum Conditori
Parentalia
Cum Lacrimis

D'autres écussons fixés aux colonnes portaient les inscriptions suivantes :

Pauperes parente, Tutela oppressos, Splendido ecclesiam ornamento, Miro populos exemplo, Una orbavit dies, Effusi in lacrimas, Lugent boni.

Non irruens undique turbo, Non efferata in rabiem, Divina procella, Sereno intrepidum fronte, Navis concussere ducem, Sed adversi conflictus, Magnum fecere majorem.

Non si quinos supra octogenos, Vicesque a saeculis inaudita, Integros Petri excessit annos, Orbi tamen visus catholico, Vixisse satis, Pater Pontifex Magister, Sedulus ad exemplum.

Salve anima inclita, Summis recepta sideribus, Immaculatae quam asseruisti virginis, Fruere triumphis, Praesentique sospites ope, Ecclesiam.

Plus de 40 prêtres, presque autant d'acolytes, de thuriféraires et d'autres ministres, prirent part au service. Le R.P. Chauvin chanta la messe solennelle avec diacre et sous-diacre, et les cérémonies qui étaient très compliquées, furent dirigées par le P. Desjacques. Le chœur était composé d'environ 50 voix qu'accompagnaient un harmonium et des violons; la musique militaire de Ste Cécile qui occupait une des galeries du transept, exécuta après l'Evangile et durant l'Offertoire des marches funèbres d'un très bel effet; ces marches aussi bien que quelques morceaux chantés pendant le service avaient été composés par le Père Rasmian, Supérieur, qui dirigeait la musique. Après la Messe eut lieu l'absoute, qui est une des parties les plus frappantes du service funèbre. Tous les prêtres, dont plusieurs portaient de très beaux ornements, les acolytes et les thuriféraires vêtus de rouge et de blanc, entrèrent en procession des deux côtés de l'église et prirent place dans le sanctuaire dont ils remplirent tout l'espace; alors, pendant qu'un chant lugubre se faisait entendre, ils procédèrent aux dernières cérémonies. Précédée d'une grande croix en argent, la procession des prêtres s'avance d'un pas lent et entoure le catafalque pendant que la musique militaire joue une marche funèbre; on asperge le cercueil d'eau bénite, la fumée de l'encens s'élève, les cloches font entendre leur glas funèbre, et au milieu d'une harmonie plaintive la solennité se termine et l'imposant cortège se retire. Quelques minutes après, l'immense foule d'étrangers et de Chinois qui avaient rempli l'église s'était écoulée.

Hier, dans l'après-midi, le Te Deum a été

chanté en l'honneur du nouveau Pape Léon XIII ; au commencement et à la fin de la cérémonie la musique militaire de Ste Cécile a exécuté des morceaux appropriés à la circonstance.

Lettre du P. Chevalier au F. Gain à Zi-Ka-Wei.

Mon bien cher Frère.

P.C.

Le bienfaisant soleil qui en ce moment transforme en torrents impétueux les neiges de nos montagnes est enfin parvenu à dégeler mon encrier. Si, vu mon silence peut-être trop prolongé, vous avez pu croire qu'autre chose par ici était gelé aussi, soyez rassuré ; les sentiments que vous connaissez n'ont rien eu à souffrir de l'âpreté de la saison.

Après un séjour d'environ deux mois dans le pays de Ho-Kiéou, j'ai repris le chemin de mes montagnes, et j'étais de retour à Chen-Ho-bou pour les fêtes de Noël. C'est alors que votre bonne lettre du 21 de la 10e lune est venue m'apprendre que vous aviez encore un petit souvenir pour les extravagantes. Merci mille fois pour votre charité et pour les bonnes choses qu'elle vous a inspiré de m'écrire. Dans un petit bonjour à l'encre rouge, en tête d'une lettre du F. de la Barre, vous me demandez si j'ai reçu vos deux précédentes missives : je réponds, que je n'en ai point eu connaissance, et si ces lettres m'ont été expédiées, je me demande ce qu'elles sont devenues. Soyez-en remercié quand même, vous en avez le mérite tout comme, moi seul suis à plaindre. J'aurais pu vous répondre plus tôt ; mais à quoi bon ? ma prose, bon gré malgré, était condamnée à rester dans mes cartons jusqu'à l'époque de la Retraite, car

les occasions pour Ngan-King, surtout en hiver, sont chimériques.

Dans la première quinzaine de Mars, je m'en vais reprendre la route de Ngan-King ; j'y arriverai bien avant notre Retraite qui n'aura lieu qu'après Pâques, mais ici, outre que je n'ai point d'affaires pour le moment, le vin de messe et la cire me font défaut. Du reste, après 7 mois d'absence, je puis bien désirer voir un Père au moins pour me confesser. 7 mois, cher Frère, c'est bien long ! et cet isolement complet est pour moi une rude privation dans le pauvre pays que j'évangélise.

Si du moins je trouvais près de mes Chrétiens une petite compensation capable de me réconforter un tant soit peu le cœur ; mais, hélas ! il m'y faut renoncer. Ce pays du Yn-Ho-Chan est d'un froid désespérant : les cœurs tant des Chrétiens que des païens me semblent aussi difficiles à entamer que cette neige glacée, pétrifiée, qui au sommet de nos montagnes étincelle aux rayons du soleil, mais qui durant de longs mois encore résistera à sa bienfaisante chaleur.

L'autre partie de mon troupeau se trouve à Ho-Kieou : ce sont quelques familles du Ho-nan et du Hou-pé qui ont quitté leur patrie faute de moyens d'existence, et qui cultivent actuellement quelques terres dans le Ho-Kieou-chien. Je les ai toutes visitées, et ce n'est pas une petite affaire que de leur porter les secours de notre sainte Religion, à cause de leur éloignement de ma résidence : la plus rapprochée de Ho-Kieou est à 70 lys. Ajoutez que toutes sont distantes les unes des autres de 40, 50, 60 lys. Or, si vous voulez bien vous rappeler que de Chen-Ko-bon à Ho-Kieou il y a 380 lys, vous verrez que si j'ai peu de Chrétiens ce n'est pas du moins l'espace qui me manque. Un district ainsi constitué nécessite des voyages longs, fréquents, [illegible] et dispendieux.

Un mot, si vous le voulez et si cela vous intéresse, sur ces voyages. Il faut d'abord s'occuper de trouver des

porteurs pour les bagages : dans le Yn-Ho-chan, au moins, tout se porte à dos d'hommes, tout autre moyen étant impraticable pour faire escalader à ses caisses les hautes montagnes de ce pays. On se met en route, votre serviteur et son catéchiste sur leurs montures, un palefrenier, les porteurs en tout 6 ou 7 personnes : c'est tout une petite caravane. De temps en temps on descend de sa bête, pour donner aux porteurs le temps de se reposer un instant ; on boit le thé, et l'on reprend sa route. Quand l'heure du dîner semble arrivée et que l'on a la bonne chance de trouver une auberge qui veuille vous cuire du riz, on fait halte : on cuit, on mange, et l'on recommence à gravir ou à descendre les montagnes. La nuit arrivée il faut songer à se reposer ; c'est là ma maxima pœnitentia. Je vous défie, cher Frère, de pouvoir, malgré votre jeune et brillante imagination, vous figurer tous les agréments que l'on trouve dans les auberges de ces pays. Plus tard et de vive voix on pourra vous raconter plus d'un incident comique, sans parler des accidents nocturnes de tous genres qu'il faut bien accepter de bon cœur. Ordinairement il faut dormir au milieu de toute espèce de monde, ses porteurs d'abord, puis voyageurs de toute sorte, toujours de très-petite qualité, qui, leurs sapèques à la main, croient bien avoir le droit de ne pas passer la nuit à la belle étoile. Si c'est dans la mauvaise saison mes bêtes ne peuvent rester dehors ; elles auront donc alors leur place près de nous : trop près, hélas ! souvent trop près....! Quand l'auberge possède deux tables, le souper pris, elles deviennent mon lit, et dans cette position élevée je suis au moins à l'abri des visites de certains animaux grognants que je vois aller de-ci de-là flairant le visage des dormeurs étendus à terre, ce qui me paraît insupportable. Si l'hôtellerie a l'avantage de se composer de plusieurs pièces, c'est toute une fortune : j'y suis au moins seul avec mon catéchiste.

La porte absente est remplacée par quelque débris, la fenêtre ouverte y laisse pénétrer une brise des plus rafraichissantes, et l'on dort à merveille. Le lendemain à 5 heures, ou plus tôt dans les chaleurs, tout le monde est sur pied, et l'on part à jeun; le déjeuner se prendra après une heure de marche: il faut bien s'ouvrir l'appétit et surtout gagner du temps.

Et s'il pleut, que faire? absolument comme s'il ne pleuvait pas. A moins d'une pluie torrentielle, on lève le camp: passer un jour dans ces affreuses auberges à moins d'y être forcé, me semble héroïque. C'est ainsi qu'à mon retour de Ho-Kiéou sur 7 jours de route, nous en avons eu 5 de pluie. Nous avons marché quand même; c'était en plaine, par conséquent par des chemins défoncés: les étapes étaient plus courtes, mais on avançait. Ce avec quoi il faut nécessairement compter ce sont les torrents: après une forte pluie ils se précipitent du haut des montagnes avec un bruit horrible. En tenter le passage durant quelques heures serait folie: il faut se résigner à attendre. Mais c'est un bien beau spectacle, mon cher Frère, que ces hautes montagnes avec leurs torrents, leurs cascades ..... le cœur est rempli d'admiration pour le divin Auteur d'une nature si variée. Oh! devant ces beaux spectacles, c'est de lui-même que le Benedicite montes et colles Domino, monte de l'âme sur les lèvres et se répète avec bonheur!

N'allez pas, je vous en prie, appliquer à Ho-Kiéou ce que je vous dis de la beauté et du grandiose des sites: tout cela s'applique au Yn-Ho-chan. Quant au pays de Ho-Kiéou, rien de plus triste, de plus inhabité: c'est le désert. Absolument rien de pittoresque, si ce n'est la perspective d'être égorgé en voyage. Des bandes de brigands parcourent continuellement le pays et y jettent la terreur. Les gens du Ho-Kiéou bien et lieux circonvoisins diffèrent considé-

rablement ce ceux de Yn-chang et de Ho-chang. Ils sont forts, bien taillés, et jouent admirablement du couteau. Si cette année la moisson était mauvaise, il ne ferait pas bon traverser les pays sauvages que j'ai vus au mois d'octobre dernier.

Ngan-Kin - Fête de St Joseph. - Je suis arrivé ici juste pour célébrer la fête de notre grand Patron. En route, 5 jours: le 5e jour, marche forcée: 120 lys. A 200 lys de Ngan-Kin j'ai trouvé un courrier que le P. André, désespérant de me voir arriver, m'envoyait à Kien-Keou-bou. Ce courrier m'apportait les grandissimes nouvelles de la mort de Pie IX et de l'avènement de son successeur. Il y avait aussi une lettre du F. Gain qui m'a fait un extrême plaisir. Le P. André étant absent, je suis maître de la maison: libre à vous de venir partager ma solitude, ce n'est pas l'espace qui manque et l'air du Kiang est bon à respirer.

Je recommande bien à vos prières mon pauvre district et son curé, pauvre lui aussi à plus d'un titre.

Votre Frère en N. S.
Chevalier, S. J.

Lettre du P. Seckinger au P. Tailhan.

Té-pin-fou, 25 Janvier 1878.

Mon Révérend Père.
P.C.

De passage sur une de nos rares barques chrétiennes en cette partie de l'Ouest, je me trouve arrêté par le vent contraire dans le canal de Té-pin-fou sans savoir quand je pourrai partir. Les bateliers qui me conduisent ne sont point des

peureux, tant s'en faut ! Ils n'ont surtout pas peur de se dire Chrétiens. Si parfois certains malavisés veulent les tourner en ridicule, leurs reparties franches et accentuées les ont bien vite mis à la raison. Ils sont aussi d'intrépides bateliers. Naguère encore une jonque de 6 lettrés, surprise par une violente tempête, venait de chavirer ; seuls ils ont osé lancer leur barque au milieu des flots et cela ne suffisant point pour sauver les vies, le second s'est lui-même jeté à l'eau et reparaissant quelquefois sur la vague, puis disparaissant de nouveau, il ne s'arrêta point avant d'avoir ramené sur la barque chacun des naufragés les retirant de dessous les épaves de leur jonque. Ces jours-ci ces braves gens profitent de mon passage pour régler leurs affaires de conscience et ce matin au nombre de 5, ils recevaient à ma messe le pain des forts.

Tché-pin-fou est une des quatre préfectures du Nganhoué sud. Sise sur les rives du Kiang, en partie dans des terres fort basses, elle a chaque année sa banlieue, souvent même ses rues inondées par les crues du Kiang. Trois tours octogones la font voir d'assez loin aux voyageurs. C'est tout ce qui lui reste de son ancienne splendeur. Les Rebelles l'ont rasée et ont vendu jusqu'à la dernière brique de son enceinte fortifiée. Les pagodes, les tribunaux et demeures des grands marchands sont en train de se rebâtir. Les mandarins déjà plusieurs fois ont songé à en rebâtir les murailles, mais ils n'ont jamais pu recueillir la somme voulue, en conséquence leur préfecture reste une ville ouverte, ce qui par ici est un déshonneur. Parmi les édifices reconstruits se distingue entre tous le tribunal du Chiao-dé, grand académicien préposé à la garde de l'instruction publique et à la collation des grades aux bacheliers de la province. Les vallées du Tché-pin-fou- sur les rives du Kiang forment

entr'autres de riches pâturages où l'on amène de bien loin les bœufs du pays passer leur saison d'hiver. Le gouvernement profite aussi de ces prairies pour entretenir sa cavalerie. Seulement comme les soldats préposés à la cavalerie laissent leurs chevaux courir à leur gré nuit et jour par la campagne sans nullement s'en occuper, il en résulte souvent de graves conflits entre eux et les paysans qui souffrent énormément des dommages causés par ces chevaux. Depuis quelques années leurs plaintes sont parvenues à la Cour qui a décidé que depuis la plantation du riz jusqu'après la moisson, la cavalerie rentrerait dans les villes. C'est autant de gagné pour les paysans qui pourtant seraient encore désireux d'obtenir quelques autres améliorations v.g. qu'au moins, quand la cavalerie est à la campagne, les soldats voulussent se donner la peine de garder les chevaux: On ne construit point d'étables ni quoique ce soit pour abriter les chevaux en temps de pluie, de froid et de neige, on n'achète non plus ni fourrages ni avoine ou autres provisions pour les entretenir: aussi en hiver ces pauvres animaux font mal à voir tant ils sont en mauvais état. Les froids rigoureux de l'hiver dernier en ont fait périr plus d'un cent à 30 lys de Wu-hu.

Nous n'avons aucune église à Tè-pin-fou même; et pour toute la préfecture il n'y a que très peu de Chrétiens à Wu-hu et aussi un petit germe au Kiang-tou-Kien. Le manque d'ouvriers et d'autres ressources ne nous ont pas permis de nous en occuper.

Les ministres protestants nous ont devancés à Tè-pin-fou. Il y a quelques années on m'a assuré qu'à leur salle d'exhortation, ils avaient des images du crucifix, de la Sainte Vierge et de Saint-Joseph, sorties de notre orphelinat de

Chang-hai. Je ne sais vraiment point comment ils ont pu se les procurer et je me demande si ce ne serait point des images provenant du pillage de nos églises de Ngan-King ou de Ta-toy, où quelques semaines plus tard on voyait dans les boutiques, exposés parmi les autres marchandises, les objets volés à ces églises. Quoiqu'il en soit de la provenance de ces images, le fait est que leur emploi par les protestants en question (société Taylor) s'accorde bien avec le genre qu'ils ont pris de s'identifier par l'habillement les dénominations etc., avec les missionnaires catholiques. Ils professent partout n'être qu'un avec le Tien-Tchou-Kiao; chose plus forte, leurs lettres, ces dernières années, portaient sur leur adresse les 3 caractères du Tien-Tchou-dang (église catholique). Des avertissements sérieux et certains inconvénients qui ont résulté pour ces messieurs de cette dénomination frauduleuse les a portés à changer au moins les adresses de leurs lettres et bagages.

Voulant aujourd'hui m'assurer de ce qu'ils font à Tè-pin-fou, j'ai envoyé mon catéchiste avec le chef de ma barque à leur salle de réception. Ils n'y ont plus trouvé les images dont je viens de parler. Elles sont remplacées par 3 tableaux. Le premier contient simplement en grand format les 3 caractères de Jéhovah. Le deuxième contient l'histoire et la représentation de l'enfant prodigue, et le troisième celle du sermon de l'évangile. Questionné par le catéchiste sur ce que signifiaient ces 3 caractères: Jéhovah, l'employé des protestants, chargé d'exhorter les visiteurs, n'a pu dire autre chose sinon qu'ils désignaient le ciel. La discussion s'engage et s'anime, l'employé alors dit que c'est Jésus. Mon catéchiste, qui toujours garde l'incognito, pressant davantage ses arguments, notre homme affirme que Jésus est la 1ère personne de la Sainte Trinité qui

s'est fait homme pour sauver le monde. En ce cas, reprend le catéchiste, Jésus a un père et une mère. Sans doute, répartit l'autre; sa mère, c'est Marie. Et son père? Grand embarras pour notre homme qui s'enfonce encore plus, et finit par se fâcher au grand amusement des curieux attirés là par la discussion.

Nos bateliers ont eu l'an dernier par mépris sur leur barque un ministre protestant déménageant avec sa femme pour Nankin. Ils avaient en outre trois barques pour leur mobilier. Chaque soir le ministre et sa femme réunissaient les gens de l'équipage pour leur faire à qui le mieux un prêche à leur façon. Il a essayé d'y inciter nos chrétiens qui l'ont poliment remercié, et arrivés à Nankin ils ont refusé de le conduire à Ngan Kin sa vraie destination.

Mon Révérend Père, j'avais l'intention d'examiner avec vous les différentes œuvres de bienfaisance pratiquées dans les provinces que je connais, mais ma lettre serait trop longue. Je remets cet examen à ma prochaine.

Seckinger. S.J.

Madurè. — Lettre du P. Cartier à plusieurs Pères et Frères de Zi-Ka-Wei.

Satanapatty 10 Octobre 1877.

Mes R.R. P.P. et mes T. Ch. FF.

P.C.

Depuis longtemps sans doute vous vous imaginez que le compagnon de voyage qui vous avait tant promis de vous écrire a résolu de ne pas tenir parole. S'il en est

ainsi vous ne connaissez pas le P. Cartier. Je vais aujourd'hui vous le prouver clairement en vous faisant une lettre tellement longue que vous n'aurez probablement pas la patience de la lire en entier ; je vous en demande pardon à deux genoux, vous demandant pour pénitence de m'en envoyer chacun une, encore plus longue, si c'est possible.

Après avoir un peu étudié le tamoul à Sarvoganer, jusqu'au mois de Janvier, je fus chargé de la chrétienté de Soosseigaperpatanam où je suis encore, m'efforçant de sauver ma pauvre âme avec celles de 6,000 chrétiens et 120,000 païens dont j'ai la charge. Je vous assure que ce n'est pas un léger fardeau pour de faibles épaules comme les miennes. Pour ne pas en être écrasé, je vous demande une bonne part dans vos prières.

Organisation de la Mission du Madouré. Elle forme trois missions tout à fait distinctes ayant chacune leur supérieur, plus un Supérieur Général et un Evêque Vicaire Apostolique résidant à Trichinopoly. Mission du Nord: chef-lieu Trichinopoly ; Mission du Centre : chef-lieu Sarvoganer ; et enfin Mission du Sud : chef-lieu Palamcottha. Chacune de ces trois missions se subdivise en un plus ou moins grand nombre de districts ou pangons, dans chacun desquels réside un missionnaire. Chaque pangon se subdivise encore en un plus ou moins grand nombre de villages devant avoir chacun leur église. Pour mon compte j'en ai de 45 à 50. Chaque année au moins, le missionnaire, selon l'importance de la chrétienté, doit passer 4, 6, 8 ou 12 jours dans chacun de ces villages, afin de procurer aux chrétiens la facilité de s'approcher des sacrements, afin de les instruire, de régler leurs petits différents, etc. Il passe le reste du temps, s'il en a, ce qui n'arrive

pas toujours, dans le chef-lieu de son pangon, ou au milieu des païens pour leur faire connaître la seule vraie religion.

Callowaly, 12 novembre. La famine. Ce pauvre pays est désolé, comme sans doute vous l'avez appris déjà, par une épouvantable famine. On compte par millions ceux qui sont morts. Beaucoup aussi ont émigré dans des parages plus hospitaliers. De mes bons chrétiens il ne me reste peut-être pas un tiers. Pas de jour que je ne sois appelé pour aller donner les dernières consolations du saint ministère à 2, 3, et jusqu'à 8 mourants, et quelquefois à 10 et même 20 Kilomètres. Comme mon pangon est aussi grand qu'un diocèse de France, pour son étendue, je ne puis pas toujours y aller; du reste quand je suis trop loin on ne peut même pas m'appeler. Jusqu'à ces derniers jours le pays n'offrait partout que le spectacle d'un désert presque sans limite. Pas une feuille verte, les hommes ou les animaux ont tout fait disparaître. Il faut envoyer à 6, 8 et même 12 Kilomètres pour avoir un peu d'eau saumâtre et bourbeuse; on va la recueillir presque goutte à goutte, avec une cuillère faite avec la moitié de l'enveloppe du fruit du cocotier, au fond d'un trou de 6 à 8 mètres de profondeur creusé dans le lit de la rivière. Il fallait se battre quelquefois pour avoir ces quelques gouttes d'eau. Chaleur nuit et jour de 38 à 40 degrés centigrade: c'est à peu près comme quand nous passions l'an dernier presque à pareille époque dans la mer rouge. Rien ne saurait vous donner une idée des horreurs de cette famine. Il faut être sur les lieux, comme moi, pour s'en rendre compte. Je ne passe pas de jours sans trouver autour de ma pauvre demeure jusqu'à dix et quinze malheureux qui se sont traînés péniblement jusqu'auprès de moi, et

me demandant en grâce de les laisser mourir là après leur avoir donné les derniers sacrements. Nous sommes en ce moment au plus fort de la famine. Que de cadavres vous rencontreriez sur votre chemin si vous veniez jusqu'ici ! et cependant les oiseaux de proie et les bêtes sauvages ne mettent guère plus de 3 jours pour faire disparaître ces misérables restes. Père, me disait dernièrement un malheureux païen qui avait pu se traîner jusqu'à moi, j'étais parti du Sud avec ma femme et mes 5 enfants, nous venions tous ici pour apprendre la vraie religion et mourir ; mais moi seul j'ai pu arriver ; tous sont morts en chemin. Je vous en prie donnez-moi un peu de nourriture et faites-moi apprendre vite la doctrine, je sens que je vais mourir. Le brave homme ne se trompait pas. Il eut juste le temps d'apprendre les principales vérités pour recevoir le baptême et passer à l'éternité !

Ces jours derniers une pauvre femme, vrai squelette ambulant, arriva devant moi. Ayant étendu de tout leur long à mes pieds les 3 petits enfants qu'elle portait, et s'étendant elle-même : "Souvami, dit-elle, j'ai encore deux autres enfants plus grands que ceux-là et mon mari, je n'ai pas pu les porter jusqu'ici, ils sont là-bas couchés sous cet arbre, ils n'ont rien mangé depuis six jours, ils vont mourir, nous venions tous apprendre la vraie religion, mais je crains que nous n'en ayons pas le temps, de grâce baptisez ces deux plus petits qui sont encore innocents. Et puis si vous pouvez nous donner quelques secours, nous apprendrons la doctrine, vous nous baptiserez tous, et nous irons au ciel." Malheureusement je partais de cette localité, appelé à Sarvoganer pour remplacer le R. P. Supérieur pendant les quelques jours qu'il doit passer à Trichinopoly pour la consulte ; je ne

pus donc que donner de quoi vivre quelque temps, mais je commandai d'instruire ces malheureux, et quand je reviendrai j'espère bien en faire de bons Chrétiens. La veille, dans un village où on m'avait appelé pour donner les derniers sacrements à un excellent Chrétien qui mourait faute de nourriture suffisante, on m'avait apporté un malheureux prêtre des idoles qui se mourait aussi. Il était, je crois, hydropique, car il me faisait peur tellement il était enflé. Le pauvre homme me demandait le baptême en pleurant, et le trouvant suffisamment instruit des vérités nécessaires je le lui donnai. Il était 2 heures, et à 6 heures il était déjà dans l'éternité. Les voisins m'ont dit que ce pauvre homme, sauf sa profession de cultiver des fleurs pour les offrir aux idoles, avait été irréprochable toute sa vie. Depuis longtemps il désirait être Chrétien, mais la peur d'être chassé de sa caste l'en empêchait. N'y a-t-il pas tout lieu d'espérer que le bon Dieu aura eu pitié de lui et qu'il l'aura reçu déjà dans son paradis ? Je n'en finirais pas si je voulais vous dire les touchantes aventures qui m'arrivent ainsi presque chaque jour.

Varvoganer, 21 Octobre. Me voici administrateur de toute la mission du centre. Tous les autres Pères du centre sont en prison chez eux ; ils ne peuvent sortir à cause de la trop grande abondance des eaux, et des nombreux torrents qu'ils auraient à traverser. Le pays depuis un mois a complètement changé d'aspect ; c'est maintenant une immense mer où surnagent de tout côté des îles recouvertes d'une magnifique végétation. Encore quelques jours, du moins nous l'espérons, encore jusqu'au mois de février, et de tant de misères, de tant de morts, de meurtres, de vols, d'incendies de villages etc., il ne nous restera que d'amers souvenirs.

La langue tamoule. Elle est indispensable dans ce pays, puisque c'est la seule qui soit comprise par environ 12 millions d'Indiens. Quoiqu'elle n'ait pas autant de caractères que la langue chinoise, elle ne laisse pas d'avoir ses difficultés ; à force cependant de suer sur mes livres et de baragouiner avec les indigènes, ma seule compagnie depuis le mois de Janvier, je suis parvenu à comprendre et à me faire un peu comprendre. Déjà je puis prêcher un peu, mais je vous assure que mes sermons actuels ne seront jamais classiques.

Histoire naturelle. Longtemps j'ai cru devoir dire un éternel adieu à mes études favorites de botanique et d'entomologie, ne rencontrant d'autres curiosités naturelles que d'immenses plaines de sable brûlant ou d'un terrain rougeâtre m'offrant l'aspect de la fonte de fer. En ce moment je change d'idée. Partout de magnifiques plantes, des coléoptères et lépidoptères splendides ; malheureusement je n'ai aucun livre traitant de cette partie, et tout ce que je rencontre est si différent de tout ce que j'ai collectionné en Europe que je ne puis presque rien déterminer. N'importe, je recueille toujours ; on ne me voit guère rentrer chez moi sans être chargé d'une botte de foin et de choses de toute espèce. Si vous avez près de vous quelque amateur, je ferai bien volontiers des échanges et en outre je puis envoyer une foule d'échantillons de produits indiens qui peut-être intéresseraient en Chine ; faites moi seulement connaître ce qui serait le mieux reçu et apprécié !

Les serpents sont ici vraiment trop communs. Depuis le mois de Mars j'en ai tué 13, dont 7 espèces différentes, dans la modeste cabane qui me sert d'abri. Un me levant un beau matin par un magnifique clair

de lune, (ici on couche toujours à la belle étoile), je vois sortir une espèce de corde de mon lit. Qu'est-ce que c'est? me dis-je, cela ne peut pas être ma discipline puisque je n'en ai pas usé hier au soir, et puis cet instrument a plusieurs queues, tandis que je n'en vois qu'une. Je m'approche, et je vois un bête de serpent qui me tendait ses joues comme pour m'embrasser. Halte-là, pas tant de familiarité. Son audace lui coûta d'être assommé en quelques minutes. Les officiers de ma maison, tout effrayés en voyant son cadavre, me dirent que je l'avais échappé belle. J'avais tout bonnement cohabité avec un des plus dangereux reptiles du pays. Les serpents indiens peuvent se diviser en deux classes: 1° ceux qui donnent la mort instantanément; 2° ceux dont la morsure n'amène la mort qu'après plusieurs mois. Parmi les premiers, le plus redouté et aussi le plus commun est le Vallo-pramban, en latin Cubra Coppella. Sa piqûre n'est pas très-douloureuse; elle produit l'engourdissement dans la partie mordue, d'où il se propage dans tout le corps, puis syncopes, défaillances, la bouche se contracte, devient baveuse, la langue se gonfle, les dents se montrent, et le malheureux tombe sans connaissance et expire en quelques heures. C'est, je crois, un Monsieur de cette espèce qui m'honora de sa compagnie dans les circonstances ci-dessus. On compte chaque année par milliers les malheureuses victimes de ces vilaines bêtes. Parmi les serpents de la 2e classe, ceux qui sont ornés d'anneaux, de zônes, de ronds ou de losanges sur le dos sont les plus communs. Certains ne mordent pas et ne font que lécher leur victime. Cela suffit, dit-on pour causer d'horribles douleurs, de la brûlure, des démangeaisons, des tiraillements. Parfois la souffrance est si grande que tous les membres en tremblent; après quelques heures la douleur diminue, disparaît même entièrement, mais la plaie s'enfle, de-

vient sanieuse et exhale une odeur fétide. Les chairs se corrompent et tombent en lambeaux. J'ai vu des malheureux perdant chaque jour quelques unes des phalanges de leurs doigts ou des articulations des pieds. Le poison fait chaque jour de nouveaux progrès. Chaque jour le pauvre malade voit quelques parties de son corps tomber en pourriture, jusqu'à ce qu'enfin le poison atteignant les parties vitales cause la mort 4 ou 6 mois et même parfois un an après la morsure.

Ma maison. C'est une vraie ménagerie qui s'est formée là tout naturellement sans que j'y aie mis la main. Dans la toiture seulement: 5 ou 6 espèces de serpents, 4 ou 5 espèces de lézards, iguanes ou caméléons, chauves-souris de toute grandeur, rats de 5 ou 6 espèces, écureuils, crapauds, moineaux et divers autres oiseaux, insectes de toutes façons, cousins et moustiques à musique et à piqûre plus ou moins agréable: vous voyez qu'il ne manque rien, j'ai peine à me garantir des distractions lorsque pendant le jour, me promenant dans ma varangue en récitant mon office, il me tombe sur la tête ou sur le bréviaire quelque serpent ou quelque lézard qui a fait un faux pas en poursuivant sa proie. Soir et matin les chauves-souris se heurtent contre mes lunettes au risque de les casser; et la nuit, elles me font pleuvoir sur la tête, autant qu'elles peuvent sur la figure, outre les infectes saletés qu'elles savent faire, une véritable pluie de pattes de crapauds, de grenouilles, divers ossements, et une fois jusqu'à un fragment de crâne d'un enfant de quelques mois.

Nécrologie. En parlant de la famine, j'ai oublié de vous dire un mot du cortège qui a coutume de l'accompagner dans ce malheureux pays. Ce sont [illegible]

choléra, la petite vérole, la dyssenterie et diverses maladies qui ne sont connues que par ici. Le choléra nous a enlevé le vénéré P. Hurlin. Ce vaillant missionnaire est vraiment mort en brave et sur le champ de bataille. Pendant que le fléau lui enlevait ses chers chrétiens par centaines, le bon vieillard allait de cabane en cabane porter les secours et les consolations qu'il savait si bien donner. Il avait déjà administré bien des mourants quand il se sentit frappé lui-même par son redoutable ennemi. Cela ne suffit pas pour arrêter son zèle. Porté sur les épaules de ses chers Indiens, il continua trois jours à aller ainsi de chaumière en chaumière sans songer aux atroces douleurs qu'il devait endurer. Il fallut bien s'arrêter cependant: le divin Maître avait dit: C'est assez. Le missionnaire de Madiré, le R. P. Labarthère, accourut à la première nouvelle, eut juste le temps de lui donner les derniers sacrements avant que son âme ne partit pour le ciel où, depuis 30 à 35 ans de pénibles travaux dans cette mission, il s'était fait précéder par tant d'autres; on l'invoque aujourd'hui comme un saint. Il n'y a qu'une voix pour louer ses vertus et son courage. Brutalement maltraité par un sauvage, peu de temps avant sa mort, il s'en était vengé en le comblant de bienfaits. Depuis longtemps il vivait exclusivement d'herbes bouillies sans assaisonnement; tout seul dans sa pauvre demeure, on ne put lui faire accepter les services d'un domestique. Pour l'honneur du missionnaire devant les Indiens, il se faisait suivre par sa charette, mais il faisait tous ses voyages à pied. J'ai eu le bonheur de le voir ici au mois de Janvier dernier; quel aimable vieillard! C'était un vrai puits de science; il pouvait pertinemment parler sur toutes les questions. St Thomas, St Augustin et les grands Pères de l'Eglise étaient ses auteurs favoris.

Enfin je n'oublierai jamais l'unique promenade que j'ai faite avec lui dans les environs de Darvogane, je l'ai vu marcher pieds nus sur d'énormes épines et s'arrêter à peine pour les arracher quand elles pénétraient trop avant.

Je ne puis vous donner de détails sur la mort du P. Laurent, cet autre brave que la mort nous a ravi. Je puis dire seulement qu'il fut enlevé presque subitement à l'affection de ses chrétiens. Il est mort dans la mission du Sud, l'éloignement m'a empêché d'avoir plus de détails. Pour compenser, laissez-moi vous répéter ce que me disait ces jours-ci le R. P. Darrientort en me parlant de la famine qui précéda celle-ci. Le P. Ravaux était seul là où maintenant nous avons trois districts qui semblent bien grands encore aux missionnaires qui en sont chargés. Nuit et jour pour ainsi dire le cher Père devait parcourir ces plages désolées. De tous les côtés on voulait jouir de sa présence, il était si bon pour tous! Quand il était là ses bons chrétiens s'imaginaient qu'ils souffraient moins des horreurs de la famine et qu'ils étaient par lui protégés contre le choléra et tant d'autres maladies qui accompagnent la famine. Cependant le bon Père retranchait tous les jours un peu plus à ses provisions déjà insuffisantes, il était si heureux de secourir un affamé de plus! En quelques jours il fut réduit à un tel état de faiblesse que ses jambes refusèrent de le porter. Une brûlante fièvre vint encore ajouter à ses maux. Il allait, dit-on, mourir quand le Père Darrientort accourut en toute hâte, de 50 à 60 kilomètres. A son arrivée, il trouva le malade en délire, il s'imaginait être déjà au ciel et chanter les cantiques des Bienheureux. Il ne devait pas mourir encore cependant, car pendant 22 jours, le P. Darrientort dut lui prodiguer des soins dans cet affreux désert, où il n'avait pour tout abri

qu'un mauvais parapluie. C'est de ce modeste couvert que son âme s'est envolée au ciel après de bien rudes travaux.

Mais je m'arrête, chers Pères, excuser le peu de suite et l'incohérence des idées. Sous ce ciel de feu, peut-on faire autre chose que du décousu? Encore un mot cependant, j'ai tant de plaisir à causer avec vous!

Nos espérances. — C'est la conversion en masse de ce pauvre peuple encore tout plongé dans les épaisses ténèbres du paganisme. Tout y est dieu excepté Dieu lui-même. Nous ne pouvons guère faire un kilomètre sans rencontrer quelques pierres, un vieux tronc d'arbre, un animal sans raison, et des saletés qu'on ne nomme pas, objets de la vénération de ces pauvres païens qui leur rendent les honneurs divins. Quand donc arrivera cette conversion en masse? Hélas! elle ne se hâte pas. Chaque année, chaque missionnaire baptise un certain nombre de païens, mais ce sont des conversions isolées. Il faut le souffle puissant de la grâce, et nous l'attendons patiemment, en soignant le plus possible nos 95,000 chrétiens. Cela suffit, croyez-moi, pour nous occuper passablement et nous faire passer le temps, mais sans rencontrer aucun confrère. La famine nous amène cette année un assez bon nombre de païens. Pour mon compte, j'ai déjà baptisé ou fait baptiser plusieurs centaines de petits enfants, et une quinzaine d'adultes. J'espère, quand je saurai mieux manier la langue tamoule, que mes récoltes seront plus abondantes. Je connais tel et tel Père qui ont réussi cette année à convertir des villages entiers; qui forment aujourd'hui de nouvelles chrétientés; hélas! je ne suis pas encore arrivé à cela. Quoique le Gouvernement anglais n'ait, pour dire le vrai, aucune religion, il nous laisse faire. Il n'est ni hostile ni ami. Mais les missionnaires protestants nous font beaucoup de mal. Grâce

aux grandes ressources dont ils disposent, ils réussissent malheureusement trop souvent à corrompre nos chrétiens, et ils comptent parmi leurs conquêtes ces oublis momentanés; car nos chrétiens, quelque bornée que soit leur intelligence, finissent presque toujours par ouvrir les yeux et rentrer au vrai bercail.

Adieu, au revoir au ciel, dans la vraie patrie, mes chers Pères, je termine en vous souhaitant une année bien meilleure que celle dont je vais bientôt voir la fin.

Il pleut beaucoup depuis environ un mois. Les routes et les chemins de fer sont emportés en plusieurs endroits. Sur plusieurs points on dit que les récoltes sont déjà bien compromises, sinon perdues. Dieu veuille que nous sortions enfin de cette malheureuse famine; si elle durait encore un an, il faudrait, je crois, changer la géographie et dire que le Sud de l'Hindoustan, jadis si peuplé, n'est plus qu'un immense désert où rien ne peut vivre.

Je me recommande instamment à vos prières.

Votre frère en N.S.

Cartier. S.J.

Australie. — Extraits de plusieurs lettres du P. Olivier Daly à son frère.

Collège St. Patrice, Melbourne, 24 Décembre 1877.

..... Les 8 semaines, qui viennent de s'écouler depuis mon départ de Plymouth, me paraissent comme un songe; j'ai de la peine à croire que 5000 lieues nous séparent. Ce qui rend l'illusion encore plus facile c'est que presque

tous les prêtres, les Pères, les élèves, les domestiques, les ouvriers sont Irlandais, de sorte qu'en récréation avec nos bons et dignes Pères, j'ai peine à croire que je ne suis pas à Gardiner street (Dublin) ou à St Stanislaus Collège. Une chose cependant nous rappelle l'Australie; c'est que dans les rues, on rencontre de vilaines figures de Chinois et de nègres, et qu'à table l'on nous sert des pommes de terre nouvelle, des cerises, des oranges etc.

Nous sommes à présent au milieu de l'été, à votre 24 Juin, avec cette différence que bien que nous soyons plus près de l'Equateur ici qu'à Rome (38 degrés) il ne fait pas à beaucoup près aussi chaud que le 27 Mai de cette année; un des dimanches que j'ai dit la messe à Coucy. Un des meilleurs signes que le climat est charmant, c'est que j'ai trouvé nos Pères en fort bonne santé, et le teint frais, malgré leurs rudes travaux.

Je ne vous décrirai pas les beautés de Melbourne, ville toute nouvelle, contenant de superbes monuments et des rues spacieuses, avec des chemins de fer dans toutes les directions et des trains partant toutes les 10 minutes pour les principales localités environnantes.

Je vous dirai un mot de notre nouveau Collège du faubourg de Kew que je viens de visiter. Il est situé sur une éminence, commandant une vue charmante de la mer. Le bâtiment pourrait faire concurrence avec ceux de nos plus beaux Colléges de France. Il sera ouvert exclusivement pour les internes, le 12 Février 1878; jour où se terminent nos grandes vacances. Le Collège St Patrice, d'où j'écris, sera réservé pour un externat et un grand Séminaire. Vous le voyez, nous aurons besoin de beaucoup de monde, ainsi tâchez de nous envoyer des ouvriers pour nous aider.

A peine arrivés, nous nous sommes présentés à l'Archevêque qui nous a reçus avec une affection toute paternelle. Il porte bien ses 70 ans, il est encore frais et vigoureux. Le lendemain, il m'installa dans le confessionnal. J'y ai passé de 7 à 10 heures du matin, ce qui montre que le tribunal de la pénitence est très-fréquenté. Le même jour étant un Dimanche, j'ai chanté la grand' messe à 11 heures dans la superbe cathédrale de St. Patrice, et le soir j'ai accompagné Sa Grandeur chez les Dames du Bon Pasteur d'Angers où j'ai chanté le Salut. De là, nous sommes allés dîner à notre résidence, la paroisse de Richmond, située à 3 milles du Collège. Trois de nos Pères y desservent la paroisse et ils voulaient fêter notre arrivée.

Je pars demain pour Ballarat à 120 milles d'ici, car l'Evêque, Monseigneur O'Connor, vient de télégraphier pour avoir le R.P. Supérieur et moi pour les fêtes de Noël. Il y a un an, quand on m'a envoyé de Laon à Corberry pour remplacer le curé malade, je ne pensais guère que un an plus tard je serais à l'autre bout du monde.

L'Archevêque de Sidney et l'Evêque de Dunedin (Nouvelle zélande), nous demandent à grands cris ; c'est dommage que nous n'ayons pas le don de bilocation ; sans cela ou sans de nouvelles arrivées, il nous sera impossible de satisfaire à toutes les demandes.

Deux mots sur la traversée. Nous avons passé 53 jours sans toucher à la terre. Notre voyage a été des plus heureux. Je ne puis pas vous décrire un orage, nous n'en avons pas eu. Dieu soit béni! toutes les prières ont été exaucées et nous sommes arrivés sains et saufs à la terre de notre adoption. Rien ici bas ne pourrait

désormais me paraître éloigné. Depuis que j'ai franchi 5000 lieues, toute distance est anéantie pour moi. Pendant la traversée, j'ai instruit plusieurs protestants et je les ai mis en bonne voie. J'ai ramené à la pratique de la confession et de la communion tous les matelots catholiques à bord. Le Dimanche il y avait messe et sermon à 10 heures et demie dans le grand salon que le Capitaine a bien voulu mettre à notre disposition. Les 3 Ministres protestants et plusieurs passagers protestants assistèrent chaque fois à cette messe. Ils étaient tous édifiés de nous voir dire la messe à jeûn, de nous voir faire abstinence le vendredi et dire le bréviaire tous les jours. Tous nous traitèrent avec le plus grand respect et la plus grande amitié. Les officiers surtout luttaient d'obligeance, ils me prêtaient leurs cabines pour entendre les confessions. Afin de pouvoir gagner les matelots, j'allais dans leur quartier et là je jouais aux dominos avec eux, puis je demandais à l'un d'eux le nom de tous les matelots catholiques.

Alors quand ils avaient le temps je les prenais un à un et je les instruisais de mon mieux. Après cela je leur disais : préparez-vous à la confession. Le samedi soir à la tombée de la nuit, pour ne pas être remarqué des protestants, j'allais chez eux, je me mettais dans un coin et je les confessais. Les pauvres matelots sont des gens si faciles! Leur grand défaut c'est l'ivrognerie. Ils s'y adonnent sans même songer qu'ils font mal. Je leur ai donné à tous le scapulaire, des médailles, des chapelets etc., et ils en furent enchantés.

Un dimanche nous longions les côtes de l'Afrique, je prêchais sur le péché. A la fin de mon sermon je dis : Offrons ensemble une prière fervente pour ces malheureux africains, plongés dans la nuit de l'idolâtrie;

Ne les jugeons pas, laissons à un Dieu miséricordieux de décider de leur sort éternel. Une chose certaine, c'est que nul ne sera condamné s'il est innocent : ce qui souille l'âme, c'est le péché, si on arrive au tribunal suprême entaché de ce monstre on est perdu sans retour.

Deux enfants sont morts pendant la traversée, le P. Kennedy les avait baptisés sous condition, et on a jeté leurs corps à la mer, après que le Ministre protestant eut dit les prières accoutumées.

Nous avons eu plusieurs concerts à bord. Il faisait extrêmement chaud dans les mers du tropique et quand nous passions l'équateur. Dans la mer du Sud il faisait très froid, il a même neigé ; quel contraste ! quelques jours auparavant nous étouffions. Nous avons vu des baleines et toutes sortes de poissons et de monstres marins. Dans la mer du tropique nous vîmes des poissons volants : ces animaux ont la forme d'un hareng mais sont trois fois plus grands ; ils ne restent que 4 ou 5 secondes au-dessus de l'eau, à une hauteur de 5 pieds. De magnifiques oiseaux de toute espèce venaient s'abattre sur notre vaisseau qui se nomme le Santiago ; c'est un très fort navire de 3000 tonneaux.

Le bon Dieu m'a bien favorisé, j'ai pu dire la Sainte messe tous les jours à l'exception d'un seul et c'est à cause que les 3 autres Pères étaient malades et ne pouvait pas tenir le calice. Pour célébrer la Sainte messe voici comment nous nous arrangions. Nous prenions une grosse valise et nous la mettions sur le sofa (lit d'un de nos Pères) ; et par dessus nous mettions l'autel portatif.

Ballarat, 27 Décembre 1877. Monseigneur O'Connor, l'Evêque de Ballarat nous a fait l'accueil le plus

gracieux. En arrivant chez lui comme c'était la veille de Noël, nous allâmes entendre les confessions pendant trois heures. Le jour suivant je fis ample connaissance avec l'intérieur du pays. Tout au matin j'ai fait 4 lieues en voiture pour aller à une localité appelée Napoléon, où après avoir confessé, prêché, j'ai dit la messe et distribué la Sainte Communion à un bon nombre de fidèles. En apprenant que j'arrivais tout fraichement de leur vieille Irlande, ces bonnes gens se sont mis à pleurer, à sanglotter tout haut. De Napoléon j'ai parcouru encore plus d'une lieue jusqu'à Buninyong où j'ai recommencé la même besogne. Après la messe tout ce monde est venu me saluer, me donner la main, me suppliant les larmes aux yeux de rester toujours avec eux, m'assurant que si j'y consentais ils me feraient bâtir une belle église. Ma journée n'était pas encore terminée, je fis encore 2 lieues en dernier, et j'arrivai à Clarendon où j'ai dit ma troisième messe après avoir confessé, prêché, etc.

Je puis dire en toute vérité que c'est la Noël la plus heureuse que j'aie jamais eue dans toute ma vie. Si je n'avais pas été là, tout ce peuple dans ces trois localités aurait été sans messe, car les prêtres sont très rares. Chaque prêtre a 8 églises ou chapelles à desservir et on ne peut dire la messe que toutes les 3 semaines dans chacune.

J'ai déjeûné chez une famille anglaise nommée Henry; ce sont des convertis et de très fervents catholiques. Dans mon voyage de retour la voiture fut arrêtée par une pauvre femme irlandaise qui m'appelait auprès de son mari moribond. Je me rendis à son chevet, je lui administrai les derniers sacrements qu'il reçut avec les sentiments de la plus vive foi et de la plus parfaite ré-

signation. En repassant par Buninyong le Chef de la police vint au devant de moi et me présenta un magnifique bouquet au nom de tous les catholiques de la localité en reconnaissance du sermon et du bien que leur avais fait le matin.

Après avoir parcouru 13 lieues en voiture dans le pays le plus beau du monde, je revins à Ballarat chez Monseigneur l'Evêque; celui-ci m'engagea a chanter le salut chez les Dames de Lorette; ces religieuses me firent l'accueil le plus empressé et me remercièrent pour la grande caisse que je leur avais apportée d'Irlande. L'Evêque a une habitation splendide, c'est le plus beau bâtiment de Ballarat. La chaleur n'est pas aussi intense que je me l'étais figuré. Mais il paraît qu'à cette époque, l'année dernière, il faisait étouffant, ce qui fit dire à une pauvre femme Irlandaise: le bon Dieu a refroidi l'atmosphère pour que le cher Père s'habitue peu à peu au climat.

Carrisbrook Victoria, 21 Janvier 1878. Monseigneur obtint de mon Supérieur de me garder pendant trois semaines pour remplacer un curé malade, et pendant ce temps, donner dans chacune des 6 églises de cette paroisse, une mission. Cette paroisse est grande, elle a 40 lieues de longueur; j'étais toujours à plus de 12 lieues d'un autre prêtre. Grâce à Dieu, les chevaux sont excellents dans ce pays et peuvent facilement faire 16 lieues d'une seule haleine. J'ai prêché pendant 8 jours à Maryborough, la ville principale, puis j'ai consacré 3 jours à chacune des cinq autres églises. Carrisbrook, n'étant qu'à deux petites lieues de Maryborough; je faisais chaque jour le trajet en voiture. Dans les autres localités je logeais à l'hôtel, vu qu'il y avait trop loin pour retourner

tous les jours au presbytère.

Voici comment je partageais ma journée : à 7 heures je me mettais à confesser jusqu'à 10 heures. Alors je célébrais la sainte messe qui était suivie d'une instruction. De 1 heure à 3 heures je confessais encore ; à 3 heures je faisais le catéchisme aux enfants qui sont vraiment très-ignorants, car il n'y a pas d'écoles et ils n'ont personne pour les instruire. Pendant que je vous écris on m'appelle pour baptiser une pauvre jeune fille Irlandaise âgée de 20 ans qui a passé toute sa vie dans le bush, c'est-à-dire le pays sauvage couvert de forêts. Après la cérémonie elle fondit en larmes quand je lui dis que si elle venait à mourir elle irait droit au Ciel. A 7 heures, salut suivi du sermon ; à 8 heures et demie, je me mettais encore à confesser jusqu'à 10 heures.

Je mis toutes ces missions sous la protection du Sacré-Coeur, et je les terminai en consacrant ce bon peuple au divin Coeur. J'ai eu l'ineffable bonheur de voir revenir à la pratique de la religion bon nombre de brebis égarées qui depuis des années n'avaient pas approché des sacrements. Je ne saurais jamais vous dépeindre les fruits de salut que Dieu a daigné opérer par mon indigne ministère, pendant ces semaines de bénédictions : Conversions, baptêmes, premières Communions, mariages validés etc. J'ai été d'autant mieux goûté et reçu que j'arrivais tout fraîchement. Beaucoup de ces pauvres Irlandais sont devenus protestants par ignorance ; ils n'ont personne pour les instruire. J'ai déjà confessé en anglais, en français, en allemand, en italien. Plusieurs de ces pauvres gens quoique sachant un peu d'anglais, remettaient toujours leurs confessions jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un prêtre qui connût leurs langues. Je suis allé aussi dans les

hôpitaux confesser et donner la Ste Communion. Enfin depuis que j'ai quitté la vieille Europe le bon Dieu m'a comblé de bienfaits. Durant cette dernière semaine j'ai baptisé 20 adultes; 3 avaient 26 ans.

Dimanche, 20 Janvier, j'ai quitté mon logis à 6 heures. J'ai fait 4 lieues en voiture. Etant arrivé à 7 heures je me suis mis à confesser jusqu'à 9 heures et demie. Ensuite j'ai dit la messe après laquelle j'ai baptisé 5 personnes. Je revins sur mes pas pour dire la grand'messe à midi; après quoi j'ai encore baptisé 6 personnes, entre autres une jeune fille qui fit sa première communion immédiatement après son baptême.

J'ai rencontré bien des catholiques mariés depuis des années qui n'avaient pas encore fait leur première communion. Le Sacré Coeur a fait des merveilles de grâces, il a changé bien des coeurs endurcis. De grands pécheurs sont venus de loin pour assister à la Mission et à la fin ont eu le bonheur de se réconcilier avec Dieu.

La semaine prochaine je pars pour St Amand où je compte donner une mission de 15 jours. C'est à 22 lieues d'ici; pendant 3 semaines j'y serai curé en règle, j'aurai charge d'une paroisse aussi grande que de Namur à Anvers, vous voyez que je suis en toute vérité au comble du bonheur; j'aurai passé 6 semaines à travailler à cette moisson abondante et si riche en fruits de salut. C'est vraiment heureux, car ce pauvre peuple est affamé faute de nourriture spirituelle. Ils ont tout en abondance, sauf les vrais biens, car il n'y a pas de pays plus riche ni plus sain, mais les secours spirituels manquent.

Collège St François-Xavier, (Kew), 20 Mars. Je suis enfin de retour de toutes mes courses et me voici installé dans notre nouveau Collège. Je suis professeur, curé d'une église

près d'ici, Père spirituel des élèves, directeur d'une Congrégation de jeunes filles etc., l'ouvrage c'est ce qui manque le moins ici. Dans une lettre à mon frère, j'ai donné tous les détails de ma dernière Mission. Mais je me rappelle que je n'ai pas eu le temps de lui parler de plusieurs faits assez intéressants.

A la fin de chaque mission je donnais le scapulaire à toute l'assemblée. En le donnant dans une occasion, je remarquai au fond de l'église un homme qui ne vint pas le recevoir avec les autres. Je lui fis signe d'approcher; je reconnus, à ma grande surprise, un protestant avec lequel j'avais eu une longue conversation la veille. Il avait suivi exactement tous les exercices de la Mission; mais ce qui l'arrêtait c'était nos actes extérieurs de religion et surtout notre dévotion pour la Sainte Vierge. Aussitôt qu'il fut arrivé près de moi, je lui dis qu'il n'avait que trop besoin de l'intercession de la Sainte Vierge, je le fis mettre à genoux et lui donnai le scapulaire. Après le sermon il vint me trouver et me dit que toutes ses difficultés s'étaient évanouies et qu'il voulait faire son abjuration à l'instant, je le remis au lendemain en lui disant de bien réfléchir encore, d'autant plus que je devais partir ce jour là qui était un Dimanche, pour dire une seconde messe dans une localité à une distance de 4 lieues. Le lendemain matin, à 6 heures, j'ai trouvé mon homme à l'église, je l'ai baptisé, le bedeau lui a servi de parrain et il a fait sa première Communion pendant la messe; sa femme m'a dit qu'il avait passé toute la nuit en prières. Il a 62 ans et il est maintenant le catholique le plus influent du pays.

Dans une autre circonstance, je suis allé à 4 lieues et demie pour assister à un enterrement. Comme il y

avait foule j'ai profité de l'occasion pour leur faire un discours sur la vanité des choses de ce monde etc. En m'en allant j'ai rencontré un homme tant soit peu ivre, je l'ai grondé. Le lendemain à la tombée de la nuit je reçois un télégramme m'appelant près d'un moribond. Quoiqu'il fît déjà obscur je partis aussitôt; plusieurs fois, pendant la route, mon domestique voulut rebrousser chemin, car il y avait un danger réel à parcourir pendant la nuit un pays sans chemins frayés, rempli de précipices etc., mais je le rassurai en disant que celui que je portais nous protégerait. En effet nous arrivâmes à 10 heures; et quelle ne fut pas ma surprise, quand je reconnus mon ivrogne de la veille. En entendant le son de ma voix, il sortit d'un long évanouissement et me regarda d'un air terrifié, il croyait que j'avais le pouvoir de vie et de mort. Après l'avoir administré j'ai tâché de le calmer; mais cet événement fit une profonde sensation dans tout le pays.

Olivier Daly.
S. J.

Melbourne. — Collége St Patrice. *Extrait d'une lettre du P. Joseph O'Malley.*

..... Il y a plus d'un an que l'Argus donne tous les samedis des aperçus de *La Pensée Moderne*, pour tenir ses lecteurs au courant, mais sans se déclarer ni pour ni contre — tout ce qu'il y a contre la religion révélée, et même tout ce qu'il y a contre l'existence de Dieu, sans se déclarer ni pour ni contre!

Au mois de Mai j'ai commencé à prêcher

tous les Dimanches sur *la Pensée Moderne*.

J'ai examiné d'abord les dogmes principaux de la pensée moderne : 1° qu'il n'y a pas d'enfer ; 2° pas de Dieu personnel ; 3° que nous ne sommes que des animaux ; 4° que l'âme n'est qu'une espèce de mouvement ; 5° que le droit c'est la force. J'ai montré l'antiquité de ces pensées modernes.

Puis j'ai proposé de laisser de côté tout ce qui pouvait être révoqué en doute par qui que ce soit. On nie la Bible ; Je ne l'invoque pas. On nie l'existence de Dieu ; Je ne la suppose pas. Mais on ne peut pas nier que j'existe, que les autres hommes existent ; qu'il y a peu d'années que nous n'existions pas ; que d'ici à peu nous n'existerons plus. On ne peut pas nier les arts, les sciences, les langues, certains faits historiques. Commençons avec ces données, et d'après la méthode d'Euclide servons-nous de chaque chose prouvée, pour prouver quelque chose de plus. Je montre qu'il a dû y avoir un premier homme, de l'impossibilité de la chaine infinie suspendue au néant, et des autres arguments que l'on trouve dans la théologie naturelle. J'y ajoute du mien, que puisque la terre a une fois été un globe de feu, l'homme, de fait, n'a pas été éternel. Puis examinant les couches géologiques je trouve que l'homme a paru le dernier des êtres animés, précisément comme le dit un certain livre fort ancien, appelé la Bible. Peut-être est-ce seulement une coïncidence, mais au moins c'est une coïncidence singulière. — Vous concevez que dans cette esquisse j'omets bien des choses.

De l'existence de Dieu Créateur, je passe à la Religion révélée, à la Religion Juive d'abord, ensuite à la Religion Catholique dont la première n'était que la figure. Vous concevez que j'ai là de la matière pour quel-

que temps, car j'en suis maintenant à l'histoire des Rois d'Israël.

Il y a quelques semaines qu'une jeune fille est venue me prier de visiter une femme protestante qui se mourait, et qui voulait se faire catholique. La jeune fille qui vivait avec elle en pension lui avait parlé beaucoup de la Religion Catholique. Un soir en allant à sa chambre, elle laissa tomber quelques livres, qu'elle portait. Les ayant ramassés, elle s'en alla. Quelque temps après la protestante en montant l'escalier en trouva un qui lui était échappé; le Manuel des enfants de Marie. Elle le prit à sa chambre et passa une bonne partie de la nuit à le lire. Alors elle se décida, mais elle garda sa décision secrète pour quelque temps.

Je vais la visiter, et pendant que je lui parle, sa fille, jeune personne d'environ 19 ans, vient s'asseoir auprès du lit. Je n'y fais pas attention d'abord; mais m'apercevant qu'elle est extrêmement douce, aimable et sage, la pensée me vient, que peut-être avec un peu d'encouragement, elle voudrait se faire Catholique. Je lui parle un peu, et m'étant confirmé dans ma pensée, je lui demande si elle est Catholique. Or je savais fort bien qu'elle ne l'était pas. Mais que voulez-vous! je suis Jésuite, homme fourbe et rusé (voir le dictionnaire). Elle me répond que non, mais que maman voudrait bien qu'elle le devînt. Je lui montre que ce ne serait pas là une raison suffisante, je lui explique un peu l'origine de la Religion Catholique et celle des Protestants. Ce fut bientôt une affaire conclue, et actuellement elle apprend son catéchisme.

J'ai fait venir la Revue Catholique de Dublin et la Civilta Cattolica dès leurs commencements. J'écris pour faire venir les Etudes par nos Pères à Paris, et je ne suis

abonné aux Annales de la Société scientifique de Bruxelles. Puis j'ai les journaux de nos Pères d'Irlande et d'Angleterre. Vive la guerre! C'est une chose magnifique de combattre l'erreur.

Adieu, mon bien cher Frère, et croyez moi
Votre tout dévoué serviteur en J.-C.

J. O'Malley s.j.

Extrait d'une lettre d'un Père de Melbourne.

..... Notre beau Collège est à moitié bâti (sans les tours). Je suis allé le voir avant-hier pour la première fois depuis que les fondements ont été jetés. L'extérieur n'est pas fini, et par conséquent n'est pas frappant. Mais l'intérieur! Vous avez vu, je pense, le Collège de Saint Stanislas en Irlande: ses beaux corridors, ses belles salles. Eh bien, celui-ci est plus beau encore. Il est si beau, que cela fait de la peine de penser que d'ici à quelques mois, les petits souliers crottés vont courir dans ces beaux corridors et sur ces beaux escaliers, et que les enfants dans le désir ambitieux de transmettre leur renommée à la postérité la plus reculée, vont écrire leurs noms sur les murs.

Il nous vient 4 Pères d'Irlande. Les Evêques de Dunedin (Nouvelle Zélande), et de Sydney sont très-désireux de nous voir nous établir dans leurs diocèses. Il est probable que le P. Kelly et moi, nous irons le mois prochain, à la Nouvelle Zélande, donner des missions, et des lectures.

Le Père Watson ira à Portland avec l'Evêque de

Ballarat. Le Révérend P. Cahill restera ici, je crois, pour donner les retraites des Prêtres. Quand au P. Nilly, j'ignore sa destination. Grâces au bon Dieu nous nous portons très bien et ici, et à Richmond.

Amérique. — Canada. — *Extrait d'une lettre du P. Resther.*

..... Il y a deux ans, un jeune homme et une jeune fille, connus dans toute la paroisse d'Eel Brook (Acadie) et les environs pour cousins-germains, se firent marier par un prêtre catholique sans lui rendre compte de cet empêchement dont ils n'avaient pas obtenu dispense, et qui rendait leur mariage nul. Lorsque leur Curé sut ce qui s'était passé, il les réprimanda fort, et fit tout ce qu'il put pour les séparer, mais ils n'en continuèrent pas moins à cohabiter ensemble, au grand scandale de tout le pays acadien. A la retraite que je donnais dernièrement dans cette paroisse, ils eurent l'audace de se présenter à un prêtre qui ne les connaissait pas, mais qui heureusement savait leur affaire et put les reconnaître au signalement que le Curé en avait donné aux confesseurs pour les mettre sur leurs gardes. Il va sans dire qu'ils furent renvoyés à leur Curé qui leur répéta ce qu'il leur avait dit de la nullité de leur mariage et de la nécessité de se séparer pour pouvoir approcher des sacrements. Ils rentrèrent alors sérieusement en eux-mêmes, et promirent au Curé de faire tout ce qu'il exigerait d'eux pour se mettre en état de faire leur salut.

Le Curé exigea donc d'abord qu'ils se séparassent immédiatement, avec promesse de ne plus jamais vivre

ensemble, s'ils ne pouvaient obtenir leur dispense de l'Archevêque ou de Rome. En second lieu, qu'en réparation de leur scandale, ils autorisassent leur Curé à en demander pardon pour eux; le lendemain, au prône de la Messe paroissiale, et que pendant ce temps-là ils se tinssent à genoux, chacun un cierge à la main à la balustrade, et qu'ils demeurassent en cette posture pénitente, pendant le chant du *De profundis*, durant lequel toute l'assistance prierait pour leur obtenir miséricorde. Tout est accepté. Acte en est régulièrement dressé et signé par les coupables, deux témoins et le Curé.

Le lendemain était un Dimanche, et le plus solennel qui fut jamais dans cette paroisse, à cause de la clôture de la Mission. La vaste église de Ste Anne d'El Brook était remplie de deux mille personnes. Jamais assistance semblable ne s'y était vue. Personne ne se doutait de rien. Le Curé venait de donner l'aspersion et montait à l'autel pour prendre la chasuble, lorsque tout à coup on voit sortir de la sacristie deux marguilliers ayant chacun un cierge allumé qu'ils vont présenter aux pénitents, qui, trempés de larmes et éclatant en sanglots, viennent s'agenouiller à la balustrade, en face de l'autel. Un saisissement indicible s'empare de l'assemblée; déjà des larmes tombent de tous les yeux. Comme l'acte portait que la réparation serait faite par le Curé ou par tout autre prêtre de son choix, j'avais été prié de conduire toute l'affaire. En conséquence, je monte à l'autel, le document à la main, et à côté du Curé, tourné comme moi vers le peuple, après une dizaine de secondes d'un silence qui tirait de la circonstance une saisissante solennité, je commence par rappeler aux fidèles toute l'histoire de ce triste mariage qui leur avait donné tant de peine

et de scandale, puis je continue par la lecture de l'acte. La lecture terminée, toute l'assistance tombe à genoux et l'orgue accompagne le chant du *De profundis*, pendant que les fidèles récitent à demi-voix le chapelet pour implorer la divine Miséricorde. C'était écrasant. Les soupirs de l'orgue, l'accent des voix affectées par l'émotion, le sourd murmure de la prière, les sanglots des Pénitents et d'une grande partie de l'assistance produisaient une de ces majestueuses harmonies dont la religion seule a le secret.

Mais c'était la fin de la retraite : fallait-il la terminer en laissant le pauvre peuple sous l'impression de tristesse que lui avait causée la scène que je viens de décrire ? Après le Gloria Patri, je monte à l'autel, et regardant l'assistance encore dans l'attitude de la prière, je demande à haute voix si on trouve le scandale suffisamment réparé ? Oui ! s'écrie toute l'assemblée. – Pardonnez-vous aux pauvres pénitents ? – Oui ! de tout notre cœur ! – Leur rendez-vous toute votre estime et votre considération ? Oui ! Oui ! Oui ! de tout notre cœur !! Alors j'adresse aux pauvres enfants un mot de félicitation sur la grandeur de l'acte qu'ils venaient d'accomplir et qui les réhabilitait si noblement aux yeux des fidèles, puis quelques paroles à l'assemblée sur le triomphe que la grâce venait de remporter ; et avec un enthousiasme de circonstance, j'entonne *Vive Jésus* ! que toute la masse chante d'un bout à l'autre avec un entrain indescriptible. Puis la messe commença.

Deux jours après, la dispense arrivait : et les généreux pénitents purent cette fois cohabiter ensemble en cimentant leur alliance dans le sang

de l'Agneau, par le Sacrement de Mariage.

Resthier. S.J.

Espagne. — Province d'Aragon. Mission des Philippines. — Extrait d'une lettre du Père Puntas.

Mon Révérend Père P.C.

Je vais, selon mon ancienne coutume, vous mettre au courant des événements les plus récents de notre mission. Ce qui intéressera tout d'abord votre révérence c'est l'heureux résultat de la dernière visite faite à Liban par le Père Moré. Cette réduction promet beaucoup. En effet, bien que nous ayons été obligés de la laisser par ce qu'il nous manquait un Père. St Joseph le patron de l'endroit s'est chargé de nous remplacer. Il a si bien préparé les esprits de ces infidèles que le jour de la fête du Patronage du Saint, 200 personnes se sont réunies dans le nouveau village qui commence à se former, et ceux des paysans qui s'étaient rendus dignes de cette grâce, après avoir été préparés par le Père qui passa quelques jours au milieu d'eux, reçurent le baptême. Trois enfants des premières familles, entre autres le fils aîné du Chef; 16 autres, dont 5 sont enfants de parents infidèles, participèrent à la même faveur. Enfin l'Espagnol Martinez eut lui aussi le bonheur de voir couler l'eau régénératrice sur le front de son beau-père, de sa belle-mère et de son épouse avec laquelle il peut se dire maintenant vraiment marié.

Il me reste encore à vous décrire les démonstrations qui accompagnèrent cette cérémonie imposante. Un Chef

de Davao, un joueur de flûte et plusieurs personnes vinrent donner à la fête de l'entrain et de l'éclat. Les feux d'artifice ne manquaient pas, le bruit de la poudre s'est fait entendre ; la cloche même, si petite qu'elle soit, a voulu prendre part à la solennité, et a changé ce jour là de timbre et de son. Enfin tout se passa si bien que mon oreille croit encore entendre les échos de ce concert bruyant.

Je ne sais si c'est à cette circonstance, ou à l'eau de riz fermenté qui aurait excité l'imagination de ces pauvres gens, ou enfin à quelque autre cause, qu'il faut attribuer ce qui va suivre. On dit que la nuit on entendait des voix qui récitaient les prières Chrétiennes, et qu'on saisissait distinctement les noms de St Pierre de Ste Paul, de Ste Marie. Un jeune homme aurait vu le Bagnétas, être surnaturel du lieu, sous la figure que nous donnons au diable dans nos images. Cette apparition lui aurait causé tant de frayeur que sa famille accourue aux cris qu'il poussait, l'aurait trouvé baigné dans son sang, sans aucune blessure. C'est bien étrange. La peur aurait-elle pu produire de tels effets ? Je ne veux pas faire de conjectures, mais il n'en est pas moins vrai que lui et tous ceux qui ont entendu la prière Chrétienne ont demandé le baptême, et se font instruire à l'heure qu'il est.

Si ce n'est pas là un miracle, ce que fait actuellement le P. Pastells n'est pas loin d'en être un. En quelque temps il a formé dans nos terres de Caraga et de son district 17 villages tous pourvus d'églises et d'écoles, et il a fini ou il va bientôt finir de bâtir les 700 maisons qui les composent. Celui qui sait ce qu'il en coûte pour tirer des montagnes et des retraites qu'ils habitent, ces

infidèles, qui nous point l'habitude du travail, comprendra sans peine ce qu'a dû avoir de difficile cette entreprise gigantesque, poursuivie avec tant de persévérance et de succès. Le Père dit dans une lettre: Si la réunion de Baraga à Davao ne l'empêche pas, dans quelques années nous aurons bâti 50 villages se composant chacun de 1000 âmes, chiffre moyen. Dans une autre il écrit encore: j'ai à l'heure qu'il est 18 villages en construction; j'espère qu'ils seront bâtis et habités avant les semailles du palag.

J'ai pu réunir les Mandagas, et leur donner un Chef. J'ai maintenant la bagatelle de presque 2000 mariages en perspective. Selon moi il y a 20,000 Mandagas de Mabag à Batel. On peut remarquer dans les villages chrétiens un grand mouvement vers le progrès matériel et spirituel. 780 demeures pour les chrétiens seront bientôt terminées entre Manag et Batel. Chaque chrétien aura sa maison et chaque maison ses divisions respectives.

Ceux que l'épouvante avait éloignés sont revenus. L'esclavage disparaît sensiblement, ainsi que la polygamie. Beaucoup demandent le baptême, des Chefs et des personnages d'importance manifestent le même désir. A Baraga tous ont satisfait au devoir pascal; 700 confessions entre Baraga et Manag. Le doigt de Dieu est là. Oui, Dieu enfin a compassion de Mindanao; une nouvelle ère de gloire commence maintenant pour Dieu et pour la Compagnie. En effet si nous ajoutons à ce que je viens de dire ce que le P. Moré racontera lui même à son retour de son voyage d'exploration au nouveau passage découvert par le Père Borè, nous avons grand sujet de nous réjouir des miséricordes infinies de Dieu sur nous et sur le malheureux peuple que nous évangélisons. Ah! si nous pouvions nous ouvrir un

passage qui nous servit de communication avec les Pères de Zamantara !

Que votre Révérence et que tous les Pères pensent à nous au St Sacrifice et que les frères n'oublient pas de prier beaucoup pour notre chère Mission. Nous comptons sur vous. My Memorare, mon Révérend Père, pour votre indigne serviteur.

Puntas. S. J.

Lettres de Poyanne. — Mission de l'Equateur.

Extrait d'une lettre du P. Lopez au R. P. Gomez.

Ocalla, 14 Juillet 1877.

Mon Révérend et bien cher Père.

P. C.

..... Je me suis rendu, pour donner une mission, dans un village à 3 lieues de Quito, sous un ciel froid et humide. Mais Dieu voulait cette mission, car par une providence spéciale, il m'envoyait de bons guides et du beau temps, de sorte qu'à peine nous trouvâmes quelques traces de neige. La pluie et le brouillard, choses si communes dans ce village, n'empêchèrent aucunement nos travaux. Depuis les anciens Pères Jésuites il n'y avait pas eu de missions ; il n'y avait là qu'un prêtre et Dieu sait ce qu'il y faisait. Cette mission produisit des fruits admirables. Les 3000 habitants, dont les demeures sont comme cachées dans les montagnes, se confessèrent tous. Je ne puis expliquer à votre Révérence la joie que leur apporta le bienfait de cette mission ; ils ne pouvaient pas assez démontrer leur attachement et ils auraient voulu nous garder dans leur village. Mais

l'hiver approchait et mes rhumes m'avertissaient de quitter ce pays humide pour aller dans des lieux plus chauds, qui demandaient aussi des missions. A une journée de là, par un chemin horrible, il y avait un petit village composé de différentes petites fabriques de sucre, et qui en général sert de point de réunion à plusieurs personnes qui habitent à la distance d'une journée ou davantage, pour faire leurs provisions de viande et autres vivres. Cette réunion a lieu le Dimanche, et quand un prêtre se trouve là on assiste à la messe dans une chaumière. Un dimanche je me présentai dans ce village; on improvise des confessionnaux, une chaire, et je tâche de leur faire voir la nécessité de profiter du bienfait de la mission qu'ils n'avaient jamais eu, et qu'ils n'auraient peut-être plus. Je leur ajoute que nous pouvons rester avec eux seulement 4 jours, et que pour cela nous allons nous asseoir tous les deux au confessionnal. Ils furent si émus que la plupart restèrent; les autres s'en allèrent donner la nouvelle à différentes personnes pour revenir avec elles se confesser. C'était consolant de voir tant de personnes venir de si loin pour se confesser. De notre côté nous regrettions de ne pouvoir satisfaire tout le monde; nous avions à souffrir de la mauvaise nourriture et des mauvais lits; malgré cela nous entendîmes les confessions jour et nuit; dans ces 4 jours nous préparâmes environ 800 personnes de tout âge et de toute condition, qui en général ne s'étaient confessées que pour se marier, et même le mariage était nul pour plusieurs. Heureusement nous avions tous pouvoirs des évêques. Pauvres gens! Jamais ils n'avaient réfléchi à leur état déplorable. Au milieu de ces difficultés arriva le jour de la Communion générale. Nous ne savions comment consacrer assez de petites hosties, puisque l'unique autel que nous avions, était très petit; de plus il était ex-

posé à un vent impétueux, et la petite chapelle tenait très peu de monde. Que faire ? Nécessité n'a pas de loi. Je me souvins qu'il y avait là un grand vase de cristal ; après l'avoir bien lavé j'y plaçai les 800 petites Hosties : il fut ainsi changé en ciboire, et au lieu d'un breuvage humain, il donna à ces pauvres gens un aliment divin que plusieurs avaient le bonheur de recevoir pour la première fois.

Il était 9 heures du matin quand ayant fini de confesser, j'allai célébrer la messe de communion ; après laquelle j'ai partagé toutes ces personnes en deux lignes sur la petite place devant la maison qui servait de chapelle, et je donnai à tous le scapulaire de la très Sainte Vierge et du Sacré Cœur. Après quoi je fis une instruction pour les exhorter à la persévérance et pour prendre congé d'eux. Je vis couler de leurs yeux bien des larmes jusqu'à ce qu'ils nous eussent perdus de vue.

Ce jour là même, nous devions retourner au village d'où nous étions venus. Là on nous attendait avec des arcs de triomphe ; des enfants habillés en anges répandaient des fleurs à nos pieds, dansaient, chantaient des cantiques de joie et d'action de grâces pour l'heureux retour de leurs chers Pères. Au milieu de ces chants et de ces danses enfantines, nous arrivons, accompagnés par la fanfare et les Autorités du lieu, et nous entrons dans le village au son des cloches.

Le jour de l'Immaculée Conception approchait, et le R. P. Santocildes, mon compagnon, prêcha ce jour là. Le lendemain nous partîmes pour une autre Mission. Nous devions traverser des chaines de montagnes couvertes de neige, par des chemins devenus bourbiers ; heureusement le temps était assez beau. Dans ce voyage le P. Santocildes tomba de cheval, la tête la première et les pieds retenus dans les

étriers. Heureusement le cheval était très doux, et cet accident n'eut pas de suites fâcheuses. Quelque temps après ma mule enfonça jusqu'aux harnais ; je dus sauter par dessus la tête de l'animal pour éviter un malheur. Il paraît que je ne dois pas mourir ainsi, puisque depuis 6 ans que je suis à l'Equateur, j'ai dû passer des fleuves très dangereux, où plus d'une fois entraîné par le courant, j'aurais péri si des hommes ne s'étaient jetés à la nage pour me sauver ; j'ai passé par les chemins les plus dangereux et la main du bon Dieu m'a toujours protégé. Nous arrivâmes au village où nous allions à 4 heures du soir. Le curé, les autorités et les personnes les plus considérables sortirent à notre rencontre en bénissant Dieu et Notre Dame des Sept-Douleurs qui leur procurait une mission. Je fis comme eux et j'espérai de grands fruits en voyant la grande dévotion de ce peuple envers cette tendre Mère. A peine arrivés dans le village nous nous dirigeons, selon notre usage, vers l'église, pour visiter le Très Saint Sacrement en chantant le Veni Creator, et nous montrons au maître de la chapelle et aux enfants de l'école les chants pour la mission. Le lendemain à la messe paroissiale on commença les sermons. Notre Seigneur par sa divine grâce concourut à nos travaux, aussi nous confessâmes tout le village c'est-à-dire 4 à 5 mille personnes, y compris les autorités et les principaux habitants ; succès d'autant plus remarquable que le Curé m'avait dit en arrivant : Mon Père, je serai très content de cette mission si vous pouvez confesser 2 ou 3 personnes de mauvaise vie que j'ai ici ! Je lui répondis : je ne sortirai pas content du village, si de toute la population il reste même deux ou trois personnes qui ne se soient pas confessées. A peine le Curé pouvait-il me croire ; à la Communion générale il fut convaincu. Dans ce village nous étions comme enser-

rés entre 4 montagnes, mais à un jour de marche, on donnait les deux batailles qui firent le triomphe de la révolution de Guayaquil.

Le P. Santocildes était malade, moi j'étais fatigué ; d'autre part le R.P. Supérieur nous mandait qu'après tant de travaux continuels il fallait nous reposer un peu. Aussi nous résolûmes de nous retirer à Quito.

Lopez. S.J.

France. — Intercession du P. Olivaint.

Pendant la retraite des bonnes femmes, donnée par le R. P. Fongeray, au Sacré Cœur, une des retraitantes se trouva mal d'émotion au confessionnal ; on fut obligé de la faire sortir et de l'asseoir. Elle se remit, et se confessa. Après sa confession, son émotion durant toujours, elle appela une des dames assistantes, et lui dit que le Père venait de la mettre dans un grand embarras, en lui faisant un cas de conscience de retirer sa petite-fille de l'école protestante, où elle allait depuis 6 semaines. Il fut aisé de voir que cette bonne femme s'était mal fait comprendre, et que sa petite-fille étant sous l'autorité de son père et de sa mère, sa grand'mère ne pouvait encourir la responsabilité de l'école qu'elle fréquentait. Le Père la rassura, et le lendemain matin elle communiait.

Après la messe cependant ses doléances continuèrent et elle vint trouver deux des dames assistantes pour leur exposer la triste situation de sa petite-fille. Cette enfant âgée de 11 ans, après n'avoir fréquenté que des écoles

catholiques, venait d'être brusquement reprise par ses parents et mise dans une école appelée à tort protestante, car elle est libre-pensense. La mère de cette enfant était catholique cependant, élevée dans une école de religieuses, mais imbue des détestables doctrines répandues contre la religion ; elle avait juré, en mettant l'index de sa main droite sur une table, qu'elle se laisserait couper plutôt que de laisser sa fille fréquenter une école catholique et faire sa première communion. Tous les détails donnés par cette grand'mère sur sa pauvre petite fille étaient si tristes, que les deux dames assistantes résolurent de tenter quelque chose pour sauver cette âme, quoique sans aucune chance de succès.

Il fut convenu que le Samedi 6 Avril à 10 heures et demie Mlle de B... et Mme de M... se rendraient chez les parents de l'enfant, dans le haut du faubourg de M.... S'attendant à une très-mauvaise réception, et ne sachant trop comment débuter. Mme de M.... jugea prudent de se munir d'une relique, pour tenter une entreprise aussi aventurée. En ayant un grand nombre à choisir, et des plus précieuses, telles que des reliques de St Paul, de St Etienne, de St Louis, du voile de la Ste Vierge, etc., Dieu voulut que le choix tombât sur le plus humble aux yeux de l'Eglise, sur un morceau du vêtement de laine du P. Olivaint, teint de son sang, et qui avait été donnée par le R.P. de Pontlevoy. L'inspiration surnaturelle à laquelle on obéissait en prenant cette relique, venait de ce qu'on pensait devoir approcher une femme semblable à celles qui poursuivirent dans son martyre le P. Olivaint, de leurs huées, de leurs imprécations, de leurs coups. A 11 heures les deux dames entraient dans la maison qui leur avait été indiquée. La mère de famille y était, on lui demanda si elle n'avait pas une petite fille pour la 1ère Communion. Je n'en ai pas, répondit-elle,

sans se retourner. On craignit de s'être trompé. Mais n'avez-vous pas une petite fille qui fréquente les écoles? J'en ai une, mais elle n'est pas d'âge à faire sa première communion, et puis elle ne la fera pas. - Pourquoi ne fera-t-elle pas sa première communion? - Ici commencèrent des blasphèmes, des imprécations, des fureurs qui durèrent une heure sans s'arrêter, jusqu'à midi: Les Catholiques sont des tas d'hypocrites, la religion des protestants est bien meilleure, on n'a pas besoin d'être toujours à l'église, d'en faire tant; tous ceux qui en font tant sont pires que les autres, les religieuses, les prêtres sont tous des ..... Je suis bien libre de faire de ma fille ce que je veux, je l'ai ôtée aux Catholiques, je l'ai mise chez les protestants, je suis très contente de cette école et elle y restera. - Mais, Malheureuse, si vous voulez perdre votre âme, ne perdez pas au moins celle de votre enfant. - Qu'est-ce que c'est que cela, l'Âme? Il n'y a pas d'âme! Quand nous sommes morts, tout est mort, oui, tout finit avec nous. Les blasphèmes étaient débités avec une volubilité et des cris tels, que les dames craignirent de voir s'ameuter tout le faubourg, d'autant plus qu'un des carreaux était cassé. Mme de M..... ne cessait d'implorer le Père Olivaint, se représentant que c'était bien ainsi que devaient être les femmes de la Commune et les pétroleuses.

Cette femme représentait bien une possédée, dans le torrent d'injures qu'elle vomissait; on croyait voir des flammes, ou le démon sortir de sa bouche. Il était impossible de placer un mot, ses vociférations ne cessant pas une minute. - Mais, pauvre femme, vous ne croyez donc pas en Dieu? - Il n'y a pas de Dieu! Oui, il y a peut-être un Etre Suprême, un Etre au-Dessus de nous, mais il n'y a pas de Dieu, qui s'occupe de nous. Et elle

répétait toujours : Il n'y a pas d'âme, quand nous sommes morts tout est mort avec nous. Mlle de B... lui dit : Pauvre infortunée ! depuis 40 ans que je m'occupe des pauvres, jamais je n'ai entendu une femme blasphémer ainsi. Mais elle n'entendait rien, était littéralement hors d'elle. Mme de M.... lui dit : mais vous ne croyez donc même pas à un enfer ? A ces mots la rage de cette femme arrive à son paroxysme le plus effrayant ; menaçant du poing Mlle de B...., elle hurlait : Il n'y a pas d'Enfer ! l'enfer est sur la terre pour les pauvres, nous n'avons pas besoin de deux enfers ; l'enfer est pour l'ouvrier, quand il travaille toute la journée, et que le soir il rentre chez lui sans pain, l'enfer est chez moi ! Je le fais mon enfer, je n'en ai pas besoin d'un autre, quand on est mort, tout est fini. Ce sont les riches qui ont le Paradis, ils ont le paradis sur la terre, ils ont tout, rien ne leur coûte, en attendant qu'ils aient un autre Paradis ! - C'est à ce moment que le mari de cette possédée entra, au moment où il croyait que sa femme allait faire un mauvais parti à ces dames, comme il l'a dit à sa mère le lendemain. Les imprécations, les blasphèmes redoublèrent puisqu'ils étaient deux ; on recommença à nier Dieu, l'Ame, l'Enfer, à dire des infamies sur la religion, les prêtres, les religieuses, les sacrements ; la mémoire se refuse heureusement à retenir des horreurs qui devaient rappeler les clubs des plus mauvais jours de la Commune. Ce ménage n'admettait toujours que l'Etre Suprême. Le mari disait : Si cette école de Mme C.... était si mauvaise elle ne serait pas si fréquentée ; ainsi M. C.... (1) qui est bien assez savant, lui qui est à la tête de la Société, m'a montré une liste sur laquelle il

(1) C'est un Professeur de la Faculté des Lettres, chef de la ligue d'enseignement dans la ville où se passe le fait.

avait déjà inscrit 45 enfants, ma fille est la 46e sur sa liste, et Mr. T....., mon patron, m'a dit qu'il y en avait plus de 200 qui voudraient aller à cette école, car Mr. T.... est actionnaire aussi. — Eh bien, vous ne voulez donc pas nous donner votre fille ? Nous l'élèverons à nos frais, nous lui ferons faire sa première Communion, c'est tout ce que nous vous demandons. — Non, elle n'ira plus au catéchisme, elle ne fera pas sa première communion, on peut être honnête sans la faire, et même plus. Je l'ai retirée des écoles des religieuses, et l'autre jour au chantier j'ai juré par le nom du bon Dieu, j'ai dit..... — La main sur la relique du P. Olivaint Mme de M.... disait : Bon Père, ne nous abandonnez pas, cela va trop mal ; ne permettez pas que cet homme blasphème devant nous". — Eh! bien, j'ai dit, Sapristi, elle n'ira plus chez les Catholiques, et c'est fini, je suis bien le maître de ma fille. — Que faire ? il y avait une heure, car il était midi, que ces imprécations duraient, sans résultat, et avec des cris tels qu'ils devaient s'entendre à un Kilomètre. Cependant personne ne sortait des maisons ; le faubourg était désert. Une grande honte était ainsi épargnée aux deux dames, qui pendant cette heure entière, n'eurent pas une fois la pensée de se lever pour terminer cette scène pénible et inutile. La relique du P. Olivaint les tenait clouées lourdement sur leurs chaises.

Elles eurent à subir ensuite les malédictions réciproques du mari et de la femme, contre eux-mêmes, contre leurs enfants, contre leur intérieur, se maudissant eux-mêmes. Oui, l'Enfer était bien dans cette maison, il était inutile de le chercher ailleurs. La femme commençait à se fatiguer de la présence des deux dames et à les congédier, en leur disant : D'abord si j'ai ôté ma fille de chez les catholiques pour la mettre chez les protestants, c'est qu'elle

n'en prenait rien, les religieuses sont des ..... Quand je l'ai ôtée de ..... je ne savais plus qu'en faire, son père ne veut pas la voir, ses frères ne peuvent la souffrir, il fallait la mettre quelque part. Le père vociférait : "Otez-la moi, ou je la tuerai," en brandissant une chaise, de sorte que si la malheureuse enfant eût été là il aurait joint l'action à la parole. La mère hurlait : Oui, le père la tuera, il l'a tellement battue, qu'il la rendra idiote ! Au catéchisme elle n'apprenait plus rien, et chez les protestants, ils ont dit que dans un an elle saurait tout. D'abord il est bien décidé qu'elle ne fera pas sa première communion, Ainsi, c'est inutile.

Il n'y avait plus d'espoir que dans le P. Olivaint ; une des dames la main sur sa relique le priait en disant : Père Olivaint ! Voyez comme cela va mal, il n'est pas possible que cela aille plus mal, cela va aller mieux tout à l'heure. Par le souvenir de votre douloureux martyre, Ayez pitié de cette malheureuse ! - La possédée continuait à hurler et à gesticuler. Quand j'ai ôté ma fille de ..... je ne savais plus où la mettre, j'ai passé devant le Boy Pasteur, je m'y suis arrêtée, je voulais l'y mettre ! Machinalement Mme de M..... répondit : - Voulez-vous mettre votre fille au Boy Pasteur ? - Elle n'a pas eu conscience des paroles qu'elle prononçait, elles ont frappé ses oreilles comme si elles étaient dites par un autre. C'est là où la grâce de Dieu devait toucher cette malheureuse, par l'intervention miraculeuse du P. Olivaint. Ce démon qui se débattait depuis une heure, tombe à deux genoux sur le carreau, baigne de ses larmes les mains et les genoux des deux dames, et les tient embrassés pendant un long moment, s'écriant : Prenez ma fille, je vous la donne, mettez-la au Boy Pasteur, jamais je ne vivrai assez pour

vous témoigner ma gratitude, ma reconnaissance ! Je vous demande pardon de tout ce que je vous ai dit, excusez-moi; et le mari joignait ses excuses et le témoignage de sa reconnaissance à ceux de sa femme, en s'écriant : ah ! les grands chefs républicains, ce sont eux qui sont à la tête de tout cela.

Le changement de la femme a été subit, complet, instantané, sans que rien l'ait amené, sans que rien ait pu le faire pressentir, il a été aussi prompt qu'un éclair.

En sortant de là, les deux dames se rendirent au Bon Pasteur, pour raconter à la Révérende Mère le changement de cette femme. La bonne Mère dit de suite : la place de cette enfant est ici et non ailleurs. Amenez-nous la, nous la recevrons. La journée du dimanche fut perdue en courses inutiles, on ne s'était pas muni de prières. Le lundi on demande les prières du Bon Pasteur, du Sacré-Coeur, des Pères du Collège, particulièrement de 11 heures à midi, heure décisive. Munies de ces prières et de la relique du P. Olivaint, les deux dames se remirent en marche. L'enfant leur fut non seulement remise, mais remise avec joie, avec reconnaissance ! Un engagement écrit fut signé par le père et par la mère ; et la mère entièrement changée, entièrement adoucie, vint elle-même accompagner sa fille au Bon Pasteur, et la remettre à la Révérende Mère qui l'abrite derrière les grilles depuis le 8. En descendant les marches du Bon Pasteur la femme a demandé aux dames de vouloir bien aussi s'occuper de son fils.

Vannes. — Collège St. François-Xavier.

Inauguration du monument élevé dans la chapelle du Collège Saint François-Xavier, à la mémoire des anciens élèves tués devant l'ennemi.

C'est une tradition depuis longtemps chère aux anciens élèves du Collège Saint François-Xavier qui, tous les ans, se réunissent à Vannes pour la fête du Révérend Père Recteur, que la coutume de faire célébrer une messe pour leurs condisciples défunts. Mais cette année ce pieux et fraternel hommage empruntait un éclat tout particulier à l'érection solennelle d'un monument destiné à perpétuer le souvenir des élèves tués à l'ennemi. Aussi, mercredi dernier, l'église du Collège offrait-elle sous ses riches tentures de deuil un spectacle des plus saisissants. Au fond de l'abside, sous l'ogive du milieu, apparaissait tout d'abord le tableau de la Résurrection de Notre Seigneur, tel qu'on le voit dans les peintures des catacombes; à droite et à gauche la figure de l'Agneau immolé sur la croix se détachait des autres ogives du sanctuaire, et d'immenses draperies noires semées de croix d'or et d'argent et tombant jusqu'à terre dérobaient aux regards l'espace qui s'étend d'une colonne à l'autre. Puis, dominant toute la scène, à la hauteur du triforium, flottait l'étendard du Sacré Cœur auquel s'unissaient la bannière pontificale et le drapeau de la France. Un vaste écusson portant ces mots: Inde victoria, "c'est de là que vient la victoire", reliait toutes ces parties entr'elles et donnait à l'ensemble sa véritable signification. L'autel, malgré ses ornements funèbres, avait gardé quelque chose de sa parure de fête. Du côté de l'Evangile se dressaient sur une estrade le fauteuil et le prie-Dieu

occupé par sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Nancy, et derrière, entre les tentures formant rideaux, on entrevoyait, éclairé de candélabres, le monument élevé à la mémoire des fidèles enfants de l'Eglise et de la patrie. Tout autour de la grande nef, du sanctuaire aux tribunes et des tribunes au sanctuaire, couraient deux larges bandes d'étoffe noire; sur l'une, à la hauteur des colonnes, on lisait en lettres d'or les noms des batailles où avaient figuré nos jeunes héros; à droite, c'étaient les noms de Castelfidardo, de Monte-Rotondo, de Reischoffen, de Sedan, de Chateaudun, de Vendôme, de Paris; à gauche, ceux de Loigny, de Patay, d'Orléans, de Bapaume, d'Juré-Lévêque, du Plateau d'Auvours, celui de Dra-el-Arba et de la Kabylie. Sur l'autre, au-dessus des arcades, on voyait, dans toute l'étendue de l'église, reparaître les symboles des catacombes. l'X et le P entrelacés alternaient avec le chiffre de Jésus, Sauveur des hommes, et, de distance en distance, se déroulaient d'immenses bannières dans les plis desquelles étaient inscrits des textes de la Sainte Ecriture adaptés à la circonstance. Enfin, au-dessus des chapiteaux de chaque colonne, brillaient les armes pontificales unies aux armes des provinces auxquelles appartenaient ces glorieuses victimes, et la noble devise: *fortes in bello, in fide fortiores*, vingt fois répétée, révélait à tous les regards la pensée de la cérémonie qui allait s'accomplir. Au milieu de la nef s'élevait, entre de véritables gerbes de lumières, un gigantesque catafalque, tout à la fois d'une grande simplicité, et d'une imposante majesté. Les symboles qui ornent les sarcophages des martyrs s'y confondaient avec les insignes des jeunes guerriers; la tunique de l'officier français s'y joignait à la veste du Zouave pontifical, et sur le drap mortuaire, près des épaulettes d'or se croisaient noblement les épées de

ces braves. Aux quatre coins du poële, leurs anciens compagnons d'armes en France et en Italie semblaient monter une garde d'honneur, et des deux côtés priaient dans un saint recueillement plus d'une fois interrompu par les larmes, les nobles familles de ces illustres morts, leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs soeurs, leurs amis d'enfance, du collège surtout, accourus du Maine, de l'Anjou et de tous les points de la Bretagne. Les 600 élèves de St. Francois-Xavier leur faisaient cortège, et l'enceinte réservée au public, comme les tribunes, contenait à peine la foule choisie qui se pressait de toutes parts.

Une émotion indéfinissable s'empare involontairement des coeurs quand on voit s'avancer hors de la sacristie, à la suite de la croix, les enfants de choeur et le clergé. Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Vannes, assisté du R. Père Recteur, de plusieurs Chanoines, du Sous-Diacre, du Diacre et du Prêtre célébrant, lui aussi élève du Collège, frère d'armes de ceux qui sont morts. Tous prennent dans le sanctuaire leur place respective et la messe commence. Elle est exécutée tout entière en faux-bourdon; et le concours des anciens élèves s'ajoutant à celui des nouveaux, les passages les plus délicats sont rendus avec une expression de piété vraiment céleste. Et l'Offertoire surtout, l'orgue fait entendre de sublimes accords, et, à l'élévation, le Pie Jesu de Mozart confond toutes les âmes dans une même prière.

La Messe terminée, le R. P. Matignon, de la Compagnie de Jésus, paraît dans la chaire bordée de franges noires, et, dans un langage qui s'inspire du spectacle qu'il a sous les yeux, il commente avec une éloquence entraînante ce texte du IIe livre des Machabées, ch. VI. v. 28: Fortiter pro gravissimis ac sanctissimis legibus, ils sont morts

avec courage pour défendre les causes les plus saintes, les droits les plus augustes. L'orateur voit dans ces signes de deuil qui s'étalent devant lui autant de trophées de victoire; et, chantant tour à tour la gloire de ces jeunes chevaliers du Saint-Siège et l'invincible constance de ces défenseurs de la patrie, il détache de leur vie des traits de sublime courage, des actes d'une foi héroïque, héritage immortel des d'Héliand, des de Lanascol, des de Bouillé, des de Quatrebarbes et de tant d'autres. Puis montrant ces étendard du Sacré-Coeur que l'un d'eux a empourpré de son sang, il rappelle à tous, dans une péroraison émouvante, que c'est de là désormais que viendra pour l'Eglise et pour la France le salut et la victoire: *Inde salus, inde victoria!*

Alors les chants de deuil retentissent de nouveau; la tribune fait entendre successivement le *De profundis* et le *Libera*, et Monseigneur de Cannes, revêtu de ses habits pontificaux, s'avance avec tout le clergé auprès du catafalque. Pendant que Sa Grandeur récite les dernières prières, jette sur ces glorieux trophées les dernières gouttes d'eau bénite et fait monter vers eux, comme un suprême hommage, la fumée de l'encens; toute la foule est là debout, attendrie, versant ses prières et ses larmes.

Cependant, le clergé rentre dans le sanctuaire et dépose ses ornements de deuil; le diacre et le sous-diacre revêtent la tunique d'or. Monseigneur prend aussi la chape d'or, la mitre précieuse, la crosse pastorale, et la procession se rend au monument funèbre érigé à la mémoire des élèves tués à l'ennemi. Une aux dessins de Mgr de Farcy, ancien élève de St François-Xavier, au ciseau de Mr Félix Ruault, également ancien élève, qui vient d'exécuter le magnifique tombeau du général de La Moricière destiné à la cathédrale de Nantes, cette

œuvre lapidaire s'harmonise parfaitement avec le style de l'église. On lit sur le fronton de l'édifice, dans une charmante rosace, ces paroles: *Dominus custodit omnia ossa eorum*. Les noms de vingt-neuf élèves y sont gravés sur des tables de marbre avec le nom de la bataille où ils sont tombés et la date de leur mort. Ces simples paroles: *Romanae sedi et Patriae se dederunt*, inscrites à la base du monument, résument éloquemment tout leur éloge funèbre. La bénédiction solennelle s'accomplit suivant les rites de la Sainte Eglise, et le silence de la prière succède à ces admirables cérémonies.

Mais ici se place une scène des plus émouvantes et des plus dramatiques que nulle plume ne pourra jamais reproduire. Quand la foule croyait tout terminé et commençait à s'ébranler, on vit apparaître soudain, portée par deux anciens élèves, une couronne en forme de diadème, qu'ils allèrent déposer au pied du monument nouvellement béni. A leur suite s'avançaient les anciens compagnons d'armes et les condisciples de collège de ces vaillants héros dont ils venaient saluer la gloire. Puis ce fut le tour des nouveaux élèves de Saint-François-Xavier apportant eux aussi leur couronne comme tribut d'honneur et promesse d'avenir. Mais quel défilé plus touchant que celui des pères, des mères, des frères, des sœurs, des parents des illustres défunts; et qui pourra redire les émotions qui pénétraient les âmes quand on vit s'avancer, appuyé sur un bras ami, le général de Lauriston, et après lui les familles de Lanascol, du Bourg, Kerviler, Houdet, Lobau, de Quatrebarbes, Olivier et vingt autres.

Et pendant ce temps-là, mille voix s'élevaient vers le Ciel, chantant avec une sainte ar-

deux le cantique sublime :

Pitié, mon Dieu ! .....
Sauvez Rome et la France,
Au nom du Sacré-Cœur.

C'était là, nous le voulons bien, une scène de deuil, mais aussi de triomphe, car il s'exhalait de ces funérailles un parfum de vie et de résurrection.

Quand on a été témoin d'un pareil spectacle, on en garde au cœur un ineffaçable souvenir ; et l'on ne doit pas désespérer du salut de son pays ; c'est ce que disait, vendredi dernier, 21 juin, à la grande salle du Collège, où Monseigneur de Vannes recevait les hommages des jeunes confirmés, celui qui leur servait d'interprète : Vous avez fait de nous des soldats, Monseigneur, de petits soldats de Jésus-Christ, c'est-à-dire du Pape, de l'Eglise et de la France. On dit que le Pape est prisonnier et qu'il compte encore sur ses Zouaves. Oh ! Monseigneur, si vous deviez bientôt voir le Saint-Père, vous lui diriez, j'espère, qu'au Collège Saint-François-Xavier, grandissent les successeurs, les frères des d'Hélian, des de Lanascol, des de Quatrebarbes, des du Bourg et de tant d'autres, que vous les avez confirmés, bien confirmés, et que, comme eux, Bretons ou Vendéens, fiers de leur confirmation, ils veulent être plus tard comme leurs aînés, forts dans le combat, plus forts dans la foi.

(Extrait de la Semaine Religieuse de Vannes.)

Nécrologie.— Le R. P. Coué.

Le 13 Février dernier, quelques mois seulement après avoir déposé les fonctions de Recteur du Collège de Vannes, le R. P. Coué nous quittait pour aller recevoir dans le ciel la récompense promise au bon et fidèle serviteur.

Les travaux de ce Père vénéré, les services qu'il a rendus à la Compagnie sont connus de tous. Les emplois qu'il exerçait l'avaient mis depuis longtemps en rapport avec presque tous les membres des provinces de France et de Champagne: on l'avait vu procureur de province, socius du P. Provincial, Père spirituel, recteur des Collèges de Vannes, de Abeta, de Poitiers et de Vannes; tous avaient connu et aimé les vertus dont Dieu avait orné son cœur.

Le Collège de Tours dans lequel le P. Coué est venu terminer une vie pleine de bonnes œuvres n'a pu voir se déployer l'activité de son zèle. Le peu de temps qu'il y a passé fut pris par la maladie; et la Providence semble ne l'avoir amené au milieu de nous que pour nous édifier par son humilité, son amour de la règle et son abandon à la volonté de Dieu.

Le trésor de ces vertus humbles et cachées n'est sans doute pas moins précieux que celui de ses travaux: nous croyons que quelques détails sur les derniers mois que ce bon Père a passés dans l'obscurité et les souffrances seront agréables à ceux qui l'ont connu dans l'éclat de ses importantes fonctions.

La maladie du R. P. Coué avait commencé avant qu'il ne fût déchargé du rectorat. Au mois d'Août une

grande fête avait réuni tout le collège St-François Xavier autour du R. Père Provincial pour célébrer le cinquantaine de Compagnie du P. Recteur. Quelques jours après cette fête le Père éprouva une grande gêne dans l'articulation du bras droit : il ne pouvait lever le bras sans effort. C'était une douleur locale qui ne présentait encore aucun caractère alarmant. Mais le mal fit des progrès : au commencement de Septembre le Père dut prendre le lit, on le crut atteint d'un rhumatisme articulaire.

Tel était l'état du malade lorsque le Statis le désigna pour venir à Tours remplir les fonctions de Père Spirituel : le voyage n'était pas possible à ce moment : le Père dut attendre quelques jours. Nous le vîmes enfin arriver le 23 Septembre : il était encore souffrant, mais sentait quelque amélioration. Il put recommencer à dire la Ste Messe, non sans de grands efforts, et voulut suivre tous les exercices communs.

Dans l'état où il se trouvait, cette régularité était sans doute pour lui l'occasion de véritables souffrances : la grande difficulté qu'il éprouvait à se servir de son bras droit le tenait dans une sujétion continuelle. Un frère devait l'aider le matin à passer sa soutane. C'étaient aussi de continuels efforts pour lui de revêtir et d'enlever les ornements sacerdotaux ; à l'autel, il ne pouvait accomplir qu'avec une grande gêne les différentes actions du sacrifice. Au réfectoire un scolastique breton, ancien élève de Vannes, se plaçait toujours à côté de lui pour lui rendre les services que ce pauvre bras lui refusait. Malgré cette série de petites souffrances le Père avait tellement à cœur de suivre tous les exercices de la vie commune que l'en priver eût été le faire souffrir davantage. Lorsque, pour le soulager, le Père Ministre lui proposait quelque adoucissement qui

l'aurait écarté de cette régularité : " Oh ! non, répondait-il, la vie commune c'est ma consolation."

Nous ne pouvions voir sans en être touchés le soin que mettait le bon Père à oublier le rang qu'il avait occupé si longtemps dans la Compagnie, ou plutôt il ne s'en souvenait que pour veiller à ce que les autres n'y eussent point égard. Un jour le Père Ministre lui apporta quelques lettres dont l'enveloppe semblait n'avoir pas été coupée : l'incision d'usage n'était pas très-apparente : il n'en fallut pas davantage pour éveiller ses susceptibilités. "Non, non, dit-il, remportez-les, je ne veux pas les recevoir". Le P. Ministre, pour le rassurer, dut lui montrer qu'il faisait erreur et que les lettres avaient été ouvertes.

Le Père Coné essaya de remplir quelques ministères même à l'extérieur. Le 17 Octobre il commença à prêcher un triduum en l'honneur de la Mère admirable, au pensionnat des Dames du Sacré-Cœur à Marmoutiers : il donnait deux instructions par jour : une le matin, l'autre le soir. La maison se trouvait à 3 kilomètres de la ville, on venait le chercher et on le ramenait en voiture. Le 18 il adressait aux élèves une exhortation domestique sur l'observation des règles : il avait pris pour texte ces paroles : "*Satagite ut per bona opera certam electionem vestram faciatis.*" C'était résumer en quelques paroles l'histoire de toute sa vie. Ce fut aussi le dernier effort de son zèle. Le brouillon de cette instruction, retrouvé depuis, indique assez que le Père ne put l'écrire qu'en se servant de la main gauche, employant ainsi jusqu'au bout ce qui lui restait de forces pour travailler à la gloire de Dieu.

Le 19 il ne put dire la messe : il fut remplacé à Marmoutiers par un autre Père ; dans l'après-midi il dut de nouveau se remettre au lit se trouvant pris de la fièvre.

L'état du malade réclamait des soins constants. Le Révérend Père Provincial eut la délicate attention de faire venir le Frère Fauvel, infirmier de Vannes, qui avait déjà soigné le Père Coué et qui, par son dévouement et sa vigilance, adoucit autant que possible les derniers jours de ce bon Père. On suivit en tous points le même traitement qui avait été commencé à Vannes ; le Père d'ailleurs lui-même y tenait. Malgré ces soins le bras enfla considérablement et devint très douloureux.

Ce progrès du mal nous inquiétait. Le R.P. Recteur se décide à provoquer une consultation qui a lieu le 6 Novembre. Le docteur Herpin, chirurgien distingué, après avoir examiné le bras déclare l'état du malade très grave : il y a une fracture ; si le Père était moins âgé et d'une nature plus vigoureuse il ne faudrait pas hésiter à faire l'amputation. Ce parti est impossible. Tout ce que nous pouvons espérer, dit le docteur, c'est d'amener une ankylose.

Toute espérance de guérison se trouvant perdue du côté de la terre, nous nous adressons au Ciel : et le 9 nous commençons une neuvaine de Messes et de communions en l'honneur de nos Pères Martyrs de la Commune. Mais Dieu qui, tant de fois a glorifié ses serviteurs par la guérison des malades et des infirmes, ne voulut pas que leur intercession servît à retarder le jour où ce Père vénéré devait arriver à la gloire des élus.

Alors commença pour notre cher malade une période d'immobilité et d'inaction qui, je crois, ne fut pas la moindre de ses souffrances. Après une vie si active se trouver tout à coup arrêté, retenu dans le lit, privé de toutes les occupations qui avaient fait sa vie et lui avaient donné des forces dans la vieillesse ; ce fut pour le Père Coué une croix bien lourde. Il la reçut en vrai religieux, en digne

enfant de St Ignace. L'accomplissement de la volonté de Dieu fut tout son désir ; souvent on l'entendait répéter ce mot : "la volonté de Dieu." Il se reposait l'esprit par la lecture de l'Ecriture Sainte et de la Vie des Saints. Trois jours avant la fête de Noël, le R. P. Provincial passant quelques heures à Tours, le P. Coué demanda à recevoir sa bénédiction comme une consolation et un soutien dans ses souffrances. Peu de temps après il demanda aussi à être béni par Monseigneur l'Archevêque qui était venu présider une cérémonie religieuse dans notre église.

Le Père s'affaiblissait de plus en plus : dans le commencement de sa maladie il avait communié tous les jours, plus tard son état d'affaiblissement l'en empêcha : il dut se borner aux communions des dimanches et des fêtes. Pendant une dizaine de jours dans le courant du mois de Décembre le médecin avait essayé de provoquer une réaction ; et le Père par obéissance était descendu à la salle pour les récréations de midi et du soir ; mais quel que fût son bonheur de se retrouver avec la communauté, sa faiblesse lui rendait ces exercices pénibles. Bientôt il fallut y renoncer.

Sa faiblesse allait toujours en augmentant ; les membres se paralysaient : le bon Père ne pouvait plus aller bien loin. Le Dimanche, 10 Février, le R. Père Recteur lui administra le Saint Viatique et l'Extrême-Onction en présence de la Communauté ; et le 13 à quatre heures et quart du matin tout était fini ; le Père avait rendu son âme à Dieu.

Le lendemain eut lieu dans notre église le service funèbre. Le R. Père Recteur du Collège du Mans était venu lui aussi unir ses prières aux nôtres. Et nous qui avons été témoins des derniers actes de vertu de ce saint religieux, nous conservons le souvenir de ses exemples : le

bon Père nous avait montré comment l'on persévère jusqu'à la mort dans la Compagnie de Jésus.

Le R. P. Jeantier. / (Extrait du journal la Bretagne.)

Nous avons aujourd'hui à apprendre à nos lecteurs une mort dont ils seront douloureusement surpris, c'est celle du R. P. Ferdinand Jeantier, de la Compagnie de Jésus, depuis plus de 22 ans l'Apôtre infatigable de la jeunesse au Collège de St. François-Xavier à Vannes. Quels que soient les témoignages de vénération et de reconnaissance dont cette ville entoure à l'heure présente sa douce mémoire, nulle part ce bon Père n'éveillera des sentiments plus sympathiques que dans le cœur de ceux qui, dispersés aux quatre coins de la France et du monde, ont eu le bonheur de s'appeler ses enfants. Nous avons été cent fois les témoins des heureuses rencontres où se retrouvaient avec leur Père bien-aimé d'anciens élèves qui ne l'avaient pas revu depuis de longues années ; et à la touchante émotion qu'ils éprouvaient alors nous devinons facilement la douleur profonde dont ils seront saisis en apprenant cette mort que rien n'annonçait devoir être si soudaine. Car c'est le mercredi 8 mai, jour où l'église célèbre l'anniversaire de l'Apparition de St. Michel Archange au mont Gargan ; vers les 10 heures du matin, que le P. Jeantier a été frappé d'une congestion cérébrale ; et c'est le même jour, vers les sept heures du soir, après

avoir reçu l'extrême onction et l'indulgence de la bonne mort qu'il s'est doucement éteint, alors que, réunis autour de son lit, les Pères du Collège demandaient aux Saints Anges de venir à la rencontre de cette âme qui devait leur être si chère.

Voici quelques détails biographiques écrits en toute hâte, dont nous saurons gré néanmoins, nous l'espérons, les nombreux amis restés fidèles à son souvenir.

Le P. Jeantier était né à Liesle, canton de Quingey, dans le département du Doubs le 20 Février 1799. Ce que nous savons de sa première enfance ne fait que confirmer l'opinion où nous sommes que des grâces de protection particulière ont toujours récompensé sa vertu simple et confiante. Mais la première fois qu'il nous apparaît avec un caractère plus marqué, c'est en 1816 au petit séminaire de St Acheul, où il faisait alors ses études littéraires. L'abbé Martin, dans sa vie de Madame de Bonnault d'Houet, a raconté dans une page charmante comment le jeune Jeantier conduit aux portes du tombeau en fut tout à coup rappelé par le vœu qu'il fit d'entrer dans la Compagnie de Jésus ; vœu qui pour le vertueux jeune homme, comme on se plaisait à le nommer, ne devait pas tarder à se réaliser. Six ans plus tard, en effet, le jour de la fête de Saint Michel, le 29 Septembre 1822, il est admis au noviciat de Montrouge où Dieu éprouva souvent sa vertu sans ébranler un instant son courage. Le P. Varin dont il était l'enfant de prédilection l'avait même assuré dès lors qu'il mourrait Jésuite. Après son noviciat, il est envoyé à St Acheul, où il étudie la théologie tout en remplissant l'emploi de surveillant. Dès 1829, déjà prêtre, il commence au Collège de St Michel de Fribourg en Suisse, auprès des petits enfants, cet apostolat qui sera l'âme de sa

vie entière.

Ce qu'il fit alors pour conserver au cœur de ses Congréganistes l'innocence et la piété en leur inculquant la dévotion aux Saints Anges, il le fera pendant 50 ans encore, et jusqu'à son dernier jour tous ceux qui le rencontreront se feront un bonheur de saluer son bon ange.

Peut-on avoir une idée de l'influence toute puissante qu'il exerça sur les enfants ? qu'on lise la biographie d'Auguste le Segretain et l'on saura ce qu'a été le Père Jeantier non seulement à Fribourg où il resta jusqu'en 1832, mais en Espagne au Collège du Passage dont le chassa en 1834 la révolution triomphante, mais partout où il devait porter ses pas. C'est en 1835, qu'il fait à St Acheul sa troisième année de probation et en 1836, il est de nouveau à Fribourg. Il y fait ses grands vœux le 15 Août de la même année et il ne quittera plus le collège jusqu'au sac de la ville en 1847. Exilé de nouveau, c'est vers la Belgique que le dirigent ses supérieurs jusqu'en 1855 et il reprend au pensionnat de Brugelette ses traditions de Fribourg. Rappelé en France en 1856, il est nommé ministre à la Maison de St Michel de Laval, mais il n'y pouvait vivre, les enfants lui manquaient. Il fut donc désigné cette année là même pour venir au Collège Saint-François-Xavier qu'il ne devait plus quitter. Le R. P. Pillon, alors recteur du Collège, ne put s'empêcher de s'écrier en apprenant cette nouvelle : ah! quel bonheur pour mes petits enfants ! Depuis 22 ans, il avait recommencé à Vannes le ministère qui faisait ses délices et nul ne pourra dire avec quel fruit pour les âmes de ses enfants il sut se dépenser tout entier. Mgr de Léséleuc, mort évêque d'Autun, ne se lassait point d'admirer la tendresse ingénieuse et dévouée qui lui permettait d'avoir accès dans tous

les cœurs. Car ce n'était pas aux plus jeunes élèves du Collège seulement qu'il faisait du bien, mais les plus grands n'oubliaient jamais qu'il leur avait servi de guide quand ils étaient moins avancés en âge. A Cannes aussi on aimait, en parlant de lui, à l'appeler le Père aux anges et tous les élèves qu'il a dirigés ont surtout à cœur cette dévotion. Comme les fonctions qu'il remplissait au Collège lui laissaient chaque jour quelques heures de liberté, il en profitait pour répandre son zèle soit dans les communautés religieuses, soit auprès des malades qu'il visitait sur leur pauvre grabat.

Jusqu'à ces dernières années, il confessait grand nombre de pénitents et Dieu sait combien il se montrait plein de charité et de miséricorde. Mais depuis deux ans bientôt ses jambes lui refusaient leur service et son cœur souffrait beaucoup de cet état d'inaction. Ses forces cependant semblaient se soutenir et lui promettre des jours plus longs quand la mort l'a frappé.

Nous venons de le conduire à sa dernière Demeure, avec un concours considérable de fidèles de tous les rangs. Le R.P. de Cagneray, Recteur du Collège St. François-Xavier, a célébré la Ste Messe; Monsieur le curé de la cathédrale a fait l'absoute, et Monsieur Villéosse, chanoine titulaire, a récité au cimetière les dernières prières de l'Eglise. C'est là qu'il repose non loin du R.P. Le Len, avec lequel ceux qui l'ont connu lui trouveront plus d'un trait de ressemblance.

Le R. P. Joseph Romano de la Compagnie de Jésus. (Extrait du Journal la Turquie du 2 Avril 1878.)

La Compagnie de Jésus, le clergé de Constantinople, la société des savants et notre ville de Péra viennent de perdre un de leurs membres les plus distingués dans la personne du R. P. Joseph Romano, Recteur du Collège de Sainte Pulchérie. A peine rétabli d'une grave maladie qui l'avait éprouvé pendant tout un mois, au moment où tous ses amis se réjouissaient de sa guérison, il fut soudainement enlevé par une affection organique du cœur, le matin du 27 mars dernier, à l'âge de 68 ans. Cette mort inattendue a produit un deuil universel parmi toutes les personnes qui s'honoraient de son amitié, et qui avaient pu apprécier ses rares mérites et ses qualités éminentes.

Littérateur et mathématicien, profond philosophe et théologien éclairé, archéologue et numismate distingué, le R. P. Romano occupait une place importante parmi les savants italiens de nos jours. Il était membre de l'Académie des sciences et lettres de Palerme, ainsi que d'autres académies à l'étranger. Pendant de longues années il avait enseigné les mathématiques, et professé la philosophie et la théologie au grand Collège de Palerme, fréquenté constamment par un millier d'élèves. Il fut préfet des études dans ce même collège, et longtemps aussi directeur du musée d'antiquités et de la bibliothèque publique, qu'il enrichit considérablement. A cause de l'universalité de ses talents et de ses connaissances, ses supérieurs lui confiaient toujours les missions les plus importantes et les plus difficiles, et il s'en acquitta toujours avec une distinction re-

marquable. Dans toutes les villes où il a vécu, en Italie et en Espagne, une place honorable lui était toujours réservée dans les académies ou réunions des savants, et dans les bureaux d'examens des séminaires et des universités. Par ses études approfondies de numismatique, il avait illustré et publié plusieurs monnaies anciennes, surtout de la Sicile, et avait été en relation avec plusieurs savants dans cette branche, parmi lesquels le duc de Luynes à Paris et le comte Prokesch-Osten à Constantinople. A la vaste étendue de son savoir, dont peuvent faire foi les ouvrages de Philosophie, les mémoires et les discours qu'il nous a laissés, ainsi que les volumineux manuscrits destinés à la publication, il réunissait un goût particulier pour l'épigraphie et les beaux-arts.

Mais tous ces mérites étaient infiniment relevés par l'éclat de ses vertus chrétiennes et religieuses. A la fois prudent, humble, magnanime, charitable envers tous, surtout envers les pauvres, oublieux de lui-même, dévoué pour les autres, il était toujours prêt à aider de ses conseils, de son assistance, de ses bons offices, tous ceux qui s'adressaient à lui. A cause de sa rare prudence dans le maniement des affaires, ses supérieurs avaient recours à lui dans les circonstances les plus difficiles. C'est ainsi que dans les temps orageux des révolutions survenues à plusieurs reprises en Italie, et dont la Compagnie de Jésus était la première victime, on lui confiait même le gouvernement extraordinaire des maisons.

Il était professeur de théologie au grand séminaire de Salamanque, lorsqu'il fut envoyé en 1864 à Constantinople avec le R. P. Aloisio pour y établir un collège et une mission de son ordre. Sa grandeur d'âme et sa confiance en Dieu surent triompher des difficultés

que présentait cette première institution, et c'est à lui que le Collège Ste Pulchérie doit en grande partie son établissement et son développement progressif. Dans sa nouvelle mission il travailla, comme il avait fait partout ailleurs, donnant l'exemple, édifiant par sa régularité, dirigeant par ses lumières, se faisant tout à tous pour encourager le zèle de ses Pères, et des autres zélés missionnaires qui s'adressaient souvent à lui pour demander conseil. A Constantinople comme ailleurs, il sut s'attirer les égards des personnages les plus haut placés, l'estime des savants et de toutes les personnes distinguées, l'amour de ses élèves, la reconnaissance des malheureux, le respect et la vénération de tous ceux qui l'approchaient.

Les obsèques de cet excellent Père ont eu lieu le jeudi 28 mars à la chapelle du Collège. Après l'office, Monseigneur Grasselli, vicaire apostolique, a célébré la messe de *Requiem* et a donné l'absoute. Mgr Hassoun, patriarche arménien catholique, et Mgr Azarian, archevêque du même rite, assistaient à la cérémonie funèbre, ainsi que tous les autres prélats, les Chefs des ordres religieux, et un grand nombre de prêtres du clergé séculier et régulier, latin et arménien. Une foule nombreuse des amis du Père, des parents des élèves, d'anciens disciples, l'élite de la société de Péra, étaient venus s'associer à l'immense deuil de la maison Ste Pulchérie, et rendre le dernier témoignage d'amitié et de respect à l'illustre défunt. Il est regrettable que l'exiguïté du local et la modestie religieuse aient obligé les Pères Jésuites à restreindre les invitations, quant au nombre et au rang des personnes; car nous savons que plusieurs personnages haut placés auraient tenu à assister aux funérailles d'un homme si éminent.

Après la cérémonie ; un nombreux convoi formé de tous les élèves, des Pères de la maison, des membres du clergé et de plusieurs autres personnes l'accompagna à l'église du St Esprit, où Monseigneur Galibert, curé de cette paroisse, dans sa libéralité et son attachement envers le pieux missionnaire, a voulu lui rendre les derniers honneurs sur un somptueux catafalque. Les religieuses de N.D. de Sion et les Frères des Ecoles chrétiennes avec leurs pensionnaires et élèves assistaient à ces dernières prières. Les restes mortels du vénéré Père ont été déposés immédiatement après dans le caveau où quelques années auparavant, grâce à ses soins, avaient été déposées les cendres des anciens Pères Jésuites morts à Constantinople en se dévouant au service des pestiférés. Cette lugubre cérémonie s'est accomplie au milieu des larmes et des gémissements de l'assistance désolée d'une si grande perte.

Le R.P. Romano était né dans la ville de Termini en Sicile, le 3 Janvier 1810 ; il était entré dans la Compagnie de Jésus à l'âge de 14 ans ; il avait passé dans la mission de Constantinople 13 ans et sept mois, et dans sa charge de Recteur du Collége St Pulchérie 4 ans et dix mois. Sa mémoire sera toujours en bénédiction auprès des personnes qui ont eu le bonheur d'être édifiées par ses vertus. Elles se consolent uniquement dans la pensée que son âme bienheureuse est allée recevoir la récompense de ses longs travaux, qu'il avait toujours consacrés à la gloire de Dieu, à la défense de l'Eglise, au développement des sciences, à la direction de l'enseignement et au véritable bien de la société.

A. M. D. G.

Table des Matières.

Pages.

Chine. — Mission du Tché-li Oriental. La Famine.....

1. — Lettre du P. Edel au P. Blino à Laval ..... 1.
2. — Lettre du P. Edel au P. Feyerstein à St Acheul ..... 6.
3. — Extrait d'une lettre du P. Edel ..... 27.
4. — Lettre du P. Hoeffel au F. Hamann à St Acheul ... 32.
5. — Lettre du F. Pelte. — Derniers jours du R.P. de Rabaudy. 36.
6. Chine. — Mission de Nankin. — Service funèbre en l'honneur de Pie IX à Chang-hai ..... 40.
7. — Lettre du P. Chevalier au F. Gain à Zi-ka-Wei ... 43.
8. — Lettre du P. Seckinger au P. Tailhan ..... 47.
9. Maduré. — Lettre du P. Cartier à plusieurs Pères et Frères de Zi-ka-Wei. 51.
10. Australie. — Extraits de plusieurs lettres du P. Daly à son frère ... 62.
11. — Melbourne. — Extrait d'une lettre du P. Joseph O'Malley. 72.
12. — Extrait d'une lettre d'un P. de Melbourne ..... 75.
13. Amérique. — Canada. — Extrait d'une lettre du P. Rester ..... 76.
14. Espagne. — Province d'Aragon. — Mission des Philippines. — Extrait d'une lettre du P. Puntas ..... 79.
15. — (Lettres de Royaume). Mission de l'Equateur. — Extrait d'une lettre du P. Lopez au R.P. Gomez ..... 82.
16. France. — Intercession du P. Olivaint ..... 86.
17. — Vannes. — Collège St François-Xavier. Inauguration du monument élevé à la mémoire des élèves tués devant l'ennemi ... 93.
18. Nécrologie. — Le R. P. Coué ..... 99.
19. — Le R. P. Jeantier ..... 104.
20. — Le R. P. Joseph Romano ..... 108.
21. Table des Matières ..... 113.

Notice sur le Père Ernest Chambellan directeur de l'Ecole Apostolique de Poitiers.

Le Père Ernest Chambellan vient de mourir à Poitiers le 17 Juillet. Nous empruntons à diverses correspondances les détails qui suivent sur sa vie et sur ses derniers moments. Voici comment s'exprime le courrier de la Vienne: Nous avons annoncé, la semaine dernière, la mort du P. Ernest Chambellan, de la Compagnie de Jésus, Directeur de l'Ecole Apostolique de Poitiers, et ancien supérieur de la Résidence du Jésus.

Le lendemain de sa mort, un nombreux convoi auquel avaient tenu à assister les représentants du Clergé et des Ordres religieux, ainsi que plusieurs des notabilités de notre cité, accompagnait au lieu de son repos le pieux religieux si prématurément enlevé à la direction de l'Œuvre à laquelle il avait voué sa vie. Rien de touchant comme les larmes de ses enfants d'adoption subitement privés de leur Père, ni de plus courageusement chrétien que la résignation de ses vénérables parents, offrant à Dieu pour la dernière fois le sacrifice de l'aîné de leur fils.

Né à Paris le 17 mars 1831, il avait fait avec distinction ses études littéraires, en partie à Paris sous la direction de Monsieur l'abbé Poilloup dont l'établissement, si justement estimé, devint plus tard le Collège de la Compagnie de Jésus à Paris-Vaugirard, et en partie à Fribourg et à Brugelette; là il se rencontra avec l'élite de la jeunesse française, qui ne craignait pas de s'exiler pour demander aux Révérends Pères Jésuites une éducation alors prohibée sur le sol de la patrie.

Le 9 Octobre 1851, il entrait au Noviciat de la Compagnie de Jésus à Saint-Acheul. Noviciat, études littéraires, philosophie, théologie, enseignement des classes de grammaire d'abord, puis des humanités et de la Rhétorique à Paris, à Metz, à Vannes, tel est en peu de mots le résumé de ses 20 premières années de vie religieuse. Formation lente et laborieuse, mais féconde, qui mûrit la vertu et le talent et développe toutes les aptitudes données par Dieu au Religieux qu'il a choisi pour faire son œuvre au milieu des hommes. Qu'il nous suffise de dire que partout il acquit, avec l'affection des jeunes gens, la réputation méritée de professeur distingué et de Religieux exemplaire. A Laval, au cours des études théologiques, il lui fut encore donné de dépenser largement son zèle, et aussi ses forces, auprès des jeunes ouvriers de l'association de Notre Dame de Beauregard, œuvre éminemment catholique et populaire, où se sont formés à l'apostolat et aux œuvres ouvrières nombre de religieux de la Compagnie de Jésus. Il y trouva le P. Alexis Clerc, élève de l'Ecole Polytechnique, ancien officier de marine, tombé sous les balles de la Commune le 24 mai 1870, pour prix de son double dévouement à son pays et aux jeunes gens.

Le troisième an de probation (Laon 1868), puis une année passée comme ministre à la maison d'Angers, précédèrent aux importantes fonctions auxquelles il était destiné par ses supérieurs.

Enfin, en septembre 1870, le R.P. Chambellan fut nommé supérieur de la Résidence du Jésus et chargé de la fondation et de la direction de l'Ecole Apostolique à Poitiers.

Ce fut alors que s'ouvrit à son zèle un nouveau et vaste champ, et qu'il se dévoua sans réserve à l'œuvre vraiment capitale de sa vie.

Préparer à l'apostolat, sous quelque climat et dans quelques conditions qu'il s'exerce, des jeunes gens joignant à la piété et au talent le désir de se consacrer au salut des âmes, tel est le but des Écoles Apostoliques fondées par la Compagnie de Jésus. Elles ne constituent pas une œuvre exclusivement utile à la Compagnie, une sorte de petit noviciat, comme il s'en est établi récemment, et avec grand fruit, dans plusieurs instituts religieux. Ce qui les distingue, c'est la généralité même de leurs vues. Ce sont autant de pépinières d'apôtres prêts à suivre la direction qu'il plaira à Dieu de leur donner, et à déployer leur zèle en telle contrée qui leur sera désignée par la vocation divine. Aussi le R. P. Chambellan, dans les huit années qu'il lui fut donné de consacrer à sa chère école, put-il voir ses enfants dispersés dans toutes les parties du monde, et attachés à un grand nombre d'instituts ecclésiastiques et religieux. Le clergé séculier, les ordres de St Benoît, de St Dominique, de St François, la Compagnie de Jésus, les congrégations du St Esprit, des Oblats de Marie Immaculée; les instituts des Frères des Écoles Chrétiennes, de St Gabriel etc., d'autres encore, comptent dans leurs rangs d'anciens Apostoliques de Poitiers.

Ce que pareille œuvre exige de zèle, d'activité, de démarches de toute nature, et par suite, de perspicacité, de douceur, de patience, il est plus aisé de le sentir que de le décrire; car au travail toujours ardu de l'éducation des jeunes gens vient s'ajouter le soin délicat d'étudier et de diriger des vocations aussi nombreuses et aussi variées. C'était

depuis 1870 la mission du R. P. Chambellan à laquelle il joignit pendant 6 ans la charge de Supérieur de la maison du Vésinet.

En dépit d'un asthme souvent fort douloureux, et d'infirmités précoces, il semblait devoir fournir encore une longue carrière de dévouement et de sainteté. Dieu en avait disposé autrement ; et quelques heures de maladie amenèrent la suffocation à laquelle il succomba. Rien de plus calme et de plus pieux que ses derniers moments. Fortifié par les Sacrements de l'Eglise reçus en parfaite connaissance, il attendait dans une paix religieuse la venue du Seigneur. C'est qu'après tout l'heure de la mort importe assez peu à l'apôtre : il suffit que le Souverain Maître le trouve sur la brèche après une vie dépensée pour sa gloire et sanctifiée par son amour.

Le 17, à 4 heures et demie du matin, pendant son action de grâces, le R. P. Chambellan alla contempler au ciel ce même Jésus qu'il pressait une fois encore sur son cœur dans la sainte Communion. - L'Ecole Apostolique perdait un père ; mais elle acquérait auprès de Dieu un protecteur qui ne saurait l'oublier, non plus que les nombreuses âmes auxquelles il a si souvent donné la paix et la lumière.

Les détails qui suivent sont tirés de correspondances particulières :

Le P. Ernest Chambellan avait jeté tout son cœur dans son œuvre. Il s'y donnait, s'y dépensait tout entier, avec goût, avec amour, avec dévouement. Ceux qui l'ont vu de plus près à l'œuvre savent de quelle affection tendre et forte il entourait ses enfants, avec quelle sollicitude il

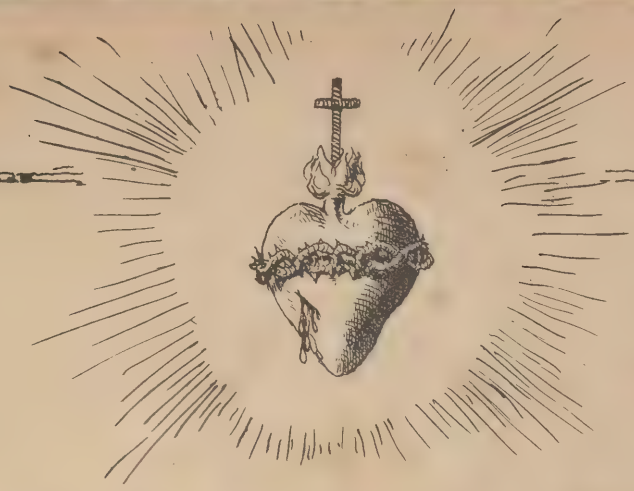
veillait sur les malades, de quel bon sourire il encourageait les progrès et soutenait les courages des jeunes natives ardentes et parfois difficiles, qu'il avait à cœur de conquérir sans réserve à Jésus-Christ. Les élèves de l'École Apostolique se rappelleront longtemps ces entretiens si pieux du 1er Vendredi du mois, où il épanchait devant le Saint-Sacrement et ses enfants son âme d'apôtre et de Père. Oh! comme alors sa parole devenait grande, incisive, animée. Avec quel regard plein d'amour il regardait le Tabernacle et la Croix, avec quel accent il en parlait, lui, l'homme du Sacré-Cœur et l'homme du Sacrifice!

C'est au milieu de ces travaux que le bon Maître a voulu couronner son serviteur. Au commencement du mois de Juillet, il avait été un peu plus souffrant d'un asthme fort douloureux qui le gênait depuis plusieurs années, mais sans qu'il y eût rien d'alarmant ni pour lui ni pour la Communauté. Il paraît que dans cet état de souffrance, il s'exposa à un courant d'air. Bref, sur la fin de la semaine, le sang commença à affluer à la poitrine, des vomissements de sang suivirent, et l'engorgement des poumons s'opéra peu à peu. Malgré cela le P. Ernest continuait sa besogne: le vaillant soldat voulait mourir sur la brèche. Un des Pères professeurs de l'Université, le P. Botalla, n'était cependant pas rassuré, et manifestait quelques inquiétudes. Dimanche, le Père se sentant très fatigué, consentit à voir son Médecin, qui ne lui prescrivit que la modération dans le travail; le lendemain, seconde visite, même prescription. Dans l'après-midi, le P. Botalla inquiet écarta les Apostoliques et obtint que l'on consultât un autre médecin, avertissant que le cas pouvait être beaucoup plus grave qu'on ne le supposait.

Grande alors fut la douleur des Apostoliques : ces pauvres enfants firent en commun le vœu d'envoyer à Lourdes leur bien-aimé Père, s'il guérissait ; et ils se relevaient de demi-heure en demi-heure devant le Saint-Sacrement. Mais le bon Dieu voulait à tout prix enlever ce cher Père.

Mardi matin, les vomissements de sang continuèrent, la suffocation augmenta. Trois médecins consultés prescrivirent un traitement énergique, tout en annonçant que la mort s'approchait, et qu'il n'y avait plus qu'à administrer les derniers sacrements. Vers 9 heures, le Révérend Père Recteur annonça clairement au cher malade qu'il fallait dire adieu à ses frères et à ses enfants. Le Père répondit doucement "Je suis prêt". Il avait communié le matin à 5 heures et demie ; il reçut de nouveau la Sainte Communion en viatique et l'Extrême-Onction, avec une grande paix, et après avoir demandé pardon à la Communauté des fautes qui lui étaient échappées. Le R. P. Henri Chambellan, son frère, Recteur de St Joseph assista à une partie de la Cérémonie et demeura près de lui. Un exprès alla prendre Monsieur et Madame Chambellan à Bayeux ; le courage et la résignation des parents furent aussi généreux que ceux de leurs enfants. La journée et la nuit se passèrent sans aggravation, mais sans mieux non plus. A 4 heures, nouvelle Communion : c'était la troisième depuis moins de 24 heures ; récompense délicate accordée par le bon Dieu au soin pieux avec lequel le bon Père disposait ses voyages pour ne jamais manquer de célébrer la messe, au prix parfois de fatigues considérables. Quelques minutes après ; la suffocation était extrême, 4 ou 5 minutes au plus d'agonie, pendant lesquelles le P. Palomba donna une dernière absolution *in extremis*, et le

P. Henri Chambellan qui priait dans une chambre voisine put accourir : ce tout fut fini ici-bas. L'âme du Père était allée continuer au Ciel son action de grâces. Après qu'il eut rendu le dernier soupir, les enfants sont venus en larmes lui baiser les pieds et les mains. On le descendit au parloir sur un lit de parade : alors pendant toute la journée, ce fut un vrai pèlerinage auprès de son corps. On venait prier, faire toucher des objets de piété ; les nombreuses personnes qu'il dirigeait pleuraient comme des enfants. Le service funèbre s'est fait au milieu des larmes et des sanglots de toute l'assistance. Les Apostoliques chantèrent le Libera, mais ils ne pouvaient l'achever, tellement ils pleuraient. Un nombreux convoi auquel avaient tenu à assister les représentants du Clergé et des Ordres religieux ainsi que plusieurs des notabilités de Poitiers, accompagna l'humble religieux au Champ du Repos. C'est à Notre Dame du Lys qu'il a été enterré. C'est dans ce petit cimetière qu'il a fait établir et orner avec tant de soin, c'est au pied d'une statue de l'enfant Jésus qu'il dort en paix en attendant la Bienheureuse Résurrection. Rien de touchant comme les larmes de ses enfants, ni de plus courageusement chrétien que la résignation de ses vénérables parents offrant à Dieu pour la dernière fois l'aîné de leurs 3 fils, consacrés à son service. Lorsque l'enterrement fut terminé, les Apostoliques éclatèrent de nouveau en sanglots, puis ils revinrent tristement au Jésus.



A.M.D.G.

Lettres

DES

SCOLASTIQUES

de

LAVAL

n·3

Magnopere juverit crebro alios de aliis certiores fieri ac audire quae ex variis locis ad ædificationem & eorum quae geruntur cognitionem afferuntur. (*Constitut. VIII. 1.*)

1878.

A. M. D. G.

Les Scolastiques de Laval

aux Pères et Frères de N.D. de Ste Croix.

Nos R. R. Pères et nos C. C. Frères

P.C.

Chine. — *Mission du Tché-li Oriental.*

On nous communique et nous nous empressons de publier la dernière lettre du P. Edel, écrite deux jours seulement avant les premières atteintes du mal qui devait l'emporter si rapidement.

Le P. Edel au P. Figerstein à St Aubert

3 Mai 1878

Mon bien cher Père P. C.

Voici la 3me lettre, à vous destinée depuis trois mois, alors que ma première est encore au deuxième tiers de la route qui mène auprès de vous. Ainsi le veut votre charité si peu oublieuse de moi, et récipro-

quelconque, ainsi le permet la Providence qui m'octroye un peu de temps, toujours, quand il le faut, pour épancher mon cœur en causant avec un ami.. Causons donc, puisque ainsi il plaît au ciel! Merci d'abord pour votre souvenir toujours cher, et pour vos nouvelles de France toujours tristes; et pour vos prières imprimées, qui seront fidèlement remises aux destinataires. Vous me faites le plaisir de désirer quelques photographies chinoises, je vais en joindre à la présente, avec réserve de vous en envoyer d'autres, à vous ou au R. P. Durand, pour la consolation de vos convalescents; circonstance qui me permettra encore de causer un peu avec vous. Pourtant, je dois le dire, le temps ne prête guère à la photographie dans le Tché-li S.E. Est. Nous continuons de nager en pleine misère. Le bateau sombre à vue d'œil. Dieu seul peut nous remettre à flot. Il y manque de cœur pour entreprendre quoi que ce soit. L'an passé je n'ai pas même exhibé l'appareil, cette année-ci, dans le but de faire de la propagande en faveur de nos affamés, je vais essayer de portraicter quelques types chinois, orphelins, séminaristes, paternités, en curiosités, dont vous recevrez des échantillons. Hier j'ai pris le cliché d'une illustration Catholico-Pé-tchélienne, je veux dire celui de notre licencié récemment converti et baptisé par le P. Müller. Cet excellent homme, d'une trentaine d'années, est très probablement le premier Kinjen ès lettres (licencié) qui, depuis plus d'un siècle, se soit converti du paganisme à la religion chrétienne et ce motif d'intérêt. Il est jeune, il est riche, possède plusieurs centaines d'arpents de terre, ayant chez lui un précepteur pour ses enfants, jouissant d'ailleurs d'une réputation bien méritée de science et d'honnêteté! J'allais dire de vertu, car il en a

beaucoup; de la modestie surtout, chose si rare partout et introuvable chez les païens. Il fait aujourd'hui la la classe de chinois à nos scolastiques et il corrige les compositions de nos aspirants au baccalauréat, vivant à la Résidence comme un particulier ordinaire, sans aucune prétention. Sa conversion ne tardera pas d'attirer dans les filets du P. Müller beaucoup d'autres gros poissons. Le jour de Pâques notre licencié reçut ici la visite de deux de ses amis, bacheliers ès lettres décorés de leurs boutons, et animés des meilleures intentions en faveur de la religion du Seigneur du Ciel. Ils ont assisté à la Messe et au salut du St Sacrement. On compte sur eux; le P. Müller se promet de les captiver. Pour moi, quand ils reviendront, je tâcherai de les prendre en photographie, s'ils y consentent, et je vous enverrai ces produits de la littérature Pé-tchélienne.

En fait de conversions, puisque nous sommes sur ce chapitre, je vous dirai que, avant hier soir, le P. Fourmont annonçait au R. P. Supérieur d'ici, une levée de deux mille catéchumènes sérieux, déjà stylés et éduqués, pour lesquels il demande 500 catéchismes et des catéchistes en proportion! quel merveilleux coup de filet!

Ainsi Dieu semble vouloir combler les vides que la maladie et la faim continuent de faire dans les rangs de nos chrétiens. Car les nouvelles du Céleste Empire que nous vous envoyons ne sont guère réjouissantes, sous aucun rapport, témoins les P.P. Denizot, Petitfils, de Rubaudy, Pelte... emportés coup sur coup après quelques jours seulement de fièvre typhoïde. Les Chinois, eux, ont le sang moins vif, la tête plus calme, et puis leurs médecins

connaissent le moyen de les guérir; cela me semble incontestable puisque je constate que sur 10, 20, 40 malades confiés aux bons soins de ces Hippocrates de campagne, pas un n'est forcé de plier bagage pour l'autre monde. Au lieu d'user leurs fonds de culotte sur les bancs de l'école durant une quinzaine d'années, au lieu de dépenser force argent et talent pour l'acquisition incomplète d'innombrables notions médicales et pharmaceutiques, notions qui varient suivant les temps et les maîtres, nos guérisseurs chinois se contentent de suivre les leçons de l'expérience consignées dans leurs livres. Telle maladie, tels symptômes, tel remède: ils ne connaissent que cela, cela leur suffit, cela leur réussit, sans études et sans diplômes. Aucun de nos orphelins n'est mort; aucun, nous l'espérons ne succombera plus tard, quoique selon toutes les prévisions, tous devront passer sous les fourches caudines de l'épidémie. J'aurais mieux fait de dire "sous les aiguilles de la faculté" puisque en effet leur guérison s'obtient, en grande partie, par l'acupuncture. Dès qu'un malade se présente, on lui tâte le pouls, longuement, sérieusement, puis, suivant l'espèce et le degré de la maladie, le médecin armé d'une aiguille à matelas pique très profondément le patient soit au nez, soit aux tempes, soit à la nuque, soit au bras, aux mollets etc., soit en deux, soit en trois endroits différents, soit même un peu partout... selon la gravité du mal. Il sort de la piqûre quelques gouttes de sang..... et 9 fois sur 10 le patient est guéri. Une infusion de n'importe quoi achève de remettre le piqué, et au bout de 3 à 4 jours il n'est plus question de rien. Voilà comment les choses se passent actuellement dans notre collège-orphelinat. Et l'extérieur je vois aussi nos chrétiens unanimes à ne pas mourir. Tous les jours je cours aux extrêmes-

onctions, je connais des familles où tout le monde est ou était malade, mais on ne meurt point.... si l'on a eu la précaution d'appeler le médecin à temps et de suivre fidèlement ses prescriptions. Donc, vive la médecine chinoise! et vive l'expérience, les remèdes de bonne femme éprouvés par 20 ou 30 siècles de succès persévérants. Ainsi vous guérit-on par ici de la scarlatine, du choléra morbus, et d'une foule d'autres maladies réputées incurable dans votre Europe. L'unique point noir de ce mode d'opérer.... c'est le bout de la fameuse aiguille, qu'il faut enfoncer lentement, savamment, parfois à 10 ou 15 centimètres, quelquefois sous les ongles des doigts de main ou de pied! Ouf! La seule pensée de ce supplice donne la chair de poule, et beaucoup d'Européens préféreraient une mort tranquille à une guérison aussi violente

Mais assez des médecins et de la médecine indigènes, parlons un peu de choses plus intimes. Les P.P. de Becquevort, Ferlin, Ménestrel et Hennequin vont faire leurs grands vœux le jour du Patronage; ils entrent en retraite ce soir.... sauf toutefois le P. Ménestrel qui vient de terminer sa grande retraite de 34 jours

Notre évêque Mgr Dubar est arrivé aujourd'hui vers midi, retour Chang-hai, après un voyage de six semaines. Son absence nous a été funeste; la mort et la maladie ont visité cruellement notre mission et notre Résidence, nous espérons que son retour nous garantira d'autres malheurs. Dans le Kiang-nan sa Grandeur ordonna plusieurs prêtres, entre autres notre Père Marc Dechevrens, aujourd'hui météorologue distingué dans le Céleste Empire. De plus Mgr Dubar fit entendre le cri d'alarme, il éleva sa plainte en faveur de ses ouailles

pé-tchéliennes mourantes de faim. Ces plaintes furent entendues et une quête au profit du Tché-ly fut organisée parmi les chrétiens de Chang-hai. Un seul de ces Chinois donna pour sa part 600 taëls soit environ 5000 francs pour les seuls pauvres du Tché-ly; sa munificence se répand sur d'autres contrées également en proie aux horreurs de la famine, le Chansi, le Chan-tong etc. Qu'on dise après cela que les Chinois ne sont pas généreux! A mon avis ils pourraient sous ce rapport servir de modèles à beaucoup d'autres peuples de la terre....

Tenez encore un exemple! L'autre jour un de nos domestiques, garçon de 20 ans, apprit que son pauvre père, parti pour mendier, était mort de faim en route. Désolation extrême de l'enfant. Il vient me trouver en les larmes aux yeux il me prie d'offrir pour son père, cinq Messes noires pour lesquelles il m'apporte cinq ligatures, c'est-à-dire ses gages de 2 mois et demi!

On citerait beaucoup d'autres traits pareils de piété filiale dans ce pays pé-tchélien, et je doute que vous puissiez en recueillir d'analogues dans les riches plaines de la Champagne ou de la Picardie:... soit dit sans médire aucunement de ces plantureux pays!

Le courrier de France nous est arrivé en même temps que Mgr avec votre lettre. J'ai parcouru quelques journaux, en diagonale; c'est triste ce qui se voit et se dit en pleine chambre dans la nation qu'on appelait Fille aînée de l'Eglise. En attendant la France paraît moins que jamais en état de reprendre son rôle de première nation chrétienne. Dans le reste de l'Europe la situation ne paraît pas plus gaie: à en juger par les dernières dépêches, tout l'Occident est sur le qui-vive; on se regarde en criant paix! paix! et par derrière

on ajuste la baïonnette. Quel spectacle pour les penseurs Chinois! Car en Chine aussi il existe des penseurs, et des gens qui sont parfaitement au courant des faits et gestes du concert Européen des nations dites civilisées. Vu d'ici, le susdit spectacle ressemble à une forêt peuplée d'animaux féroces; c'est à qui dévorera l'autre soit par ruses, soit par adresse, soit par violence. Ceci me rappelle une phrase d'un chef Tartare à l'adresse d'un Missionnaire européen qui essayait de convertir son peuple: "Dieu, dit ce barbare, donne à chaque peuple ce qui lui convient. Vous autres chrétiens vous avez l'Evangile, mais vous ne l'observez pas; nous, Tartares, nous n'avons que nos Lamas, mais les écoutons, nous vivons en paix; l'hospitalité, la fidélité sont nos vertus ordinaires; à quoi bon nous prêcher autre chose?" - Ainsi parlait ce souverain, témoin alors des luttes fratricides entre chrétiens au moyen-âge. Le fait est raconté par Mgr Huc, le Missionnaire-conteur. Je crois à la vérité de cette histoire, en tout cas, se non è vero è bene trovato; et je ne vois pas comment et quoi répondre à semblable objection de la part d'un païen naturel, jugeant des choses par leurs effets!

Parlons d'autre chose! On vient de m'annoncer la mort d'une de mes paroissiennes; ce sont les annonces quotidiennes avec demandes de messes. Celle-ci est morte étouffée en ville durant la distribution des vivres. Le Mandarin en effet, voyant la misère de son peuple augmenter chaque jour sans remède, est parti pour Tien-Tsin remettre au Vice-Roi ses insignes et le sceau de son Mandarinat, en disant qu'il n'avait plus le courage d'administrer une population si pauvre et si dénuée de ressource. Sa démarche hardie eut du succès, et

Des secours abondants lui furent octroyés soit en argent soit en nature. Aujourd'hui on distribue du riz cuit gratis à quelques milliers de mendiants, deux fois par jour. C'est énorme comme dépense, magnifique comme aumône, admirable comme sollicitude, mais c'est malheureusement insuffisant pour tant de milliers d'affamés qui accourent chaque jour, se pressent, se renversent, comme des chiens à la curée, et finissent par s'écraser, ainsi qu'il est arrivé hier pour une femme et 3 jeunes enfants. Il meurt chaque jour en ville à ½ lieue d'ici sur une population de quelques millions d'âmes, environ 20 à 30 personnes auxquelles l'administration fournit des cercueils gratis... ce qui est très bien vu en Chine, et très engageant. De plus, il vient d'arriver en ville un envoyé impérial, mandarin supérieur chargé de répandre des largesses de la part du Souverain. Ce haut personnage visite en personne toutes les familles, surtout les pauvres, il est suivi de plusieurs hommes porteurs de sapèques, et dans chaque maison il laisse d'abondantes aumônes, 1, 2, 3, jusqu'à 5 et 6 ligatures, suivant le degré de misère et le nombre des habitants. — Une ligature vaut à peu près 2f50; mais vu la rareté du numéraire en Chine, cela équivaut à quelques 10f de France. Aussi le peuple ne tarit-il pas en louanges à l'adresse du Mandarin actuel et de l'Aumônier impérial

Dans 5 jours d'ici il arrivera, paraît-il 20,000 sacs de graines, cadeau de l'Empereur à distribuer aux nécessiteux, plus de l'argent et des sapèques en quantité. Mêmes largesses se font dans les autres sous-préfectures: c'est admirable. Mais il faut toujours en revenir au texte: *Nisi Dominus custodierit civitatem.... nisi Dominus aedificaverit domum... in vanum laboraverunt!* Ces 20,000 sacs

de céréales répartis entre les 800,000 habitants de notre sous-préfecture procureront environ 1 litre de provisions par tête! On a beau dire que plus de la moitié de la population n'a pas besoin de ce secours et que la moitié du reste ne voudra pas en jouir ; cela laissera tout au plus à chaque indigent la valeur de 4 à 5 litres de sorgho ou de riz, de quoi vivre 10 jours, ou plutôt de quoi ne pas mourir. En ce moment Tien-Tsin est encombré de céréales ; chars et jonques les amènent par immenses quantités du Sud de la Chine ; c'est une preuve certaine de la sollicitude des employés supérieurs et d'une bonne administration du pays. Malheureusement les voitures, les chevaux et les chemins manquent pour transporter au loin, dans les centres d'affamés, ce luxe de provisions qui s'étale aux portes de son Altesse le Vice-Roi. Les rivières, les canaux n'ont pas assez d'eau pour laisser circuler les grosses barques ; les animaux de trait sont rares, épuisés par les privations de l'hiver, nécessaires d'ailleurs à la culture des champs : comment faire? Nous ne sommes pourtant qu'à 40 lieues de Tien Tsin. Quelles doivent être les souffrances et les angoisses de ceux du Chan-si, du Ho-nan, du Chen-si, éloignés de 70, 100, 140 lieues de ce centre d'approvisionnement? Aussi dit-on que dans ce dernier pays le cannibalisme est en pleine vigueur ; on n'attend pas même toujours que les victimes destinées à la table soient complètement trépassées ; des parents ont été surpris se nourrissant de leurs enfants ; et chose plus horrible, surtout en Chine, des enfants ne craignent pas de hâter la mort de leurs père et mère pour se nourrir de leur chair, crime d'autant plus abominable qu'il me semble tout à fait inutile, vu l'état d'affreuse maigreur auxquelles doivent être réduits ces parents infortunés.

Avez-vous vu dans les Missions Catholiques, en Décembre, si je ne me trompe, ce dessin, d'après photographie, représentant un groupe d'Indiens posant pour le squelette ? C'était affreux à voir, et peut être incroyable en Europe. Eh bien, je me charge de procurer ici à n'importe quel photographe, en moins d'une demi-heure, un groupe de personnages chinois au moins aussi décharnés que les indiens précités. C'est prodigieux jusqu'où peut aller le décharnement d'un homme ; il ne reste littéralement plus rien que les os et un peu de peau sèche, noire, fétide. Parfois même les os percent la peau, comme je l'ai vu hier sur un pauvre vieux que j'administrais dans un village voisin. 130 personnes sur 600 habitants sont déjà mortes dans ce village depuis l'automne dernier ! Parmi les survivants beaucoup encore iront rejoindre les morts avant l'époque de la récolte ; si toutefois nous aurons une récolte cette année-ci. Le susdit pauvre vieux avait perdu toute la peau des deux épaules, sans doute à force d'être couché continuellement sur les angulosités ! Toute l'articulation du bras était mise au jour. Il me dit que presque tout son corps était dans le même état. Avec cela ce pauvre homme ne se plaignait pas du tout. Il ne cessait de répéter : *Jésus, Marie, ayez pitié de moi ! Mon Dieu aidez-moi, sauvez-moi !* comme un autre Job. Le fumier manquait, il est vrai, mais certes pas l'odeur, la misère, l'infection.

L'autre jour après avoir extrêmisé deux pauvres vieux sur le même Kang, dans une véritable fournaise, où pas un seul chrétien ne voulut pénétrer avec moi, je voulus par une légitime curiosité aller voir ce que devenait l'église de la communauté .... Grand Dieu ! ce n'était plus que ruines partout. Les propriétaires avoisinants avaient

abattu leurs maisons, vendu le terrain ; la pauvre église était sans porte ni fenêtres, avec un toit sur le point de s'effondrer. Les ornements avec le Chemin de Croix avaient été mis à l'abri ; seules quelques vieilles nattes achevaient de pourrir par terre. J'entrai. Une masse noirâtre, comme un paquet de linge sale, gisait sur le marchepied de l'autel. Était-ce un vivant, un mort, ou une morte ? Je n'en savais rien. Mon catéchiste se mit à pousser la masse ; c'était inerte, mort. Enfin quelques bons coups de pied successifs obtinrent leur effet, et le paquet fit un mouvement spontané. Bientôt nous aperçûmes un jeune homme de 25 à 30 ans mourant de faim et de la typhoïde. Il était là depuis 3 jours. Je ne le reconnus pas, et il se disait mon paroissien ! Ce pauvre garçon exilé depuis plusieurs années n'avait pas fait ses Pâques au moins quatre ans de suite. Il prépara sa confession, fit ses devoirs en règle et mourut le lendemain. Ce gaillard là avait de la chance, tant il est vrai qu'il fait bon chercher un asile au pied des autels ! Celui qui m'aidait à faire cette extrême-onction fut pris le lendemain du même mal ; je l'administrai chez lui, et il mourut aussi un jour après, plutôt de misère que de maladie, laissant une jeune veuve et deux enfants. Le père était mort de faim dans le courant de l'hiver. C'est ce même homme dont je vous parlais dans une lettre précédente, qui faisait le commerce de farine en achetant chaque jour un boisseau de blé, moulant le blé à domicile, mangeant le son et les déchets, et revendant sa farine au prix d'un autre boisseau de blé. Ce commerce le soutint durant 6 mois, après quoi le pauvre homme mourut de fatigue, d'angoisse, de faim et de typhoïde. Il faut plaindre surtout

ceux qui lui survivent. Hier aussi j'ai administré un individu de 40 ans, troisième membre survivant d'une famille de 9 personnes. Les 3 survivants du reste sont tous malades; aucun peut-être ne portera le deuil de la famille. Ce sont des nouveaux chrétiens baptisés le jour de St. Joseph.

Vous le voyez, mon bon Père, notre situation au Tché-li S. E. n'est guère plus enviable que la vôtre dans le plaisant pays de Gaule. A la garde de Dieu! ici comme chez vous. Lorsque le télégraphe et les suffrages vous apprendront là bas que votre ancien ami s'est à son tour décidé au grand départ, ne perdez pas votre temps à vous lamenter, (style mondain) mais commencez d'abord par remercier Dieu de m'avoir laissé mourir dans la Compagnie; ensuite prier pour le repos de mon âme, et ne m'oublier pas dans vos mémento, pro defunctis. C'est étonnant comme on se fait bien à cette idée de mourir par le temps qui court et par les choses qui se passent: ce serait entre autres la fin de l'ennui, de l'ennui de ne rien faire, triste au-delà de toute expression. Finissons. Le courrier partira sans doute demain, ou après-demain, on vous remettra la présente au commencement de Juillet; d'ici à ce temps-là bien des nouvelles vous arriveront et à nous aussi! Provisoirement, continuez de vous bien porter; que vos entreprises prospèrent! que votre noviciat augmente en nombre et en poids!

J'ai fini. Prier pour nous. Un long bonjour au R. P. Durand et aux autres Pères et Frères de Saint-Acheul.

Tout vôtre en Notre-Seigneur.

Edel. S.J.

P.S. Si le R.P. Provincial se trouve à St Acheul, veuillez, s'il vous plait, me rappeler à son bon souvenir, lui rappeler que je me porte encore bien actuellement, 3 Mai 1878, et que je me propose de lui écrire par le prochain courrier.

Quelques détails sur la mort du P. Edel,

par un Père Missionnaire.

..... Les observations météorologiques n'étaient pas les seules occupations du P. Edel ; outre une foule de petits talents comme dessinateur, peintre, constructeur, etc. il était aussi Missionnaire.

Un district lui avait été assigné dans le voisinage de la Résidence ; c'est là qu'il déployait son zèle. Il avait su gagner l'affection de ses chrétiens, et de son côté, il les aimait beaucoup : de nombreuses conversions étaient venues, cette année surtout, réjouir son coeur d'apôtre ; le jour de St Joseph, il baptisait dans un seul village 32 adultes.

Mais les souffrances de nos pauvres populations l'affectaient vivement ; son extrême sensibilité ressentait chaque nouvelle perte ; et cependant la faim et les maladies lui enlevaient chaque jour ses meilleurs chrétiens. Depuis 3 semaines surtout, il paraissait affecté, et quoique sa santé fût bonne, nous redoutions de le voir atteint.

Le Dimanche 5 Mai, il faisait fort chaud ; dans l'après midi survint un ouragan de sable, comme cela arrive fréquemment dans nos contrées ; l'atmosphère était comme embrasée ; le P. Edel monta à son observatoire pour faire ses observations. Y eut-il insolation,

nous ne pouvons le dire, mais le soir même, il éprouvait des maux de tête assez violents ; le lundi, un peu de fièvre, le mardi à midi il allait bien ; il me dit avoir mangé d'assez bon appétit ; il ne se plaignait plus que d'une grande faiblesse. Le mercredi, la fièvre typhoïde se déclarait, et quoiqu'il n'y eût aucun danger, le P. Edel demandait à recevoir l'Extrême-Onction : il avait comme un pressentiment de sa mort prochaine ; il n'avait aucun espoir, et ne témoignait aucun désir de recouvrer la santé. Le vendredi il était persuadé qu'il serait mort avant le soir. De fait, la maladie alla toujours en empirant ; il reçut le Saint-Viatique le Dimanche 12, et l'Extrême-Onction le lendemain. Le mardi, vers huit heures, nous nous rémissions autour de son lit pour recevoir son dernier soupir.

Passez à la page 62

Extrait d'une lettre du Père de Becquevort.

Tchang-Kia-tchuang, 16 Juin 1878.

Mon bien cher Frère,

P.C.

..... Vous savez combien notre pauvre Mission est éprouvée ; après les inondations sont venues la sécheresse et la stérilité ; pas de récolte l'année dernière ; puis comme il fallait s'y attendre, la mauvaise nourriture, les misères endurées nous ont amené une terrible épidémie de fièvre typhoïde. Chrétiens et païens meurent par milliers. Le missionnaire continuellement en contact avec ces foyers d'infections, obligé pour admi-

nistrer les mourants de pénétrer dans des Baumières qui vous feraient reculer d'épouvante, le missionnaire est bien exposé à contracter les germes de la maladie. L'un des nôtres, le P. Haffel, a été atteint en février; ramené à la Résidence, les soins intelligents du Frère Pelté l'ont rétabli. Moins heureux a-t-il été pour notre P. Supérieur: atteint pendant un voyage qu'il faisait pour visiter les Chrétientés, le Père de Rabaudy est mort huit jours après son retour à la Résidence. Pendant ce temps la contagion avait gagné notre Collège: plus de 100 enfants ont été atteints; c'était un véritable hôpital; le F. Pelté y prit la maladie dont il mourut en quelques jours; puis après lui, le P. Su (Chinois), directeur du Collège, le F. Templet son second et le F. Winsbach qui l'avait remplacé, tous frappés presque en même temps. Le soin de l'organisation, de la direction et de la surveillance de ce vaste hôpital, retombait donc sur le P. Gonnet, déjà chargé du Petit-Séminaire, de la Procure et de tous nos missionnaires, malgré son âge et les infirmités causées par un apostolat de 35 années en Chine. Le P. Edel, l'organisateur de notre Observatoire météorologique et le rédacteur du bulletin, a aussi succombé; il habitait souvent la résidence, et de là il administrait sa Chrétienté qui n'en est pas fort éloignée. Il a eu des journées de 10 et 11 Extrêmes-Onctions; il laisse son œuvre scientifique interrompue.

Vous voyez, mon bien Cher Frère, que nous traversons une époque pénible et difficile; nous espérons cependant que ces épreuves si cruelles produiront des fruits de salut: déjà les baptêmes d'adultes et surtout d'enfants abandonnés sont nombreux, plus

nombreux encore sont les catéchumènes qui demandent à être admis dans notre religion. Sans doute beaucoup de ces pauvres gens espèrent que nous viendrons à leur aide d'une autre façon; nous le faisons autant que cela est possible à nos finances grevées déjà de tant d'autres budgets, mais nous avons soin de ne les admettre que quand ils sont suffisamment instruits et quand ils ont donné des preuves de bonne volonté. Au moins cette année les païens ne tracassent pas ceux qui viennent à nous; ils ont d'autres chats à fouetter: leur unique préoccupation est de trouver les moyens de prolonger leur misérable vie.

Le P. Müller a obtenu un beau succès; il a baptisé un lettré d'un grade supérieur à celui de bachelier; c'est un titre fort estimé des Chinois. Ce converti est actuellement professeur de littérature dans notre Collège.

L'œuvre de la Sainte-Enfance a produit aussi un bien immense; chaque nuit des enfants sont abandonnés à notre porte; on choisit de préférence le moment où ne sera pas vu pour nous apporter ces pauvres petits. Pendant l'hiver, ceux qui les abandonnaient ainsi avaient un singulier moyen d'appeler l'attention afin que l'enfant ne restât point pendant plusieurs heures au froid, ce qui aurait certainement causé la mort. Ils les déshabillaient complètement et les plantaient devant la porte. Les pleurs et les cris de ces infortunés réveillaient bientôt le portier; et quel moyen de ne pas accourir au plus vite quand il savait d'avance ce que signifiait ce tapage?

Nous avons recueilli ainsi plus d'un millier d'enfants; après qu'on leur a conféré le baptême, on les place dans des familles chrétiennes où ils sont élevés

avec les enfants de la maison ; la petite pension qu'on leur sert chaque mois pourvoit à leurs besoins. Il y a aussi de pieuses veuves, ou des Vierges qui se chargent volontiers de plusieurs de ces enfants et deviennent leurs mères adoptives. Ces œuvres édifient les païens et leur font enfin comprendre que nous ne recueillons pas les enfants pour leur arracher le cœur et les yeux. Nul doute en effet que plus d'un païen n'ait reconnu chez tel ou tel voisin chrétien un enfant que lui-même avait jeté sur la voie publique.

Ce soin de pourvoir à l'avenir de leurs enfants est déjà une marque favorable pour un païen : il y en a tant qui se défont des enfants qui les gênent, d'une manière plus expéditive : tant d'autres qui trop éloignés de nous ne peuvent nous les apporter ; enfin, combien les voient mourir sous leurs yeux faute de nourriture ! Si nos missionnaires avaient pu accepter la moindre partie de ceux qu'on leur apportait, que de milliers n'aurions nous pas ! Mais il leur fallait se montrer inexorables, sous peine de ne plus avoir le moyen d'entretenir ceux qui étaient déjà à notre charge.

Les Journalistes d'Europe qui traitent de fables les récits des missionnaires devraient bien venir se rendre compte ici de ce qui se passe.

Nos Chrétiens du Tché-li appartiennent presque tous à la classe pauvre ; les dernières années si malheureuses ont achevé de les priver de tout. Il y a quelques jours, j'avais été donner une Extrême-Onction dans un village. Lorsque j'eus fini on me dit qu'un autre malade pourrait profiter de ma présence : je me hâtai de me rendre auprès de lui, et je compris alors pourquoi on avait pu hésiter à m'y conduire. Les Chinois eux-mêmes osaient à peine pénétrer dans ce réduit obscur. Un pauvre vieillard

était là étendu sur la terre durcie qui forme la couche ordinaire des Chinois : pas même une natte sous le malade, un lambeau de couverture le recouvrait à demi. Ce malheureux gisait littéralement dans son ordure ; personne qui prît soin de lui ; on se contentait de répandre un peu de poussière pour absorber les déjections : il était le seul survivant de sa famille ; les autres étaient morts de faim ; comme lui-même allait mourir. Le lendemain je revins pour lui apporter le Saint-Viatique ; il venait de mourir un instant auparavant. Et malgré cela, pas une plainte, pas un murmure. Oui, mon cher Frère, nos Chinois nous donnent d'admirables exemples de résignation et de patience.

Nous recevons à l'instant encore une mauvaise nouvelle : le P. Maquet est tombé malade à 15 lieues d'ici : excès de fatigue ; 6 ou 8 Extrêmes-Onctions par jour. Il n'a eu que le temps de prévenir le Père Ferlin son voisin de district ; c'est ce dernier qui nous écrit ; transporter le malade avec nos moyens de locomotion primitifs, ce serait tuer le malade. Que Dieu nous le conserve !

Les Chrétiens du Kiang-nan sont venus au secours de leurs frères du Tché-li ; voilà comment dans la Compagnie on s'entr'aide mutuellement.

Je vous quitte, mon bien cher Frère, en vous recommandant tout spécialement de prier pour les missionnaires et pour leurs œuvres. Que Dieu nous donne la force de travailler encore de longues années pour sa plus grande gloire.

En union de prières
infimus in Xto frater
E. de Becquevort s.j.

Mission de Nan-King

Extraits des nouvelles de la Mission (Juillet 1878.)

Chang-hai. — Dans l'aperçu sommaire de l'état de la Mission de Nan-King, écrit au mois d'Avril de cette année, on lisait ces mots : L'École St. François-Xavier compte actuellement 85 élèves, 16 de plus qu'au 1er Janvier. Cette augmentation continue n'est pas bien vue d'un certain parti parmi les protestants ; et ce parti veut, dit-on, pour réagir contre elle, construire une nouvelle école près d'*Astor House* au quartier américain. L'avenir nous dira quel sera l'effet de cette concurrence.

Depuis 3 mois l'École St-François-Xavier n'a point eu à souffrir des projets rivaux, que nous venons de signaler, et elle ouvre actuellement ses portes à 102 élèves, qu'un service d'omnibus lui amène en partie chaque matin.

Ce n'est pas à dire que l'antagonisme ait disparu ; en effet les protestants ne se sont point découragés ; et, s'il n'est plus question pour eux aujourd'hui de construire une école près d'*Astor House*, ils portent leurs vues d'un autre côté.

Le *The North China Daily News*, dans ses numéros des 15, 16, 17 et 24 Mai, a publié, suivant l'usage anglais, des lettres anonymes, dont les auteurs montraient la nécessité d'établir une nouvelle école pour les enfants des résidants européens et américains. Ces lettres furent bientôt suivies d'un long article écrit dans le même sens, et imprimé le 4 Juin, dans le même journal.

Tous ces efforts ne sont point restés sans résul-

tat. Un Comité a été formé pour mener l'affaire à bonne fin ; et, dans une de ses réunions tenue, il y a environ un mois, chez Mr. Butcher, de la Mission de Londres, ch doyen de la Trinity Church, il a été décidé qu'on ferait venir d'Angleterre un Clergyman marié, qui remplirait à la fois les fonctions de vicaire de la susdite église et celles d'instituteur. Le local réservé autrefois au culte religieux pendant la construction de la Trinity Church servira d'école, et 200 livres sterling seront données annuellement au nouveau maître, sans compter son traitement de ministre. Si l'on en croit le bruit public, son arrivée ne se fera pas beaucoup attendre, car la lettre qui le demande est partie pour l'Angleterre.

Le 7 Avril, dimanche de la Passion, une ordination a eu lieu dans l'église St. François-Xavier, au quartier de Tong-Ka-dou. Huit Scolastiques, 5 Chinois et 3 Européens. Les Frères Vong, Sen, Gni, Csiang, Kiong-leang, Decbevrens, Daniel et Terrien, ont reçu l'onction sacerdotale des mains de Sa Grandeur Mr. Dubar, Vicaire-Apostolique du Tchi-li Sud-Est. Le lendemain, à l'exception du P. Daniel qui dit la messe à la chapelle domestique, tous les nouveaux prêtres célébrèrent le Saint Sacrifice en même temps dans l'église de Tong-Ka-dou. Ils arrivèrent dans l'après-midi à Zi-Ka-Wei, où la même fête eut lieu le lendemain.

Deux livres fort utiles viennent de sortir des presses de l'Orphelinat. L'un est autographié et a pour titre : Dictionnaire Français-Chinois, Dialecte de Song-Kiang, Chang-hai, etc. On ne l'a tiré qu'à 150 exemplaires, nombre suffisant pour les Missionnaires du Kiang-sou méridional qui parlent seuls ce dialecte. Il a été composé par le Père Kaboury et compte 1004 pages in-8.

L'autre livre a pour auteur le P. Zottoli. Il est imprimé et forme le deuxième volume d'un ouvrage in 8, en voie de composition, et il a pour titre : *Cursus litteraturae Sinicae, neo-missionariis accommodatus, auctore P. Angelo Zottoi, Societatis Jesu, e Missione Nankinensi. – Volumen secundum pro inferiore classe. – Studium Classicorum.*

Ce second volume a été imprimé le premier, en faveur des Scolastiques, qui étudient actuellement les Classiques Chinois. L'impression du 1er volume est commencée depuis quelques jours. L'ouvrage complet se compose de 6 volumes et se tire à 1000 exemplaires.

Pendant le mois de Mai un nombre considérable de pèlerins se sont acheminés vers le sanctuaire de Notre-Dame-Auxiliatrice, à Zo-sé ; 142 messes y ont été dites, et on a distribué 5,980 communions.

Le 24 Mai, 33 missionnaires, 12 Scolastiques, et 5 à 6,000 pèlerins y célébraient la fête patronale.

Ce jour-là même, à Chœi-tong, dans la Section de Ning-Ko-fou, 7 autres missionnaires entourés de 2 à 300 chrétiens, accomplissaient une cérémonie moins solennelle sans doute, mais qui cependant a rempli les cœurs de douces espérances. Voici ce que nous en dit le P. Seckinger : Le 24 Mai dernier, avait lieu à Chœi-tong, dans la préfecture de Ning-Ko-fou, une cérémonie mémorable : C'était la bénédiction de la première pierre d'une église dédiée à Notre-Dame-Auxiliatrice.

Au milieu de la tempête qui porta, il y a deux ans, la désolation dans cette contrée, chrétiens et missionnaires tournèrent leurs regards vers Marie. Le R. P. Foucault, Supérieur général de la Mission, demanda partout des prières, mais après plusieurs mois de supplications, nous n'étions point encore hors de danger. Alors le R. P. Charnay,

au nom de Mgr Languillat, des missionnaires et des chrétiens de la Section de Ning-Ko-fou, gravit les sentiers de la montagne de Ko-sé, et là, le jour de la fête du grand pèlerinage, agenouillé aux pieds de Notre-Dame-Auxiliatrice, il fit vœu que, si elle nous rendait la paix et nous fournissait les moyens de réparer nos ruines, il bâtirait en son honneur, au Ning-Ko-fou, une église destinée à être un lieu de pèlerinage pour tout le pays ravagé par la persécution. Chose admirable ! l'aspect du pays, jusque-là menaçant, devint plus rassurant; et en quelques mois le calme se rétablit. Les Chrétiens restés fidèles ont pu remonter leurs ménages et reprendre sans crainte leur train de vie ordinaire et la pratique extérieure de leur religion; les Missionnaires de leur côté, rentrés dans le pays malgré de sérieuses difficultés, ont mis la main à l'œuvre, et en face de leurs persécuteurs étonnés, ont commencé à relever les ruines de la maison d'Israël.

Depuis un an rien n'étant venu troubler considérablement la paix, et les quelques petits nuages parus à l'horizon ayant éclaté sur la tête même de leurs auteurs, il était temps de réaliser le vœu du R.P. Supérieur.

Choei-tong, grand bourg à 60 lys S.E. de Ning-Ko-fou, avait vu s'amonceler le plus de ruines; c'est là que la résurrection devait se manifester davantage. D'ailleurs nous y avons le principal centre de nos chrétiens, et les chrétientés les plus éloignées en sont à peu-près à égales distances. Enfin la position de Choei-tong au pied des hautes montagnes du Nin-Ko-hien, sur le bord du grand torrent qui est une source de richesses pour le pays, en fait une des localités les plus renommées du Ning-Ko-fou; les pèlerins pourront y trouver sans difficulté le logement et le viatique, voire

même la présence du missionnaire que l'exercice du saint-ministère y retient presque habituellement. Choei-tong fut donc désigné pour le lieu de notre futur pèlerinage. A cet effet un terrain a été acheté à côté de la Résidence du missionnaire ; et le F. Goussery, envoyé par le R.P. Supérieur pour diriger la construction de l'édifice, a commencé à faire les travaux préparatoires. Les fondements furent creusés, et la première pierre préparée pour la cérémonie de la bénédiction fixée au 24 Mai, jour anniversaire du vœu émis par le R.P. Supérieur.

L'aurore de cette journée attendue impatiemment par les missionnaires et les chrétiens fut saluée avec jubilation. Malgré l'urgence de la plantation du riz et d'autres travaux de la campagne, les chrétiens de la localité et des environs se mirent en habits de fête et s'empressèrent autour de l'autel orné avec goût pour la circonstance. Depuis notre arrivée au Ning-Ko-fou jamais on n'avait remarqué autant de gaité sur les visages, ni autant de piété dans la récitation des prières.

Dans une instruction appropriée à la circonstance, le P. Ly rappela à ses auditeurs ce qu'ils devaient à Marie et ce qu'ils pouvaient attendre d'Elle, s'ils restaient ses dévots serviteurs. Le P. André, échappé si merveilleusement durant la persécution au fer des assassins, avait tenu malgré la distance des lieux, à venir de Ngan-King à Choei-tong. Il chanta la grand' messe, où la plupart des assistants reçurent la Sainte Communion.

Après l'office, une procession formée par nos Catéchistes, les Pères de la Section, les Pères André et Mende, se dirigea vers la future église. Là, pendant que les chrétiens récitaient les litanies et le rosaire, le

P. Ministre de la Section fit la bénédiction suivant les rubriques prescrites par le Rituel.

La cérémonie terminée, la procession rentra dans notre église provisoire, où la foule toute émue resta d'elle-même une bonne heure, chantant des prières, et ne pouvant pour ainsi dire plus s'arracher d'une réunion où Marie l'avait comblée de faveurs.

On a placé sous la première pierre une inscription commémorative gravée sur plomb avec la traduction Chinoise. Cette inscription est conçue en ces termes :

Leone XIII feliciter Regnum auspicante
Ex voto
Quod nomine R.R. D.D. Adriani Languillat S.J.
Vicarii Apostolici Nankinensis
Et omnium Missionariorum et Christianorum
Regionis Ning-Ko-fou et Koang-te-tcheou
24 Maii anni præcedentis
R.P. Aloysius Chauvin S.J.
Superior Missionis nuncupaverat, Templi
Hujus in honorem B.V. Mariae sub
Titulo Auxilii Christianorum primus
Lapis positus est
24 Maii MDCCCLXXVIII
F. Joanne Goussery architecta.

Tandis qu'à Choei-tong nous déposions nos hommages aux pieds de Marie, par la cérémonie dont je viens de parler, une députation de nos Chrétiens conduite par le P. Debrix, missionnaire au Ning-Ko-hien, était au grand pèlerinage de Ko-sé, où cette année-ci comme la précédente elle portait en tête de la procession une riche bannière ayant pour toute inscription : Ning Ko-fou Kouang te-tcheou. deux mots seulement, mais que de

souvenirs ils rappellent.

Une découverte assez singulière a eu lieu dernièrement au Kouang-te-tcheou, dans cette même section de Ning-Ko-fou. Un maçon, en démolissant un vieux mur aux environs de Tchang-hong-hou, y a trouvé un livre Chinois, écrit sur papier européen, et l'a remis au Père Chen-leang. C'est une retraite de 8 jours dictée, ou composée par le Père Nié-jo-Wang, et suivie de 10 instructions sur les dix Commandements de Dieu. Cette retraite comprend 4 méditations par jour; le tout écrit en bon langage mandarin. Comment ce livre est-il venu se cacher dans le susdit mur? Il serait difficile de le dire. Quoiqu'il en soit, Nié-jo-wang est le nom Chinois du P. Jean Duarte, portugais, né le 27 Novembre 1671, entré dans la Compagnie de Jésus, le 17 Juillet 1690 et arrivé en Chine, en 1700. L'année de sa mort et le lieu de sa sépulture sont inconnus.

Extraits de la Correspondance du P. Bedon.

- Séjour à Po-tcheou, au nord du Ngan-Hoei, et visité aux Chrétiens du Ho-nan.

.....Nous voici presque au terme de notre route, et 15 lys seulement nous séparent de Po-tcheou. Quel voyage agréable quand on est conduit par des brouettiers chrétiens! Chaque jour j'ai pu dire la messe avec autant de tranquillité que dans une église. Nous apercevons enfin la tour de Po-tcheou et d'immenses faubourgs avant la grande Cité. Quelle prodigieuse quantité de barques sur un parcours de 15 à 20 lys!

Pendant les quatre jours que je suis resté à

Po-tcheou, je me suis promené un peu partout, dans l'enceinte murée et hors des remparts ; nous avons visité les pagodes, où les mendiants sont réunis en grand nombre ; et, grâce à nos aumônes et à quelques médecines distribuées à propos, nous avons pu baptiser une trentaine de petits moribonds. Si un homme expérimenté se fût trouvé à ma place, il en aurait probablement baptisé un plus grand nombre ; mais je me défiais de mes lumières, et je n'administrai le baptême qu'à ceux qui, au dire de mon catéchiste, étaient dans un danger prochain de mort.

Po-tcheou est une ville bâtie sur la rive droite du Ko, rivière qui se jette dans la Hoai à Hoai-yuen-hien. Le Ko est parfaitement endigué ; c'est un vrai canal impérial. On m'a assuré que ses deux immenses digues ont été construites en prévision des inondations du Hoang-ho ; à qui il peut servir de déversoir, au grand avantage du pays. Les Mahométans sont nombreux à Po-tcheou ; on en compte au moins 10,000, et mon batelier appartient à la secte. Ils ont 3 ou 4 marabouts ; mais toute leur religion consiste à ne pas manger la chair du porc ; pour le reste ce sont de vrais païens ; ils brûlent de l'encens et font toutes les autres superstitions chinoises.

Mon premier soin en arrivant à Po-tcheou fut d'envoyer une lettre au P. Genini, de la Congrégation des Missions-Etrangères de Milan, pour l'avertir de mon arrivée. Le lendemain il vint me voir, et nous passâmes une journée ensemble. Vous redire la joie de ce bon Père serait chose difficile. Nouvellement arrivé d'Europe, et éloigné de 700 lys de son Evêque, il mène une vie bien solitaire. Que la Compagnie nous rend un grand service, quand elle nous donne un ministre de

section pour nous visiter, nous confesser et nous consoler!

Le lendemain, le P. Genini voulut absolument me conduire au milieu de ses chrétiens, je me laissai faire, et nous voilà en route pour Lou-i-bien, éloigné de Po-tcheou de 55 lys. Trois mules nous trainaient assez rapidement; mais le terrible véhicule nous faisait éprouver tant de secousses que je lui préférerais tout autre genre de locomotion. La route est bordée de beaux arbres, tels que noyers, jujubiers, pêchers, arbres à cire blanche, tous bien entretenus; il n'y a pas un pouce de terre inculte. Nous fîmes une petite halte dans la ville de Lou-i-bien pour y saluer les chrétiens; puis, après 10 lys de marche à travers un pays délicieux, nous arrivâmes au centre des chrétiens du P. Genini. J'en connaissais un certain nombre; du plus loin qu'ils nous aperçurent, ce fut une procession jusqu'au Kong-sou, où ils vinrent nous saluer. On salue les chrétiens dans l'église, dont la première moitié est occupée par les hommes et la seconde par les femmes. Il y a dans la chrétienté 50 vierges sur 600 chrétiens. On récite les prières mieux qu'à Ou-ho et plus lentement; on lisait pour le mois de Marie un chapitre du P. Bruyère, et l'on écoutait avec un religieux silence. Je ne sais si ce que l'on dit du P. Bruyère est vrai, à savoir qu'il trop simple dans son Chinois, toujours est-il que les chrétiens l'aiment et le goûtent: et je crois, dans ma petite opinion, que nos chrétiens et nos vierges du Pou-tong, du Pou-si, ou d'ailleurs, ne sont pas plus forts que les fidèles de Lou-i-bien.

Je passai deux jours avec le P. Genini, qui me disait que la Mission du Ho-nan était bien éprouvée: Mgr Volonteri avait reçu l'Extrême-Onction; Mgr Mouffleron, de Nantes, son bras droit, venait de mourir, et Mgr Ungaro

était gravement malade.

Je revins de Lou-i-hien, en visitant les chrétiens que je tenais à trouver et pour qui j'avais entrepris ce long voyage. Ils sont au nombre de seize. Dans la vieille famille chrétienne, personne, si ce n'est le chef, ne sait faire le signe de la Croix; une jeune fille de 16 ans n'a vu le missionnaire qu'une ou deux fois dans sa vie. Le Père a presque complétement abandonné la pratique de la religion; il en résulte que la famille s'achemine peu à peu vers l'apostasie, et une petite fille de 2 ans n'avait pas encore reçu le baptême. Ces chrétiens sont au nombre de onze; 9 sont présents à la maison, les deux fils aînés ont embrassé le métier des armes et vivent loin du toit paternel. Les voisins sont bons; il faudrait placer là pendant deux ou 3 mois une vieille vierge de Lou-i-hien; mais, comme la moisson est trop proche, je n'ai point osé faire part de ce projet.

La seconde famille se compose de 4 membres, fort honnêtes gens, mais éloignés de toute communication avec les missionnaires, et exposés par conséquent à voir leur foi s'affaiblir.

Enfin la troisième famille ne compte que 2 personnes qui suivent les règles du Christianisme. J'oubliais un chrétien de la ville de Po-tcheou, qui est peu fervent et que je n'ai pu voir chez lui, parce qu'il était absent. Les familles dont je viens de parler portent les noms de Lou, Tchang et Yen. Tout cela n'est pas merveilleux, me direz-vous. J'en conviens, mais qu'y faire? Po-tcheou est à 1500 lys de Chang-hai et à 500 lys de Ou-hu.

J'ai cherché pendant deux jours une maison à acheter, mais je n'ai pas conclu de marché; j'ai promis de retourner vers la 8e ou 9e lune. Sur ce, le

jour de l'Ascension, j'ai quitté Po-tcheou, pour revenir à On-ho ; et un de mes brouettiers étant tombé malade, je me suis déterminé à prendre une barque ; chose assez difficile, car bien qu'il y en eût des milliers, aucune ne pouvait remuer. Enfin après 70 ou 80 lys de marche, nous trouvâmes de nouveau des barques, et nous croyions être en paix : erreur profonde. Nous allions être mis en réquisition par les soldats et leurs chefs chargés de conduire des centaines de barques de riz aux affamés du Ho-nan. Nous nous en sommes tirés à force d'Ave Maria ; deux fois il a fallu exhiber mon passe-port. Un mandarin militaire qui avait été autrefois à Tchoen-tcha [Tsé-sous] dans le Pou-tong, nous tira du plus grand embarras à Lin-hoai-kouang, le port de Fong-yang-fou ; là on nous ouvrit le passage par faveur. Le soir même, nous étions à On-ho, après 24 jours de voyage : 8 pour aller, 8 pour revenir, et 8 passés en courses de Po-tcheou à Lou-i-hien et vice versa.

Lettres du P. Vivier

Le Carême et les Fêtes de Pâques en Pologne.

Tarnopol, Avril et Mai 1878.

Mon R. P. Provincial

P. C.

Les fêtes de Pâques sont finies avec l'Octave de la Résurrection ; je ne veux pas remettre à plus tard le récit que je me suis proposé d'en faire à Votre

Révérence ; elle y verra, je l'espère, le digne pendant des fêtes de Noël. Mais, par où commencer ? Avant Pâques, je vois toute une suite non interrompue de bonnes choses à vous dire sur le Carême ; et avant le Carême, les quarante Heures, tant à Léopol qu'ici, réclament une honorable mention.

Je puis résumer la solennité des quarante Heures à Carnopol, en disant à Votre Révérence, que l'église n'a pas cessé d'être remplie de peuple pendant les 3 jours, du matin au soir, comme aux plus grandes fêtes de l'année ; la mère d'un de nos enfants, qui habite la Pologne Russe, n'en revenait pas d'admiration en voyant ce concours et la piété de notre peuple, et elle me disait qu'il n'y avait une telle affluence que là où sont les Pères. J'ai quelque chose de plus fort : nous recevons quelquefois à notre table un riche seigneur polonais, homme très pieux et qui a mérité le titre de Chambellan honoraire du St. Père en reconnaissance de toutes les églises qu'il a fait bâtir sur ses terres. Ce Monsieur étant venu pour affaires à Carnopol, il y a un an environ, a été si ravi de la beauté des offices de notre église, qu'il a loué une maison dans notre ville et y a définitivement fixé son séjour. Je l'avoue, mon enthousiasme n'irait pas jusque là ; je dirai même que ce bon peuple ne chante pas bien ; je voudrais qu'on le dirigeât et qu'on le formât, travail qu'avait commencé avec succès un de nos Frères Coadjuteurs mort aujourd'hui ; mais ce qui ravira tout étranger venant ici, c'est la foi de ce peuple, Catholique jusqu'au fond de l'âme. Nos Pères m'ont dit qu'avant 1848, quand l'église et le gymnase étaient entre les mains de la Compagnie, les cérémonies étaient beaucoup plus belles qu'aujourd'hui ; et si j'en crois

les Pères qui arrivent de Staraviès, Tarnopol n'est pas comparable à ce célèbre pèlerinage de Notre-Dame, soit pour le chant du peuple, soit pour la beauté des cérémonies.

A Léopol les Quarante-Heures ont été célébrées dans l'église de nos Pères, avec plus de solennité encore et un plus grand concours de peuple que les années précédentes. Le Dimanche matin, à 8 heures et demie, par l'ordre du Général Neuperg, commandant en chef de toutes les troupes de la Galicie et très bon catholique, les officiers de la garnison de Léopol, assistèrent dans l'église du Jésus, à une messe d'actions de grâces célébrée au nom de l'armée pour l'élection et le Couronnement de Sa Sainteté Léon XIII. A la fin de la messe, fut chanté le *Domine, salvum fac Leonem* ....., pendant lequel le drapeau militaire fut baissé jusqu'à terre en signe d'hommage. Les trois grand' messes des trois jours furent célébrées chez nous par les 3 Archevêques de Léopol: Le Dimanche pontifia l'Archevêque Ruthénien accompagné de son Chapitre. Sa Grandeur et ces Messieurs vinrent ensuite dîner à notre maison. Un toast solennel fut porté par Sa Grandeur à la Compagnie et tout le Chapitre entonna un chant magnifique, me dit le P. Holubowicz, dont le sens est: *ad multos annos*. Ce morceau Ruthénien, qui est du plus bel effet, ne se chante que dans les grandes circonstances et l'on y ajoute le nom de la personne que l'on veut honorer. Ce même Chapitre Ruthénien le chante, en l'honneur de son Archevêque, à la fin de toutes les messes pontificales; nos Pères l'ont chanté à Monseigneur Sedochowski, quand il est venu les visiter à notre Collège de Brzeg.

Le lundi pontifia l'Archevêque Arménien, qui vint ensuite, lui aussi, s'asseoir avec tout son Chapitre

à notre table, enfin le Mardi, ce fut le tour de l'Archevêque Latin, qui, pour cause de maladie, se fit remplacer par Monseigneur Mosing, prélat Romain mitré, résidant à Léopol; après la Sainte messe tout le Chapitre Latin partagea notre repas, comme l'avaient fait, les deux jours précédents, les Chanoines des rites Ruthénien et Arménien.

Le soir du mardi, on ne fit point la procession solennelle qui termine ordinairement la solemnité des Quarante-Heures, et que la foule rendait impossible. Ces grandes manifestations de la foi polonaise n'ont pas toujours été aussi pacifiques dans notre église de Léopol. Il y a 4 ou 5 ans, vers la fin de la cérémonie du mardi soir, une personne, qui, malgré son état de maladie, avait voulu venir à la cérémonie, eut une défaillance. Ses voisins, ne pouvant faire un pas pour aller lui chercher un peu d'eau, en demandèrent à ceux qui étaient plus éloignés, ceux-ci à d'autres; mais en passant ainsi de bouche en bouche, le mot d'ordre de l'*Eau* se trouva changé en celui de *le feu*. La transformation était assez naturelle; car pourquoi de l'eau, dans une pareille cérémonie, sinon pour éteindre un commencement d'incendie dans quelque partie de l'église, tout étincelante de mille et mille feux? Cette interprétation, d'abord innocente, devint bientôt coupable: *Au feu! au feu!* crièrent de mauvais drôles... et la foule affolée de se précipiter en tumulte vers les portes. On n'eut pas de morts à déplorer, mais on compta plusieurs blessés. Et comment n'y en aurait-il pas eu? Il y a de 5 à 8 degrés pour descendre de l'église dans la rue; et les misérables, cause de tout le désordre, eurent la présence d'esprit d'éteindre le bec de gaz qui

éclaire l'entrée de l'église en dehors. Bien entendu que la solennité des Quarante Heures n'était pour rien dans tout cela ; néanmoins les libéraux mirent tout sur le compte des Pères et de la fête, et le publièrent dans leurs journaux. Aujourd'hui l'esprit de Léopol est meilleur, comme on a pu le constater facilement à l'occasion de la mort de Pie IX.

La solennité des Quarante-Heures a cela de particulier en Pologne, qu'elle se termine par l'adoration de la vraie croix ; cérémonie qui se renouvelle tous les dimanches de Carême, après l'office du soir. J'ai eu l'honneur de faire vénérer la croix à tout ce bon peuple de Tarnopol et des environs, le 1er dimanche de carême : grands et petits, riches et pauvres, soldats, ... tous sont à genoux sur les dalles, attendant le passage du prêtre, qui, la sainte relique en mains, parcourt l'église dans toute sa longueur, jusqu'à ce que tous les assistants aient satisfait leur piété, personne ne veut sortir avant d'avoir collé ses lèvres sur le bois sacré. Quelques uns, non contents de baiser la croix, saisissent au passage la main du prêtre et lui rendent le même honneur ; et si tous ne le font pas, c'est le temps et non le désir qui leur manque. Pendant l'adoration, ces braves gens chantaient ; je ne comprenais pas les couplets, mais je sais assez de polonais pour avoir saisi le refrain. Il disait : "Donne nuit, Jésus, Marie, Joseph" ; ne croyez pas que j'eusse envie de rire, j'admirais cette simplicité d'un peuple qui vit et agit comme en famille avec la Trinité de Nazareth.

Outre cette adoration de la Croix tous les dimanches de Carême, le peuple chante, entre les Vêpres et le Sermon, une complainte en vers polonais fort

beaux et fort expressifs, m'a-t-on dit, sur la Passion de Notre-Seigneur ; ce chant dure environ trois quarts d'heure et est enlevé par tout le peuple à la fois ; n'en pouvant comprendre les paroles, je ne suis pas en état de l'apprécier. Je me le suis fait traduire et peut-être l'enverrai-je pour l'an prochain au Messager du Sacré-Cœur ; les Polonais, recevant cette publication, seront heureux d'y trouver leurs Gorzkie żale (pr. gojkié jâle) ; et ce m'est un bonheur de contribuer, pour ma petite part, à leur procurer ce plaisir.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Mon Révérend Père, que tout le monde ici se confesse et fait ses Pâques. On a ici, pour faire ses Pâques, depuis l'Annonciation jusqu'à la Trinité ; ce long espace de temps est nécessaire à cause de la pénurie des prêtres. Il y a des Polonais qui ont jusqu'à 3 lieues à faire pour se rendre à l'église, Dieu sait par quels chemins bien souvent, surtout en hiver. Ici nos Pères ont 10 confessionnaux dans l'église ; tous les dimanches de l'année, les 10 sont occupés jusqu'à 10 heures du matin et au-delà, et 2 ou 3 jusqu'à midi et une heure, sans compter ce qui vient pendant la semaine ; les jours de fêtes, les confessions vont quelquefois jusqu'à 4 et 6 heures du soir sans arrêter depuis le matin ; tous les Pères alors sont occupés, 10 depuis le matin jusqu'à la seconde table, 10 autres depuis la seconde table jusqu'au soir. Vous aurez peut-être peine à croire cela, Mon Révérend Père, ne vous en étonnez pas ; à Rome non plus on ne croit pas au nombre des confessions entendues en Pologne. Mais si vous étiez ici, surtout si Votre Révérence savait le Polonais et le Ruthénien, Elle serait bientôt convaincue par expérience que je dis vrai. Bien entendu que les

communions suivent les confessions et c'est ainsi qu'il n'est pas rare de donner la Sainte Communion ici à 3 et 4 heures du soir ; le Samedi Saint, une petite fille de 13 ans demanda à un de nos Pères la Sainte Communion à 9 heures du soir ; et comme le Père lui faisait des difficultés : Je suis à jeun, répondit la petite, qui comprit l'hésitation du Père. A Staraviès, les communions à 9 heures du soir sont de tous les Dimanches, si j'en crois nos Pères ; bien plus, un Père grave me disait dernièrement qu'en mission ces bonnes gens restent à jeun jusqu'au soir, dans l'espoir que leur tour de se confesser arrivera ; vers les 10 heures, voyant qu'ils ne passeront pas ce jour-là, ils cassent une croûte ; et en voilà pour jusqu'au lendemain soir à la même heure ; il en est qui passent ainsi 3 jours de suite. C'est quand on voit de près tout ce que font ces Chrétiens généreux pour le Bon Dieu, dans leur simplicité, qu'on est tenté de dire avec un Père : que la moitié du Ciel sera remplie de paysans polonais.

Sans doute ils ne jeûnent pas tous les jours, si l'on entend le mot dans son sens le plus strict ; mais toute leur nourriture consiste en un pain très-dur et très-noir, en gruau, en légumes ; et pour unique assaisonnement ils n'ont qu'un peu d'huile de lin ; plusieurs passent le vendredi ou le samedi de chaque semaine de carême sans rien prendre ; et pendant la Semaine Sainte vous en trouveriez bon nombre qui ne goûtent à aucun aliment depuis le Jeudi Saint à midi jusqu'au dimanche de Pâques. La rigueur de l'abstinence chez plusieurs leur cause une faiblesse extrême, dont l'effet est de leur troubler la vue. La grande majorité des Polonais, sans prendre les choses avec cette rigueur primitive, mange fort peu le Vendredi Saint ; ici même 3 futurs bacheliers se sont privés entre

année de toute nourriture le Vendredi Saint, afin de passer de bons examens ; d'autres, les années précédentes, se sont abstenus de viande tout le Carême à la même intention, s'industriant pour que leur pieuse fraude ne fût pas découverte. Voilà comme l'on entend encore le jeûne en Pologne à la fin du XIXe siècle ; et les privations que le peuple s'impose, viennent beaucoup plus de religion que de pauvreté, contrairement à ce que plusieurs pourraient s'imaginer.

Comme nos élèves nous quittent le Jeudi Saint au soir pour aller passer les fêtes de Pâques au sein de leurs familles, on leur prêche la Passion les 3 premiers jours de la Semaine Sainte, une demi-heure chaque jour ; tous font leurs Pâques le Jeudi Saint, ainsi que le personnel de la maison, maîtres de musique et autres domestiques. C'est ici l'usage. A l'église extérieure, nos Pères confessent sans arrêter, cela va sans dire, et les communions sont fort nombreuses. Après la messe du Jeudi Saint, l'on ne porte point en Pologne le Saint Sacrement au tombeau, mais en un endroit que l'on appelle la Cave, en souvenir de la nuit passée chez Caïphe. Ici le Saint Sacrement est déposé dans la sacristie, à l'intérieur d'un tabernacle placé sur un autel provisoire ; des cierges brûlent sur cet autel et le peuple vient visiter Notre-Seigneur, mais on ne veille pas cette nuit du Jeudi au Vendredi. Après l'office du Vendredi, on porte le Saint Sacrement au tombeau, préparé magnifiquement, comme en France, dans un endroit spécial de l'église ; mais ici l'Hostie n'est pas mise dans le calice, mais dans l'ostensoir couvert d'une gaze très légère ; et le Saint Sacrement reste ainsi exposé jusqu'à la Résurrection. Les fidèles viennent assidûment visiter Notre Seigneur en même

l'on m'a dit qu'ils croiraient pécher s'ils ne faisaient pas leur visite. Deux soldats se relèvent toutes les heures devant le tombeau et montent cette garde d'honneur, le sabre en main, immobiles comme des statues. Je désire que ces bons soldats offrent cette heure au bon Dieu ; ils m'ont fait pitié et je n'ai pas du tout été étonné d'apprendre qu'un d'entre eux était tombé à terre, on a réduit à une heure cette garde, qui en durait d'abord deux.

Je ne dis rien des cloches, qui vont ici comme en France, à Rome pour se faire bénir, mais ce qui est encore particulier à la Pologne, c'est que l'on passe un lait de chaux sur tous les murs des corridors pendant la semaine ; et la pensée que Pâques approche est encore plus gaie à la vue de cette blancheur toute fraîche qui réjouit les yeux.

Il y a bien encore le souper du Vendredi soir qui ne cède en rien au nôtre en France : partout en Pologne on sert en ce jour à la collation, du pain bis rôti dans l'huile. Je ne puis pas dire que ce soit bon ; heureusement qu'il y a du pain sec à côté pour les délicats ; mais c'est là bien peu de chose. Le Samedi Saint arrive avec l'Alleluia et l'on commence à parler du *bénit* de Pâques, appelé en polonais Święcony (pr. chwiéntsôné). Ce mot seul épanouit un cœur et un visage polonais en Pologne et doit lui tirer des larmes hors de son pays, car il n'y a de Święcony qu'en Pologne, comme je vais le dire plus bas. Dès le Jeudi Saint, un petit enfant m'était arrivé pour m'accompagner en ville, quand j'irais le Samedi Saint bénir le Święcony ; je lui répondis par interprète que je n'étais pas sûr d'aller en ville, et bien m'en prit,

car mon ignorance du Polonais me fit rayer de la liste des Pères qui devaient aller, toute l'après-midi du Samedi, qui dans un quartier de la ville, qui dans la campagne, bénir le Święcony. Comme on dit un mot dans chaque maison, la chose parut trop difficile pour moi et j'allai prosaïquement en promenade avec les élèves, pendant que les autres Pères se dispersaient après le dîner pour ne rentrer qu'à 6 et même 8 heures du soir. Votre Révérence désire savoir ce que c'est que ce fameux Święcony, moi aussi j'ai longtemps souhaité de le voir. Il faut auparavant aller chez le R.P. Recteur et là se souhaiter les bonnes fêtes de Pâques, comme on s'est souhaité les bonnes fêtes de Noël; au dîner, il n'y aura rien encore du Święcony, il n'apparaîtra que dans l'après-midi, afin que Monsieur le Curé vienne le bénir, comme le R.P. Recteur ira bénir celui de Monsieur le Curé; enfin la collation arrive et j'aperçois dans un coin du réfectoire, toute une table chargée de gâteaux variés, pour le fond et pour la forme; on y voit aussi des œufs, des jambons, même une magnifique tête de porc tellement transformée, que vous la prendriez pour une pièce de pâtisserie; parmi tout cela des dindons, des agneaux en sucre ou en beurre avec l'étendard de la Victoire; je regarde, j'interroge ... mais pendant qu'on me donne quelques explications rapides, la Résurrection nous appelle à l'église, et je sors, disant en riant que je comprends maintenant la rigueur du jeûne polonais, que si j'avais su ce qu'était le Święcony, je n'aurais rien mangé de toute la Semaine Sainte; que l'on fera bien de fermer à clef la porte du réfectoire pendant la nuit, car j'ai peur de devenir somnambule. Bref je mets en bonne humeur les frères à qui l'on traduit

ce que je dis ; les plus touchés me baisent les mains et nous nous rendons à l'église pour la Résurrection.

Mais quelle chaleur en entrant ! quelle foule en dedans et en dehors ! Tout le clergé se rend au tombeau, où l'attendent le corps des pompiers en grande tenue et un détachement de sous-officiers de la garnison ; après quelques chants, Monsieur le Curé remet à 3 de nos frères les trois insignes de Notre-Seigneur ressuscité : la croix portant une étole, probablement stolam gloriae ; le cierge pascal, la statue de Notre-Seigneur sortant du tombeau et tenant à la main l'étendard de la victoire. La procession se met en marche précédée de ces trois glorieux insignes, qui resteront près de l'autel tout le temps pascal. Notre escorte de pompiers et de sous-officiers nous entoure, et fait avec nous trois fois le tour de l'église ; le peuple chante de son mieux un morceau polonais sur la résurrection ; je dis de son mieux, car les voix ne sortent pas pleines comme d'habitude. Est-ce la fatigue du jour, est-ce le jeûne qui en est la cause ? Je ne serais pas étonné que la presse y fût aussi pour quelque chose ; il me semble que les poumons ne se peuvent dilater, tant on est serré ; dans l'allée assez large que nous pratiquent 3 vigoureux sergents de ville marchant en tête de la procession, nous ne sentons que la chaleur et il n'y a à nous avertir de la foule qui nous enveloppe, que les poussées qui se font sentir de temps à autre à notre escorte militaire et qu'elle fait rentrer de son mieux, elle aussi, dans les limites marquées. Cette cérémonie de la Résurrection se célèbre partout en Pologne, mais à des heures différentes ; ici c'est le samedi soir, ailleurs c'est à minuit ; à Staraviès c'est de grand matin ; et bien entendu c'est toujours mieux qu'ici.

Le dimanche matin, j'allai faire une visite de curieux aux divers Święcony de la maison et en demandai l'explication authentique ; les pièces principales, c'est-à-dire les œufs, l'agneau, le porc et le gâteau appelé Paschа, ont une signification symbolique : les œufs sont le symbole de notre résurrection et de notre immortalité ; car de même que des œufs, par la chaleur de la poule, sortent vivants les poussins ; ainsi nous que le péché avait tués, nous sommes venus à une vie nouvelle, grâce à l'immense charité de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui lui même se compare à la poule dans l'Evangile ; et nous espérons la vie immortelle que nous a reconquise et méritée ce même Sauveur ; et comme nous ne sommes plus qu'un en Jésus-Christ par la Communion, nous mangeons ensemble les œufs de Pâques, en les saupoudrant de sel et de poivre, pour nous rappeler que notre vie nouvelle ne doit pas être fade, mais pleine de saveur et de force.
Le petit Agneau, qui d'ordinaire domine avec son étendard tout le reste du Święcony et qui est pour cela placé sur une petite table posée elle-même sur le milieu de la grande, le petit agneau, dis-je, marque Jésus-Christ devenu notre nourriture dans la Sainte Communion.
Le Paschа, qui est en polonais la même chose que le Phase en Hébreu, rappelle les pains azymes. Enfin le porc nous montre combien le péché avait dégradé l'homme et que Notre Seigneur par sa résurrection, nous a purifiés et nous a élevés jusqu'à lui, afin que morts au péché nous répandions partout la bonne odeur de Jésus-Christ, et soyons agréables à Dieu.

Outre ces pièces essentielles, on en trouve beaucoup d'autres accessoires, variables selon les endroits mais qui ne paraissent sur la table en Pologne que les trois

jours de Pâques ; tels sont les excellents gâteaux appelés baba, c'est-à-dire vieille femme, dont personne n'a pu me donner l'origine et la signification etc etc.

A l'heure du Swięcony, c'est-à-dire vers 9 heures et demie du matin, le R. P. Recteur se rend au réfectoire des enfants pour partager avec eux les œufs de Pâques, comme le pain d'autel à Noël, puis il vient au réfectoire des Pères en faire autant avec chacun de nous. Le Révérend Père Recteur eut la délicatesse de venir d'abord à moi, bien que je ne fusse pas en tête de la rangée des Pères ; il partagea avec moi un quartier d'œuf et me souhaita tout ce que mon cœur pouvait désirer pour la France, pour nos Pères et pour moi ; je répondis de mon mieux en fin des vœux pour le bonheur de la Pologne. Le P. Recteur alla ainsi à tous les Pères et Frères, disant à chacun son petit mot et partageant l'œuf de Pâques ; il n'avait pas fini que les amis de la maison arrivaient et il lui fallut recommencer avec eux. Les Supérieurs doivent en prendre leur parti ; ils leur faut recevoir ainsi tous ceux qui se présentent, puis aller à leur tour dans toutes les maisons de nos bienfaiteurs et amis ; pour les inférieurs la tâche est plus aisée : à peine le R. P. Recteur est-il passé avec les œufs de Pâques, que l'on fait un demi tour à droite ou à gauche et l'on attaque le Swięcony ; c'est ce que nous appellerions en France un bon second déjeuner à la fourchette, qui se répète les trois jours de Pâques ; et comme on ne consommera pas tout, par la grande loi qui veut que pour qu'il y en ait assez, il faut qu'il y en ait trop ; le jeudi de Pâques, on ira à la forêt voisine finir, dans un goûter champêtre, appelé Emmaüs, le Swięcony du Dimanche, du Lundi et du Mardi de Pâques.

A moins d'impossibilité, tous les membres d'une

même famille se réunissent pour partager ensemble le Święcony ; et c'est la grande raison pour laquelle nos enfants commencent leurs vacances de Pâques avant les fêtes. Il y a plus : chaque grande maison reçoit le jour de Pâques, tous les hommes qu'elle emploie à un titre quelconque, à ce repas chrétien qui rappelle les agapes de la primitive Eglise ; tous les cœurs n'en font qu'un ; et l'égalité chrétienne, la seule réalisable, apparaît dans toute sa beauté ; ce sont les maîtres qui, après avoir partagé l'œuf de Pâques avec tout leur monde, servent encore à table. L'Univers a raconté, il y a une douzaine d'années, le grand Święcony donné à Paris par le Prince Czartoryski (pr. Tchartoréski) ; et cette année même 1878, voici comment le Czas (pr. Tchas), journal de Cracovie, rendait compte du Święcony offert, par la famille Potocki (pr. Pototski) : "La famille des Comtes Potocki a célébré cette année à Krzeszowice (pr. Kjéchovitsé) les fêtes de Pâques avec une grande solennité, au milieu de ses serviteurs, gens d'affaires et fermiers, au nombre d'environ 100 personnes, parmi lesquelles on comptait 12 maires de villages. Après avoir partagé les œufs de Pâques avec toute l'assemblée, le Comte lui a adressé les paroles les plus affectueuses. Il a appuyé sur la haute signification de cet usage national, disant que, dans le passé, ce n'était pas tant l'intérêt que l'amour qui unissait les hommes ; aujourd'hui l'argent prévaut sur le cœur et pour cela tout va de plus en plus mal dans le monde. Quant à lui, il se sent très-heureux d'avoir hérité de son père cette entente si cordiale entre lui et ses bons paysans et il la conservera toute sa vie. De son côté la Comtesse Potocka, en partageant l'œuf avec les assistants, adressait à chacun quelques mots affectueux et pleins d'à

propos. Les paysans répondaient avec toute la liberté polonaise et exprimaient avec justesse leurs sentiments de gratitude profonde et sincère pour leurs maîtres. C'était dans toute sa pureté et son intégrité, l'antique vie patriarcale de Pologne. Qui ne connaît d'ailleurs les soins et la protection touchante de la famille Potocki pour ses paysans? Ces bonnes gens exprimèrent tout haut, par la bouche du plus éloquent d'entre eux, leur reconnaissance envers cette illustre maison, firent retentir la salle de leurs vives et joyeuses acclamations et quittèrent le palais, emportant dans leur coeur les meilleurs sentiments d'amour et de vénération pour la famille de leurs augustes maîtres." Ce Comte Potocki n'est pas le gouverneur de Galicie, mais le cousin du gouverneur.

J'aurais dû vous dire, mon R. Père, que le Święcony se mange debout, comme l'ancienne Pâque des Juifs; la chose n'est cependant pas de rigueur et j'ai vu s'asseoir le plus grand nombre des convives. Si j'en crois les Pères et les Auteurs, le Święcony était beaucoup plus célébré autrefois, alors que la Pologne était libre et riche; les Seigneurs Polonais prenaient leur temps pour se visiter entre eux, et le Święcony au lieu de durer 3 et 4 jours, allait jusqu'à la Pentecôte; absolument comme les Kalendes de Noël, dont je vous ai parlé duraient jusqu'à la Purification.

Voici ce que l'on rapporte d'un Święcony donné à Dereczyn (pr. Deretchinn) par le palatin Sapieha du temps de Ladislas IV. C'est là que se montre le mystérieux symbolisme dont j'ai parlé plus haut et qui transformait le festin pascal en une religieuse image de la nature entière groupée autour de son Roi éternel. "Autour de l'agneau pascal, dit l'antique récit, quatre sangliers figuraient les quatre saisons de l'année; douze cerfs, aux cornes dorées,

représentaient les mois ; 52 tourtes, mesurables seulement à la toise, tenaient la place des semaines, et 365 formidables gâteaux rappelaient les jours. Le même symbolisme ingénieusement et généreusement progressif, régnait sur les boissons : 4 grands amphores contenaient, au nom des saisons, le vin du temps du roi Etienne ; 12 arrosoirs en argent versaient, au nom des mois de l'année, le vin du temps du roi Sigismond ; 52 grands vases offraient le vin de Chypre en l'honneur des semaines ; 365 barils de vieux vin de Hongrie célébraient la naissance des jours ; et enfin 8760 litres d'hydromel étaient offerts aux vassaux et aux serviteurs pour fêter les heures de l'année.

Sans doute aujourd'hui nous sommes loin de cette richesse et de cette magnificence ; mais les grandes familles polonaises établies en dehors de leur pays célèbrent encore ce repas national avec grande pompe et bien entendu que les gâteaux viennent de Pologne, car on n'en fait point ailleurs de pareils, la composition du paschа et du Baba étant spéciale. Or cette année un grand seigneur Polonais, établi à Vienne, a célébré le Swięcony, et les divers Ambassadeurs présents à Vienne ont été invités. Tout ce grand monde a trouvé le Swięcony si bon, que des commandes ont été faites sur le champ à Léopol au pâtissier fournisseur et quatre mille pièces ont été expédiées de Pologne en divers pays. Il faut donc avouer que, même sans parler de ce qui fait l'âme de ces agapes polonaises, le corps même n'en est pas à dédaigner.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, mon R. Père, que l'abondance et la qualité du Swięcony varient avec les fortunes et que les pauvres sont aidés par les riches à

se préparer un Swięcony présentable ; mais ce qui est commun à toutes les familles polonaises, c'est ce que personne ne touchera à ce festin de Pâques avant qu'il soit béni, et si pour une raison ou pour une autre le prêtre n'est pas passé dans une maison le Samedi Saint, le père ou la mère de famille, prenant les pièces qui forment le fond et la substance du Swięcony, les portera près de l'église le Dimanche matin afin que le prêtre les bénisse. C'est ainsi que j'ai béni tout un régiment de gâteaux, d'oeufs... .... le Dimanche matin dans le vestibule de notre maison, où ces bons Polonais malgré la pluie, avaient apporté leur Swięcony.

Le lundi de Pâques, un autre usage, aussi nouveau pour moi, m'est révélé. En souvenir du baptême des deux provinces de Gnièzdz et de Lithuanie alors séparées et qui depuis n'en ont plus formé qu'une seule, on se jette de l'eau mutuellement et personne n'est à l'abri, personne n'a droit de se fâcher ; dans les endroits même où la température le permet, on va jusqu'à se jeter les uns les autres tout habillés dans la rivière ; disons cependant que pour les Supérieurs, aussi pour les dames, on se sert d'eau de senteur, d'eau de Cologne. N'ayant rien reçu jusqu'à midi, je me félicitais déjà dans la pensée que la journée passerait pour moi sans injection ; mais au moment où je n'y pensais plus, arrive mon tour ; et le lendemain encore mes habits répandaient l'odeur de l'eau de Cologne, dont un élève les avait gracieusement imprégnés. Cette tradition ou usage s'appelle Smigus et aussi Dingus.

Dans toute cette lettre, Mon R. Père, je ne vous parle que de ce que j'ai vu ou entendu ici, à Tarnopol en Galicie ; il y a sans doute de ces usages qui sont communs à toute la Pologne ; mais il en est aussi qui

varient avec les provinces, même en Pologne. La Kutia, dont je vous parlais à Noël, existe seulement en Galicie; dans les diocèses de Gnesne et de Posen, on se bat les uns les autres le Vendredi Saint avec de petites verges, sans toutefois se faire mal; c'est ce que l'on appelle Bozerane (pr. bojérané), c'est-à-dire plaies de Dieu, en souvenir de la flagellation de Notre-Seigneur. En Silésie, province jadis polonaise, l'usage est de réciter le Rosaire de 15 dizaines chacun des trois derniers jours de la Semaine Sainte; le Vendredi et le Samedi, la récitation se fait où l'on veut; mais le Jeudi elle doit se faire au jardin, probablement en mémoire de l'agonie de Notre Seigneur.

Cracovie, vieille capitale de la Pologne, à qui ses nombreuses reliques et ses 72 églises ont mérité, aux jours de sa gloire, le nom de petite Rome; Cracovie conserve jusqu'à ce jour des usages qui remontent aux temps où cette ville était encore païenne, mais qui cependant ne sentent en rien l'idolâtrie. En voici un célèbre dans tout le pays: Le Mardi de Pâques, les habitants de Cracovie au nombre d'une trentaine de mille, déployant toute la richesse de l'ancien costume national, se dirigent vers un monticule formé de main d'homme et élevé au-delà de la Vistule, sur l'extrémité d'un des derniers contre-forts des monts Karpathes. La tradition rapporte que c'est l'emplacement du tombeau de Krak ou Krakus, fondateur et premier roi de Cracovie. Les habitants voulant donner à leur fondateur un tombeau dont la mémoire se perpétuât à travers les âges, apportèrent dans les manches de leurs habits, alors très-larges, assez de terre en cet endroit pour former le monticule actuel, qui peut avoir à la base, 50 mètres environ sur 10 à 15 mètres de haut. Tous les ans, à la même date, c'est un va-et-

vient perpétuel depuis le matin jusqu'au soir ; de la ville au monticule et du monticule à la ville ; les rangs sont confondus jusqu'au pied de la colline ; mais là on se sépare en deux groupes : les pauvres, munis de corbeilles, restent au pied, tandis que les riches escaladent la hauteur, après s'être munis, chez des marchands venus au Krakus pour la circonstance, de pommes, d'oranges, de pain, de gâteaux, de viande même, d'œufs crus etc.... De là toutes ces provisions sont lancées, en pluie bienfaisante, sur les pauvres, qui les recueillent précieusement dans leurs corbeilles et s'en nourrissent plusieurs semaines. La Religion a sanctifié ce vieil usage, en élevant près du Krakus, une chapelle, où la Sainte Messe se dit le Mardi de Pâques seulement. Le Gouvernement autrichien, appréciant le Krakus au point de vue stratégique, y a bâti un fort. Ce gouvernement ne s'oppose nullement à ces manifestations pacifiques des Polonais de Cracovie ; les sergents de ville sont présents, seulement pour maintenir l'ordre et empêcher au besoin tout conflit entre les pauvres.

Si quelqu'un s'obstinait à ne voir dans le Krakus qu'un monticule naturel, on pourrait lui dire que ces monuments artificiels sont assez ordinaires en Pologne ; car sans prétendre les nommer tous, à deux lieues de cette même ville de Cracovie, s'élève un tumulus semblable au premier ; et la tradition rapporte que Wanda, fille du roi Krak, recherchée en mariage, par beaucoup de princes, fut enfin demandée par Ridiger, chef Allemand, qui employa même la force armée pour arriver au but de ses désirs. Wanda, pour éviter à la Pologne la honte de devenir province d'un royaume étranger, après avoir mis en fuite les troupes ennemies par le seul ascendant de son incomparable beauté, se jeta dans la Vistule où elle se noya ; et la nation

entière lui éleva ce monument à l'endroit où l'on retrouva son corps. Sans remonter jusqu'à l'histoire des temps fabuleux de la Pologne et sans aller si loin, la première chose qui frappe les yeux du voyageur arrivant de Breslau à Cracovie, est un monticule plus considérable que les précédents, dominé lui aussi par un fort. Ce fut le premier monument de Cracovie que me signala le Docteur Harajewicz, mon compagnon de voyage si providentiel, quand je me rendis en Pologne. Ce monticule, me dit-il, a été élevé à la mémoire de Kosciuszko, par la ville de Cracovie, sa patrie reconnaissante. Et depuis j'ai appris que toute cette terre a été amoncelée, non par des ouvriers payés, mais par tous les habitants de Cracovie, riches et pauvres, en l'honneur du grand défenseur de la Pologne. Encore aujourd'hui, près de Léopol, un semblable monticule est depuis 6 ans en construction, en souvenir de la réunion de la Lithuanie à la Pologne; des brouettes vides et des pelles sont à côté, à l'endroit où se prend la terre; et tous ceux qui passent, même les dames, portent leur contingent à ce monument national.

Un mot pour terminer, sur la manière dont nos élèves qui ne sont pas allés en vacances de Pâques, ont passé ces 10 jours. Il nous en est resté environ les 2 tiers, soit à cause de la distance à parcourir pour se rendre chez eux, soit surtout à cause de la Russie, dont les frontières sont extrêmement difficiles à franchir. Ces bons enfants, animés du meilleur esprit, ont organisé eux-mêmes trois soirées, deux musicales et une de lanterne magique et de feux d'artifice; une douzaine de grands se sont dévoués pour amuser leurs condisciples; et tour à tour chantant, déclamant, exécutant des morceaux d'orchestre, puis de musique militaire, ils m'ont

prouvé que le Polonais a, pour les instruments de musique, la même facilité que pour les langues. Plusieurs de ces jeunes gens possèdent bien deux et même trois instruments, comme ils parlent 4 et 5 langues.

Puisse cette relation, mon R. Père Provincial, être une preuve de ma gratitude envers Votre Révérence, à qui je dois de connaître la Catholique Pologne; un gage de mon attachement sincère pour un pays si dévoué à notre France. Oui, j'aime les Polonais, parce que je les vois de près, parce que c'est une nation au cœur d'or pour Dieu, pour l'Eglise et leurs amis. Pourquoi faut-il que la langue soit si difficile! J'en sais cependant assez pour crier: Vive la Pologne et les Polonais.

Reverentiae Vestrae,
Infimus in Xto Servus.

Vivier. S.J.

Missions et Processions en Pologne.

Tarnopol, 26 Juin 1878.

Mon Révérend Père,
P.C.

Le P. Franke, qui s'occupe ici de l'église, ayant appris que nos Pères devaient donner une grande mission à Sbarasv, dit aux fidèles du Bank de la Sbaire que si parmi eux quelques uns voulaient y aller en procession, il était prêt à les conduire, tout le monde irait à pied bien entendu. Le

jour de la procession, jour où s'ouvrait la Mission à Sbarasv, fut fixé au Dimanche de la Pentecôte ; les pélerins entendraient la Sainte Messe à 3 heures et demie à Tarnopol et le départ serait à 4 heures et demie du matin. Le P. Franke s'attendait à 100 ou 200 pélerins au plus ; car outre que la distance est de 5 à 6 lieues, on devait emporter ses provisions et rester 3 jours à Sbarasv. Mais à peine l'invitation du Père fut-elle parvenue aux oreilles de son nombreux auditoire, que la joie parut illuminer tous les visages, et le Dimanche de la Pentecôte, à l'heure dite, 5,000 pélerins partaient pour Sbarasv. L'évaluation que je vous donne, mon R. Père, est fort modérée ; car il faudrait porter le nombre des pélerins bien au-delà de cinq mille, si l'on en croyait certaines supputations faites par des hommes compétents. L'un d'eux a dit au P. Franke que cette foule occupait 2 Kilomètres sur la route ; or en ne mettant que 10 personnes de front et donnant à chacune 1 mètre carré, nous aurions ainsi 20,000 personnes ; il faudrait même aller bien au-dessus, puisque je tiens du Père lui-même que les rangs étaient fort serrés. Quoiqu'il en soit du nombre exact, le Père séparа tout son monde en deux grandes divisions : les femmes, comme étant les plus faibles, marchaient en tête ; les hommes venaient ensuite ; le Père marchait entre les deux, dirigeant tout au moyen de courriers nombreux ; par derrière suivaient 15 voitures chargées de provisions. — C'est peu, dira-t-on, 15 voitures pour cette foule ? Je le veux bien, mais il est bon de savoir que, dans ces Missions, bon nombre de nos Polonais ne se nourrissent que de la parole de Dieu ; le confortable est ce qui les occupe et les gêne le moins. Le jour se passe à entendre les sermons, à prendre part aux cérémonies de la Mission, à attendre que le tour de se confesser arrive ; manger, on n'y pense pas. Et quand la nuit vient, on se couche sous un

arbre, dans la rue ... ce n'est pas plus difficile et plus coûteux que cela ; le lendemain se passe comme la veille ; les jours suivants aussi ; et tel brave homme qui est parti pour la Mission, avec quelques Kreuzers dans sa poche en cas de besoin, les rapportera au bout de 4 ou 5 jours sans y avoir touché. Ne croyez pas, Mon Révérend Père, que ce soient là des contes faits à plaisir. Une Dame avait envoyé sa servante à Sbarasv avec un morceau de pain suffisant pour les trois jours ; la bonne fille revint le mardi soir avec son pain sous le bras : Comment, lui dit sa maîtresse, vous rapporter votre pain ? - Oh ! Madame, je n'ai eu ni le temps ni le besoin de manger ; on a prié et chanté sur toute la route ; à Sbarasv, j'ai passé les 3 jours à entendre les sermons, je n'avais pas faim. - Deux de nos domestiques y sont allés aussi dans les mêmes conditions ; et comme l'on demandait à l'un d'eux comment il avait pu rester 3 jours sans manger : Ah ! répondit-il, j'en serais bien encore resté 2 de plus, je crois, c'est si beau qu'on ne pense pas à manger. - Et le brave chrétien était triste au souvenir de Sbarasv, lui toujours gai d'habitude ; il fallut absolument l'y renvoyer une seconde fois pour y rechercher cette joie qu'il y avait laissée.

A leur arrivée à Sbarasv, nos pélerins furent reçus par les missionnaires, le clergé, la population, venus en procession à leur rencontre : pistolets, fusils, mortiers, en un mot toute l'artillerie de l'endroit célébrait à sa manière les pelerins de Tarnopol. Les Pères Bernardins, dont le monastère est considérable, cédèrent aux nouveaux venus toute la partie consacrée aux classes ; les monuments publics de la petite ville logèrent aussi le plus de monde possible ; d'autres s'industrièrent pour aller passer la nuit dans des maisons particulières, sous des hangars, le reste coucha à la belle étoile

Dans les missions polonaises, les exercices commencent

à 6 heures du matin et durent sans interruption jusqu'à 1 heure de l'après-midi ; puis vient une heure de repos ; et à 2 heures reprennent les exercices jusqu'à 8 heures du soir. Tout se fait dehors ordinairement à cause du grand nombre la Méthode vous dira la suite et l'ordre de ces exercices. Mais s'il pleut ? - S'il pleut, on fait comme s'il ne pleuvait pas. Le P. Kolubowicz m'a dit avoir vu, par une pluie battante, tout un peuple entendre sans faire un mouvement un sermon d'une heure à l'ouverture d'une mission. Le P. Ciszek, me parlant de Sharasv, m'a dit qu'il avait 40,000 auditeurs le Jeudi de la Pentecôte. Ce concours prodigieux avait une double cause : la Mission et la fête de St Antoine de Padoue, patron du pays. Comme je lui demandais s'il peut se faire entendre d'un si vaste auditoire : je dis une phrase à droite, me répondit-il ; puis je la répète à gauche. Dans ces longs exercices de mission, le peuple n'est pas réduit à l'état purement passif ; le prédicateur entame souvent un dialogue avec son auditoire, qui répond tout d'une voix à la question posée ; et puis l'on chante, on prie, on pleure... L'impression produite par ces grandes manifestations de la foi populaire, emporte des conversions inespérées ; et ces prières de tout un peuple attirent du Ciel des grâces auxquelles on ne peut résister. Un trait seulement qu'un Père m'a raconté. Il est d'usage le soir, quand tout est rentré dans le silence, que la cloche tinte solennellement afin d'inviter tout le peuple à prier pour la conversion des pécheurs qui résistent à la grâce. Eh bien ! le son de cette cloche produit des changements admirables que n'a pu obtenir la parole du prédicateur. Vous parlerai-je des confessions à Sharasv ? Malheureusement les prêtres faisaient défaut pendant 10 jours que cette mission est terminée, nos Pères à Varnopol ne quittent plus le confessionnal les jours de fête

et de Dimanche et même pendant la semaine ; tout cela nous vient de la mission à Sbarasv. Le lendemain de la clôture, le P. Ciszek fatigué sortit du confessionnal pour se reposer quelque peu : une pauvre femme se jette à ses pieds en le suppliant de ne pas partir sans la confesser : Voilà 7 jours que j'attends mon tour, dit-elle au Père ; et maintenant au moment où je vais passer, vous quittez.

Après 3 jours passés à Sbarasv, nos pélerins durent songer au retour ; mais quelle douleur ! ils pleuraient, ils voulaient encore rester ; et le P. Franke eut bien de la peine à remettre sa nombreuse division sur le chemin de Tarnopol. Les habitants de Sbarasv vinrent les reconduire à quelque distance comme ils étaient venus les chercher ; un des Pères missionnaires voulut leur faire les adieux, mais son petit mot finit plustôt qu'il ne s'y attendait. Voici comment : sa chaire improvisée était une table ; la foule était si grande et si compacte, que la table serrée de près finit par se briser, et le bon Père, perdu dans la foule, dut remettre à un autre jour la fin de son discours.

Nos pélerins, partis de Sbarasv à 2 heures, nous arrivèrent ici à 9½ 1/2 du soir : sur toute la route ils avaient sans interruption chanté et prié. Aux approches de la ville, les parents qu'on avait laissés à Tarnopol, vinrent au-devant des heureux pélerins ; et ce fut une joie indicible pour tous de se retrouver réunis après 3 jours de séparation. J'allai à l'église pour voir ce bon peuple ; deux Pères firent une courte allocution. On chanta ensuite le Tantum ergo avec un entrain et un ensemble admirable ; et quand Notre-Seigneur eut béni ses fidèles serviteurs, la foule s'écoula en chantant le cantique de mission si simple et si touchant, que j'avais déjà entendu pendant le Carême : "Bonne nuit, Jésus, Marie, Joseph" ..... je dis que la foule

s'écoula, je me trompe ; car elle envahit la sacristie. Votre Révérence devinerait-elle pourquoi ? Ces bonnes gens voulaient se confesser avant de quitter l'église !... Vraiment si on les avait crus, nos Pères auraient passé la nuit blanche à les entendre : on leur dit de revenir le lendemain et tous se retirèrent. Mais le pèlerinage de Sharasu devint saintement contagieux, et 2 jours plus tard deux mille habitants de Carnopol ou des environs reprenaient le chemin de la Mission. Je ne prétends pas ici, Mon Révérend Père, vous faire le récit en règle d'une mission polonaise ; il faudrait pour cela en voir une de mes propres yeux, la suivre, comprendre au moins quelque chose aux sermons et divers exercices. Je ne désespère pas d'en arriver là, si mon séjour en Pologne se prolonge quelque peu ; je vous ai dit aujourd'hui seulement ce que j'ai entendu de côté et d'autre, le croyant propre à édifier. Le Père Ciszek, à son passage à Carnopol après la mission de Sharasu, m'a entretenu en français quelques instants. Il parle fort bien le français et sans accent étranger. J'invitai ce bon Père à venir me parler de ses missions dans ma chambre ; il y vint, mais me renvoya à un autre Père pour ce qui regarde les Missions : je préfère, me dit-il, vous dire quelques mots sur les retraites que j'ai établies et que je donne, avec de grands fruits, à nos paysans.

Je prends trois jours les hommes, trois jours les femmes, puis les jeunes gens, les jeunes filles, chaque catégorie à part ; cette retraite se donne dans l'église, où personne n'a le droit d'entrer sinon la classe de la population qui fait sa retraite ; le Curé lui-même n'est pas là. Mes gens sont au silence, arrivent le matin à 6 heures, sortent à midi pour le dîner et reviennent ensuite jusqu'au soir à huit heures. Pendant les trois jours assignés à chaque catégorie, je leur dis leurs vérités à tous pêle-mêle et d'une manière bien plus spéciale

que dans les Missions, où l'on parle à tout le monde. Un jour mes gens furent tellement touchés de ce que je leur disais qu'ils pleuraient à haute voix, et le Curé vint demander ce qu'il y avait.

J'arrive maintenant, Mon Révérend Père, à cette procession d'un nouveau genre que le P. Frankle a faite Dimanche dernier. C'est l'usage, paraît-il, de la faire le Mardi de la Pentecôte; pourquoi a-t-elle été renvoyée cette année? Peut-être à cause de la Mission de Sharasu. Environ 200 personnes du rite latin, s'étaient arrangées ensemble pour faire cette cérémonie, que le P. Frankle connaissait de nom seulement. A 7 heures, il alla leur chanter la Messe dans une Chapelle, située à l'entrée Ouest de la ville; le propriétaire servit à déjeuner au Père, qui ne s'attendait pas à tout ce qui lui était réservé dans cette procession à travers la campagne. On se mit en route, au chant des litanies des Saints et en récitant le Chapelet. Le P. Frankle croyait n'avoir qu'à bénir les moissons de ces bonnes gens et chantait de tout son cœur avec son monde, quand on l'arrête: un homme et une femme viennent se mettre à genoux devant lui; c'étaient les propriétaires du champ devant lequel on passait. On apporte au Père le livre des Evangiles, le livre est posé sur la tête des propriétaires et le Père lit à haute voix: Oh! Père, lui dit-on, il faut chanter l'évangile et non pas le lire. Le Père s'exécute et chante de son mieux. A quelque distance de cette première station, deux nouveaux propriétaires réclamèrent la même faveur; après ceux-ci en vinrent d'autres .... il y en eut ainsi jusqu'au village suivant, qui relève de notre paroisse, et se trouve à une lieue de Tarnopol. Mais là ce fut bien autre chose: des Evangiles durent être chantés devant chaque maison; puis le Père adressa un sermon à tout ce peuple. On fit une halte, le principal habitant du lieu invita le Père

à venir prendre quelque chose dans sa maison ; chacun de ceux qui assistaient à la procession prit aussi sa petite réfection ; puis la procession reprit. Il fallut d'abord aller bénir le puits principal du village, magnifiquement orné pour la circonstance ; et l'on se remit en marche vers Carnopol, mais par une route différente de celle qu'on avait suivie le matin. Il ne faut pas que j'oublie ici une des cérémonies de cette procession, établie pour bénir les fruits de la terre et tout ce qui doit servir aux moissonneurs, instruments, nourriture, etc ; pour offrir aussi au Seigneur les prémices de ces moissons. Voici comment se fait cette offrande : des deux côtés de la route que suit la procession, marchent des jeunes filles revêtues de leurs plus beaux habits ; les unes saisissent au passage, dans chaque champ, une poignée de blé vers le milieu de la tige et font un nœud à la partie supérieure ; d'autres jeunes filles viennent ensuite et arrachent une seconde poignée de blé ; elles en tressent des couronnes que l'on porte aux calvaires et statues nombreuses qui bordent la route. Les jeunes filles s'acquittent sans désinvolture de leur rôle ; et le P. Franke m'a dit avoir entendu quelques propriétaires pousser des exclamations telles que celle-ci : Ach ! c'est tout de même trop ! — Sur le chemin du retour, la procession rencontra un second puits qu'il fallut encore bénir, et tout le monde y but de l'eau, comme on l'avait fait au premier, après la bénédiction. Le pauvre Père n'en pouvait plus ; il avait déjà chanté 60 évangiles ; il était 3 heures de l'après-midi : Que tous les propriétaires des champs qui me restent à bénir se réunissent ensemble devant moi, dit-il à son monde ; mes forces me trahissent et j'ai encore à prêcher ce soir aux vêpres à Carnopol. Ces bonnes gens s'exécutèrent, tout en regrettant que la procession fût si courte et durât si peu ! 6 heures et demie seulement !. Le lendemain, le P. Franke racontant cette fameuse procession de 7 heures et ses 60 évangiles

à un prêtre des environs : Vous n'en avez chanté que 60 ? lui fit ce prêtre, moi, j'en ai chanté cent !

Ce peuple polonais est vraiment insatiable de cérémonies religieuses ! Nous avons eu quatre messes chantées le seul jour de St Jean-Baptiste ; pendant tout le mois de Marie, les fidèles sont beaucoup plus nombreux que d'habitude à toutes les messes. Chaque jour une messe basse, pendant laquelle on touche l'orgue, est dite à 5 heures du matin ; une autre messe est chantée à 6 heures et demie ; et à 9 heures se dit comme tout le reste de l'année, la messe de Monsieur le Curé, toujours avec chants à l'orgue. Chaque soir du Mois de Marie l'église se remplit de fidèles qui viennent assister aux cantiques, sermon, et bénédiction du Saint-Sacrement ; puis on se réunit dans les familles pour chanter des cantiques et les litanies de la Sainte Vierge. La veille du Mois de Marie, Vêpres solennelles suivies du Salut ; à la Clôture, Te Deum et procession. — Ah ! des processions ! ce n'est pas cela qui manque en Pologne ! Pendant l'Octave de la Fête-Dieu, une procession le matin, après la Messe de 9 heures, messe chantée devant le Saint-Sacrement exposé ; Seconde procession le soir au Salut du Saint-Sacrement. J'ai assisté aux processions de la Fête-Dieu ici ; Comme en France, toutes les Autorités y sont présentes ; un détachement d'infanterie va en tête, et à chaque reposoir, immédiatement avant la bénédiction, on salue Notre-Seigneur par une décharge générale ; les dragons assistent aussi et entourent le Saint-Sacrement, mais à pied. La haie est formée par les pompiers en grande tenue. Je ne vous parle pas du peuple : hommes, femmes, enfants, tout le monde assiste au triomphe de Notre-Seigneur, et c'est ici comme autrefois, le Dimanche des Rameaux à Jérusalem. Les reposoirs, à Tarnopol du moins, sont loin d'avoir l'éclat des nôtres en France : un autel adossé à une maison ; un rétable formé d'une glace

de salon que domine un tableau ; une draperie autour ; un tapis étendu au pied de l'autel, c'est tout. Je crois qu'on pourrait avoir beaucoup mieux en s'industriant quelque peu, même à Varnopol ; mais ce n'est pas notre affaire. A Cracovie, m'a-t-on dit, les choses se font avec beaucoup plus de solennité, et je n'ai nulle peine à le croire. Mais n'allons pas à Cracovie, car si je me lance à vous parler des usages de cette ville, ma lettre n'aura pas de fin. J'aime mieux vous faire admirer encore la foi de notre peuple de Varnopol, à l'occasion de la Fête-Dieu : à peine la bénédiction est-elle donnée à chaque reposoir, que l'on entend des branches d'arbres qui se brisent ; et quand on se retourne, on n'aperçoit plus en effet trace de toute cette avenue de verdure qui conduisait au reposoir : le peuple a tout pris, pour s'en faire des préservatifs contre la tempête et autres maux qui peuvent l'atteindre. J'oubliais de dire qu'à chaque reposoir un prêtre chante le commencement d'un des quatre évangiles. Est-ce pour cela qu'il y a 4 reposoirs ? Je l'ignore ; pourquoi aussi ces quatre évangiles chantés à la Fête-Dieu ? Je n'en sais rien. L'histoire de la procession à travers la campagne, que je vous ai racontée plus haut, montre quelle foi a le peuple polonais aux paroles du St. Evangile ; et un élève me disait hier que, dans la partie de la Pologne qu'il habite, le propriétaire de la paroisse fait copier le commencement des quatre Evangiles, porte cette copie à l'église et la fait placer sur l'ostensoir qui renferme la Sainte-Hostie pendant l'octave de la Fête-Dieu, puis enterre lui même, à chacun des 4 coins de ses propriétés, le commencement d'un des quatre Evangiles, pour attirer la bénédiction du ciel sur ses moissons. La procession revient à l'église au chant du Te Deum, et le célébrant, avant de mettre le pied sur le seuil, se retourne pour bénir les militaires qui, tous, genou terre,

tête découverte, présentent les armes. En Pologne, toutes les fois que l'on chante le Te Deum, on répète 3 fois, à la suite du Célébrant, en élevant toujours la voix, le verset: *Salvum fac populum, Domine*. Il y a peut-être là quelque allusion à la captivité de la Pologne.

1er Juillet. - Hier Dimanche, distribution des prix. Nous voici en grandes vacances jusqu'au 1er Septembre. Je reprends la suite de ma lettre. C'est ici l'usage que le jour de l'Octave de la Fête-Dieu, les Pères fassent, le soir, leur procession du Saint-Sacrement, comme le clergé de la paroisse a fait la sienne le matin du jour de la fête. La différence entre les deux, c'est qu'aucun corps civil ou militaire n'assiste officiellement à la seconde; mais la foule du peuple y est considérable, bien que ce soit un jour de travail, tandis que le Jeudi la Fête-Dieu est obligatoire. Jeudi soir donc nous fîmes la seconde procession, le R. P. Recteur portant le Saint-Sacrement, et je vis avec satisfaction que le reposoir dressé à la porte du Collège, sans être monumental, surpassait cependant les autres en beauté. La procession se dirigea d'un autre côté de la ville; tout se passa du reste comme la première fois. Quand nous rentrâmes à l'église, il était 8 heures; tous les autels étincelaient de lumières; la nef était ornée, dans toute sa longueur, de deux rangées de longues branches au feuillage touffu, le peuple se pressait à genoux sur le passage de Notre-Seigneur; chaque fidèle portait un cierge, et tous chantaient à faire pleurer de consolation.

Les journaux vous ont-ils appris, Mon R. Père, ce qui s'est passé dans la Pologne Russe, le jour de la Fête-Dieu? Il paraît que le Gouvernement avait ordonné aux Juifs d'enlever les fils de fer tendus au-dessus des routes à la sortie des villes. Ici aussi j'ai vu ce fil

de fer, qui traverse la route, soutenu de chaque côté par un poteau : C'est la limite que les Juifs ne doivent pas franchir le jour du Sabbat. Les Juifs pour se venger, s'en sont pris aux Catholiques à Kalisz ; et les voilà à vouloir défaire un reposoir le jour de la Fête-Dieu ; ils attaquent même à coups de pierres le prêtre qui porte le Saint-Sacrement ; au point que les soldats qui font escorte à Notre-Seigneur, doivent couvrir de leurs corps le Ministre de Jésus-Christ ; mais les Catholiques Polonais n'entendent pas de cette oreille là : sus aux Juifs ! Plusieurs enfants d'Israël y perdent la vie. Le peuple court aux Synagogues, les détruit et jette à la rivière tous les ustensiles du culte Rabbinique. On ne sait jusqu'où seraient allées les choses, si la troupe enfin n'avait rétabli l'ordre.

Vendredi dernier, jeûne et Fête du Sacré-Cœur ! Comme ces deux choses me paraissent jurer ensemble ; mais il a bien fallu en passer par là, car les jeûnes et les jours maigres abondent encore en Pologne. Ici maigre tous les Samedis. En Avent, trois jours de maigre et de jeûne par semaine ; jeûne et maigre la Veille de l'Immaculée-Conception ; cinq jours de maigre la semaine de l'Ascension ; et en Pologne, le maigre est plus dur qu'en France, à cause de l'éloignement de la mer. Quant à la fête du Sacré-Cœur, elle n'est pas obligatoire ici, la solennité en est renvoyée au Dimanche suivant ; malgré cela les messes à l'autel du Sacré-Cœur sont nombreuses, nombreuse aussi est l'assistance, principalement à la grand' messe de 10 heures.

Samedi, fête des Saints Apôtres, fête d'obligation ; les Pères passent presque tout le jour à entendre les pénitents qui viennent à la suite de la Mission de Skarasu ; on donne encore la Sainte Communion après 4 heures de l'après-midi.

Le lendemain, Dimanche, les confessions sont encore

plus nombreuses ; le soir on est obligé de renvoyer (à jeun bien entendu) de pauvres gens qui ne peuvent avoir leur tour ; on distribue encore la Sainte Communion à 9 heures du soir. Comme j'admirais cette ferveur, le R. P. Kantiny me raconta que, lors d'une mission, le peuple n'ayant pu se confesser à cause du grand nombre, s'en alla jusqu'à Staraviès, à 35 lieues de là, pour trouver des confesseurs. Ah ! mon R. Père, quelles consolations ne trouveraient pas ici ces pauvres Curés dont vous nous parliez l'an dernier, qui passent leur vie sans pouvoir amener leurs paroissiens au confessionnal ! Oui, je voudrais que l'on fît un échange de prêtres entre ces mauvaises paroisses et nos bonnes paroisses polonaises : cela réveillerait plusieurs Curés de ce pays-ci, qui s'endorment et n'instruisent pas leur peuple.

Tous les jours, les preuves de la foi profonde de ces paysans Polonais abondent sous nos yeux. Le prêtre donne-t-il la Sainte Communion ? Au moment où il se retourne et dit Agnus Dei, entendez ces bonnes gens qui se frappent la poitrine, se prosternent et répètent dans leur langue : Baranku Boje .....! Entendent-ils, à genoux sur les dalles, sonner l'élévation d'une messe ? les voilà qui se jettent le front dans la poussière et poussent des gémissements, à vous faire croire qu'ils se trouvent mal. Ici dans notre église c'est encore modéré, mais il paraît que dans les campagnes c'est beaucoup plus fort.

Quand Mr de Montalembert vint à Cracovie et qu'il vit tout le peuple se prosterner à l'élévation, avec cette foi polonaise qui commande le respect : Un pareil peuple, s'écria-t-il, ne saurait périr ! Vraiment, Mon R. Père, cette parole ne m'étonne pas, tant on sent la sincérité de ces démonstrations extérieures de la foi en Pologne.

Une pénitence assez en usage ici parmi ce bon

peuple, c'est d'assister à la Sainte Messe étendu de tout son long sur les dalles, le visage contre terre et les bras en croix. Plusieurs fois j'ai eu à ma messe des personnes ainsi prosternées; j'en ai trouvé une le matin le plus froid de l'année, nous avions –19°.

Pendant la préparation des fêtes à Staraviès, un ouvrier venu du Duché de Posen, voyant des bonnes gens prier dans cette dure position, s'imagina de s'en moquer. Il paya cher sa faute; car au même instant son échaffaudage s'effondra sous lui; le malheureux, tombant de la voûte, alla tomber à cheval sur une barre de fer et se fit trois trous dans le corps; il en eut pour 6 semaines à se refaire et fut suffisamment corrigé.

Il me reste pour terminer ma tâche, ou plutôt pour tenir toute ma promesse, à vous traduire la *Méthode des Missions polonaises*.

Infimus in Xto Servus.

Vivier. S.J.

Carnopol, 30 Août 1878.

Mon R.P. Provincial.

P.C.

Nos Pères se dispersent dans les environs de Carnopol pour aller aider les prêtres des paroisses; car il se fait en l'honneur de Notre-Dame, un grand concours de peuple en divers endroits pour gagner l'indulgence plénière. Deux d'entre eux vont à Carnorida, petite ville

de 3 à 4 mille âmes sur la frontière Russe. Mon intention n'est pas, Mon Révérend Père, de vous édifier ici sur la dévotion des Polonais et des Ruthéniens qui, malgré la pluie et la boue, affluent de tous côtés : c'est des Russes que je veux vous parler.

La petite ville de Tarnoruda est coupée en deux parties par un étang qui resserré à cet endroit, n'a guère que 3 ou 4 mètres de large au plus ; cet étang marque la limite entre l'Autriche et la Russie : de sorte que la moitié de la ville est Russe, l'autre moitié Autrichienne. Des deux côtés sont les douaniers, dans la proportion de 5 autrichiens contre 100 Russes environ ; ces derniers sont partie à pied, partie à cheval, et on les voit enveloppés dans leurs grands manteaux parcourir sans cesse la petite étendue de quelques mètres confiée à leur garde ; ils ont le fusil au bras et tirent sans crier gare sur le téméraire qui oserait passer de Russie en Autriche à travers la pièce d'eau profonde seulement de trois à quatre pieds. De distance en distance, sur le territoire Russe, s'élèvent de vastes casernes au toit rouge : ce sont les corps de garde où habitent les armées de douaniers dans les heures que leur laisse le service de la frontière. Il va sans dire que tout cet appareil de force douanière n'empêche pas la fraude de se faire quand même, soit à l'insu des ces cerbères vigilants, soit à l'aide de leur complicité.

Mais voulez-vous savoir, Mon Révérend Père, comment doit faire un habitant de Tarnoruda, sujet russe, qui veut ou doit aller chez son voisin, de l'autre côté de l'eau ? D'abord les Russes, pour faciliter les communications, ont enlevé le pont qui reliait jadis les deux parties de la ville ; ensuite ils ont décrété que, quiconque veut aller de la ville de Tarnoruda-russe à la ville de Tarnoruda-autrichienne, doit en premier lieu se rendre à Woloczyska, ville frontière située à 14 Kilomètres de Tarnoruda ; là il

demandera un permis de passer, s'il ne veut rester que quelques heures, un jour, ou un peu plus ; un passe-port s'il veut faire une absence plus prolongée. Permis de passer ou passe-port seront toujours difficilement octroyés, jamais sans roubles déboursés. L'employé de la frontière peut délivrer le simple permis ; mais pour un passe-port en règle, il faut que les pièces aillent jusqu'au Gouverneur de la province ou à un magistrat encore plus élevé : Dieu sait le temps et l'argent que cela coûte ! Mais pour notre Carnorudain, sujet Russe, supposons qu'il ne veut qu'aller et venir chez son voisin d'outre-étang et qu'il a son permis de passer, soit octroyé par l'employé officiel, soit par un Juif qui (Chose très pratique) lui a fabriqué un faux passe-port parfaitement exécuté. Voilà donc notre homme qui, 14 Kilomètres déjà dans les jambes, sort de la douane et passe la frontière tout heureux de parcourir 14 nouveaux Kilomètres sur la route d'Autriche, dans la direction de Carnorudia, ayant devant lui le temps de faire ses réflexions sur le progrès à la Russe, qui trouve le moyen de remplacer quatre pas par 28 Kilomètres ! Il va sans dire que, pour revenir chez lui, de l'autre côté de l'eau, à quatre pas, notre Carnorudain sujet russe devra reparcourir ses 28 Kilomètres en sens inverse du voyage précédent ; pour se délasser au milieu de la route, il ira à la douane faire acte de présence et de fidélité à sa parole donnée, reprendre les gages qu'il a dû laisser à son premier voyage ; autrement le grand héritier, c'est-à-dire le Gouvernement Russe, confisquerait les gages et autres bagatelles appartenant à notre Carnorudain. Vous ne croirez peut-être pas tout cela, Mon Révérend Père ; c'est pourtant de l'histoire.

Voici encore de l'histoire, de l'histoire authentique : Vous savez que nous avons des enfants des provinces russes

qui ne retournent pas chez eux tout le temps de leurs études et que leurs parents ne peuvent venir visiter, uniquement à cause de la difficulté et de la cherté des passeports. — Vous auriez peine, Mon Révérend Père, à deviner comment quelques uns de ces enfants ont passé à la frontière : l'un d'eux, par exemple, a été passé dans un sac, sur le dos d'un paysan. Et pour les livres ? Aucun livre n'est admis en Russie sans avoir été soumis à la censure ; or la censure est au Chef-lieu de la province ; et celui qui y envoie un livre, est la plupart du temps assuré de ne le revoir jamais. Trouverez-vous étrange après cela, Mon Révérend Père, la réponse que fit, dit-on, dans un examen, un enfant polonais, à cette question : Mon enfant, quels sont les verbes actifs Russes ? Monsieur, il y en a deux, mentir et voler.

Pendant que les deux Pères, dont j'ai parlé plus haut, étaient à Woloczyska, ville frontière où se rencontrent les trains Russes et les trains autrichiens, ils allèrent à la gare voir arriver le train Russe. Ils constatèrent d'abord que les deux lignes de chemin de fer, celle de Russie et celle d'Autriche, ne communiquent pas entre elles, mais sont séparées l'une de l'autre par les bâtiments de la gare. Les voyageurs qui viennent de Russie, à leur descente du train, doivent passer dans une salle où l'on révise leurs passeports et leurs bagages et seulement après cette double opération voient s'ouvrir devant eux la porte de l'Autriche, j'allais dire la porte de la liberté ; et certes ce ne serait pas trop dire ; car si nos Pères ont bien vu, chaque Wagon Russe est surveillé par une sentinelle. Ces Wagons sont divisés dans le sens de la longueur en deux parties séparées par un étroit corridor. C'est là que se promène la sentinelle, sans doute pour la sûreté des voyageurs, si l'on en croit les intentions paternelles du Gouvernement Russe ; mais encore plus pour

leur gêne ; si l'on s'en rapporte aux voyageurs eux-mêmes, qui sortaient des Wagons comme d'une prison, m'a dit un des Pères, en paraissaient enfin respirer, à la pensée qu'au sortir de la douane, ils jouiraient de leur liberté. Mais assez sur les Russes, Mon Révérend Père Provincial, vous en pourrez lire bien d'autres, si l'on traduit en français un ouvrage qui vient de paraître en Polonais sur la persécution dans le Diocèse de Chelm.

Nous avons ici le privilège de célébrer la fête de Saint Ignace le Dimanche dans l'Octave, afin que le peuple puisse honorer notre Bienheureux Père et gagner l'Indulgence plénière. Cette année nous avions une double solennité en ce jour ; un nouveau prêtre disait sa première messe ; à la fin il imposa les mains au Clergé, à ses propres parents, puis à tout le peuple. La cérémonie ne finit qu'à une heure et demie du soir ; comme je me récriais sur l'imposition des mains à chacun des assistants, les Pères me répondirent que l'on ne pourrait omettre cette cérémonie sans faire de la peine à tout ce peuple si plein de foi. Ici comme en France, c'est le jour de Saint Ignace que nous avons le plus grand nombre d'étrangers à notre table ; rien de particulier du reste. Le soir, les Vêpres ne durèrent guère que deux heures, et un Père (qui n'est pas Polonais, non intéressé par conséquent à me faire l'éloge du peuple Polonais) me disait en récréation, que les gens ne seraient pas contents, parce que les Offices avaient été trop courts : Comment, lui dis-je, la grand'messe a duré 3 heures et les Vêpres 2 heures, sans compter une ou plusieurs messes chantées, le sermon etc. ? — Ici, me répondit ce Père, le peuple n'a rien pour l'occuper le Dimanche ; il ne travaille pas, ne va ni au spectacle ni au cabaret ; il est pieux et passe tout son temps à l'église ; pour le satisfaire, il lui faut deux messes chantées le matin, la grand'messe, les

Vêpres, le Salut, deux processions, trois sermons etc. .... car je ne parle pas du rosaire chanté à l'aurore, du catéchisme, et autres occupations qui remplissent les intervalles laissés libres par les offices. Après une journée comme cela, ces bonnes gens s'en retournent refaits et dégustent toute la semaine le bonheur que leur a procuré un si bon Dimanche. Dans le cas contraire, ils ont un poids sur le cœur toute la semaine; il leur a manqué quelque chose le Dimanche.

Je reçois et j'entretiens longuement Mr. Micciarelli, de Sinigaglia, dont la famille est alliée à celle de Pie IX. Ce Monsieur est un publiciste qui parcourt la Pologne et autres Etats pour faire connaître un journal: *l'Etendard Catholique Romain*, qu'il veut fonder à Lucerne dans les trois langues, allemande, française, italienne; en même temps il recueille des secours pour cette bonne œuvre. En 1842, Mr. Micciarelli était à Beyrouth, où il a fort bien connu le fameux P. Ryllo; et deux ans plus tard le P. Planchet, Supérieur de la Mission. Il m'a fait le plus grand éloge du P. Ryllo et de son activité: le Père Ryllo, me disait-il, savait mieux l'arabe que les Arabes eux-mêmes et il avait une grande autorité sur eux; cette autorité il la devait à son ministère, aussi à sa personne et à sa manière de procéder. Selon le P. Ryllo, la persuasion était bonne dans ce pays, mais insuffisante sans l'aide des arguments frappants; ce bon Père disait — en riant qu'en Syrie le précepte de l'Evangile qui dit de tendre l'autre joue, a une application un peu éloignée de la lettre: Quand vous voyez qu'il en faut venir aux coups, ayez soin de frapper le premier, parce qu'alors vous avez la chance de donner deux coups pendant que vous en recevez un. Le R. P. Recteur, qui entra pendant que nous étions sur ce sujet, nous dit qu'il avait rencontré, dans

le cours de ses missions, le P. Capucin entre les bras duquel, était mort le P. Ryllo.

La conversation vint ensuite sur Pie IX et Victor-Emmanuel et Napoléon III; Monsieur Micciarelli, à cause de ses relations de famille, était souvent admis aux pieds du Saint-Père et recevait les confidences intimes de Sa Sainteté. Après Castelfidardo, le Saint-Père disait à Monsieur Micciarelli: l'Ambassadeur de France est venu ici avant l'invasion piémontaise et m'a affirmé, au nom de l'Empereur, que si le Piémont entrait dans les Etats de l'Eglise, la France s'opposerait à lui en antagoniste armé, on a démenti officiellement cette démarche de l'Ambassadeur, eh bien, moi, je vous autorise à la publier et à renvoyer au Pape ceux qui prétendront que vous ne dites pas la vérité. Mr Micciarelli publia la chose en France et en Angleterre; et comme des gens intéressés dans la question lui demandaient d'où il tenait de pareils renseignements: *Secretum meum mihi*, leur dit-il: je suis journaliste et je suis tenu au secret un peu comme les confesseurs; du reste, si j'ai menti ou si je me trompe, je suis prêt à me rétracter devant le public; interroger le Souverain-Pontife; s'il vous donne raison, je suis à vos ordres. Comme on le pense bien, les choses en restèrent là; on se garda bien d'interroger Pie IX.

Trois ou quatre ans plus tard, Mr Micciarelli étant allé voir le Saint-Père, Pie IX lui montra un magnifique crucifix suspendu au-dessus de son lit: "Il m'a été donné, dit le St Père, par l'Empereur des Français; et les deux envoyés qui me l'ont apporté de sa part, étaient deux médecins célèbres de Paris qui avaient l'ordre secret d'examiner combien j'avais encore à vivre. — J'ai entendu souvent dire en France, répondis-je à Mr Micciarelli, que Pie IX espérait le retour de Victor-Emmanuel à de meil-

leurs sentiments ; savez-vous quelque chose à ce sujet ? Oui, me dit Mr Micciarelli ; je venais de publier chez Dentu, à Paris, un opuscule sous le titre : *Appel au journalisme sur les Lettres Napolitaines du Marquis Antonio Ulloa, Président du Conseil des Ministres de Sa Majesté François II, roi de Naples* ; j'allai voir le St Père : Ah ! me dit-il, ah ! journalistes, vous ne respectez pas les Souverains ! — Mais, Très St Père, répondis-je, nous attaquons ceux que Votre Sainteté a excommuniés, les ennemis de l'Eglise. — Non, ne faites pas cela, reprit le St Père ; puisque vous défendez la cause de l'autorité, respectez les Souverains, attaquez-vous aux Ministres ; du reste Victor-Emmanuel est moins mauvais que vous ne pensez.

En 1849, Mr Micciarelli était à Malte, propriétaire et rédacteur en chef du journal : *le Moniteur Maltais, Echo des intérêts Catholiques en Orient* ; là encore il était fort bien avec nos Pères ; et dans je ne sais quelle difficulté entre la Compagnie et l'Evêque, Mr Micciarelli prit résolument parti pour nous. Avant de publier son article, il alla le montrer à nos Pères, qui le forcèrent d'en retrancher tout ce qui était blessant pour Sa Grandeur. Mr Micciarelli n'en revenait pas du respect de la Compagnie pour les Autorités ecclésiastiques, même quand elle est pleinement dans son droit.

Encore un mot, Mon Révérend Père Provincial, sur ce Mr Micciarelli. *La Germania*, journal catholique de Berlin, rapporte, dans son Numéro du 12 Avril dernier, qu'on lui écrit de Zurich que ce Mr Micciarelli est un chevalier d'industrie ; le journal berlinois cite la lettre sans ajouter un mot de commentaire. Vraiment si ce Monsieur est un filou, il n'en a pas l'air quoiqu'en dise l'anonyme de Zurich ; et je trouverais bien audacieux un homme qui continue, 4 mois durant après cet article de la *Germania*, de parcourir

l'Europe sans danger de nom, donnant toujours la fondation de son journal comme but de son voyage, ne fréquentant que la Société élevée et se mettant partout en règle avec les Autorités ecclésiastiques et civiles, montrant à qui veut les voir toutes les recommandations qu'il tient des plus éminents personnages, séjournant longtemps dans les mêmes endroits (ici, v.g. il est resté plus d'un mois); etc. ... Vraiment, ou c'est un effronté filou ou c'est un honnête homme; ici nous le tenons pour un honnête catholique; et sans savoir d'où vient l'article de Zurich, nous soupçonnons son auteur d'une jalousie de métier ou d'une autre passion tout aussi peu honorable.

Le Polonais, on le sait, a une dévotion toute particulière pour la Très Sainte Vierge; et l'on dit même qu'il est possible de trouver des Polonais qui ne croient pas en Dieu; mais que c'est chose impossible d'en rencontrer un seul qui, bien que athée, n'aime pas la Très Sainte Vierge. Cet amour se prouve par bien des pratiques, entre autres par les noms que le peuple donne ici aux fêtes de Notre-Dame; nombre de ces fêtes, la Purification, la Visitation, l'Assomption, la Nativité, outre le nom liturgique, en ont un autre plus usité que le précédent et tiré d'une cérémonie usitée en ce jour ou des fruits que produit la terre à l'époque de l'année où tombe cette fête. C'est ainsi que l'Assomption s'appelle Notre Dame des herbes, parce que le peuple apporte à l'église des herbes à bénir en ce jour; on les conserve ensuite précieusement et l'on en donne aux animaux malades pour les guérir. – Le soir de la fête, à 5 heures et demie, un brave paysan vient me prier de donner la Sainte Communion à quelques personnes qui attendaient dans l'église. Le 27 | 15 août, jour de l'Assomption pour les Ruthéniens, il en viendra à 7 heures du soir demander la même

grâce. Comme vous le voyez, mon Révérend Père, ces communions tardives ne sont pas chose chimérique ni même rare ici.

R.ae V.ae

Infimus in X.to Servus

Vivier. S.J.

Mission de Bombay. — Lettre du Père Pagani au R.P. Provincial de Naples.

Fort-Chapel, 20 Octobre. 1877.

Mon R.P. Provincial,

P.C.

J'ai reçu la lettre que le P. Janelli m'a écrite en votre nom, et je vous remercie, Mon R.P. Provincial, de tout mon cœur pour tant de bonté. Monseigneur Meurin, notre Evêque, a déjà achevé sa Visite apostolique dans le Malabar. Cependant les longues et importantes communications avec le Saint-Siège, qui en sont la suite, l'ont déterminé à me laisser encore dans la charge de Pro-Vicaire apostolique, jusqu'à la fin de la tournée pastorale que Monseigneur fera ensuite dans son Vicariat. Vous désirez, mon R.P. Provincial, des nouvelles édifiantes de cette Mission. J'en bien souvent envie de vous écrire: mais d'abord les occupations m'en ont toujours empêché, puis j'ai presque oublié l'italien, que je ne parle plus depuis 18 ans. Pourtant je veux enfin m'y mettre, et satisfaire à vos désirs. Je vous dirais tout d'abord que la

Providence du bon Dieu a bien voulu venir à mon aide pendant tout ce temps de mon administration : des secours pécuniaires me sont parvenus de tous côtés. C'est ainsi que j'ai pu bâtir la maison du Noviciat ; elle ne m'a coûté que 15,000 roupies, c'est-à-dire environ 35,000 francs ; somme très modique selon l'avis de ceux qui s'y connaissent. Le bâtiment est très beau ; ce sont nos Frères Coadjuteurs qui ont dirigé les travaux. Dans la partie inférieure, il y a tous les offices de nos Frères Coadjuteurs.

Nous avons maintenant 6 Novices Scolastiques et 6 Coadjuteurs. Parmi les Scolastiques, il y a un jeune Anglais, Officier d'artillerie, converti du Protestantisme. On attend dans peu de temps le pieux Général Anglais, Mr. Powan, lui aussi converti, qui a été reçu comme Frère Coadjuteur. Sa femme se fera religieuse. On a dû demander au Souverain Pontife et à notre T. R. P. Général les permissions nécessaires pour l'âge, etc.

J'ai pu bâtir aussi pendant ce temps une jolie petite église non loin de Bombay, à Parell, centre des ouvriers de deux Compagnies de chemin de fer, et une autre à Igatpuri dans les montagnes. Mais ce que je regarde comme un trait tout-à-fait remarquable de la Bonté divine à mon égard, c'est que j'ai réussi après une longue correspondance à obtenir du Gouvernement Anglais le subside de 57,000 francs, c'est-à-dire la moitié de la somme qu'il me fallait pour bâtir un orphelinat dans l'île de Salsete près de Bombay, où la Compagnie avait autrefois un magnifique Collège. Depuis, le gouvernement m'a promis aussi des secours pour la construction d'une nouvelle église dans la Mission de Kunaccsee dans le Sud, qui forme la partie septentrionale de ce Vicariat.

La famine qui a désolé presque toute l'Inde nous a fourni le moyen d'envoyer presqu'un millier d'âmes au ciel.

C'est que sous prétexte de porter des secours matériels aux affamés, nos Pères furent envoyés aux différents campements où le Gouvernement les avait réunis ; c'est là qu'on a pu donner le baptême à un très grand nombre d'enfants qui se mouraient. On en acheta aussi un bon nombre. Un des missionnaires m'écrivit pour me demander s'il fallait acheter tous ceux qu'on lui présentait. Je lui répondis sur le champ de ne pas craindre ; il fallait profiter de la bonne occasion qu'on nous offrait de sauver tant d'âmes. On les acheta donc et on les envoya dans des chars à la Mission la plus proche pour y être nourris et élevés sous la direction des Sœurs Belges de la Croix. Plusieurs d'entre eux sont déjà morts. Un missionnaire m'écrivait, que des enfants qu'il avait baptisés, 500 étaient morts en peu de mois. D'autres ont été demandés et adoptés par des familles chrétiennes, et le reste est encore chez nous. Voilà, mon Révérend Père, la plus grande consolation que le bon Dieu m'ait accordée pendant le temps que j'ai dû gouverner la Mission : c'est qu'on a baptisé plus d'idolâtres, qu'on ne l'avait encore fait depuis que la Compagnie est chargée de ce Vicariat. C'est à la famine, comme je l'ai déjà dit, que nous devons ce succès ainsi que le bonheur d'avoir instruit et baptisé un bon nombre d'adultes. Celui qui a été le plus heureux en cette œuvre, c'est le P. Thomas Gallo, Génois, vieux missionnaire ; c'est le même qui a reçu de Dieu la grâce de convertir tous les condamnés à mort.

Je vous demande pardon, Mon R. Père, de la hâte avec laquelle j'ai écrit ces lignes. Je vous prie de me recommander au bon Dieu dans vos Saints Sacrifices.

P. Nicolas Pagani S.J.

Mission du Nouveau-Mexique.

Lettre du P. Laurent Fede à un Religieux de Saint Augustin. — Las Vegas, 31 Mars 1878.

Vous savez, Mon Révérend Père, qu'il y a déjà 6 ans que je suis arrivé au Nouveau-Mexique ; et dans ces six ans, j'ai été un peu de tous les emplois : Curé, Missionnaire, Ecrivain, et maintenant Professeur et Surveillant des élèves. Puisque ce pays ne vous est pas très connu, je crois vous faire plaisir en vous donnant quelques détails, d'abord sur la région et ses habitants, ensuite sur le petit Collège de Las Vegas, que nous avons ouvert cette année-ci.

Le Nouveau-Mexique a, plus ou moins, l'étendue de toute l'Italie ; pourtant il ne compte guère plus que 90,000 habitants, le plus grand nombre Mexicains, ou plutôt métis, issus d'Espagnols et d'Indiens. La langue qu'on parle en général est l'espagnole ; cependant l'anglais est très répandu à cause du commerce avec les Américains. Les vrais Indiens de race pure, sont désormais en très petit nombre. Le pays est un vaste désert, traversé dans toute sa longueur par la grande Chaîne des Montagnes Rocheuses. Les plaines sont très-élevées au-dessus du niveau de la mer ; de sorte que, malgré une très basse latitude, le climat est plutôt froid que chaud. On ne peut pas cultiver cette immense solitude, faute des pluies régulières. Ce n'est que le long des petits ruisseaux, qui jaillissent au pied des montagnes, qu'on peut travailler la terre, et même avec une grande peine, puisqu'il faut arroser artificiellement tout ce qu'on sème.

Le peuple est simple, manque d'énergie pour entreprendre quoique ce soit, mais montre une grande constance à endurer les souffrances, et un grand attachement à ses usages. Il est très pauvre, car l'industrie est nulle et il n'y a pas d'affaires qu'on puisse commencer avec chance de succès. Les riches de l'endroit sont, premièrement les maîtres des troupeaux, qui ne manquent pas d'excellents pâturages dans ces plaines immenses; ensuite les commerçants qui vendent en détail les différents objets importés des Etats-Unis; enfin des avocats, personnes qui n'inspirent pas en général grande confiance et qui font leurs affaires aux dépens de ce pauvre peuple. Le vice dominant est l'ivrognerie, et de nombreuses familles en déplorent les tristes conséquences: il y en a beaucoup qui auraient pu vivre à leur aise, et qui sont réduites à la misère par leurs chefs, adonnés à ce vilain vice. Je ne vous parlerai pas des autres excès, auxquels on pourrait très-facilement porter remède, si la justice était ici autre chose qu'une comédie et ne se laissait mener que par l'argent.

Pour ce qui est de nos ministères, ils nous demandent beaucoup de peine, et ne produisent pas assez de fruits, surtout à cause de la dispersion des habitants. Santa-Fé, petite ville de 5,000 âmes, est la cité plus importante, et la capitale du Nouveau-Mexique; vient ensuite Las Vegas, qui compte 2,500 habitants. Presque toutes les maisons sont réduites au rez-de-chaussée, et sont bâties en terre et paille, précisément comme on bâtissait en Egypte du temps de Pharaon. Du reste, l'air étant ici bien sec, les murs ainsi construits deviennent très solides. Le peuple est Catholique; malheureusement beaucoup de superstitions se sont introduites dans sa vie journalière et il faut les déraciner peu à peu. Des ministres Protestants ont établi par-ci par-là des églises; mais, grâce à Dieu, ils perdent leur temps; car ces Mexicains sont très-attachés à

leur foi. Ce sont surtout les livres que les Protestants répandent un peu partout avec toutes les vieilles calomnies contre l'Eglise Romaine et ses Ministres, et de plus les écoles qu'ils ont ouvertes, qui ont poussé nos Supérieurs à se hâter d'ouvrir un petit Collège pour empêcher les jeunes gens de tomber dans les mains de l'ennemi. Ainsi nous avons 4 maisons dans cet Etat et 3 autres dans le Colorado, qui est tout près et ressemble beaucoup au Nouveau-Mexique, sauf que les habitants sont presque tous Américains et parlent l'Anglais.

Quant au petit Collège de Las Vegas on peut dire que pour une première année d'existence, il est déjà florissant. Il compte 24 internes, nombre qui n'est pas du tout méprisable, si on a égard aux circonstances du pays; quelques demi-pensionnaires et une centaine d'externes, dont le nombre s'augmente de jour en jour. On enseigne la géographie, l'Histoire, les Mathématiques, l'anglais, l'espagnol. La Comptabilité constitue une branche principale de l'enseignement. Il y a quelques élèves qui aspirent au Sacerdoce, et pour eux, (leur nombre est de 6 actuellement), on ajoute l'étude du latin. Il y a classe de musique, de piano, d'orgue etc.; et pour ceux qui le désirent, on enseigne aussi le français et l'italien. Comme vous voyez, mon Révérend Père, ce sont là des études accommodées à la capacité très bornée de ces gens, qui, on peut bien le dire, ne commencent que maintenant à aller à l'école: si on faisait davantage, on s'exposerait probablement au sort d'Icare. Plus tard, si le bon Dieu bénit nos travaux et si nos Supérieurs le jugent à propos, on pourra faire quelque autre chose. Pour le moment nous suivons le principe de St. Augustin: *a minimo incipe*. Voilà, mon bon Père, ce que j'avais à vous dire de ce pays et de nos œuvres.

Laurent Fede. S.J.

Extrait d'une lettre du P. Rossi. – Nouveau-Mexique. – Collège de las Vegas, 20 Aout 1878.

..... Le 16e jour d'Avril il y a eu un examen public, suivi d'une distribution solennelle des prix. Toute la noblesse de Las-Vegas, tant des Catholiques que des Juifs et des Protestants, était très bien représentée. L'assistance se composait de 500 personnes. Toutes nos classes ont répondu à la satisfaction générale; la mienne fut la première à comparaitre. Que Notre Seigneur soit béni! Le R. P. Mazzella, Visiteur de la Mission, et le R. P. Supérieur de la même Mission ont été émerveillés d'un succès aussi heureux. Toutes les classes, excepté celle du P. Fede, parlaient en anglais, ce qui étonna les Américains. En un mot ce fut un vrai triomphe; la réputation du Collège est assurée.

Alphonse Rossi. S. J.

Portugal. — Lettre du P. Tommaso au R. P. Provincial. — Barro, Torres Vedras, 4 Octobre 1877.

Mon R. P. Provincial. P. C.

Il y a longtemps que je n'ai pas écrit à Votre Révérence, non par mauvaise volonté, mais dans le désir d'avoir assez de matière pour vous intéresser. Après la dernière Mission

donnée à Ponte-del-Rol je n'ai pas cessé de mettre la main à de nouvelles entreprises pour procurer le salut des pauvres pécheurs.

J'ai commencé avec le R. P. Marcellino, curé d'un village près de Barro, appelé Freiria, une mission ; mais ne pouvant y aller moi-même, à cause d'autres occupations domestiques, je demandai au R. P. Supérieur, de daigner y envoyer le P. Onorati. Le R. Père y consentit et le fruit répondit à nos désirs. Il prêcha pendant 16 jours, fut très goûté et put établir la pieuse confrérie de St. Louis de Gonzague. 900 personnes se confessèrent. Dès le commencement du mois de Mars, j'ouvris une Mission de 8 jours à l'Incarnazione, paroisse située à 6 milles de Barro. Beaucoup de monde y accourut ; mais ayant vu pendant les deux premiers jours de la mission que l'on était insensible aux grandes vérités de la Religion, je consacrai la mission au très miséricordieux Cœur de Jésus, et la disposition du peuple changea en un moment : à l'insensibilité succéda la plus grande et la plus salutaire émotion. Il y eut 600 confessions, et le dernier jour, 550 personnes se nourrirent du pain des Anges. Beaucoup continuèrent à fréquenter les sacrements, malgré la distance de l'église, où ils doivent se rendre pour participer aux Saints Mystères. Que le bon Dieu bénisse ce bon peuple et le fasse persévérer. Une vieille de 64 ans eut le courage d'assister chaque soir aux exercices : elle avait pourtant 3 milles de chemin à faire à pied pour venir, et devait s'en retourner de même. Il était minuit passé quand elle rentrait à la maison. Elle s'encourageait dans sa fatigue par la pensée du Ciel.

Les fruits ne répondirent pas à nos travaux dans une autre mission donnée pendant la Semaine Sainte à Almargen de Bispo, soit parce que l'époque était mal

choisie, soit à cause du voisinage de Lisbonne. On sait par expérience que les villages voisins des villes absorbent le venin de la corruption et vivent sous l'influence de cette atmosphère empestée. 160 personnes seulement s'approchèrent des sacrements.

J'ai prêché le mois de Mai dans la même église; il y eut assez grand concours aux jours de fêtes; pendant ce mois nous avons eu 1200 communions. Pendant le mois de Juin, outre la neuvaine du Sacré Coeur, j'ai prêché et confessé pendant 4 jours à Ramalhal où 450 personnes communièrent. A Lavrinha j'ai prêché 3 fois le jour du Sacré Coeur et 200 personnes s'approchèrent de la Sainte Table. J'ai passé un jour à Pabul où je prêchai 2 fois et entendis 50 personnes. — Je prêchai aussi à Ponte-de-Rol et je confessai 72 personnes.

Je conçus la pensée de fonder la pieuse Congrégation de St Louis de Gonzague à Barro, dans le but d'empêcher autant que possible les terribles ravages que fait ici le vice d'impureté. Il semble que cette pensée me vint du Ciel car la foule de ceux qui donnèrent leur nom fut très considérable. Le 1er jour 270 jeunes filles donnèrent leur nom et 300 communièrent. La dévotion à St Louis a je ne sais quoi d'attrayant qui la rend aimable; nous en connaîtrons les fruits en son temps. Au mois de Juillet, les invitations pour prêcher et confesser étaient si nombreuses que je ne pouvais les accepter toutes. Cependant sachant que quelques uns de nos Pères se trouveraient à Barro, au mois d'Août, pour s'y reposer des fatigues de leurs travaux apostoliques, et n'ignorant pas que le repos du Jésuite consiste à travailler toujours davante, je promis de satisfaire à toutes les demandes soit par moi-même, soit par quelqu'un de mes confrères.

Je choisis pour ma part la paroisse de Moaxial où je prêchai et confessai pendant 7 jours: l'église était tou-

jours comble ; il y a eu 600 communions. A Moita-dos-Ferreiros, je prêchai un tridium, et confessai 80 personnes. Le P Joseph Guerreiro, donna aussi 3 tridium, à Nimeiro, Atalaia et Carvoeiras. Il eut la consolation de confesser plus de 700 personnes ; le P. Onorati de la province de Rome prêcha un tridium à l'Incarnazione et dans une autre paroisse ; il entendit 200 confessions ; Après cela il prêcha pendant 4 jours à Ranalhal : 200 personnes reçurent la Sainte Communion. Les paysans de cet endroit craignant pour leurs moissons demandèrent aux Pères Franciscains et Jésuites de vouloir bien bénir leurs champs. Dieu récompensa la foi de ce bon peuple ! Mais voici qui est encore plus intéressant. Le P. Machado et moi nous allâmes donner la retraite au Clergé et aux Séminaristes de l'Ile Madère, sur l'invitation de Monseigneur l'Evêque de Gunchal, capitale de l'Isle. La fertilité de ce pays vous est connue : le climat est très doux, on y rencontre de ravissants points de vue. La population est de 100,000 habitants, celle de la capitale de 25,000. Le peuple est assez religieux mais presque abandonné. L'Evêque est très jeune, très instruit et plein de bonne volonté. « Mes très chers Pères, nous dit-il, l'Eglise dans ce royaume comme partout ailleurs est dans les chaînes ; je voudrais au moins que mon clergé me soutint dans mes efforts ; que puis-je faire sans lui ? Ce que pourrait un général sans soldats. Votre mission sera donc de donner la retraite d'abord aux prêtres, puis aux séminaristes. Vous aurez la bonté d'attendre 16 jours avant que de commencer ce travail, afin que nul de mes prêtres ne puisse avoir d'excuses pour s'exempter de cette retraite, je me chargerai de toutes les dépenses et pour l'habitation et pour la nourriture. Nous nous déterminâmes à faire le catéchisme aux enfants et des sermons au peuple pendant

les 5 Dimanches que nous devions passer ici. Les fruits surpassèrent notre attente. Le P. Machado faisait le catéchisme aux enfants, et s'en acquittait au grand avantage de tous, même des adultes, à cause des explications claires et précises qu'il leur donnait. A cet exercice succédait le chant d'un cantique, après quoi je faisais le sermon. Le tout ne durait pas plus de deux heures. Je choisis 5 sujets : le salut de l'âme - le scandale - la confession - le respect humain - et l'amour de Dieu. Le peuple privé tout-à-fait de telles vérités, et habitué à une manière de prêcher froide et stérile, se montra avide de la parole divine, et plein d'enthousiasme. Il pleura en apprenant notre départ et se crut malheureux de ne pouvoir pas nous conserver : que notre pays est malheureux, disait-on, le bien ne fait que s'y montrer en passe, tandisque le mal jette parmi nous de profondes racines. Le fait est que les Francs-Maçons dans leur rage, insultèrent par leurs infectes journaux, et Monseigneur l'Evêque et les Missionnaires ; mais leurs efforts furent impuissants. Le peuple plein d'amour pour nous et encouragé par la présence de Monseigneur à tous nos exercices, encombrait l'église au nombre de 4 à 5000 personnes, et donnait ainsi un démenti aux atroces calomnies des méchants.

Quelques jours avant notre départ, deux paysans vinrent nous visiter tout en pleurs. Ah ! mes Pères, dirent-ils, vous nous quittez, comment vivrons-nous abandonnés ? Où irons-nous entendre la divine parole qui apprend le chemin de la vertu, qui émeut le cœur et rend bon ? Prenez courage, leur dis-je, vous avez dans votre Ile des prêtres fervents qui .... — Ah, mon Père, dit-il en m'interrompant, il y en a bien peu qui ait le zèle des âmes : la plupart sont esclaves de l'argent! — Allons, ne murmurez pas contre votre clergé, je vous assure que vous avez encore de bons prêtres, et la retraite les rendra encore meilleurs ; enfin ils ajoutèrent : nous avons beaucoup

prié et pleuré afin que vous restiez avec nous, et nous prierons et pleurerons jusqu'à ce que vous ou quelques autres de vos Pères viennent demeurer parmi nous. Ils nous offrirent une corbeille de raisins que j'acceptai. Ayant fait remplir la corbeille de pain, et mis plusieurs médailles, je la leur rendis et les renvoyai dans la paix du Seigneur.

Quelques mots sur la retraite. 12 prêtres et 12 séminaristes seulement consentirent aux désirs de l'Evêque. Cependant dans ce petit nombre le bon Dieu montra la puissance de sa grâce. Tous pleurèrent comme des enfants et reçurent de grands secours spirituels. Le dernier jour, ils renouvelèrent leur promesse d'obéissance à l'Evêque. Celui-ci leur donna un paternel embrassement, et fit un discours émouvant qui nous fit pleurer. Ces prêtres, comme des soldats pleins d'ardeur à la voix de leur Capitaine, descendirent sur le champ de bataille pour combattre les combats de Dieu. Ah! plût à Dieu que je puisse passer le reste de mon inutile vie à parcourir ces montagnes et ces vallées à la recherche des âmes et donner mes sueurs et mon sang pour elles.

Le 24 Septembre, sur l'invitation du R.P. Neto, prêtre très zélé de Funchal, nous allâmes confesser dans le Couvent des Capucines. Il était 10 heures avant midi quand je cessai de confesser, lorsque une Dame Dona Maria Paula do Rego, fervente Catholique, vint à ma rencontre, me priant de vouloir bien visiter une famille qui demeurait à quelque distance de la Ville, pour essayer de faire confesser un homme qui depuis 15 ans ne s'était pas approché des Sacrements. Pourquoi, demandai-je, ne se confesse-t-il pas? - Elle me répondit: lorsque nous insistons pour le faire confesser, il nous répond qu'il ne le fera qu'à un religieux étranger; du reste il fait beaucoup d'aumônes et ne semble pas privé de bons sentiments. -

A cause du manque de sommeil la nuit précédente, je me

sentais fatigué. Cependant offrant au bon Dieu ce sacrifice, je dis à cette dame : j'irai après midi. J'en dis un mot à l'Evêque, qui me répondit que j'allais probablement donner un coup d'épée dans l'eau.

A 2 heures arrive une voiture : Accompagné du Secrétaire de l'Evêque je partis pour la maison indiquée. A notre arrivée nous fûmes reçus par la dame de la maison, accompagnée d'une des filles de celui que nous voulions convertir. Je leur exposai le but de ma visite, elles se réjouirent comme si un ange était entré dans leur maison. Je me fis annoncer au malade, avec ma qualité de Père étranger.

Après nous avoir fait attendre un assez long temps, on nous introduisit près d'un vieillard âgé de 60 ans, dont la moitié du corps était paralysé. Il fixa sur moi deux yeux immobiles, mais expressifs, comme s'il eût voulu scruter mes intentions. Je me plaçai à côté de lui sur un sofa, et Mr le Secrétaire resta vis-à-vis de nous. Après les compliments d'usage : je suis un Père Italien, lui dis-je, j'ai parcouru plusieurs parties du monde pour faire du bien aux âmes, et c'est avec le même désir que je suis venu vous voir. - Mais je ne vous connais pas. - Oh! les Catholiques se connaissent et s'aiment partout où ils se rencontrent, nous sommes tous frères, enfants du même Père, rachetés au prix du même sang, et destinés à une patrie commune, le Ciel. - Cette pensée lui fit une bonne impression : il commença à me dire le bien qu'il faisait, les aumônes qu'il donnait, ajoutant que le bon Dieu lui pardonnerait ses péchés, à cause de ses bonnes œuvres. - Oui, lui dis-je, le Seigneur pardonne les péchés à tous ceux qui se confessent dans les dispositions convenables. - Mais moi, je lis l'Evangile et je connais toutes les vérités nécessaires au salut. - Non, mon ami, vous vous trompez, vous énoncez là un principe qui sent le protestantisme. Nous, catholiques, nous devons admettre des vérités de foi qui ne sont pas dans

l'Evangile, et nous sont transmises par la tradition. Ces vérités, l'Eglise infaillible nous les enseigne. De plus, l'Evangile lui-même, nous ne devons pas l'interpréter suivant notre caprice, comme font les protestants, mais selon la doctrine de l'Eglise; n'admettez-vous pas cela? - Oui mon Père, je l'admets - Eh bien, l'Eglise comme l'Evangile, nous apprend la nécessité de la confession. - Mais, mes bonnes œuvres ne sauveront-! Pour empêcher le dialogue de traîner en longueur, je fis signe au Secrétaire de se retirer. Quand je fus seul avec mon malade, je continuai: Mon très cher Ami, je n'aime pas les détours et les chemins tortueux, mais j'aime à vous dire toute la vérité, telle que je la connais: je suis venu uniquement pour sauver votre âme, séparée de Jésus-Christ depuis 15 ans. Puis, lui ayant donné une accolade affectueuse, je repris: je ne vous laisserai pas avant de vous avoir fait l'ami de Dieu par une bonne confession. Le bon vieillard se mit à pleurer à sangloter comme un enfant qui retrouve sa mère après plusieurs années d'une séparation forcée. On entendait ses soupirs et ses exclamations par toute la maison. J'essuyai ses larmes et le calmai. La grâce avait triomphé: les premiers mots du malade, au milieu de sa vive émotion furent: je veux me confesser! mais, pas aux prêtres de l'Ile. - J'entendrai votre confession moi-même, et de suite, lui dis-je. - Demain, reprit-il - Mais demain, je serai en mer dès le matin. - Comment puis-je m'examiner? - Je vais le faire moi-même, vous n'aurez qu'à répondre oui ou non à mes interrogations. Je passai 1 heure un quart avec lui, et je n'eus pas de peine à me persuader de sa contrition, car nous étions souvent interrompus par ses larmes; ses sanglots étaient vraiment une douce musique pour moi. En lui donnant la pénitence, je fus tenté de rire. - Savez-vous réciter le rosaire, lui demandai-je? - Cette dévotion, reprit-il, n'est pas juste, car il y a plus d'Ave Maria que de Pater, et

il est injuste de donner plus à la Sainte Vierge qu'à Notre Seigneur. Je ne voulus pas insister pour le convaincre de son erreur, remettant à un temps meilleur à le détromper, je lui imposai donc une autre pénitence.

Après l'absolution, le vieillard ne se possédait plus de joie. Il m'embrassa et me dit: c'est le plus heureux jour de ma vie; que le Seigneur donne mille bénédictions à Votre Révérence et sur la terre et au Ciel. — Je le disposai à la Communion pour le lendemain, et j'avertis les gens de la maison de prier le Curé de venir la lui donner. Après cela, je démontrai au pénitent qu'il était convenable de demander pardon à ceux de sa maison qu'il avait scandalisés, et je m'offris pour le faire en son nom. En ayant eu la permission, je fis appeler ses filles et Mr le Secrétaire. Puis je leur dis: Votre père aurait dû vous précéder dans le chemin de la vertu, mais il a plutôt mis des obstacles à votre salut, par son éloignement de l'Eglise, il vous demande pardon du scandale qu'il vous a donné. — Oh! mon bon Père, quelle scène émouvante se passa alors! - qui eût pu contenir ses pleurs à la vue de ces jeunes filles qui avaient désiré si longtemps la conversion de leur père? toutes baignées de douces larmes elles s'élancèrent au cou du vieillard lui demandant elles-mêmes pardon. Je pleurais et j'ose dire que les Anges mêmes eussent pleuré de joie s'ils en étaient capables.

Afin d'assurer le fruit de cette conversion, je dis à mon pénitent qu'il convenait qu'il se confessât plusieurs fois l'année. Oui, reprit-il, Mon Cher Père, mais pas aux prêtres de l'île. — Je pars demain et ne sais pas si la divine Providence me ramènera ici, lui dis-je; voyez-vous ce prêtre, et je lui montrais le Secrétaire de l'Evêque, il sera mon substitut, en êtes-vous content? il viendra vous confesser. — Oui, reprit le malade avec une sainte joie.

Il se faisait tard quand je pris congé de la famille, et au sortir de la salle une dame me donna un couteau d'argent et me disait : Acceptez cela, mon P., et distribuez le aux pauvres, ou faites en quelque autre usage que vous voudrez. Sans y penser je pris cet argent mais après réflexion je le remis à la donatrice en lui disant : distribuez le vous-même, Madame, aux pauvres qui se présenteront, afin qu'ils prient Dieu pour le salut de notre bon vieillard. Et je partis tout consolé dans le Seigneur, surtout à cause de mon refus de l'argent ; car dans cette île, on accuse le clergé d'avarice, et de fait tout le monde ici est esclave de l'argent. Voilà, mon R.P. Provincial, le récit du peu de bien que Dieu a bien voulu faire par le ministère du plus inutile enfant de St Ignace.

Je suis en union de vos Saints Sacrifices.
R.ce V.ce infimus in X.to Servus

Tommaso Vitale, S.J.

France. — Réunion des jeunes gens de la Rue de Sèvres (Paris). — Vingt-cinquième anniversaire de la Fondation.

La Réunion de la Rue de Sèvres a pour but de grouper les jeunes gens chrétiens, qui, après avoir terminé leurs études, viennent à Paris suivre les cours de l'enseignement supérieur et se préparer aux différentes carrières de la vie publique.

Elle est avant tout une Congrégation de la très-sainte Vierge, qui aide à conserver dans le monde les habitudes de piété contractées au Collège ; mais, en outre, elle offre les plus précieuses ressources pour former aux études sérieuses et à la pratique de la charité : Conférence littéraire, Bibliothèque, Conférence de St Vincent de Paul, etc.

Fondée en 1852, à l'origine même du Collège de Vaugirard, la Congrégation des jeunes gens s'est d'abord réunie dans ce Collège ; de Vaugirard elle fut transportée à l'école Sainte-Geneviève, et de là, après quelques années, elle a été définitivement fixée à la rue de Sèvres par le Révérend Père Olivaint, de sainte mémoire.

On se réunit les 1er, 3e (et 5e) dimanches du mois pour entendre la sainte Messe qui est accompagnée d'une instruction spéciale ; la plus grande assiduité est de tradition.

Vers la fin de l'année scolaire, une retraite spirituelle rassemble les membres de la réunion à la maison de campagne de l'école Sainte-Geneviève, à Athis (Seine-et-Oise).

La Conférence littéraire, qui a pris le nom de Conférence Olivaint, tient ses séances dans des salles spécialement créées à l'usage des jeunes gens, le mercredi de 8h à 10h 1/2 du soir. La politique en est toujours sévèrement exclue, mais tous les autres sujets, qui sont toujours écrits, peuvent y être traités. Une discussion libre et générale complète, s'il y a lieu, le travail des conférenciers. La Conférence termine ses travaux au mois de Juin par une séance solennelle de clôture. Les membres de la Réunion sont de droit membres de la Conférence.

Une bibliothèque, en rapport avec leurs études et leurs besoins, leur est exclusivement réservée ; ils peuvent y venir travailler tous les jours.

Une Conférence de St Vincent de Paul, sous le titre de conférence St Pierre - St Paul, composée des membres de

la Réunion, se tient aussi dans le même local. Elle a à son tour fondé une conférence suburbaine dans la commune de Malakoff, près Nanves.

La Réunion des jeunes gens forme une sorte de pépinière où toutes les œuvres catholiques de Paris viennent puiser des recrues; les conférences de St. Vincent de Paul, les patronages d'apprentis, l'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, etc., y comptent des membres nombreux.

Le but de cette œuvre complexe n'est pas seulement de prémunir contre les dangers de Paris, mais aussi de préparer à l'Eglise des défenseurs intrépides, de former pour la France des hommes d'étude et de travail, d'initier les jeunes gens au mouvement catholique qui s'accentue de jour en jour, afin que, de retour dans leurs familles, ils soient eux-mêmes les promoteurs de tout bien dans leur pays.

La Réunion est en majeure partie composée d'anciens élèves des collèges dirigés par les R.R. P.P. Jésuites, mais elle ouvre ses portes avec joie à tous les jeunes gens chrétiens sortant des autres collèges.

Le dimanche 19 Mai 1878, la Réunion des Jeunes Gens de la rue de Sèvres célébrait la fête du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

A 8 heures et demie, dans la chapelle de la Congrégation, devenue trop étroite pour contenir les nombreux membres qui s'y pressaient, la messe était célébré par S. E. Monseigneur le Cardinal-Archevêque de Paris, qui avait bien voulu répondre à la respectueuse invitation du R.P. Directeur. Après la communion générale, Son Eminence daigna, dans une allocution paternelle, rappeler la nécessité et les fruits de l'association, et tracer le rôle réservé à la jeunesse catholique dans le service de Dieu et la défense de l'Eglise.

A 5 heures du soir on se retrouvait au collège

de Vaugirard, berceau de l'Oeuvre, pour assister à un salut solennel où les anciens Présidents, au nom de tous, renouvelèrent l'acte de consécration à la très-Sainte Vierge.

On descendit ensuite au parloir, et Mr. Michel Cornudet lut le rapport suivant:

Messieurs,

Vous célébrez aujourd'hui le 25e anniversaire de votre fondation, votre année jubilaire, ou, pour parler un langage plus mondain, mais qui a aussi une signification digne de respect, vos noces d'argent. Dans les familles chrétiennes, on a conservé ce touchant usage de fêter pieusement et joyeusement l'anniversaire du jour où un foyer nouveau s'est fondé. On oublie alors, et au moins pour un moment, les tribulations, les inquiétudes, les douleurs qui traversent toute vie humaine, même la plus heureuse, et on s'abandonne au souvenir des bénédictions reçues, à la joie d'une réunion où le père et la mère, blanchis par l'âge mais rajeunis par de pures émotions, ont convié leurs enfants, couronne glorieuse dont le poids est si doux bien qu'elle ait parfois ses épines.

Plus rares sont les ménages qui parviennent aux noces d'or. Dieu vous donnera, je l'espère, d'atteindre ce grand âge. Mais, en attendant ce jour que bien peu d'entre nous sans doute pourront voir, il a semblé à ceux qui vous dirigent que l'anniversaire qui nous réunit aujourd'hui était bien choisi pour retracer l'histoire de la famille de Notre-Dame Auxiliatrice, de sa fondation, de ses accroissements, de ses joies et de ses épreuves, et aussi de ses gloires. Le R. P. Rubin et le Conseil de votre réunion ont daigné me confier le soin d'écrire cette page de vos annales. C'est un grand honneur pour moi; car j'en aperçois, auprès de moi, de plus dignes, qui ont supporté le poids des premiers jours, qui ont posé, à la base de l'édifice que vous voyez maintenant si beau et si solide, les exemples

et les traditions dont nous, venus plus tard, nous n'avons eu qu'à nous inspirer. Mais vous me permettrez d'ajouter que cet honneur est aussi pour moi une grande joie. Il me reportait au jour, déjà bien éloigné mais toujours béni, où j'ai prononcé dans la petite chapelle de la rue des Postes cet acte de consécration que vous connaissez, les années de ma jeunesse repassent devant mes yeux, et je me dis que, si elles ont pu conserver quelque honneur, elles le doivent à votre pieuse et fraternelle association. Lorsque vous m'avez chargé de faire ce récit, vous m'avez donné l'occasion de dire tout haut ma reconnaissance et celle des générations qui ont déjà passé par vos rangs, et je vous en remercie.

Avez-vous lu, Messieurs, quelqu'un de ces admirables livres de raison où s'est conservé l'histoire des fortes et fécondes familles de notre ancienne France et qui ont été récemment mis au jour par un infatigable chercheur? Vous y avez vu sans doute que le père de famille, avant de rapporter les traditions des ancêtres et les évènements de sa propre vie, inscrivait en tête du livre la devise de sa race, comme un résumé des enseignements qu'il avait reçus lui-même de ses pères et des conseils suprêmes qu'il entendait laisser à ses enfants. Vous aussi, Messieurs, vous avez votre devise: ce sont les principes qui vous dirigent et le but qui a présidé à votre fondation. Avant donc de mettre sous vos yeux l'acte de naissance de la famille, vous me permettrez d'inscrire ici votre devise, en vous rappelant et ce but et ces principes. Ce sera d'ailleurs l'affaire de peu de mots.

On a souvent cité ces paroles par lesquels Ozanam résumait le but de la Société de St-Vincent de Paul: "Nous avons voulu, disait-il, mettre notre chasteté sous la sauvegarde de la charité." L'idée-mère de votre fondation émane de la même inspiration: vous avez voulu mettre votre foi et vos

mœurs sous la sauvegarde de la piété et de l'amitié chrétienne, et, comme on place au berceau de l'enfant la médaille de Marie Immaculée, vous avez choisi la très-Sainte Vierge comme témoin et garante de vos résolutions. Nous le savons tous, hélas! par expérience, la nature humaine est faible, et la tache originelle n'est pas un vain mot. Quand le mal nous sollicite, il trouve en nous-mêmes un complice. Notre intelligence obscurcie invente volontiers des sophismes à travers lesquels nos passions s'empressent de passer. Aussi je ne m'étonne pas quand les mondains, si indulgents pour certaines faiblesses coupables, nous disent en ricanant: "Il faut bien que jeunesse se passe, et d'ailleurs nous ne croyons pas à la vertu d'un jeune homme de 20 ans." Ils se trompent, Messieurs, et cependant ils ne peuvent pas ne pas parler ainsi; car ils ne connaissent pas le don de Dieu. Humainement parlant, le jeune homme chaste est un mythe. Pour conserver nos mœurs au milieu des assauts du dedans et du dehors, il faut une force qui n'est pas de nous, et cette force, c'est le corps divin de Notre-Seigneur qui nous la donne et qui, seul, peut nous la donner. La piété, la fréquentation des sacrements, telle est donc votre première et principale sauvegarde.

J'en ai nommé une seconde: l'amitié chrétienne. Le cœur du jeune homme a besoin d'affection et d'épanchement; il lui faut quelqu'un, une âme sœur, à qui il puisse confier ses peines, communiquer ses joies, avec qui il puisse partager ses plaisirs, ses aspirations, ses rêves, si vous voulez, qui parle la même langue que lui, celle qu'on n'a qu'à 20 ans, et qui puisse le comprendre. Cette affection, il la lui faut coûte que coûte, et plutôt que d'en manquer, il ira chercher les affections mauvaises et malsaines; mais aussi lorsque la place est prise par les affections bonnes et pures, comme le jeune cœur se sent plus à l'aise et respire plus librement! Dans votre réunion, Messieurs, — et c'est un de vos privilèges, — vous avez

donc cherché et vous avez trouvé des amis chrétiens qui vous fortifient et que vous fortifiez.

Piété et amitié, voilà votre devise : elle a été celle de vos aînés comme elle est aujourd'hui la vôtre, et elle va m'aider à vous raconter votre histoire.

Un matin du mois de décembre 1852, neuf jeunes gens, anciens élèves de Brugelette, se promenaient ici-même sur la terrasse du Collège. Un des Pères de Vaugirard, leur ancien professeur à Brugelette, partageait leur promenade et leur causerie. Ils sortaient de la chapelle, et, tout joyeux de se trouver réunis, ils s'entretenaient des maîtres aimés qu'ils avaient laissés par delà la frontière, des camarades qui, sur la terre étrangère, avaient remplacé pour eux la famille absente. Reporter-vous un instant par la pensée, Messieurs, à cette époque où un grand événement venait de s'accomplir. Chassés de France depuis les funestes ordonnances de 1828, les Pères de la Compagnie de Jésus venaient à peine d'y rentrer, grâce à cette loi bienfaisante du 15 Mars 1850 que nous devons tous saluer, en passant, puisque c'est à elle que nous devons nos maîtres. Jusque-là, les familles chrétiennes de France trouvaient difficilement, sur le sol de la patrie, des maisons d'éducation où l'âme de leurs enfants fût en sûreté. Il y en avait quelques unes, et je serais un ingrat si les murs de Vaugirard ne me le rappelaient pas. Mais elles étaient rares, et un grand nombre de parents envoyaient leurs enfants à l'étranger, à Brugelette surtout qui était plus français que belge. Pour la plupart, nous n'avons pas connu ces temps, Messieurs ; Dieu veuille en épargner le retour à nos enfants! Sachons au moins apprécier notre bonheur et ne pas mériter le reproche que le poète latin adressait aux cultivateurs de son siècle!

Mais par cela même que Brugelette était véritablement pour ses élèves une seconde famille, ceux-ci s'aimaient

d'autant plus désireux de revoir souvent ceux de leurs anciens maîtres que les temps meilleurs ramenaient à Vaugirard, et leurs camarades rentrés à Paris. Quelques jours avant celui où nous les retrouvons sur la terrasse de Vaugirard, les neuf dont j'ai parlé s'étaient réunis chez l'un d'entre eux, et là, après une amicale conversation, ils avaient résolu de faire revivre une de ces congrégations de la Ste Vierge qu'ils avaient aimées à Brugelette, grâce auxquelles ils étaient restés bons écoliers, et qui les aideraient à demeurer étudiants vertueux. La résolution prise, ils étaient allés trouver le P. Gagarin qu'ils avaient connu à Brugelette et qui venait d'arriver à Vaugirard, et ils lui avaient demandé d'être leur directeur. Quelques objections furent présentées. Vaugirard était bien loin, ils étaient bien peu nombreux, le bon Père était très-occupé .... Mais ces jeunes gens avaient la foi, une foi ardente. La foi qui transporte les montagnes, saurait bien leur faire franchir, à eux, le chemin de Vaugirard; elle vint à bout de toutes les objections, et le 5 décembre 1852 la première réunion eut lieu dans cette petite chapelle que vous pouvez voir encore derrière l'horloge et à laquelle je ne puis m'empêcher d'envoyer un souvenir attendri pour les douces émotions qu'elle a excitées jadis dans mon âme d'enfant et que ma barbe grise n'a point effacées. Les noms de ces vétérans méritent d'être conservés : c'étaient Messieurs Henri Colombel, Raymond de Gassard, Charles de Guinaumont, Paul Lauras, Charles de Maistre, Joseph du Ranquet, Emmanuel de La Rochethulon, Félix de Roquefeuil et Ernest de Toytot. Vous voudrez, Messieurs, les saluer avec moi.

A cette époque reculée, il y avait un secrétaire qui tenait les procès-verbaux de chaque réunion. Quelques débris en sont venus jusqu'à nous et le procès-verbal de la première réunion a échappé à la main du temps. Je le reproduis dans toute sa simplicité : "5 décembre 1852. — A 9 heures du matin, nous étions réunis au nombre de neuf dans une petite chapelle du Collège de l'Imma-

cultée-Conception de Vaugirard pour donner naissance à une congrégation, sous le titre d'Auxilium Christianorum. Après la récitation du Veni Creator, le R. P. Gagarin, chargé de la direction de la Congrégation, nous entretint des qualités que doit avoir le Préfet, à l'élection duquel nous devions procéder; il parla aussi des qualités qui doivent se trouver chez les assistants. Ces avis furent suivis de la messe, après laquelle le Préfet et les assistants furent élus par chaque membre de la Congrégation qui donna son suffrage par écrit. D'après le résultat des votes, Charles de Maistre fut élu Préfet, Emmanuel de la Rochethulon, premier assistant, et Paul Pauras, deuxième assistant, tous trois anciens élèves de Brugelette. Ils firent en particulier, et avec le concours du R. Père Directeur, le choix d'un secrétaire, Charles de Guinaumont, ancien élève de Brugelette et du Collège de la Providence d'Amiens, et à cause du petit nombre des membres de la congrégation, d'un seul conseiller, Raymond de Gassard, ancien élève de Brugelette et du Collège de Vannes. - La messe, finie vers dix heures, avait été suivie du déjeuner après lequel nous nous rendîmes dans la petite maison du Collège qui est située de l'autre côté de la rue, et nous y restâmes jusqu'à midi."

Dès cette première période de son histoire, la réunion était donc, sauf le nombre qui s'est accru singulièrement et le déjeuner qui a été supprimé, ce qu'elle est aujourd'hui. On se réunissait tous les quinze jours, on entendait ensemble la messe et une instruction spécialement adaptée aux besoins de la jeunesse, la plupart des congréganistes s'approchaient de la sainte-Table. Un Préfet, aidé de deux assistants, présidait aux exercices, et le conseil apportait ses lumières à la direction de la pieuse Association.

Les débuts de l'Œuvre furent lents, obscurs, parfois pénibles, et, le dirai-je, plus d'une fois des tentations de découragement vinrent se dresser devant la bonne volonté de ceux qui l'avaient entreprise. Elle vivait néanmoins, mais il fallait la développer. Pour aider à son accroissement, on songea à quitter Vaugirard

la première trace de cette pensée se retrouve dans un procès-verbal du 3 juillet 1859. Avouons-le, Mangirard était bien loin; je ne vous dirai pas qu'il était plus loin qu'aujourd'hui, vous ne voudriez pas me croire; mais assurément il le paraissait, car, à cette époque, les facilités de communication n'étaient pas ce qu'elles sont maintenant. L'école, aujourd'hui illustre, de la rue des Postes venait de s'ouvrir; c'est là que la Congrégation fut transférée à la rentrée des vacances de l'année 1859.

Alors, Messieurs, les accroissements furent rapides; la compagnie avait ouvert de nouveaux colléges et les élèves qui en sortaient chaque année se donnaient rendez-vous à notre réunion; les jeunes gens chrétiens sortis de l'Université venaient aussi se joindre à nous. Le P. Gagarin avait semé, avait soigné la jeune plante aux débuts de sa croissance; il était réservé au P. Argand de lui donner ces allures de grand arbre qu'elle a conservées depuis. Sept ou 8 ans après sa fondation, la congrégation atteignait et dépassait bientôt le chiffre de cent membres.

Mais le croiriez-vous, Messieurs? comme Mangirard, la rue des Postes parut bientôt trop éloignée du centre. Je ne veux pas rechercher si ce prétexte ne dissimulait pas quelque paresse; toujours est-il qu'en 1867, votre réunion fut transférée rue de Sèvres, et si paresse il y avait, elle avait du moins une excuse, car à ce changement on gagnait la direction du P. Olivaint et une demeure que l'on peut croire définitive.

Telle est l'histoire de votre Exode; j'arrive à celle de vos législateurs, je veux dire vos directeurs. Ce sont eux qui vous ont formés; c'est à leur zèle, à leur persévérance, à leur dévouement que vous devez d'être ce que vous êtes; une place à part leur est bien due dans le livre de famille. Dieu a rappelé à lui plusieurs d'entre eux; je serais plus à l'aise pour vous parler de ceux-là; pour les autres, vous suppléerez à ce que ma parole aura de forcément discret.

A tout seigneur tout honneur. A l'origine des choses, je rencontre le R. P. Gagarin. Sa belle et bonne figure m'apparaît pour la première fois dans cette matinée de décembre 1852 dont j'ai parlé. Il cause, et ses auditeurs sont suspendus à cette parole pleine d'entrain, de finesse et de gaîté, à laquelle s'ajoute ce charme indéfinissable que donne un léger accent étranger. Je le retrouve plus tard, dans sa cellule de la rue des Postes, où nos vétérans viennent causer avec lui ou plutôt l'entendre causer avec ce mélange d'esprit et de bonhomie que vous connaissez. C'est que le R. Père excelle dans ces entretiens intimes, et je m'explique maintenant cette phrase qui revient à chaque instant dans les premiers procès-verbaux de nos réunions : *"Tous les membres de la Congrégation étaient présents."* Prince et Jésuite, la noblesse de sa race et l'ambition bien comme de sa Compagnie, avaient évidemment prédestiné le P. Gagarin au rôle difficile mais glorieux de fondateur d'empire.

Pendant une absence de plusieurs mois que fit le Père Gagarin, le R. P. Billot fut chargé de le remplacer. Il n'a fait que passer, mais son souvenir nous est resté comme une sainte et gracieuse apparition. Professeur de mathématiques spéciales à la rue des Postes, c'était un savant éminent, et l'illustre Cauchy faisait de lui le plus grand cas. Sa vie tout entière a été consacrée à faire des Polytechniciens. En 1871, il fut pendant huit jours un des otages de la commune. Plus heureux, j'allais dire moins heureux que ses cinq frères martyrs, il fut relâché et jusqu'à sa mort, arrivée en 1876, il resta ce qu'il avait toujours été, savant professeur et saint religieux.

De retour à Paris, le P. Gagarin reprit la direction de notre Œuvre et la garda jusqu'en 1859. Alors parut le P. Argand. S'il était dans nos usages de donner à nos souverains des surnoms, comme le faisaient jadis les peuples au temps où ils n'avaient pas la prétention d'être eux-mêmes souverains, je dirais que le surnom de Grand aurait convenu au

P. Gagarin, et celui de Bien-aimé au P. Argand. Il avait, en effet, au plus haut degré le don du charme et de la grâce, et, comme il est Breton, ces qualités séductrices étaient tempérées par une ténacité de caractère qui vient à bout de toutes les difficultés.

En 1864, le P. de Gabriac succéda au P. Argand. Ce que j'ai dit de celui-ci, je le répéterais volontiers de celui-là. Comme son prédécesseur, il avait le secret d'attirer à lui la jeunesse. Aussi ne m'étonné-je pas que les murs de l'école St Ignace, où il règne aujourd'hui, soient trop étroits pour les nombreux écoliers qui veulent se placer sous ses aimables lois.

Pendant que le P. de Gabriac nous dirigeait rue des Postes, on agitait déjà la question du transfert de la Congrégation à la rue de Sèvres. Ce fut le P. Alexis Clerc, successeur du P. de Gabriac, qui fut chargé d'opérer le transbordement. Sa qualité d'ancien officier de marine le désignait pour cette délicate mission; il s'en acquitta sans accident et sans perdre un homme. Ce qu'était le P. Alexis Clerc, vous le savez, et dans les pages touchantes que le P. Daniel a consacrées au récit de sa vie si bien remplie vous avez pu reconnaître cette âme si vaillante dans un corps frêle, ce cœur d'or toujours prêt au dévouement, cette intelligence supérieure alliée à une modestie et à une simplicité d'enfant. Il était notre directeur, et il semblait toujours qu'il fût prêt à s'en excuser. Vous savez aussi comment il est mort aux jours sombres et sanglants de la Commune. L'inscription placée sur la plaque de marbre qui recouvre ses restes est aussi simple que sa vie: *fideles fuso sanguine fidem signavit*, de bon gré il signa la foi de son sang. Mais quelle grandeur dans cette simplicité!

Le P. Clerc ne devait pas être le seul martyr dont vos annales eussent à s'illustrer. Arrêté presque en même temps que lui, le P. Olivaint, qui avait pris notre direction à la Rue de Sèvres, fut aussi massacré en haine de la foi deux jours après lui. Ici, à Mongirard, si rempli de son souvenir, si vivant de

ses lecteurs, je ne puis prononcer le nom du P. Olivaint sans une profonde émotion. Vous avez connu cette âme énergique et tendre, dans laquelle je ne sais vraiment ce qu'il fallait le plus admirer et aimer, ou de la grandeur et de la sûreté de sa haute intelligence ou de l'ardeur du zèle qui l'embrasait. Pour vous, Messieurs, les années trop comptées que le P. Olivaint a passées à votre tête ont été des années de progrès et de prospérité. Le P. Gagarin avait donné à votre œuvre son caractère de distinction, le P. Argand lui avait donné son amabilité, le P. Olivaint lui a donné sa fermeté et son énergie. Mais je ne veux pas oublier que le P. Olivaint n'aimait pas à être loué, et qu'il me reprocherait de lui donner ici une place spéciale. J'ajoute seulement ceci : Quand une œuvre a eu à sa tête de pareils hommes, elle est marquée du signe des choses de Dieu, et quand Dieu a pris de telles victimes, c'est qu'il est dans ses desseins de faire miséricorde.

Une fois le calme revenu dans la rue, sinon dans les esprits, vos réunions reprirent leur cours accoutumé. Le Père Matignon qui avait remplacé le P. Olivaint comme supérieur de la maison de la rue de Sèvres, fut chargé de vous diriger. Mais il avait déjà, outre les fonctions qu'il remplissait, la responsabilité d'une œuvre importante, celle des Pères de famille, ce que j'appellerai les jeunes gens arrivés. Il disait lui-même que sa mission auprès de vous n'était que provisoire. Il n'a passé qu'une année avec vous, mais vous n'avez point oublié sa haute raison, la sûreté de ses jugements et l'à-propos pratique de sa direction.

Après lui vint le P. Charles Clair. C'était le disciple du P. Olivaint, dont il écrit la vie, un peu lentement dit-on. Il lui revivait l'esprit du P. Olivaint, et vous espériez le garder longtemps au milieu de vous. Mais vous aviez compté sans cette fâcheuse faculté de circulation qui caractérise nos Pères. Le P. Clair nous fut enlevé. Il est vrai qu'à côté

du don qu'elle a de changer son personnel de place, la Compagnie a aussi un avantage : *uno avulso, non deficit alter*. Le P. Caupin vous fut donné. Bien des générations qui ont passé par la rue des Postes ont conservé le souvenir de ce préfet inflexible qui apparaissait, comme l'incarnation de la règle, dans les corridors et les parloirs. Derrière ce représentant, en apparence sévère, de la loi, il y avait un homme essentiellement bon. Tel vous l'avez connu, trop peu de temps.

Le dernier de vos directeurs, je ne le nommerai pas; il est là, et il me gêne. Si je vous parle de son activité, du zèle qu'il déploie pour vous, vous me direz : nous le savons. Si je vous dis que, depuis 3 ans qu'il est avec vous, votre réunion a pris un incomparable essor, vous me répondrez que rien de tout cela ne vous étonne. Je n'ajouterai donc rien, si ce n'est ce souhait que je lui adresse en votre nom : *Ad multos annos!*

Après ce souvenir, trop imparfait, donné à vos Pères, il me sera bien permis, n'est-ce pas? de m'arrêter un instant sur les aînés de la famille, je veux dire vos préfets. C'est l'élection qui vous les donne, et si je ne craignais de provoquer une comparaison peu respectueuse pour d'autres suffrages et d'autres électeurs, j'ajouterais que votre unique préoccupation a toujours été de choisir celui que vous considériez comme le plus digne.

En vous donnant lecture tout à l'heure du premier procès-verbal de vos réunions, j'ai prononcé le nom du premier de vos préfets : Charles de Maistre. Il avait exercé à Brugelette les mêmes fonctions, les qualités dont il avait alors fait preuve, l'ascendant que lui donnaient sur ses camarades 3 années de philosophie, le désignaient naturellement au choix des membres de la Congrégation naissante. Petit-fils du grand Joseph de Maistre, ce glorieux et clairvoyant ami de la France, ses camarades le qualifiaient souvent de petit-fils de son grand-père; dénomination sous laquelle un vieux Père de Brugelette l'avait un jour

présenté au Père Provincial, et qui contenait, sous son apparente naïveté, le plus bel et le plus complet éloge. Il avait encore un autre titre, plus fréquemment employé : on l'appelait le bon de Maistre, c'est sous ce nom, qui prouve l'affectueuse confiance dont il était entouré, que Charles de Maistre restera connu dans notre histoire. Il fut 2 ans préfet, puis la province le réclama ; si Paris y perdit, elle y gagna, et Paris est assez riche, dit-on, pour se montrer généreux.

Au bon de Maistre succéda le bon Pauras : ce n'est pas ma faute si, deux fois de suite, la voix publique répéta le même surnom pour résumer les mêmes vertus. Je ne dirais pas que Pauras fut le préfet modèle, ce serait faire des catégories qui ne seraient pas justes. Mais assurément Pauras avait, — les évènements se sont chargés de le prouver depuis, — une vocation spéciale pour la préfecture. Je me souviens encore de l'impression de sympathie respectueuse qu'il produisit sur moi, jeune étudiant fraîchement éclos du Collège, lorsqu'un soir de Novembre 1857, au sortir de la retraite des Conférences de Saint-Vincent de Paul, il me proposa de faire partie de vos réunions. Cela ne date pas d'hier, et je fus frappé dès lors de sa gravité vraiment préfectorale, adoucie et rendue accessible par sa bonté.

Votre rapporteur, Messieurs, eut l'honneur, un peu lourd, de succéder à Paul Pauras. C'était à Vaugirard qu'on entendait surtout rendre hommage en sa personne. Tout ce qu'il peut vous dire de lui c'est qu'il avait bonne volonté, et il n'entend réclamer aujourd'hui que le bénéfice de cette parole des anges : Paix aux hommes de bonne volonté !

Avec Roger de Beaufort c'était Brugelette qui remontait au pouvoir, Brugelette qu'on aurait pu croire trop vieux, et qui reparaissait alerte, actif, avec un cœur et des jambes de 20 ans. Aux allures un peu graves de ses prédécesseurs, Beaufort faisait succéder l'enthousiasme et l'entrain de la

jeunesse. Autour de lui, nous avons tous vieilli ; lui seul est resté jeune. Si plus tard il permet aux cheveux blancs de s'établir sur sa tête, son coeur n'en prendra pas, et la postérité ratifiera ce nom que nous aimions à lui donner alors : Le brave Roger.

L'homme de la règle et de l'ordre, tel s'est montré Monsieur Lefébure qui a succédé à Beaufort. Connaissant son monde comme un général d'armée connaît ses hommes, il a laissé parmi vous des traditions de dévouement et de bonne organisation, en même temps que de solides amitiés le récompensaient de son caractère franc et loyal.

J'en dirai autant de son successeur immédiat, Ludovic de la Villeboisnet. Sa moustache en brosse semblerait révéler un vieux soldat ; soldat, il l'est à ses heures ; mais en temps ordinaire, il s'occupe des pauvres et c'est à lui que vous devez de pouvoir faire, à la rue de Sèvres, l'apprentissage de la charité.

J'arrive à des temps plus modernes et par suite plus connus. Je ne fais donc que nommer vos derniers présidents : Berlier de Vauplane, ardent comme un méridional mais généreux comme le soleil du midi ; Josseau, en qui se perpétue dignement un nom déjà honoré dans le barreau ; de Lamarzelle, un breton doublé d'un docteur en droit et d'une brillante parole ; et enfin Gaston Courret, votre préfet actuel. Dans les notes qu'il a bien voulu me remettre pour m'aider dans ce travail, il s'est oublié lui-même, et sa modestie a été pour moi la meilleure preuve qu'il était digne d'être à votre tête.

J'aurais voulu, Messieurs, ne pas m'arrêter là dans cette revue rapide de votre personnel depuis 25 ans. En parcourant vos listes, j'y ai vu bien des noms amis et retrouvé bien des souvenirs. Mais il faut se borner ; c'est, surtout pour les auditeurs, une des premières règles de l'art d'écrire. Ne pouvant nommer tous ceux qui ont passé dans vos

rangs, j'en nommerai un cependant parce que celui-là est une de vos gloires et qu'il est en même temps un exemple.

Pendant la triste guerre de 1870, il y a eu peu d'éclaircies au nuage sombre et sanglant qui couvrait la France. Quelques journées cependant ont été enregistrées qui, si elles n'ont pu nous donner la victoire, ont du moins sauvé glorieusement l'honneur. Parmi ces journées la plus héroïque fut celle de Loigny. Le général de Sonis, brave soldat et grand Chrétien, qui commandait le 17e Corps, avait reçu l'ordre de se porter sur Patay au-devant de l'armée prussienne; les grands hommes de guerre qui dirigeaient ..... de loin nos armées avaient décidé une marche sur Paris. Dans la soirée du 1er décembre, le général de Sonis causait avec Charette, le commandant des Zouaves pontificaux devenus les volontaires de l'Ouest. Il regrettait, disait-il, de n'avoir pas sur son fanion un emblème religieux. "J'ai un fanion, répondit le Colonel, tel que vous le désirez." Et il raconta au général qu'il avait reçu à Tours un fanion brodé par les Visitandines de Paray-le-Monial, et portant sur une de ses faces l'emblème populaire du Sacré Cœur de Jésus, sur l'autre une invocation à Saint Martin, l'antique patron de la France. Le général accepta le fanion et demanda un sous-officier de Zouaves pour le porter. Celui qui fut désigné par le Colonel de Charette était un des anciens membres de votre réunion, Zouave pontifical en 1861 et qui venait de quitter sa femme et ses enfants pour rejoindre son ancien régiment, le comte de Verthamon, que ses amis appelaient le pieux Verthamon. On sait le reste. Le lendemain 2 décembre, alors que les Zouaves pontificaux se précipitaient avec un héroïque entrain sous la terrible fusillade des Prussiens retranchés dans Loigny, Verthamon tomba des premiers et son sang couvrit la précieuse bannière.

Vous avez voulu conserver, Messieurs, le souvenir de cette grande journée, et chaque semaine, quand vous vous réunissez dans la salle de vos conférences, vous avez sous les yeux cette belle tapisserie qui vous rappelle comment meurent pour leur pays les Français qui aiment l'Eglise.

Je vous ai dit, Messieurs, qu'un des moyens les plus efficaces sur lesquels vous comptiez pour maintenir, grâce à la Congrégation, l'honneur de votre jeunesse, c'était l'amitié chrétienne. Or, y a-t-il rien de mieux, après la prière en commun, pour cimenter ces liens fraternels, que le travail en commun et la promenade commune?

Le travail d'abord! Sans doute, — et je vous l'ai dit, — la piété est la première condition de la vertu du jeune homme. Mais j'ose ajouter qu'elle ne suffit pas et qu'elle a beaucoup plus de chances de réussir, si le travail vient la soutenir. Chacun de vous a pu connaître des jeunes gens, excellents, pieux, même dévoués aux bonnes œuvres, et qui succombaient un jour aux tentations mauvaises parce qu'ils ne travaillaient pas. Ils avaient peut-être résisté aux conseils et aux exemples de dangereux amis, et ils étaient vaincus par ce conseiller intime, insinuant et perfide, qu'on nomme la paresse.

Aussi dès les premiers temps, les membres de votre Association ont voulu être des hommes de travail et travailler en commun. Ils pensaient à eux d'abord, ce qui, suivant le proverbe connu, n'est pas défendu; mais ils désiraient aussi devenir utiles, par leur travail et leur science, à l'Eglise et à la France.

Les premiers essais de conférences littéraires remontent au moment où votre réunion fut transférée rue des Postes. On se retrouvait une fois par semaine chez le P. Gagarin; quelques uns apportaient des travaux qui servaient de thème à d'amicales discussions. Mais surtout, comme je l'ai dit plus

haut, on causait et on se laissait aller au charme de la conversation du bon Père. Comme on était peu nombreux, chacun pouvait produire les objections qu'il entendait faire autour de lui ; on y répondait, et plus d'un de nos anciens reconnaît qu'il sortait de là plus fort et mieux armé pour la lutte.

Quand votre nombre s'accrut, ces causeries intimes devinrent impossibles. Il y avait alors à Vaugirard un homme que beaucoup d'entre vous ont connu. Professeur de philosophie pendant de longues années, le P. de Boylesve, était une âme vaillante et une grande intelligence ; la confiance et l'affection de ses élèves l'avaient surnommé le P. Capitaine. Le P. de Boylesve organisa à la rue des Postes des conférences du vendredi soir où il convia, non-seulement les membres de votre réunion, mais tous les jeunes étudiants chrétiens qui voulaient s'associer à vos travaux. La manière originale et pittoresque dont le P. Capitaine présentait la vérité, son accent de conviction, et ce feu sacré qui fait l'éloquence, donnèrent aux conférences du vendredi un plein succès. La discussion, quelquefois des plus vives, y répandait la vie. Nous ne reculions pas devant les plus grosses questions : la thèse et l'hypothèse, la liberté des cultes, la liberté de la presse, tous les plus hauts problèmes de la philosophie sociale y ont été successivement abordés, je n'ose pas dire résolus.

Cela dura quelques années, puis le P. de Boylesve quitta Paris. Les conférences ne furent pas supprimées, mais elles n'avaient plus la même vie ; on avait essayé d'en bannir la discussion, et malgré tout le talent du conférencier, l'intérêt avait peine à se soutenir. Lorsque la Congrégation fut transférée rue des Fèvres, le P. Olivaint songea à faire revivre les conférences littéraires, mais le projet n'aboutit pas. En 1872 seulement, quelques uns des membres de la réunion s'organisèrent en conférence ; ils étaient 12 et avaient surtout en vue

les études philosophiques et théologiques, sans l'annexe si utile de la parole publique. Le P. Charles Clair avait accepté la présidence de ce cénacle. D'autre part, une autre conférence, plus active et plus vivante, s'était formée sous le nom de Conférence Pie IX, à côté de la Congrégation où elle avait puisé la plupart de ses membres. En 1874, le R. P. de Ponlevoy, qui avait toujours manifesté à votre Œuvre une affection particulière, offrit aux deux Conférences, dans la maison même de la rue de Sèvres, un vaste local où il était possible d'établir une bibliothèque et une salle de réunion. Les deux Conférences se fusionnèrent et donnèrent naissance à la Conférence Olivaint.

Ce que sont vos réunions littéraires du mercredi soir, vous le savez mieux que moi. Mais je puis dire que Dieu a visiblement béni votre entreprise; vos conférences sont très-suivies, et l'heureuse habitude que vous avez prise de fréquenter la bibliothèque, a singulièrement facilité l'établissement de ces fraternelles relations que la Congrégation a pour but de créer entre vous.

Ce n'est pas là, du reste, la seule source d'activité qui vous soit offerte. Dès ses débuts aussi, votre Association s'est préoccupée de diriger ses membres vers les œuvres charitables, qui répondent si bien à ce besoin d'expansion dont tout cœur de 20 ans est possédé. Ici, comme pour les conférences littéraires, on a procédé par tâtonnements, et le progrès est né de l'expérience.

En 1858, 3 ou 4 familles pauvres, indiquées par les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, de Saint-Jacques et de Saint-Médard, furent adoptées par la Congrégation. Trois membres du Conseil étaient chargés de les visiter. On leur portait des bons de pain, des bons de viande, quelquefois un peu d'argent; et on s'occupait de leurs enfants. La seule part que prit la Congrégation à cette bonne œuvre consistait dans la quête qui se faisait à chaque réunion pour les familles adoptées. Une ou deux fois

par an, les membres visiteurs rendaient compte à la Congrégation de l'état des familles. C'était bien, mais ce n'était pas assez pour intéresser et occuper le nombre toujours croissant de nos membres.

Ce fut alors que le P. Argand proposa au Conseil d'adopter un certain nombre d'œuvres de patronage sur lesquelles seraient dirigés les bonnes de bonne volonté.

Il y avait à cette proposition un double avantage: dans ces œuvres consacrées à la jeunesse, il y avait place pour un grand nombre de dévouements, et les œuvres devaient recevoir de l'infusion d'un sang jeune et généreux une nouvelle vigueur. Le projet fut accepté d'enthousiasme, et le bureau d'enrôlement, ouvert chez le P. Argand, reçut l'engagement de nombreux volontaires. Plusieurs sections furent formées; il y eut la section de l'Arbalète, pour le patronage des Frères établi dans la rue de ce nom; – la section de Saint-Jacques, pour une œuvre analogue; – la section de la rue de Sèvres, pour le patronage des enfants convalescents; – la section des ramoneurs et fumistes. L'activité déployée dans ces œuvres, la pieuse émulation qu'elles excitaient entre les différentes sections, ont été pour beaucoup dans le développement de la Congrégation, où le nom de l'Arbalète, des convalescents et des ramoneurs retentissait souvent.

Après les jours brillants, il vint un moment où, par suite du déplacement d'une ou deux de ces œuvres, par suite surtout de la translation de nos réunions à la rue de Sèvres, les patronages qui avaient vécu de votre zèle pendant de longues années, se trouvèrent délaissés. L'Œuvre des ramoneurs seule est restée, je crois, en possession des hommes que vous lui avez envoyés. Du reste, ces œuvres, tout utiles et méritoires qu'elles fussent, occupaient relativement peu de monde; de plus si elles étaient aidées par vous, elles n'étaient pas à vous. Alors surgit la pensée d'établir

parmi vous une Conférence de St. Vincent de Paul, l'œuvre par excellence de ce temps-ci. Le 7 décembre 1872, la conférence, qui prit le nom de St. Pierre et St. Paul, fut fondée sous la présidence de votre préfet d'alors, Ludovic de la Villeboisnet. Il y a dans le 14e arrondissement, entre Vaugirard et Montrouge, un vaste quartier auquel on a donné, par antiphrase sans doute, le nom de Plaisance. La Conférence établie sur la paroisse était pauvre en membres visiteurs, pauvre en ressources. Elle accepta volontiers l'aide que venait lui apporter la conférence et lui abandonna la plus grande partie de son territoire. C'est là que chaque semaine, depuis 5 ans, vous allez visiter les pauvres et vous instruire au spectacle de l'indigence. Vous avez commencé avec 25 familles; vous en visitez aujourd'hui plus de cent, réparties soit dans les quartiers de Plaisance, soit dans celui de Malakoff que vous avez adopté plus récemment. Votre Conférence, Messieurs, en raison même de sa composition, voit son personnel se renouveler sans cesse.

J'ai été heureux d'apprendre par son Président, – et ici c'est le membre du Conseil général de la Société de St. Vincent de Paul qui vous parle et qui vous remercie, – que les jeunes gens qui vous quittent se font un devoir de se faire admettre dans d'autres Conférences, et que la Conférence de St-Pierre-St-Paul est ainsi une pépinière pour nos Conférences de province.

Vous travaillez ensemble à développer en vous l'amour du vrai et du bien; mais j'ai nommé aussi une autre de vos institutions, la promenade en commun, à laquelle, pour la marquer de votre caractère propre, vous avez donné la forme du pèlerinage.

Vous avez d'abord un pèlerinage fixe en hiver à Vaugirard. C'est de votre part faire acte de reconnaissance; vous revenez visiter votre berceau. Ai-je besoin de vous dire l'hospitalité de Vaugirard? Elle est tellement de tradition, que le R. P. Recteur s'étonne chaque fois qu'on l'en remercie. Il me permettra cependant

de le faire une fois de plus en votre nom.

Au mois de Mai, alors que la terre se couvre de fleurs, vous avez la pieuse coutume de visiter ensemble un des sanctuaires consacrés à la Sainte Vierge dans les environs de Paris. Vous avez remis en honneur quelques uns de ces pèlerinages jadis célèbres, votre exemple en a créé d'autres. C'est ainsi que les antiques sanctuaires de Notre Dame des Anges à Bondy, de Poissy, de Longpont, de Montfermeil ont reçu votre visite, et que vous avez montré à d'autres le chemin de Vaubaillan, de Viensaint, de Montmélian, de Brunoy, d'Athis, de Lagny, de Chevreuse, de Ris-Orangis. Vos pèlerinages commencés par un acte de piété, se continuaient et s'achevaient dans la plus franche gaîté. Il n'était pas jusqu'aux différences de caractère qui ne s'accentuassent dans l'épanouissement que donne l'air de la campagne à des jeunes gens de 20 ans. Tandis que les uns partaient courageusement à pied et parcouraient lestement la forêt de Sénard, le bois de Verrières, le parc de Morfontaine ou celui de Ferrières, d'autres plus prudents se munissaient d'omnibus. Je ne sais pas ce qui se passe aujourd'hui, mais je sais qu'au temps jadis, nous étions obligés de ne pas prévoir dans notre programme les trop longues courses. Oh! Messieurs, gardez de bonnes jambes; si vous ne les exercez pas à 20 ans, qu'est-ce que vous en ferez à 40, quand vous aurez, non loin de l'estomac, un prétexte à moins d'activité!

En même temps que vos pèlerinages constituent pour vous une joyeuse journée, ils sont, pour les localités que vous allez visiter, une cause d'édification. Vous savez hélas! ce que sont, au point de vue de la foi, ces environs de Paris pour lesquels Dieu s'est montré si généreux; ils sont plongés dans le matérialisme, et ne croient qu'à la puissance de leur fumier. Que de fois nous avons vu les pauvres Curés de ces tristes paroisses verser des larmes amères sur l'inutilité de leur mi-

nistère ! Ces larmes de douleur, vous pouvez les changer en larmes de joie, grâce à la bonne et profonde impression que laissé votre visite. Venus en curieux d'abord, ces hommes, pour lesquels ce n'est point un spectacle habituel de voir 80 ou 100 jeunes gens, qui ne sont point des séminaristes, aller à la messe, chanter des cantiques et communier, ces hommes, dis-je, rapprennent le chemin de l'église, et c'est à vous peut-être qu'ils devront leur salut.

Pour être complet, je ne dois pas oublier votre Retraite annuelle que vous pouvez faire à Albis, grâce à l'hospitalité qui vous est si gracieusement offerte par les Pères de l'école Ste Geneviève dans leur maison de Campagne. Il fait bon, même à votre âge, se retremper de temps en temps dans le silence et le recueillement. Si votre âme y gagne en force et en piété, cette intimité de quelques jours qui s'établit entre vous aide puissamment à cette amitié chrétienne que vous avez inscrite sur votre programme.

Et maintenant, Messieurs, ma tâche est achevée. Si, dans ce résumé de votre vie de 25 ans, je n'ai pas trouvé plus de détails propres à vous intéresser, c'est à vous-mêmes que vous devrez vous en prendre. Vous êtes comme les peuples heureux qui n'ont pas d'histoire ; et, ne pouvant songer à vous le reprocher, je vous demande du moins un peu d'indulgence pour l'historien.

Vous retiendrez seulement de ce insuffisant récit un sentiment de gratitude pour le passé et une ferme résolution pour l'avenir. Vous n'oublierez pas cette parole de St Alphonse de Liguori : "*Quand un chrétien, vivant dans le monde, me demande ce qu'il doit faire pour se sauver, je ne sais lui conseiller rien de plus utile et de plus sûr que d'entrer à la Congrégation*" ; et ces autres paroles que j'ai vues tracées dans la salle de vos Conférences, de chaque côté du buste

de notre P. Olivaint, paroles qui, résumant votre but, doivent résumer votre vie : *Fortes in fide, diligatis invicem!*

Après la lecture de ce rapport, fréquemment interrompue par de chaleureux applaudissements, le R. P. Rubin, se faisant en termes émus l'interprète du sentiment unanime, remercia Mgr Cornudet en ces termes :

Mes chers Amis,

Je ne sais comment exprimer ce que tous nous ressentons. Nous n'avions rêvé qu'un modeste récit de nos origines, une simple fleur de fête, et voici que nous avons une grande histoire, un véritable monument de délicatesse, d'esprit et de cœur! On dirait une ciselure antique!

Au reste, — que notre aimable historien me permette de le dire, — nous avons retrouvé le joyeux préfet d'autrefois, l'homme de la cordiale amitié, du dévouement sans mesure, du franc honneur toujours. S'il lui plaît de prétendre que sa barbe est quelque peu grise, nous ne constatons, nous, qu'une chose : c'est que, malgré les graves soucis du maître des requêtes, chez lui toujours jeune est le cœur!

A mon tour, mes chers amis, j'ai une importante communication à vous faire. Il vous souvient que Notre-Saint Père le Pape Pie IX, de sainte et immortelle mémoire, a daigné bénir notre Congrégation par un Bref en date du 16 décembre 1877.

Dans ce Bref, Pie IX nous accordait deux indulgences plénières ; l'une spéciale pour cette fête jubilaire ; l'autre perpétuelle, que vous pourrez gagner chaque année le jour de notre pèlerinage d'hiver, à Vaugirard.

A peine monté sur le trône pontifical, Léon XIII, l'élu de Dieu, nous a fait l'honneur insigne et inespéré de nous encourager par une lettre signée de sa main et scellée de son propre sceau. Elle est adressée directement à la Conférence Olivaint, et elle sera désormais sa lettre de noblesse ; mais le Souverain-Pontife

parlait à la Congrégation tout entière, et dans les encouragements élogieux que sa bonté paternelle nous envoie, tous nous reconnaîtrons et le programme de nos devoirs et les espérances que doit réaliser cette réunion. Voilà pourquoi j'ai attendu cette fête solennelle et cette convocation générale pour vous donner lecture de ce document précieux.

Léon XIII, Pape.

Chers Fils, salut et bénédiction apostolique. Nous nous réjouissons d'autant plus vivement de la vitalité et des progrès de votre association, qu'elle s'attache à la saine formation de jeunes gens plus choisis. En effet, les autres associations en se proposant le but louable d'écarter les dangers auxquels se trouve exposée la jeunesse, particulièrement la jeunesse ouvrière, et de lui procurer les bienfaits d'une éducation religieuse et professionnelle, s'occupent surtout des jeunes enfants et de ceux qui leur sont unis par les liens de la parenté, de l'habitude et des affaires. La vôtre, au contraire, en s'adressant à une classe d'hommes de laquelle doivent sortir les jurisconsultes, les philosophes, les professeurs des sciences et des lettres, les magistrats et tous ceux qui sont appelés aux fonctions les plus élevées, est d'un intérêt général pour la société, et elle tournera au bien spirituel et temporel de la société ou à sa ruine, suivant que votre classe s'imprégnera plus abondamment et plus profondément des principes de la religion et de la science, ou qu'elle subira l'influence des principes corrupteurs. C'est pourquoi vous vous êtes réunis afin de puiser dans des conférences et des discussions, dans l'étude sérieuse d'auteurs graves et approuvés, une connaissance approfondie de la religion et de la science; et par la pratique des œuvres de la piété et de la miséricorde chrétienne, de vous former à l'apprentissage des œuvres auxquelles plus tard vous donnerez un plus large et plus efficace concours. Combien rapides sont vos progrès spirituels dans cette voie, nous l'avons appris avec plaisir de votre bien-aimé et vénérable Directeur; aussi nous félicitons du fond de notre cœur votre asso-

ciation et nous demandons dans nos prières que le nombre de ses membres s'augmentent encore ; nous sollicitons pour elle cette assistance divine qui la confirme dans le but qu'elle s'est proposé, la préserve de toute embûche de l'erreur, l'embrase d'un amour plus ardent pour Dieu, l'Eglise, le prochain et lui assure, pour le bien de tous une extension chaque jour plus grande. En attendant, chers Fils, puisse la bénédiction apostolique que nous accordons très-affectueusement à chacun des Directeurs et des membres de votre association, comme un témoignage de notre paternelle bienveillance, être pour tous le gage de la faveur céleste.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 11 mars 1878, la première année de notre pontificat.

Léon XIII, Pape.

Après ces paroles augustes, je devrais rentrer dans le silence.

Mais je ne puis maîtriser, je l'avoue, l'émotion profonde que me cause cette solennelle journée!

Cette fête, mes amis, cette fête de famille, si simple et si modeste, est un grand événement.

Au début, vous n'étiez que neuf : la source était bien petite ! Mais vous étiez la source, et la source n'a pas cessé de donner ses flots, et vous êtes devenus un fleuve.

Pendant ces 25 ans vous avez donné à Paris, à la France entière, un spectacle qu'ils ne connaissaient pas depuis plus d'un siècle. Oui, 25 années durant, Paris a pu voir des jeunes gens de 18 à 20 ans se séparer des foules affolées, s'arracher à tous les entraînements du plaisir, et venir aux pieds de la Ste Vierge lui dire dans un langage étrange : "Je vous prends aujourd'hui pour ma reine, ma patronne et mon avocate!" C'était se compromettre de parti pris.

Notre phalange, à mesure que ses rangs se formaient, s'est mêlée à toutes les luttes. Vous avez parlé, vous avez écrit, vous êtes entrés dans tous les conseils, et vous avez gardé vos postes jusqu'aux derniers confins de l'honneur! C'est un passé glorieux; c'est un gage pour l'avenir.

Aujourd'hui nous célébrons ensemble nos noces d'argent! Verrez-vous les noces d'or! Vous êtes jeunes; je vous le souhaite. Mais le secret de l'avenir est à Dieu. Quoiqu'il en soit, nous avons été bénis, j'allais dire consacrés, par Pie IX et Léon XIII, nous sommes donc armés de toutes pièces. Ensemble nous allons reprendre nos travaux et notre marche; ensemble nous prierons, nous combattrons ensemble, et, s'il le faut, pour la France et pour Dieu, ensemble encore nous saurons tomber, nous à Belleville, vous à Passy.

Les paroles du R. P. Rubin furent saluées par des applaudissements dictés à tous par leur affection et leur dévouement pour des maîtres aimés; on sentait que rien de tout cela n'était factice, mais que cette cordialité si touchante reposait uniquement sur une confiance réciproque.

Au banquet du soir, qui eut lieu à Vaugirard, le Président de la Conférence Olivaint, Mr Gustave de Lamarzelle, répondit au sentiment unanime en portant à la sainteté Léon XIII le toast suivant:

Mes chers amis,

Les chaleureuses paroles échangées de part et d'autre attestent l'union intime, la communauté parfaite d'idées et de sentiments régnant entre les différentes générations qui ont passé par notre Réunion, et qui ont voulu se donner rendez-vous à ce banquet fraternel. Désormais, l'on peut être convaincu que cette fête de notre 25e anniversaire aura pour résultat de donner un nouvel essor à notre Œuvre, et nous aidera à atteindre le but qui fait l'unique objet de nos efforts: devenir des soldats d'avant-garde de la grande armée catholique. Ce but, nous avons de sérieuses raisons d'espérer l'atteindre: on vous l'a dit, deux martyrs, le P. Olivaint et le P. Clerc prient pour nous

du haut du ciel, peu de temps avant sa mort notre grand Pie IX nous accordait une bénédiction suprême, et à peine Léon XIII était-il élevé sur le trône pontifical qu'il nous adressait un encouragement spécial accueilli tout à l'heure par d'unanimes applaudissements. Aussi je suis bien certain de répondre aux sentiments de reconnaissance et d'amour qui animent en ce moment tous les cœurs, en proposant d'acclamer ici le nom de notre Souverain Pontife Léon XIII.

Plus que jamais nous avons besoin de tourner nos regards vers cette lumière bienfaisante qui brille dans le ciel de Rome et rayonne sur toute la terre : *Lumen in cælo!*

Je ne sais si Saint Malachie était vraiment animé de l'esprit prophétique, en appliquant cette devise au pape actuel, mais dans tous les cas elle répond merveilleusement aux circonstances présentes. En cette heure où les écueils deviennent si nombreux sur la route, jamais nous n'avons eu tant besoin de phare pour nous guider ; jamais notre signe de ralliement, le drapeau de l'Evangile, n'a eu besoin d'être éclairé d'une lumière plus vive qu'à cette heure où la mêlée menace de devenir de plus en plus terrible. Car le moment n'est pas loin où l'orage peut éclater sur nos têtes : ils sont aveugles ceux qui n'en sont pas convaincus. Ce moment, attendons-le avec calme, le cœur ému cependant, ému non par la crainte, mais par la grandeur du rôle que nous avons à remplir. Considérez, en effet, quelle est la puissance de nos adversaires : ils ont tout pour eux, les armes et le nombre, et cependant, comme ils ont peur ! En nous voyant les rangs serrés autour de notre chef, regardez comme ils tremblent en disant : Voilà l'ennemi ! Oh ! C'est qu'ils savent bien que toute leur force matérielle ne peut rien contre notre force morale, ils savent bien que leur rage viendra toujours se briser impuissante contre cet invincible dilemme. si on laisse les chrétiens libres, ils parlent, et le monde un instant égaré finit toujours par leur revenir ; si on les persécute, ils meurent, et le sang des chrétiens est encore plus éloquent que leur parole. Quel

honneur pour nous d'avoir été choisis de Dieu pour faire partie de cette glorieuse phalange : aussi marchons fièrement, la tête haute, et surtout travaillons avec foi et confiance en l'avenir. Que le triomphe éphémère de nos ennemis ne nous épouvante pas ! l'Eglise est ici-bas pour combattre, et par conséquent pour souffrir : à l'exemple de son divin Maître, elle semble parfois succomber sous le fardeau dont il a chargé ses épaules. ses adversaires la croient renversée, mais ne savons-nous pas, nous, qu'elle se relève toujours ! Que pourrions-nous craindre en la voyant sur le Calvaire, nous qui savons que c'est la route qu'il faut qu'elle suive pour arriver au Thabor !

Le R. P. Chanveau, recteur du Collège de Vaugirard, prit la parole au nom de tous les Pères qui avaient bien voulu honorer cette fête de leur présence. Après avoir rappelé quels liens unissaient le Collège de Vaugirard à la Réunion de la rue de Sèvres, il félicita les Membres de la grande extension qu'avait prise leur Association, exprima les vœux les plus ardents pour sa prospérité et les invita à la célébration des Noces d'or dans le même Collège de Vaugirard.

Nécrologie.

Le Frère Scolastique Raoul de Fosseux

Le 4 Juin 1878 mourut à St. Acheul, de la mort la plus douce et la plus édifiante, le Frère Raoul de Fosseux. Il n'avait pas encore achevé sa vingtième année.

On ne peut guère donner une idée plus exacte de sa vie et de sa mort qu'en lui appliquant ces paroles de l'Ecriture " Et cum simplicibus sermocinatio ejus " (Prov. III, 32)

La simplicité lui avait valu les faveurs du Seigneur. Rien en effet de moins maniéré, de moins prétentieux, de plus simple et de plus modeste que le Frère de Fosseux.

Elève du collége de la Providence, son intelligence droite et ferme, son travail assidu lui méritaient chaque année d'honorables succès; il ne semblait pas même comprendre qu'on pût en être fier, et passait presque inaperçu au milieu de ses condisciples. Pourtant il n'avait pu empêcher l'innocence de son âme de se manifester au dehors comme un doux parfum. Un de ses professeurs écrivait: " J'ai eu pendant quatre ans Raoul pour élève; à ma connaissance, aucune faute légère n'est venue pendant ces quatre années, altérer la pureté de son âme. " Tel est aussi le témoignage de ses condisciples. Tous ceux qui ont vécu avec lui pendant les six années qu'il a passées à la Providence, sont unanimes à

admirer son angélique pureté. Admis au noviciat de St Acheul le 31 Octobre 1875, le Frère de Fosseux continua cette vie d'humble innocence. Rien à l'extérieur ne semblait le distinguer de ses frères; et si l'on avait demandé à ses supérieurs s'il y avait dans la communauté un religieux d'une vertu plus qu'ordinaire leur pensée ne se serait probablement pas portée de suite sur lui. Mais leur eût-on demandé: Avez-vous quelque chose à reprendre dans le F. de Fosseux? Après réflexions ils auraient répondu n'avoir aucun reproche à lui faire. Quelques jours avant sa mort, deux de ses Supérieurs cherchèrent à se rappeler s'ils l'avaient trouvé en défaut sur un point quelconque de la règle; ne trouvant rien, ils ne purent que bénir Dieu de la sainteté du jeune malade. Cette perfection humble et modeste ne s'est pas démentie un instant pendant la longue durée de ses souffrances.

Le 1er Novembre 1877 le Frère de Fosseux prononçait ses premiers voeux. Sans qu'on s'en doutât, il portait déjà le germe de la maladie qui le conduisit au tombeau. Sentait-il la fatigue, était-ce pressentiment, ou simplement humble défiance de ses forces? Ce jour là il écrivait: "Seigneur, si jamais je devais être infidèle à ces engagements faites-moi mourir maintenant, j'ai assez vécu puisque j'ai vu ce jour"

A la fin du mois de Novembre il entra à l'infirmerie, il n'en devait plus sortir. Dès le premier jour le médecin reconnut une de ces implacables maladies de poitrine, contre lesquelles aucun remède humain ne peut rien. Dans les commencements de sa maladie le Frère de Fosseux pouvait encore lire; il lisait beaucoup et avec ardeur, mais seulement des vies de Saints ou des ouvrages de piété. Jamais il n'en demanda d'autres, ou ses lec-

tures profitaient d'une manière sensible au bien de son âme. Plus tard quand il fut trop affaibli pour continuer ses lectures, il en fit le sacrifice avec le plus grand calme et sans la moindre plainte. Il en fut de même pour les images qui lui servirent de distractions pendant quelques jours et auxquelles il renonça sans regret, et il supporta toujours avec patience une complète inaction. Le F. Infirmier, qui déjà avait vu bien des malades, déclarait hautement n'en avoir jamais soigné de plus facile et de plus patient.

Si le malade édifiait la maison de St Acheul, nous n'étions pas moins édifiés par Mr de Fosseux son père. A la nouvelle de la maladie de son fils, il était venu s'établir à Amiens, chez son frère. Tous les jours il venait deux fois à St Acheul, restait environ une heure, faisait à son fils de pieuses lectures, lui disait d'encourageantes paroles et ne laissait transpirer devant lui aucune de ses angoisses. La résignation la plus entière à la volonté de Dieu, telle fut la vertu constamment pratiquée par le père et le fils, et Dieu seul sait chez lequel des deux elle a été le plus héroïque. A la fin de la maladie, après la récitation des prières des agonisants, Mr de Fosseux s'approcha de son fils et lui dit: " Sois tranquille, je fais mon sacrifice de bon coeur. "

Comme toutes les ressources de la médecine étaient impuissantes, la communauté et la famille du malade s'adressèrent au ciel dans de nombreuses et ferventes prières. Le F. de Fosseux s'y unissait toujours, mais avec une entière indifférence pour la santé ou la maladie, la vie ou la mort.

Un jour son confesseur lui dit: " Le pis qui puisse vous arriver, mon cher frère, c'est d'aller bientôt au ciel. " Le malade le regarde avec un doux sourire et lui dit: " Ce serait de l'égoïsme de vouloir aller au ciel si vite, il faut

encore travailler pour la gloire de Dieu.» - Mais si Notre Seigneur le voulait ainsi?» - « Oh dans ce cas, reprit-il, je serais bien content.»

La maladie s'aggravant tous les jours il fallut avertir le F. de Fosseux de se préparer aux derniers sacrements. Cette nouvelle lui causa une grande joie. Jamais, malgré ses souffrances, il n'avait montré de tristesse, mais jamais on ne l'avait vu si gai que ce jour là. Il reçut le Saint Viatique et l'Extrême-Onction avec la sérénité la plus tranquille. De tous les assistants, il paraissait le moins ému. Il communiqua pourtant au Père Spirituel la crainte de mourir sans s'en apercevoir; on lui promit de l'avertir à temps, il remercia et ne parla plus de cette crainte. Le lendemain il demanda au Père Spirituel ce qu'il aurait à faire au moment de la mort. « Je vous dirai, répondit celui-ci: - Vous vous accuserez de nouveau de toutes les fautes de votre vie? - Vous répondrez par un mot ou par un geste, je vous imposerai pour pénitence d'invoquer les Saints Noms de Jésus, Marie, Joseph, de bouche ou de coeur, je vous donnerai l'absolution, l'indulgence *in articulo mortis*, et enfin je vous ferai baiser votre crucifix.» Le F. de Fosseux écouta avec une simplicité charmante, en assura avoir bien compris. De fait le programme tracé d'avance fut exactement rempli, et le Saint malade expira doucement les lèvres collées sur le crucifix de ses voeux, le 4 Juin, un peu avant 8 h du matin.

Mr de Fosseux eut la consolation de recueillir le dernier soupir de son fils. Il dit ensuite au R.P. Recteur: « Je n'avais pas l'idée d'une mort si douce.» Cette mort si douce était le couronnement d'une vie pure et sans tache, généreusement offerte dans sa fleur

au Dieu, qui ne laisse rien, pas même un verre d'eau donné en son nom, sans récompense.

Le Frère Benoit Coulier

Quelques détails sur les derniers mois de la vie du Frère Coulier.

Ce bon Frère aimait par dessus tout à lire quelques livres traitant de la Passion de N. S.. Lorsqu'il était encore jeune ouvrier, il découvrit dans un grenier où il travaillait le traité des souffrances de N. S. de Thomas de Jésus: il le lut avec empressement, acheta ce livre mis au rebut, et désormais il ne se lassera point de le relire jusqu'à la fin de sa vie. Etant devenu presque aveugle, il inventa des espèces de lunettes en carton et en cuir pour concentrer la lumière; et il était heureux si après une heure de pénibles efforts il avait pu lire une page ou deux de son auteur favori. Lorsqu'on lui en faisait la lecture, on le voyait fondre en larmes, et il ajoutait toujours comme conclusion pratique: « Comme N. S. a souffert! Comme il nous a aimés! Que nous sommes donc lâches! » Il récitait un très grand nombre de prières vocales; tous les jours 12 chapelets, un grand nombre de Pater etc: il faisait plusieurs fois le chemin de la croix devant un crucifix indulgencié à cet effet. Je ne sais pas, disait-il, ce que je pourrais demander à N. S. et à la S.te Vierge: - aussi j'offre toutes mes prières pour le R. P. Recteur et le P. Ministre

ils sont si bons pour moi; et puis, ils savent mieux que moi ce qu'il faut demander: ils s'arrangeront. Il avait coutume, quand on lui inspirait une dévotion, d'en offrir tout le mérite pour celui qui lui avait rendu ce service.

Pour obéir aux recommandations du R. P. Provincial, il était toujours joyeux, et il demandait même quelquefois s'il n'y avait point d'excès dans sa joie. Il aimait à plaisanter et à rire. Il communiquait avec simplicité ses pensées les plus intimes, ses bonnes inspirations, sa joie d'être dans la compagnie, ses humbles craintes et ses espérances. Toujours très poli, très charitable et très respectueux, il craignait de déranger, il remerciait affectueusement pour les plus petits services, pour les visites qu'on lui faisait. Il voulait surtout n'être pas à charge sous prétexte qu'il n'en valait pas la peine: aussi n'a-t-il pas sonné peut-être une seule fois pour appeler l'infirmier ou un domestique, pendant les 6 mois de solitude et de souffrances qu'il a passés dans une petite chambre au dessus de l'infirmerie. Si on l'oubliait, il offrait tout à N. S. disant que c'était une permission spéciale de Dieu et pour son plus grand bien. Après avoir averti le P. Ministre de ce dont il avait besoin: « « j'ai fait, disait-il, ce que je devais, maintenant qu'ils s'arrangent et que la Sainte volonté de Dieu soit faite. »

Il avait obtenu la permission de faire la communion tous les jours, et malgré ses infirmités, ses mauvaises jambes et ses mauvais yeux, il descendait tous les matins vers 4 heures pour assister à une messe à la tribune de la Chapelle. Il était obligé de tâtonner et de s'asseoir de temps en temps dans l'escalier; mais que n'aurait-il pas fait pour assister à la Sainte messe et recevoir son Dieu! « C'est la seule consolation qui me reste, disait-

il: je prie N. S. de me l'accorder le plus longtemps possible.» Pendant les deux derniers mois, il ne pouvait plus marcher; mais Jésus venait le visiter et le consoler; et lorsqu'on lui parlait de son bonheur, il fondait en larmes. « Oui, disait-il, il est venu à moi; je vais bien le garder: nous ne nous quitterons plus: nous serons si bien ensemble.»

Ses souffrances ont été bien longues et bien grandes; mais il les unissait à celles de Jésus et les regardait comme le juste châtiment de ses péchés. Si on le plaignait de ses souffrances, il répondait: «J'en avais besoin: c'est une bénédiction de Dieu; elles ne sont pas grandes auprès de celles que Jésus a endurées pour nous. Mais pourtant je sens de mieux en mieux qu'il n'est pas facile de s'habituer à souffrir, et qu'il est difficile d'acquérir l'amour des souffrances et d'en bien profiter.»

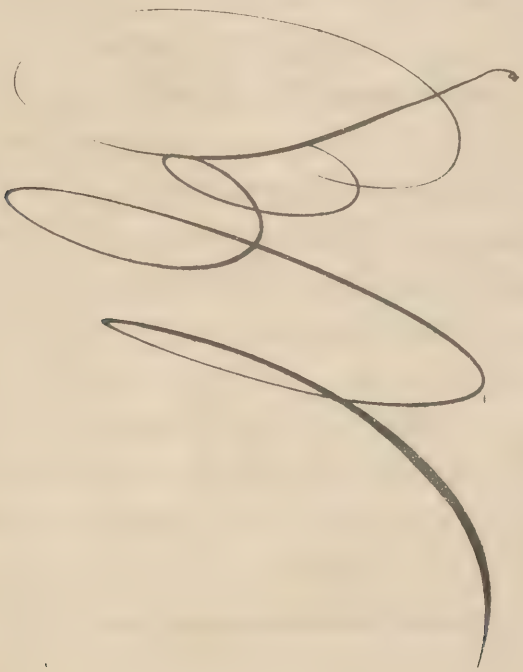
C'est vrai, lui disait-on, mais Jésus vous aide après vous avoir donné l'exemple « Oh! disait-il, oui, il m'aide, s'il ne m'aidait pas, je ne pourrais rien souffrir: je suis un lâche et un misérable.» Ces sentiments d'humilité, mêlés à une grande confiance en Dieu et à un grand amour, éclataient dans toutes ses paroles. Quand on lui parlait des joies du Ciel « Ces pensées là, disait-il, ne sont pas pour moi: je ne mériterai jamais un si grand bonheur; parlez moi plutôt de l'enfer: c'est là la place que j'ai méritée. Si le bon Dieu n'avait pas eu pitié d'un misérable comme moi, que serais-je devenu! — « Pour le Purgatoire, disait-il, j'en aurai long à faire, mais je ne crains rien: j'offre tout pour les pauvres âmes qui y languissent. Quant à moi, je ne m'occupe pas de ce que j'aurai à souffrir: j'ai tout remis entre les mains de Marie: cela la regarde: c'est son affaire.»

Il avait la plus grande dévotion à St. Joseph. «Il y a bien longtemps, disait-il, que nous nous connaissons et nous nous entendons bien ensemble.» Quelques jours avant de mourir,

il disait d'un accent pénétré. « Je suis un misérable: mais j'ai toute ma vie cherché la vérité et j'ai eu confiance en Dieu: je ne serai point confondu. »

Il voyait la mort approcher sans crainte: en voyant en lui les symptômes de la mort, il s'étonnait de vivre encore. « Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne! »

Il répétait souvent et aimait à entendre dire: Doux Cœur de Marie, soyez mon salut etc: Jésus, Marie, Joseph, je vous donne etc. Quelques heures avant de mourir il faisait effort pour prononcer encore ces prières: « Jésus, aidez moi, disait-il. » Il garda sa connaissance jusqu'à la fin et mourut entre les bras de Jésus, Marie et Joseph, qu'il avait si souvent priés et tant aimés



(A.)R.L.G.

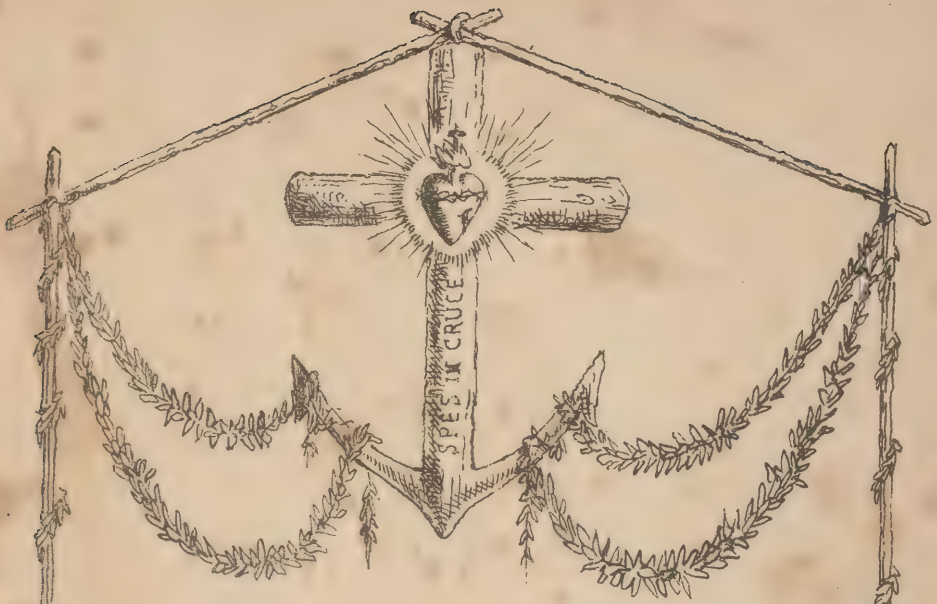
Table des Matières.

Pages.

1. Chine. — Mission du Tché-li Oriental. — Lettre du P. Edel au P. Feyerstein . . . . . 1.
2. ——— — Quelques détails sur la mort du P. Edel, par un Père Missionnaire . . . . . 13.
3. ——— Extraits d'une lettre du P. de Becquevort . . . . . 14.
4. ——— Mission de Nan-King. — Extraits des Nouvelles de la Mission (Juillet 1878) . . . . . 19.
5. ——— Extraits de la Correspondance du P. Bedoy. — Séjour à Po-tchéou et visite aux Chrétiens du Ho-nan . . . 25.
6. Pologne. — Lettres du P. Vivier. — Le Carême et les Fêtes de Pâques en Pologne . . . . . 29.
7. ——— Missions et Processions en Pologne . . . . . 49.
8. ——— Pologne et Russie . . . . . 62.
9. Mission de Bombay. — Lettre du P. Nicolas Pagani au R. P. Provincial de Naples . . . . . 71.
10. Nouveau-Mexique. — Lettre du P. Laurent Fede à un Religieux Augustin . . . . . 74.
11. ——— Le Collège de Las-Vegas. — Extrait d'une lettre du P. Rossi. 77.
12. Portugal. — Lettre du P. Tommaso Vitale au R. P. Provincial . . 77.
13. France. — Réunion des Jeunes gens de la Rue de Sèvres. — Vingt-cinquième anniversaire de la Fondation . . . . 86.

Nécrologie.

14. ——— Le Frère Scolastique Raoul de Fosseux . . . . . 116.
15. ——— Le Frère Coadjuteur Benoît Caulier . . . . . 120.
16 ——— Table des Matières . . . . . 125.



A.M.D.G.

LETTRES DES SCOLASTIQUES de LAVAL.

1879

« Magnopere juverit crebro alios de aliis certiores fieri ac audire quae ex variis locis ad aedificationem & eorum quae geruntur cognitionem afferuntur. »

Constitut VIII. 3.

IHS

A. M. D. G.

Les Scolastiques de Laval
aux Pères et Frères de.....

Nos R. R. Pères et nos T. H. Frères,

P.C.

Chine. Tché-li Oriental. — Lettre du P. de Becquevort au R. P. Provincial.

Mon Révérend Père Provincial,

P.C.

Après l'épreuve vient la consolation ; nous le voyons une fois de plus. Les frères que nous avons perdus seront remplacés par d'autres, et nous l'espérons, nous en avons huit pour en remplacer quatre. La Compagnie ne serait plus la Compagnie si nos épreuves n'avaient réveillé les anciennes demandes, et suscité de nouvelles vocations.

Vous vous figurez peut-être en France, que nous sommes ici comme épouvantés de ces coups redoublés,

frappés autour de nous par la mort ; il n'en est rien. Dans ces moments il y a grâce d'état ; on va au danger comme un soldat aguerri va au feu ; il n'est pas certain d'en revenir, mais il fera son devoir. Nos vacances commencées le jour même de la mort de Monseigneur, marquées à leur milieu par la mort du Père Douelle, ont été calmes, mais non tristes ou mornes ; ce n'était pas le moment de chanter ou de se réjouir ; on se revoyait ; on se retrouvait en famille et c'en était assez. Ceux qui étaient fatigués ont repris des forces, se sont retrempés dans la vie commune, puis tous sont repartis pour aller reprendre les travaux un moment interrompus.

Les missionnaires ont pour la plupart retrouvé leurs œuvres en bonne voie : de tous côtés on annonce des catéchumènes ; le travail redouble. L'obéissance me retient auprès de notre si bon Père Supérieur ; je ne puis donc rien vous dire de mes ouailles puisque je n'en ai point. Permettez-moi de vous dire quelques mots des succès des autres.

Voici d'abord le P. Couvreur ; il nous écrit de sa nouvelle résidence : *Tai-minn-fou 23 Août*. Enfin nous sommes arrivés ici à bon port le 20, après 13 jours de navigation sur le canal, et deux jours passés en voiture. Nous étions partis de la résidence le 6. Pour les détails du voyage, je vous en enverrai la carte quand elle sera terminée. En barque, j'ai employé mon temps à tracer, à l'aide d'une boussole, les détours du Canal, en marquant le temps mis à les parcourir avec les noms des principales localités.

..... L'autorité civile s'est émue de notre arrivée : A peine étions nous ici, que Monsieur le Maire vint annoncer la visite du sous-préfet. Les chrétiens furent d'avis qu'il fallait l'engager à ne pas venir, parce que la maison n'était

pas propre et que je n'avais pas d'habits convenables, mais qu'il fallait lui promettre une visite dans un court délai. Le sous-préfet dit qu'il était envoyé par le Préfet, et qu'il devait voir ce dernier le soir du même jour. Celui que j'avais député au tribunal répondit : dites au Préfet que le Père ne peut pas recevoir aujourd'hui ; qu'il viendra vous voir dans deux jours. Le Mandarin se montra satisfait, et demanda si nous avions l'intention de bâtir une grande maison avec de hautes tours européennes. On lui répondit que non. (Les Chinois craignent beaucoup les hautes tours).

Le lendemain par bonheur, le P. Finck arrivait avec mon char et les habits de cérémonie du P. Octave. Il fut décidé que les habits pouvaient aller ; mais le char était si brisé, les animaux si déchirés, si écorchés, qu'il était impossible de s'en servir. On me dit que l'un des commandants militaires prêterait volontiers son char. Malgré mes répugnances et les inconvénients que je voyais à emprunter, j'acceptai la proposition, vu la nécessité d'aller rassurer au plus tôt ces grands personnages. Dès le soir on demanda au sous-préfet s'il serait visible le lendemain. Il répondit que toute la journée il serait occupé aux examens, mais que le surlendemain il serait tout à fait libre. Il ajouta : Est-ce que le Père n'ira pas aussi voir le mandarin qui préside aux examens ? Puis il parla de nouveau des tours européennes. — La question indiquait assez que l'autre mandarin désirait aussi une visite. Enfin, pour ne pas donner rien à des susceptibilités, il fut résolu que j'irais d'abord voir le grand Mandarin, puis le Préfet et les deux sous-préfets.

Le grand Mandarin me reçut fort bien. C'est un homme sérieux, qu'on dit un peu sévère. Je lui dis un mot de notre maison. Il fit semblant de ne pas m'entendre et passa à une autre question. Il affecta de ne parler

que de choses indifférentes. Ceux qui m'avaient accompagné ont été frappés de ses prévenances et de sa courtoisie. On me conseilla de ne pas aller chez le Préfet pour le moment, parce que les examens lui donnaient fort à faire.

Les deux Sous-préfets se montrèrent très-aimables. Celui de Tai-min me retint longtemps à causer de choses indifférentes ; je ne fus délivré que par l'annonce d'un autre visiteur.

A peine étais-je de retour, que les deux Sous-préfets vinrent l'un après l'autre rendre la visite. Celui de Tai-min, en sortant, dit au Catéchiste que je ferais bien de différer ma visite au Préfet : que le Préfet ne trouverait pas mauvais ce retard, que lui-même se chargeait d'en parler. Il est probable que le Préfet lui avait dit de donner cet avis.

Le lendemain le grand Mandarin alla visiter toutes les Autorités de la ville : partout il se contenta de donner sa carte à la porte avec quelques mots de politesse, et de passer. Il nous fit le même honneur.

On dit que le grand Mandarin est un Tartare, très savant, parent du Vice Roi de Tien-tsin ; il a rempli l'office de censeur à la Cour.

Le Sous préfet paraît aussi très-instruit ; il a des manières distinguées, est très-affable. Il est du Ho-Kien-fou (nord du district), m'a-t-il dit. Quand j'abordai la question de notre maison, il me dit : A Kien-Kien vous avez une grande maison. Je lui répondis ; A Kien-Kien, nous sommes assez nombreux ; il y a beaucoup d'étudiants ; il faut nécessairement une maison assez vaste. Il en resta là sur ce chapitre. Il y a deux ans il montra beaucoup de bienveillance dans une affaire obscure que Monseigneur défera à son

tribunal ; en l'année dernière il fit réparer l'injure que le P. Young avait reçue d'un païen. — Le même Père écrivait le 5 Septembre ..... En ce moment on répare le bâtiment qui deviendra chapelle, et celui qui sera affecté à nos jeunes écoliers. Ce sera fort bien. Nous n'aurons pas besoin de déloger nos portiers. Notre architecte qui d'abord avait semblé condamner nos vieilles maisons, promet en ce moment de les rajeunir, et de les rendre propres et commodes. Le travail est commencé ; il ne pourra être terminé qu'après l'hiver. Quand il sera terminé, nous serons assez au large : sans nouveaux bâtiments, nous aurons une chapelle, une salle de réception, cinq ou six chambres pour nous, du logement pour près de 50 enfants, des cuisines etc. Rien ne manquera, et tout sera bien distribué. Nous avons beaucoup de peine à meubler notre maison : le 1er de la 9e lune, il y aura foire ; nous espérons y trouver ce qui est nécessaire pour nous et pour les enfants. Peu de temps après, la jeunesse studieuse sera convoquée des quatre coins de l'horizon : d'abord elle ne sera pas nombreuse ; elle nous coûtera cher cependant : en ville les prix sont élevés.

Voici pour compléter ce qui précède, quelques mots du F. Winsbach : Lors de la visite des mandarins, le P. Couvreur ne voulant pas envoyer de présents dès l'abord, afin de ne pas avoir l'air de réclamer leurs services, avait placé sur la grande table du fond de la salle, deux chandeliers de verre ; un vase et le petit canon de cuivre destiné à être donné en cadeau plus tard. — Aujourd'hui un des sous-préfets a fait demander à voir le canon. Le P. Couvreur sachant ce que cela voulait dire le lui envoya, en

faisait dire qu'il lui en faisait présent. Le sous-préfet envoya aussitôt sa carte en disant : que si nous n'en avions qu'un, il ne voulait pas nous en priver. On lui répondit qu'il pouvait le garder ; en il le garda. Ce sous-préfet a un enfant de 13 ans auquel le canon fera grand plaisir. Le P. Couvreur trouve ce Mandarin très aimable.

Nous sommes ici dans une ville tout-à-fait militaire ; on tire le canon trois ou quatre fois par jour: il y a 2000 soldats pour la ville, en 1000 répartis en différents endroits. Le grand Mandarin est chef civil en militaire. Les soldats ont été exercés par deux Anglais qui sont partis il n'y a qu'un an. Les troupes se rendent à l'exercice en ordre, clairons en tambours en tête.

Nouvelles du P. Finck, 30 Août. – Les récoltes dans ce pays sont bonnes ; il paraît qu'à une trentaine de lys (4 lieues) S.O. de Tai-min-fou, le Tcheng-ho a rompu ses digues en inondé une dizaine de villages parmi lesquels se trouvent 3 ou 4 de nos nouvelles Chrétientés qui donnaient les plus belles espérances. D'après ce qu'on nous racontait, toutes les moissons, sans exception, ont péri. Le Hoang-ho (Fleuve-Jaune) aussi, aurait débordé en inondé 5 sous-préfectures. La rivière qui passe près de la résidence a aussi ravagé la partie supérieure de son cours.

Du P. Bonnemain, 8 Septembre. – Le Mandarin de l'une de mes Sous-préfectures a obligé un Chrétien de donner des sapèques pour jouer la Comédie. L'accusé ayant répondu que comme Chrétien il ne pouvait donner ses sapèques, (*) le mandarin lui dit de faire ce qu'avait

(*) Les Comédies païennes étant entremêlées de superstitions et de chants peu convenables, les chrétiens ne peuvent en aucune manière y

décidé le village. Le fait est certain ; le catéchiste que j'ai envoyé prendre des informations a interrogé l'individu qui se tient sans cesse aux côtés du Mandarin pour le servir : il en a reçu la réponse que j'ai dite. Aussi les nouveaux chrétiens de cette sous-préfecture, déjà si peureux, sont-ils épouvantés. Comme l'année est bonne, on craint qu'il ne se joue des comédies dans tous les villages.

Un autre Mandarin paraît aussi mal disposé : un Chrétien qui avait un procès, (que du reste il a gagné) a été interrogé par le Mandarin s'il était chrétien. Sur sa réponse affirmative, le juge lui demanda : Pourquoi es-tu Chrétien ? Le Chrétien répond : pour adorer Dieu et sauver mon âme. Alors le Mandarin : Voilà un mauvais sujet.

J'aurais encore des choses très-intéressantes à vous raconter sur une nouvelle veine de catéchumènes que le P. Fourmont poursuit depuis quelques mois avec grand succès ; déjà il a baptisé d'excellentes recrues. Mais je ne veux pas lui enlever la primeur ; je lui laisse le plaisir de narrer tout au long et en détail ses belles conquêtes.

Vous voyez aussi, mon R. P. Provincial, que le démon travaille et qu'il cherche à faire peur à ceux qui viennent à nous : la crainte du Mandarin en éloigne beaucoup ; priez afin que ces personnages nous soient favorables.

Tous nos Pères vont bien ; ils vont recommencer leurs missions. Le P. Maquet est rentré dans son district bien rétabli. Le P. Muller partira prochainement. D'après tout ce que j'entends dire, l'année que nous commençons sera riche en conversions et en fruits de salut.

Adieu, mon Révérend Père Provincial, je

---

coopérer : de là des persécutions lorsqu'ils refusent leur quote-part.

me recommande ainsi que notre Mission à vos prières et Saints Sacrifices.

Infimus in Xto Servus et filius

C. de Decquevorth S.J.

Zi-Ka-Wei. — Extraits d'une lettre du P. Bobet au P. de Monforth.

9 Octobre 1878.

..... Ici, par la grâce de Dieu, nous sommes toujours en paix et même dans certaines parties de l'Ouest, nous avons presque les sympathies des Mandarins. Si le fruit ne se montre pas encore avec éclat, Dieu se réserve de le faire croître et mûrir quand il lui plaira; mais ce qui était au pouvoir des Pères dans ces contrées, ils l'ont accompli avec un zèle dont je ne me lasse point d'écouter les récits. Je crois que ces Chrétientés seront belles et florissantes comme celles de l'Est avant 15 ans.

Mais pour les populations de plusieurs autres provinces il n'en est pas toujours ainsi: on lisait encore tout dernièrement dans les journaux Chinois un nouveau décret portant menaces et peines terribles contre les nombreux tueurs d'enfants, surtout dans le Sud de la Chine.

Ici l'on connaît parmi les Européens tout ce qui s'écrit contre nous; le bien se fait quand même parmi eux. Il y a trois ans on réunissait dans une petite chambre 6 à 10 enfants d'Européens pour leur apprendre à lire, à écrire, et même à compter; l'an dernier,

dans la première moitié de l'année, leur nombre s'est élevé à 25, et Dieu, qui avait ses desseins, fait tout à coup monter ce nombre à plus de cent. En Juin et Juillet, les Anglais ont été effrayés des progrès que nous faisions. Ils ont parlé et écrit pour faire ouvrir les bourses et fonder une grande école tenue par des professeurs venus de l'Université de Cambridge et d'ailleurs. Les programmes sont envoyés partout, appuyés par les Autorités, et nos adversaires ont de l'argent en abondance. A la rentrée du 5 septembre dernier, l'école anglaise et la nôtre s'ouvraient, la nôtre avec 80 enfants, l'école anglaise avec 9, qui pourtant sont montés jusqu'à 5. Nous ne sommes pas restés stationnaires, car nous avons actuellement 96 élèves, et ce nombre grandira encore. Mais pour bien comprendre cette œuvre, il est bon de vous dire que tous ces enfants, excepté un français et quelques portugais, sont anglais. On a converti et baptisé, pendant les vacances dernières, un petit Anglais de 9 ans, appartenant à une des plus riches familles de Chang-hai; il vient un jour à la maison, monté sur un tout petit cheval, que son père met tous les jours à sa disposition; Arrivé à la porte, il descend, entre chez le Père Basuiau, Supérieur de la Résidence, et lui dit: Mon Père, papa veut que j'aille à l'école des protestants; moi je ne veux pas, ni maman non plus, c'est maman et moi qui sommes les plus forts; je viens donc me faire inscrire comme j'ai déjà fait l'année dernière. Cela dit, il salue, tend la main au Père, remonte sur son petit cheval, et s'en retourne au galop dire à son père que son nom est inscrit chez les Catholiques.

On compte ici à Chang-hai, sur les trois Concessions européennes, 130 Français, 1500 Anglais, 300 Allemands et Américains, 200 Portugais et 200 autres

nationaux non Chinois. Les Auxiliatrices ont en face de nous sur la même Concession française, une école pour les jeunes filles Européennes : l'an dernier elles avaient 105 élèves, et comme elles n'ont pas de concurrence, elles prendront tout. Du reste, elles ont la confiance, aussi complète que possible, de toutes les familles Anglaises. Mais que de bien encore à faire parmi les parents de ces pauvres enfants ! Avec les Portugais, il y a quelques catholiques Anglais et autres et une quinzaine de français : en tout 250 Catholiques Européens qui vont à la messe. Sur les 3 Concessions européennes, s'il y a peu d'étrangers, il y a en revanche 220 mille Chinois ; ce qui avec les 120 mille de la Ville murée, et les 180 mille du faubourg de Tong-Ka-dou, fait une ville de plus de 500 mille habitants, agglomérés sur une étendue de 7 Kilomètres en longueur et de 2 Kilomètres en largeur en s'avançant du fleuve vers l'intérieur des terres. Au milieu de cette immense population, à peu près 4 mille Catholiques. Quand donc Notre-Seigneur, qui a reçu toutes les nations en héritage, voudra-t-il bien user de ses droits en ce pays-ci ?

Bobela . S.J.

Tsang-seu. — Lettre du P. Colombel au P. Pauras. — Tsang-yang, 24 Août 1878.

Mon R. Père. P.C.

Je vous envoie toute une longue histoire d'un pèlerinage célèbre parmi les païens. Mes chrétiens sont groupés dans un rayon de 10 à 15 lieues autour de cette montagne du diable ; nous sommes pour ainsi dire toujours dans son ombre maudite. J'ai voulu savoir ce que l'on vénérait à Mao-Chan, j'ai lu tout ce que j'ai trouvé sur ce chapitre, j'en ai fait le résumé, je vous l'envoie dans l'espérance qu'il pourra vous être agréable. Voyez même s'il pourrait être utile à quelque chose, après de nombreuses corrections ; car je l'ai fait le plus souvent en barque, m'y remettant à plus de 20 fois ; et je n'ai d'ailleurs rien de ce qu'il faut pour soigner la façon. En tout cas vous y verrez au moins mon désir de vous faire plaisir.

Je me recommande instamment à vos bonnes prières et Saints Sacrifices. R^ae V^ae infimus in X^to Servus.

Colombel. S.J.

Mao-Chan.

Avant de se jeter dans la mer, le Yang-tse-Kiang arrose une vaste plaine où l'on ne voit que de

rares collines. Les montagnes n'apparaissent qu'à la hauteur de Tchen-Kiang. C'est à cette limite qu'appartiennent les Monts-Mão ou Mão-Chan. C'est une petite chaîne qui court sur une longueur de 20 ou 30 lieues du Nord au Sud entre trois villes de troisième ordre, Kin-tan, Tan-yang et Kiu-iang. Ces montagnes sont pour les païens un lieu célèbre de pèlerinage, le plus connu certainement de la partie méridionale du Kiang-sou.

Chaque année pendant la 12e lune, la 1ère, la 2e, et même le commencement de la 3e, on rencontre sur les canaux de Kin-tan et de Tan-yang beaucoup de pèlerins qui s'en vont à Mão-Chan; il en vient de Sou-tcheu, de Tchang-chen, de Tchen-Kiang et d'autres villes plus éloignées encore. C'est une partie de plaisir qu'on se donne pendant les vacances de cette époque. C'est l'accomplissement d'un vœu qu'on a fait pour obtenir que l'année fût bonne, ou encore un pèlerinage qu'on entreprend pour gagner les bonnes grâces de la fortune.

Les divinités dont on va chercher la protection sont trois frères du nom de Mão; tous les trois, dit-on, ont atteint la perfection en pratiquant la vie contemplative dans les solitudes de la montagne et ont obtenu de monter au ciel sans voir la mort, suivant la doctrine des Tao-sse. Au ciel ils sont devenus les grands ministres du roi Tou-yo-tsi-Wam. On appelle yo les cinq grandes montagnes de l'ancienne Chine; Tou-yo est dans la province du Chan-tou, c'est la demeure d'une divinité puissante, Tou-yo-tsi-Wam, qui préside aux montagnes et aux destinées du peuple. C'est à sa cour que l'un des trois frères, Mão-iin, a obtenu le rang de premier ministre et que ses deux frères occupent les plus hautes positions. C'est là ce que racontent les pèlerins de Mão-Chan.

Pendant le voyage, les pèlerins se déclarent les domestiques de ces grands personnages, et quelle que soit l'économie qui préside aux dépenses, il y a toujours au moins, à l'arrière de la barque, un morceau de toile jaune suspendu en étendard à un bambou et chargé de caractères qui font savoir qu'on appartient à la maison puissante de Mâo.

Depuis la petite barque du Nord du Kiang recouverte de nattes de paille, jusqu'à la grande barque de voyage ressemblant à une maison flottante, qui vient de Sou-tcheu ou de Tchang-tcheu, on trouve sous ce drapeau des échantillons de toutes les barques du pays.

Quand le pèlerinage se fait suivant toutes les règles, à l'avant de la barque il y a d'abord un réchaud dans lequel l'encens brûle pendant tout le voyage; puis à l'entrée du compartiment intérieur réservé aux voyageurs, il y a le tam-tam que l'on bat surtout à l'entrée des bourgs et au passage des ponts, et deux bambous dressés qui portent de longs étendards flottants chargés d'inscriptions. Sur les deux côtés de la barque sont fixées les planches carrées portées sur un manche, insignes des Mandarins. Elles portent sur un fond de vernis rouge, en caractères d'or, les titres des trois Mâo, surtout de Mâo-iin. Dans la barque, si la barque est assez grande et son propriétaire assez riche, on invite quelques prêtres des idoles qui dressent leur autel et leurs faux dieux dans le salon, et pendant le voyage, récitent les prières en frappant en cadence le Mo-iu. (boule de bois évidée qui se tient par une anse) Si au contraire les pèlerins n'ont pas assez de fortune pour emmener avec eux quelques prêtres, ils récitent en commun quelques prières en s'accompagnant du même instrument.

A l'arrière de la barque sont les bateliers

qui manient la godille ou la voile ; sur les grandes barques il y en a toujours quelques uns qui ont revêtu la veste jaune et la ceinture rouge, signes distinctifs des pèlerins. Enfin au dessus du gouvernail, cinq petits drapeaux triangulaires aux rebords découpés en festons, complètent l'ornementation de la barque.

Bien des pèlerins, sans doute, n'ont pas assez de fortune ou de dévotion pour faire tous ces frais de pèlerinage et les suppriment en partie ou tout à fait, mais toujours on retrouve sur les barques qui vont à Mâo-chan quelque signe du culte que l'on va rendre au démon.

S'il n'y avait qu'à donner une idée des monts Mâo, ce serait affaire de quelques lignes ; ce ne sont que des montagnes de trois à cinq cents mètres, peu boisées, sur les flancs desquelles s'élèvent de nombreuses pagodes, ruinées il y a quelques années par les rebelles, et qui ne se relèvent que lentement. Du versant Oriental la vue s'étend sur la plaine de l'embouchure du Kiang ; au couchant la vue est bornée par les montagnes qui s'élèvent autour de Nan-Kin. Mais les auteurs Chinois en font une description bien plus poétique ; ils ont su répandre sur le tableau un jour mystérieux qui captive vivement les faibles esprits de nos pauvres païens. Pour vous faire voir Mâo-chan comme ils le voient eux-mêmes, je suivrai mot à mot le Tchen-Kiang-fou-tje, c'est-à-dire les annales ou les archives du département dont Tchen-Kiang est la capitale et dont Mâo-chan fait partie.

Cette montagne a porté autrefois plusieurs noms ; on l'appelait Kiu K'io chan, ou montagne dont les replis représentent le caractère Kiu (句).

On l'appelait encore Kang-chan ; un ancien auteur disait d'elle : Kang-chan couvre la demeure d'un dragon puissant qui sait repousser les inondations, écarter les maladies et prolonger la vie. On la nommait encore Ti-fei, le coeur de la terre, (mot à mot, les poumons de la terre) parce qu'elle est comme le coeur des campagnes environnantes qui doivent à sa bienfaisante influence une terre excellente et des eaux très claires.

On lit dans un ancien livre : à Ti-fei la terre est excellente, les eaux sont claires, sur la montagne on peut passer une vie heureuse et de là monter sûrement au Ciel.

Elle a encore porté le nom de Liang-tchang qu'elle doit à l'Empereur Che hoan qui vint la visiter l'an 209 avant Jésus-Christ. Cet empereur s'extasiait sur la beauté du site et promit qu'il reviendrait chaque année. Ces deux mots que l'Empereur venait de prononcer furent répétés avec enthousiasme par la foule des courtisans, on fit retentir les gros tambours et les grosses cloches de la montagne, les mille voix du peuple firent retentir ses cavernes, présageant à l'Empereur toutes sortes de prospérités, dès lors la montagne prit le nom de Liang-tchang en souvenir de cette visite impériale. Mais le nom sous lequel elle est le plus connue est le nom de Mâo-chan, qu'elle doit aux 3 frères qui y ont mérité l'apothéose.

Mâo-chan est célèbre par ses cavernes, disent les Archives ; il y a, sous le vaste ciel, 36 grottes ; celle de Mâo-chan est la huitième. Cette grotte merveilleuse se compose de 4 grandes salles souterraines, 7 routes la parcourent dans sa longueur, elle donne naissance à 9 sources qui répandent leurs eaux vers les quatre parties du monde, 5 ouvertures permettent d'y entrer facilement,

elle a 150 lys de circuit. Sous les Tcheu (1122-255 A.C.) on l'appelait la caverne des eaux serpentantes. Sous les Tsin (255-206 A.C.) on l'appelait le temple du plateau d'or, parce que sous ses voûtes se trouve un plateau merveilleusement propre à offrir des sacrifices. C'est encore ce nom que porte la ville voisine de Kin-tan. La grotte est encore connue sous le nom de palais souterrain de Hoa-yang, c'est le séjour habituel des Immortels.

Tiang-tchan-toy et Yen-toy sont encore deux grottes ouvertes dans les flancs de la montagne. Tiang-tchan-toy a été rendue célèbre par un sage nommé Tiang-chi décoré après sa mort du titre de "celui ressuscité". Il vint avec 2 tigres mener dans cette grotte la vie érémitique. Yen-toy ou la grotte des hirondelles, fut l'asile où se réfugièrent 2 Vierges sœurs, du nom de Tsiey, dirigées par Tche-tao. Depuis cette époque on trouve encore autour de la grotte des joncs violets et des pêches bleues, souvenirs de ces deux sœurs. L'aînée s'étant enveloppée d'un long voile blanc, s'adonna à la pratique de la vertu et se retira dans la grotte dont nous avons parlé. Quand sa sœur cadette vint la rejoindre, le rocher se referma sur elles.

Sous les Song, la cinquième année de Chuen-hoa (994 P.C.) un sage nommé Chia-hen vint à Mão-chan avec 5 disciples se mettre sous la direction de ces deux Vierges et leur fit parvenir une lettre de soumission. La nuit suivante le tonnerre grondait dans la montagne, la terre tremblait et la caverne se rouvrait. Plus tard un temple fut construit à l'entrée de la grotte avec les aumônes ramassées pour honorer ces deux vierges; il fut honoré de plusieurs inscriptions par les empereurs, plusieurs fois détruit brûlé par le feu qu'on avait mis aux herbes sèches de la montagne, et toujours rétabli de nouveau.

Outre ce temple, il en est encore plusieurs autres que les empereurs ont décorés d'inscriptions. En 1163 un Tao-sse habitait une caverne de Mão-Chan et s'était donné le nom de Seigneur de la montagne. Il eut rencontré l'Impératrice qui portait elle-même le nom de Mão ; il lui obtint que Sa Majesté construisît un temple sur le sommet de Mão-Chan. Plusieurs autres temples sont consacrés à la mémoire des sages qui sont parvenus sur cette montagne à l'immortalité, et sont bâtis sur l'emplacement de leurs cellules. C'est le Couvent de l'Immortel caché, sur le pic des Perles amoncelées ; c'est le tombeau et la demeure d'un sage célèbre surnommé l'Immuable unité ; c'est le couvent de la longévité renaissante au pays des Immortels pélerins. Ce dernier temple est bâti sur l'emplacement de la demeure du sage Gey-teï qui parvint à l'Immortalité sous les Tsin ; (265-322).

La 11e année de Uey-Kia (435 P.C.), un descendant de Confucius le rétablit pour un Tao-sse célèbre de Tan-yang, le sage Hoa-Wéi ; l'Empereur accorda à ce temple les impôts des campagnes environnantes pour pourvoir à son entretien. Ce temple a une grande lampe de pierre qui date de la dynastie des Tsin, on l'appelle la Lampe éternelle. Une inscription datée de 366 dit que, depuis la troisième année de Po-liè, de la dynastie des Tsin, il s'est écoulé 498 ans, et que pendant ce temps le soleil a toujours éclairé Mão-Chan et la sainte lampe a toujours éclairé la grotte.

Parmi les merveilles de Mão-Chan, les Archives du Tcheu-Kiang-fou citent encore les sources thermales de Fan-tchan, dont les eaux, disent-elles, sont brûlantes, même en hiver ; si vous y plongez la main, la douleur vous la fait bientôt retirer.

Le même livre assure encore qu'à la 12e lune de l'année 501, il tomba à Mão-Chan une rosée solide et sucrée qui couvrit plusieurs lys tout autour de la montagne. (Le lys, mesure de longueur, égale 620 mètres en moyenne). Cette rosée, dont la description fait penser à la manne, est souvent mentionnée dans les livres Chinois et on la fait tomber surtout autour des montagnes célèbres.

Voilà ce que les Archives du Tcheu-Kiang-fou disent de Mão-Chan. On connaît encore les eaux chaudes de Fou-tchan, ce sont des eaux sulfureuses, mais les grottes sont inconnues aujourd'hui. Le Kiang-lin-fou-tje ou les annales de la préfecture de Nankin, dont les limites touchent à Mão-Chan, vont même jusqu'à dire que ce ne sont là que de pures inventions. Quoi qu'il en soit, les pèlerins sont pleins d'idées superstitieuses sur leur montagne et ils sont prêts à accepter tout ce qu'on leur en dira.

C'est surtout dans l'histoire des trois frères qui ont donné leur nom à la montagne que la superstition s'est donnée libre carrière. Les Archives du Tcheu-Kiang-fou en donnent le résumé, l'histoire des divinités du paganisme la donne tout au long. Cette histoire en faisant connaître Mão-Chan donnera en même temps une idée de la doctrine des Tao-sse ou sectateurs de Lao-Kiun qui desservent les pagodes des trois Mão.

La naissance de Mão-in est d'abord entourée du prestige de la prophétie. D'après un ancien livre, un ancêtre de ces trois sages, nommé Mão-mong, pratiquait la vertu dans les solitudes de Hoa-Chan. Sous la dynastie des Tsin, la 31e année de Che-hoan (215 A.C.), il monta au Ciel en plein jour. Dès lors il y eut des Chants populaires qui disaient: il a obtenu l'immortalité spirituelle, Mão-Mong emporté par le dragon est monté au Ciel, il en

entré dans l'empyrée. Après le règne actuel, viendra un sage qui continuera sa manière de vivre et comme lui montera au ciel, ce sera notre Yin. — On appelait ces Saints, les Saints des Immortels ; cinq générations passèrent et Mão-in vint vérifier la prophétie.

Un autre prophète, nommé Tan-Ko-tchen, avait annoncé longtemps auparavant que les descendants de la famille Mão atteindraient une haute perfection et que Mão-too fils de Mão-chi serait le plus heureux. Mão-too en effet épousa une femme de la famille Chin, elle lui donna un premier fils qui ne put être élevé, il mourut au bout de trente jours. Mão-too dirigea alors toutes les forces de son esprit vers la pratique de la vertu et distribua tous ses biens aux pauvres. Trois ans se passèrent dans ces pieux exercices et Madame Chin conçut de nouveau. Sous l'Empereur Kin-ti, la 5e année de Tchong-uen (146 A.C.) le 3e jours de la 10e lune, elle donna le jour à un fils. Le ciel se couvrit alors de nuages resplendissants, on donna à l'enfant le nom de Yin (couvert) pour rappeler ce phénomène.

Dès son enfance Mão-in fut doué d'une tempérance et d'une modération surprenante et ne montra de goût que pour la contemplation. Madame Chin eut encore deux fils, alors Yin quitta ses parents et se retira dans les profondeurs de la Montagne de la Constance pour s'y livrer à la méditation ; il avait alors 18 ans.

Dans cette solitude Mão-in fut la rencontre d'un précepteur digne de lui, c'était le sage Wan qui vivait dans la grotte de Cong-lin au pied de la montagne Tchong-yo. Il jouissait déjà d'une grande réputation : le Roi de Ou ayant envoyé un de ses ministres prendre des informations sur son compte, le

sage Wan lui avait donné une prescription et des médecines si efficaces que dès lors ses forces n'avaient plus éprouvé d'affaiblissement ; pendant 12 ans qu'il servit encore son prince il avait su se concilier le cœur de tout le monde, puis s'étant retiré dans les grottes d'une montagne il s'y était sanctifié et était enfin monté au Ciel.

C'est ce même Wan qui parcourant les cinq grandes montagnes était venu par hasard à la Montagne de la Constance. Mão-iin l'y rencontra, le prit pour maître et le pria humblement de le conduire à la perfection. Le sage Wan se contenta de lui prescrire de manger un certain fruit nommé Chou pour que tout son être pût se spiritualiser. Mão-iin suivit ponctuellement cette recommandation, son corps perdit sa pesanteur, il prit de l'aversion pour tout autre aliment, le Chou qu'il prenait suffisait à entretenir ses forces, il ne pensait même plus à d'autre nourriture.

Cependant Mão-iin impatient d'avancer dans la voie de la perfection, se rendit à la Tour de la Tortue en jade blanc, il y adora l'Impératrice du Ciel et lui adressa d'humbles prières. Dis, lui disait-il, est une pauvre personne, il est encore bien jeune, il se prosterne à vos pieds dans la poussière et vous prie de hâter pour lui le moment des célestes faveurs. L'Impératrice du Ciel eut pitié de lui et répondit : J'eus autrefois pour maîtres l'Empereur du Ciel Hien-tjé (*) et les autres princes célestes, ils m'ont donné le livre de la Vérité Cachée qui enseigne à s'unir au Ciel au Suprême

---

(*) Hien-tjé est le premier Empereur des temps fabuleux de la Chine ou Pan-Kou. -- L'Impératrice du Ciel est la mère d'un de ses plus proches successeurs.

principe, à réussir sur la terre dans toutes ses entreprises, et le moyen de passer les portes du Ciel. Je veux t'en faire présent, mets toute ta diligence à en profiter. L'Impératrice du ciel ordonna alors au sage Wam d'expliquer en détail à Mâo-iin les mystères de ce livre, elle lui remit 4 volumes précieux et détacha de sa suite plusieurs jeunes gens pour le service de son nouveau protégé. Mâo-iin reçut ces présents avec de nouvelles prostrations et regagna les vallées de la Montagne de la Constance. La 4e année de Tien-hain (97 A.C.) le fondateur de la secte des Taosse, Lao-Kuun, descendit sur la terre pour examiner son nouveau disciple et trouva qu'il avait atteint la perfection. Mao-iin avait alors 49 ans.

C'est à cet âge que Mâo-iin conçut pour la première fois la pensée de retourner dans sa famille où son père et sa mère vivaient fort heureux, âgés de plus de 80 ans. Il se présenta donc à la maison paternelle et prosterné devant la porte il demanda la permission d'entrer. Son père était fort mécontent de sa longue absence, il le réprimanda de ne pas consacrer ses soins à gérer les biens de la famille et voulut le frapper de son bâton. Jin toujours prosterné devant son père, lui dit: j'ai reçu les précieuses leçons d'un maître divin, une milice céleste veille continuellement à mes côtés, votre fils jin craint que vous ne trouviez de la résistance si vous voulez le châtier, et que ses fautes en soient augmentées. Son père voulut éprouver la vérité de ses paroles et leva sur lui son bâton, mais son bâton se brisa immédiatement en cent morceaux qui partirent comme des flèches, percèrent les murs de part en part et renversèrent sur leur chemin les colonnes qui soutenaient la maison. Le père commença dès lors à

croire que son fils avait réellement atteint la perfection. Mão-iin trouva aussi à la maison ses deux jeunes frères Mão-cong et Mão-tchong, mais ils n'avaient aucun goût pour la vérité cachée et se consacraient entièrement à la littérature.

Il quitta bientôt sa famille et s'en alla vers l'Orient dans le royaume de Ou, à cette montagne de Kin-K'io qui devait bientôt porter son nom. Il y fit la rencontre d'un homme monté sur un cerf blanc qui en parcourait les solitudes. Cet homme lui dit: je suis maître Ô-tze-pou, depuis longtemps je ramasse sur les montagnes la *Verdoyante herbe de l'Immortalitée*. Sur celle-ci il en existe cinq espèces, dont trois violettes. Ceux qui se nourrissent de ces dernières espèces peuvent arriver au degré de *Princes Immortels du Grand Dragon et du Tiare royal*. Pour moi, je n'ai pas la force de m'élever jusque là, mais puisque vous avez reçu déjà le livre des Vérités Cachées, je veux vous apprendre à ne plus vivre que de leur méditation pour monter bientôt au ciel. Mão-iin reçut avec gratitude les leçons du sage Ô-tze-pou et resta à Kin-Kio pour y pratiquer la vertu.

Il fut bientôt distrait de nouveau de ces exercices; ses vénérables parents étaient arrivés au terme de leur longue vie, Mão-iin se rendit à la maison paternelle et y accomplit scrupuleusement tous les rits du deuil et de la sépulture. Mão-cong et Mão-tchong venaient d'être élevés à de hautes dignités dans l'empire, comme ils allaient prendre possession de leurs charges, les habitants du village au nombre de plusieurs centaines les reconduisirent avec honneur. Quand ils revinrent Mão-iin leur dit en riant: Bien que je n'aie

pas comme mes frères un traitement de deux mille boisseaux de riz, l'année prochaine, le 9 de la 4e lune, vous ferez à votre serviteur l'honneur de l'entourer à son départ pour le séjour des Immortels : ayez bien soin de ne pas faire moins alors que vous ne venez de faire aujourd'hui. Tous affirmèrent qu'ils ne feraient pas moins et cependant dans le cœur personne ne croyait à la prophétie. Mais voilà qu'à l'époque prédite il se forme tout à coup devant la demeure des Maô une aire de plusieurs centaines d'arpents sur laquelle on n'aurait pas trouvé un brin d'herbe, le sol se couvrit de tapis blancs, des rideaux et des tentures de la plus belle soie s'étendirent spontanément en forme d'une vaste tente qui pouvait contenir plusieurs centaines de personnes. Quand tous les convives furent réunis, on commença un grand festin, il n'y avait absolument aucun serviteur, on voyait seulement venir se placer devant les convives des assiettes d'or, des coupes de pierres précieuses, des vins fins, des mets délicats, des fruits inconnus. En même temps un concert de toutes sortes d'instruments remplissait les oreilles, on ne voyait ni fleurs ni parfums, et pourtant une odeur exquise se faisait sentir à plusieurs lis de distance. Soudain des messagers célestes vinrent chercher Maô-iin, il y en avait plusieurs milliers, tous portant des habits de pourpre et des ceintures de pierres précieuses, leurs bannières brillaient d'un éclat que l'œil ne pouvait supporter. Maô-iin prit alors congé de sa famille et de ses amis en leur faisant cette suprême recommandation : Je m'en vais habiter la montagne de Kiu-Kio, ceux qui croient peuvent venir se joindre à moi. Il monta alors sur un char, et fut emporté lentement par une nuée et disparut.

Les deux frères du nouvel Immortel étaient aux fonctions de leur charge quand ils apprirent cet événement, ils donnèrent aussitôt leur démission et revinrent à la maison paternelle. Ils allèrent à la montagne de Niu-Ki adresser leurs prières à leur aîné. "Vos deux frères insensés, lui disaient-ils, désirent suivre désormais les traces de leur frère aîné." Mao-iin leur apparut et leur dit: Comment avez-vous tant tardé! vous êtes avancés en âge, arriver à la perfection n'est pas chose aisée. Le premier enseignement qu'il y ait à vous donner, est de vous apprendre à prolonger le nombre de vos jours. Il vous faut observer un jeûne sévère pendant 3 ans pour vous disposer à recevoir les bienfaisantes influences de la vérité cachée.

Mao-iin donna alors à chacun de ses frères un remède et des prescriptions célestes, Mao-Coy et Mao-tchong lui obéirent ponctuellement, ils menèrent une vie fort austère pendant 6 ans et parvinrent à leur tour à l'Immortalité. Les trois frères se partagèrent alors pour y habiter les trois pics dominants de la montagne qui depuis prit le nom de Montagne des Trois Mao.

Peu de temps après quatre Ambassadeurs du Ciel avec une suite considérable vinrent les trouver. Ils avaient des habits brodés et tenaient en main de précieux insignes de hautes dignités. S'adressant alors à Mao-iin ils lui dirent: Le Ciel suprême connait la mesure de vos mérites, il a résolu de vous accorder dès maintenant des faveurs spéciales en attendant ce que l'avenir vous réserve. Mao-iin et ses deux frères se prosternèrent alors pour recevoir les

ordres du Ciel. Le chef de l'ambassade dit à Mão-iin : Moi, humble messager aux habits brodés, je me nomme Yen-hoan-tze-Ki, je suis envoyé par le grand Empereur dominateur du Ciel, pour vous remettre le sceau céleste et le divin diplôme. Le second ambassadeur lui dit : Moi, Koin-sion-tiao, officier royal du palais de gauche du troisième ciel, je remplis les ordres du sage empereur Tai-Wei, j'offre à votre seigneurie un char orné de huit dragons et un habit brodé de plumes violettes. Le troisième envoyé dit : je suis le serviteur du sage Tai-chan-tao, je vous apporte de sa part le cachet du Vénérable Dragon d'or et une sonnette d'or fondu. Je me nomme Che-chou-mei, grand ministre de Hié-tchei. Le quatrième messager dit : Je suis le Vénérable Immortel Tai-Ki, j'ai reçu les ordres du Saint prince Kin-Kuei, je vous apporte en présent quatre tiges de la divine herbe de l'Immortalité. Mão-iin se leva alors, reçut ces présents avec respect, se prosterna et remercia de nouveau. Enfin chacun des ambassadeurs s'éleva dans les airs et disparut. Mão-cou et Mão-tchong conçurent bien de la honte en voyant que leur vertu n'était pas estimée à la hauteur des mérites de Mão-iin, ils revinrent habiter leurs montagnes et s'y adonnèrent à la perfection avec une nouvelle ardeur.

Cependant l'Impératrice du ciel ayant appris que Mão-iin était arrivé au terme de la perfection, résolut de le faire monter au ciel. Elle prit avec elle la femme du grand ministre Chan-uei, le sage et savant Fan-tsu-tsin et le maître de Mão-iin le sage Wan, chacun avec le costume et le cortège convenables à sa dignité. Ils descendirent sur la montagne de Kin-Kio et envoyèrent un de leurs gardes porter à Mão-iin

les ordres de l'Impératrice du Ciel. – Puis le sage Wan fit servir un repas de la cuisine céleste et on chanta des poésies divines. Quand le repas fut terminé, l'Impératrice du Ciel vint avec le sage Wan faire sa visite. Les deux frères de Mão-in reçurent la robe des disciples de la perfection, puis l'Impératrice ordonna à l'épouse de Chan-uen de leur donner les quatre volumes précieux de la Vérité sacrée, et à sa suivante Tchan-lin-tze de donner aux trois frères le contrat de l'alliance qu'elle faisait avec eux. Enfin le sage Wan leur donna des diplômes qui créaient Mão-con *Prince de la faveur constante*, et Mão-tchong *Prince protecteur de la vie*, puis il envoya un garde de sa suite leur dire: l'Illustre dame ici présente est l'épouse de Chan-uen, la mère du Véritable Empereur du troisième ciel. Elle domine les dix millions de nobles dames du ciel, elle permet que vous vous présentiez devant elle. Les deux nouveaux princes vinrent donc lui adresser leurs adorations et la prièrent de les sanctifier. La noble dame les reçut avec bonté et ordonna à une de ses suivantes d'apporter sa bourse de satin violet, d'y prendre sa cassette d'or et d'en tirer quatre livres, le livre des *trois sources qui répandent des perles*, le livre de l'*Essence de la doctrine resplendissante*, le livre des *huit arts des Immortels solitaires*, le livre de la *Splendeur bienfaisante du grand principe*. Ces quatre livres leur furent remis. L'Impératrice à son tour ordonna à une de ses dames nommée Li-fan-min, d'ouvrir sa cassette de cristal rouge, d'y prendre sa boîte couleur de nuées et d'en sortir le livre de la *ceinture de pierres précieuses et de la parure d'or*, qu'elle leur remit. Enfin l'Impératrice du Ciel et l'épouse du grand ministre se retirèrent avec leur cour, les mille chars et les dix mille cavaliers de leur suite regagnèrent les demeures

du grand vide.

Le grand jour était arrivé pour les trois frères, Mão-iin ramassa ses cheveux en deux nœuds sur chaque côté de la tête, revêtit son costume de plumes de grues et de cigognes et entra dans son char attelé de tigres. Les deux frères montèrent sur des grues jaunes et en plein jour ils s'élevèrent tous trois au ciel à la suite du cortège impérial. - C'était la huitième année de Uen-Kay (63 A.C.).

Quand les trois Immortels furent arrivés au palais d'or du ciel, ils en visitèrent le Suprême dominateur. Ce souverain Empereur fit présent à Mão-iin d'un sceptre d'or, Mão-con et Mão-tchong reçurent chacun un véritable exemplaire du grand principe. Puis le Souverain Empereur fit un édit qui partageait entre eux le gouvernement de la terre et les nomma tous trois Grands ministres des neuf cieux, mais Mão-iin resta supérieur à ses frères, il reçut un livre gravé sur une lame d'or pur et le courtisan Immortel iu-lang tira d'une boîte de jade violet un écrin de soie couleur d'azur et en sortit la liste précieuse des Esprits des neuf cieux qu'il lui remit. Les trois frères remercièrent alors pour tous les bienfaits qu'ils venaient de recevoir et se retirèrent dans les palais qui leur furent assignés.

Une fois investis de cette autorité, les trois Mão firent leurs visites à tous les esprits et les saints du Ciel, puis ils allèrent dans le ciel inférieur chercher leurs ancêtres, ils les établirent à Mão-chan et leur donnèrent un palais pour demeure. Les saints parents des trois frères disaient souvent: Autrefois nous avons beaucoup prié parce que nous étions privés d'enfants, maintenant nous leur devons de jouir du bonheur du ciel.

Les trois frères entendant ces paroles, firent vœu de se dévouer au soulagement des familles privées de postérité. D'abord quelques personnes des environs de Mão-shan, vinrent leur demander des enfants et furent exaucées, bientôt il en vint de partout, on fut obligé de construire des temples, on éleva des autels sur les trois sommets de la montagne et il s'y fit beaucoup de miracles. Tous les printemps les habitants du midi du Kiang venaient y déposer leurs prières, et dès lors les adorateurs des trois Mão devinrent fort nombreux.

Mão-iin conversait volontiers avec ses adorateurs, les uns disaient l'avoir vu venir suivi d'une cour nombreuse, les autres disaient l'avoir vu sous la forme d'une grue blanche. Les malades imploraient son secours, ils cuisaient dix œufs de poule qu'ils mettaient au milieu de son temple; bientôt ces œufs se rendaient d'eux-mêmes jusqu'à leur maître: au retour, on les ouvrait; si l'intérieur en était jaune, les malades guérissaient, s'il était couleur de terre, les malades devaient mourir.

Mão-iin était depuis quelque temps au ciel quand son ancien maître, le sage Wan vint l'inviter à une promenade sur le Tou-yo. L'Empereur de cette montagne l'y retint pour la nuit. Le sage Wan lui dit: Mon frère cadet a 5 fils et une fille, trois de ses fils sont déjà mariés, sa fille s'appelle la Fille de Jade, elle habite ici sur le pic de la grande paix, elle est très habile en toutes sortes d'arts et de métiers, je désire beaucoup vous la donner pour épouse, qu'en pensez-vous? Mão-iin réfléchit profondément sans vouloir répondre. Le sage Wan reprit en riant: Votre seigneurie n'a-t-elle pas su qu'au ciel le seigneur Kiao-ou-i venait de marier son fils? moi-même et mon frère nous donnons

des épouses à nos enfants, les saints les plus illustres, les plus parfaits des Vénérables prennent tous des épouses, est-il donc nécessaire d'être seul pour pratiquer la perfection ? Mão-iin n'avait rien à répondre, il dit seulement qu'il en parlerait à ses parents. Le sage Wan se rendit donc avec lui à Mão-chan, le Père et la Mère de Mão-iin consentirent à tout et arrêtèrent le mariage pour le soir de la pleine lune du 8e mois, on décida qu'il se ferait à Toy-yo.

Quand l'époque fut arrivée, Mão-iin prit un chapeau en fleurs d'hibiscus, mit sur ses épaules un habit en fleurs de Bignone, prit à la main un sceptre en forme de fleurs de Nélumbium, ceignit une ceinture en fleurs de pêchers, monta sur un char de cristal rose et partit pour Toy-yo ; sa personne et toute sa suite étaient dans une tenue irréprochable. – Après les noces, Mão-iin habita un nouveau palais sur une colline voisine, et fut fait premier ministre de l'Empereur de Toy-yo qui le chargea de juger à sa place les affaires des vivants. Il fut préposé à tous les Esprits et à tous les Immortels des royaumes de Ou et de Ue, chargé de gouverner les montagnes et les sources de la gauche du Kiang. Dès lors Mão-iin demeura tantôt au Nord, tantôt au midi ; chaque année le 2e jour de la 2e lune il montait une grue blanche et venait prendre quelque repos dans sa famille.

Voilà la longue et insipide histoire que les prêtres des idoles de Mão-chan font de leurs divinités, elle ne mérite pas la discussion. Les Archives du Tchen-Kiang-fou citent une pièce qui se rapproche sans doute davantage de la vérité.

Il y avait, dit un ancien auteur, trois

frères du nom de Mão, revêtus tous les trois des plus hautes dignités ; ils étaient nés sous le règne de Kin-ti de la dynastie des Han (156-140 A.C.). Mão-iin atteignit la perfection sous l'Empereur Uen-ti (48-32. A.C.) il vint s'établir à Mao-chan et la 2e année de Uen-chen (an 1 de l'ère Chrétienne) sous l'Empereur Ai-ti il monta au ciel sur une nuée et disparut. 544 ans après cet événement un Tao-sse nommé Tchan-i composa une inscription qui mentionnait ces faits et qui disait que Mao-cou et Mao-tchong après avoir obtenu à la Cour les plus hautes charges s'étaient retirés des affaires pour s'adonner à la vertu et que la 3e année de Yong-chu (13 ans A.C.) sous l'Empereur Tchen-ti ils avaient reçu au ciel des titres encore plus honorables.

Cette pièce dépouillée des expressions propres à la secte de Tao-sse et rapprochée de ce qui se fait encore actuellement pour honorer les grands hommes, indiquerait que les trois Mão n'ont été que des officiers puissants dans les dernières années de l'ère ancienne, auxquels on aurait élevé des statues qui seraient bientôt devenues des idoles. Et de fait nous avons vu mourir dans le Kiang-nan il n'y a pas 10 ans, un grand homme, Vice-Roi de Nan-King, nommé Tsen Kouo-fan : il a déjà ses temples, ses adorateurs, son culte, ses titres posthumes, il ne lui manque que la légende que le temps peut se charger de broder. Le culte rendu aux idoles de Mão-chan ne serait donc que l'adoration de l'homme riche et puissant. Pauvres païens !!

La plupart des pèlerins ne vont à Mão-chan que pour le plaisir de la promenade, pour y voir la comédie, pour s'y réunir autour d'une théière toujours pleine et y faire de la musique pendant de longues

heures, musique chinoise composée de Tam-tams de toutes dimensions et de morceaux de bambous sur lesquels on frappe avec une baguette. Les dévots apportent quelques chandelles rouges qu'on fait brûler devant les idoles, font fumer quelques bâtons d'encens, courbent leur corps devant l'autel, mettent leur front dans la poussière et enfin donnent quelque argent aux prêtres des pagodes pour réciter des prières, mais rien de tout cela ne vient du cœur ou de quelque conviction qui ressemble à la foi.

Il a donc encore fallu ici que la fable vînt embellir la vérité. Voici une des histoires que racontent les Archives du Tchen-Kiang-fou.

Sous les Tang, au commencement de Tchen-kuen, (785 P.C.) un Mandarin nommé Wang-Kiong occupait la sous-préfecture de Tan-yang. Trois années de suite il avait été changé de position et avait toujours été mis dans un poste inférieur au précédent. Il en ressentait un extrême chagrin. Il prit avec lui cent mille onces d'argent et se rendit à Mao-chan auprès du Tao-sse yé surnommé le cœur du vide, et le pria d'écrire une supplique au ciel pour savoir son destin. Le cœur du vide avait plus de 90 ans, il mit toute son expérience à faire la supplique, elle fut emportée dans un nuage d'encens et disparut avec lui en tourbillonnant dans les hauteurs du ciel. Après le temps qu'il fallut pour prendre un repas, elle revint à terre; il y avait une réponse au pinceau rouge dont les derniers mots étaient: parce que il a retenu injustement 100 onces d'or, il a perdu pendant trois ans les faveurs de la Cour; pour avoir fait périr 2 hommes, il devra subir de nouveaux supplices. - Un an après Wang-Kiong fut pris d'une maladie cruelle et mourut.

Le démon qui voit ces pauvres gens se précipiter d'eux-mêmes dans ses filets fait bien peu de frais pour les y attirer ; cependant il est assez probable qu'il intervient quelquefois plus directement dans une diablerie qui rappelle les tables écrivantes de l'Europe ; c'est le Ki pan ou tablette mouvante.

Voici en quoi cela consiste, dans la pagode de Long-kin-tié, près de Kin tan, sur la route de Mâo-chan : devant l'idole est une longue table en tête de laquelle est un fauteuil drapé d'une étoffe rouge, et du thé sans cesse renouvelé, à l'intention de l'esprit qui est censé venir s'y rafraichir. Devant lui, sur la table, est une planchette carrée garnie d'un rebord, à peu près semblable à un damier pour la grandeur et la forme. Sur cette planchette est répandu un sable très fin sur lequel l'esprit doit venir écrire des caractères ; pour l'aider à donner ce signe de sa présence le prêtre de l'idole, et le fidèle qui implore une réponse, tiennent suspendue une baguette semblable à une règle plate, au dessus du sable, ils sont l'un à droite l'autre à gauche du siège réservé à l'esprit ; au milieu de cette règle, une 2e baguette est fixée perpendiculairement de manière qu'une de ses extrémités soit dirigée vers le fauteuil de l'esprit, et l'autre terminée par un petit crochet qui puisse tracer des lignes sur le sable. La méthode est bien primitive et des compères pourraient bien singer l'action du démon ; il semble pourtant qu'il agit quelquefois de lui-même, si on considère les circonstances. Cela d'ailleurs n'a lieu que dans les grandes circonstances, il faut jeûner et prier longtemps, brûler beaucoup d'encens et encore ne réussit-on pas toujours.

Zi-Ka-Wei. - Extraits d'une lettre du P. Forest. - 29 Novembre 1878.

Mon bien cher Frère,
P. C.

..... Rien de nouveau à Zi-Ka-Wei, du moins dans le quartier du 3e ari, on n'annonce rien des districts. Mercredi dernier, nous avons eu permission de nous réunir à la communauté pour voir Messieurs le Curé de Saïgon et l'Aumônier de l'hôpital militaire de la Colonie, depuis 15 jours à Chang-hai pour cause de santé. Le gouvernement français construit en ce moment, nous a dit Mr le Curé lui-même, une fort belle église ; 2 millions ont été votés pour l'édifice et 650 mille francs pour l'ameublement! Et toutes ces dépenses supportées par la Colonie. Ce ne sera pas du reste une grosse brèche faite à ses recettes, juger en : la seule ferme de l'opium rapporte annuellement huit millions, et celle du jeu près de quatre millions!

L'exécrable manie de fumer l'opium a envahi les Européens eux-mêmes ; quant aux maisons de jeu, elles engloutissent chaque année les fortunes, et bon nombre de nos officiers vont s'y ruiner. Ce sont ces Messieurs qui parlent. On vient de réparer à grands frais le palais du Gouverneur ; il était en construction lorsque je passai à Saïgon il y a bientôt huit ans ; les frais s'étaient élevés à plus de 15 millions. Mais les fourmis blanches en ont attaqué les bois et l'on vient d'y substituer partout du fer. L'état sanitaire est loin d'être satisfaisant : 400 malades à l'hôpital militaire!

l'inconduite ne contribue pas peu à grossir un chiffre que le climat délétère de cette colonie à lui seul tient déjà habituellement dans une très forte moyenne.

Vous aurez appris que le Marquis Tcheu, ambassadeur de Pékin à Paris et à Londres, s'est embarqué dernièrement pour la France : il a visité nos maisons à son passage. A la sollicitation de son interprète, Monsieur Frandin de la légation française à Pékin, le R. P. Recteur l'a recommandé par trois lettres remises à ce jeune homme aux Pères Argaud, Hériveau et Théodore de Régnon, il ira probablement visiter plusieurs de nos maisons. Son intention est de se fixer à Paris, il a déjà parlé d'y acheter un Hôtel.

4 heures 40 minutes après midi. — Monseigneur Languillat vient de s'éteindre presque subitement ; le R. Père Recteur n'a eu que le temps de lui donner l'absolution, il a expiré entre les bras du P. Zottoli pendant que le P. Garnier courait à la chambre du P. Ratbonis ; quand le docteur est arrivé, il n'était plus temps. Deux fois dans la matinée Monseigneur était allé de sa chambre à la salle de récréation ; à midi il s'était montré plein de connaissance : il souriait, m'a dit un Père, aux paroles que je lui disais pour le distraire. Son goûter ordinaire était préparé sur la table.

Torch. S.J.

Portugal. — Extraits d'une lettre du F. Le Thiec à un Novice d'Angers.

Collège de Campolide, (Lisbonne) 21 Octobre 1878.

Mon bien cher Frère,
P. C.

..... Je ne vous répéterai pas de notre Mission ce que les lettres de Vals en ont déjà publié ; deux traits isolés seulement qui vous montreront le zèle de nos Pères et la reconnaissance de ceux parmi lesquels ils travaillent. Un de nos Pères avait, il y a un an environ, donné une Mission dans un village appelé La Silveira, ce village est situé sur les bords de l'Océan. Durant le dernier été, j'ai passé près d'un mois dans ce même village avec deux autres frères ; nous avions accompagné un Père du Barro qui prenait les bains de mer. Dès notre arrivée les habitants ayant su que nous étions de la Compagnie du Père qui avait donné les Exercices Spirituels, tous ont voulu nous montrer leur gratitude. Ces bonnes gens étaient pauvres, malgré cela les présents pleuvaient chez nous. Poulets, pommes, poires, figues, raisins, melons, pastèques, œufs, pommes de terre, pois verts etc. etc. étaient d'ordinaire ce dont se composaient leurs présents. — Vous aimez donc bien le Missionnaire, demandai-je à un jeune homme qui nous visitait de temps en temps. — Ah ! si je l'aime ! continuellement je ne fais que penser à lui. Pendant mon sommeil je l'appelle, ma mère alors me réveille

en me demande ce que j'ai, mais moi je ne puis m'empêcher de penser au Père. — Quelques jours avant mon départ du Barro nous recevions encore d'un de nos Pères Missionnaires des détails intéressants et fort édifiants sur le résultat d'une de ses missions dans une localité qui n'en avait pas eue depuis 76 ans. Le Père y fut reçu comme un envoyé de Dieu. Je ne vous traduis pas sa lettre mais voici en résumé les choses essentielles qu'il nous disait.

La Mission a été grandement bénie du Ciel. L'église était vaste, elle pouvait contenir plus de 3000 personnes, et pourtant elle se trouvait petite pour la foule qui affluait. Durant ses sermons le Père était obligé de s'arrêter jusqu'à 8 et 9 fois, interrompu qu'il était par les pleurs et les gémissements de son auditoire. A la suite des sermons son plus grand soin était de s'esquiver le plus vite possible et de courir jusqu'à la maison où il était logé, avant que son auditoire sortit de l'église, car tous se précipitaient à genoux au devant de lui pour lui baiser les mains, les pieds, la soutane. Pauvres gens! ils étaient tellement ignorants que quelques uns d'entre eux, dans leur enthousiasme, criaient au missionnaire: vous êtes mon Dieu! vous êtes mon Dieu! — Il n'en serait pas ainsi si nous étions plus nombreux et si nous n'étions pas, avec quelques Lazaristes, les seuls Religieux existant de nos jours en Portugal: car le Portugais est naturellement porté à la piété, et il aime la parole de Dieu; mais il n'y a presque personne pour la lui faire entendre. Chose admirable! le Père dont je vous parlais s'est vu obligé de se faire escorter partout où il allait durant cette Mission par quelques hommes robustes qui devaient sur le passage du

missionnaire empêcher la foule de le trop approcher et de se venir précipiter à ses genoux, à ses pieds. Et alors que faisaient ces bonnes gens pour se dédommager ? Ils parsemaient de fleurs les chemins par lesquels le Père passait, et continuellement il y avait quelqu'un à en jeter devant ses pas. A la fin de la Mission les adieux ne se sont pas faits sans larmes et toute la population a conduit le missionnaire jusqu'à l'endroit où il devait prendre le bateau. Tant que le Père a été en vue tous sont demeurés sur le quai agitant leurs mouchoirs.

Les enfants à qui le Père avait enseigné le catéchisme le regrettent tellement, qu'encore maintenant, tous les jours, ils vont par bandes à l'endroit où le missionnaire s'est embarqué ; mais comme ils ne l'y rencontrent pas, pour se consoler ils se mettent à chanter les cantiques qu'il leur a fait apprendre, après quoi ils s'en retournent tristement chez leurs Parents.

Adieu, mon bien cher Frère, souvenez-vous de moi dans vos bonnes prières.

Le Picc. S.M.

Pologne. — Le Pélerinage de Staravies. — Lettre du P. Vivier.

Tarnopol, 23 Septembre 1878.

Mon Révérend Père,
P. C.

Le village de Brzozow (Bjozouf), dans le diocèse de Przemysl, fut fondé en 1359 par Casimir le Grand, roi de Pologne, dans une grande plaine fortement ondulée au pied des Carpathes ; le monarque en fit présent aux évêques de Przemysl. Au 16e siècle les invasions des Tartares forcèrent les habitants de Brzozow à se réfugier sur les hauteurs voisines, où la petite ville de ce nom existe encore aujourd'hui ; quelques habitants seulement restèrent sur l'ancien emplacement et leur village prit le nom de Stara-wies, c'est-à-dire le vieux-village, nom qui subsiste encore aujourd'hui et qui doit sa célébrité à un tableau miraculeux de Notre Dame. Dans le temps même où se constituait Brzozow, les habitants Slaves d'une ville de Hongrie, nommée Humenne, possédaient un tableau de la Sainte Vierge, qui représentait à la partie inférieure, la mort de Notre Dame en présence des Apôtres ; et dans le haut l'entrée glorieuse de Notre Dame dans le Ciel, où elle était reçue par Notre Seigneur accompagné de ses Anges. Sur le tableau miraculeux, Notre Dame avait une riche robe d'or, Saint Jean et Saint Pierre un vêtement d'argent. Or ce tableau disparut tout à coup de la ville d'Humenne, sans qu'on pût savoir qui l'avait enlevé. Les habitants

de cette ville, croyant à un vol, se dispersèrent dans toutes les directions à la recherche de leur trésor. Une de ces bandes passa les Carpathes et vint jusqu'à Staraviès, où le tableau avait été transporté, à une distance d'environ 35 lieues. L'image de Notre Dame en effet avait été trouvée par les habitants de Staraviès sur un arbre de la forêt, à l'endroit où l'on voit encore aujourd'hui une colonne commémorative. Les Hongrois tout heureux reprirent leur tableau et le remportèrent à Munenne; mais une seconde fois il leur échappa, puis une troisième, et toujours ils le retrouvèrent au même endroit. Forcés de le laisser, ils se consolent de leur perte en venant, depuis 5 siècles, tous les ans à Notre Dame de Staraviès, pour la fête du 8 septembre. Ils mettent trois jours à venir, à pied bien entendu et chaque pèlerin portant sur son dos son petit sac de provisions; sur toute la route, ils ne chantent que le refrain suivant: Nous demandons, Nous désirons, la célèbre Reine des Cieux, la Vierge Marie de Staraviès. A leur tête est portée la bannière de Notre Dame de Staraviès. Il n'est pas rare que des prêtres les accompagnent; en 1836 ils étaient conduits par un abbé mitré. Ils arrivent le 6 septembre au soir et s'arrêtent au pied de la colonne commémorative, à 3 ou 400 mètres de l'église. Une procession de Staraviès va les chercher et les amène dans l'église, où la foi toute primitive de ces bons pèlerins tire les larmes des yeux des assistants. Les uns lèvent les bras vers le tableau en criant: O Matczko nacha! C'est-à-dire Notre petite mère!; les autres se prosternent sur le pavé, d'autres chantent, d'autres pleurent... Chacun suit en toute liberté sa dévotion: Vraiment, me disais-je, en voyant ces démonstrations d'amour, Notre Dame a le

coeur un peu dur de ne pas s'en retourner avec ces bonnes gens..

Pour vous donner une idée de l'ardeur avec laquelle ces Mongrois aspirent après la vue de leur petite mère, voici un petit fait: quand la procession arriva à l'église, nous nous glissâmes le P. Morawski et moi dans les rangs du clergé pour bien jouir du spectacle: nous n'étions pas au milieu de la nef, qu'une bonne Mongroise se trouve tout près de moi et, les mains jointes et tendues vers l'image, me pousse à gauche en criant: Matecznko naclsa! et passe en avant pour arriver plus vite près de Notre Dame.

Malgré leur fatigue, ces bons Mongrois chantent pendant la nuit du 6 au 7, se confessent et communient le lendemain ou le jour de la fête, et le 8 après la grand' messe et la procession, se réunissent dans l'église et font des adieux navrants à leur bonne Mère, puis reprennent leur route vers Kumenne..

En 1399, on bâtit une petite chapelle à Notre Dame, d'abord en bois (selon l'usage assez fréquent dans ce pays), puis en briques; les miracles se multiplièrent et répandirent au loin la gloire de Notre Dame; malheureusement les documents authentiques ont péri dans les guerres des siècles suivants. En 1791, Monseigneur Fredro, évêque de Przemysl, voulant honorer Notre Dame, remplaça la petite chapelle par la belle église que l'on voit encore aujourd'hui; à côté de l'église il éleva un beau monastère, dans lequel il plaça les Ermites de St. Paul, religieux qui desservent le célèbre Sanctuaire de Notre Dame de Czestochowa; toute cette construction forme un carré, devant lequel s'étend une place fermée de murs et capable de contenir de 25 à 30,000 personnes. Tout alla bien

jusqu'à la fin du 18e siècle ; mais alors parut sur le trône d'Autriche un conquérant d'un nouveau genre, Joseph II, sur le compte duquel les livres allemands rapportent une foule de traits édifiants, comme du reste aussi sur son digne compère, Frédéric II de Prusse. On laisse dans l'ombre les vraies histoires de ces deux singuliers monarques ; on ne dit pas par exemple que Frédéric le Grand, pour alimenter son trésor, et pour utiliser les mines de sel que renferme la Prusse, avait décrété que tout Prussien âgé de 9 ans, mangerait chaque année quatre mines de sel, c'est-à-dire 12 litres environ, on passe sous silence d'autres gentillesses moins inoffensives ; on ne dit pas toutes les églises qu'a pillées Joseph II, tous les monastères qu'il a détruits, toutes les sottes et stupides ordonnances qu'il a portées depuis celle qui réglait la longueur du voile des religieuses jusqu'à celle qui défendait par économie et pour conserver les forêts d'enterrer les morts avec un cercueil ! Tous les vols qu'il a commis ne l'empêchèrent pas de faire banqueroute, car en somme ses sbires, dignes de leur maître, se payaient eux-mêmes grassement les services qu'ils lui rendaient et Joseph II retira peu d'argent de tous ses attentats.

Près de Staraviès, il détruisit un couvent de Capucins, dont il ne reste rien aujourd'hui ; on a bâti sur l'emplacement une petite chapelle en l'honneur de St Michel, patron du monastère, afin d'en garder le souvenir.

A Staraviès même, les employés du gouvernement voulurent s'attaquer au tableau miraculeux ; mais frappés de cécité, ils durent laisser intactes la robe d'or de Notre Dame, les robes d'argent de St Jean

ch de St Pierre ch les ex-voto attachés à l'image. Il y avait dans l'église deux autres autels, l'un en l'honneur de St Joseph, l'autre de St François-Xavier; on avait transporté ces images ch ces autels de l'ancienne chapelle dans la nouvelle église ch ces deux saints portaient aussi chacun une robe d'argent. Les voleurs prirent sans difficulté celle de St Joseph; en enlevant celle de St François-Xavier, ils déchirèrent l'image. Pour consoler les religieux, ils leur dirent d'enlever le reste du tableau, qu'ils leur en feraient donner un autre; mais St François-Xavier ne l'entendait pas de la sorte: "Non ibo, sed hic *expectabo fratres meos*", dit le Saint; on laissa donc l'image déchirée, qui resta dans cet état jusqu'à l'arrivée de nos Pères en 1821, ch ce fut un des religieux Paulistes qui après le retour de nos Pères, raconta le fait à un sien neveu, alors Jésuite.

L'église fut abandonnée ch fermée pendant ces trente ch quelques années; toutes les quatre semaines seulement un prêtre de Przozow y venait dire la Sainte Messe. La prédiction de St François-Xavier se réalisa contre toute apparence, quand nos Pères furent chassés de Russie ch revinrent en Pologne. L'Evêque de Przemysl, Monseigneur Golaszewski, résidant alors à Przozow, installa lui-même nos Pères dans l'église ch le couvent des Pères Paulistes, le pèlerinage reprit un nouvel élan ch les miracles se continuèrent: tantôt c'est un enfant devenu muet par accident qui recouvre la parole devant l'image de Notre Dame; tantôt un enfant noyé que sa mère rappelle à la vie en invoquant Notre Dame de Starawies. Une servante des environs ne pouvait plus supporter

les blasphèmes qu'elle entendait chez ses maîtres, s'échappa: en rencontre sur la route une Dame, qui lui dit de retourner sur ses pas, que son Fils le veut ainsi et que bientôt les blasphémateurs se convertiront. La pauvre fille lève les yeux et reconnaît les traits de l'image sur le visage de cette dame, qui disparaît; elle revient chez ses maîtres, qui changèrent en effet de vie peu de temps après. Les Pères m'ont dit que la Sainte Vierge apparaît souvent aux paysans Polonais dans leur sommeil et les envoie se confesser dans son sanctuaire de Staraviès, à tel confesseur qu'elle leur désigne; et les Pères ajoutent que c'est surtout au confessionnal que l'on juge des miracles de grâce qu'opère Notre Dame dans les âmes encore plus que dans les corps.

Les principales fêtes célébrées à Staraviès sont l'Assomption et la Nativité de Notre Dame; cette dernière fête est encore plus solennelle que la première, aussi a-t-elle été choisie l'an dernier pour le Couronnement. L'idée de ce Couronnement était venue au R. P. Jatkowski, recteur de Staraviès, au commencement de 1877; il parcourut la Galicie, recevait partout des adhésions et de l'argent, intéressa à Rome les Cardinaux Fedochowski et Franzelin, le premier comme Polonais, le second comme ancien habitant de Staraviès, où il a fait son Noviciat et son Juvénat et où l'on voit encore une pièce de vers latins composée par lui en l'honneur de Notre Dame. Riches et pauvres s'unissent pour célébrer la Reine de la Pologne: je mourrai contente, disait une vieille femme, quand j'aurai vu le Couronnement. L'approbation arriva de Rome au mois de Juillet; tout le monde se mit à l'œuvre; une mission de 8 jours servit de préparation, pendant laquelle furent entendues

50,000 confessions, la plupart générales de toute la vie; on distribua 35,000 communions; et le Nonce, accompagné de l'Archevêque arménien de Léopol, donna 10,000 confirmations.

Une immense estrade, sur laquelle on montait par deux escaliers latéraux, fut dressée devant la façade de l'église. Dès le premier jour de la mission on compta 30,000 personnes présentes, et ce nombre alla croissant jusqu'au 8, où on évalua la foule qui couvrait toute la campagne environnante, entre 100 et 150 mille âmes. Un scolastique me parlant de cette foule, me disait que l'on devait marcher sur les corps dans l'église; un autre me montrant un petit carré long de 8 pieds, large de 7, qui sert de vestibule à notre maison, me donnait à deviner combien de femmes avaient couché là: quand je lui eus donné des nombres comme 6, 8, même 10: 50, me dit-il. Un enfant s'était avisé de grimper sur un des sapins de la place devant l'église; la branche sur laquelle il était placé s'étant rompue, il tomba, mais il lui fut impossible de toucher la terre, et il dut aller d'épaules en épaules jusqu'à l'extrémité de la foule.

Chose presque miraculeuse, aucun accident n'est arrivé dans ces huit jours à Staravièz. — Après la grand'messe, le 8 Septembre, le maître de cérémonies fit exécuter un mouvement du plus bel effet pour le moment du couronnement solennel. — Pendant que le Nonce arrivait avec deux Pères sur le sommet de l'estrade devant le tableau de Notre Dame, le clergé des trois rites, latin, ruthénien, arménien, remplissait les degrés de l'estrade du côté de l'évangile, pendant que la noblesse Polonaise, en costume national, occupait les degrés du côté de l'épître. Le Nonce

plaça la couronne, au nom du St Père, sur le front de Notre Dame, et pendant qu'il la clouait, le silence le plus profond régnait dans cette immense assemblée répandue au loin ; les coups de marteau se firent distinctement entendre à toutes les oreilles. Et quand Notre Dame eut reçu son diadème, un long gémissement parcourut toute la foule ; l'artillerie et les cloches saluèrent Notre Dame ; le Nonce alors se retourna et pleura à la vue de tout ce peuple : Je ne l'oublierai jamais, disait-il plus tard quand on lui en parlait, et les larmes lui venaient aux yeux. — Du reste, tout le temps que Monseigneur Jacobini avait de libre à Staraviès, il le passait à sa fenêtre et ne se lassait pas de contempler avec émotion le peuple qui se pressait aux abords de l'église.

Pendant le Te Deum, tombèrent les premières gouttes d'une pluie qui menaçait depuis quelque temps, présage des futures bénédictions que Marie, couronnée Reine de Pologne, répandra sur son peuple ; cette interprétation a été donnée comme de concert par les journaux qui ont raconté la fête du 8 Septembre 1877.

Sans doute, Mon R. Père, le 8 Septembre 1878 n'a pas eu l'éclat du 8 septembre 1877 ; cependant on pouvait s'attendre à ce que le 1er anniversaire du couronnement serait célébré plus solennellement, que ne l'est habituellement la Nativité de Notre Dame. C'est la raison qui m'a fait demander d'aller à Staraviès cette année, n'ayant pu m'y rendre l'an dernier. J'arrivai pour le commencement du Tridium préparatoire à la fête. Je ne vous dirai pas que je fus bien reçu, la charité de nos Pères Polonais vous est assez connue ; ce jour là nos Pères allaient à la campagne, le R.P. Szczepkowski, recteur de

Staravičs, me pria de l'accompagner, m'entoura à table des Pères parlant français et me fit servir comme petit plat, devinez .... des fraises cueillies le matin dans la forêt; des fraises le 5 septembre ! Je profitai des deux premiers jours de mon séjour pour visiter toutes les richesses spirituelles de la maison; et certes elle n'en manque pas. La Chapelle domestique est un vrai reliquaire; sans parler des nombreuses et grandes reliques qui ornent les murs: nos Pères possèdent une petite statue miraculeuse de Notre Dame faite par le P. Lancicius lui-même. Entre autres miracles, elle a fait le suivant: un jour de congé, la pluie rendant toute sortie impossible, le P. Lancicius fit mettre la statue sur la fenêtre à l'extérieur, disant à la Sainte Vierge que, si elle n'empêchait pas le mauvais temps, du moins elle serait seule mouillée. Aussitôt la pluie cessa et toute la communauté put sortir.

Du reste le bon P. Lancicius avait le don des miracles à un haut degré. Un soir qu'il se trouvait dans une maison pour je ne sais quelle fête de famille, son compagnon remarqua une personne toute voûtée restée seule dans un coin, pendant que tous les invités se livraient à des danses innocentes: Père Lancicius, dit-le Père, ne voyez-vous pas cette jeune personne infirme ? Procurez-lui donc la santé, afin qu'elle puisse aussi se réjouir. Et sans plus de façon, le P. Lancicius s'approche de la malade et lui dit simplement: mais, Mademoiselle, pourquoi êtes-vous si courbée ? tenez-vous donc droite. Et la jeune fille obéit.

La Vierge miraculeuse du P. Lancicius, haute de 15 à 20 centimètres, est dans une niche au-dessus du tabernacle, et c'est à ses pieds que les Novices font leurs premiers vœux.

Dans le trésor de la chapelle domestique, on vénère une épine entière de la couronne de Notre-Seigneur, diverses reliques apportées des Saints lieux et données par le Très Révérend Père Général aux novices de Staravics ; une côte de St Stanislas Kostka, une belle relique de St François de Hiéronymo, le chapelet de St Philippe de Néri, donné par le St Père à l'Archevêque de Posen ; la clochette dont St François de Borgia se servait pour appeler au catéchisme ; une moitié du chapelet miraculeux de St François-Xavier.

Il y a quelques années, le R. P. Jatkowski voyant la Compagnie sans œuvres extérieures en Galicie, demanda à l'Apôtre des Indes de nous procurer des missions et des retraites sacerdotales, lui promettant un reliquaire pour son chapelet et une robe en métal argenté et doré pour son image miraculeuse de l'église : aujourd'hui nos Pères ont des missions et des retraites et St François-Xavier est en possession des dons qui lui furent promis.

On m'a encore montré dans la chapelle domestique le calice gothique offert par Pie IX, et apporté par le Nonce lors du couronnement ; ce qui m'a le plus frappé, c'est que ce calice est accompagné de la fameuse petite cuiller interdite par certains rubricistes : Peut-on s'en servir ? *Salvant casum periti.*

Le grand tabernacle de l'église publique est un souvenir du 3e anniversaire centenaire de la Compagnie ; il a été fabriqué par un de nos Frères Coadjuteurs et offert par le vénéré Père Antoniewicz, qui en 10 ans a renouvelé tout le grand duché de Posen : son action s'étendait sur le clergé aussi bien que sur le peuple. Au milieu de ses succès, Dieu lui ménagea des épreuves fort sensibles. Un jour où sa descente de chaire, un individu lui dit

tout bas que s'il prêche encore le lendemain, on le poignardera. Le jour suivant, le Père paraît en chaire et dit tout haut en présentant sa poitrine : s'il est quelqu'un qui me veuille mettre à mort, me voici, qu'il vienne. Personne ne monta, mais un homme tomba raide mort dans l'auditoire et l'on trouva un poignard sur lui.

Dieu avait préparé de longue main cette âme forte : le Père Antonievicz avait été marié avant son entrée en religion, il avait vu mourir successivement les cinq enfants que Dieu ne semblait lui avoir donnés que pour lui en demander le sacrifice. Monsieur et Madame Antonievicz restés seuls résolurent de se donner au Seigneur, Monsieur dans la Compagnie, Madame chez les Sœurs de St Vincent de Paul ; Madame mourut avant d'avoir pu réaliser son pieux projet, mais voulut être enterrée avec le costume des Filles de la Charité.

J'ai vu à Starawieś la croix dont se servait en chaire dans ses missions le Vénéré Père Antonievicz ; dans un mouvement véhément, il en avait cassé le croisillon ; la famille du P. Morawski a hérité de cette relique et ce Père, ancien élève de Metz, la garde précieusement ; c'est son crucifix des Vœux ; il a raccommodé le croisillon et sur la petite plaque de cuivre qui le consolide, il a fait graver l'histoire de cette croix.

Cette croix n'est pas la seule relique que possède le P. Morawski. Sa piété envers nos Saints lui a fait recueillir et classer dans un grand album divers autographes précieux : deux de St Ignace, où l'on voit avec son écriture claire et ferme, l'empreinte du grand cachet qui ne sert plus aujourd'hui qu'à l'élection des Pères généraux. Le premier autographe est l'authentique latin par lequel St Ignace (octobre 1552) transmettait au P. Olivier Manare

les pouvoirs accordés par le St Siège dans les missions aux Pères de la Compagnie; le second est un brouillon écrit en espagnol et tout couvert de ratures; au revers de ce second autographe on lit l'attestation par laquelle le R.P. Rootsaan garantit l'authenticité du document. — Vient ensuite en italien une lettre de St François de Hiéronyme écrite à une dame nommée Euphrasie Pignatelli; puis du même Saint un cahier de douze petites pages, formé avec des enveloppes de lettres, sur lesquelles le Saint a écrit en italien quelques sermons de carême. — Suit la formule de profession du Bienheureux André Bobola. — Après, c'est une lettre du Cardinal Bellarmin au R.P. Frédéric Szembek, à Cracovie; sur le revers de la 2e feuille, on voit l'adresse et le sceau du Cardinal. — Enfin trois écrits du P. Druzbicki terminent la série: le premier est un argument pour prouver l'existence de Dieu, écrit sur l'adresse d'une lettre envoyée au Père; le second est un cahier de 4 pages écrit très fin et fort en abrégé: c'est une contemplation sur le ciel et diverses idées du P. Druzbicki sur Mater-Admirabilis. J'aurais bien voulu copier ce dernier document, mais il m'a été impossible de le déchiffrer. C'est une chose vraiment incroyable qu'un homme aussi occupé que l'était le Père Druzbicki, ait trouvé le temps de tant écrire. Les deux in-folio qu'on a de lui ne sont, je crois, que la moitié de ce qu'il a laissé; dans la bibliothèque de Staravieš, j'ai vu deux in-4° de 200 ou 300 pages écrits de sa main; le 1er volume renferme l'ébauche de ses cent méthodes pour méditer sur la passion; le 2e intitulé Stromata, est aussi sur le même sujet.

Dans cette même bibliothèque dont le P. Peler, ancien scolastique de Laval, est l'ordonnateur, se trouvent une belle collection de médailles allant du 5e siècle avant

Jésus-Christ au 5e siècle de notre ère ; une belle bible in-folio en six langues ; un exemplaire de Civitate Dei, de St Augustin de 1494, dont une partie est imprimée en caractères allemands, et l'autre est écrite splendidement à la main ; c'est la 1ère édition qui ait été faite de cet ouvrage. J'ai vu aussi et vénéré un tout petit missel qui a servi à nos anciens Pères du Japon.

Revenons maintenant, si vous le voulez bien, Mon Révérend Père, à l'église d'où nous sommes partis avec le P. Antoniewicz. On conserve le souvenir du don qu'il a fait du tabernacle sur une petite plaque métallique enchassée dans le bois de l'autel ; on y a gravé les noms de tous les Pères de la maison de Staravriès en 1840 ; parmi eux j'ai trouvé plusieurs français : le Père Richardon, alors instructeur des Pères du 3e an ; le Père Jacobs, Operarius ; le Père Menet, professeur de rhétorique au Juvénat. Je ne vous parle pas plus au long de ces Pères, sur lesquels je cherche des documents ; si j'en trouve suffisamment je les enverrai au R. P. de Guilhermy. Le P. Richardon spécialement a laissé en Galicie la réputation d'un homme *insignis sub omni respectu*.

Sur le mur du chœur, du côté de l'épître, on a dernièrement scellé une pierre commémorative du couronnement, portant l'inscription suivante : *Haec sacra Deiparae imago — Quinque seculorum cultu — Piorum peregrinorum frequentia — Et miraculorum gratia — Insignis — Decernente Pio IX Pont. Max. — Cura PP. Societatis Jesu — Adstantibus diversorum rituum oppis — Numeroso clero, nobilitate — Et ultra centum millibus populi fidelis — Per Em. Dom. Lud. Jacobini nuntium Apost. — Aurea corona redimita est — Die ejusdem Deiparae natali — Anno salutis* MDCCCLXXVII.

Je ne m'étais pas trompé, quand je comptais que le premier anniversaire du couronnement serait plus solennel que le 8 septembre des années ordinaires. Dès le samedi 7 au matin, le pavé de l'église était couvert de créatures humaines, étendues par terre les bras en croix : et ce ne fut pas sans peine que je me frayai un passage pour aller dire ma messe. Ne pouvant entendre les confessions, je m'offrais au F. Sacristain pour donner la Sainte Communion et ce fut pour moi un grand bonheur de distribuer le pain des anges à ces masses affamées ; deux Pères et moi nous descendîmes, je ne saurais dire combien de fois, de nos chambres à l'église depuis le samedi matin jusqu'au Dimanche soir à 8 heures, où le Frère vint une dernière fois me chercher en récréation pour donner la Sainte Communion, avant qu'il fermât les portes de l'église. Il y eut encore des communions le Lundi 9, car nombre de pèlerins ne voulaient pas repartir sans s'être approchés de la Sainte Table. Je voudrais, Mon Révérend Père, que vous fussiez témoin de la foi avec laquelle ces chrétiens simples et fervents s'approchent de Notre Seigneur ; plusieurs fois je fus forcé de terminer à voix basse la formule, que l'émotion m'empêchait de dire tout haut. La foule des communiants ne permet pas de distribuer la Sainte Eucharistie seulement à la balustrade qui environne l'autel ; les fidèles se rangent sur deux lignes dans toute la longueur de l'église et plusieurs prêtres parcourent les rangs, si l'un s'arrête en un endroit, il est aussitôt entouré et n'a qu'à tourner indéfiniment sur lui-même s'il veut pour donner la Sainte Communion. Quelquefois même on va dehors, quand le nombre des communiants l'exige. Vous me demanderez sans doute, Mon R. Père, où l'on réserve une quantité d'hosties suffi-

sainte pour tant de fidèles ? Il y a dans le tabernacle, outre les ciboires ordinaires, trois ciboires auprès desquels les plus grands que j'aie jamais vus ne sont que des miniatures : la première fois que j'ouvris le tabernacle de Starawiès ; je reculai à la vue de ces trois colosses qui renferment, l'un mille et les deux autres seize cents hosties chacun. On compte ordinairement six mille communions le 8 septembre de chaque année à Starawiès ; cette fois-ci il y a eu au moins ce nombre, mais j'ai oublié de m'informer du chiffre exact. Les Pères n'ont pour ainsi dire pas quitté leurs confessionnaux depuis le samedi matin jusqu'au lundi à midi ; le Dimanche, il y avait jusqu'à 50 confesseurs, en comptant les prêtres séculiers, sed quid hoc inter tantos ? plus de la moitié des pèlerins, que leurs travaux rappelaient chez eux, n'ont pu se confesser. Disons aussi, pour rester dans le vrai, que les prêtres séculiers arrivés tard et partis tôt, n'ont pas de beaucoup abrégé la besogne. Jamais je n'oublierai le spectacle dont je fus témoin dans l'après midi du samedi 7. Le P. Daniel se dirigeait vers un confessionnal sur la place devant l'église, à peine l'a-t-on aperçu que de toutes parts on accourt après lui, vous diriez des gens qui courent au feu, avec modestie cependant. Comme je parlais de ce fait aux Pères, ils m'ont raconté toutes les évolutions que la foule des pénitents fait exécuter aux confessionnaux, et par suite aux confesseurs : si c'est dans l'église, il n'est pas rare qu'un Père, après s'être placé près du mur, se trouve transporté au milieu de la nef, et la variété des positions que prend successivement son confessionnal, lui permet de voir toutes les parties de l'église. Si le confesseur s'est placé près d'un arbre, il en a bientôt fait tout le tour, avec le plaisir de décrire en route des angles inclinés de 20°

ch 30° sur l'horizon, selon la force de la poussée. Mais, direz-vous, mon R. Père, avec de pareilles foules, n'arrive-t-il jamais d'accidents en distribuant la Sainte Communion? J'avoue, mon R. Père, que c'était ma crainte en parcourant les rangs pressés de ces masses compactes ; ce que je redoutais surtout, c'était des coups de tête sous le ciboire ; car ceux qui sont au premier rang s'inclinent jusqu'à terre après avoir reçu Notre Seigneur, pour peu qu'ils trouvent de la place devant eux ; si parfois un accident est arrivé je puis vous affirmer que le peuple ne l'a pas vu, autrement il aurait laissé autour du prêtre un espace libre coûte que coûte.

Un Père me racontait que, distribuant ainsi la Sainte Communion dans l'église près de la porte fermée, tout à coup on ouvrit cette porte : un violent courant d'air pénètre dans l'église et enlève deux Hosties qui volent en l'air : à peine le peuple les a-t-il aperçues que, l'on ne sait comment, un espace vide de plusieurs mètres carrés se fait autour du Père, qui reçoit une des Hosties dans sa main et ramasse l'autre à terre. Cinquante gendarmes n'auraient pas fait exécuter un pareil mouvement de quelque manière qu'ils s'y fussent pris.

Le Père Morawski m'a dit qu'à Czestochowa, le plus grand pèlerinage de Pologne, il a mis une demi-heure pour aller de la sacristie à l'autel, un jour qu'il y avait relativement peu de monde. A Staraviès, je n'ai pas été si longtemps à aller dire la Sainte Messe, mais j'ai dû remettre après la fête à vénérer le tableau miraculeux. Le peuple ne s'y rend qu'à genoux; le 7, le 8 et le 9 encore, inutile de penser à y aller tant que l'église était ouverte : le Dimanche matin, pendant que je disais la messe au grand autel devant

le tableau miraculeux si bien conservé malgré cinq siècles en plus d'existence, j'entendis à diverses reprises des cris qui m'annonçaient d'une manière non équivoque combien grande était la presse sur le chemin qui conduit à l'image.

Le grand nombre des pèlerins exige que les offices se fassent dehors ; à cet effet, le R. Père Jatkowski a bâti à l'angle de la place, près de l'église, une chapelle extérieure peu profonde, où toute la foule peut voir le prêtre à l'autel et entendre la Sainte Messe. Dès le samedi 7 septembre, les vêpres y furent chantées devant le Saint Sacrement, et la soirée se termina par une belle procession, dont l'éclat n'est pas médiocrement rehaussée par le grand nombre de nos Pères. Puis les chants de nuit commencèrent : c'est de tradition immémoriale que les pèlerins hongrois et autres, passent dehors, en chantant, toute la nuit du 7 au 8 ; plusieurs chœurs s'établissent et chantent ensemble, chacun de son côté, les louanges de Marie sur des airs différents. L'on m'avait annoncé que je ne dormirais pas de toute la nuit, qu'il en fallait prendre mon parti : j'y étais résolu. Et pourtant je m'endormis sans peine, car il n'y a pas de cris, mais c'est un mélange de chants paisibles dont l'ensemble n'est pas fait pour troubler le repos d'un homme de bonne composition. Autrefois la clôture de notre maison de Staravies ne commençait qu'au 1er étage, nos Pères admettaient les hommes dans les corridors du rez-de-chaussée, et bien entendu que les pèlerins y chantaient toute la nuit comme sur la place. Une année, le Père Ministre ne pouvant fermer l'œil, descendit et pria tout ce monde d'avoir pitié des Pères, qui, après avoir confessé toute la journée, avaient besoin de repos pour les travaux du lendemain : on se tut,

mais une demi-heure après, le Père Ministre et sa recommandation étaient oubliés et les chants recommençaient.

Dès le 7 Septembre et surtout le 8 au matin arrivent de tous les coins de l'horizon, sur toutes les routes, par tous les sentiers, des troupes de pèlerins chantant; c'est un spectacle en même temps qu'un concert qui ne manque pas de charmes; car pendant que les chants frappent les oreilles, les yeux s'arrêtent avec plaisir sur le costume blanc des paysans polonais, qui tranche agréablement sur la verdure des prés.

Le jour de la fête, les offices commencent dès six heures du matin: 3 grand'messes, 3 sermons, 4 processions, voilà le programme de la matinée, qui se prolonge jusqu'à 2 et 3 heures du soir. Encore ne parlé-je pas de la messe ruthénienne qui se chante dans l'église pendant la 3e grand'messe de l'extérieur; ce que je tenais à voir surtout, c'était cette masse compacte, belle à contempler, m'avait-on dit, surtout pendant le sermon de la grand'messe. Comme l'excellent Père Ministre m'avait placé dans une chambre qui donne sur la place, la chose fut facile et je n'y manquai pas. Quand ces trente mille hommes chantèrent le cantique au St Esprit avant l'instruction, je compris la parole de St Ambroise, comparant le chant des Psaumes par son peuple au bruit des flots de l'Océan; pendant le sermon, je pus voir de mes yeux onduler ces flots de têtes humaines avec un ensemble admirable. Une quête fut faite pour les Sœurs de la Miséricorde de Cracovie à tous les offices du jour. Je veux vous dire ici à ce sujet un trait qui m'a été raconté par le Père Ciszek, un de nos meilleurs missionnaires polonais, ancien Scolastique de Laval lui aussi.

L'histoire ne s'est pas passée à Staravičs que je sache, elle n'en a pas moins son prix. Un jour de fête, deux hommes riches dont l'un était fort avare, se trouvaient à l'office ensemble. Le voisin de l'Harpagon apercevant un prêtre sortir de la sacristie pour faire la quête, tire de sa bourse 5 ducats et les place bien ostensiblement devant lui, l'avare regarde du coin de l'œil; un combat s'engage aussitôt entre son amour de l'argent et son honneur qui ne lui permet pas de donner moins que son voisin. Le prêtre arrive et notre avare de mettre dans le plat 5 ducats: alors le voisin qui avait atteint son but, remet ses 5 ducats dans sa bourse et dépose dans le plat quelques menues pièces d'argent. On dit que l'avare riait jaune.

Revenons à nos Polonais. Il faut bien le dire, mon R. Père, tous ne viennent pas uniquement pour la Très Sainte Vierge: près de l'église s'étend un vaste champ sur lequel sont dressées des baraques; et là on vend non seulement de la nourriture, mais aussi d'autres marchandises. Comme je manifestais la crainte de voir s'établir à Staravičs une foire, comme il s'en est établi un si grand nombre en France, qui ne conservent de leur origine que le nom foire venant de feriae et le nom du Saint dont on célébrait alors la fête: on me répondit que les choses allaient ainsi depuis longtemps déjà et que du reste on y avait l'œil, qu'il était facile d'arrêter cette transformation malencontreuse si elle se voulait faire, puisque le terrain appartient à Monseigneur de Przemysl et qu'aucun marchand ne peut s'y établir sans la permission préalable du R.P. Recteur.

Je ne vous parle pas du grand dîner qui suivit la cérémonie; il y avait nombre d'invités, et des

toast sans fin furent portés à toutes les santés. Quand je remontai à ma chambre, j'aperçus l'herbe de la place, encore fraîche la veille, réduite en poussière jaune, et toute la foule avait disparu.

Le soir cependant les vêpres retrouvèrent encore l'église pleine et furent enlevées à deux chœurs avec un entrain et une foi qui me feraient les entendre sans fin; au salut les élans redoublèrent encore; assurément il y aura de ces chants au ciel. Puis la foule s'écoula, les portes de l'église se fermèrent et longtemps encore sur la place chantèrent en l'honneur de Marie, les fidèles qui, n'ayant pu trouver de confesseurs, attendaient le lendemain pour communier avant leur départ.

Je ne serais pas étonné qu'il y eût de ces bonnes gens qui chantassent tous les jours l'office de Notre-Dame; car le lendemain matin j'aperçus sur la place deux femmes qui chantèrent à deux chœurs assez longtemps; quand elles eurent fini, elles entrèrent à l'église; et ensuite j'appris qu'elles avaient chanté l'office de la Très-Sainte Vierge.

Je n'avais plus rien à voir dans notre maison de Staravies; mais les Pères ne me tinrent pas quitte pour cela. On m'avait dit à Tarnopol qu'à 4 lieues de Staravies se trouve le célèbre château d'Ozyrkon que je devais voir, ainsi que de nombreux blocs de pierres fort curieux appelés les Pileuses. Le bon et excellent P. Ministre m'y envoya en voiture le lundi 9 après-midi, et le Père Morawski m'accompagna. C'est une promenade splendide: on traverse d'abord une plaine immense bordée par les premières ondulations des Carpathes. Puis l'on gravit, par des chemins impossibles, les hauteurs qui conduisent au château, véritable nid d'aigle. C'est de là que Racoczy, prince de Transylvanie, opérait des descentes dans le pays

et ravageait la Pologne. Les Fileuses sont sur la crête d'une des collines escarpées voisines du château : on en compte une douzaine, rangées à la file sur une longueur de deux kilomètres : ce sont des blocs erratiques fortement travaillés par les eaux, croit-on, et dans lesquels on trouve des coquillages pétrifiés. Il faut les voir de près pour se rendre compte de ces masses énormes, qui ont un volume variant entre deux et cinq mille mètres cubes ; on y trouve des enfoncements, des cavernes ... et mille détails curieux.

Ici comme partout la légende a expliqué à sa mode la présence de ces rochers sur ces hauteurs : la Châtelaine d'Ozyhoi, à l'en croire, était fort dure pour ses filandières et ne leur donnait repos ni jour ni nuit ; elle ne respectait pas même les Dimanches et les fêtes ; or un Samedi Saint, les pauvres servantes filaient dans la salle du château, sous la rigide surveillance de la dame : elles travaillèrent jusqu'à minuit, mais au premier coup de l'heure qui ouvrait le Dimanche de Pâques, elles refusèrent d'aller plus loin et laissèrent tomber leurs fuseaux. La dame menace, bat les pauvres fileuses, qui restent inébranlables : bientôt un violent coup de tonnerre se fait entendre, renverse le château, emporte on ne sait où la châtelaine, change les servantes en pierres et les disperse où on les voit encore aujourd'hui. Il faut avouer que ce coup de tonnerre était fort pour transporter à de pareilles distances ces pauvres servantes pétrifiées, et aussi que ces fileuses étaient de belle taille, si l'on en juge par ce qui nous en reste. Il va sans dire que ces blocs affectent les formes les plus bizarres : il en est un composé de trois pièces : comme base, deux énormes blocs hauts d'une dizaine de mètres, large de sept ou huit ; leur forme est à peu près conique ; une distance de deux

à trois mètres les sépare ; et sur leur sommet repose un autre bloc aussi volumineux que les premiers.

Cette promenade dans les environs de Staravviès m'en remet une autre en mémoire, qui montrera à Votre Révérence combien les Habitants du pays sont attachés à nos Pères. Un jour de grand congé, deux scolastiques de Staravviès avaient poussé leur promenade jusqu'à une distance de 4 à 5 lieues de la maison. Comme l'heure pressait vers le soir pour le retour, nos deux marcheurs allongèrent le pas et prirent par monts et par vaux, à travers bois et campagne, le chemin le plus court. Un paysan les aperçoit : peu accoutumé à voir les Pères de Staravviès marcher de la sorte, l'idée lui passe par la tête que ce sont des échappés : le bonhomme aussitôt d'atteler ses chevaux et de courir sus aux scolastiques ; mais nos deux intrépides lui échappèrent à travers les bois. Le soir ou le lendemain matin, ce brave homme fit le voyage de Staravviès et dit au Père Recteur l'aventure. Le P. Recteur rassura le paysan, le remercia de son zèle, lui dit la raison pour laquelle les deux Pères avaient marché de ce train, ajoutant qu'ils étaient rentrés le soir à la maison.

Le mardi, 10 septembre, je quittai Staravviès et revins à Tarnopol, enchanté de mon voyage, de la piété des Polonais, et ravi de la charité de nos Pères.

En passant à Brzozow, j'entrai dans le cimetière, commun à cette petite ville et à Staravviès, pour visiter le monument de Monseigneur Raczyński, mort en 1823. C'est un des prédécesseurs de Monseigneur Dedochowski sur le siège de Posen. A la destruction de la Compagnie, Monseigneur Raczyński était scolastique et dut rentrer dans le monde comme tant d'autres ; mais

toujours il conserva le désir de vivre sous les lois de la Compagnie et après 1814, il demanda à rentrer. Son grand âge fut un obstacle, et le Saint Vieillard, après s'être démis de ses fonctions d'archevêque-primat de Pologne, vint s'établir près de nos Pères de Staravièc, à Brzozow; il légua ses décorations à la Vierge du P. Pancicius, ses ornements à l'église de Staravièc, où j'ai pu les voir encore. Son corps fut reporté à Posen, mais son monument est à Brzozow, près des croix de bois de nos Pères et Frères, et témoigne par sa seule présence, comme aussi par l'inscription qu'il porte, de l'attachement de Monseigneur Raczynski pour la Compagnie. Les ornements de Monseigneur Raczynski et beaucoup d'autres choses précieuses ont été sauvés, lors de la dispersion en 1848, par un Frère Coadjuteur, qui dut les défendre contre le curé de Brzozow, et qui manœuvra si bien, en attendant des jours meilleurs, qu'il put entretenir 4 Pères par son travail.

Outre les décorations de Monseigneur Raczynski, la Vierge du P. Pancicius a reçu celles du P. Zacher, ancien médecin décoré des ordres d'Autriche et du Brésil; il était célèbre à Vienne et ne demandait d'autres honoraires, pour ses consultations, qu'un Ave Maria.

Les autres croix (on en compte neuf formant un demi cercle au-dessus de la tête de la statue) ont été données, m'a-t-on dit, par des Frères Coadjuteurs, anciens officiers décorés. Ces décorations montrent qu'à Staravièc entrent assez souvent des hommes qui ont fait leurs preuves dans le monde. Actuellement se trouve en philosophie un jeune Père venu de la Pologne russe. Quand il demanda son passeport pour sortir de ce pays libre, l'Autorité l'interrogea sur le but de son voyage:

je vais au Noviciat des Jésuites, répondit-il carrément. La franchise lui valut six mois de probation préventive dans la forteresse de Varsovie.

De fil en aiguille, me voilà revenu à Starawiès; arrivons vite à Zagorz, où je prends le chemin de fer. De Zagorz à Przemysl, j'ai le plaisir de côtoyer la chaîne des Carpathes et de jouir tout à mon aise des paysages les plus variés. La voie ferrée tourne dans tous les sens autour de ces collines, au point qu'en cinq minutes de temps les rayons du soleil pénètrent dans les Wagons par les deux portières. Ajoutez qu'à cause des courbes on va presque le train d'une voiture publique, si bien que dans les premiers temps où cette voie fonctionna, les journaux inventèrent l'anecdote suivante: Le Chef de train ou le Mécanicien apercevant sur la route une bonne femme qui s'en allait vendre des œufs à la station suivante, l'invita à monter dans le train: merci bien, Monsieur, répondit la vieille en continuant sa route, je voudrais bien; mais..... je suis pressée!

Je termine, Mon R. Père, car je crois vous entendre faire la réflexion suivante: le P. Vivier n'est pas comme cette bonne femme, autrement il m'en écrirait moins long. Pardonnez, Mon R. Père, si j'ai abusé de votre patience, de votre temps et de votre charité; pour moi si le temps ne me faisait défaut et que je ne consultasse que mon cœur, ma lettre n'aurait point de fin; mon sac de nouvelles est loin d'être épuisé.

R^ae V^ae

Infimus in X^to Servus

Vivier. S.J.

Visite de l'Archiduc Charles-Louis à Tarnopol. — Lettre du Père Vivier.

Tarnopol, 20 Octobre 1878.

Mon Révérend Père Provincial,
P. C.

Le Samedi 5 Octobre dernier, la ville de Tarnopol était en fête et tout illuminée pour recevoir l'Archiduc Charles-Louis, frère de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche. Ce prince fait en ce moment la visite de la Galicie, à la place de l'Empereur lui-même; et partout son Altesse impériale est reçue avec des transports de joie et les plus vives démonstrations d'allégresse. C'est qu'en Galicie on aime l'Empereur et sa famille; c'est qu'on aime spécialement l'Archiduc Charles et même, si je ne me trompe, on le regarde comme le futur roi de Pologne. L'Archiduc de son côté aime beaucoup les Polonais et l'on m'a dit qu'aujourd'hui, sans les scrupules de la Russie, la Galicie formerait sous la dépendance de l'Autriche, un royaume dont le Prince Charles serait le Roi. Ce prince est digne de cet honneur à cause de sa foi sincère et de sa franche loyauté. Gouverneur du Tyrol, il a préféré perdre sa charge plutôt que de laisser entrer les juifs et les protestants dans ce pays catholique, qui ne voulait pas les recevoir. Elevé à Vienne il a montré son respect pour les lois de l'Eglise; et pour n'en citer qu'un trait, la fête de l'Empereur tombant une année le Vendredi, l'Archevêque envoya au prince la dispense du maigre, afin de lui éviter des embarras

dans son dîner officiel. Le prince remercia l'Archevêque de son attention délicate, mais refusa la dispense : j'ai l'habitude, répondit-il, de faire maigre le Vendredi ; mes invités voudront bien faire comme moi.

Le soir du 5 Octobre, le R. P. Recteur m'invita à l'accompagner en ville pour voir l'illumination et me conduisit d'abord à l'Hôtel-de-Ville, où nous trouvâmes Monsieur le Maire, neveu du R. P. Recteur, en train de se préparer à recevoir Son Altesse. Grâce à la bonté de ce Monsieur, je pus voir de près le costume polonais. Monsieur le Maire poussa la complaisance jusqu'à aller chercher son bonnet à plumes dans la chambre voisine et s'en couvrir la tête en ma présence, pour que je pusse mieux juger de l'effet d'ensemble. Déjà les rues regorgeaient de monde, une seule était interdite, celle de la préfecture, où devait descendre l'Archiduc ; le P. Recteur voulant la traverser, je lui fis remarquer la sentinelle : nous passerons quand même, me répondit-il, et nous entrâmes. Nous n'avions pas fait deux pas en avant de la foule, que la sentinelle arrive sur nous, ouvre la bouche et ... reconnaissant le R. P. Recteur se confond en excuses et nous laisse passer. Ce n'est pas la première fois que j'ai remarqué à Carnopol le respect dont tout le monde entoure la Compagnie, depuis le dernier du peuple jusqu'au plus élevé des magistrats civils et militaires. L'Archiduc n'arriva qu'après dix heures du soir ; nos élèves ne purent l'attendre si longtemps ; ceux du gymnase public, des torches allumées à la main, restèrent jusqu'à minuit sous les fenêtres de l'hôtel chantant et poussant avec le peuple de vigoureux vivat en l'honneur du prince.

Le lendemain Dimanche 6 Octobre, l'Archiduc vint entendre la Sainte Messe dans notre église, qui est l'unique

paroisse latine. Tous les Pères et les élèves y assistèrent ; pendant le Saint Sacrifice, nos musiciens exécutèrent divers morceaux à la tribune. Placé à deux pas seulement du prince, je pus le voir tout à mon aise pendant le Saint Sacrifice. Quand il arriva à son prie-Dieu, il jeta un regard modeste sur l'autel, tira de sa poche un livre qui me parut fort simple et assez vieux, et ne leva plus les yeux une seule fois jusqu'à la fin du Saint Sacrifice, il se tint debout pendant les deux évangiles, le reste du temps à genoux. Le R. P. Recteur aurait bien voulu l'inviter à venir au collège ; on avait disposé la grande salle et préparé un discours allemand pour la réception ; mais l'heure du départ pour Léopol approchait et le Père Recteur ne put qu'aller à la gare pour présenter ses hommages à Son Altesse. Le Prince parla longtemps et très-familièrement avec le P. Recteur, lui fit une foule de questions sur nos enfants ; et témoigna son regret de n'être pas venu au Collège ; il en aurait eu le temps, car en l'informant de l'heure du train, on lui avait donné l'heure de la ville qui avance d'une demi-heure sur celle du chemin de fer.

Dans la semaine qui suivit le passage du prince à Tarnopol, le P. Recteur était allé à Léopol pour affaires, apprit que l'Archiduc passait une soirée chez le Comte Dzieduszki, il s'y rendit et trouva réunies plus de deux cents personnes, venues pour faire leur cour à Son Altesse Impériale. Au moment où entra le R. P. Recteur, le prince était à l'autre extrémité du vaste salon, s'entretenant avec le Comte Grocholowski. Malgré la distance et la foule, Son Altesse distingua le P. Recteur, et lui témoigna aussitôt, par différents signes fort remarqués, son plaisir de le voir. Le prince ne s'entretint qu'avec les

grands dignitaires du lieu : l'Archevêque, le Gouverneur de Galicie, le général Neuperg .... En sortant il s'arrêta devant le P. Recteur, lui parla encore des enfants, et lui dit de leur donner en son nom un congé. Les honneurs faits par l'Archiduc au P. Recteur, firent tout un événement dans cette réunion de l'Aristocratie ; les amis de la Compagnie félicitaient chaudement le P. Recteur ; les autres riaient jaune ; bref on ne parlait que de cela ensuite dans les salons de Léopol. Le R. P. Recteur, qui n'avait point provoqué ces honneurs et en avait été surpris tout le premier, en reporta la gloire à Dieu, et de retour à Tarnopol il organisa le congé de l'Archiduc. La Compagnie du chemin de fer se montra on ne peut plus aimable ; non seulement nous eûmes demi-place pour un très court trajet, mais ces Messieurs voulurent nous donner pour plus de sûreté un Chef de train spécial et un employé supérieur qui ne nous quittèrent point de la journée et furent tout à notre disposition. Le P. Recteur ménagea une agréable surprise aux enfants qui n'étaient avertis de rien et prirent joyeusement le chemin de la gare, au lieu de descendre prosaïquement dans les cours de récréation ; mais ce qui est plus fort, le P. Recteur, pour empêcher qu'on ne fît aucuns préparatifs de réception, n'avait pas même averti le général Mercy, dans le parc duquel nous devions aller passer cette belle journée. Je fus témoin de la surprise de cette famille chrétienne toute dévouée à la Compagnie, car le R. P. Recteur m'avait prié de l'accompagner à la descente du train, chez le Général, pour lui annoncer notre venue. Nous étions depuis 10 minutes au salon, que les enfants entraient musique en tête dans la propriété. La journée passa vite, vous le comprenez sans peine, Mon Révérend Père Provincial ; un toast fut porté à la santé de l'Ar-

chiduc Charles-Louis, un autre à celle de nos amis et bienfaiteurs. Le Général fit visiter ses écuries et ses riches attelage à nos enfants qui admirèrent fort l'ordre et la propreté qui régnait partout.

Le soir nous rentrâmes au Collège à la nuit tombante contents de notre journée et bénissant nos hôtes et Son Altesse l'Archiduc Charles-Louis.

Commendo me SS. SS.
Rae Vae
Infimus in Xto Servus
Tivier S. J.

Australie. — Extrait d'une lettre du P. Watson, du Collège de Melbourne.

.... Voici, Mon bien cher Frère, quelques nouvelles de nos Missions. Durant le mois de Mars, le R. Père Cahill m'envoya à Portland pour remplacer pendant deux semaines le prêtre chargé de cette ville et de la Mission. Le trajet que je fis en bateau à vapeur fut vraiment très-agréable. Portland possède une belle église, qui au point de vue de l'architecture l'emporte de beaucoup sur les autres bâtiments de la ville. A la fête de St Patrice, je dis deux messes et pendant la deuxième je prêchai le panégyrique du Saint. Le soir j'officiai aux Vêpres où je prêchai une seconde fois. La

seule chose que je trouvais un peu gênante pendant mon séjour à Portland c'était de vivre solitaire, car comme je ne rendais visite qu'aux malades ; je n'avais personne avec qui je puisse converser. C'est dans ces moments qu'on peut apprécier l'utilité de nos récréations communes.

Le 29 Mars, le Père Kelly et moi nous sommes allés à Ballarat, où Monseigneur O'Connor nous a invités à prêcher une Mission de 8 jours. On m'a prié pendant la mission d'aller visiter une bonne dame française qui était alitée depuis 16 ans, et qui depuis très longtemps n'avait pas eu l'occasion de se confesser, parce qu'aucun prêtre qui sût le français ne l'avait visitée. Vous concevez facilement quelle fut la joie de cette pauvre malade de me voir et de m'entendre parler sa langue maternelle. Peu de temps après elle eut le bonheur de recevoir la Sainte Communion.

Une autre personne qui a profité de la Mission était un vieux Breton qui avait été soldat dans l'armée française, il y a environ 50 ans, et qui lui aussi avait passé plusieurs années sans s'approcher des sacrements. Voici à ce propos une bonne histoire qu'on m'a racontée. Une pieuse demoiselle française exhortait notre homme à profiter de l'occasion que la Mission lui présentait pour recevoir les sacrements ; surtout puisque les Pères Jésuites connaissaient bien le français, pouvaient entendre sa confession dans sa propre langue. Cependant comme le vieux soldat ne paraissait pas disposé à suivre ce conseil salutaire, la jeune dame l'interpella de la sorte : Dites-moi franchement, n'auriez-vous point peur de quitter le monde dans l'état où vous vous trouvez en ce moment ? — Oh ! Mademoiselle ! lui répondit-il avec beaucoup d'énergie, que me dites-vous là ? Sachez qu'un

soldat français n'a peur de rien. — Cependant les instances de la femme zélatrice ne restèrent pas sans fruits ; car le vieux Breton vint se confesser quelque temps après, et il eut le bonheur de recevoir Notre-Seigneur dans le Sacrement de son amour.

Pour vous donner une idée de nos travaux durant cette Mission, il me suffira de vous raconter le fait suivant : lorsque la Mission touchait à sa fin, les pénitents, qui voulaient se confesser sont devenus si nombreux que pendant le dernier jour de la Mission, ils assiégaient les confessionnaux depuis 10 heures du matin, jusqu'à 4 heures du soir, et depuis 6 heures du soir jusqu'à 2 heures de la nuit ; ainsi nous avons ce jour-là confessé pendant 13 heures. Je ne me rappelle pas être de ma vie resté si longtemps de suite au confessionnal.

Le Dimanche de Pâques, le P. Kennedy et le P. Olivier Daly prononcèrent leurs derniers vœux dans la Chapelle de St-François-Xavier à Kew. Ils sont les premiers parmi nos Pères Irlandais, qui aient fait leur profession en Australie.

Le R. P. Dalton qui a travaillé pendant 12 ans à l'établissement et au développement de la Mission dans la Colonie de Victoria, fit voile le 23 Avril pour Sydney afin d'y fonder une nouvelle Mission ; le R. P. Kennedy l'accompagna. Monseigneur Vaughan, Archevêque de Sydney, qui depuis longtemps désirait si ardemment voir la Compagnie établie dans son vaste diocèse, a donné à nos Pères la Mission de North Shore : quoique ce district ait une étendue d'environ neuf milles, pourtant la population catholique n'est pas très considérable ; et il ne s'y trouve encore que deux petites églises. Les habitants de North Shore n'étaient pas fort contents

de voir les Jésuites s'établir au milieu d'eux : En voici quelques preuves. A leur arrivée à North Shore les PP. Dalton et Kennedy furent obligés de se loger à un troisième étage d'un Hôtel. Au bout de quelque temps le P. Dalton vit l'annonce d'une maison à louer. Il se rendit à l'endroit indiqué, et demanda : Cette maison est à louer ? - Oui, lui répondit-on, mais pas à vous. - Vous devinez facilement la raison : le Père était Jésuite. Cependant au bout de quelque temps il finit par trouver une pauvre maison de 4 appartements, qu'il loue 14 Shilings par semaine.

Mais voici une autre histoire. Ce n'était pas assez d'avoir une résidence quelconque, il fallait à nos Pères quelqu'un qui prit soin de toutes les affaires du ménage. Ils demandèrent un domestique par la voie des Journaux. Une personne se présenta : mais après avoir visité la maison, et regardé un peu ça et là, elle s'en alla en disant qu'elle était accoutumée à vivre avec d'honnêtes gens.

Vous voyez, mon Cher Frère, que les épreuves ne manquèrent pas au commencement de notre nouvelle Mission ; Cependant les affaires, grâces à Dieu, vont mieux de jour en jour.

Watson. S.J.

Extrait de la Gazette du Collége Saint Patrice, à Melbourne.

..... Le jour de Pâques, 21 Avril, vers 3 heures après midi, une foule immense remplissait l'église de St. Ignace, à Richmond. Tout l'espace dont il fut possible de disposer, tant dans le vaisseau de l'église, qu'au jubé de l'orgue et à la tribune qui lui est contiguë, était occupé par la foule, et plusieurs personnes, ne pouvant pénétrer dans l'enceinte, durent demeurer auprès des portes. Cette multitude s'était assemblée pour assister à la présentation d'une adresse et d'un cadeau au R. Père Dalton, à la veille de son départ pour sa nouvelle mission de North Shore, Sydney. En sa qualité de pasteur, pendant 12 ans, des districts de Richmond, de Hawthorn et de Kew, le Père Dalton s'était acquis l'estime d'un grand nombre de personnes, même étrangères à l'Eglise Catholique, et les diverses fractions du protestantisme avaient leurs représentants dans l'assemblée qui était venue lui dire adieu. Parmi les personnages présents, on remarquait Mr. Rosiste député pour Richmond, et Mr. Lancashire, Conseiller.

Peu après 3 heures, le P. Dalton, accompagné des Pères Marshall, Kranewitter et Kennedy, fit son entrée dans le sanctuaire. Quand le Révérend Père se fut assis dans le chœur, Monsieur S. W. Winter s'avança, suivi des autres membres du Comité, pour lire l'adresse; il voulut tout d'abord rappeler en termes chaleureux et délicats, les services signalés que le Père Dalton avait rendus à Richmond, et déclara qu'un

Bon nombre des principaux représentants des autres Communions religieuses s'étaient cordialement uni au Comité de présentation pour rendre témoignage au mérite du P. Dalton, et lui exprimer la douleur que leur causait son départ. Vint ensuite la lecture de l'adresse.

Au très-Révérend Père Joseph Dalton, S.J.

Très-Révérend et bien-aimé Père.

C'est pour la première fois, dans le long espace de 12 ans qu'ont duré vos relations avec nous, que nous apparaissons devant vous, le cœur plein de la tristesse que cause une cruelle séparation; car nous venons, au nom de votre troupeau, vous dire adieu.

Il est inutile de rappeler ici toutes les bonnes œuvres, tous les travaux importants qui ont été commencés ou accomplis durant cette heureuse période qui vous vit, en qualité de pasteur, présider à nos destinées spirituelles: car ces œuvres sont vivantes non seulement dans notre souvenir reconnaissant, mais encore dans leur ferme et constante réalité, et elles continueront à vivre dans leurs salutaires effets.

Le site superbe dont, par votre prudence et votre fermeté, vous avez assuré la possession à la Communauté Catholique de Richmond; l'élégant édifice qui en couronne le sommet; le beau presbytère; les écoles pour lesquelles vous avez obtenu les services inappréciables des Frères de la Doctrine Chrétienne; les préparatifs que vous avez faits pour la réception d'une Communauté de religieuses de l'Antique Ile des Saints; les progrès de l'Eglise à Hawthorn, à Kew et en d'autres endroits, rendus manifestes par tant et de si nobles édifices, voilà le monument

impérissable élevé par le premier Jésuite, à qui la charge pastorale fut confiée à Victoria; voilà la preuve éclatante de la pleine réalisation des espérances qu'avait conçues Sa Grâce, Monseigneur l'Archevêque, en confiant cette portion de son troupeau à la célèbre Compagnie de Jésus.

Je blesserais votre modestie, si je ne me contentais pas de mentionner en passant vos travaux apostoliques, cette amabilité et cette tendresse de cœur, qui vous ont rendu chers à toute la population du district, sans distinction de sectes.

Nous espérons que le Dieu Tout-Puissant bénira vos travaux à Sidney, comme il les a bénis au milieu de nous, et nous nous transportons par la pensée vers cette heure fortunée que Dieu, dans sa Providence, peut accorder à nos vœux, où l'œuvre importante qui vous appelle loin de nous, ayant jeté de profondes racines, il vous sera donné de venir passer le soir de votre vie honorée, au sein d'un peuple à qui votre personne sera toujours chère, et chez qui votre mémoire sera toujours en vénération.

Suivent les signatures des principaux Catholiques de Richmond.

Après l'Adresse, Monsieur Winter remit au Père Dalton une bourse contenant 250 livres sterling.

Le Père Dalton, sous le coup d'une visible et profonde émotion, lut la réponse suivante:

Mes chers Amis.

En répondant à votre très-affectueuse Adresse, je crois inutile de chercher à parler de l'abondance du cœur. Vous me permettrez, en conséquence, de lire ma réponse, qui sera aussi courte que l'occasion peut le permettre.

Vous parlez dans votre Adresse, des 12 années que j'ai passées au milieu de vous ; ce furent vraiment pour moi 12 années de bien grand bonheur ; ce furent les premières années de ma vie de missionnaire. Richmond fut ma première paroisse et vous fûtes mes premiers paroissiens.

Naturellement ces liens sacrés qui unissent entre eux le pasteur et le troupeau, se resserraient tous les jours, et maintenant qu'il les faut rompre, j'en éprouve tout autant de peine que vous-mêmes. Cependant, mes chers Amis, nous comprenons trop bien notre devoir pour nous refuser à quelque sacrifice que l'Obéissance et la plus grande gloire de Dieu puissent exiger de nous.

Vous faites allusion au grand nombre de constructions d'églises élégantes, solides et coûteuses, qui ont été entreprises et quelques unes même terminées, durant cette période, et, dans la bonté de vos cœurs, vous voudriez m'en attribuer tout le mérite, oubliant que sans le concours généreux et substantiel que vous n'avez cessé de me prêter, jamais de pareils travaux n'auraient pu être accomplis. La presque totalité des 20 mille livres sterling dépensées à Richmond seul, (car de grandes sommes ont été aussi dépensées à Hawtorn et à Kew) est due à vos cœurs généreux, à vos mains toujours libéralement ouvertes ; de sorte que tout le bien qui en est résulté pour la religion, est votre ouvrage aussi bien que le nôtre. Je dis le nôtre, non le mien ; parce que je n'étais pas seul à l'œuvre ; j'eus d'abord l'aide et le zélé concours de votre vieil ami le P. M.c Kinity ; plus tard celui des Pères Mulhall et Kranewitter, dont la présence en ce moment m'empêche de proclamer combien vous et moi nous leur sommes redevables.

Mais vous ne l'ignorez pas : il ne faut pas non plus, mes amis, oublier de mentionner ici la grande dette

de reconnaissance que tous nos Pères et moi, nous avons contractée envers notre vénérable Archevêque, qui fut le premier à nous appeler sur ces rivages ; qui nous fit le plus bienveillant accueil à notre arrivée, et qui depuis n'a cessé de donner des preuves sensibles de son désir de nous encourager et de nous aider dans la cause du bien.

Mes amis, vous avez mentionné en détail les travaux matériels de la Mission. Permettez-moi de faire allusion à des travaux d'un autre genre et d'un ordre plus élevé, je veux dire les œuvres spirituelles qui ont pris naissance et grandi au milieu de vous. J'ai en vue surtout des Sociétés telles que : les Frères Amis, la Société M. A. C. B., la Croisade, les Enfants de Marie et de la Doctrine Chrétienne, qui toutes existent à Richmond dans des conditions prospères.

Le temps ne me permettra pas de parler, comme je le voudrais, du bien que toutes ces Sociétés, et chacune d'elles en particulier, peuvent opérer, quand elles sont conduites de la manière qu'il convient et dans un esprit Catholique, et de la gloire qu'elles procurent à Dieu : gloire bien plus grande que toute celle que pourrait lui rendre le temple le plus somptueux élevé par la main des hommes.

Avant de terminer, je veux attirer votre attention sur un sujet bien cher à mon cœur, et aux vôtres aussi, j'en suis sûr : je veux dire vos écoles Catholiques. Ce fut ici à Richmond, que fut porté le premier coup à l'éducation Catholique, et vous fûtes les premiers à opposer à cette attaque une noble résistance. L'engagement que vous prîtes alors, vous l'avez noblement tenu, et vos écoles sont maintenant dans un état prospère. Votre Clergé vous promit à cette époque des Frères de la Doctrine Chrétienne

et des Religieuses ; les Frères, vous les avez déjà, et les leurs sont en route, Dieu merci. En tout ceci, mes amis, vous avez agi courageusement, comme des enfants des martyrs, comme des Catholiques qui savent mettre leur foi au-dessus de toute considération humaine.

Ce que je souhaite, en me séparant de vous, c'est que vous persévériez en ce qui est la plus grande de toutes les bonnes œuvres. Que chacun, homme, femme, enfant, contribue, dans la mesure de ses moyens, au soutien de nos écoles. Le Dieu tout-puissant vous bénira, vous et les vôtres. Ce qu'on donne à Dieu n'appauvrit jamais. Je n'ai pas le moindre doute que, dans un pays libre, comme celui-ci, l'opinion publique ne reconnaisse bientôt qu'il y a injustice, à rétablir ici les lois pénales, car enfin, vous obliger à payer des taxes pour le soutien d'un système séculier d'éducation dont, en conscience, vous ne pouvez nullement faire usage, n'est pas moins faire contre vous une loi pénale, que ce l'était jadis de forcer vos Ancêtres à contribuer au maintien d'une église établie, dont ils ne partageaient pas la foi.

Je me montrerais bien ingrat, si je laissais passer cette occasion sans remercier les dames et les messieurs des autres communions religieuses qui m'ont, ces années passées, honoré de leur amitié. — Amitié dont ils ont donné des preuves sensibles en plus d'une circonstance ; témoin le précieux tableau qui domine notre maître-autel. Je les remercie tous et garderai toujours d'eux un souvenir reconnaissant.

Si j'ai gardé pour la fin les remerciements que je vous dois pour la bourse et son contenu, ainsi que pour le calice, ce n'est pas que je manque d'apprécier ces dons, comme ils le méritent ; mais c'est que j'estime encore davantage, l'affection des cœurs aimants, qui en ont suggéré l'idée ; et ce qui redouble, à mes yeux, la valeur

du présent, c'est que vous le faites au moment même où vous avez tant d'autres besoins à satisfaire. Vous savez sans doute, mes chers amis, que, comme religieux, je ne puis rien accepter pour mon usage privé ; Mon vœu de Pauvreté me le défend. Si donc j'accepte votre don, et je le fais avec une sincère gratitude, il ne sera pas appliqué à mon usage particulier, mais au bien de la religion, et pour la plus grande gloire de Dieu. Ayant la nourriture et le vêtement, nous sommes contents.

Laissez-moi encore une fois, avant de vous dire adieu, vous remercier bien cordialement de l'extrême bonté que vous avez eue pour moi par le passé, et des vœux obligeants que vous formez pour mon succès à l'avenir.

Pour ce qui est de la longueur de mon séjour à Sydney, c'est au Tout-Puissant d'en disposer comme il lui plaira. Ce sera selon sa volonté : demeure là jusqu'à ce que je t'en rappelle ; que le temps de mon absence soit long ou court, je n'oublierai jamais ma première Mission ; et, si la Divine Providence me donne de revoir ces lieux, je vous rencontrerai où je vous laisse aujourd'hui, et où je vous rencontrai pour la première fois, il y a 12 ans, au pied de cet autel du Seigneur.

Le temps ne me permet pas d'aller dire adieu à chacun de vous en particulier, il me faut le dire ici : Adieu ! Puisse le Tout-Puissant vous bénir, vous et les vôtres ; puissions-nous tous nous retrouver, sinon ici, du moins, dans cette céleste patrie, où les amis se retrouvent pour ne plus se séparer !.

Paris. — Cercle des ouvriers maçons et Tailleurs de pierre. — (*Extrait du rapport lu au Congrès de Chartres en 1878.*)

..... En 1867, un pieux Evêque, (Monseigneur Félix Fruchaud, décédé Archevêque de Tours) enlevé trop tôt à nos respects et à notre affection, gouvernait l'Eglise de Limoges. Témoin attristé des ravages qu'exerçait l'émigration dans une partie notable de son vaste diocèse, il chercha longtemps, non pas à arrêter, car on ne fait pas remonter les fleuves vers leur source, mais à ralentir le courant qui entrainait ses ouailles vers les grands centres de population. Mais il s'aperçut bientôt que c'était tenter l'impossible. Que faire alors?- Ne pouvant retenir ses ouailles, il les suivra en quelque sorte, imitant les vaillants missionnaires qui s'attachent aux destinées de leurs chrétientés nomades.

La Capitale, à elle seule, attire dans son sein chaque année, environ 20 mille ouvriers maçons et Tailleurs de pierre. C'est donc par Paris qu'il faut commencer; établir à Paris une Mission permanente, à l'instar de celle des Allemands alors florissante, voilà où tendirent d'abord tous les efforts de Monseigneur. Ce premier projet n'ayant pas réussi, Sa Grandeur alla demander aide et assistance au Provincial de la Compagnie de Jésus. Le R. P. de Ponlevoy, toujours secourable lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu et du salut des âmes, tout en déplorant la pénurie d'ouvriers qui ne lui permettait pas d'entrer pleinement dans les vues de

de Grandeur, lui proposa un Religieux de la Maison Sainte Geneviève qui, sans abandonner les fonctions qu'il remplissait au Collège, pourrait donner à cette œuvre le trop plein de son temps. Faute de mieux, Monseigneur accepta ce qu'on lui offrait de bon cœur et l'œuvre commença.

Après de courts préliminaires, le plan du cercle arrêté, on convoqua les maçons à une modeste fête dans la Chapelle des Catéchismes de St Etienne du Mont. On jeta un peu à tous les vents des circulaires-programmes qui allèrent s'abattre un peu partout, portant la bonne semence tantôt dans un garni, tantôt dans un chantier, dans un cabaret et même dans les bureaux de quelques Fournaux avancés qui ne manquèrent pas de leur faire bonne fête. Leurs diatribes nous firent connaître dès le début, nous ne voulions pas autre Chose. Aussi notre première réunion présidée par Monsieur Ratand, maire du 5e arrondissement, assisté de Monsieur l'abbé de Borie, Curé de Saint-Etienne du Mont, fut-elle fort nombreuse et toute maçonne comme nous le désirions. Nous leur donnâmes rendez-vous pour le Dimanche suivant, 11 rue des fossés St Jacques, dans un local gracieusement mis à notre disposition par la Mairie du Panthéon avec l'autorisation préfectorale. Un certain nombre de nos auditeurs du 1er jour s'y rendirent et dès lors le cercle fut fondé.

Nos Statuts rédigés furent soumis aux Autorités compétentes qui après mûres réflexions voulurent bien les approuver provisoirement en 1868; à vrai dire les uns trouvaient l'idée d'un Cercle d'ouvriers un peu hardie à cette époque d'agitation politique, d'autres la jugeaient tout simplement irréalisable, nos meilleurs amis eux-mêmes haussaient les épaules et branlaient la tête avec des airs d'incrédulité. Cependant après un an d'expériences, lorsque Mgr Freppel,

accompagné de Sénateurs, de Députés et d'autres personnages considérables, vint présider notre 1ère distribution de récompenses; la confiance commença à se faire jour et les hésitations cessèrent au moins en grande partie. Dès 1869 nous étions déjà assez forts pour créer une succursale au Gros Caillou, rue Andrière, avec le concours généreux de Mr le Comte de Vaubel et du R. P. Gravoueille Recteur du Collège de Vaugirard. Les deux Cercles réunis comptaient 3 à 400 membres, lorsque la guerre vint nous surprendre. On eut besoin de notre local pour organiser la Garde Nationale du quartier, nous ne songeâmes pas à le refuser. Le Directeur lui-même, fait prisonnier à Chatillon par les Prussiens, le 19 septembre, ne put reprendre ses fonctions qu'après l'armistice, puis vint la Commune, qui pilla le modeste mobilier recueilli rue Bomond, 18, brûla nos registres etc.

Mais l'ordre à peine rétabli, nous reprîmes possession de notre ancien local, non sans quelque peine, et nos réunions recommencèrent, un peu moins nombreuses sans doute que par le passé, l'ouvrage étant encore assez rare sur les Chantiers de Paris. Mais peu après les ruines se relevèrent, grâce à l'ardeur généreuse de nos braves maçons et nous marchions à grands pas, lorsque l'ordre nous fut signifié d'avoir à quitter notre berceau. On nous avait retranché au préalable une modeste subvention de la ville, il était naturel qu'on allât jusqu'au bout. Pendant ce temps-là, nous poursuivions quand même notre reconnaissance légale et le 20 Mars 1876 nous apprenions avec joie que Mr Ricard, ministre de l'intérieur, en avait signé le décret. Une fois constitués en Société civile, nous n'avons plus hésité à faire bâtir notre résidence actuelle, 7 rue des Chantiers. Mr Miller en fut l'architecte et Mr Mozer l'entrepreneur. Nous devons à l'un et à l'autre notre reconnaissance et nos félicitations. Voilà notre histoire, plus longue que je ne comptais la faire en commençant.

Quelle est notre organisation ?

A peu près celle de toutes les autres analogues fondées avant ou après nous.

1° Un Comité supérieur composé autant que possible des notabilités du bâtiment, Patrons-nés de nos ouvriers, Architectes, Entrepreneurs, Propriétaires, etc.

Sa mission est tout extérieure, il traite, par son bureau, avec les pouvoirs Civils, il gère les finances, etc. Ses membres sont tous souscripteurs, à des titres différents : bienfaiteurs, membres honoraires, membres actifs payant une cotisation qui varie de 25 à 100 francs et plus. Il compte environ 120 membres actuellement ; mais c'est un nombre illimité.

Le 2e Comité, dit particulier, est composé à peu près exclusivement d'ouvriers sociétaires, à l'exception du directeur et d'un Membre du bureau du Comité général qui en font partie de droit. Il comprend, comme le bureau du Comité général, 1 président, 2 vice-présidents, 1 secrétaire, 1 trésorier et 12 conseillers. La Présidence est annuelle, les Conseillers se renouvellent par tiers. Ce Comité s'occupe uniquement des affaires intérieures du Cercle, réceptions, renvois, discipline, règlement etc. — Nous avons, outre ces 2 Conseils, un Comité dit d'enseignement, composé des sommités de l'art et de la science du bâtiment, et de notre personnel enseignant. Il est chargé de préparer les méthodes d'enseignement, d'en surveiller l'application, d'inspecter les classes, d'établir les concours, de faire passer les examens de fin d'année, de distribuer les diplômes et autres récompenses, etc.

Enfin un Comité de dames de Charité est chargé de l'organisation et du soin de notre infirmerie, du soin des malades à domicile, comme aussi de la Chapelle, des objets de loterie, des quêtes, et s'occupe encore de l'éducation des enfants de nos maçons, orphelins de père ou de mère.

Voilà tout notre personnel administratif et la place qu'il occupe dans le mouvement général de l'œuvre, placée du reste, comme vous le savez, sous le haut patronage de Son Eminence Monseigneur le Cardinal Archevêque de Paris et de Nosseigneurs les Evêques de Limoges, de Poitiers et de Bayeux.

But, et moyens employés pour l'atteindre.

Le Cercle est une œuvre éminemment sociale et toute d'apostolat chrétien. — Que nous a-t-on demandé en effet au début de l'œuvre ?

D'empêcher de braves ouvriers, venus bons et sages de leur pays natal, de se corrompre au contact des ouvriers de la Capitale, puis d'en soustraire le plus grand nombre possible à l'action de ce foyer pestilentiel, afin de les rendre à leurs familles sans danger pour le pays. Des uns et des autres faire de bons Chrétiens, leur apprendre à connaître, à aimer et à servir Dieu. Voilà dans toute sa simplicité le but que nous poursuivons. — Nécessairement nous avons dû nous inspirer de cette situation, moins spéciale qu'il ne semble peut-être à première vue. Et d'abord comment faire venir les maçons et comment leur parler ? Car s'ils ne nous entendent pas, il n'y a pas de foi possible, et sans foi point de religion, point de morale, point d'amélioration à espérer. Des églises, des Chapelles, nous n'en manquions pas, mais y seraient-ils venus ? C'est plus que douteux. Le Cercle était pour eux une grande nouveauté, il n'en existait pas pour cette catégorie d'ouvriers assez timides de leur naturel, et qui fraient peu avec les autres. Le Cercle réussit à souhait. Une fois en face de nous, de quoi les entretenir ? les catéchiser purement et simplement, c'eût été les faire fuir, et quand aux grandes questions religieuses, elles dépassent généralement leur portée. L'ignorance à tous les points de vue était donc le premier obstacle à vaincre : les classes d'instruction primaire

furent les premières inaugurées. Il nous vint quelques élèves plus instruits, les classes professionnelles suivirent. Ainsi avons-nous fait pour chacun des obstacles à renverser, ou des avantages, même matériels, à obtenir et à développer dans l'intérêt de nos chers ouvriers. Le chômage est, comme chacun sait, une des plaies de l'émigrant établi temporairement à Paris, uniquement pour travailler, gagner quelque argent et s'en retourner au pays, où l'attendent la femme, les enfants, et souvent les grands parents. Nous avons cherché, dès le début, à le combattre en procurant de l'ouvrage à nos sociétaires. Nous avons commencé à les recommander à nos entrepreneurs — Nous avons fait plus : Avec une quinzaine d'Entrepreneurs nous avons essayé de créer un espèce de Bureau de placement, une grève, selon l'expression consacrée, au siège même de l'Œuvre, où, chaque Dimanche, les Maîtres de Chantiers et les Appareilleurs viendraient chercher les ouvriers dont ils auraient besoin pour la semaine. Ce projet a rencontré des difficultés qui n'ont point été surmontées, mais qui le seront à un moment donné. En attendant nous prions nos Entrepreneurs de nous avertir lorsqu'ils ouvrent un chantier, et de ne pas laisser congédier nos hommes pour le seul fait de s'être reposés le Dimanche. Enfin lorsqu'un sociétaire manque d'ouvrage, il est recommandé à ses camarades à la réunion du soir ; il est rare, s'il est bon ouvrier, qu'il reste longtemps inoccupé. On reste dans un moment de gêne, le directeur leur vient en aide soit pécuniairement soit en les rapatriant.

Un autre obstacle, contre lequel l'ouvrier est impuissant même en restant sage, c'est la maladie. Les accidents sont nombreux dans la maçonnerie, le Cercle y a pourvu efficacement. Dès le début nous avons procuré gratuitement les visites des médecins et les médicaments nécessaires. Aujour-

d'lui nous avons une infirmerie bien installée, avec 12 lits mis gratuitement à la disposition de nos sociétaires malades; médecin, Chirurgien, garde malade, il est pourvu à tout - le Médecin ordinaire donne des consultations 2 fois par semaine au Cercle non seulement à nos ouvriers, mais encore aux pauvres du quartier.

Enfin, le cabaret (il faut bien le nommer) est de tous les ennemis de l'ouvrier, le plus dangereux, surtout les jours de paye, non seulement pour sa bourse, mais encore pour sa raison. Afin de le combattre efficacement nous réunissons tous nos efforts et notre savoir-faire. Le grand point est d'attirer les ouvriers au Cercle: ce jour là, quilles, billard, jeux, journaux, séances même avec rafraîchissements, rien n'est négligé; et encore il faut bien l'avouer, la victoire n'est pas toujours de notre côté. Inutile d'ajouter que le moyen des moyens est l'enseignement religieux, dont nous ne faisons pas montre, mais qui leur est donné régulièrement, avec la fréquentation des sacrements, et même les pratiques de piété en usage dans les paroisses de campagne. Ce mot vous paraîtra peut être extraordinaire, vous le saisirez mieux, si vous observez que nous tâchons à tout propos et à propos de tout de leur rappeler le village où ils doivent aller passer au moins 3 mois de l'année. Voilà pourquoi nous tenons singulièrement à ne changer en rien leurs habitudes d'enfance et à les maintenir dans les usages du pays. Telle est donc notre méthode, tels sont nos moyens d'action les plus usuels. Nos sociétaires viennent donc à nous: *Docendi, Precaturi, Curandi*, selon la devise du Cercle.

Résultats. — Mais les résultats, demanderez-vous, quels sont-ils?

A cela je réponds: nous avons vécu 10 ans au

milieu de difficultés inouïes qui durent encore, surtout dans les chantiers, où on appelle nos braves ouvriers, Jésuites, encerclés, etc, où on les pend parfois en effigie, d'où on les chasse lorsqu'ils sont reconnus comme sociétaires, souvent malgré nos Patrons. - C'est un premier résultat. Nous sommes chez nous, ayant pignon sur rue, ne devant rien ou à peu près rien à personne; nous sommes reconnus société d'utilité publique, autre résultat très-appréciable par le temps qui court. Nos classes ont été fréquentées cet hiver par 300 à 400 élèves sérieux. Nos concours ont été fort appréciés en Belgique l'an dernier et nous ont mérité une médaille d'argent. Nous espérons que nos travaux de l'année, exposés à la classe 66, Génie civil, seront également récompensés par le Jury français. Depuis 10 ans, plus de deux mille ouvriers ont passé dans nos rangs par séries de 2 à 300 (n'oublier pas qu'ils sont nomades); nous espérons que ce ne sera pas en vain. Ceux qui ont séjourné plus longtemps chez nous, ont certainement profité des leçons qu'ils ont reçues puisque nous comptons déjà parmi eux des Entrepreneurs, des Maîtres de chantiers, des Appareilleurs. C'est sur nos élèves que se fonde l'espoir d'avoir, à un moment donné, droit de chantier dans la Cité. Inutile d'ajouter que c'est parmi eux que nous recrutons nos meilleurs sociétaires. A ces résultats, ajouterai-je quelques enfants élevés par nos soins dont l'un est parvenu jusqu'au grand Séminaire; les malades soignés, etc.

Espérances. - Quand à nos Espérances, la première est de nous propager.

Vous remarquerez que par nos statuts, nous avons droit de former autant de Cercles que nous voudrons, car des habitudes nomades de nos clients qui suivent l'ouvrage en changent d'habitation comme de chantier. Il nous faut à Paris au moins 4 à 5 stations aux points extrêmes de la

grande cité. Si nos ressources nous le permettent nous nous installerons prochainement à Batignolles où l'on bâtit beaucoup, puis du côté de la Villette, enfin nous espérons revenir au Gros-Caillou. Ces points de repère nous sont d'ailleurs indiqués par le Concours que la proximité de nos maisons nous permettra d'espérer de nos confrères. Ces stations moins importantes comme installation que la rue des Chantiers, qui restera, à cause de l'infirmerie, le foyer principal, Ces stations, dis-je, raccourciront de beaucoup le chemin que nos clients disséminés dans Paris ont à parcourir pour venir à nous, en doubleront, quadrupleront même à un moment donné le bien qui se fait actuellement. - Tels sont nos projets qui se réaliseront en leur temps, s'il plaît à Dieu!

Mais comment trouverons-nous des ressources?

C'est bien là le plus sérieux obstacle à une marche rapide, en nous passons plus de temps à nous procurer des ressources qu'à faire l'œuvre proprement dite. Cependant ne nous plaignons pas: si nous n'avons plus rien en caisse, au moins nous n'avons pas de dettes. Cela tient à l'emploi de deux moyens, chez nous fort en honneur: le premier c'est d'économiser tout en faisant les choses convenablement; Jusqu'à présent nos dépenses annuelles n'ont jamais dépassé 4 à 5,000 francs. Le second moyen consiste à ne faire jamais une dépense petite ou grande sans avoir en caisse de quoi y faire face. C'est peut-être de la prudence humaine, mais avec cela on ne tente pas la Providence et surtout on ne se compromet pas, ce qui ne nous empêche pas d'avoir en la charité publique une immense confiance qui n'a jamais été déçue. Combien d'œuvres seraient plus prospères si elles avaient été fidèles à cette méthode.

Comment formuler nos desiderata? les voici en 2 mots.

1° Pourquoi les autres corporations ne seraient-elles

pas évangélisées comme celle des maçons ? Les Charpentiers, les Couvreurs, les Serruriers, etc., ont tous conservé leurs anciens usages. Rien seul a été exclu par la révolution ; pourquoi ne pas chercher à lui rendre la place d'honneur qu'il occupait dans ces corporations ?

2°. Pourquoi toutes nos œuvres de Jeunesse, Patronages, Cercles etc., n'auraient-elles pas un <u>Patronat professionnel</u> ? Le Patronat professionnel est à l'ordre du jour chez nos adversaires ; ne nous laissons pas devancer. Introduisons l'élément Chrétien dans le Chantier et l'atelier qui sont des foyers de propagande Anti-Chrétienne. Jetons dans cette armée de travailleurs, des soldats, des Sous-officiers, des Officiers Chrétiens, comme d'autres en introduisent dans les armées de terre et de mer, qui protègent l'intégrité du Territoire et l'honneur du nom Français. - Quelle belle moisson pour les Frères de St Vincent de Paul ! aidons-les à se multiplier ; plus heureux que le Prophète Isaïe, un jour nous pourrons dire : *Multiplicasti gentem et magnificasti lætitiam.*

Nécrologie.

Le Père Ferdinand Billon, décédé le 8 Avril 1875, au Collège Ste. Geneviève.

Lettre du R. P. du Lac à Monsieur Eudoxe Billon.

Monsieur,

Je sais votre profonde affection pour notre bien aimé et vénéré Père Ferdinand Billon, et je prie Dieu, depuis hier soir, qu'il vous console de la grande douleur qu'il vous envoie. Votre cher Frère est au ciel. Il a succombé hier jeudi, 8 avril, à 6 heures 2 minutes du soir, à une bronchite qui l'avait mis au lit le Samedi Saint, 27 Mars, à midi. Le chagrin de ses frères en religion et de ses élèves n'a d'égal que le sentiment d'édification qui remplit tous leurs cœurs. Le spectacle de sa mort a été le digne couronnement de celui qu'avait offert sa vie entière: piété tendre pour Notre Seigneur, la Sainte Vierge, St. Ignace, tous les Saints, conformité parfaite à la volonté du Bon Dieu, force de caractère, dévouement absolu aux âmes, charité pleine de cœur pour sa sœur et ses frères, telles sont les qualités que j'ai vu briller chez notre cher Père Ferdinand tous ces jours-ci et depuis bien des années. Avec quel amour il me parlait de vous tous, Samedi dernier surtout qui fut le premier jour où il commença de comprendre la gravité de son état! Et pourtant il ne voulait pas absolument d'abord que je misse au courant les siens de ce qui pouvait lui arriver, et, quand la fin devint menaçante, j'eus beaucoup de peine à me procurer

votre adresse qu'il m'était devenu impossible d'obtenir de lui ; de là un retard que je regrette vivement et dont j'ai besoin, Monsieur, de vous demander pardon.

Je vous dois maintenant le récit de ses derniers jours et c'est pour moi qui ai connu le P. Ferdinand depuis 25 ans, qui ai été son élève et son enfant spirituel à Brugelette, qui lui dois tant de reconnaissance pour les secours de tout genre et les grâces qu'il m'a valus, c'est pour moi devenu son Supérieur, une consolation d'avoir à lui rendre ce dernier devoir. Le Samedi Saint donc, je trouvai votre frère si pâle, si défait, que je lui dis de ne pas faire la classe et d'attendre le médecin dans sa chambre : homme de devoir avant tout, il obéit aussitôt en souriant, et c'était pour lui un vrai sacrifice, car, depuis tant d'années d'enseignement, il ne lui était arrivé, je crois, qu'une fois de manquer à ses classes pour cause de santé.

Le médecin ordonna un vomitif qui fit de suite beaucoup de bien, mais le lendemain, jour de Pâques, il trouva une bronchite déclarée, mêlée de plusieurs points pneumoniques. Les vésicatoires, quoique ne prenant qu'à moitié, réduisirent ceux-ci ; la bronchite au contraire se généralisa dans les deux poumons. Le Père ne souffrait pas, mais ne pouvait dormir, et il y avait alors agitation et malaise. On le veillait toutes les nuits : rien de plus facile à soigner que notre cher malade. Toujours content, souriant, très-affectueux, content de tout. Et cependant, dès le 4e jour, il prévit l'issue possible de sa maladie, et me demanda la promesse, que je lui fis et que je dus bientôt tenir, de ne pas lui dissimuler la gravité de son état, aussitôt qu'elle serait constatée. La nouvelle ne parut pas l'émouvoir, il était content d'aller recevoir sa couronne, et se rappelait avec joie et humilité tout ce qu'il avait fait pour Dieu. Une seule fois l'angoisse

de la mort le saisit : c'était durant la nuit du Samedi 3 avril au Dimanche 4. Je l'avais quitté vers 10 heures laissant près de lui deux de nos Pères. A 11 heures l'un d'eux vint me chercher de la part de votre frère, qui m'avait prié de m'appeler s'il souffrait davantage. J'arrivai, je le merciai de m'avoir fait venir : Oh, oui, Père Recteur, venez, oh, venez, je vais mourir, je m'en vais. Nous priâmes alors ensemble et n'obtînmes pas de suite le calme que nous demandions. Mais bientôt nous convînmes de commencer une neuvaine par l'intercession des Pères avec qui il avait été en prison sous la Commune, et surtout du Père Decondray qui était son pénitent. Il s'unit à moi, suivit les invocations que je faisais, et la paix, qui ne l'abandonna plus jamais, lui revint aussitôt. Ce fut cependant sa nuit la plus rude, et jusqu'à 5 heures du matin, il fallut plusieurs fois par quart d'heure, le changer de place et le soutenir. Pareille souffrance ne se renouvela plus. Le lendemain Dimanche 4 Avril à 2 heures de l'après-midi je lui portai le Saint Viatique et lui conférai le Sacrement d'Extrême-Onction qu'il désirait depuis deux jours, et nous commençâmes tous une neuvaine pour obtenir la guérison de notre cher Père. Chaque matin l'un de nous allait dire la Sainte Messe à l'autel des martyrs.

Il y eut des alternatives de mieux et de plus mal chaque jour ; le médecin, l'excellent docteur Moissenet, venait matin et soir ; un autre, demeurant dans la maison, le voyait souvent ; tous deux étaient d'avis de soutenir le malade, dont la constitution, usée par 25 ans de travail, donnait plus à craindre peut-être que l'affection elle-même qui venait de l'atteindre. Hier encore je dis au Père : Vous souvenez-vous qu'il y a trois semaines, en vous entendant tousser, je vous demandai si vous n'aviez pas la grippe ; et s'il ne faudrait pas

la soigner ; vous me répondites que vous saviez ce que c'était, qu'elle était finie et que vous ne sentiez plus rien. Ne sentiez-vous pas cependant un chatouillement continuel dans la poitrine, qui vous forçait à tousser ? Le Père me répondit : j'ai toussé toute ma vie tellement que j'y étais entièrement habitué, et je ne cherchais pas à analyser tout cela.

Mercredi, avant hier, il se trouva plus faible et me demanda de dire les prières des agonisants ; je le fis, il alternait avec moi, répétait tout ligne par ligne avec une grande piété et la foi la plus vive. Il dit à un autre Père : Savez-vous que dans 24 heures peut-être je serai au Ciel ; je verrai Notre Seigneur comme je vous vois, c'est de foi, cela ; je verrai la Très-Sainte Vierge aussi, en corps et en âme, cela est encore certain ; je la verrai comme une reine suivie de tous les Anges, allant saluer St Ignace et tous nos Saints ; St Joseph lui aussi, je crois, avec son corps, ce n'est pas aussi sûr, cependant il n'y a nulle part de reliques de lui, et je crois que je le verrai aussi avec son corps. Quel bonheur !

Aussitôt après l'Extrême-Onction il me tira par la manche et me dit : Je demande pardon et je pardonne à tous ceux qui ont pu m'offenser. Mourir dans l'enclos de St Ignace, quel bonheur ! les autres enclos de l'Eglise sont bons aussi, tous bons dans l'Eglise, mais dans l'enclos de St Ignace on est sûr d'aller au Ciel. Il avait aussi une grande et particulière dévotion à la Très-Sainte Vierge, toutes les fois que ce nom revenait dans les prières, son visage prenait une expression de joie, de confiance plus grande, il voulut avoir plusieurs images de Marie sur son lit, avec son chapelet, et s'assurait aussi que son scapulaire était suspendu à son cou. Avec cela le crucifix et le livre des Règles de la Compagnie de Jésus, et il me disait : j'ai tout ce qu'il me faut, je suis prêt à tout, couvert de toutes mes armes. Nous ne pensions pas cependant

qu'il s'agit encore du dernier combat, et j'espérais toujours pouvoir vous prévenir. Hier matin il y avait encore du mieux, puis la présence d'esprit du malade était si grande, et son appétit semblait croître. Hier à 2 heures il me dit: Voilà de nouveau que j'ai faim, je me suis arrêté, j'aurais trop mangé tout-à-l'heure. Une demi-heure après il se crut guéri par le Père Ducondray, et, comme la veille on l'avait levé et assis dans son fauteuil une demi-heure, et que je craignais qu'une seconde expérience n'amenât plus de fatigue, je lui répondis: Peut-être Dieu vous a-t-il envoyé la guérison, mais nous attendrons le médecin pour la constater. - Oh, oui, me dit-il. Or vers trois heures le Père se trouva beaucoup plus mal et me demanda les prières des agonisants et peu après l'indulgence plénière in *articulo mortis* avec l'absolution. Il baissa alors, mais lentement, et le médecin pensait qu'il n'y avait pas de péril immédiat. A 5 heures 40 minutes une lettre arriva de l'école polytechnique, comme il en venait souvent, demandant de ses nouvelles; je le lui dis, et lui lus la réponse que j'écrivais près de son lit, envoyant sa bénédiction à ses chers enfants de l'école. A ce moment, il était alors 6 heures moins dix, comme si ce mot d'école polytechnique eut remué en son esprit tout un monde de souvenirs nouveaux et différents, car depuis dix jours nous ne lui en avions pas du tout entendu parler, le Père entra subitement en délire pour la première fois; et durant 5 minutes, celles qui précédèrent immédiatement sa mort, comme si ce bon et vaillant soldat avait voulu reprendre ses anciennes armes pour mourir avec elles, il développa avec ardeur une démonstration de mathématiques. Je lui dis enfin: Mon Père, prononcez avec moi le nom de Jésus, je vais vous absoudre. Il m'entendit et me comprit, car il s'arrêta de suite. Puis il fit deux grandes respirations à long intervalle l'une de l'autre, redressa avec une très grande majesté sa tête qui était-

inclinée, et la plaça très-haute, un peu tournée à droite, dans la situation où la mort l'a fixée et où je la vois encore, tandis que je vous écris, fit encore un grand soupir, et se trouva, nous l'espérons, transporté au milieu des Saints, auprès du Bon Dieu. *Fiant novissima nostra illorum similia!* Cette perte est pour nous cruelle; la mort de votre cher Frère, Monsieur, crée un vide immense ici, et nos cœurs ne s'en consoleront pas vite. Il était de la première année de la fondation de la maison, y avait travaillé 18 ans: sur tous les points du pays ses élèves ingénieurs des mines, des ponts et chaussées, des Constructions navales, Officiers d'artillerie et du génie témoignent des services qu'il a rendus à son pays, et plus encore du bien qu'il a fait à leurs âmes et du dévouement avec lequel il savait former de vrais chrétiens et de vrais français.

La terre n'a pas de récompense pour payer ces mérites, mais le Ciel en a et votre frère le sait. Témoignons-lui du moins notre reconnaissance, nous qui les avons appréciés, par nos prières et notre admiration. Ne peut-on pas lui appliquer à juste titre cette parole qu'il disait avant-hier de Mr le Comte Albert de Mun, le Capitaine de cuirassiers, le fondateur et l'orateur des Cercles d'ouvriers dont il admirait le talent et le zèle. Mr de Mun ayant demandé à être béni par lui, le P. Ferdinand lui plaça la main sur la tête, le bénit en prononçant toutes les paroles et me dit ensuite: *Est vir de semine eorum per quos facta est salus Israel.* que cela est aussi vrai de lui-même! Je félicite et je remercie donc votre famille, Monsieur, vos frères et sœur, et neveux et nièces, et vous-même du véritable bonheur que Dieu vous a fait en vous donnant un tel parent, et du bien qu'il a fait et qu'il fera loin de vous, mais dont l'honneur et la joie sont un héritage qui vous revient.

Un jésuite qui meurt ne laisse de rère lui que

ses bonnes œuvres.. Je garderai jusqu'à ce que j'ai de vos nouvelles, Monsieur, le crucifix, le chapelet et le bréviaire en 4 volumes que votre cher frère a eus à son usage depuis 25 ans.

Veuillez agréer, Monsieur, pour vous et les vôtres, avec le profond témoignage de notre sincère sympathie, l'expression de mon religieux dévouement en Notre Seigneur.

du Lac. s.j.

Lettre de Monsieur Eudoxe Pillon au R. P. du Lac.

Pest, 25 Août 1875.

Très-révérend Père Recteur.

Lorsque le 2 Août dernier j'implorais vos ferventes prières pour mon fils mourant, j'étais au plus grand désespoir. Mon fils aîné atteint subitement d'une inflammation du cerveau, venait d'être condamné par les meilleurs médecins de Pest. En proie à la plus vive douleur, en voyant déjà ce cher petit ange expirer dans mes bras, l'idée que mon vénéré frère Ferdinand m'obtiendrait sa guérison traversa subitement mon esprit, j'implorais aussitôt par le télégraphe les saintes prières de tous les excellents Pères, ses anciens amis, en le priant instamment, lui dans le Ciel, d'obtenir la guérison de mon fils chéri, son cher petit neveu, je montrai à ce pauvre enfant en délire le chapelet de son vénéré oncle, il le saisit aussitôt avec un sourire d'ange, en le serrant dans ses petites mains il le baisa plusieurs fois, en durant 2 jours, il le garda jour et nuit convulsivement pressé dans ses

mains brûlantes. Son pouls donnait alors 170 pulsations en une minute. Lorsque le lendemain, les médecins, qui avaient cru que mon fils ne passerait pas la nuit, examinèrent le pauvre petit malade, ils dirent tout étonnés : mais c'est vraiment surprenant! quelle heureuse et imprévue tournure la maladie a prise ..... Mon cher enfant était sauvé!

Dès le lendemain, il était hors de danger, et aujourd'hui il peut déjà aller seul dans le jardin, et son intelligence, vraiment surprenante pour son âge, n'a nullement souffert. Les médecins me disent que dans cette cruelle maladie une guérison si complète est un cas excessivement rare et tout exceptionnel.

Je remercie du fond du cœur les Révérends Pères de leurs saintes prières, et rends, avec vous tous, mille grâces au bon Dieu d'avoir donné en mon frère un saint de plus dans le Ciel à votre vénérée Compagnie.

Me recommandant bien vivement avec toute ma famille à vos ferventes prières, et vous remerciant tout particulièrement de m'avoir donné ce saint Chapelet, je me dis pour toujours, Mon très-révérend Père,

Votre très humble et tout dévoué.

Eudoxe Billon.

Le Frère Mareau, novice scolastique, décédé à Angers le 23 Août 1878.

Au mois d'octobre 1877, le Frère Mareau eut à subir une épreuve bien cruelle. Il revenait de promenade, tranquille et gai, comme d'ordinaire. Une dépêche l'avait devancé au Noviciat: sa mère se mourait. Il partit sans retard, pour trouver, hélas! la famille en deuil. L'émotion fut si vive, qu'elle détermina un vomissement de sang abondant. C'était plus qu'un accident; c'était le symptôme de l'inexorable maladie qui devait l'enlever. La poitrine était attaquée. Dieu seul pouvait opérer la guérison: mais Dieu voulait faire mieux. Le bon Frère s'affaiblit progressivement, malgré les soins les plus assidus. En vain alla-t-il, au mois de Mai, passer plusieurs semaines, à quelques lieues d'Angers, au sein d'une famille amie. La maladie poursuivait son œuvre de destruction.

Quoiqu'il fût parfaitement résigné à la volonté de Dieu, le Frère manifestait, de temps à autre, un peu d'aigreur. Il acceptait le sacrifice suprême, ceux de tous les instants, petits sans doute, mais continus, semblaient lui peser parfois. Vers la fin de Juin, le P. Maître lui en fit la remarque. Trouvant dans son cœur le secret d'être docile, malgré l'amertume de la souffrance, le bon frère conserva dès lors une douceur inaltérable. Le changement est prodigieux, disait plus tard le Frère infirmier. C'est un vrai miracle. Depuis un mois et demi il est toujours content, toujours souriant. Un jour où il était encore plus expansif que de coutume le malade racontait avec non moins d'humilité que de simplicité comment s'était opérée cette transformation. "Il y eut un moment où je n'étais pas bien pour les frères, je les recevais mal. Mais, vous savez, je ne m'en apercevais pas. Le Père Maître me l'a dit. Quel

bienfait dans la Compagnie d'être averti de ses défauts ; depuis j'ai tâché d'être mieux". Et de fait, il avait merveilleusement réussi. C'était spectacle ravissant de voir le petit novice s'en aller ainsi, jeune, souriant, plein d'une tendre affection pour le bon Dieu et la Sainte Vierge. Il croyait, ce semble, n'avoir à faire qu'un dernier changement de chambre pour se trouver logé avec St Stanislas, St Louis de Gonzague et le Bienheureux Berchmans.

On était heureux de visiter le cher malade ; il savait reconnaître le moindre service, en témoigner toute sa gratitude. Pour éviter le plus petit dérangement, surtout à ceux qui n'étaient pas chargés de le soigner, il voulait tout faire par lui-même, préférait s'imposer quelques sacrifices, parfois assez pénibles, plutôt que de déranger ses visiteurs. Quand il croyait distinguer certaines marques de fatigue dans le Frère qui restait près de lui, il tenait absolument à lui procurer quelque soulagement. Il était touché, souvent jusqu'aux larmes, de l'intérêt qu'on lui portait, des prières qu'on faisait pour lui, et il promettait de récompenser chacun quand il serait au Ciel. Il savait oublier ses souffrances pour remercier par un aimable sourire. - Sa gratitude s'exprimait plus vive encore, et même quelquefois par des larmes de bonheur quand il parlait de la tendresse de la Compagnie et il se plaisait à raconter jusqu'au moindre détail des soins dont il avait été l'objet. - Le malade dut bientôt recevoir l'annonce de son prochain départ pour le Ciel. Il disait à un frère, en cette occasion: Si vous saviez comment le P. Maître m'a préparé à la mort! il me l'a si doucement annoncée, que je n'ai ressenti aucune impression de tristesse ; il me parlait du Ciel, des [illegible] je croyais déjà être en paradis. Et cependant, la séparation est dure, quand on se sent ainsi entouré. Comme les [illegible] nous aiment dans la Compagnie! Le P. Maître

me fortifiait, et lui-même cependant ne pouvait s'empêcher d'être ému à la pensée de me voir partir. Il y avait des larmes dans ses yeux. Ah ! que nous sommes véritablement les enfants de nos Supérieurs. Que nous savons peu comme ils nous aiment !

Dès lors, le Frère ne songea plus qu'à se préparer à bien mourir : il ne parlait que du Ciel. Il offrit le sacrifice de sa vie, et priait souvent pour qu'un ou deux de ses jeunes frères vinssent prendre sa place dans la Compagnie. Il semblait se reposer dans l'idée de la mort. Un jour, il constatait sa maigreur : Eh bien ! après tout, dit-il, les vers auront là-bas moins de pâture. — Ne parlez pas ainsi, mon bon frère, dit celui qui le soignait. — N'est-ce donc pas la vérité ? répliqua-t-il. — Priez, disait-il à un Frère, pour que je parte le plus tôt possible. Et cependant le malade ne refusait pas la souffrance. A un frère qui lui promettait de prier pour voir diminuer ses douleurs : Non, disait-il, ne priez pas à cette intention ; la souffrance est un présent que je veux offrir au bon Dieu. — L'idée de la mort n'avait pour lui rien d'effrayant. Par delà le tombeau, le frère entrevoyait les splendeurs du Ciel, et surtout Marie, sa Mère bien-aimée. Voir Marie, c'était son plus cher désir ; prononcer ce nom béni, son plus doux bonheur : Oh ! oui, j'irai au Ciel, s'écriait-il ; Marie est ma mère, et une mère pourrait-elle délaisser son Enfant ? — Le P. Maître annonça une grande joie. Ce devait être comme l'avant-goût du Paradis. Le Frère allait prononcer ses vœux le 15 Août : O mon Père, disait-il, quand je pense que je vais faire mes vœux, me lier sans réserve à la Compagnie que j'aime tant, quand je pense que bientôt je verrai la Ste Vierge, je ne puis m'empêcher de pleurer. C'est trop ; oui, Dieu est trop bon pour moi. O mon Père, je ne puis vous exprimer ma joie : mon cœur en déborde. Que la Compagnie est bonne ! Comment la remercier ?

Dire avec quels transports le Frère reçut son crucifix des

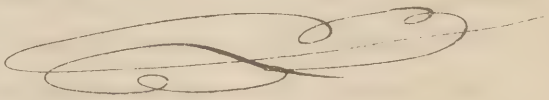
voeux serait chose impossible :-n'est-ce pas qu'il est beau mon Crucifix, répétait-il sans cesse à un frère. — Oui, il est très bien, répondait-on. — Oh ! il est mieux que bien : il est très beau. — Et le tenant entre ses mains, il ne se lassait pas de le contempler. Quel beau jour, ajoutait-il, si vous saviez comme le P. Maître a été bon ! — Le lendemain, le médecin vint, et lui demanda de ses nouvelles : C'est toujours la même chose, Mr le Docteur. Hier soir cependant, j'ai été plus agité. C'est que, voyez-vous j'ai eu une grande émotion dans la journée. — quoi donc ? — Et lui alors, de conter sa joie comme un petit enfant. — Oh ! dit le docteur en souriant, ce ne sont pas de ces émotions qui font mal à la santé. -Non, docteur, non, et puis, voyez-vous, maintenant je puis mourir. — Voyons, voyons, nous n'en sommes pas encore là. — Mais si, docteur, je le sais bien. Ce n'est pas pénible, allez, de mourir, pour un religieux, avec son crucifix. Le docteur sortit. Alors le bon Frère dit : On peut bien, n'est-ce pas ? laisser paraître ses sentiments devant les gens du monde. Ils peuvent bien savoir que pour un religieux ce n'est pas dur de mourir. Cela ne peut leur faire que du bien. — On allait voir ce cher Frère comme on serait allé jouir d'un spectacle qui promet les joies les plus douces. C'était le mot du P. Socius : Quand je veux me mettre en consolation, je vais voir le F. Hareau. Le R. P. Provincial, le P. de Kersabiec demeurèrent ravis de cette expression vraiment céleste, de ce rayonnement d'un bonheur surhumain qui transformait la figure amaigrie du frère. A chaque nouveau visiteur, le malade répétait qu'il recevait la mort comme un bonheur. En ces instants où, plus que jamais, la bouche parle de l'abondance du coeur, il n'abordait que des sujets édifiants. Il faut que les malades édifient ceux qui viennent les voir, disait-il ; c'est dans notre règle. — Nous étions à la maison de campagne, et notre séjour s'y prolongea plus que d'ordinaire. On priait les frères qui étaient députés auprès du malade de lui

transmettre mille recommandations ; car on le sentait tout près de Dieu, et chacun voulait le charger d'un message pour le Ciel. - Le Frère avait sollicité une grâce : mourir le 15 Août. Comme Stanislas, il pensait que ce jour là le ciel, pour fêter sa Reine, revêt une nouvelle splendeur. Marie sembla ne pas entendre la prière, c'était pour l'exaucer plus pleinement ; l'attente dura 8 jours encore. Marie voulait embellir la couronne de son enfant... Ces derniers jours furent empreints d'un charme céleste. L'esprit du Frère perdant de sa lucidité, se revêtait en échange de je ne sais quelle grâce naïve : on eut dit l'aimable ingénuité d'un enfant, mais d'un enfant qui, après avoir vécu dans le Paradis, ne se lasse pas d'en redire les merveilles : - Avez-vous vu St Stanislas ? demandait le P. Socius ? - Oh ! certainement, et puis je lui ai parlé ! Il était bien aimable : il m'a dit : Courage et Confiance ! - Et l'Enfant Jésus ? - Oh ! bien sûr que j'ai vu l'Enfant Jésus : mais, voyez-vous, mon Père, il ne m'a pas dit grand'chose. - Et la Ste Vierge ? - J'ai parlé aussi à la Ste Vierge : mais elle n'est pas contente des novices, ils ne sont pas assez fervents. - Ainsi adoucissait-ainsi les souffrances du malade : car la souffrance était bien vive. Depuis plus d'un mois et demi, le Frère était cloué sur son lit. De larges plaies s'étaient formées, et néanmoins on eût dit qu'il restait insensible : sa joyeuse sérénité ne se démentit pas un instant, et le suivit jusque dans les bras de la mort.

Le 22 Août, vers 3 heures du soir, le Frère reçut le St Viatique. Il ne parla pas beaucoup. Mais lorsque le Père Maître contraint de retourner à la maison de campagne, fut sur le point de partir, le Frère, pour adieu suprême, lui laissa un sourire comme jamais il n'en avait adressé : il y avait là quelque chose d'angélique. L'agonie commença bientôt, mais sans avoir rien de pénible. La figure du malade semblait cependant contractée par la souffrance. Vers 11 heures du

soir, le P. Socius s'approche : et voici que les traits du mourant s'illuminent de nouveau, et un sourire y brilla encore, plein de la même suavité.

La dernière heure de l'octave de l'Assomption avait sonné, rien ne devait plus retarder la délivrance. Sans trouble et sans effort, le Frère remit son âme candide à Dieu.



Le Frère de Montigny, novice scolastique, décédé à Angers le 20 Août 1878

Le Frère Etienne de Montigny entra au noviciat le 12 Novembre 1876 ; il était âgé de 32 ans. Il avait longtemps fait admirer dans le monde les dons les plus brillants de l'esprit comme les qualités du cœur les plus séduisantes.

Il avait fait une partie de ses études au collège de Poitiers ; à peine les eut-il terminées qu'il alla chercher dans de lointaines régions un aliment à son activité et à son ardeur débordante. Hardi chasseur, voyageur audacieux, il parcourut mille contrées diverses. Les glaces de la Scandinavie, comme les déserts brûlants de l'Afrique, furent le théâtre de ses exploits. Son dernier voyage fut pour la Terre Sainte ; il dirigeait la caravane et ses compagnons n'oublieront jamais son entrain plein d'initiative, son dévouement, et le charme de ses relations.

En 1870 sonna l'heure du péril. Comment l'intrépide voyageur eût-il pu ne pas répondre à l'appel de la patrie ? Il offrit généreusement le sacrifice de sa vie : ce fut-là, il le [illegible], le premier germe de sa vocation religieuse. Engagé dans le 3e lanciers, il prit part à la Campagne de

l'on ch combattit jusqu'au dernier instant de la guerre. Chefs ch soldats l'apprécièrent bien vite : son sang-froid imperturbable braval comme en se jouant tous les dangers. Il fallut une Providence toute spéciale pour le préserver de la mort à laquelle l'exposa cent fois son bouillant courage.

Cependant allait commencer pour le Novice une vie toute nouvelle. Le calme, le silence, le recueillement, au lieu de l'agitation, du mouvement, du tumulte ; l'obéissance la plus entière, au lieu de la plus entière liberté ; la pauvreté, l'humilité religieuse, au lieu de l'opulence ch de la grandeur. La transition était brusque. Il fallait redevenir petit enfant, mais petit enfant du bon Dieu ; ch le bon Dieu rendait délicieux le sacrifice que les hommes jugent si pénible. Le frère nous dira lui-même ce qu'il pensait de la vie religieuse : Non, il n'y a pas eu pour moi de sacrifice, ou du moins la grâce a été si abondante qu'il n'y a pas de mérite de ma part. Les plaisirs du monde ... ah! qu'ils sont méprisables ! Que m'en reste-t-il ? Rien, absolument rien, que le regret de les avoir goûtés. Si l'on connaissait le bonheur de la vie religieuse, chacun voudrait se faire novice.

Il consacra donc sa généreuse activité à l'acquisition des vertus religieuses. Les qualités de son riche naturel, loin de rien perdre de leur brillante vivacité, acquirent un nouveau charme. Ceux qui ont eu le bonheur de vivre avec lui, n'oublieront jamais cette joie franche ch cordiale, cette conversation piquante, animée, cet entrain tout chevaleresque, ces manières simples ch distinguées qui, de prime abord, ravissaient ch l'esprit ch le cœur. — Le noviciat offre des emplois pénibles à la nature ; le frère en remplit avec joie les plus humbles. S'il parle de ce qu'il était dans le monde, c'est toujours avec cet air de parfaite liberté qui montre bien le peu de cas qu'il fait de toute grandeur humaine. On conçoit

qu'il avait l'âme trop haut placée pour s'abaisser jusqu'à la vanité. – Le pieux novice avait trouvé dans la Compagnie la complète satisfaction de l'esprit et du cœur. Tout le ravissait d'admiration : la Compagnie, disait-il, c'est l'arche au milieu du déluge : Heureux Noé et sa famille ! Malheur à celui qui fera comme le corbeau de l'arche ! Je remercie vraiment Dieu de ne pas m'envoyer trop de consolations dans l'oraison ; autrement, je ne pourrais supporter mon bonheur. Il disait après un voyage à Paris que des affaires de famille nécessitèrent dans sa seconde année de noviciat : C'est à dessein, que Dieu nous cache le bien accompli par nos Pères au milieu du monde. Je viens de le constater de visu, et j'en suis ravi. Si tous les novices le connaissaient, ils n'auraient plus aucun mérite à faire les petits sacrifices qui s'imposent à eux, et toute leur étude devrait consister à réprimer l'impatience naturelle qu'ils sentiraient de mêler leur voix à ce concert, de s'élancer dans cette arène où l'on combat et où l'on triomphe si ardemment, si généreusement et si simplement.

Le Frère de Montigny jouissait d'une vigoureuse santé. Les fatigues de longues et aventureuses pérégrinations, les différences de climat, de nourriture, d'usages, il avait tout supporté, et rien ne faisait prévoir qu'il dût être, entre ses frères du noviciat, le premier frappé par la mort. – Cependant vers la fin de Juillet, il éprouva une légère indisposition. Habitué à se soigner lui-même, il prit avec permission certains remèdes, et crut que tout allait bientôt disparaître. Le jour de St. Ignace, quoiqu'il fût travaillé par une fièvre assez forte, il voulut suivre les divers exercices de la Communauté : on ne pensa pas qu'il y eût alors le moindre péril, et il en était persuadé lui même. – Le 1er Août commencèrent les vacances du Noviciat. Le Cher Frère les avait remplies, l'année précédente, d'un charme des plus nouveaux et des plus attrayants. Ne pas le

voir arriver dès ce premier jour, était pour lui, pour nous plus encore, un grand sacrifice : La Ste Vierge, disait-il, m'a envoyé pour quelques jours de cabinet noir ; mais j'espère que bientôt ce sera fini. - Et à l'une des premières récréations le R.P. Maître nous disait : le Frère de Montigny sera bientôt remis : il était menacé d'une fluxion de poitrine : grâce à sa robuste constitution il en sera préservé, et dans quelques jours, nous pourrons le voir. Déjà cependant le malade éprouvait de vives douleurs ; il s'adressait ainsi à un Père : Oh ! oui, je souffre, je suis comme anéanti, mais voilà bien ce qu'il me faut ! souffrir ! moi qui ai tant à expier ; toutefois, dites un Ave Maria pour que la Sainte Vierge ne me laisse pas ici pendant toutes les vacances. Elle m'a toujours délivré des dangers où je me suis trouvé et j'espère qu'elle me tirera de ce mauvais pas. - Ce fut le 3 Août au matin que le médecin déclara la fluxion de poitrine ; le frère fut assez ému, mais il réagit avec vigueur pour accepter joyeusement l'épreuve. Quel bonheur, s'écriait-il, d'avoir à souffrir quelque chose pour Notre Seigneur ! C'est St Ignace qui m'envoie cela : cela m'est arrivé le jour de sa fête. Une certaine inquiétude revenait de temps à autre. Au fond, il était effrayé de ce mot de fluxion de poitrine, si subitement lancé. On voyait la lutte intérieure contre l'impression de la nature. Sa conversation rendait les mouvements successifs de son âme. Il travaillait à se convaincre lui-même pour accepter joyeusement la volonté de Dieu : il y réussit.

Quelques jours plus tard, le R.P. Provincial et le Père de Kersabiec passèrent par Angers. Voici quelques passages d'une lettre écrite par le P. Socius à Madame de Montigny presque aussitôt après la terrible épreuve : "la première fois que j'allai voir le malade, il était en parfaite connaissance ; le mieux était réel, il le constatait lui-même ; nous parlâmes assez longtemps ensemble, parcourant les noms de tous ceux qu'il aimait. - Surtout, dit-il, faites savoir à ma mère et à ma sœur que je suis

très-content, très-soumis à la volonté de Dieu. Mon âme est dans la paix. Si vous saviez quelles grandes grâces j'ai obtenues pendant cette maladie par l'intercession de la Ste Vierge! Avez-vous du temps, Mon Père, je voudrais vous dire tout cela.... j'en aurais tant à vous dire. — Voyant que ce cher malade s'animait beaucoup, je lui répondis que je reviendrais: je craignais de le fatiguer; j'espérais que plus tard nous causerions plus tranquillement. Je regrette maintenant de ne l'avoir pas laissé poursuivre ses pieuses confidences. — Le Mardi 13, me trouvant de nouveau près de ce bon Frère; Oh! mon Père, me dit-il, avec plus d'énergie et d'émotion que de coutume, j'ai quelque chose à vous confier. — Le F. Infirmier se retira. — Mon R. Père, je vous en conjure, me dit le F. Etienne, qu'on ne perde pas de temps, et qu'on me fasse recevoir l'Extrême-Onction. — Je fus stupéfait. — Comment, mon cher Frère, répliquai-je; les médecins vous trouvent beaucoup mieux et vous parlez de recevoir les Sacrements? — Mon Père, dit-il, en insistant davantage, croyez-moi: je ne suis plus un enfant, je sais que je n'en ai plus que pour 3 ou 4 jours ou peu davantage: puis portant la main sur son cœur: Je sens ici l'appel de la mort; depuis 3 jours la Très-Sainte Vierge m'attire à elle, et je ne m'en relèverai pas. Je vous en conjure, obtenez du R. P. Provincial que je fasse mes vœux; parlez au Père Maître; oui, que je fasse mes vœux avant de mourir. Songez quelle peine ce serait pour moi si je n'avais pas consommé mon sacrifice. — Quelques instants après, il continua: ne faudrait-il pas avertir ma mère? ma pauvre mère, c'est elle qui sera à plaindre... mais, mon Père, je ne crains pas non plus pour elle: ma mort sera très-profitable à son âme: ce sacrifice lui vaudra de grandes grâces.... Puis le malade demanda si son frère était averti: cela presse, dit-il; du reste, mon R. Père, sachez-le bien, malgré la grande affection que j'ai pour tous les miens, je ne désire pas les voir pour moi; je ne veux de ce côté aucune

satisfaction, je ne désire qu'une chose : faire la volonté du bon Dieu ; tout ce que les Supérieurs décideront sera le mieux. Je suis dans la paix, dans la joie. Si l'on juge que mon frère puisse retirer quelque fruit pour son âme en me voyant mourir, qu'on le fasse venir.

Le mercredi 14 Août, j'allai le voir plusieurs fois, il était en délire, mais en me reconnaissant, 2 fois il recouvra la lucidité de son esprit. Vers 8 heures et demie du soir, je m'approchai de son lit, et lui dis un mot de la Fête de l'Assomption, que nous célébrions le lendemain, et de St Stanislas Kostka patron de nos novices, décédé à pareil jour. Le F. Etienne revint à la connaissance, et répéta avec une grande effusion de cœur : Oui, vraiment, je suis bien heureux ; j'offre mon sacrifice par la très-Sainte Vierge..... elle m'a obtenu tant de grâces ! !

Le R.P. Provincial et le Père de Kersabiec durent quitter Angers dans la soirée du 15 Août. Le Frère était déjà gravement atteint. Les médecins d'abord rassurés, en voyant la poitrine si fortement constituée, constatèrent des symptômes de fièvre muqueuse, puis décidément la fièvre typhoïde. — Dans la nuit du 15 au 16, le malade fut très-agité. Dès lors le délire ne le quitta qu'à de rares et courts intervalles. Quand il jouissait de sa pleine connaissance, il aimait à parler de sa fin prochaine. Un de ceux qui le soignait lui ayant donné un peu de bouillon et quelques gouttes de vin : ne me donnez plus de choses fortifiantes, dit-il ; je suis prêt, je veux mourir. Puis d'un accent pénétré : Oh ! mon Père, priez pour que je meure ! obtenez-moi cela... j'aime mieux mourir que de vivre. — Le Père lui reprocha de vouloir ainsi s'arracher à tant d'affections et lui répéta que la volonté de Dieu doit être cherchée avant tout et par dessus tout. Oh ! oui, s'écria-t-il, que sa volonté se fasse ! que la volonté de la Très-Sainte Vierge, mère de mon Sauveur, se fasse aussi !

Le mal faisait de rapides progrès. La nuit du Vendredi 16

au Samedi fut extrêmement laborieuse. Le bon frère eut des crises qui firent craindre pour sa vie, et qui déterminèrent le Père Socius à lui administrer l'Extrême-Onction.

Monsieur le baron de Montigny, frère du malade, arriva en toute hâte le Samedi matin 17. Le F. Etienne le reconnut dans un moment de calme et put répondre par signe à quelques questions. Le même jour, le R.P. Maître vint selon sa coutume, de la maison de campagne où nous étions restés. Il trouva le malade moins agité que d'ordinaire. Il fallait profiter de cet instant: Ne voudriez-vous pas, lui dit le P. Maître faire maintenant vos vœux de dévotion? C'était depuis longtemps votre désir. Le moment est venu de le réaliser: qu'en dites-vous? - O mon Père, s'écria le Bienheureux novice, mes vœux, mes vœux; c'est comme l'annonce de ma première Communion et de ma Confirmation. — Aussitôt, un autel est dressé dans la petite cellule, Notre Seigneur ne tarde pas à venir y reposer. Déjà le ciboire est ouvert, et le F. de Montigny commence d'une voix vibrante: *Ego Stephanus* ..... mes autres noms, Norbert, demande-t-il à son frère, quels sont mes autres noms? — Mais il n'est pas nécessaire de les dire tous! - Mais si! je veux tous les mettre! Il continue avec élan les premières lignes. Arrivé au mot *voveo*, il s'arrête, il semble paralysé par un ennemi invisible à tout autre qu'à lui. Ah! Satanas, j'avais bien prévu qu'il ne me laisserait pas faire mes vœux! Et il retombe comme désespéré. Tout doucement le P. Maître relève son courage; on asperge le lit d'eau bénite; on revêt le malade d'un scapulaire plein de puissance contre le démon. Alors faisant un suprême effort, le Frère recommence la formule, et cette fois la prononce tout entière et sans trouble jusqu'au dernier mot. Et bientôt Jésus vient, par sa présence consoler le cœur qui s'est si généreusement consacré à lui.

La journée du Dimanche n'apporta aucun chan-

gement notable. Le P. Maître voulut encore une fois donner la Communion au malade. Il y avait bien des difficultés qu'une excessive prudence aurait pu croire insurmontables. La confiance en la Ste Vierge triompha de tout, et le Frère communia avec la même facilité que s'il eut été en parfaite santé! - Dès lors, il n'entendit plus rien des choses de la terre; seuls, les noms du Ciel, celui de la Ste Vierge en particulier, avaient le privilège d'aller jusqu'à son cœur: ils devaient le consoler et le fortifier à ces derniers instants.

Toute la nuit du Dimanche au Lundi, le malade resta entre la vie et la mort. Le lundi 19, vers 2 heures commença l'agonie. Elle fut longue et pénible; le Frère entendait-il les paroles qu'on lui adressait? On le croirait volontiers, à l'attitude calme et recueillie qu'il gardait malgré ses souffrances. Son regard se portait avec bonheur sur une image de Notre Dame de la Délivrance, pieux souvenir qui avait marqué une des grandes étapes de sa vocation. Monsieur Norbert de Montigny connaissait sans doute cette mémorable circonstance; car il tint pendant plus de 2 heures l'image chérie sous les yeux de son frère.

Parfois aussi, le malade contemplait le Sauveur crucifié, parfois il prenait convulsivement son chapelet qu'on lui faisait glisser entre les doigts.

Ainsi entouré de la plus tendre et de la plus délicate affection, entre les bras de Jésus et de Marie, et dans la Compagnie qu'il aimait tant, il rendit le dernier soupir vers 7 heures et demie du soir. C'était dans l'Octave de l'Assomption, à l'heure où déjà l'Eglise célébrait le nom de St Bernard, le dévot serviteur de Marie.

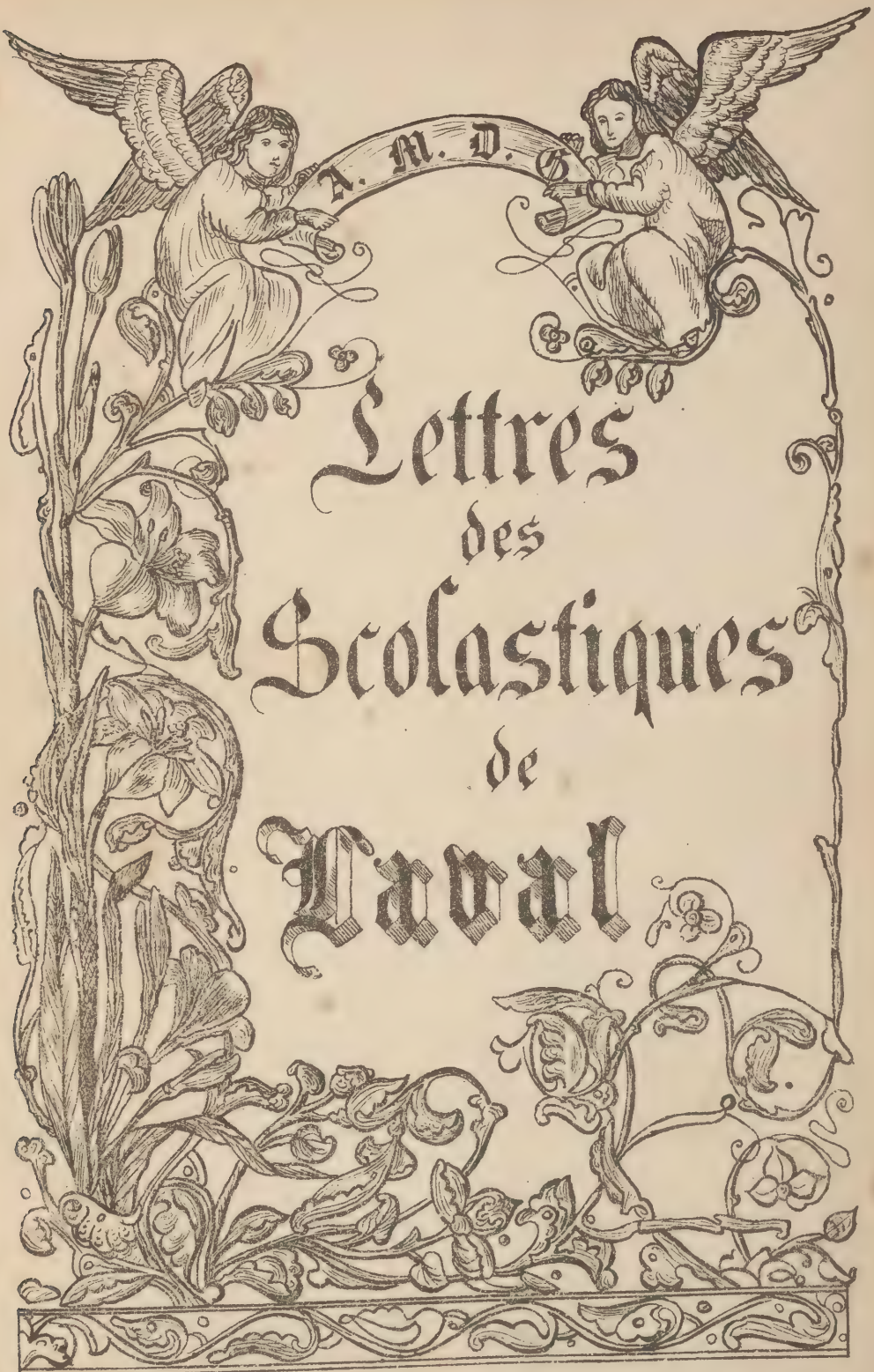
Table des Matières.

Pages.

Chine. — Tché-li Oriental. — Lettre du P. de Becquevort au R. P. Provincial. 1.
——— Zi-Ka-Wei. — Extraits d'une lettre du P. Bobet au P. de Monfort. ... 8.
——— Tsang-sen. — Lettre du P. Colombel au P. Lauras ..... 11.
——— Zi-Ka-Wei. — Extraits d'une lettre du P. Torel ..... 33.
Portugal. — Extraits d'une lettre du P. Le Thiec à un novice d'Angers .... 35.
Pologne. — Le Pèlerinage de Staraviès. Lettre du P. Vivier ..... 38.
——— Visite de l'Archiduc Charles-Louis à Tarnopol. Lettre du P. Vivier. 62.
Australie. Extrait d'une lettre du P. Watson, du Collège de Melbourne. 66.
——— Extrait de la Gazette du Collège de St. Patrice, à Melbourne .... 70.
Paris. Cercle des ouvriers maçons et tailleurs de pierre (Extrait du rapport lu au Congrès de Chartres en 1878) ..... 74.

Nécrologie.

Le P. Ferdinand Billot, décédé le 8 Avril 1875, au Collège Ste Geneviève. Lettre du R. P. du Lac à Monsieur Ludoxe Billot ... 87.
Lettre de Monsieur Ludoxe Billot au R. P. du Lac ..... 93.
Le F. Hareau, novice scolastique, décédé à Angers le 23 Août 1878. 95.
Le F. de Montigny, novice scolastique décédé à Angers le 20 Août 1878... 100.
Table des Matières ..... 109.



Lettres des Scolastiques de Laval

1879

A.M.D.G.

Les Scolastiques de Laval

aux Pères et Frères de.....

Nos R.R. Pères et nos T. Ch. Frères.

P.C.

Chine. – Kiang-Nai.

Funérailles de Monseigneur Languillat.

Extraits d'une lettre du P. Ravary.

..... Au mois de Novembre dernier, la Mission du Kiang-nan perdait son digne et vénéré Pasteur, Monseigneur Languillat, l'un des plus zélés et laborieux Apôtres que la France ait données à la Chine de nos jours. 37 années de labeurs en pays infidèles, et 22 années d'épiscopat, ont rendu sans nul doute bien agréable aux yeux des Anges et des hommes le bien aimé Pontife qui, par sa vertu et son dévouement a conquis depuis longues années l'estime et l'amour des Missionnaires et des Chrétiens. Ce fut le 30 Novembre, vers 5 heures de l'après midi, que Monseigneur Languillat

s'endormit sans agonie du sommeil des justes.

Le 1er décembre, lendemain de sa mort, nombre de nos Pères et de nos chrétiens, se rencontrèrent à notre petit collège de Zi-Ka-Wei, à 8 Kilomètres S.O. de Shang-hai, pour la messe solennelle de Requiem, chantée par le R.P. Supérieur de la Mission. Toutefois la grande cérémonie, où étaient invités les Administrateurs des Chrétientés des environs, fut fixée au 5 décembre à la Cathédrale de Tong-Ka-dou. De plus nos principaux chrétiens furent invités à se rencontrer le 4 décembre, vers 5 heures de l'après-dîner, à Tong-Ka-dou, pour recevoir avec tous les honneurs possibles, le cercueil contenant les précieux restes du vénéré défunt. Pour la facilité et surtout pour la solennité du transport, ce cercueil fut déposé vers midi sur une barque convenable, au bourg de Zi-Ka-Wei. De ce bourg à Shang-hai, la traversée est facile, par le canal qui passe à quelques pas de notre Résidence, et communique dans l'intérieur avec toutes les rivières de la Province. Trois Pères étaient désignés pour réciter des prières le long de la route, jusqu'à l'arrivée au débarcadère, appelé Tong-Ka-dou, où aboutit la rue large et commerçante, passant devant la façade de notre Cathédrale. Une autre barque plus large, où se trouvaient 5 à 6 jeunes gens de la Congrégation, tous en grand costume de deuil, avec plusieurs administrateurs de notre Chrétienté, devait lever l'ancre vers 3 heures après midi, pour aller à la rencontre de la première. Les deux barques amarrées ensemble, devaient arriver vers 4 heures et demie au débarcadère de Tong-Ka-dou.

Depuis 3 jours, nos administrateurs, hommes dévoués et intelligents, avaient organisé le travail des décorations funèbres à l'extérieur de l'église. Votre serviteur était chargé de celles de l'intérieur. En toute

autre circonstance le temps eût fait défaut pour décorer la Cathédrale d'une manière convenable. La chose toutefois fut facile, grâces aux nombreuses tentures que la générosité de nos chrétiens nous avait permis de déployer lors du service solennel et fort imposant, célébré au mois de Février 1878 pour le repos de l'âme du bien-aimé Pontife Pie IX.

Pendant que nos employés travaillaient avec ardeur à l'ornementation funèbre à l'intérieur, nombre de braves chrétiens, dressèrent des espèces d'arcs de triomphe funèbres à la porte principale de l'église, à la porte de la maison, à l'entrée du quai et au débarcadère.

Au signal donné par les cloches de l'église, le clergé sortait de la sacristie et se rendait processionnellement au débarcadère; dans le principe nous ne pensions pas sortir dans la rue, pour ne pas molester une population païenne et commerçante. Mais à notre grande satisfaction, vers 2 heures après dîner, un détachement de soldats Chinois, en grand uniforme, entrait au pas de charge au son des tambours et des clairons, dans la cour de l'église; c'était une amabilité de la part des Mandarins de la ville, avec lesquels les relations sont bienveillantes. La présence de ces braves, qui étaient fiers de faire la haie, de précéder et de fermer le nombreux cortège qui devait recevoir le cercueil, nous permit de déployer une pompe peu ordinaire.

A la tête de cet imposant cortège, les 2 tambours et les 6 clairons sonnent et marchent au pas de procession, 15 à 20 soldats portant leurs drapeaux, suivent deux à deux. Après eux, s'avancent 26 à 30 de nos principaux chrétiens en habits de cérémonie. Ils sont suivis par un nombreux clergé. 40 soldats, le fusil au bras, en habits de parade, ferment la marche.

Le lendemain à 8 heures, messe solennelle chantée par le R.P. Supérieur. L'église était remplie. Avant l'absoute, un de nos meilleurs prédicateurs prononça l'éloge funèbre de ce digne et vénéré Prélat.

Nous venons d'apprendre la nomination de son successeur. Le R.P. Garnier, actuellement Recteur de notre collège de Zi-Ka-Wei, est désigné pour être le Vicaire Apostolique du Kiang-nan. La consécration aura lieu le 27 Avril. Ce que le bon Dieu fait est bien fait. *Ad multos annos!* Me voici rendu au bout du papier, à une autre fois, si le bon Dieu nous prête vie. Vous ne verrez dans ces lignes qu'une preuve de bonne volonté.

Ravary S.J.

Consécration de Mgr Garnier, Evêque de Titopolis, Vicaire Apostolique du Kiang-nan. *Extrait du Journal de la Mission.*

La Mission du Kiang-nan privée de son premier Pasteur, apprit bientôt avec bonheur que le 27 Avril 1879, elle pourrait acclamer Mgr Garnier son Vicaire Apostolique, en Evêque de Titopolis. Les jours

de deuil avaient passé ; la Cathédrale de Tong-Ka-dou devait se parer de ses habits de fête : la paroisse entière se mit au travail avec une ardeur nouvelle. Monseigneur Guierry du Tché-Kiang fut invité à être le prélat consécrateur : dans sa réponse qui ne se fit pas attendre, l'Evêque de Ning-po acceptait de grand cœur cette offre, d'autant plus agréable, ajoutait Sa Grandeur, que le 27 Avril était le jour anniversaire de sa consécration épiscopale. Monseigneur Gentili Coadjuteur de l'Eglise de Fou-tchéou et Monseigneur Zanoli Vicaire Apostolique du Hou-pé oriental devaient faire Prélats assistants. L'illustre Confesseur de la foi, échappé aux horreurs des cachots de Corée, Monseigneur Ridel avait aussi été invité, mais les glaces du nord empêchèrent qu'il fût averti à temps. Cette coïncidence providentielle fit que les armoiries de 4 grands Saints Fondateurs d'ordres et pères d'une nombreuse postérité, se rencontrèrent attachées aux quatre piliers du Sanctuaire. Dans une pieuse et fraternelle effusion de prières aux pieds des Autels, le fils de Saint Vincent de Paul, accompagné des fils de St François d'Assise et de St Dominique, faisait descendre sur le fils de St Ignace, par l'onction sacrée, la plénitude des dons de l'Esprit-Saint : *Cor unum et anima una.*

Pendant ce temps les travaux des décorations anciennes et nouvelles étaient poussés avec activité. Les frises dénudées des 8 gros piliers de l'église, ainsi que celles des bas côtés semblaient exiger de gracieux festons. La générosité des dames et des Vierges qui consacrèrent de longues heures à ce travail à l'aiguille, et leur activité achevèrent ces nombreux décors. L'Orphelinat de Tou-sé-wé avec ses ateliers de peinture fut mis largement à contribution.

Quelques mots sur ces brillantes décorations. A l'extérieur il avait été décidé que l'on s'abstiendrait, pour ne pas attirer plusieurs jours à l'avance une affluence de païens toujours trop considérable en de telles circonstances. Au fond du sanctuaire encadrait la statue du St Patron de la Cathédrale St François-Xavier, se dressait encore le baldaquin avec son triple panache blanc, revêtu de festons éclatants, avec ses pendentifs aux glands d'or, et ses larges tentures rouges en forme de rideaux. Dans la partie supérieure de l'église, dans toute l'étendue du sanctuaire et de la grande nef, tombait du haut de la corniche une grande draperie coupée dans toute la longueur par 2 forts galons dorés, et relevée au milieu de chaque colonnade. Sur cette tenture d'un rouge éclatant aux franges blanches, étaient jetées dans chaque travée 2 grosses lettres chinoises en papier doré, et au milieu de ces 2 lettres une baguette en forme de losange allongé portant aux quatre extrémités une petite rosace d'argent. Une autre rosace, fond d'or, brillait entre ces quatre petites fleurs. Ces deux lettres avec les deux de la seconde et de la troisième colonnade, combinées de plus avec les 6 qu'on lisait dans les 3 travées opposées, formaient un sens complet. Cette inscription de 12 grandes lettres unies deux à deux s'adressait au nouvel Evêque.

Les 14 arceaux de l'église avait reçu pour la circonstance une décoration plus complète et plus riche. Au centre, à la partie supérieure de l'arcade, étaient appendus 14 écussons découpés et encadrés par des branches de chêne, le tout peint à l'huile, et d'un effet satisfaisant. Le fond rouge de 8 de ces écussons portait les initiales du nom de Sa Grandeur : V.A. Valentin Garnier ; sur le fond bleu des 6 autres brillait une croix blanche. Les quatre pilastres du sanctuaire supportaient de larges écussons

aux chiffres des Lazaristes, de St François, de St Dominique et de la Compagnie de Jésus. Deux longs et brillants étendards en sautoir semblaient les encadrer. Les quatre piliers du bras de la croix portaient aussi quatre écussons rouges sur lesquels se détachaient les SS. Noms de Jésus et de Marie et les SS. Cœurs.

Pour compléter cette description, disons que le Sanctuaire devait être réservé exclusivement au Clergé. La partie où se trouve l'autel du Sacré-Cœur fermée par une balustrade était réservée à plusieurs invités : Mr le Consul de France, les officiers de marine, ainsi qu'à nos administrateurs et à nos principaux Chrétiens. Pour mettre nos élèves en dehors de la presse inévitable en telle occurrence, nous avions disposé la sacristie pour recevoir tout ce petit monde ; nous avions fait de même pour les nombreuses petites filles de nos écoles, en leur réservant un local suffisant devant l'autel de la Sainte Vierge : là se placèrent aussi les Sœurs de St Vincent de Paul, les R.R. Mères et Sœurs Auxiliatrices, et quelques Vierges de la Congrégation de la Présentation. Les Européens munis de cartes devaient être conduits dans la tribune de l'Est, celle de l'Ouest était réservée pour les élèves Européens de notre école de Yang-King-pang.

Enfin le Dimanche 27 Avril arrive ; à 4 heures et demie le P. Ministre fait ouvrir toutes les portes ; à cette heure si matinale, malgré la pluie qui tombait, il y avait déjà foule dans la rue ; à 5 heures et demie l'église était remplie, tout passage était fermé, sauf celui du milieu protégé par des barrières et quelques soldats Chinois appelés pour la circonstance. Pour la seconde fois le Tao-tai nous donna une preuve de sa bienveillance : un détachement de 60 hommes précédés de 4 tambours

en de 6 clairons, était mis à la disposition des Missionnaires, pour la journée entière. 10, armés de leurs fusils furent échelonnés le long de la grande nef, pour maintenir le passage toujours ouvert; 10 autres furent établis dans le même but dans l'allée du côté des hommes, et 6 dans celle du côté des femmes.

A 4 heures 3/4 les cloches sonnant à toute volée donnaient le signal de la cérémonie. Les musiciens de la bande Cécilienne venaient de monter à la tribune aggrandie pour la circonstance, et se préparaient à jouer une marche militaire à l'entrée de Nos SS. les Evêques. A 8 heures et quelques minutes le Clergé pénètre processionnellement dans la grande nef par la principale porte de l'église. La musique militaire fait entendre ses brillants accords, les soldats Chinois présentent les armes, les tambours battent aux champs, les clairons sonnent à la fois. Le moment est solennel. Par un mouvement spontané, des milliers de têtes se retournent vers la porte du temple: hommes et femmes se lèvent instinctivement pour jouir d'un majestueux spectacle. Le Sous-diacre portant la Croix est déjà entré dans le sanctuaire, suivent les enfants de chœur, les Congréganistes en surplis, les Scolastiques, et 30 à 35 Missionnaires. Nos Seigneurs les Evêques entourés de leurs Acolytes portant leurs insignes fermaient ce solennel cortège. C'était d'abord Mgr Guierry Evêque consécrateur en chape, mitre en tête et la crosse à la main, bénissant la foule; après Sa Grandeur venait l'Evêque élu, en mozette et la barette sur la tête, entouré de Mgr Zanoli et de Mgr Gentili en habits de chœur. Quatre de nos jeunes gens de la Congrégation en grand et riche costume de cérémonie suivaient Nos Seigneurs. Enfin une dizaine de soldats l'arme au bras formaient l'escorte d'honneur.

Alors l'office commence. Monseigneur Garnier est déjà monté au petit autel placé près de la porte de l'Ouest pour y réciter de son côté les prières de la Messe. Le clergé prend place dans les bancs placés des deux côtés du chœur. Les musiciens exécutent avec entrain et harmonie une brillante messe de Mercadante à 3 voix. A l'offertoire une nouvelle marche militaire se fait entendre. A l'Elévation, à la grande surprise et satisfaction des 2 Commandants du Champlain et des officiers qui les accompagnent, le capitaine Chinois fait présenter les armes, les tambours battent, les clairons sonnent aux champs. Ces Messieurs avouèrent qu'en ce moment solennel entre tous, la pensée et le cœur avaient peine à se croire à Shang-hai en Chine, en plein pays païen. On se croyait sur le sol chrétien de la mère patrie.

Vers la fin de la longue cérémonie, il était presque 11 heures. Mgr. Garnier, au chant du Te Deum, escorté une fois encore d'une garde d'honneur se rendit à la grande porte de l'église, pour bénir la foule des fidèles accourus de tous les côtés. La cérémonie ne se terminait qu'à 11 heures 1/4.

Au signal donné par le Maître des cérémonies, on se disposa à sortir de l'église en procession. L'imposant cortège accompagnant Nos Seigneurs pouvait plus facilement qu'au commencement se déployer dans la cour d'entrée; la multitude avait toute facilité pour contempler les traits vénérés des augustes Prélats, et pour recevoir la bénédiction du nouvel Evêque du Kiang-nan. Une dernière et joyeuse fanfare salue la sortie de Leurs Grandeurs; les tambours et les clairons marquent le pas. Les soldats Chinois suivent le mouvement; les 2 Capitaines, sabre au poing, marchent à la tête des

fusiliers ; à la porte de l'église les 30 porte-drapeaux déjà rangés sur 2 lignes se mettent au pas, et le défilé commence dans la cour, du côté des femmes chrétiennes qui s'agenouillent pour recevoir la bénédiction épiscopale. On entre par la porte de la Résidence, puis le détachement militaire arrivé aux pieds du grand escalier de la maison, salue une dernière fois Nos Seigneurs les Evêques, et au pas accéléré sort de la maison pour aller faire honneur à un dîner bien mérité.

Après un dîner de famille qui réunit un bon nombre de convives, Monsieur le Consul de France, Messieurs les Commandants et les Officiers du Champlain restèrent avec la Communauté, ainsi que Nos Seigneurs les Evêques. Tous assistèrent à la bénédiction solennelle du Saint Sacrement qui fut donnée à 3 heures par Mgr Zanoli.

Ecole St François-Xavier à Shang-Hai.

Comme nous l'avions prévu l'année dernière, les protestants n'ont pas vu de bon œil le progrès de l'école ; et sont entrés en lutte. Ils ont tout fait pour nous enlever nos enfants ; n'y réussissant pas, ils ont voulu au moins contrebalancer l'influence catholique. Dès le commencement de Janvier, il nous semblait que quelque chose d'insolite se passait parmi un certain nombre d'élèves : on se donnait des rendez-vous ; à certains

jours tel ou tel ne portaient pas de devoir, sous prétexte qu'ils avaient assisté à une réunion. Bref, un beau jour nous découvrons une lettre imprimée, envoyée à chacun des élèves, les convoquant à un meeting, dans le but de former une juvénile loge dite des *good templars*. Ces réunions fixées d'abord au Samedi, jour de congé des autres écoles, furent bientôt fixées au jeudi dans le dessein d'avoir plus facilement nos élèves.

Notre silence eut été une approbation, d'autant plus que nous en connaissions plusieurs, qui très ignorants de ce qu'on demandait d'eux, s'étaient fait inscrire dans la nouvelle Société. Une lettre du R. P. Supérieur fut lue en réunion générale; la conséquence était que ceux qui avaient déjà donné leurs noms à cette société, devait le retirer ou quitter l'école. Un seul ne revint plus en classe et cela s'explique, sa famille étant très pauvre est soutenue par les Protestants.

Au mois de Septembre dernier un Ministre avait ouvert une école où il devait enseigner le latin, le grec, le français, la physique, la métaphysique etc. etc. Malheureusement pour lui, après 4 mois, elle ne comptait encore que 4 élèves, dont 3 des nôtres. Le principal d'entre eux, qui ne nous avait quittés qu'à regret, ayant obtenu de ses parents d'être remis chez nous, le Révérend Gentleman jugea que, son œuvre étant incomprise, il n'avait rien de mieux à faire que de l'abandonner.

Peu de jours après une autre école dont on parlait beaucoup depuis quelque temps, allait s'ouvrir à la *Trinity Church*. Un jeune Révérend, diacre, nouvellement arrivé d'Angleterre, devait en être le directeur. Dans l'attente de cette école deux familles ne nous avaient pas renvoyé leurs enfants. Nous avons su de plus que la propagande

de ces Messieurs a été très active : ils sont allés chez tous les parents protestants de nos enfants, qui venaient le lendemain nous raconter quelle réception leur avait été faite. La réponse était à peu près la même partout : " Nous sommes très contents de l'école St-François-Xavier, inutile de changer. De plus les enfants pleurent lorsqu'on leur parle d'aller à d'autres écoles, ici ils pleurent quand ils ne peuvent pas y aller." L'école s'est ouverte le 1er Février, le 5 du même mois on venait nous prier de reprendre le fils du principal promoteur de cette école.

Le 22 Mars, un long article paraissait dans le Shang-hai Courier : bien qu'il ne soit pas signé, il est facile d'y reconnaître la plume d'un Ministre protestant. En voici la substance : " L'évêque (Américain) Schereschewsky abandonne Hong-Kew (église de la concession américaine) pour aller fonder ailleurs un collège sur le plan de Zi-Ka-Wei. Que va devenir cette église ? Elle était autrefois remplie chaque dimanche ; aujourd'hui 30 ou 40 personnes la fréquentent. Ne pourrait-on pas la vendre ou la démolir ? en reporter sur la Trinity Church cette congrégation ? Il est si rare de voir cette cathédrale *decently filled up*. Voilà pour Hong-Kew."

" La prochaine réforme serait l'abolition de cette gracieuse mais absolument inutile église située de l'autre côté de la rivière. Pourquoi imposer au *hardworked clergyman* d'aller en tout temps et à toute saison traverser la rivière pour lire le service chaque dimanche à 4 ou 5 matelots ? Ce serait d'ailleurs une économie de 300 ℱ. Ces matelots pourraient bien aller au service de la Trinity Church : elle sera encore trop grande."

" Une autre question sur le tapis, continue l'article, serait la raison d'être de l'*Union Chapel*. (église située

sur la concession anglaise) C'était aussi un agréable rendez-vous, mais malheureusement cette congrégation montre les mêmes symptômes de décadence que l'église de Hong-Kew. Il ne reste qu'un moyen de sauver cette chrétienté, ce serait qu'imitant leurs frères de Hong-Kew, les fidèles de l'Union Chapel viennent assister au service de la Trinity Church. Ainsi toutes nos forces seraient concentrées sur un même point."

"Or maintenant que le clergé de la cathédrale a été renforcé d'un young and energetic assistant, nous avons droit d'attendre une augmentation proportionée de vie. Que la cathédrale de la Trinité soit de fait ce qu'elle est de nom : le foyer de la vie religieuse et de l'éducation. Une église, c'est-à dire une congrégation d'adorateurs, devrait être le centre ou point de départ de nombreuses entreprises utiles, parmi lesquelles les plus remarquables seraient les écoles journalières et les écoles du dimanche. Les Catholiques nous ont donné un admirable exemple sous ce rapport; il est nécessaire dans l'intérêt des enfants de Shang-hai, que nous marchions sur leurs traces, et que nous nous procurions à nous-mêmes les avantages que les Catholiques nous ont jusqu'ici fournis."

Tout l'article était écrit pour arriver à la question d'école. Ne soyez pas étonné de voir les protestants attacher tant d'importance à cette œuvre : ils ont compris en effet que s'ils ne peuvent arrêter les progrès de notre école, l'avenir de Shang-hai est entre les mains des catholiques; voilà pourquoi ils sentent le besoin de s'unir, et n'hésiteraient pas à sacrifier 3 églises, pour reporter toutes leurs forces sur un même point. Leurs attaques sont pour nous des encouragements, et nous comprenons mieux l'importance de cette œuvre. Bien que battus jusqu'ici, ils ne sont pas

découragés. J'apprenais hier encore qu'ils continuent à faire leur propagande, et ne craignent pas de retourner dans les familles qui les ont déjà éconduits. Nos enfants ont été de nouveau sollicités d'entrer dans la Juvénile loge. Les sociétés secrètes feront tout ce qui sera en leur pouvoir pour aider les protestants qui du reste ici font en général cause commune avec elles. Un journal *The temperance union* vient d'être fondé uniquement pour la diffusion de la société des *good templars*, il s'imprime chez les protestants, et le prix est si minime que malheureusement il s'introduira dans beaucoup de familles. Tant que nos enfants seront en classe, il n'y a rien à craindre, mais les vacances arrivent, et plusieurs ne nous verront plus de deux mois.

A l'occasion de la première distribution des témoignages, nous avons résolu d'essayer une pièce : *Conan Mériadec ou l'Armorique chrétienne*. (Oeuvre du P. Longhaye) C'était bien un peu s'exposer, cette pièce est difficile à jouer, et nos élèves n'ont jamais paru en public ; de plus nous n'avions ni costumes, ni théâtre, tout était à faire. St Joseph fut chargé de nous faire réussir. Après un mois et demi de travail, les enfants étaient prêts ; grâces au R. P. Basuiau et au R. P. Ratbouis nous avions de beaux décors ; les costumes, oeuvre des R. Mères Auxiliatrices ne laissaient rien à désirer. Nous nous étions bornés à inviter les parents des élèves et quelques amis ; mais dès 5h 1/4 la salle était non pas pleine, mais *crowded* de 5 à 600 personnes.

Un très long article a paru les jours suivants dans les journaux : le Shang-hai Courier a deux colonnes: "Une assemblée nombreuse et choisie assistait lundi dernier à une représentation donnée dans le gymnase de l'école

par les élèves de St François-Xavier. La salle était comble, et les sièges préparés tout à fait insuffisants pour le grand nombre d'assistants..... La séance était donnée spécialement pour les parents des élèves, et nous avons tout lieu de croire qu'ils auront été très satisfaits de la manière dont ces enfants ont rempli leur rôle..... Avant l'ouverture du rideau, un tout jeune élève paraît sur l'avant scène, et dans un petit discours réclame l'indulgence des spectateurs....." Pour la bonne volonté, nous l'avons, mais nous ne sommes que de petits enfants représentant de grands rois, de braves soldats et de vieux druides..... Nous remplirons notre rôle aussi bien que notre âge et notre talent le comportent; mais avant de commencer, nous éprouvons le besoin de demander l'indulgence du public..."... A la levée du rideau la scène était splendide, 28 acteurs, tous magnifiquement costumés, les soldats armés de leurs hallebardes, et les chanteurs ou bardes tenant en main leurs lyres dorées. La pièce commençait par un chant fort bien exécuté, et un excellent orchestre composé des membres de la Société cécilienne ajoutait à l'éclat de la fête."

Le succès a été bien au dessus de nos espérances: aussi dès le lendemain une seconde exécution était-elle redemandée par le public. Une lettre signée *Critic* paraît dans le journal du matin, elle parle du grand succès de la pièce, et en propose la répétition au théâtre, au profit d'une bonne œuvre, par exemple l'école de la Providence. Ce projet avait souri, plusieurs Messieurs étaient venus en parler, il leur fut répondu que nous ne pouvions pas convenablement aller jouer au théâtre -- Et pourquoi pas à la grande salle de la municipalité française? - Aussitôt un comité se forme, tous les membres, un seul excepté, sont protestants, ils se chargent de placer les cartes et de

tour organiser, ils adressent une pétition au Conseil municipal qui accorde la salle. Les journaux ayant eu vent de la chose, annoncent la répétition comme certaine.

« Nous apprenons que pour répondre au désir exprimé par un grand nombre de personnes, les élèves de Saint François-Xavier donneront une répétition du drame qu'ils ont joué lundi dernier avec un si grand succès, et que plusieurs gentlemen s'en occupent. Sur la demande de ces Messieurs, la séance serait payante, et au profit de l'école de la Providence dirigée par les Sœurs Auxiliatrices ". La répétition fut donnée le samedi suivant à la Municipalité, devant un auditoire tout à fait choisi.

Une fête bien plus intéressante pour nous avait lieu le 20 Avril, Dimanche de [illegible] veux parler de la première Communion. Nous avons tâché de mettre dans cette cérémonie toute la solemnité possible, afin d'en mieux graver le souvenir dans le cœur des enfants. L'église était bien décorée, les bancs des premiers communiants recouverts d'étoffes blanches et de fleurs, étaient disposés au milieu de la grande nef; entre chaque enfant un chandel.. doré destiné à recevoir son cierge. Tous les communiants sont en uniforme noir, une écharpe au bras gauche, et le cierge à la main. A peine étions-nous arrivés à la grande porte de l'église, que la musique militaire annonçait par une marche joyeuse le commencement de la fête.

Cette cérémonie a produit une bonne impression, ainsi que celle du soir: voici en quels termes le journal de Shanghai raconte la rénovation des promesses du baptême: "a la bénédiction du soir une très intéressante et très touchante cérémonie eut lieu, la rénovation des promesses du baptême. Comme le matin, les jeunes communiants entrèrent en

procession ; lorsque le moment de la rénovation fut arrivé, ils s'avancèrent le cierge à la main dans le sanctuaire. En quelques mots le prêtre leur expliquait la signification de ce qu'ils allaient faire, leur rappelant que lorsque petits enfants ils avaient été reçus dans l'Eglise, leurs parrains avaient dû promettre pour eux, mais aujourd'hui qu'ils ont grandi, l'Eglise leur demande de venir eux-mêmes confirmer ces promesses, et cela de la manière la plus solennelle : c'est la main sur l'Evangile qu'ils jureront de renoncer à Satan, à ses pompes, et à ses œuvres, et qu'ils promettront d'appartenir à Jésus-Christ."

Après la bénédiction du Saint Sacrement la procession se reformait, et se dirigeait à l'autel de la Sainte Vierge, richement ornée et brillamment illuminée. On chanta le Magnificat, et les heureux communiants se consacrèrent à la très Sainte Mère de Dieu, puis une dernière prière faite pour les parents, tous repartaient, bannière en tête, pour l'école.

Pour entretenir les bonnes dispositions de nos élèves, nous avons cru devoir faire cette année, comme l'année dernière, un pèlerinage à Notre Dame de Zo-cé. Nos Seigneurs les Evêques du Tché-Kiang, du Fo-Kien et du Hou-pé s'y rendant pour l'ouverture du mois de Marie, nous ne pouvions choisir un meilleur jour. 35 élèves furent choisis. Arrivés à temps pour assister à la réception de leurs Grandeurs, ils firent le soir même le chemin de la Croix. Ce n'était pas sans quelque émotion qu'on voyait parmi eux des Japonais païens se mettre à genoux avec les protestants et les Catholiques pour vénérer la Passion de Notre-Seigneur.

Le 1er Mai à 6 heures et demie du matin, on se rend en procession au Sanctuaire : en tête une belle et riche bannière du meilleur goût, suivie de 10 oriflammes

portés indistinctement par les élèves des 2 cultes ; sur un coussin richement orné sont déposés toutes les médailles et les autres récompenses que l'école offre à la Très Sainte Vierge en vont déposer à ses pieds. Les 4 plus jeunes enfants portent des bouquets de fleurs, et un cinquième trop petit pour gravir la montagne, soutenu sur les bras de son domestique, agite un petit drapeau aux couleurs et au chiffre de la Vierge immaculée. On entonne les litanies avec un entrain merveilleux, catholiques et protestants rivalisent d'ardeur. Tous assistèrent à la Messe dite par un de Nos Seigneurs, plusieurs y communièrent. Le reste du jour se passa en joyeux amusements. Au retour tous entendirent encore la Messe dans la Chapelle des Carmélites, puis rentrèrent dans leur famille plein de joie et de reconnaissance envers la Sainte Vierge qui leur avait procuré un si beau pèlerinage.

Extraits d'une lettre du Père Vapion.

Chang-Kia-Chouang, 6 avril 1879.

Mon bien cher Père, P.C.

..... Nous sommes donc en Chine, quel bonheur! Nous sommes Chinois, quel plaisir!

Nous sommes arrivés à la résidence la veille des Rameaux dans un char à 4 chevaux dont 1 âne et 1 mulet. C'était un vrai triomphe. Je voudrais pouvoir vous dépeindre ce voyage de Tien-Tsin à Chang-Kia-Chouang! 30 lieues sur des routes que vous classeriez à peine parmi

les sentiers ! Malheur si on rencontre une autre voiture ! c'est ce qui nous est arrivé. Peu s'en est fallu que notre char ne fût renversé avec ce qu'il portait : mais nous avons ressenti une secousse dont le souvenir restera longtemps.

Nous avons mis 4 jours pour aller de Tien-Tsin chez nos Pères, quel supplice ! mais enfin c'est la Chine. Ne pouviez-vous pas marcher, direz-vous ? Non, les usages de la Chine s'y opposent, et de plus, l'air est rempli d'une épaisse poussière que le vent chasse en tout sens : dans la voiture on est un peu protégé.

Si j'étais peintre et dessinateur, je vous enverrais une copie de Pi-chen-fou, en habits chinois. Il ne lui manque que la queue. La transformation s'est faite à Tien-Tsin ; on commence par raser la tête, à l'exception du sommet d'où partira l'indispensable appendice. Voyez-vous arriver le coiffeur chinois avec son rasoir qui n'est autre chose qu'un morceau de fer ou d'acier ramassé dans la rue ? Son bonheur est de trancher, de tailler, de massacrer, aussi il s'empare de ma tête, la plonge dans un bassin d'eau chaude, la frotte, la replonge ; puis avec un sang-froid peu commun se met à raser : je m'attendais à voir couler mon sang : point du tout, le prétendu rasoir glisse doucement sans laisser aucune trace de douleur. L'opération est finie ; je suis chinois quant à la tête. Le reste se fait en un clin d'œil, et vous me voyez avec un pantalon bleu, bas blancs, souliers de velours avec semelles en carton, robe cendrée, veste noire à larges manches, etc. Les Chinois ont toujours la tête couverte même à l'église ; les prêtres portent pendant la messe une espèce de mitre qu'ils ne quittent même pas pendant l'élévation. De plus, aux jours de grande cérémonie, les prêtres ont des bottes en velours pour les offices.

Les coutumes chinoises sont extrêmement bizarres, on

plutôt paraissent belles pour les nouveaux venus. A vrai dire, c'est en tout l'opposé de ce qui se fait en Europe. Je pourrais vous en citer bien des exemples. En France on se découvre par respect : en Chine on reste couvert. En France la couleur du deuil est le noir, en Chine c'est le blanc. En Chine la place d'honneur est à gauche ; on y fait la génuflexion du pied gauche ; en France on se tient debout pour recevoir quelqu'un, ici on doit s'asseoir pour recevoir les salutations. En France ce sont les hommes qui se découvrent à l'église ; en Chine ce sont les femmes. Les dames en France mettent leur beauté dans leur tête ; les femmes chinoises la mettent dans leurs pieds ; d'où il suit que les règles de modestie varient quelque peu ici : c'est une grave immodestie de regarder les petits pieds des Chinoises et beaucoup de chrétiens s'en confessent. En France les enfants apprennent leurs leçons en silence ; en Chine les élèves crient comme des sourds dans leur étude. etc.

L'arrivée de nouveaux missionnaires est une fête pour les chrétiens. Ils s'empressent de venir les saluer. Les salutations en Chine jouent un très grand rôle, et pour les faire soi-même, il faut s'exercer longtemps.

Représentez-vous une grande salle dans laquelle sont disposés plusieurs fauteuils. Nous arrivons, et nous étant assis nous attendons les différentes députations. C'est d'abord le Séminaire : tous ces enfants se prosternent, inclinent la tête jusqu'à terre à 4 reprises, et se relèvent en faisant un grand salut. Viennent ensuite les enfants du Collège au nombre de 120 ; 40 d'entre eux jouent de la musique sur des instruments chinois ; c'est à ravir. Quelques autres allument des pétards dans la cour qui est en face ; il n'y a pas de belles fêtes sans pétards. Ils font ensuite les mêmes prostrations que les séminaristes. Après eux, ce sont

les chrétiens du village ; enfin ceux des environs ; plusieurs apportent des présents, ils s'inclinent comme les enfants et reçoivent avec une ferveur sans pareille la bénédiction du R. P. Grandidier. Cette cérémonie se fait chaque fois que les Pères paraissent dans les districts.

Il s'opère en ce moment dans notre Mission un grand mouvement vers le christianisme. Il y a beaucoup de catéchumènes, et qu'il est consolant de voir la ferveur des chrétiens ! Le bon Dieu s'est servi sans doute de la famine pour éclairer et ramener ces pauvres Chinois. L'épreuve ne semble pas terminée : on craint beaucoup pour les récoltes de cette année. Il n'est pas tombé une goutte de pluie depuis le mois de Septembre dernier. On avait pu semer alors, et on espérait : mais aujourd'hui en face de cette sécheresse, on tremble, surtout au souvenir de ce qui s'est passé et qui peut-être va se renouveler. J'ai parcouru moi-même plusieurs fois la campagne : c'est un désert, et cette poussière que le vent soulève donne au climat un aspect profondément triste. Nous nous abandonnons à la divine Providence, mais aussi à la Providence de la terre, représentée par tant d'âmes charitables dont plusieurs ont déjà rendu de si grands services à la Mission.

Priez beaucoup pour nous, Cher Père ; je bénis le Seigneur d'être en Chine, en face de la famine ; cependant je ne voudrais pas mourir sans avoir rien fait. Fiat.

Totus in Xto tuus.

E. Japiot s.j.

Relation du P. Royer (Août à Décembre 1878)

Pi-Kia-Kiao, 27 Août (1878)

Embarqués Samedi dernier, 24 Août nous sommes arrivés à 3 heures après midi sur les bords du lac Siao-lai-hou. Un vent debout nous a contraints de rester à la rive jusqu'à ce qu'il devint moins violent. J'en profite pour visiter le village voisin situé sur la colline. Quelle jolie vue en quel beau paysage! A l'Ouest et au Nord un lac en furie, des ondes écumantes presque comme sur la mer. Le Siao-lai-hou et le Ta-lai-hou sont contigus; sur les bords du lac est le grand bourg de Ma-tsen-pou, à l'Ouest et au Nord les collines de Sin-Bo-tchouan et de Ma-tsen-pou, au Sud une suite de petites collines de 20 à 30 mètres de haut, dont les flots viennent battre le pied.

8 familles du village de Ma-tsen sont des gens du Hou-pé, païens, mais bien disposés, simples et polis. Ils nous invitent à boire le thé. Je leur dis quelques mots du bon Dieu, de la religion; quelques médecines pour leurs clous ouvrent et dilatent les cœurs, j'y reviendrai. Nous couchons en barque et quelle barque! ouverte par les deux bouts. Vents contraires et violents, pluie jusqu'à midi; pas de chapelle, par conséquent pas de messe, et rien à manger, rien à acheter: nous hélons les barques qui passent: avez-vous du poisson? - Non. Donc à déjeûner du riz, à dîner du riz, à souper du riz et du poisson salé.- Bonne fortune! nous avons rencontré 2 barques chrétiennes du Hou-pé. Dans l'une d'elle il y a une jeune Vierge de 24 ans, élève des Canossiennes de Han-kéou. Elle

nous a offert 2 poissons salés, c'est un splendide souper apostolique. Le Dimanche nous avons pu lever l'ancre, mais les vagues trop fortes obligent les bateliers à s'arrêter à Ko-tsen.

Nos 2 barques du Hou-pè y achetaient du bois. Nous faisons la fête du Saint Cœur de Marie en récitant le chapelet. Puis je vais à terre visiter le pays. Dix familles païennes du Hou-pè, 3 pen-tè (indigènes), 2 du Ho-nan et 2 du Kiang-pè c'est tout le village. C'est une position charmante d'où on a vue sur les deux lacs. L'onguent de la Mère y a fait merveille. En revenant le soir, le vent me fait manquer le pied sur la barque, je tombe à l'eau, et en me cramponnant je me blesse à la jambe en 6 endroits, dont 2 plaies graves. Obligé de me mettre au lit, j'en souffre toute la nuit.

Lundi, 26, on lève l'ancre, nous traversons le lac, et nous arrivons à Pi-ka-kiao à 10 heures du matin. Je dis la Messe dans une des chambres de la nouvelle maison bâtie par le P. Bies sur le terrain acheté par le P. Le Cornec; c'est pour le repos de l'âme de ce cher prédécesseur que je célèbre et mon servant est un de ses catéchistes. — Sais-tu, lui dis-je, pour qui je vais dire ma première messe? C'est pour le P. Kiao (Le Cornec). — Le pauvre jeune homme tout saisi se met à pleurer. Les Pères Seckinger et Bies arrivent à 2 heures après midi.

27 Août. Demain matin nous devons partir pour aller dire la messe à Kou-tsen. J'ai vu les lits apostoliques de nos deux Pères. Le P. Bies avait pour matelas son habit huilé, pour couverture une petite couverture de laine européenne, et pour oreiller son macferland. Le P. Seckinger avait une simple natte avec sa petite couverture, le tout sur des planches. Quant à moi, ce soir je vais faire

comme eux. J'ai vécu depuis 18 ans dans des districts difficiles où il fallait coucher en barque 10 à 20 fois par mois; j'étais, sans m'en douter, dans les délices de Capoue. Une barque, c'est un vrai paradis, si mauvaise soit-elle. Quand on va à bander, adieu les petites aises, les livres, les lettres, adieu Rothbacher, les lectures instructives et curieuses!

Pi-Ka-Kiao est un bourg du Kien-ping-hien, grand pour le pays. Les uns disent qu'il y a 1000 familles, d'autres plusieurs centaines, d'autres une centaine seulement. Il est à 5 lis du lac Hiao-lai-hou sur les bords d'un torrent qui prend sa source dans les montagnes de Su-Tsen. Notre palais est situé sur la rive. Un va et vient de barques communiquant avec la Capitale Ning-Ko-fou, avec Ou-hou, Kien-ping et Tong-pa, font de ce bourg un petit entrepôt; on y trouve en tout temps du pain, du poisson frais, de la viande de porc, en hiver du canard sauvage, du sanglier, etc. Le terrain où se trouve la maison fut acheté par le P. Le Cornec de sainte mémoire. Il y avait entassé des matériaux dont le P. Bies s'est servi pour bâtir la merveille du pays, 6 belles chambres, 3 pour la chapelle, 3 pour les Pères. C'est splendide presque aussi beau que Kouang-te-tcheou!

Les 2 ti-pao viennent de nous faire visite, l'un pen-ti, originaire du pays, m'a fait le Ko-teou, en apprenant que j'étais le pen-tang de ces lieux (le Missionnaire). La population est bien disposée pour nous. A un lis, sur les collines qui bordent le Hiao-lai-hou, se trouvent plusieurs centaines de familles émigrées de Wen-tcheou-fou (Fo-Kien) depuis 10 ans. Vingt ou trente jeunes gens sont venus m'inviter à aller les voir, ils ont des plantations de thé, de pommes de terre des montagnes etc. Nous avons

dans le bourg 4 familles chrétiennes du Hou-pé, et à 3 lis le bon néophyte du P. Le Cornec qui pleurait si bien ce matin.

29 Août. Lou-Tsen. Nous partons pour Kien-ping. Kien-ping 4 heures du soir. La route est accidentée de vallées et de collines. A 7 lis nous avons traversé 2 chrétientés qui comptaient 25 familles néophytes ou catéchumènes avant la persécution, à Hou-tsen 13 familles. Toutes ont apostasié, sauf un vieillard. A Su-Tsen ½ lis de Hou-tsen il y avait 32 familles, beau village, mais chrétiens timides, froids, presque apostats, il reste quelque velléité dans le cœur des pauvres néophytes. A notre passage 6 ou 7 hommes sont venus nous faire la prostration d'usage, c'est un petit grain semé dans le cœur de ces pauvres abandonnés qui n'ont vu personne depuis le massacre du P. Hoang.

A 3 lis de Su-Tsen se trouve le bourg de Chetse-pou où Ho-Kin avait un Kong-Kouan. C'est là que le mécréant a réuni la bande qui dans la nuit du 12 Juillet envahissait le Kong-sou de Lou-tsen et massacrait le P. Hoang avec son catéchiste Tang. Ce bourg ne nous est pas favorable; au moment où nous y paraissions les gens des boutiques nous regardaient de travers en disant: Voilà encore 3 Tang-Kouai-tse (diables d'Occident), on a bien de la peine à se débarrasser de cette mauvaise graine! A 2 lis Nord-est, au fond d'une charmante vallée se trouve un bouquet de grands arbres entourant une ferme, de belles rizières couvrent la vallée. Ce charmant séjour est la ferme ou le palais de Ho-Kin ou plutôt d'un de ses fils, car il paraît qu'il a dû vendre ses propriétés pour payer les tribunaux, et qu'il s'est retiré près de Ho-li-Ki dans le Ning-Ho-hien.

A 10 lis plus loin, Chouei-min-Kiao, où nous

mettons pied à terre pour prendre notre repas : du riz rouge, du potiron, du chou salé, un morceau de viande cuite la veille avec du thé et du Cho-Hieou. Une foule de curieux nous entourent. Les enfants et le maître d'école ont déserté la classe, tous veulent voir les diables qu'on a tués ou voulu tuer. Mon prisme et un verre donné par le P. Tournade font fureur ; tout le monde est de bonne humeur.

A 1 heure nous étions à chevaucher vers Kien-ping, un buffle apparaît soudain à la tête du mulet du P. Beckinger ; le mulet se cabre, devient fou de terreur, et malgré les efforts du Père, il se lève 2 fois, retombe et se précipite dans une fosse profonde avec son cavalier. Nous ne voyons plus rien. Nos bêtes commençaient à imiter la mule ministérielle, grâce à Dieu elles s'apaisent et nous volons au secours du R. P. Ministre. Il se remettait en selle. Quelle émotion !

Nous voici à Kien-ping. Quelle belle porte est celle de notre maison ! A l'intérieur on ne voit que briques et bois sans maçons ni menuisiers. Les chambres de l'étage heureusement sont terminées. Bon Père Le Cornec, il s'est bien fatigué pour nous procurer un bon lit et une bonne chambre, et grâce au Père Bies la maison est à demi réparée. A la fin de septembre elle sera prête. Le 30 se passe en arrangements avec les maçons, les menuisiers, pour bâtir une porterie avec une salle d'exhortation. Le soir visite et promenade des 3 diables européens dans la ville. Grand ébahissement de tous, hommes, femmes, enfants et chiens. Nous paraissons si bons diables, si gais qu'on ne nous craint plus ; nous nous approchons, nous causons même avec les soldats du grand homme qui est toujours à Kien-ping.

Nous sommes allés voir les 2 pagodes où les PP. Seckinger et Bies ont logé : les Mandarins les avaient mis avec les diables et les bonzes. C'est là que Fang-tong-lin et le Tche-bien sont venus rendre visite au P. Seckinger.

1er Septembre. Le Père Seckinger nous quitte pour aller à Chouei-tong et voir le P. Debrix à Ho-li-Ki. Celui-ci a eu plusieurs jours de fièvre et de délire. J'ai trouvé sa santé bien ébréchée. Il est toujours aussi pieux, obéissant et saint Religieux. Dans son délire, dit le P. Seckinger, il voulait me voir avant de mourir, il voulait recevoir la bénédiction de la Compagnie dans la personne de son ministre, demandant pardon à tous.

2 Septembre. Je suis de retour à Pi-Kia-Kiao, et obligé de garder le lit, car mon mal de jambe a empiré, et les plaies ne veulent pas se fermer, je le prévoyais bien. En montrant ma jambe au P. Seckinger, je lui racontais l'histoire d'une petite écorchure que j'avais reçue à la Providence. Pendant 8 jours je me contentai d'y coller du papier, enfin je vais trouver le F. Scharff : Père, me dit-il, il faut vous coucher, et vous serez guéri dans 8 jours. Je me mets à rire. Bien, dit le Frère, vous ne voulez pas, dans 8 jours vous reviendrez, et le docteur Padieu vous condamnera à rester couché durant un mois. C'est ce qui est arrivé. Or mes plaies actuelles sont bien plus fortes et profondes.

20 Septembre. Arrivé à Pi-Kia-Kiao le 2, j'en suis sorti le 18, retenu tout ce temps sur mon lit, et la jambe horizontale. Les plaies sont en bonne voie de guérison. Je suis devenu la bête curieuse du pays. De 15 à 20 lis à la ronde, tout le monde a voulu me voir. J'ai eu beau mettre des portiers, fermer les portes, impossible d'empêcher les curieux. Au moins 2500 personnes

sont venues, que j'ai reçues du mieux que j'ai pu, toujours assis les jambes en l'air. Bref j'ai été et je suis très content du résultat. Plus de 600 exhortations ad paganos, et autant de mon Catéchiste en permanence pour recevoir et parler à tout ce monde (100 à 200 par jour.) Il est venu plus de 600 malades, 300 pour plaies aux jambes, 100 fiévreux, 100 fumeurs d'opium, 70 pour maux d'yeux, 30 enfants. L'onguent de la Mère a une réputation phénoménale pour guérir les clous, les plaies. Moi-même je faisais les pansements suppliant Notre-Seigneur d'ouvrir les cœurs et les intelligences de mes pauvres malades.

Le 18 au moment de monter à mulet pour me rendre à Lou-tsen j'ai baptisé mon 9ème petit moribond, 3 déjà étaient partis pour le Ciel. Ce sont les parents qui m'apportent leurs chers nourrissons, je les avertis franchement du danger où ils sont de perdre leurs enfants. Que n'avons-nous ici quelques Vierges apostoliques! si moi, pauvre reclus dans une chambre, j'ai pu baptiser en 17 jours 9 enfants, que ne feraient pas ces Vierges si zélées et si habiles! J'oubliais de dire que parmi nos visiteurs il y a 20 Catéchumènes nouveaux, et 6 familles d'anciens retrouvés; j'ai de plus baptisé la femme d'un bon néophyte et béni leur mariage.

Le 18 en route pour Lou-tsen. En arrivant je trouve le gardien Lo-wang avec le typhus et le délire. Je le fais mettre dans la chambre du P. Ministre, puis je tâche d'en tirer quelque chose, mais la pauvre tête était partie. Je promets au Vénérable Père Claude de la Colombière de publier cette guérison dans le Messager s'il rend l'intelligence et la santé au malade. Je lui administre une médecine Chinoise, et je tâche de m'endormir recommandant de veiller le malade et de m'aver-

tir s'il arrive quelque chose. Le matin le malade était revenu à lui, la fièvre l'avait quitté. Il se confesse, je dis la messe dans sa chambre et je l'administre. Mais voilà que mon Ma-fou (Conducteur de la mule) qui avait passé la nuit près du malade à le soigner, tombe à son tour pris de la même maladie. Pour le coup je dis au Vénérable Père de la Colombière: "nous avons fort à faire, et vous aussi, vous avez bien commencé avec Lo-wang, n'abandonnez pas Lo-Chen, mon bras droit. Aujourd'hui, 20 Septembre, les 2 malades vont mieux.

24 Septembre, Pi-Kia-Kiao. Hier pour la première fois j'ai essayé une promenade à pied dans les collines voisines; je n'ai pas été fatigué, donc la jambe va mieux, quoique toutes les plaies ne soient pas encore fermées. Quelles belles collines couvertes d'arbres, quelles belles vallées pleines de riz et de blé! Ce qui m'a fait le plus de plaisir c'est la simplicité des habitants. Mon conducteur Piu est un jeune homme charmant, non marié, vivant avec sa mère, et païen: il a adopté 2 petits enfants de 4 et de 2 ans qu'il nourrit. J'ai baptisé ce dernier l'ayant trouvé malade, c'était le but de ma promenade. Je fus parfaitement reçu et traité dans cette famille du Fo-Kien.

Ce jeune homme est ici depuis 10 ans, il a acheté une colline, environ 300 arpents de terre; il les fait cultiver par 15 familles ses compatriotes et en reçoit le tribut. C'est un vrai village où le Missionnaire sera toujours bien accueilli, j'y reviendrai. En retournant à Pi-Kia-Kiao mon conducteur, le cœur dilaté me conduisit dans 2 autres villages Yang-tsen où se trouvent 50 à 60 familles du Fo-Kien. Partout je fus reçu avec politesse, mais pas moyen de se faire

entendre, c'est un langage à part. Que faire ? j'ai parlé par gestes, Liu comprend un peu le Mandarin il m'a servi de truchement. C'est le premier païen qui soit venu me saluer à Pi-Kia-Kiao ; déjà auparavant il avait conduit le P. Hende dans sa maison, puis reconduit jusqu'à sa barque. Il est tout prêt du royaume des Cieux. La conversion nous ouvrira une bonne veine. Le Père Hende sera le fondateur de ce centre futur.

6 Octobre. Le 4 en revenant de Kien-pin, j'ai retrouvé une famille de néophytes dans un grand village, Pen-tsen, à 7 lis de la ville. Je demandais à St Joseph de prendre cette belle position sur la grande route de Kien-pin à Pi-Kia-Kiao ; or voilà qu'un chrétien nous aperçevant fait le salut d'usage devant ma mule. Je descends bien vite, et conduits par nos bons anges, nous entrons dans une bonne famille de néophytes. Depuis la mort du P. Hoang plus de messe, plus de prières, par conséquent plus de Chrétiens. Il a donné ses 2 filles à des maris païens. Difficultés ordinaires que je tâcherai d'arranger. Pauvres âmes !

10 Octobre. Je fais la mission dans ma plus grosse Chrétienté Ou-tsen. Les maçons et les menuisiers travaillent à qui mieux mieux. Ils mettent un peu de vie dans ce beau Kong-sou, où le P. Le Cornec s'est tant fatigué à réparer, et où il n'a pu dire la Sainte Messe. J'y ai dit la première messe le 7 Octobre. L'église était vraiment bien ornée, il n'y manquait que des Chrétiens. Hélas ! deux seulement ont surmonté leur timidité et la peur des païens. J'ai le cœur gros. Après la messe je visitai plusieurs familles. Les femmes ont pris la fuite et n'ont pas paru. La femme apostate c'est ici le grand obstacle, elle est pire que le

diable : toujours à murmurer, à réclamer, à poursuivre mari, fils, etc: tu perds ton temps à aller à l'église, travaille donc, il faut manger, etc.. Ils ont eu à souffrir des païens, c'est vrai, mais beaucoup moins qu'ailleurs. 180 néophytes et 2 à 300 catéchumènes à 4 ou 5 lis à la ronde formaient la plus belle chrétienté du Kien-pin, en 2 ans ! Elle a commencé en 1874 sous le P. Hoang. Elle avait un magnifique Kong-sou, dévalisé par les Sin païens. Depuis la mort du P. Hoang plus de messes, ni de fêtes, ni de missions. Le P. Le Cornec malade sembla concentrer tous ses efforts sur ce centre. 3 familles chrétiennes lui vendirent leurs propres maisons en ruine pour en faire une nouvelle église. Il y fit des prodiges, dit le P. Beckinger, pour réparer les toits, refaire les murs et la remettre en état. Le 27 Août dernier le gros était fini, restaient les portes, fenêtres, planchers, plus la maison d'école à réparer. J'y ai maintenant une bonne chambre, l'église est convenable, mais il faut réengendrer ces pauvres néophytes et ce n'est pas chose facile. En somme la Chrétienté compte encore 154 néophytes. Ce serait une belle chrétienté s'ils suivaient les règles, mais hélas! j'ai eu une seule confession de mission ! Je vous donne ces détails, afin de recommander ces pauvres âmes et leurs pasteurs aux prières des âmes ferventes. Il faut ici 2 ou 3 vierges apostoliques : les femmes une fois gagnées, les hommes reviendront.

Tchen-wen-tsen, 19 Octobre. Un mot sur Chen-Kia-pien. Ce grand village de 100 familles païennes comptait 10 familles catéchumènes, et une néophyte. La tempête a tout emporté, comme le vent chasse de tous côtés les pailles légères. C'est bien là nos braves du Koupé. Un rien les épouvante et les effraie. Toutefois le

bon Dieu a conservé dans presque tous les centres une épave spirituelle. Ainsi ici près de Chen-Kia-pien est la bonne famille Tchao. Le chef de la famille s'est déclaré catéchumène au fort de la persécution en voyant la rage des persécuteurs, pillant, brûlant les églises et les maisons des chrétiens. Il faut que ce soit la vraie religion, dit-il, puisqu'il n'y a que les mauvais sujets où l'attaquer. Le Père Le Cornec a passé 2 jours et 2 nuits dans sa pauvre chaumière; je veux vivre comme vous, leur dit-il, ne préparez rien pour moi. Il baptisa le père de famille, le fils aîné, le 3ème fils, le jour de Pâques 1878. Le 8 Septembre je baptisai la mère de famille, 56 ans, aveugle depuis 4 ans. Je fus si édifié de la foi de cette femme, que je ne craignis pas de demander sa guérison au Vénérable P. de la Colombière. Je lui fis faire une neuvaine. Tous les jours elle devait mettre sur ses yeux l'image du Vénérable et dire: *Vénérable Claude, priez pour moi*; puis un rosaire tous les jours. La Neuvaine n'était pas finie que les yeux étaient rendus à la lumière. Elle est venue avec son mari et sa famille faire dire une messe d'actions de grâces, et m'a offert plus de 60 oeufs et 3 poules, ce qui n'est pas peu pour les néophytes de ce pays.

Le petit hameau de Tchao se compose de 9 familles émigrés du Hou-pé et du Ho-nan. Les bons exemples de la famille ne pouvaient demeurer stériles. La famille Tchen s'est déclarée catéchumène. Elle a 2 familles de ses neveux mariés, qui sont à moitié gagnées. 4 d'entre eux vont venir à l'école de la Sainte-Enfance que j'y fais bâtir. Ce sera là le sanctuaire en germe du Vénérable Père Claude de la Colombière à qui je l'ai promis; j'espère que vous trouverez bien en Europe quelques bonnes âmes qui m'aident à la bâtir.

J'ai retrouvé la famille néophyte du bourg de Chen-Kia-pien, Tchen-tchang-li. Sa femme non baptisée m'a paru très intelligente et bonne. Elle portait dans ses bras une petite créature d'un mois, je lui parlai de la nécessité du baptême pour les enfants, de ses avantages inappréciables, et des dangers des enfants qui meurent sans baptême. Aussitôt elle se lève et me propose de baptiser sa petite. Je lui donnai le nom de Thérèse, c'est la 3ème Thérèse que je baptise depuis deux jours, en l'honneur de Notre Carmel à Zi-Ka-Wei.

Le 15 au soir, ma chambre fut remplie de tous les enfants et jeunes gens du village. J'en distinguai deux, l'un de 23, l'autre de 31 ans, plus instruits que les autres. Je leur présente le catéchisme du P. Doerio, ils le lisent couramment. Etonné, je leur demande leurs études chinoises. 15 ans d'études. Et comment ne continuez-vous pas? Celui de 31 ans est marié, a 3 enfants, le seul soutien de sa famille, il est pauvre, et arrive du Koupé. Je lui propose d'aller dans notre maison de Pi-Kia-Kiao étudier les études chrétiens et à la Toussaint je l'établis maître d'école à Chen-Kia-pien. Lui-même se déclare catéchumène et veut apprendre les prières. L'autre de 23 ans est un des neveux de Tchen, il n'est pas marié, il consent à aller étudier les prières et les livres à notre école centrale de King-Ko-Zou. J'avais le cœur bien réjoui.

27 Octobre. J'arrive de Tong-pa, fatigué mais tout content. J'y suis allé par Mé-tchou gros bourg de 2000 familles à 30 lis nord de Kien-ping: un canal va rejoindre le grand canal de Li-iang à Tong-pa. Trois barques de Vou-si font le commerce de Shang-hai à Mé-tchou: nous y avons un correspondant.

La digue de Tong-pa mériterait une description. C'est un immense amas de pierres, large de 60 pieds, formant talus de 45 degrés environ. Du côté de Li-iang l'eau est à 30 pieds en dessous du niveau du canal de Hia-pa à Tong-pa. Quelle inondation pour le Kiang-sou si on venait à ouvrir cette digue. Les eaux des lacs de Kao-tchuen, de Tai-ping-fou, les torrents de Kouang-te-tchéou et de Ning-Ko-fou, le Kiang lui-même dans ses crues, toutes ces eaux se précipiteraient en fleuve rapide dans la belle plaine de Y-King jusqu'au Ta-hou et ne ferait de ce beau pays qu'une vaste mer.

A mon arrivée à Hia-pa, sur la digue même, un homme se jette à mes pieds : "ta-ta, ta-ta, ié chen-vou!" Ces cris de joie en face de plusieurs centaines de païens qui m'entourent me disent que j'ai là un de ces héroïques chrétiens de Vou-si, qui n'ont pas peur de manifester leur foi. Conduis-moi à ta barque, lui dis-je, et bientôt je me vois entouré de 15 chrétiens qui me font le Ko-téou en face de 5 à 600 païens sur la rive. Quelle cordiale réception, et comme j'étais ému, en pensant à la timidité de nos néophytes du Kiang-ping. Je promets à ces braves gens de rester avec eux jusqu'au lendemain. J'entends les confessions, on récite le chapelet et les prières, on soupe gaiement, on cause de tout.

Le lendemain 27, messe, sermon, communion; visite de Chang-pa, bourg magnifique, et bonne réception chez le Correspondant de nos barques chrétiennes. Conclusion : il nous faut là une crèche, une pharmacie, un pied à terre à Hia-pa où les barques chrétiennes stationnent. Nos pêcheurs de Li-iang, Y-King, Vou-si pourront recevoir les orphelins, et au besoin les transporter jusqu'à Chang-hai, ou bien à Tong-pa qui est le trait d'union

des deux provinces du Kiang-sou et du Ngan-hoei.

Nous avons deux chrétiens de ce pays ; l'un baptisé à Kiang-in en 1866, il est sur les barques de Vou-si ; l'autre de Sen-Kia-Kiao près de Chang-pa, il a été baptisé en 1863 ou 64 à Shang-hai. Il était domestique de Mr Gicquel, et avait appris le français comme jamais Chinois ne l'a su. Je revenais de Chang-pa à Kien-ping, et me trouvais à mi-chemin sur une colline à peu près déserte. Je laissais aller ma bête, sans m'inquiéter si j'étais en bonne route, lorsque j'aperçois un être humain sortir d'un ravin, babillé en mendiant. J'en fus presque effrayé, mais ô surprise! "Mon Père, vous êtes bien mon Père", me dit-il ; j'étais tellement saisi que je ne savais quoi lui répondre. "Enfin, répète-t-il encore, vous êtes bien mon Père!" — Mais mon pauvre ami, qui êtes-vous ? Chinois ou Français ? — "Je suis Auguste, domestique de Mr Gicquel, actuellement à la police française à Tang-King-pang, je suis de Sen-Kia-Kiao à 10 lis d'ici, j'ai encore mes Parents, ma femme est à Tang-King-pang, j'ai été baptisé par le P. d'Orgy, depuis 18 ans j'habite Shang-hai". — D'où venez-vous donc ? et qui vous a mis dans un si piteux état ? — "A Vou-si mon compagnon de voyage pendant mon sommeil m'a filouté mes habits, mon argent, ma montre, il ne m'a laissé que cette chemise, depuis Vou-si je marche à pied". — Vous tomber bien mal, je suis seul, et je n'ai pas une sapèque sur moi, mais revenez me voir soit à Kien-ping soit à Pi-Kia-Kiao, en attendant prener quelque repos dans votre famille. — "Merci, Père, bon voyage". Et nous nous quittâmes les meilleurs amis. Combien je regrettais de ne pouvoir le soulager!

27 Octobre. Dimanche, messe à Kien-ping, auditoire de 10 chrétiens y compris nos gens, c'est magnifique.

je n'en ai pas tous les jours autant. Six Chrétiens sont venus de Ou-Hia-Hien (2 lis sud de la ville) par la pluie, c'était méritoire. Dans ce petit centre il y a 3 familles de néophytes dont presque tous sont baptisés, 2 familles catéchumènes et 12 à 15 familles païennes du Ho-nan.

Après midi départ pour Nan-iang-tsen. Nous nous arrêtons à Tuen-tsen près de Fan-Hia-pour pour visiter une bonne famille catéchumène qui possède une jeune chrétienne dont il est bon de faire mention. C'était une des plus grandes élèves de l'école de Lo-tsen (où le P. Hoang a été tué) elle a été amenée à Nan-Kin pour déposer dans le procès. Il paraît qu'elle avait donné dans l'œil à plus d'un, voire même au grand homme Tang-tong-lin. Actuellement il voudrait l'avoir pour concubine et en offre 300 piastres au père de famille. Celui-ci n'est que le beau Père de la jeune fille, dont il a épousé la mère depuis 15 ans, cependant il l'a élevée et l'aime comme sa propre fille. D'autre part les parents de la jeune Chen du côté paternel sont tous païens; ils réclament la fille de leur parent pour la vendre et gagner quelques piastres. Le 2 Octobre dernier étant à Kien-ping, le beau Père de la jeune chrétienne me dit: "Père, je suis au tribunal du Mandarin, l'oncle de ma fille veut absolument la ravoir pour la vendre, mais moi je ne puis la laisser aux païens!" - C'est bien, lui dis-je, n'aie pas peur de perdre quelques piastres pour sauver ta fille. — "Oui, mais on m'en demande 100!" - C'est beaucoup pour toi, néanmoins tu es catéchumène, tu veux être chrétien, ne livre pas aux païens ton enfant que tu élèves depuis 15 ans et qui est chrétienne."

En plein tribunal, le Mandarin a loué le père de famille d'être chrétien, l'a encouragé à persévérer, parce que la religion chrétienne est bonne. Après avoir entendu

les 2 parties il a adjugé la jeune Chen à son beau père dont elle prendra désormais le nom Tai, et pour dédommager la famille Chen, il lui paiera 100 piastres. Cette famille nous offrit généreusement l'hospitalité; pendant que j'y étais, un Sien-cheng vint me faire visite, et se déclara catéchumène avec son fils de 17 ans étudiant en médecine.

Enfin nous arrivons à Nan-iang-tsen dans une belle et large vallée où une population de près de 10,000 familles est répandue dans plus de 50 villages. C'est un des plus beaux centres du Kien-Ping. Je cherche notre maison. Un homme de 40 ans se présente: Connaissez-vous Wei-po-tsen? — "C'est moi-même, pauvre pécheur"! Quelle bonne rencontre. C'était l'administrateur de cette chrétienté qui avait d'abord supporté les menaces, les coups et le pillage avec beaucoup de courage, et qui a eu le malheur d'apostasier ensuite! Je trouve notre Hong-sou occupé par 4 familles et 7 bêtes à cornes. Ça n'a guère l'air d'une église, dis-je à Wei-po-tsen.

"Hélas, répond-il, depuis 2 ans, c'est la première fois que nous voyons la face d'un Père, nous étions trop nouveaux chrétiens quand la persécution a éclaté, et nous avons beaucoup souffert. Maintenant il n'y a plus de chrétiens, tous sont apostats". — Ne dis pas ce mot qui perce le cœur du Père, non vous n'êtes pas apostats, seulement abandonnés, ne voyant plus ni Pères, ni catéchistes, vous avez négligé la prière. — "J'espère que le Père nous pardonnera". — Oui, oui, vous êtes tous pardonnés. — Il y avait là 20 à 30 spectateurs, quelques anciens catéchumènes et néophytes. Les autres récemment venus du Hou-pé. Je les encourageai et leur dis de n'avoir pas peur, la persécution est comme un ouragan qui fait du mal, il est vrai, mais qui passe.

Wei-po-tsen, qui est fin, répliqua un mot qui

me fit de la peine, mais qui est vrai. "Le Père veut que nous n'ayons pas peur des persécuteurs, mais les Pères Européens ont tous pris la fuite, se sont cachés, le seul P. Hoang est mort au poste, et nous, nous avons souffert, nous avons été pillés. Comment nous, pécheurs et néophytes, n'aurions-nous pas eu peur?" — Le Père Bies, répondis-je, est resté à son poste à Kouang-te-tcheou, les autres ont fui ou se sont cachés pour éviter de nouvelles calamités. Un missionnaire a été massacré avec plusieurs catéchistes, c'était déjà un assez grand malheur. Allons, c'est bien, n'ayez plus peur: pour moi, ajoutai-je, je n'aurai pas peur, et je resterai comme le Père Hoang à mon poste. Et maintenant occupons-nous de notre logement.

Ce ne sera pas facile. Wei-po-tsen m'invite à manger chez lui. J'accepte pour mes gens, mais moi je désire coucher et manger dans l'ancienne église. Pas de fenêtres ni de portes, le toit est à jour, la pluie tombe partout. Je choisis le coin qui me paraît le meilleur, on m'apporte une botte de paille, et voilà mon lit tout prêt. Quant à table, chaise, etc.. rien du tout. Avec ma caisse à chapelle et une pierre à battre le riz, j'improvise une table, on m'apporte la lampe antique chinoise, et je commence mon bréviaire.

Le souper arrive, il était grand temps, je cause, je fais jaser mes gens, et je finis par connaître mes ouailles. Plusieurs ont émigré, les autres sont dans 4 ou 5 villages à 4 lis à la ronde. Le Kong-sou réparé sera commode; nous y avons attenant un beau terrain pour jardin, le tout sur la route de Pi-Kia-Kiao à mi-chemin de Kien-ping. Pour les réparations, il faut un secours de 1000 francs et plus.

Je rentrai le 28 à Pi-Kia-Kiao pour visiter

et surveiller les travaux de construction et de réparation. On vient m'annoncer que 10 familles d'un village à 9 lis d'ici sur le lac se déclarent catéchumènes, elles ont été gagnées par un Hoang, mangeur d'herbe converti depuis 15 jours par un remède que je lui ai donné pour les yeux.

30 Octobre. Quelle charmante excursion! Après Vêpres et Complies du B. Alphonse, j'enfourche ma mule, disant force rosaires, et me dirige dans la partie nord de Lo-tsen. A 6 lis sur la route de Pi-Hia-Hiao, je visite pour la première fois San-li-tsen, que je consacre à St Jacques patron du catéchiste Jang massacré à Lo-tsen le 13 Juillet 1876. C'est la patrie du catéchiste. Ce n'est pas sans émotion que j'entre dans sa maison, j'y trouve sa vieille mère toujours triste et les larmes aux yeux: ses 2 frères sont là. Sa femme et ses 2 enfants sont encore à Chouei-tong aidés par la mission. La position de ce village adossé à une colline et entouré de grands arbres est fort belle. J'y trouve 4 familles néophytes, 2 catéchumènes et 10 familles païennes à moitié gagnées. Voilà donc un centre qui demande son école et son pied à terre.

Voyez comme la Providence est bonne et nous ménage les occasions. J'ai vu une dizaine de malades auxquels j'ai pu distribuer des remèdes. Un petit Alphonse, en l'honneur du Bienheureux, est baptisé. On m'offre un beau terrain, jardin, maison à étage, 3 chambres, plusieurs arpents de terre, le tout pour 100 Carolus; mais hélas! pas le sou! Me revoilà en route pour courir après mes ouailles. A Ta-chan-Hiao, grand village de 70 familles, 5 sont catéchumènes: pendant que du haut de la colline je contemplais le pays, un laboureur me demande: "Etes-vous le Cheng-you?" Oui, répondis-je. C'était le second fils

de Li-tchang-sin, catéchumène du village. Il nous conduit à la maison de son père, où nous suivent 50 à 60 païens curieux, et une douzaine de catéchumènes qui ne rougissent pas de me faire le Ko-téou.

Le petit-fils de Li-tchang-sin est ondoyé et a nom Alfonso. Le Bienheureux fait sentir sa protection. On me demande si j'ai des remèdes pour la fièvre, les plaies, les enfants. — Oui, j'en ai beaucoup sur moi. — Aussitôt parents de m'apporter leurs enfants malades; gens boiteux, couverts de plaies, fiévreux à la face jaune et amaigrie arrivent en foule. Deux heures durant, dans 3 maisons de néophytes que je visite, j'ai soigné plus de 50 malades grandes personnes, et j'ai pu ondoyer 17 petits païens souffreteux et chétifs. Le Bienheureux a dû être content, tous ont le nom d'Alphonse. Ce sera le commencement de la Chrétienté qui lui est consacrée.

Je visite un Pen-ti appelé Chen qui vient de se faire une entaille au pied: pendant que je lui mets une emplâtre une cinquantaine de curieux viennent voir le diable d'Europe et son prisme. Là encore 4 enfants malades régénérés. Il y a bonne espérance. Il était 5 heures et demie. Vite, dis-je au catéchiste, il faut retourner à Lo-tsen par Lo-ché-chan, petit hameau qui compte 2 familles néophytes et catéchumènes. Nous ne fîmes que saluer les gens et voir la belle maison des Chrétiens. Nous y reviendrons. A 6 heures 3/4 un bon souper nous attendait à Lo-tsen. Nous y fîmes honneur après une si bonne journée.

1er Novembre. Grande fête patronale de Lo-tsen consacré à Tous les Saints. Les images Passeur, les fleurs données par le P. Communade, une belle couverture d'été, ornaient l'église; beaux ornements de fête, encens à la messe, jamais pareille fête n'avait eu lieu à Lo-tsen

depuis la persécution. 15 Chrétiens et 2 Chrétiennes pour auditoire, grand sermon, 12 ont communié, jamais je n'ai eu tant de monde. J'ai retrouvé plusieurs égarés. J'y aurai une école dans un mois ou à la nouvelle année. Un Lien-Cheng apostat est venu me voir, il se propose de rentrer au bercail avec sa famille. La mère du Catéchiste Yang a ondoyé 10 enfants depuis 2 mois, elle m'apporte ce beau cadeau. Donc, bonne journée.

Un apostat, un ancien Tao-che, vient de revenir au bon Dieu: Sa conversion est assez curieuse. Il avait servi de Catéchiste exhortateur au P. Hoang, et eut le malheur de faiblir devant la persécution. Il exerça de nouveau son métier de Tao-che, et vint dans la famille Liao apostaté, où il endiabla la petite fille agée de 9 ans. Puis il l'interroge. L'enfant ne put répondre que sur 3 choses. "Le P. Hoang et le Catéchiste Yang sont au Ciel glorieux, ils prient les Chrétiens et les Catéchumènes de Kien-ping de se convertir et de rester fidèles à adorer Dieu, sinon Dieu les châtiera. Le P. Hoang s'est jeté à genoux devant Dieu, suppliant Notre-Seigneur de pardonner à ces pauvres gens. Toi-même, dit-elle, au Tao-che, ne fais plus ce métier, autrement Dieu te reprendra ton fils âgé de 5 ans". Le malheureux Tao-che oublia la menace, mais Dieu le punit immédiatement; son fils est mort il y a 4 jours. Le pauvre père désolé me disait: "Le bon Dieu m'avait averti, je n'ai pas obéi, mon fils est mort, je veux me convertir sérieusement". Il a fait sa mission et se remet à mon service. Il m'a donné de précieux renseignements sur les Centres de l'Est de Kien-ping que je n'ai pas encore visités.

Ning-Ko-Fou, 7 Novembre. Le 2 après la fête des Morts à Ko-tsen, par une pluie battante je revins à Pi-Kia-Kiao. Je devais me rendre à Ning-Ko-Fou [illegible]

notre consulte du 5 décembre, mais des pluies continuelles me retiennent. Le 5 une petite éclaircie à l'horizon, vite filons. A 15 lis la pluie recommence, en 4 heures durant par des chemins affreux jusqu'à Wan-Kia-chan. Nous y avons un joli Kong. sou en une école, où les chrétiens brillent par leur absence. La chapelle a été bâtie en juin dernier par le P. Li, j'avais bien l'envie d'ouvrir l'église et d'y dire la messe, mais pas de chapelle, pas de lit pour coucher, pas d'habits pour changer. Il a fallu y renoncer, et partir par la pluie pendant 30 lis jusqu'à Ning-Ko-fou.

J'arrive à 6 heures du soir. Quelle bonne et joyeuse réception! tous les nôtres sont là, arrivés depuis un ou deux jours. On ne vous attendait plus. On jase jusqu'à 10 heures du soir. Le 7 le beau temps revient, le soleil se lève. Aujourd'hui 8 il est radieux, mais l'eau coule à flots dans tout le pays qui est inondé: c'est une crue de 10 à 16 pieds d'eau. Le 9 les PP. Debrix, Pittau et Chen-léang enfourchent leurs bêtes et partent avec leurs catéchistes et leurs bagages. A 2 lis d'ici l'inondation les force à revenir. Le 10, Dimanche, impossible de partir.

Wan-Kia-chan, 12 Novembre. Enfin le 11 à 8 heures et demie du matin nous quittons tous Ning-Ko-fou. Le Père Twdry m'accompagne et à 10 heures nous voici à Chouang-Kiao; bourg magnifique, populeux, et le plus considérable de Suen-tcheu-hien. Le P. Le Cornec a voulu s'y établir. Avant d'arriver nous traversons le torrent sur un pont superbe. C'est un des plus beaux que j'ai vus en Chine, à 10 arches, tout en pierres de taille, haut de 30 pieds, large d'autant et long de 200 pieds. Les arches sont soutenues par des arcs-boutants qui brisent l'eau impétueuse du torrent. On dirait qu'il a été fait pour les voitures et les chevaux.

Wan-Kia-chan est un des centres les plus intéres-

sants du district du P. Andrain. Le P. Le Cornec l'an dernier a préparé les terrains pour bâtir, le P. Li qui lui a succédé a construit un joli Kong-sou de 4 chambres, enclos de murs, en avant une maison chinoise pour l'école, le gardien, la cuisine, les écuries. Il ne demande qu'à être un peu arrangé. Le lendemain nous disons nos messes, les premières dans cette église, devant nos 2 Catéchistes et nos 2 conducteurs; les catéchumènes n'arrivent qu'après. Je baptisai un petit Martin après notre déjeûner, puis nous nous séparâmes.

Nous avions un temps magnifique. Prenons le chemin de la montagne, dis-je à mon catéchiste, et en route pour Pi-Kia-Kiao par Ta-wang-tsen. Nous rencontrons 3 villages situés aux flancs de collines charmantes et boisées. Les gens sont très polis, et nous indiquent le chemin. Nous entendons ces mots sortir de la bouche des enfants: "*mais c'est un Cheng-sou*". J'y repasserai. Après 15 lis de marche, nous arrivons au haut d'une colline, d'où l'on aperçoit le lac Nan-sou et Pi-Kia-Kiao avec ses maisons blanches. Nous y sommes, voilà le lac, voilà notre église, c'est bien la vallée de Tchen-men-tsen. Nos 5 lis sont bientôt franchis, et le premier village qui est devant nous c'est Ta-Wang-tsen.

Le premier homme qui nous aborde est un catéchumène nommé Tchsou. Nous l'interrogeons. Conduis-nous, dis-je, chez Wang-a-gui, néophyte. Il ouvre une cour fermée par de grands murs, et nous avons devant nous une belle maison. Cette demeure serait-elle celle de Wang-a-gui? - Oui et non. Il a loué une partie de la maison de cette veuve indigène qui vient de perdre son mari de 30 ans à peine. Elle a 2 petites filles,

et elle est propriétaire de toutes ces belles maisons et de plus de 1000 arpents de terre. Nous entrons chez Wang-a-gni dont la femme est malade. Voisins et voisines accourent et la jeune veuve aussi avec une de ses petites filles dans ses bras. Cette enfant est malade, dit-elle, les fièvres la dévorent. – Je l'examine, et je la baptise Martine. Puis on écoute les histoires du village. Il est bien grand et bien bâti, dis-je. – Ô Père, avant les rebelles, il y avait 1000 à 1500 hommes sans compter les femmes et les enfants. Maintenant à peine s'il reste 10 indigènes, plus une soixantaine de familles émigrées. On me propose une belle maison de 8 chambres, avec jardin et clôture, sur les bords du torrent. Nous avons là 5 familles néophytes et 5 catéchumènes. Il nous faut un pied à terre et une école. La jeune veuve recevra volontiers une chrétienne veuve ou vierge pour enseigner ses enfants.

J'arrive à Tchen-men-tsen vers midi. Les enfants sont gais et contents de nous revoir; les grandes personnes devant leurs maisons ont le sourire et un bonjour pour le missionnaire. J'ondoie le fils du maître d'école, nouveau-né de 8 jours, c'est le 3e Martin de la journée.

A Se-Kiao le lac débordé couvre la route, attention! à Hong-miao nous passons le lac et nous ne sommes plus qu'à 5 lis de Pi-Kia-Kiao que nous apercevons coquettement étagé sur la colline, et notre église qui domine tout. La croix vient d'y être placée. O Crux, ave! Nous ne sommes plus qu'à 1 lis, la rivière gonflée, vrai torrent, nous sépare seule de notre maison. Mais celui-ci a enlevé les pierres du pont. Nous avançons dans le chemin rempli d'eau, mon catéchiste passe; ma mule hésite, elle craint de glisser sur ce marbre large d'un pied. Je la force à sauter, elle obéit, glisse, chan-

celle, je tombe à l'eau, dans cet endroit sans fond. Je tenais les rênes de ma bête, je l'entraîne dans ma chûte, elle tombe sur ma pauvre personne qu'elle abasourdit, en me fait boire 3 fameux coups de thé. Mes habits doublés de coton deviennent si lourds qu'il m'est impossible de nager. Je disparais sous l'eau, buvant tant et tant que c'en est fait: encore quelques secondes, je suis noyé, je n'ai plus de forces. J'entrevois mon catéchiste et mon conducteur qui me tendent les bras au dessus de l'abîme, je fais un dernier effort. Mon catéchiste me saisit par les doigts et me ramène à bord, où je tombe comme un homme mort.

Je vomis une grande quantité d'eau, cela me soulage; alors grelottant, appuyé sur mes hommes, je me traine comme je puis jusqu'à la maison. Quel fameux cierge je dois à Saint Stanislas! J'avais les reins brisés. On me déshabille, je me mets au lit, en disant: préparez un bon verre de vin chaud sucré. Je puis alors me reposer un peu et dire mon bréviaire, puis soigner mes nouvelles blessures à la cheville du pied gauche. Ce sont mes premières Vêpres de St. Stanislas.

Le lendemain je remercie à la Messe mon bon petit Saint, je baptise un petit Stanislas moribond. Belle fête, j'avais un auditoire de 27 chrétiens sans les catéchumènes, 19 communions. Tous nos Pères étaient réunis à Tsen-Wang-tsen au pèlerinage bâti par le P. Li, je devais y aller; mais la volonté du bon Dieu s'est déclarée.

17 Novembre, fête du Patronage de notre bonne Mère, je baptise une petite Marie, ma 70ème.

18 Novembre. Je fais une sortie dans le bourg. Le jeune Lin, mon ami du To-Kien vient de se marier: il a dépensé 1000 francs pour acheter une femme du

Hou-pè - C'est bien, mais c'est un peu cher. Mon catéchiste de Tchen-men-tsen arrive, il a baptisé 4 petits malades, ce sont ses débuts, il en est ravi et moi aussi - Je reçois une lettre d'un bachelier de Ta-chan-Kiao que j'ai guéri avec quelques graines de santé. Sa lettre est celle d'un homme gagné; il m'offre ses services.

J'ai encore eu la visite d'un charmant jeune homme de 18 ans: il est du Hou-pè, émigré dans le Hou-tcheou-fou (Tché-Kiang). Il a vu un catéchisme dans la main d'un de nos Chrétiens émigré lui-même, et l'a appris. Il m'aborda en souriant et en récitant le catéchisme. J'ai su par lui qu'il y avait un assez bon nombre de Chrétiens dans cette partie du Tché-Kiang, et que plusieurs païens désirent entrer dans la religion. Je vais tâcher de le faire étudier à Pi-Kia-Kiao où il a des parents, dans notre école qui s'ouvrira le 1er Décembre. C'est la quatrième école que je commence; je n'en avais pas une seule: je veux en avoir 12 l'année prochaine.

24 Novembre. Ma main tremble en vous écrivant de mon lit, la douleur aiguë et continuelle de la plaie à la cheville ne me laisse pas un moment de repos, par conséquent plus de sommeil ni jour ni nuit depuis le 18. Nous préparons l'ouverture de ma cathédrale de Pi-Kia-Kiao dédiée à St François-Xavier. Je ne sais comment je ferai, car il m'est impossible de faire un pas. J'ai voulu aller à ma porte pour l'ouvrir, j'ai dû y aller sur les genoux et les 2 mains, à quatre pattes.

Notre fête de l'ouverture de l'église s'annonce et s'accentue. Visites nombreuses de païens venus de tous côtés 2, 3, 400 par jour. J'ai reçu la visite de 2 chefs de familles catéchumènes de Chan-tang-pou:

c'est la première fois qu'ils ont osé faire cette démarche. Nos 4 Néophytes et 30 catéchumènes de Kong-tang-tsen sont restés fidèles et continuent à prier ; ils n'ont pas vu le Père depuis 2 ans. A Nang-yang-tsen, où je fais réparer les toits avec la belle aumône du P. della Corte, on m'annonce le retour de 5 familles : 20 Néophytes sont déjà accourus pour se préparer à la fête. Çà met la joie au cœur. Mais d'autre part je suis devenu une vraie sensitive agacée et agaçante. Penser-donc, depuis 11 jours j'ai dormi 4 heures. C'est le vilain côté de l'accident.

1er Décembre. 30 chrétiens et catéchumènes à ma messe avec 100 à 150 païens : cette fois en présence d'un pareil auditoire, j'ai pris le ton solennel. Ces braves païens étaient ébahis, ils n'ont pas soufflé mot pendant l'instruction et la messe.

Deux chefs de famille de Hou-tsen, à 5 lis de Pi-Kia-Kiao, viennent se déclarer catéchumènes. Le bachelier Tcheou arrive pour commencer l'école, il enseignera d'abord les prières qu'il se dispose à apprendre lui-même. Le P. Twohy arrive à 1 heure et demie il est tout stupéfait du concours des païens, et des riches décorations de l'église. "Mais c'est joli, dit-il, presque comme à Shang-hai." Nous avons une bonne conversation et le 2 Décembre je jouis d'une bonne nuit : j'ai dormi 6 heures ; le pied va un peu mieux.

Le soir le P. John Twohy bénit solennellement le Chemin de Croix, puis nous le faisons. Plus de 300 païens étaient présents. Après le Chemin de croix, exhortations aux païens et aux chrétiens. Je prépare ces derniers à la confession. Il y en avait de 40, 50, 60 et 70 lis. Jamais je n'avais vu les femmes en aussi grand nombre : elles étaient 12 : les hommes étaient 70

environ, y compris les catéchumènes. Près de 2000 païens pendant ces 3 jours.

Le 3 le P. Twory a eu tous les honneurs: messe solennelle, sermon, salut du S. Sacrement; l'église était trop petite pour contenir la foule. Après le salut j'ai interrogé nos néophytes sur les principales vérités du salut, leur demandant de manifester leur foi devant cette foule de païens comme réparation des faiblesses et des lâchetés passées. Ils ont récité le Credo, puis 6 Pater et 6 Ave pour le repos des âmes de leurs 3 Missionnaires défunts: les PP. Hoang, Le Cornec et Audrain, puis nous avons prié pour nos bienfaiteurs d'Europe et de Chine qui nous ont aidé à bâtir et à orner cette nouvelle église.

7 Décembre. Je suis en barque, mon pied ne se guérissait pas et je n'avais aucun espoir de guérison dans ce pays. Aussi le P. Beckinger ayant vu mon état, m'a conseillé de partir pour Hsang-hai, afin de me remettre entre les mains du docteur Rathouis. J'avais tout de même le cœur un peu gros. Nous avons d'ici une vue splendide sur le pays que je quitte. Nous avons rencontré plus de 30 barques chargées chacune de 20 à 50 émigrés du Hou-pé et du Ho-nan. L'émigration est loin de finir: ils se rendent à Pi-Hia-Hiao et à Hien-ping.

Le 4 Décembre j'avais commencé mon école interne de catéchumènes pour 3 élèves, le lendemain et le surlendemain en arrivaient 2 autres. Un orphelin de 15 ans déjà fumeur d'opium se corrige et vient apprendre les prières; j'ouvre l'école externe, 30 élèves sont inscrits pour la première lune.

Nous nous arrêtons à 15 lis de Sin-hao-tchouang, précaution nécessaire contre les brigandages

qui commencent jusqu'à la nouvelle année : près de nous sont 10 barques d'émigrés du Hou-pé, environ 200 personnes. Les douleurs sont moins vives, j'ai pu dormir 3 ou 4 heures.

Le 8 Décembre, messe en barque ; coucher à Hoang-tse, et le 9 je monte sur le steamer Kiang-sien de la Compagnie chinoise.

Royer. S. J.

Indes. — Extraits de 2 lettres de Mgr Goethals à ses Sœurs.

Bombay, 28 Octobre 1878.

Mes chères Sœurs.

La paix de Jésus.

..... Mon télégramme de mardi 22 vous aura appris notre heureuse arrivée ce jour là sur le sol Indien. Nous ne devions débarquer à Bombay que le Jeudi 24, mais notre excellent steamer marchait si bien, faisant habituellement plus de quatre lieues à l'heure, que tous les passagers s'attendaient à arriver dès le lundi à midi. Malheureusement le Dimanche après midi un tuyau se

rompit dans la machine, par suite de quoi notre bateau demeura immobile pendant 12 mortelles heures. Je crois que durant tout ce temps nous n'avançâmes pas de douze mètres, car il y avait absence complète de brise et conséquemment impossibilité de faire usage de nos voiles. Enfin, le lendemain lundi, notre machine à laquelle on n'avait cessé de travailler commença à souffler, vers 3 heures du matin le vaisseau se mit en mouvement et ne s'arrêta plus jusqu'à ce que nous entrâmes le mardi 22 à 9 heures du matin dans le port de Bombay. Je vous avais quitté dernièrement à Aden, d'où ma dernière lettre vous a été envoyée. Nous arrivâmes là vers minuit et n'y restâmes que 4 heures environ, assez de temps pour débarquer quelques passagers et une partie de la malle aux lettres.

Nous n'eûmes donc pas l'occasion de voir les fameux plongeurs d'Aden qui, à l'arrivée des bateaux d'Europe, arrivent en foule dans leurs petits bateaux et qui, à un moment donné, disparaissent tous sous les eaux pour aller chercher au fond de la mer la plus mince pièce de monnaie jetée par un des passagers curieux de ce spectacle. Nous n'avons, paraît-il, rien perdu à voir Aden pendant la nuit éclairée pourtant par un splendide clair de lune. La ville ne présente rien d'intéressant. C'est un immense rocher s'avançant dans la mer. Au pied de ce rocher s'étend la ville; à son sommet, se trouve le fort occupé par les Anglais. D'ailleurs stérilité complète partout. Vous ne voyez ni arbres, ni gazon à Aden. Il y pleut, dit-on, une fois tous les deux ou trois ans.

Depuis Aden jusqu'à Bombay, nous continuâmes à jouir d'un temps splendide, mais, à part l'accident de Dimanche, plus rien ne vint rompre la monotonie de la route. Pendant le jour quelques voiles à l'horizon, plus

près de nous, dans la mer, quelque tortue monstre, en quantité de poissons volants qu'à distance on prendrait pour des hirondelles sortant de l'eau en y rentrant, replongeant après avoir parcouru une assez grande distance d'un vol très rapide. La nuit nous avions le spectacle très intéressant des poulpes phosphorescents. Lorsqu'on considère le ciel étoilé au dessus de sa tête, et que peu après on regarde ces millions de Zoophytes lumineux, au milieu des flots, on dirait que tous les astres du firmament viennent se refléter sur la surface mobile de l'Océan. C'est vraiment joli. Ce qui était plus consolant pour le cœur, c'est que grâce au calme de la mer, nous avons eu le grand bonheur de pouvoir dire tous les jours la Sainte Messe dans notre cabine.

Enfin, donc, nous voici à Bombay. L'entrée du port est on ne peut plus pittoresque. La ville est composée d'un groupe de petits îlots tous reliés entre eux. La grande île de Salsette toute environnée de palmiers et de bananiers est à notre gauche. J'étais d'abord un peu désappointé en voyant s'élever au dessus d'une partie de la ville un certain nombre de hautes cheminées; allais-je me trouver à Manchester ou à Shiffaild sur le bord du golfe Arabique ....? l'illusion fut de courte durée; à peine débarqué, à peine entré dans le quartier des natifs, je me convainquis bientôt que Bombay est une ville Hindoue par excellence. C'est à se croire au milieu d'un rêve. Impossible de se faire une idée de ce qu'on a sous les yeux. Plus impossible encore d'en donner, par une description, une idée tant soit peu adéquate. C'est un composé de foire et de carnaval, de sérieux et de grotesque, de luxe et de misère, d'activité et de paresse, de religieux et de profane, le tout entremêlé de cris, de cha-

leur et de mauvaise odeur. Les maisons (dans le quartier des natifs s'entend), sont une simple juxtaposition et superposition de portes, de fenêtres, de vérandas, en un mot, de courants d'air, tenant ensemble, Dieu sait comment, mais tenant pourtant! Aussi, n'y a-t-il pas de limites bien définies entre l'intérieur et l'extérieur, du moins les Hindous semble les ignorer complètement, car ils passent tout aussi souvent la nuit étendus dans la rue devant leurs maisons qu'à l'intérieur de leurs demeures. Les oiseaux eux-mêmes ne font aucune distinction entre votre chambre et le jardin d'à côté. Ils entrent dans vos appartements, traversent vos corridors, avec un sans gêne qui ne peut s'expliquer que par la plus totale ignorance. Aussi n'est-il pas rare de voir les moineaux, les corbeaux et les milans entrer chez vous avec une naïveté charmante, venir becqueter les miettes sur votre table, et finir par se percher sur votre chaise ou sur votre épaule, comme sur une vulgaire branche d'arbre. J'ai vu cela de mes propres yeux, mes chères sœurs, je l'ai vu: c'est à se croire en plein paradis terrestre, moins peut-être la chaleur! Il y a pourtant à Bombay quelques beaux édifices bâtis par les Anglais, dans un style demi-Européen et demi-Oriental; il y a aussi de fort belles promenades parfaitement plantées..

Vous pourriez difficilement, vous autres gens du Nord, vous faire une idée de la chaleur qu'il fait ici. On transpire, rien que pour transpirer! Mais on a du bonheur à transpirer toutes ses gouttes, (comme on dit à Namur), pour le bon Dieu! Après tout, cela ne tue pas, la preuve en est, que nonobstant la chaleur, je me porte parfaitement bien.

Me voici l'hôte de Monseigneur Meurin (jésuite) qui se met en quatre pour me faire plaisir et pour me

faire voir toutes les institutions de son Vicariat. Cela m'est fort utile et agréable.

Calcutta, 15 Novembre 1878.

Me voici enfin à Calcutta. J'ai quitté Bombay en compagnie du P. Goubert, le mercredi, 30 octobre, à 5 heures du soir. Nous avions à parcourir 1200 milles, soit 366 lieues en chemin de fer: ce qui est en soi une perspective assez peu amusante. Heureusement que dans ces trains express, chaque voyageur en 1ère classe a un lit à sa disposition, ce qui lui permet de dormir passablement bien pendant la nuit. Nous avons donc roulé toute cette première nuit. Nous roulâmes de même tout le lendemain, et j'avais le projet de rouler encore toute la nuit suivante, pour ne nous arrêter que le surlendemain matin à Allahabad, où je voulais célébrer la fête de la Toussaint.

Mais dans l'après-midi, à une station intermédiaire, un Monsieur entre dans mon compartiment. Nous fîmes bien vite connaissance, à propos de pluie et de beau temps. Quand il eut appris mes projets, il me dit qu'il était tout-à-fait impossible pour moi d'aller à Allahabad, que je serais épuisé de fatigue et que je n'avais pas autre chose à faire qu'à m'arrêter ce soir là même à Jubbulpore, à accepter la bonne hospitalité qu'il m'offrait, et à passer la fête de la Toussaint dans sa famille. Il fit tant et si bien qu'il finit par me persuader; et immédiatement, il expédia un télégramme à sa femme, pour annoncer notre arrivée. Il était 10 heures du soir quand nous descendîmes du train à Jubbulpore. La voiture de Mr Borel et une

foule de domestiques nous attendaient à la station en quelques minutes après nous arrivions chez lui, où sa femme, originaire de Calcutta, nous reçut très cordialement. Mr Borel est Anglais en occupe un poste important dans l'administration des chemins de fer. Il est bon catholique.

Dubbulpore est une station militaire... Les Pères de St François de Sales dirigent cette mission qui appartient au Vicariat de Vizigapatam.

Le jour de la Toussaint, je dis la Sainte Messe dans l'église de ces bons Pères, puis je visitai leur école et le couvent des Sœurs. A 10 heures et demie du soir, après avoir pris congé de mes hôtes, je repris le train que je ne quittai plus jusqu'au surlendemain à 6 heures et demie du matin, moment de mon arrivée à Sérampore.

Je devais demeurer dans cet endroit jusqu'au lendemain, lundi à 3 heures et demie, heure fixée pour mon entrée à Calcutta. J'ai oublié de vous dire que dans la nuit du Samedi au Dimanche, vers 10 heures et demie, je fus subitement réveillé par l'arrivée d'un Père, venant m'annoncer, qu'à cet endroit, j'entrais dans la première station de mon Vicariat... j'étais encore à plus de 80 lieues de Calcutta! Je passai donc la journée du Dimanche et une partie du Lundi à Sérampore, où nous avons une maison et une assez grande église.

Sérampore était autrefois une colonie Danoise et une ville assez importante. Les Anglais ont laissé tomber beaucoup de maisons en ruines. C'est une localité assez humide et partant pas très saine: mais de la terrasse de notre maison on a une vue magnifique sur l'Hogly. Le paysage éclairé par un soleil Indien est vraiment enchanteur.

Le Lundi à 4 heures, j'arrivai à Calcutta; nos

Pères et un bon nombre de Catholiques m'attendaient à la Station. Je fus conduit en voiture jusqu'à ma Cathédrale où se trouvait une foule considérable. Je m'habillai sous le péristyle, et j'entrai processionnellement dans le Chœur. Après le chant du Te Deum, et le baisement de l'anneau par le clergé etc. je fis une courte allocution au peuple. Après quoi je donnai la bénédiction épiscopale. De l'église je fus conduit à mon palais, où je trouvai rassemblés dans la grande salle quelques-uns de nos principaux catholiques. Nouvelle adresse . . . . Réponse . . . . . Puis je vis tous nos Pères heureux de me revoir. Ainsi finit ma première journée à Calcutta.

Depuis mon arrivée, je n'ai fait que courir pour visiter le Collège, les Couvents, les églises et les institutions charitables de la ville. Cela me prend beaucoup de temps parce que les distances sont énormes. Quand je serai un peu plus établi chez moi, je vous donnerai la description de mon Palais et du personnel qui s'agite autour de moi.

Je vous bénis du meilleur de mon cœur.

Votre frère

† Paul.

Hongrie. — Collége de Colocza, S.J. — Lettre des Congréganistes de la Sainte Vierge aux membres de la Congrégation de la Rue de Sèvres.

En vous remerciant, frères bien-aimés, de votre lettre de l'année dernière, nous devons vous demander pardon d'avoir tardé si longtemps à vous répondre. Nous nous empressons aujourd'hui de payer notre dette, et nous vous offrons en même temps tous nos souhaits pour la nouvelle année.

Vous apprendrez par la présente et vous partagerez avec nous, bien chers frères, la joie que nous avons goûtée il y a 2 mois. Mgr Jacobini que depuis longtemps notre Congrégation est heureuse d'avoir pour protecteur, a daigné visiter notre ville. Son Excellence arriva à Colocza le 12 Octobre à 8 heures du soir, par le Danube. Au débarcadère se trouvaient le prévôt du Chapitre, le juge de la noblesse et d'autres personnages venus pour saluer l'hôte illustre qui nous honorait de sa présence.

Aussitôt que le Nonce fut monté dans la voiture à 4 chevaux qui l'attendait, des fusées donnèrent le signal convenu, les canons tonnèrent, les cloches furent mises en branle et pendant une heure entière firent retentir leurs joyeuses volées. Une cavalcade de 50 nobles conduits par leur grand juge, accourt au-devant du Nonce, la jeunesse des écoles s'avance en longues files et partout retentissent de joyeuses acclamations et de vigoureux Vivat.

Je ne dirai rien des réceptions officielles, des adresses, discours, réponses, car je n'en finirais pas; je

viens de suite à la fête célébrée dans notre Collège. Le 13 Octobre, à 6 heures du soir, Son Excellence le Nonce, accompagnée de Mgr l'Archevêque et d'un grand nombre d'invités, honorait de sa présence auguste, une séance académique donnée par les membres de notre Congrégation. La prose et les vers furent mis à contribution pour chanter, féliciter, exalter le représentant du Saint-Père, pour souhaiter l'heureux succès de ses travaux et renouveler en sa présence les témoignages de l'antique dévoûment de la Hongrie pour le Saint Siège. Mgr Jacobini se montra très content de tout ce qu'il entendit: mais il manifesta surtout une grande joie quand parurent sur la scène 17 élèves armés de boucliers: sur chaque bouclier était peinte une grande lettre, et les différentes évolutions de ceux qui les portaient représentèrent 12 anagrammes tirés de ces 3 mots latins: *Leo Decimus tertius*. Ces 12 anagrammes formaient un dialogue entre les enfants du Pontife qui commencèrent par 9 acclamations, et le Pontife lui-même qui fit trois réponses. Voici ces 12 anagrammes dans leur ordre d'évolution:

Acclamations au S. Pontife.

1. *Sidus ortum, i, electe!*
2. *Mitteris e sudo, luce!*
3. *I rite, sol! Deus tecum!*
4. *Victores is deletum!*
5. *Vim dele, stes victor!*
6. *I, et tuis reduc solem!*
7. *Sedi restitue locum!*
8. *O dulcis, tuere mites!*
9. *Ster tuis, des cælum!*

Réponses.

1. *Electi! sto Dei murus!*
2. *Testis veri, lucem do!*
3. *Tute, dulcis eo meis!*

Ces anagrammes sont l'œuvre heureuse de notre Père Recteur. Le tribun des Porte-boucliers interprétait après chaque évolution, les acclamations des Fils. Les réponses du Père furent seulement mises sous les yeux des spectateurs. Cette exhibition remplit le Nonce d'une joie dont il s'empressait de donner des témoignages à tous ceux qui l'entouraient. Quand il prit la parole, son discours plein de feu et d'énergie, enflamma tous les auditeurs et les anima comme d'un souffle divin.

Quelques jours après, Son Excellence revint visiter le Collège dans tous ses détails; puis il célébra la 3e Messe dans notre église et nous donna sa bénédiction.

Quant à notre séance, il demanda qu'elle fût imprimée, et de Colocza même il en expédia à Rome un grand nombre d'exemplaires. Pour nous, nous garderons longtemps le souvenir des 5 jours passés dans notre ville par l'envoyé du Vicaire de Jésus-Christ.

Telles sont, nos bien-aimés frères, les nouvelles que nous voulions vous communiquer pour entretenir les relations de Charité de nos deux Congrégations et les rendre perpétuelles autant qu'il est en nous. Nous attendons une lettre de vous avec impatience et nous nous recommandons tous à vos ferventes prières.

Les Membres de la Congrégation de la Sainte Vierge du Collège de Colocza.

Nous extrayons d'une lettre du R.P. Recteur de Colocza quelques explications intéressantes relativement à la mise en scène des 12 anagrammes dont il est parlé plus haut.

. . . . . Chaque bouclier, long de 0m50, est peint en jaune qui est la couleur pontificale sur laquelle ressort

une grande lettre peinte en rouge. Les 17 porte-boucliers s'avancent sur la scène au son de la musique, en précédés d'un officier portant le drapeau pontifical, et d'un tribun qui commande la cohorte. Ils se rangent tout d'abord sur une ligne droite partagée en 3 sections, de telle sorte que les spectateurs puissent lire sur les boucliers l'inscription Leo Decimus tertius. Le tribun saluant de l'épée les assistants, se place derrière sa cohorte et prononce à haute voix l'inscription représentée, puis il pousse un vigoureux Vivat que ses soldats répètent 3 fois. Cela fait, le tribun commande: Premier changement de front, demi tour à gauche, marche! Et au son de la musique la cohorte se met en marche de manière à ce que chaque porte-bouclier puisse venir prendre la place qu'il doit occuper pour le premier anagramme. Lorsque tous sont rangés, le tribun salue de nouveau l'assistance, prononce à haute voix la formule de l'anagramme et en donne le commentaire. Puis il remet son monde en marche pour le second changement de front, et ainsi de suite.

Or, il est très facile aux porte-boucliers de trouver exactement la place qu'ils doivent occuper à chaque évolution grâce à l'industrie suivante. On trace sur le plancher de la scène une ligne droite où sont inscrits les Numéros d'ordre 1, 2, 3, 4, ... jusqu'à 17 puisqu'il y a 17 boucliers. Puis chaque soldat a une feuille collée sur la face intérieure de son arme: cette feuille porte la lettre du bouclier et le nº que le soldat doit occuper à chaque évolution; par exemple: celui qui porte le bouclier marqué L et qui occupe le nº 1 dans l'inscription Leo Decimus tertius, au premier changement de front consulte sa feuille et voit que pour le 1er anagramme Sidus ortum, i, electa! il

doit occuper le nº 13 ; que pour le second anagramme Mitteris e sudo, luce ! il doit occuper le nº 14, et ainsi de suite. Avec un peu d'exercice, les élèves exécutent parfaitement ces divers mouvements.

Pologne. — Extraits d'une lettre du P. Baudiss, Maître des Novices à Staravviez, aux Théologiens de Laval.

Staravviez, 11 Janvier 1879.

Mes bien chers Frères en J. C.

P. C.

..... La Charité qui nous unit dans la Compagnie m'engage à vous faire le récit de nos travaux. Je suis sûr que vous entendrez avec plaisir ce que Dieu opère dans ces régions par le ministère de nos Pères. Je veux vous parler des grandes Missions qui ont eu lieu l'an dernier ; d'autres ont produit beaucoup de fruits, mais je les omettrai parce qu'elles n'offrent rien de spécial. Je commencerai par la Mission de Kbarazz, bourg du diocèse de Léopold, ensuite je raconterai celle de Jzdebna dans les montagnes de la Silésie. Pour la première surtout nous avons mille actions de grâces à rendre à Dieu qui a fait de si grandes choses par l'entremise des Nôtres.

Il y a là une paroisse de 12000 âmes

à laquelle se rattachent 34 villages. Bien que les rits grec et latin s'y trouvent mêlés, les Nôtres n'ont trouvé de la part des prêtres grecs-unis aucune difficulté, mais au contraire une aide efficace. Ils ont tous accueilli les Nôtres dans leurs églises avec bienveillance, proclamé au peuple avec solennité le jour où le Missionnaire devait paraître, et parlé des Pères dans les meilleurs termes.

De leur propre mouvement ils amenèrent leurs gens à la Mission et après avoir assisté à tous les sermons se confessèrent aux Missionnaires. Avant d'ouvrir la Mission, on prépara les fidèles pendant 10 jours consécutifs, depuis la vigile de l'Ascension jusqu'à la Pentecôte. Dans cet intervalle 4 Missionnaires parcoururent les hameaux environnants et enseignèrent avec soin au peuple les rudiments de la foi; enfin la veille de la Pentecôte une convocation solennelle se fit à l'église, capable de recevoir 6 mille personnes; elle fut cependant insuffisante à cause de l'affluence de la multitude. Nombre de processions des deux rites conduites par leurs pasteurs ajoutèrent encore à la solennité. Un Père de Tarnopol nous amena une troupe de 5000 pèlerins environ.

C'est le jour même de la Pentecôte que commença la Mission avec les sermons, les messes, les bénédictions et autres exercices pieux de la fête. La multitude qui était au début de 10,000 personnes monta à la fin jusqu'à 30,000. Les confessions se firent avec grands fruits. Beaucoup de fidèles qui depuis bien des années s'étaient négligés se réconcilièrent avec Dieu. On fit 2 Communions générales, l'une pour les adultes et l'autre pour les enfants qui étaient au nombre de mille, et que les Pères avaient préalablement préparés avec soin. Des prières publiques et une procession semblable à

celle de la Fête-Dieu terminèrent la journée. On lut les Evangiles dans les deux églises du rit grec. Enfin au départ des Pères beaucoup de personnes de la ville et de la campagne vinrent en pleurant remercier les Pères de leurs bienfaits et de leur dévoûment.

La célèbre Mission de Jzdebna dans les montagnes de la Silésie a suivi celle de Cbarazz. C'est une chose étonnante que l'impatience avec laquelle ces montagnards attendaient nos Pères et la réception enthousiaste qu'ils leur firent. Quand les Nôtres arrivèrent à Jablow-Kovie, éloignée de quelques milles de Jzdebna, ils virent venir à leur rencontre pour les saluer deux députations, l'une conduite par un prêtre et le Préfet de la ville, l'autre composée des Montagnards d'Jzdebna; l'allégresse devint universelle et presque tous les habitants sortant de leurs maisons criaient au travers des villages: bonjour, Pères, bonjour! Des vieillards même se prirent à pleurer de joie comme des enfants. Nos bons montagnards amenèrent 5 grands chars pour les Missionnaires et chacun d'eux revendiquait pour lui au moins un Missionnaire qu'il pût conduire à destination. Les Pères arrivèrent ainsi l'après-midi en présence d'Jzdebna; là le Curé revêtu des ornements sacerdotaux parut avec ses paroissiens et conduisit ainsi triomphalement les Missionnaires à son église.

En tête de la procession marchait la Croix suivie de trois groupes d'enfants avec leurs bannières, puis venaient des hommes; ensuite disposées sur deux rangs 24 jeunes filles vêtues de blanc. Les Missionnaires les suivaient avec 2000 montagnards. Le P. Baczinski supérieur descendit de chaire avec les autres Pères et dans un discours enflammé qu'il adressa au peuple rendit à Dieu d'abondantes actions de grâces. La pro-

cession prit ensuite directement le chemin de l'église au chant des Cantiques. Là, selon l'usage, on donna la bénédiction du Saint Sacrement. Les Pères fatigués du voyage se reposèrent chez Mr le Curé qui leur avait préparé une habitation commode; et le jour suivant, à la joie universelle, commencèrent les travaux de la Mission. Grande fut l'édification des Pères quand le Curé, après le chant des vêpres, présenta l'étole aux Missionnaires en leur disant: " *Mes Pères, il est excellent, le troupeau que j'ai à paître dans ces montagnes; la foi de mes ouailles est solide comme leurs rochers, cependant le loup leur dresse de loin des embûches, je l'ai vu, mais ce n'est pas moi qui l'introduirai dans le bercail. Apprenez-nous, mon R. P. Supérieur, et vous R.R. PP. Missionnaires, à bien supporter notre pauvreté, enseignez-nous la vertu, etc.....*

Ce fut donc avec l'ardeur accoutumée que nos Pères mirent la main à l'œuvre. Les sermons, le Saint Sacrifice et les autres exercices en usage eurent lieu chaque jour. L'église était magnifiquement ornée de guirlandes et de fleurs

On dressa en avant de l'église un autel pour la célébration du Saint Sacrifice. Dès le début de la Mission il y eut environ 3000 personnes: les Hongrois qui habitent aux frontières de ce pays y accoururent au nombre d'un millier. Ils étaient conduits à la Mission par leurs propres Curés qui voulaient participer à ce bienfait. Le nombre des personnes présentes monta rapidement de 5 à 6 mille; à la fin on l'évaluait à 30,000. C'est d'autant plus remarquable qu'il plut souvent pendant la Mission, ce qui était une grave incommodité pour des auditeurs obligés de rester en plein air; les fidèles cependant tinrent intrépidement jusqu'au bout, décidés à

braver la pluie matérielle pour abreuver leurs âmes de la pluie spirituelle de la grâce.

L'affluence au tribunal de la pénitence fut immense ; comme les Prêtres qui avaient entendu les confessions bien avant dans la soirée voulaient se retirer, ces braves gens se jetèrent aux pieds des missionnaires et les supplièrent avec larmes et sanglots de ne pas les abandonner si vite, c'est pourquoi les Nôtres ne pouvant résister aux prières ardentes de la multitude, après avoir fini la Mission, continuèrent encore pendant 5 jours à entendre les confessions.

5 mille personnes prirent part au banquet eucharistique. Un Chemin de Croix solennellement érigé devait terminer ces belles fêtes. Il y avait bien depuis longtemps déjà un Chemin de Croix, mais le peuple voulut laisser un souvenir éternel des grâces de la Mission et acheta 14 belles images représentant l'Histoire de la Passion. La souscription qui servit à les payer montait à plus de 1000 francs. On assigna donc un jour où le P. Supérieur après avoir béni ces nouvelles stations les exposa solennellement à la vénération publique.

Deux faits remarquables mettent encore en lumière les bonnes dispositions de ces Montagnards. Le premier est que tous les jours ils mirent 4 chariots à la disposition des Pères. Ces braves gens priaient instamment les Pères de vouloir bien au moins une fois les visiter dans leurs chaumières, ainsi que les Hongrois du voisinage ; les Pères malgré leurs immenses fatigues ne purent résister à leurs désirs et firent une visite à ces pieux Montagnards. Ils trouvèrent partout une réception enthousiaste et furent obligés d'asperger et de bénir les maisons, les familles, les troupeaux et les travaux. Un autre jour ils visitèrent également les Hongrois du diocèse voisin : Ceux-ci montrèrent la même allégresse

en exprimèrent le désir de voir donner une Mission dans leurs contrées.

L'autre fait non moins mémorable est que ces Montagnards, bien que fort pauvres, se cotisèrent pour subvenir aux dépenses des Missionnaires. Avant la Mission ils remirent à cet effet au Curé une somme de plus de 3000 francs. Il arriva que plus d'un indigent apporta 15 francs à son Curé. Pendant la Mission ils envoyèrent quelques uns d'entre eux pour demander aux Pères s'ils n'auraient pas besoin de plus d'argent. Le P. Supérieur répondit: "vous nous avez tout donné abondamment: maintenant il ne reste plus rien à faire qu'à venir entendre avec diligence la parole sacrée et à prier ardemment pour l'heureuse réussite de notre sainte entreprise!" — Mais non satisfaits ils réitérèrent leurs questions à la fin de la Mission. A quoi les Pères dirent: "Nous n'avons absolument besoin de rien, vous nous avez donné avec surabondance."

Au moment des derniers adieux, leurs sanglots redoublés auraient ému les cœurs les plus durs. Ils accompagnèrent les Missionnaires en versant des larmes pendant une lieue et demie; puis se disposant en groupes ils fléchissaient subitement le genou pour recevoir la bénédiction du prêtre. Ils avaient préparés 5 chariots, et heureux celui qui pouvait conduire un Missionnaire ou un objet lui appartenant. Ils s'arrangèrent si bien que la plupart trouvèrent moyen de prouver leur zèle pour les Missionnaires: tous les aimaient et par suite brûlaient du désir de leur donner un témoignage d'affection.

Telles sont, mes bien chers frères, les œuvres que le Seigneur daigne opérer par ses indignes

Serviteurs.

Daignez nous recommander tous à la miséricorde de Dieu et à la protection de la Bienheureuse Vierge Marie

Votre frère et Serviteur en N. S.

A. Baudiss. S. J.

France — Angers. — Association de Notre-Dame du Bon Conseil.

Rapport de Mr. l'Abbé Grimaud secrétaire particulier de Monseigneur.

Le 28 Janvier 1877, Monseigneur a béni la Chapelle neuve et les bâtiments affectés à l'œuvre de Notre Dame du Bon Conseil, rue de Paris. On sait, à Angers, le but de cette association morale et religieuse dont origine remonte au 1er Mars 1865. A cette époque, un religieux de la Compagnie de Jésus, le R. P. Chateau, fort de son zèle et des encouragements de Monseigneur

Angebault, eut l'idée de fonder une Association qui permit à toute une classe de jeunes filles, employées de commerce, modistes, institutrices, maîtresses d'atelier, de se réunir dans un triple but : 1° de se lier avec des âmes sûres et vertueuses; 2° de se soutenir mutuellement dans la pratique des devoirs religieux; 3° de sanctifier le Dimanche tout en s'adonnant à d'honnêtes récréations.

De telles entreprises se passent d'éloges. Sans doute, le foyer de la famille sera, presque toujours, pour une jeune fille, le meilleur lieu de ses délassements. Après la famille, l'enfant retrouvera dans l'école même où elle a été élevée, où elle a déjà fait partie de quelque pieuse Congrégation, un autre refuge contre les périls qui l'entourent. Mais ces secours, qu'il est facile de trouver à la campagne et dans les petites localités, ne sont pas dans une grande ville, à la portée de toutes les jeunes filles; l'éloignement de la famille et des premières maîtresses, mille circonstances diverses les privent d'une bonne compagnie, d'amusements honnêtes, d'un lieu de réunion, à l'âge où elles en ont le plus besoin.

L'Association de Notre-Dame du Bon Conseil ne borne pas, d'ailleurs, son action aux trois fins qu'on vient d'énumérer. Grâce au zèle intelligent, à la charité toujours croissante des Dames patronnesses, la Société a pu organiser une caisse de secours mutuels, pour les cas de chômage ou de maladie. Présentement, cette caisse permet de soigner gratuitement, pendant deux mois, les associées malades; et de les loger aussi gratuitement, lorsqu'elles se trouvent sans place. Enfin, les religieuses de Saint Charles prêtent à cette œuvre le concours le plus dévoué, et, de concert avec les Dames patronnesses, font les démarches pour procurer des places aux associées sans

travail.

Cette association, modeste à son début, compte aujourd'hui 60 membres. Assez longtemps, la difficulté de trouver un local convenable a pu s'opposer au progrès de l'œuvre. Mais l'établissement d'une Société analogue pour les jeunes ouvrières des fabriques, en permettant d'installer à l'aise, dans un même enclos, les deux Associations, favorise désormais leur complet développement. L'œuvre de la Sainte-Famille, de fondation plus récente, se compose de jeunes filles travaillant dans les manufactures. Elle a le même but, les mêmes ressources et les mêmes avantages que celle de Notre Dame du Bon Conseil. Elle a fait aussi de grands progrès dans ces derniers temps, avec l'aide de Dieu. N'est-ce pas lui qui a inspiré à une famille angevine, aussi distinguée par sa foi que par son rang dans la Société, de venir en aide au R. P. Chateau, en créant un asile pour les petites ouvrières de nos grandes industries ! On ne saurait louer trop haut de tels exemples ; que tous ceux qui travaillent à résoudre les questions sociales, mais surtout que les faux économistes du jour, journalistes, romanciers brochuriers, orateurs de clubs, qui cherchent, dans de vaines déclamations sur la misère du pauvre, une popularité si peu désintéressée, commencent par imiter les gens de cœur et de religion qui s'occupent si effectivement d'alléger les souffrances d'autrui.

Voyez plutôt ce qui se passe au grand jour, dans les Associations ouvrières, les Patronages et les Cercles catholiques. Eh, pour ne parler que de la Société qui nous occupe, dites s'il est un spectacle mieux fait pour réjouir la vue et consoler le cœur, que celui des Associées de Notre-Dame du Bon Conseil et de la Sainte-Famille, le jour où Monseigneur est allé les bénir. La maison, la Chapelle, le jardin, tous les bâtiments, sur un plateau

bien aéré, ont pris un air de fête. De jolies décorations embellissent le jardin, dont les lignes fraîchement dessinées sont, tout au moins, riches de promesses. Une foule sympathique où se confondent tous les rangs de la Société, circule, malgré l'inclémence du ciel, autour de ces gracieux apprêts.

Monseigneur arrive, accompagné de Mr l'Abbé Pessard, vicaire général et de l'un de ses Secrétaires. D'autres ecclésiastiques sont venus apporter à cette fête le concours de leur présence et de leurs sympathies. Sans compter le Père Bateau, le R. P. Hervennic, recteur, et d'autres membres de la Compagnie de Jésus, on remarquait Mr le Curé de St Serge, Mr le Curé de Notre-Dame, Mr l'Abbé Becker, Supérieur de la Congrégation de St Charles, et d'autres membres du Clergé de la ville. Nous ne saurions nommer, dans la crainte d'en oublier un trop grand nombre, tous les laïques et les Dames patronnesses qui, avec Mr et Mme Genest-Launay, assistaient à cette inauguration. Après avoir béni la maison, puis une statue de la Sainte Vierge érigée au milieu du jardin, et plusieurs autres statues placées dans la façade de la Chapelle, Monseigneur a procédé à la bénédiction de la Chapelle elle-même. Ce joli monument, œuvre de Mr Bonnet, architecte, est tout à fait en harmonie avec les œuvres qu'il doit desservir. Une tribune assez vaste et une double sacristie en sont le complément.

Dans un discours où il n'a oublié que sa personne, le R. P. Bateau a fait l'historique des deux œuvres, remercié Monseigneur de sa bienveillance et de ses encouragements, Mr le Curé de la paroisse, les Dames patronnesses, les bienfaiteurs insignes de l'Association, particulièrement la famille Genest-Launay et l'âme généreuse à laquelle est dû l'autel du petit sanctuaire.

De son côté, Monseigneur a remercié le R. Père Chateau d'avoir doté la ville d'Angers d'une si belle œuvre. Son zèle et son activité pour la construction de cette chapelle méritent tout éloge. Monseigneur a également remercié les personnes charitables qui ont aidé le R. P. Chateau de leurs offrandes et de leurs prières, et en particulier les chefs de nos grandes industries qui ont compris l'utilité de son œuvre. — Comme il faut de nos jours, disait Sa Grandeur, multiplier pour les jeunes gens les associations chrétiennes, les patronages et les Cercles catholiques, ainsi devient-il nécessaire d'offrir aux jeunes personnes des lieux de réunion où elles puissent trouver, après une semaine de travail, des récréations innocentes et les leçons maternelles de la religion. Elles en ont besoin pour se défendre contre les séductions de l'erreur et du vice. Dans le magasin comme dans l'usine, dans l'atelier comme au foyer domestique, ne rencontrent-elles pas le danger sous toutes les formes ? Mauvais exemples, mauvais propos, lectures suspectes, occasions délicates, que de périls pour la jeune fille dans un milieu où ne règnent pas précisément la foi et les mœurs sévères. L'industrie, dont on admire à bon droit les merveilles, n'offre pas moins d'inconvénients au point de vue moral. Qui n'a senti son cœur se serrer en voyant, au sortir d'une grande manufacture, ce flot mêlangé d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles, de vieillards et d'enfants, qui, venus de tous les bouts de l'horizon, travaillent journellement côte à côte ? Malgré les précautions que peuvent prendre les chefs honorables de l'établissement, que ne peut-on craindre pour la foi et les bonnes mœurs, de ce pêle-mêle inévitable ! Ah ! s'il est des œuvres dignes des sympathies de tous les gens de bien, ce sont des Associations comme celle de Notre Dame du Bon Conseil et de la Sainte-Famille.

Sous la direction d'un Religieux de cette admirable Compagnie de Jésus qui, pour répondre à ses détracteurs, ne cesse de couvrir la France de ses œuvres et de ses bienfaits, les deux associations vont se développer et rendre d'éminents services. Unies toutes ensemble, les jeunes filles qui les composent grandiront dans la piété et les bonnes mœurs, se préparant ainsi à la mission de foi et de dévouement qui est le propre de la femme chrétienne. —

Ceux qui ont entendu Monseigneur, trouveront que cette analyse est bien imparfaite. Nous serons tout aussi impuissants à faire revivre les chants qui ont suivi sa parole. Un chœur de chanteuses, choisies parmi les associées, a exécuté à la tribune plusieurs morceaux, qui dénotaient une habile direction, autant que le bon goût des exécutants. Plusieurs solos ont été fort remarqués.

Après la bénédiction du Très Saint Sacrement, Monseigneur alla visiter les deux Associations dans une vaste et belle salle disposée sous la Chapelle. Toutes les associées de Notre-Dame du Bon Conseil et de la Ste Famille s'y trouvaient réunies. Là, nouveaux chants, compliments, joyeux refrains, ont tour à tour intéressé l'assistance.

Nous n'en finirions pas s'il fallait tout dire. Tournons plutôt nos regards vers l'avenir, et souhaitons longue vie à la Société de Notre-Dame du Bon Conseil et à sa jeune émule.

A ce compte-rendu si bienveillant fait par un témoin oculaire de la Cérémonie du 28 Janvier 1877, nous nous permettrons d'ajouter quelques notes propres à

compléter la notice sur l'Association de Notre-Dame du Bon Conseil qui, j'ose l'affirmer, a su gagner la sympathie de toute la ville. 600 Dames patronnesses prises dans toutes les classes, depuis la noble marquise jusqu'à la simple rentière, témoignent que le but de l'œuvre a été bien compris et approuvé. Des hommes du plus haut rang comme du premier mérite, nous aident à fournir à nos dépenses avec une libéralité et un empressement qui nous encouragent autant qu'ils nous honorent; et Dieu bénissant les efforts et les dons de la charité, nous avons la consolation de voir notre établissement s'aggrandir, et le nombre des Associées croître et augmenter avec le nombre de nos bienfaiteurs. Mais tout n'est pas fait. Pour réaliser nos vœux et nos espérances de prospérité, il nous faudrait pouvoir acquérir des bâtiments destinés à loger pendant l'année, sinon gratuitement, du moins à prix très-réduits, les familles et surtout les jeunes filles de la ville et étrangères à la ville, qui viennent demander aux manufactures et aux usines leur pain de chaque jour. Qui ne voit et ne comprend combien l'influence des religieuses et des Dames patronnesses serait plus puissante, plus efficace, plus salutaire sur des enfants qu'elles auraient toujours sous leur sauvegarde? Espérons que la Providence nous aidera à réaliser ce bien que nous ne désirons que pour le salut des âmes!

Les réunions pour les Associées de Notre-Dame du Bon Conseil et de la Sainte-Famille ont lieu, le Dimanche et les fêtes chômées, rue de Paris, 24. La devise de l'Association est: *Tout à Jésus par Marie*. Les jeunes filles seules sont admises, on n'y reçoit point de femmes mariées ni de veuves. Une jeune fille, pour être reçue comme postulante — le postulat est de 3 mois — doit

remplir les conditions suivantes : 1° être présentée par une Associée, ou ses parents, ou ses patrons ; 2° prouver qu'elle mène une vie régulière et qu'elle accomplit ses devoirs religieux ; 3° promettre d'être exacte à venir aux réunions et de suivre le règlement de l'Association ; 4° s'engager à ne pas fréquenter les bals, les théâtres, les cafés chantants, les mauvaises compagnies ; à ne pas lire de mauvais livres. L'infraction à ces derniers points du règlement est un motif d'exclusion ou de renvoi. La réunion commence à 2 heures du soir et finit à 9 heures pour les Associées de Notre-Dame du Bon Conseil. Les Associées de la Sainte-Famille viennent dès le matin pour la messe de 8 heures, et passent toute la journée à Bon Conseil où elles déjeunent, dînent et goûtent ; elles rentrent chez elles de 6 à 7 heures. A 5h 1/2 les Associées de Notre-Dame du Bon Conseil qui dînent chez elles ou chez leurs patrons, se retirent, mais elles ont la liberté de revenir à Bon Conseil, leur repas terminé. Des jeux réglés par les Religieuses et les Conseillères précèdent et suivent le dîner. Les Associées doivent y prendre part autant que possible ; les lectures privées et les promenades deux à deux sont interdites. Pour les Associées qui veulent dîner chez les Religieuses la table est servie à 6 heures : elles descendent ensemble au réfectoire, et chacune achète par des jetons gagnés au jeu ou par son assiduité ce qu'elle désire pour son repas : le silence est gardé pendant le dîner. A 9 heures la prière en commun à la Chapelle, avant de se séparer. Les Associées ne rentrent point seules chez elles, le soir : elles sont toujours accompagnées. A toutes les réunions, les Associées des deux catégories, reçoivent des jetons de présence, et le 1er Dimanche de chaque mois on donne un jeton d'honneur à celles qui n'ont fait aucune absence pendant le mois précédent. Les jetons de jeu, de présence, d'honneur, sont

la monnaie avec laquelle les associées se procurent aux ventes trimestrielles les objets de loterie offerts par les Dames patronnesses.

A 4 heures et demie la cloche avertit que les jeux doivent cesser, et un quart d'heure après, elle se fait de nouveau entendre pour appeler les associées à la chapelle. Toutes les associées des deux catégories sont tenues d'assister aux vêpres, à l'instruction, et au Salut du St Sacrement. Le 3e dimanche du mois la messe est dite pour les Dames bienfaitrices et pour les associées qui sont invitées à y assister et à y faire la Sainte Communion.

Les magasins, pour la plupart, étant ouverts la matinée du Dimanche, nous n'obligeons pas les associées à venir à une heure fixe à Bon Conseil, pour y entendre la sainte messe, nous nous assurons qu'elles assistent au Saint-Sacrifice dans les églises paroissiales. Quant aux jeunes ouvrières des fabriques, comme elles sont libres le Dimanche matin, elles sont tenues d'assister à la messe à Notre-Dame du Bon Conseil, autant que possible : les religieuses conduisent à une messe paroissiale celles que les occupations du ménage ont retenues auprès de leurs parents, et qui arrivent après 8 heures. Outre les fêtes religieuses qui arrivent à certaines époques de l'année, il est d'autres fêtes encore : les fêtes de famille, les fêtes établies seulement pour les associées de Notre-Dame du Bon Conseil, et auxquelles ne participent point les jeunes ouvrières des fabriques, sont toujours simples et innocentes. Dans les jeux du Dimanche, comme dans les concerts et les comédies jouées 4 ou 5 fois l'année, on n'oublie point les paroles de St Paul : Réjouissez-vous dans le Seigneur. Les mères, les sœurs, les tantes, les parentes, les pères des associées, sont seuls admis ; les frères,

les cousins n'y sont point reçus.

L'association possède une bibliothèque bien choisie; les livres et les revues sont prêtés gratuitement. Tous les ans, au mois de Juillet, a lieu la retraite à laquelle les associées de Notre-Dame du Bon Conseil se font un devoir d'assister en grand nombre. Les jeunes ouvrières des fabriques ont aussi leur retraite à part, qu'elles suivent régulièrement et avec empressement. Elles ont aussi leur cour et leur salle séparées. A la chapelle seulement les deux catégories se trouvent réunies. La Fête de Sainte Germaine est la fête patronale des ouvrières de fabriques.

Les jeunes filles des fabriques, au nombre de 40 ou 45, sont nourries gratuitement toute la journée du Dimanche et des fêtes chômées; elles ont aussi leurs loteries qui leur procurent de bons vêtements appropriés aux différentes saisons de l'année. Les Dames patronnesses composant le Conseil de l'Association sont chargées d'organiser ces ventes. Inutile de faire remarquer que les Dames patronnesses s'appliquent non-seulement à subvenir aux besoins matériels des associées, mais aussi à leur procurer tout ce qui peut former leur esprit et leur cœur, et les rendre bonnes chrétiennes.

Aussi des lettres adressées par d'anciennes associées de Notre-Dame du Bon Conseil, aujourd'hui dans des villes où pareils secours ne leur sont point prodigués encore, attestent le bon et salutaire souvenir qu'elles gardent de leur séjour à Bon Conseil d'Angers.

L'Association de Notre-Dame du Bon Conseil doit se regarder comme la dernière de toutes, elle estime, respecte, favorise, seconde toutes les autres de tout son pouvoir, surtout de ses vœux et de ses prières. Ce n'est donc point par un sentiment d'orgueil, d'ambition, de jalousie,

qu'elle rompt aujourd'hui le silence gardé depuis 1865 jusqu'à ce jour. Mais elle a pensé que le moment était favorable pour elle d'élever la voix pour remercier publiquement Monseigneur qui daigne l'honorer de sa bienveillante protection ; pour payer son tribut de reconnaissance à ses bienfaiteurs et bienfaitrices, en particulier à la pieuse et généreuse famille à qui elle doit son agrandissement et sa prospérité ; pour demander à tous de vouloir bien recommander au Ciel son avenir, afin qu'elle puisse procurer à Dieu la gloire, aux âmes la vertu, à l'Eglise la consolation.

Quatre cents servantes organisées en association, sous le nom de Notre-Dame de Bonne Garde, ayant leur comité de secours mutuels en cas de maladie ou lorsqu'elles sont sans place, viennent à certaines fêtes à Notre-Dame du Bon Conseil, où elles ont leur infirmerie et des appartements qui leur appartiennent.

Nécrologie. — Le P. Georges Rousseau, décédé à Bourges le 1er Août 1879. — *Extrait de la Semaine Religieuse du Berry.*

Un saint Religieux de la Compagnie de Jésus, un vieillard doux et humble de cœur qui nous enseignait à bénir en tout les dispositions de la Providence, les souffrances de la vie et les persécutions des hommes, le R. P. Rousseau, ancien Supérieur de la résidence de Bourges, s'est endormi paisiblement dans le Seigneur le 1er Août, le lendemain de la fête de Saint Ignace de Loyola.

L'intérêt de sa biographie se concentre sur la mission de Portugal, en 1829, à laquelle il prit une part active avec des hommes apostoliques, et qui donna à toute son existence un cachet de zèle patient et d'abnégation.

Le R. P. Rousseau était né le 28 Octobre 1798 à Châteauneuf-sur-Sarthe, en Anjou, d'une mère qui, avant son mariage avec un pieux fidèle de son pays, avait conservé, pendant les jours de la Terreur, aux chrétiens de son village les habitudes de la prière. La jeune mère mourut peu après la naissance de son enfant, en recommandant le soin de cette âme à la foi de son mari. — Le chapelet de sa sainte mère protégea le berceau de cet enfant de bénédiction. Georges Rousseau ne s'en sépara jamais, il le conservait encore dans ses derniers jours comme son plus cher héritage.

La vertueuse épouse avait remis à Dieu l'existence de son enfant ; il n'est pas douteux que la prière d'une âme mourante n'ait été entendue. Le Seigneur est

l'appui de l'orphelin : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor.*

Le souvenir toujours présent de son veuvage n'énerva pas l'énergie du brave angevin, il accepta en chrétien ses devoirs sacrés envers son enfant. Bien que nous n'ayons aucun renseignement écrit sur l'enfance et la première éducation de Georges Rousseau, il nous est démontré que l'Esprit de Dieu était avec lui dès sa jeunesse, et que rien n'avait été négligé pour son âme. — En 1818, nous le retrouvons, déjà âgé de 20 ans, en présence des Pères de la Foi qui venaient d'établir une résidence à Sainte-Anne-d'Auray. Le jeune chrétien s'y était rendu pour étudier sa vocation, demander de sages conseils et remplir provisoirement les fonctions de simple auxiliaire, dans la maison d'Auray.

Ce humble jeune homme fut admis au noviciat le 2 Octobre 1820, et fut, après son noviciat, appliqué à l'enseignement.

Les ordonnances de 1828 signées par l'infortuné Charles X venaient de fermer les collèges des Pères. Les libéraux avaient fait croire au peuple français (le plus spirituel de la terre) que les Jésuites allaient ramener les ténèbres du moyen âge, la dîme, l'inquisition, etc., etc., et cependant on préparait la révolution de 1830, l'abdication, l'exil du roi à Holy-rood : (27, 28, 29 Juillet 1830.)

Sur les offres du duc de Cadaval, premier ministre du roi de Portugal, don Miguel, la Compagnie de Jésus repoussée de France accepta, en Portugal, un coin de terre pour se réfugier durant la tempête, et porter quelques consolations, en enseignant le Catéchisme, au simple peuple resté catholique, sur les bords du Tage, depuis les persécutions du marquis de Pombal, ministre de Joseph 1er (1759).

Georges Rousseau, âgé de 31 ans, n'était point

encore prêtre. Il fut rappelé de Suisse par ses Supérieurs et dut se préparer, à Besançon, à recevoir l'ordre sacré du sacerdoce. Le jeune prêtre, dans la ferveur de son ordination, s'offrit tout entier au Seigneur pour faire tout le bien possible dans une dépendance absolue de ses Supérieurs et sous la protection de la très-sainte Mère de Dieu.

Il fut immédiatement destiné à la Mission du Portugal et partit peu après (mars 1829), avec le R. Père Philippe Delvaux, supérieur; avec les PP. Mallet et Joseph Barelle, le P. Jean Pontet, mort à Poitiers en 1858, et quelques autres morts depuis, au Madurè, à Calcutta, à Cayenne.

Ces saints religieux étaient tous animés d'un même esprit, sans autre préoccupation que la gloire de Dieu, le salut des âmes et leur progrès spirituel, selon les règles de leur institut.

Le horizon politique troublé en France n'était pas sans nuage en Portugal. Les partisans de dom Pedro, empereur du Brésil, frère du roi dom Miguel, et père de la jeune prétendante dona Maria II, jetaient des semences de trouble en Portugal, faisaient partout des recrues d'aventuriers, pour une invasion prochaine, représentaient dom Miguel comme un tyran cruel et hypocrite, dom Pedro comme le porte-étendard du progrès et de la liberté, et se donnaient eux-mêmes comme des libérateurs.

Il était à présumer que les Révérends Pères trouveraient de vives oppositions.

Ils allaient simples et confiants, s'attendant à tout, acceptant tout, pour le nom de Jésus-Christ et pour sa gloire, pleins de sérénité, de charité et s'oubliant eux-mêmes.

Après s'être un peu arrêté sur la frontière d'Espagne, au collège du Passage, près Saint-Sébastien,

ils se dirigèrent sur Madrid, en passant par Loyola, où ils désiraient puiser, au berceau de leur fondateur, le courage que réclamait leur mission, et ils arrivèrent, sous sa protection, à Lisbonne, le 13 août 1829, où ils reçurent une hospitalité cordiale des enfants de Saint Vincent de Paul, les prêtres Lazaristes.

Ils furent admirablement accueillis, par le roi et par les infantes ses sœurs, par la noblesse et la plus grande partie du clergé séculier et régulier. Le bon peuple Portugais les voyait venir avec respect et confiance. Même les arrière-petits-fils du marquis de Pombal vinrent leur demander leur bénédiction.

Après quelques mois, les Pères connaissaient assez la langue pour catéchiser et faire quelques prédications dans les hôpitaux; ils portaient dignement leur pauvreté et furent quelquefois obligés de mendier un morceau de pain. Leur douceur et leur modestie édifiaient le bon peuple de Lisbonne.

Le roi et la plupart de ses ministres attribuaient les difficultés politiques à la décadence de la foi et des mœurs en Portugal, et n'y voyaient de remèdes efficaces que par la bonne éducation de la jeunesse.

A la fin de 1830, le Roi leur confia le Colleginho da Graça, à Lisbonne, habité, dans les premiers jours de la Compagnie, par Simon Rodriguez, par Pierre Lefebvre Strada et Saint François de Borgia.

Le 1 janvier 1832, il leur faisait rendre l'ancien Collège des Arts, à Coïmbre.

La comtesse d'Oliveira, sœur du marquis de Pombal, y retenait des places pour quatre arrière-petits-fils du ministre de Joseph 1er, l'ancien persécuteur de la Compagnie, Carvalho de Pombal. Il semblait permis d'espérer que la Compagnie allait reprendre en Portugal d'utiles et consolants

travaux.

Le Très-Révérend Père Général apprenait à Rome ce qui se passait en Portugal sans se laisser éblouir. Le succès inquiétait sa prudence. Écrivant, en 1832, aux Pères de Lisbonne, il leur rappelait l'esprit de Saint Ignace. *Per gloriam et ignobilitatem*, leur disait-il. *Le triomphe ou l'opprobre, tout nous doit être bon. Aujourd'hui, l'Hosanna; bientôt peut-être le: tolle, crucifige.*

Cependant, il augmentait le personnel de la Mission, ne laissant à Lisbonne que le R.P. Delvaux, avec les Pères que réclamait un commencement de Noviciat. Il déterminait que toutes les forces disponibles fussent portées à Coïmbre. Le R.P. Mallet était désigné recteur du Collège des Arts; le P. Alexandre Martin (mort au Madure en 1840), préfet des classes; le P. Rousseau était l'un des dix à douze professeurs.

Le mal était immense. Le remède arrivait tard. Les premières attaques de la guerre civile avaient lieu dans le voisinage de Coïmbre. Le Roi était à la tête de l'armée d'opération aux environs de Coïmbre.

Les factieux commençaient les hostilités sur trois points différents: à Porto, à l'embouchure du Douro, à l'Est du Portugal; à Almada, sur le Tage, près de Lisbonne: à Faro, sous le cap de Sainte Marie, au Sud-est du royaume. La guerre était meurtrière, et le choléra éclatait à Lisbonne, tandis que les maux de la guerre remplissaient les hopitaux de Porto et de Coïmbre.

Les Pères étaient jour et nuit au chevet des blessés des deux camps; ils se dévouaient à Lisbonne au service des cholériques.

Le 23 Juillet 1833, on entendait le canon des insurgés à Almada, et le lendemain la capitale tombait

au pouvoir d'un corps de 600 hommes qui, débarqués à Faro, avaient traversé le royaume des Algarves et de l'Alemtejo presque sans coup férir, et entraient de même dans la ville abandonnée.

La révolution avait eu hâte de se fortifier en ouvrant les prisons ; et les bandes anarchiques parcouraient toutes les rues, quand dom Pedro, arrivant à Lisbonne, fit cerner le Collége des Pères par la force armée, y ordonna des perquisitions et y fit apposer les scellés. Des amis dévoués du Noviciat firent des prodiges pour sauver les personnes et les choses. Le P. Maître des novices et ceux qui l'accompagnaient, poursuivis par des assassins qui venaient de massacrer un homme sous leurs yeux, purent échapper à leurs coups. Les Révérends Pères venaient de déclarer Marie Immaculée leur protectrice, leur supérieure et leur Mère : ils attribuèrent à sa seule protection d'avoir été préservés de mille dangers.

Le 4 Août, les derniers débris de l'établissement de Lisbonne partaient pour l'Italie sur un brick génois frété par le Cardinal Justiniani, nonce apostolique. Le représentant de l'Eglise romaine en Portugal et le Supérieur de la Compagnie de Jésus s'embarquaient en même temps, l'un et l'autre repoussés par la révolution triomphante.

Le R. P. Delvaux, en s'embarquant avec ses novices de Lisbonne sur le brick du Cardinal Emmanuel, avait espéré regagner Coïmbre, pour partager le sort des Religieux qu'il laissait en Portugal ; mais le choléra faisait toujours des victimes dans cette ville de 15,000 âmes : le Capitaine ne voulut à aucun prix s'approcher des côtes et s'exposer au retard d'une quarantaine. Le R. P. Delvaux fut donc obligé d'aller jusqu'en Italie.

A la nouvelle des événements de Lisbonne et dans la perspective de ce qui les attendait, les Pères de Coïmbre ne

trouvèrent qu'un motif de plus de se vouer sans réserve au service de Dieu et des âmes. Le dévouement des Pères croissait avec le danger ; la confiance des habitants en leurs Révérends Pères allait aussi croissant avec les calamités publiques.

L'ordre régulier des études n'était point interrompu au Collége des Arts, et, en même temps, les missions à la campagne, les catéchismes, le ministère des confessions, l'assistance des moribonds dans les prisons et les hôpitaux, trouvaient infatigables les ouvriers de Dieu.

Le 26 Mai 1834, un des premiers magistrats de la ville les prévint qu'après trois jours ils devaient s'embarquer au port de Figueira, mais qu'on leur permettait de continuer leurs fonctions pacifiques jusqu'au dernier moment.

Dès lors le concours de la population fut immense dans l'église du collége : tous voulaient voir les Pères, recevoir une dernière consolation, un dernier conseil ; tous voulaient prier encore dans cette église bien-aimée qui allait devenir silencieuse. Le mercredi, le Corrégidor, consterné, vint signifier le décret du départ, et, le 30 Mai, le R. P. Recteur dit la messe à 3 heures du matin, et le départ s'effectua au milieu des sanglots d'un peuple éploré et des adieux déchirants des élèves.

L'ordre de ne rien emporter avait été absolu, et il fut exécuté absolument par ces vrais pauvres de Jésus-Christ.

Les Révérends Pères partirent de Coïmbre à pied, démunis de tout, au nombre de 17 ; mais au lieu d'être embarqués à Figueira, comme on l'avait annoncé, ils furent dirigés sur Lisbonne, escortés de 17 soldats. Le voyage dura 6 jours, sous un ciel brûlant et orageux. Les gardes, attendris de la douceur, du calme et de la bienveillance de ces bons Pères qui les traitaient en frères bien-aimés, ne s'en séparèrent, quand on arriva au Cage, qu'avec une extrême douleur.

L'effervescence des esprits troublait la ville de Lisbonne

en y multipliait les crimes - L'Ambassadeur français, M. le baron Mortier, obtint que les Révérends Pères fussent reçus dans le fort St. Julien, pour y attendre plus en sûreté leur embarquement pour l'Italie.

Cette forteresse, construite au milieu des flots, était la prison fameuse où Pombal, en 1759, durant 18 années, avait entassé 220 Jésuites portugais dans un sombre et humide cachot de 24 pieds de long, souvent inondé par les grandes marées.

Les Révérends Pères furent d'abord accueillis des soldats du fort avec des injures et des huées; l'un d'eux reçut même un soufflet du sergent de garde. Les passions politiques empêchèrent sans doute le crédit de l'ambassadeur d'avoir tout son effet: il lui fallut plusieurs jours avant de pouvoir faire comprendre que ce n'était point comme criminels qu'il avait demandé que les Pères fussent reçus dans la tour, et un mois tout entier se passa avant qu'il pût leur en faire ouvrir les portes.

Le jour de la délivrance arriva enfin pour nos prisonniers. Marie les avait placés dans le Cœur de son divin Fils, comme dans une ville de refuge, elle devait les consoler dans leur prison et les en tirer elle-même - Le décret d'élargissement leur arriva à St. Julien, le jour de la Visitation.

Au moment où l'on levait l'ancre du navire qui devait les conduire à Gênes, l'ambassadeur français vint leur faire de nouveau ses offres de service pour poursuivre la restitution de ce qu'ils laissaient à Coïmbre, et les Pères saisirent cette occasion d'exprimer leur reconnaissance envers ce bienfaiteur généreux.

Les vents contraires et le gros temps rendirent la traversée longue et fatigante.

La quarantaine à laquelle le bâtiment fut soumis, empêcha le débarquement jusqu'après l'Assomption - Le 16 Août, cette petite troupe se reposait quelques instants à Gênes, et se dirigeait sur la Suisse et sur la France pour de nouveaux combats.

Le R.P. Georges Rousseau revenait de sa campagne de Portugal comme un soldat aguerri, surtout il rapportait dans son cœur cette flamme pure de charité qui fait l'apôtre de Jésus-Christ.

Après avoir passé quelques années à Metz, il vint habiter la résidence de Bourges récemment établie par le R.P. Emmanuel Bayard, et il commençait déjà à être aimé de notre pacifique population, quand il dut se rendre à Poitiers dont il fut le Supérieur pendant 6 ans de 1848 à 1854; son zèle pour les âmes, l'aménité et la droiture de son caractère, son dévouement à toutes les bonnes œuvres ne furent jamais oubliés dans le Poitou. Il demeura à Laval les années 1855 et 1856 et revint à Bourges, comme Supérieur de la résidence, nous donner 6 ans de sa vie. Il prêcha, à la Cathédrale, le Carême de 1860 qui produisit des fruits consolants; sa parole simple et persuasive allait droit au cœur de nos chers hommes. Il établit l'Association du Sacré-Cœur et celle de St. François-Xavier qui groupait sous ses lèvres dans la Chapelle de Saint Laurent de nombreux auditeurs. La Mission que prêcha le R.P. Rousseau à Chateauneuf-sur-Cher en 1862, laissa des traces qui durent encore. Véritable ami, catéchiste vénéré du peuple de Dieu il exerça à Rouen, durant 7 ans, son utile ministère, revint encore travailler deux années dans la ville de Poitiers qu'il avait tant aimée.

En 1878, il vint, avec la permission de ses Supérieurs, voir encore un peu ses amis de Bourges.

Le 30 Mai 1879, il fut frappé d'une attaque de paralysie.

Dans la nuit qui suivit la fête de Saint Ignace, à 2 heures du matin, le 1er Août, le saint vieillard exhala doucement son dernier soupir entre les bras des Pères et des Frères Coadjuteurs qui l'entouraient de leurs tendres respects et de leur piété filiale simple et touchante.

Beati mortui, qui in Domino moriuntur, opera enim illorum sequuntur illos.

Bienheureux les défunts qui sont morts dans la paix du Seigneur, leurs œuvres les suivent aux Cieux.

†

A.M.D.G.

Table des Matières

Pages

I Chine.— Shang-hai.— Funérailles de Monseigneur Languillat. Extraits d'une lettre du P. Ravary . . . . 1.

II — . . . . . — Consécration de Mgr Garnier, Evêque de Titopolis, Vicaire Apostolique du Kiang-nan. Extrait du Journal de la Mission. 4.

III . . . . . — Ecole St François-Xavier.— Lutte avec les Protestants.— Succès.— Première Communion.— Pélerinage à N.-D. de Lo-cé . . . . . 10.

IV . . . . . — Extraits d'une lettre du P. Japiot . . . . . 18.

V . . . . . — Relation du P. Royer.— (Août à Décembre 1878). . . . 22.

VI Indes.— Extraits de 2 lettres de Mgr Gœthals à ses sœurs . . . . 49.

VII Hongrie.— Collége de Colocza, S. J.— Lettre des Congréganistes de la Sainte Vierge aux Membres de la Congrégation de la Rue de Sèvres . . . . . 56.

VIII Pologne.— Extraits d'une lettre du R. P. Baudiss, Maître des Novices à Staraviès, aux Théologiens de Laval . . . . . 60.

IX France.— Angers.— Association de N.-D. du Bon Conseil . . . 66.

X . . . . . — Nécrologie.— Le P. Georges Rousseau décédé à Bourges le 1er Août 1879.— Extrait de la Semaine Religieuse du Berry . . . . . 77.

Table des Matières . . . . . 87.

A. M. D. G.

Lettres des Scolastiques de Laval

Avril 1880.

A.M.D.G.

Les Scolastiques de Laval
aux Pères et Frères de.....

Nos R.R. Pères et nos T.Ch. Frères,

P.C.

Chine. — Tché-ly.

Extraits d'une lettre du Père de Becquevort à un Scolastique de Laval.

Tchang-Kia-tchuang, 5 Juin 1879.

..... Puissiez-vous être aussi servis de nouvelles politiques que nous le sommes ici. Vive la Chine sous ce rapport : pas d'élections, pas de revenants de Nouméa. Ici on est plus radical, et ceux qu'on fait partir ne reviennent pas, malgré la croyance à la métempsychose. Vive la Chine aussi en ce moment, car elle offre un vaste champ aux apôtres de la bonne nouvelle. Les conversions vont se multipliant autour de nous. Ce sont nos missionnaires qui auraient à raconter s'ils en avaient le

temps ! Je tâcherai de les stimuler un peu pendant les vacances, afin qu'ils vous racontent leurs succès. Pauvres Pères, ils ont cependant bien besoin de se reposer ; et vous ne les gronderez pas trop s'ils sont brefs.

Pour le moment voici un passage d'une lettre du P. Fourmont : "Je voudrais, m'écrit-il, avoir la fortune de ces riches patriciens qui se faisaient chrétiens aux temps apostoliques et qui donnaient leur or et tout leurs biens aux pauvres pour les attacher à Jésus-Christ, et lui faire des adorateurs. Les quelques sapèques que vous m'avez données pour les pauvres du Nay-Koung et du Tsin Ho font des merveilles .... dans ce moment j'ai où placer plus de 60 Catéchistes, qui me manquent. J'ai en outre plus de 50 villages qui m'appellent. J'ai beau faire sonner à son de trompe que je suis devenu pauvre, que j'ai tout donné, que je n'ai plus l'espérance de pouvoir donner, on veut se faire chrétien quand même, et cela par bandes de 30, 40 familles et davantage ..... je suis désolé de me voir forcé de faire la part du diable en ne pouvant tout visiter..... Il y a des consolations, mais aussi bien des déboires, des fatigues, des ennuis .... Les épîtres des Apôtres que le Bréviaire nous remet sous les yeux en ce temps de Pâques, m'ont rendu le courage. Ces braves Apôtres avec leurs miracles et les merveilleux dons du St Esprit, avaient aussi de grosses affaires : le bon St Jean va jusqu'à se plaindre dans sa lettre à Electe, qu'un de ses Hoei-tchang (*administrateur*) lui a fermé la porte au nez. Nous avons quelquefois des choses semblables, sans aller jusqu'à l'huile bouillante. On avait quand même !

En général j'ai été vraiment consolé des efforts que font ces bons Néophytes pour apprendre les prières

en le catéchisme.....

J'ai aussi des pauvres qui meurent de faim comme l'été dernier ; la pluie ne vient pas ; le coton ne peut être ensemencé ; la moisson de blé est complètement nulle.....

J'ai 7 nouvelles chrétientés voisines, qui forment environ un millier de chrétiens. Ces chrétiens ont fait entre eux un pacte qui m'effraie - 1° Punir et excommunier de leur assemblée les chrétiens indignes. 2° Dans toutes les affaires suscitées par le mauvais vouloir des païens, s'unir pour se défendre mutuellement *usque ad effusionem sanguinis*. Je suis occupé à me faire rendre ce pacte écrit : en défense à tous d'agir jamais sans m'avoir consulté ; on se soumet de bonne grâce."

Le P. de Becquevort continue : - Nous évitons de trop chanter victoire. Tout ce beau mouvement peut être encore arrêté, et s'il avortait, on nous taxerait d'exagération, quoiqu'il y en ait pas. C'est pour cela que j'ai tenu à vous citer le P. Fourmont qui n'est pas un novice.

Le P. Ferlin est au même point que le Père Fourmont ; il ne lui est pas possible de satisfaire à toutes les demandes ; il ne peut se rendre que dans les endroits où plus de 20 familles se réunissent pour embrasser la religion. Les autres Pères ont de l'ouvrage au-delà de ce qu'ils peuvent faire. Le R.P. Visiteur est aujourd'hui dans une chrétienté voisine pour y baptiser une quarantaine d'adultes ; on aurait pu en réunir le double, mais ce serait trop fatigant en un jour.

Sous le rapport matériel, la sérénité trop constante de notre beau ciel bleu, nous présage un sombre avenir. Pas de pluie, par conséquent pas de récolte, et

dans quelques mois la famine.

Résignons-nous, et efforçons-nous de tirer le bien du mal : nous allons être de plus en plus accablés par les demandes, la faim est la porte par laquelle beaucoup d'élus entreront au Ciel. - Avis à ceux qui veulent en faire entrer quelques uns.

Veuillez prier beaucoup pour notre Mission, principalement aux intentions suivantes : Que la famine, si elle arrive, tourne *ad majorem Dei gloriam*. — Que les protestants ne trouvent pas trop crédit pour leurs accusations injustes et leurs mensonges jaloux. Eux aussi attirent les pauvres Chinois par l'argent qu'ils répandent ; bien qu'ils ne fassent rien qui vaille ou qui dure, ils ne laissent pas de semer la mauvaise graine de l'erreur.

Lettre du R. P. Fourmont au R. Père Gonnet, Supérieur de la Mission.

Fou-Kia-Tchang, 5 Novembre 1879.

Mon Révérend Père Supérieur,
P. C.

Je vous écris entouré de ces bons néophytes du Nan-Kong et du Tsing-Ho que la grâce a touchés pendant la famine, et qui me comblent maintenant de consolation. Nos bienfaiteurs en venant à notre secours pendant notre détresse, songeaient surtout aux souf-

grâces corporelles des chinois qui mouraient de faim. Voilà qu'à son tour Dieu répand à profusion dans l'âme de ces infortunés, des dons infiniment plus précieux que l'or et l'argent. J'ai maintenant plus de quatre mille Catéchumènes, n'est-ce pas l'aumône qui a fait descendre cette pluie de grâces sur ces infortunés idolâtres, et couvert la multitude de leurs péchés?

Dans ce petit coin de terre le nombre des Catéchumènes va toujours en augmentant: seul, je ne puis plus suffire au travail qu'exige leur éducation..... Dans toute cette contrée, il y a un an, on ne trouvait pas de chrétiens, maintenant on ne peut plus aller d'un village à l'autre, sans trouver sur le chemin des figures amies, des infidèles qui vous saluent, des enfants qui courent à notre rencontre la joie et le sourire sur le visage.

Le jour de la Pentecôte j'avais installé un jeune Catéchiste dans la bourgade de Tien-tchong-zé. Au mois d'Août, quelles furent ma surprise et ma joie, lorsque je vis à mon arrivée plus de 500 Catéchumènes, me saluer à genoux et m'appeler leur père. La foi brillait dans leurs yeux, les idoles du foyer domestique étaient brûlées, tous avaient renoncé au démon, et se rangeaient autour de l'image de Notre-Seigneur. Je prêchai toute la journée. J'examinai ceux qui demandaient le baptême; 30 furent trouvés bien préparés. Le soir venu tous se réunirent dans une cour pour réciter les prières et le catéchisme. La soirée était belle et pas trop chaude quoiqu'au mois d'Août. Je vous avoue que l'émotion me gagna et je pleurai de joie lorsque j'entendis ces 500 voix faire retentir tous les alentours du chant de nos prières. Notre Père..... Je vous salue Marie.... Je crois en Dieu.... Tu seul Dieu tu adoreras..... tout fut chanté jus-

qu'aux Litanies de la Sainte Vierge. Après la prière vient le chant du catéchisme. Cette soirée a été pour moi une des plus douces de ma vie.

Ce que je viens de vous dire s'est reproduit le lendemain dans un village à 5 lis de là. Les Catéchumènes, aussi au nombre de 500, ont commencé plus tard que dans la Chrétienté voisine, mais ils ne veulent pas être en retard pour la doctrine et le chant des prières. Ces 2 Chrétientés sont les plus nombreuses, mais j'en ai encore plus de 60 en voie de formation, sans que je puisse savoir le nombre juste des Catéchumènes qui se présentent encore tous les jours.

J'emploie 60 Catéchistes; et ce nombre ne suffit pas, car j'ai encore au moins 20 villages qui m'appellent et me demandent des Catéchistes.

Que de fatigues et d'ennuis pour fixer les prières et le catéchisme dans la mémoire de ces pauvres paysans. Voici la méthode que nous suivons: le soir venu, ces bons Chinois, déjà bien fatigués d'une longue journée de travail, se réunissent autour du Catéchiste. Il faut commencer par apprendre le signe de la Croix: exercice qui demande déjà un certain temps. On apprend ensuite le Notre Père. Tous ont l'oreille attentive, et les yeux fixés sur le Catéchiste. Celui-ci prononce d'une voix haute et fortement accentée les premiers mots du Notre Père. Tout l'auditoire reprend avec lui. On redit ces premiers mots une dizaine de fois, jusqu'à ce qu'ils soient bien gravés dans la mémoire. Le Catéchiste passe aux mots suivants qu'on apprend de la même manière. On reprend les premiers mots que l'on joint aux mots qui suivent, et si le sens est fini, on apprend à l'instant à chanter ce verset. C'est ainsi qu'il faut apprendre toutes les longues prières du matin et du soir et

le catéchisme tout entier. Combien j'ai vu d'actes d'une patience héroïque dans ces pauvres ignorants. Quoique je sois indulgent pour les vieillards, j'en ai vu cependant qui voulaient confier et qui confiaient en effet tout le catéchisme à leur mémoire.

Au milieu de toutes mes consolations, il y a bien aussi un grand fond de chagrin et de tristesse. Que va devenir tout ce mouvement de Catéchumènes, si, comme vous me dites, vous craignez de ne plus pouvoir suffire à mes dépenses? Il faut pousser des cris vers le Ciel et vers les âmes généreuses qui ont sauvé la vie à tous ces bons Chinois. Voudrait-on les laisser retomber en enfer après les avoir mis sur le chemin du Ciel? quoi! tout serait perdu! les aumônes, la grâce descendue du Ciel, les peines que se sont données ces pauvres gens pour apprendre la doctrine, les travaux de nos Catéchistes, les nôtres, et plus que cela, le sang de Notre-Seigneur inutile pour eux: Oh! il n'en sera pas ainsi. Dieu achèvera son œuvre. Vous me permettrez encore, mon R. Père, d'augmenter le nombre de mes Catéchistes; vous m'aiderez à bâtir des églises, vous me donnerez des chandeliers pour l'autel, des croix, des images, des livres. Rien n'est stable s'il n'y a pas d'église. Comment voulez-vous que je réunisse tout ce monde, hommes, femmes et enfants, dans une petite chambre qui souvent me sert tout à la fois de dortoir, de salle à manger, de chapelle, d'école? Comment pourront-ils entendre la messe, l'instruction, prier ensemble? Pendant l'été on peut rester dehors, mais l'hiver est arrivé.

Vous me dites, mon R. Père, de me faire aider par ces pauvres gens; mais ils sont dépouillés de tout. Pendant la famine ils ont tout vendu, leurs terres, leurs habits, leurs maisons. Au mois d'Octobre, j'ai visité une trentaine de villages, je n'ai vu partout que la misère.

Presque tous les enfants n'ont pas d'habits d'hiver ; un grand nombre ne sont vêtus que jusqu'à la ceinture ; quelques uns n'osent pas paraître devant moi à cause de leur nudité. Je ne sais combien de familles n'ont pas de couvertures pour la nuit ; d'autres n'en ont qu'une toute en lambeaux pour six ou sept personnes. J'ai vu des mères de famille n'ayant pour se couvrir que des habits d'été en guenilles, exposées à mourir de froid avec leurs enfants.

Dans la petite école-catéchuménat ouverte l'an dernier aux frais de mon budget, j'avais désigné une trentaine d'enfants pauvres pour y être reçus ; aujourd'hui je ne vois point venir tous ces enfants. Quelques uns seulement ont répondu à l'appel ; les autres n'ayant ni couverture, ni habits, n'ont pas osé paraître. Deux frères sont venus n'ayant pour eux deux qu'une couverture ; l'un pris de la fièvre fut rendu à sa famille ; son frère ne put rester parce qu'il fallait remporter la couverture commune.

Vous voyez, mon R. Père, la détresse où je suis. Vous m'avez envoyé évangéliser ces pauvres, j'en suis content et ravi de joie. Mais voici l'hiver : déjà soufflent les vents sibériens. Voulez-vous que je séjourne au milieu de toute cette population, pour la voir mourir de froid à mes côtés ? Quoi ! j'aurai sous les yeux, pendant tout l'hiver, ces pauvres enfants nus, grelottants, glacés, transis de froid, sans pouvoir les secourir ? Oh ! je connais trop votre bon cœur, vous ne m'imposerez pas un pareil supplice. Mieux vaudrait m'envoyer mourir au fond d'une caverne.

Je mets ma lettre sous la protection de Saint Joseph ; et j'ai la confiance que malgré vos charges si lourdes, vous pourrez m'envoyer quelque argent contre le froid.

Agréez, mon Révérend Père, avec mes remercîments anticipés, l'hommage de mon profond respect et de mon dévouement.

R^ae V^ae

Infimus in X^to servus

C. Fourmont. S.J.

Extrait d'une lettre du P. de Becquevort à un Scolastique de Laval –

Tchang-Kia-Tchuang, 30 Novembre 1879.

Mon bien cher Père,
P.C.

..... Il n'y a que 8 jours que je suis rentré à la Résidence d'un long voyage comme socius du P. Grandidier; nous avons vu Pékin et les souvenirs de nos devanciers en Chine; nous sommes encore bien loin d'eux surtout par la position, tâchons de les imiter par les fruits de salut produits parmi les infidèles. – Je ne vous fais pas une description de ce que j'ai vu; je m'en rapporte au P. Idel, sauf quelques points ou appréciations. – De Pékin nous sommes allés à Shang-hai par Tien-tsin; c'est une traversée de 4 à 5 jours de mer par les paquebots qui font un service très-actif entre ces deux grands ports; après deux jours de repos, nous nous sommes réembarqués en eau douce cette fois sur le fleuve Bleu. Je

voudrais que vous pussiez visiter ces immenses vapeurs qui vont de Shang-hai à Han-Kow, (Hou-pé) ; je n'ai rien vu d'aussi beau en Europe. Ces vaisseaux sont construits à l'Américaine, avec 3 rangées de galerie en dehors de la coque, les salons et cabines sur le pont, ce qui laisse tout l'intérieur pour la cargaison. Quoique les vagues soient souvent assez fortes sur le Kiang, comme il n'y a pas de lames de fond, il n'y a ni roulis, ni tangage ; les galeries et les habitations supérieures n'ont aucun inconvénient.

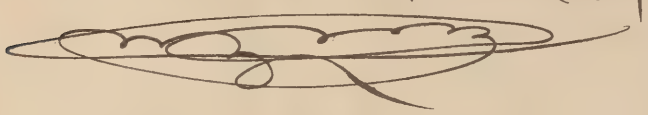
Donc, de Shang-hai à Tchen-Kiang, 20 heures; à Tchen-Kiang : arrêt de deux jours en compagnie de quelques Pères qui s'y étaient donné rendez-vous ; puis continuation de voyage jusqu'à Nankin. Cette ville n'est qu'une ruine ; les immenses murailles entourent de vastes étendues de décombres, des champs, des montagnes et des bois ; le tout inculte et dépeuplé ; nous y avons une fort belle maison bâtie depuis le départ des rebelles. — De Nankin retour par le fleuve jusqu'à Kiang-in ; là nous prenons une barque (celle du P. Pouplard) qui nous conduit par l'intérieur jusqu'au centre du district de ce Père, à Ou-si ; de Ou-si à Sou-tchéou, et de cette ville à Shang-hai toujours par les canaux ; toute cette visite dans l'intérieur du Kiang-nan nous avait pris 3 semaines pleines. Le pays est beau et riche ; sous ce rapport il n'y a pas la moindre ressemblance avec notre pauvre et laid Tché-ly ; mais .... nous avons plus de catéchumènes, et nos chrétiens sont des hommes ; voilà ce que voit avant tout le missionnaire.

Je suis heureux d'apprendre que les élèves des Ecoles Apostoliques trouvent un débouché au Zambèse ; il est bon que ces intéressants enfants voient le but assez rapproché ; pour la Chine il faut une formation

complète ; elle doit être longue, et se fera mieux en France qu'ici, ce me semble.

Infimus in Xto Servus et frater.

E. de Becquevort S.J.



Mangalore. — Mission de Culuv. /Extraits des Renseignements publiés sur la Mission de Mangalore.

..... La ville de Mangalore avec ses environs se trouve divisée en deux paroisses. Celle du Rosaire est la principale et comprend 15 villages. Culuv en est un, et il est placé à une distance de deux heures et demie du presbytère. Ce pays compte 800 chrétiens appartenant à la caste des *Gaudes*, et 5 ou 600 Hindous idolâtres.

Sur le sommet d'une colline, aux pieds de laquelle s'étendent, d'un côté Alcapal et Poddodi, de l'autre Bonpur et Ullea, s'élève une église. Elle ne date pas de longtemps. Tout près on a bâti une maison destinée au missionnaire. C'est une pauvre cabane composée de deux pièces. La pluie et le vent y entrent de tout côté : le toit ne couvre point, et les fenêtres sont dépourvues de vitres et de volets. Là aussi se trouve le cimetière. De cette hauteur on jouit d'une vue magnifique ; on voit le pays jusqu'à une grande distance, et la mer qui baigne de deux côtés les pieds de la colline.

Les Chrétiens de cette contrée étaient dans un état

déplorable au point de vue religieux, et plongés dans la plus profonde ignorance ; car ils ne pouvaient venir à la paroisse que bien rarement, soit à cause de la distance, soit parce que, depuis plusieurs années, les prêtres étant très rares, aucun Père ne pouvait venir les instruire et entendre leurs confessions. Ils me dirent eux-mêmes que depuis 6 ou 7 ans ils ne s'étaient pas confessés ; de plus, comme je l'ai appris de plusieurs côtés, ils se livraient particulièrement à des superstitions diaboliques et n'avaient plus guère de chrétien que le nom.

Un autre grand mal chez ce pauvre peuple de Cuhir, c'est que la plupart ne se confessaient et ne communiaient qu'au moment de leur mariage, par conséquent vers l'âge de 17, 18 ou 20 ans pour les femmes, et pour les hommes vers 23, 24 ou 25 ans ou même encore plus tard. De là il est facile de s'imaginer quelle devait être leur ignorance ; j'en ai même trouvé qui ne savaient pas ce qu'est le Crucifix.

Ayant pris connaissance de l'état déplorable de ce pauvre peuple, je me sentis un vif désir de lui venir en aide, ou plutôt je crus de mon devoir d'exposer aux Supérieurs le dessein que j'avais d'évangéliser ce peuple ; et ils me donnèrent leur assentiment.

Je partis pour Cuhir le 15 Avril en compagnie de mon Curé le P. Stein, afin d'examiner les lieux et de concerter avec lui tout mon plan. Les chrétiens nous reçurent à bras ouverts, et se montrèrent très contents, en apprenant que je voulais venir leur donner une mission. Il fut convenu que je reviendrais le 17.

Au jour dit, plein de confiance en Dieu, je partis, suivi d'un seul domestique. A peine étions-nous en mer, que je vis venir à ma rencontre une barque, que les notables de

Culur avaient envoyée, sans me prévenir, pour me ramener chez eux. Pour ne point désobliger ces braves gens, je quittai la barque que j'avais louée, et pris celle que l'on m'envoyait. Au bout de 2 heures de navigation, j'arrivai au pied de la colline sur laquelle Culur est bâtie. Les notables et tout le peuple étaient venus pour me recevoir. Comme la barque ne pouvait aborder, on dut me porter sur la rive. Alors, suivi de tout le peuple, je me dirigeai vers ma cabane. Pauvre cabane! point de lit, point de table: une seule chaise composait tout son ameublement. J'adressai quelques paroles à ces pauvres chrétiens; puis aussitôt, au moyen de quelques planches que l'on appuya d'un côté sur la fenêtre de ma cabane, de l'autre sur de grosses pierres, on me dressa un lit, qui devait encore me servir de table. La nuit étant venue, et tout étant disposé pour le lendemain, je congédiai ce bon peuple qui restait là pour me garder. Quelques instants après, je vois venir à moi le fils du Gircar. Que veux-tu, lui dis-je, et où vas-tu donc si tard? – Je viens, me répondit-il, pour dormir dans votre cabane. Un autre qui était demeuré là me répondit la même chose. Mais, leur dis-je, mes chers amis, vous voyez bien qu'à peine je puis loger seul dans ma cabane. Retournez donc chez vous. Plus tard, j'appris que ces deux jeunes gens avaient été envoyés par les notables de Culur pour me tenir compagnie. Ils croyaient, (le cimetière se trouvant à deux pas), que j'aurais peur des morts. Car pour eux, ils en avaient une telle frayeur, que jamais, même en plein jour, un homme n'oserait passer seul près du cimetière. Aussi, grand fut leur étonnement, quand ils virent, qu'en compagnie d'un seul domestique, j'osais passer la nuit sur cette colline, tout près des morts et du temple du diable.

Je m'étendis sur mon lit improvisé, et bientôt,

grâce au vent frais de la nuit, je m'endormis d'un profond sommeil. Tout à coup, un grand bruit, des cris se font entendre; je me réveille; toute ma cabane est éclairée. Je crois d'abord qu'il fait jour et qu'on vient me réveiller. Ouvrez, ouvrez, me crie-t-on. Je regarde par la fenêtre, et je vois que ce sont des flambeaux qui éclairent ma cabane. Je m'habille en toute hâte. N'ouvrez pas si tôt, dis-je à mon domestique, qui s'empressait un peu trop. Quand je fus prêt, je fis ouvrir, et voilà que 5 ou 6 hommes, dont un musulman, entrent chez moi, m'apportant une table, un lit et une lettre. J'étais encore à moitié endormi, et sans trop savoir ce que je faisais; j'ouvre la lettre signée du P. Stein, et je lis qu'à peine étais-je parti de Mangalore, plusieurs hommes s'étaient présentés pour prendre au presbytère mon lit et une table. Ces braves gens n'avaient rien eu de plus pressé que de me l'apporter, bien qu'en pleine nuit. Heureux d'avoir pu faire quelque chose pour moi, ils demandèrent ma bénédiction; je la leur donnai de grand cœur; et ils partirent.

Le lendemain j'ouvris la mission par la célébration du sacrifice de la messe. Je dus me servir d'un autel portatif, l'église étant dénuée de pierre d'autel, de nappes et de tout absolument; on ne voit que quatre murs, plus quelques chandeliers de bois bien pauvres. Mon intention était de faire le matin une première instruction pour les jeunes gens et les jeunes filles; et le soir de donner aux hommes et aux femmes mariés la seconde instruction suivie d'une cérémonie. Mais dès le matin je m'aperçus que mes auditeurs étaient bien peu nombreux. Je ne laissai pas toutefois de prêcher; et je tâchai de me consoler de la rareté de mon auditoire par la pensée que peut-être, tous n'avaient pas eu connaissance des heures que j'avais fixées la veille.

au soir pour les instructions de la mission.

Le soir, à 5 heures de l'après midi, je fis ma seconde prédication suivie d'une cérémonie. Mais hélas! comme le matin, les auditeurs étaient en bien petit nombre. Aussi le lendemain, 19 Avril, ayant encore constaté la rareté de mes pauvres brebis, j'allai aussitôt inviter moi-même les habitants à se rendre à l'église. Quand le principal parmi les notables du pays, et quelques autres hommes qui étaient aussi présents à la messe du matin, s'aperçurent que j'allais faire des invitations, ils vinrent à ma suite et me tinrent compagnie. De 9 heures à 1 heure et demie je parcourus à peu près une trentaine de maisons, c'est-à-dire que je vis tous les habitants de l'île d'Ullea. On me reçut avec bienveillance et respect; presque partout on voulut me faire boire le *Cochenet*, excellente boisson du pays, que l'on apprécie surtout dans les grandes chaleurs. Partout il fallut au moins y goûter, sauf à laisser la meilleure part aux hommes qui m'accompagnaient. Dans chaque maison je laissai une médaille au chef de la famille, promettant de plus d'en donner à tous quand je viendrais leur rendre une seconde visite.

Dans cette excursion, j'eus soin de faire la chasse aux pierres diaboliques ou *Combis* (sorte d'idoles), car on m'avait dit qu'ils en possédaient un certain nombre. Je n'en trouvai aucune. Probablement ils s'en étaient défaits quelques années auparavant, car le P. Fernandez (de l'Ordre des Carmes) était venu dans ce pays, s'était emparé des idoles et les avait jetées à l'eau impitoyablement. Je fis les mêmes recherches les jours suivants, examinant partout, à l'intérieur comme à l'extérieur des maisons. Mais tout fut inutile, et bien que mes visites fussent tout à fait imprévues, je ne découvris rien, ce qui me porte à croire que toutes les idoles sont détruites, car d'ordinaire elles sont placées dans un

lieu apparent, où il est facile de les voir entourées des pains qu'on leur apporte.

Le soir du Samedi, après mes nombreuses visites, mon auditoire fut encore peu fourni ; je ne m'en étonnai pas, car je n'avais invité que pour le lendemain. Le Dimanche donc, pour la messe, je comptais sur une nombreuse assistance, et mon espoir ne fut pas trompé ; je profitai de cette occasion pour les inviter à la cérémonie du soir, je me plaignis publiquement de l'absence d'un grand nombre encore, et je fis même dire aux absents que j'étais fort mécontents d'eux, et que s'ils ne venaient pas entendre les prédications, j'irais porter la parole de Dieu à des cœurs plus dociles ; je fis ensuite réciter quelques prières pour la conversion des absents. Mais hélas! le soir venu, je m'aperçus une fois de plus, à la rareté de mon auditoire, que mes efforts restaient infructueux.

Cependant, qu'on me permette, une fois pour toutes, de défendre mon petit troupeau. Ce n'est pas pure négligence de la part de ces braves gens s'ils ne viennent pas régulièrement à l'église. Beaucoup doivent pour s'y rendre, faire en canot une traversée d'une demi-heure ou de trois quarts d'heure. Un certain nombre même est contraint de rester, pour garder la pauvre maison qui est souvent sans porte ; et je sais, grâce à mes excursions dans les différents quartiers de Culur, qu'il en coûte beaucoup pour venir à l'église. De plus nos gens ne sont pas doués d'activité par tempérament, il leur faut plus d'un effort pour secouer la torpeur qui leur est naturelle ; et, comme à Mangalore du reste, ils n'ont pas l'habitude de venir le soir à l'église : or on sait qu'une habitude ne s'implante pas du premier coup.

Le Lundi, mon intention était d'abord de parcourir les trois quartiers que je n'avais pas encore visités, pour inviter à la mission ; mais réfléchissant que d'une part je

les avais déjà invités durant la messe du dimanche, et que pourtant mes exhortations avaient produit peu de fruits, je me résolus à m'en tenir pour ce jour aux instructions ordinaires que je donnais à l'église. Je cherchai alors quelque nouveau moyen d'arriver au cœur de ce pauvre peuple. Enfin, après mûre réflexion, je me dis que, plutôt que d'abandonner la brebis égarée, je devais me mettre à sa recherche, et l'aller prendre partout où elle serait. Je m'arrêtai donc à l'idée d'aller porter la parole de Dieu de maison en maison. Et à vrai dire, les résultats ont été si heureux, que je crois que cette pensée m'est venue du ciel. Il m'en coûtait bien un peu sans doute, mais abandonner ce pauvre peuple m'eut encore coûté davantage. Je me rappelai que Notre-Seigneur allait lui aussi instruire les ignorants de maison en maison, qu'il courait après la brebis égarée, et je me dis que le disciple ne devait pas être au-dessus du maître.

En conséquence, le mardi, sitôt après la messe, sans faire d'instruction à l'église, je commençai à instruire les habitants de Poddodi dans leurs propres maisons. Rarement il m'arrivait de réunir deux familles ensemble; et cela pour différentes causes, soit par exemple parce que les Indiens ne permettent pas facilement à leurs filles de paraître en public, soit encore à raison de la distance des maisons qui sont bien à 10 minutes environ les unes des autres.

En arrivant dans une maison, je commençais par leur faire connaître le but de ma visite, et aussitôt tous témoignant leur joie voulaient se mettre à genoux. Je les priais de se relever; puis je faisais mon instruction du seuil de la porte, ayant d'un côté les femmes à l'intérieur de la maison, et de l'autre les hommes que je faisais placer en dehors. S'il n'y avait point de femmes dans la maison que je visitais, ou qu'il n'y eut que quelques petites filles, je réunissais toute la famille sous le toit qui s'avance devant la porte.

le crucifix à la main je leur expliquais les principaux mystères et préceptes de notre foi, c'est-à-dire le symbole, les commandements de Dieu et de l'Eglise, les 7 sacrements. Après mon instruction, s'il y avait quelques malades, je les invitais à faire usage de l'eau de St Ignace, plutôt que de pratiquer des rites superstitieux et d'aller consulter les ministres de Satan. Je cherchais ensuite à découvrir quelques idoles, promettant de leur substituer une belle statue de la Ste Vierge que j'avais soin de tenir en main pendant ce temps. J'invitais mes gens à venir à l'église, leur enjoignant surtout de venir le Dimanche à moins d'impossibilité, puis à se préparer à faire prochainement leur confession; enfin les faisant mettre à genoux, je leur donnais à tous ma bénédiction. Chacune de ces visites me demandait à peu près une heure; je passais alors à la maison suivante, accompagné des hommes qui spontanément me faisaient escorte d'une maison à l'autre, et entendaient ainsi jusqu'à 3, 4 et même 5 fois mon instruction.

A 4 heures et demie j'interrompais mon excursion pour revenir à l'église où vers 5 heures je donnais une nouvelle instruction suivies des cérémonies ordinaires; et à 6 heures et demie tout était terminé.

Le fait suivant ne contribua pas peu au succès de la Mission. Un soir je dis en prêchant: préparez-vous à la mort parce qu'elle est prochaine et peut-être quelques uns de ceux qui m'entendent, mourront-ils bientôt. Or, 3 heures après, une femme qui m'avait entendu, mourait subitement, et le lendemain je dus faire son enterrement. Ce fait produisit une très-grande impression sur le peuple. Je n'eus qu'un regret: celui de voir partir cette pauvre âme sans confession.

Un deux jours, j'eus parcouru tout Poddodi de la manière que j'ai racontée plus haut. Je pouvais voir

à peu près 8 ou 10 maisons par jour. Les deux jours suivants, ce fut le tour de Alicapal, qui compte 31 maisons. Quelquefois je ne trouvais personne, ou bien j'arrivais chez des gens qui venaient m'entendre à l'église, et alors je passais à la maison suivante. Dans un autre jour, je visitai tout Bonpur qui n'a que 14 ou 15 maisons. Restait encore Ulloa, mais comme j'avais invité les habitants le samedi précédent, et que le Dimanche ils s'étaient rendus à l'église, je n'eus pas à les voir séparément.

Le Dimanche 27 Avril, dès le matin, avant la Messe, je donnai à tout le peuple, accouru en grand nombre, une instruction d'une heure sur les points les plus importants. A 10 heures, la grand'messe, où je prêchai de nouveau après l'Evangile. J'invitai tout le monde à venir le soir, leur annonçant que je les préparerais moi-même à la confession.

Ils vinrent en effet le soir en bon nombre, et je leur parlai du grand bienfait de la confession. Le Veni Creator fut ensuite chanté, puis je leur fis leur examen à haute voix, parcourant les dix Commandements, m'arrêtant après chacun pour leur donner le temps de s'examiner. Je fis lire alors lentement et à haute voix l'acte d'Attrition et de Contrition, dont j'avais précédemment proposé les divers motifs. Cela fait, comme l'heure s'avançait, je leur dis que le lendemain je commencerais à entendre leurs confessions dans l'ordre suivant: d'abord les hommes de Poddodi, puis ceux d'Alicapal que je ferais prévenir du moment; ensuite viendraient les femmes de Poddodi, d'Alicapal et les autres; et ce fut fini pour cette journée.

Le jour suivant je commençai à confesser. De prime abord mon intention était d'aller les confesser à domicile, les femmes bien entendu dans un lieu accessible à tous; je craignais qu'ils ne vinssent point à l'église, comme cela était arrivé souvent pour les prédications. Un jour je proposai la

chose dans une réunion pour voir quelle impression elle ferait. Comme l'impression fut bonne, l'un répondit qu'on acceptait la proposition. Mais voici qu'un vieillard à l'air important, entendant qu'on acceptait l'offre que je faisais d'aller confesser à domicile, s'écria : Comment ! un prêtre envoyé par le Pape, (ce dont je n'avais pas parlé), vient de Rome jusqu'ici pour nous, et nous, nous ne voudrions pas venir nous confesser à l'église ? Nous viendrons, nous viendrons nous confesser à l'église.

En conséquence le 28 Avril je commençai les confessions. Elles furent nombreuses, si nombreuses que je dus confesser toute la journée, ainsi que les jours suivants. Au bout de 2 ou 3 jours, il y avait entre les confessions des interruptions de plusieurs heures. Je dis donc aux personnes mariées des quatre parties de Culin de venir se confesser ensemble, espérant qu'ainsi les intervalles seraient moins longs. Mais voici un nouvel embarras. Dans ces jours là se contractèrent à Culin deux ou trois mariages. Comme tout le pays, suivant l'usage, était invité au repas de noce, il n'y en eut que peu à venir se confesser. Pour ne pas perdre mon temps, je choisis parmi les enfants qui venaient à l'école les plus instruits, tant parmi les garçons que parmi les filles. Je les confessai et les préparai à la communion. De cette sorte, mes vœux furent en partie satisfaits. Comme les festins se prolongeaient, je fis appeler les hommes les plus distingués et les plus influents de Culin. Leur ayant exposé tout ce que j'avais fait pour eux, je leur dis qu'ils n'avaient que peu correspondu à mes soins. J'insistai sur ce point afin de les porter à faire davantage, ajoutant que s'ils ne voulaient pas venir, je m'en irais, etc. ... Je leur dis en outre, que leur devoir à eux, comme dépositaires de l'autorité, était de me seconder, en ordonnant aux autres de venir à confesse etc... Le résultat fut qu'un des principaux, qui

sous prétexte de fêter le mariage de son fils, ne s'était pas encore confessé, se jeta à genoux, promit de venir le lendemain et de faire son possible pour amener les autres.

Un des soirs en questions, des fiancés étaient venus avec un nombreux cortège pour contracter mariage devant moi, je leur fis un discours un peu ab irato, leur disant qu'ils faisaient bien de venir à l'église pour contracter mariage, mais que la première chose à laquelle ils devaient penser était leur âme et la confession et non pas la fête des noces. Une heure après deux autres fiancés vinrent également pour célébrer leur mariage. Je leur adressai pareillement quelques paroles de circonstance. De cette façon il arriva que le jour suivant les confessions recommencèrent de nouveau en grand nombre, et il y eut foule à l'église. On reculà jusqu'à mon départ le festin des mariages qui se célébrèrent à partir de ce jour, afin de ne pas mettre obstacle aux confessions. De cette sorte, en continuant à confesser et à donner la communion, (car je crois qu'il est préférable, bien que moins solennel de leur donner la communion de suite que de faire une communion générale), j'avais confessé presque toutes les personnes mariées pour le 11 mai. Le 12 je commençai à entendre les autres qui ne s'étaient pas encore confessées.

Le 14 mai devait se célébrer la fête de St Antoine de Padoue, auquel les habitants de Cuiur ont une dévotion extraordinaire. Ils avaient employé 13 jours aux préparatifs de cette fête et les avaient commencés le 1er mai.

Dès le principe je leur avais dit que s'ils étaient dociles à mes paroles, je ferais en sorte de célébrer avec grande solennité leur fête de St Antoine, fête qui par privilège, peut se célébrer une fois l'an à n'importe quel jour. Témoin donc de leur docilité et de leur empressement à répondre à mon zèle, j'invitai le R.P. Pagani, Provicaire à assister à la

messe solennelle, le R.P. Stein, curé de la cathédrale à la chanter et le P. Diamanti à faire diacre ou sous diacre. De plus je fis venir de la Cathédrale des ornements de toute sorte, tapis, statue de Saint Antoine, baldaquin, Prie-Dieu, bannières en grand nombre, nappes, ornements, garnitures d'autel etc. On outre les habitants de Cuiur préparerent nombre de lampes aux diverses couleurs, de sorte que notre église, qui auparavant n'offrait aux regards que ses quatre murs, n'était plus reconnaissable et n'aurait pas fait mauvaise figure, même dans une grande ville. D'autant plus qu'on y avait mis quantité de fleurs arrangées en guirlandes artistement entrelacées et formant des carrés. D'autres avaient construit une belle galerie ornée de feuillage partant de la porte extérieure de l'église et aboutissant à ma case. De sorte que depuis ma cabane jusqu'à l'église, là où auparavant il n'y avait rien, on voyait se dérouler une avenue toujours couverte et bordée de verdoyants rameaux. Je fis en outre placer sur les portes principales de l'église deux grandes et magnifiques images, l'une du Sacré Coeur de Jésus, l'autre du Saint Coeur de Marie.

Ensuite, pour honorer le R.P. Provicaire et le recevoir le plus dignement possible, de distance en distance on éleva des arcs de Triomphe depuis l'église jusqu'à un demi mille de distance sur la route qu'il devait suivre. Ces préparatifs terminés, vint l'heure des premières vêpres, qui se célèbrent ici avec une grande solennité. Il y avait une foule extraordinaire venue des lieux environnants. Quelques agents de police, je ne sais trop dans quel but, s'étaient glissés dans la multitude. A la nuit tombante, lorsque l'église était déjà comble, de nombreuses décharges d'armes à feu annoncèrent le commencement de la fête et les premières Vêpres.

Mille lampes aux diverses couleurs illuminaient magnifiquement l'église. Revêtu de la chape je commençai les vêpres qui furent chantées suivant le vespéral Romain avec encensement etc. de sorte qu'elles ne finirent qu'à une heure avancée de la nuit. Vers la fin, de nouvelles détonations d'armes à feu et de pétards joints à un feu d'artifice, vinrent augmenter la commune allégresse. Toute cette foule immense sortit de l'église et se retira sans le moindre désordre.

Le lendemain, après la messe pendant laquelle je donnai la Communion à une trentaine de personnes; quelques uns des principaux personnages me vinrent trouver et nous nous disposâmes à aller processionnellement à la rencontre du R.P. Provicaire et des autres Pères.

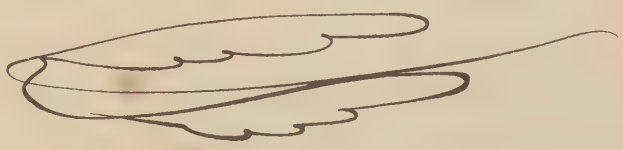
Le Gurcar marchait en tête portant la croix; venaient ensuite de nombreux enfants avec des bannières, puis le reste du peuple portant d'autres ornements et le baldaquin plié; enfin je fermai la marche revêtu de l'étole et de la cotta. En allant nous chantions des airs faciles que je leur avais appris précédemment. Après une demi heure de marche, j'ordonnai à la procession de s'arrêter à l'ombre des palmiers, car le soleil brûlant aurait pu nous faire beaucoup de mal. Après une demi heure d'attente, voici apparaître une voiture dans le lointain. Alors nous nous remettons en marche. Le R.P. Provicaire, les PP. Stein et Diamanti descendent de voiture. Le R.P. Provicaire revêt l'étole et la cotta, les autres la cotta seulement. Pendant ce temps un petit chœur saluait en portugais la venue du R.P. Provicaire. Alors s'ouvrit le baldaquin sous lequel se placèrent les trois Pères. Pour moi suivi de quelques enfants je marchai devant, chantant en langue Concany une hymne à l'adresse du R.P. Provicaire, puis une autre au Sacré Cœur, enfin les litanies de la Sainte Vierge en latin.

De cette sorte nous arrivâmes dans un ordre parfait jusqu'à l'église. Alors se firent entendre mille détonations ; les deux cloches sonnaient à toute volée et la foule anxieuse regardait et attendait. Pendant ce temps le R. P. Provicaire passait sous la galerie, où l'on faisait éclater quantité de cartouches. Entré à l'église, il donna après une courte prière la bénédiction solennelle : Sit nomen Domini benedictum. Puis commença la grand'messe célébrée par le P. Stein que j'assistai en qualité de diacre et le P. Diamanti en qualité de sous-diacre. Parmi les chantres on remarquait surtout deux jeunes hommes venus d'un pays voisin ; ils étaient soutenus par quelques jeunes gens de la localité.

Après l'Evangile, je leur fis un sermon sur Saint Antoine. Après leur avoir parlé de sa puissance, de sa bonté et de sa miséricorde, j'ajoutai que St Antoine aimait tout particulièrement le peuple de Culur, qu'il désirait le protéger d'une manière toute spéciale et prendre avec lui une sorte d'engagement, c'est-à-dire, qu'il promettait de les assister toujours dans leurs nécessités tant spirituelles que temporelles, de la manière la plus utile pour leurs âmes ; mais de son côté, leur dis-je, il veut que vous lui promettiez de fuir le péché, et surtout cette affreuse superstition de consulter dans vos malheurs les ministres de Satan ; car consulter ainsi les faux prêtres des Indous, c'est sans aucun doute, consulter et invoquer le démon. Après l'exposition de l'engagement que St Antoine désirait prendre avec eux, je demandai au peuple si de son côté il voulait accepter cet engagement et promettre à St Antoine de fuir ce péché. Comme personne ne s'imaginait que je demandais une réponse, personne ne répondit. Alors je les interrogeai de nouveau et quelques uns répondirent Cuscivartao (nous le voulons). Comme ils étaient en petit nombre, je les

interrogeai encore. Cette fois de nombreuses voix me répondirent: Cuscivartao. Alors j'appelai par son nom le Mustak (c'est-à-dire la première autorité de l'endroit), Pierre Diego (Jacques) Souza, je le fis venir à l'autel et signer au nom de tous la promesse qu'il faisait à Saint Antoine, promesse écrite et préparée d'avance, à laquelle il ne manquait plus que la signature. Je lui demandai s'il voulait prendre l'engagement ci-dessus mentionné. Oui, me répondit-il. Et il le signa au nom de tous. Ensuite je renfermai cette promesse dans un cadre contenant une image de Saint Antoine que je leur donnai. Puis je le suspendis dans un lieu élevé au-dessus de l'autel. De sorte que chaque fois qu'ils vont à l'église, ils se rappellent la promesse qu'ils ont faite. La messe terminée, on fit une magnifique procession avec baldaquin, bannières etc. Après la procession, je fis vénérer la relique de la vraie croix à 600 ou 700 personnes. A la fin j'étais si faible que je pouvais à peine respirer. Notre belle fête finit ainsi vers 1 heure et demie.

Après avoir pris un modeste dîner, donné en partie par les habitants, nous reçûmes une députation des principaux personnages accompagnée d'un interprète Anglais. Elle venait prier le R. P. Provicaire de leur donner un prêtre pour les instruire et les aider à sauver leurs âmes. Le R. P. Provicaire leur répondit que vu le manque de prêtres il lui était impossible de leur en donner un pour eux seuls; puis il ajouta qu'il ferait en sorte de m'envoyer à Cuur au moins une fois par mois.



Constantinople. — Une expédition apostolique dans l'île de Tinos. — Lettre du P. Delattre au R. P. Provincial de Champagne.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

Je viens de faire une excursion apostolique pendant le mois d'Août ; j'ai pensé que vous liriez peut-être avec quelque intérêt la petite relation que voici.

Le lieu de la scène est une île de l'Archipel, Tinos, à une vingtaine de lieues d'Athènes. Là se trouve un pensionnat d'Ursulines françaises et une résidence de nos Pères siciliens, qui ont été pour moi plein de bonté et de prévenances.

Nos vacances scolaires avaient commencé dès le 17 Juillet, et le 1er Août je m'embarquai à Constantinople sur un grand vaisseau Autrichien, l'Espero (l'étoile du soir). Il était 5 heures de l'après-midi. Lentement nous quittons le port intérieur appelé la Corne d'or, nous saluons le Bosphore à notre gauche ainsi que la ville de Scutari sur la rive asiatique ; nous doublons à droite la pointe du Sérail, ancienne résidence des Sultans et nous voilà en pleine mer de Marmara ; la ville des mosquées et des minarets disparaît peu à peu à notre droite et nous jetons un dernier regard à notre gauche vers l'île des Princes. La flotte anglaise n'y est plus à l'ancre, mais elle ne peut se décider à quitter la ville de Constantin, elle est en rade

au-delà des Dardanelles. Toujours en observation comme un chasseur qui guette sa proie.

A 7 heures nous étions en présence d'une île très riche en marbre ; de là le nom de Marmara qui lui fut donné ainsi qu'à la mer qui l'entoure. Le vent commençait à souffler avec assez de force, la nuit arrivait, et il nous serait désormais impossible de voir à notre gauche Gallipoli, et d'évoquer les souvenirs de la guerre de Crimée. Chacun des passagers se prépare donc à prendre un sommeil de traversée, c'est-à-dire un demi-repos, où les trois quarts du temps, comme le lièvre de la fable on dort les yeux ouverts. Tout dormait ou semblait dormir lorsqu'au beau milieu du silence un coup de canon se fait entendre. Qu'y a-t-il, fut l'exclamation qui retentit dans plusieurs cabines. — Ce n'est rien reprend un habitué des Dardanelles : on salue le bateau et on lui permet de passer. On en fut donc quitte pour la peur. C'était une fausse alerte à bord ; on essaie donc de se rendormir.

Peu à peu le jour venait à la satisfaction générale je pense, si j'en juge par notre promptitude à nous rendre sur le pont. La mer était de plus en plus agitée, mais une curiosité, que j'appellerais classique, nous fit presque oublier et le roulis et le tangage. Nous étions près de la Troade à notre gauche et en face de l'île à jamais célèbre de Ténédos. *Est in conspectu Tenedos, notissima fama insula.* Jadis cette terre était riche et puissante tant que subsista le royaume de Priam : *dives opum, Priami dum regna manebant.*

Elle n'a plus qu'une simple rade offrant aux vaisseaux un abri peu sûr. *Nunc tantum sinus, et statio malefida carinis.* Quelques bateaux de pêcheurs et de petites barques, voilà ce que nous vîmes dans ce port jadis célèbre.

Pour les deux serpents si vantés dont parle le cygne

de Mantoue, j'avais cru que tout était poésie .... il n'en est rien ..... il y a ici des serpents amphibies, qui nagent comme des poissons ; de Ténédos à Troie il n'y a guère qu'une lieue et la traversée est possible même pour ces nageurs d'un nouveau genre ..... quant à leurs sifflements et à leurs yeux rouges de sang et de feu, j'en laisse toute la responsabilité à l'imagination du poëte.

Nous voyez-vous, la lunette braquée sur l'emplacement de Troie ... *Campos ubi Troja fuit* .... Hélas, c'est l'histoire du bâton flottant ; de loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien ; il ne reste de la superbe Ilion qu'un grand souvenir, et pas une ruine à la surface du sol ; ce n'est qu'un pauvre village turc, dominé à droite par le Mont Ida ..... un fils d'Albion qui se trouvait à bord me dit : il est un savant Anglais, qui fait là des ravages ..... il voulait dire des fouilles !

D'autres souvenirs plus précieux se présentaient à ma mémoire, ou plutôt à mon cœur et à ma foi. Ici est passé Saint Paul se rendant d'Asie en Macédoine ; après la Troade c'est l'île de Lesbos où fut bâtie Mitylène, exil du Patriarche de Constantinople, St Ignace, victime des fourberies de Photius ..... plus loin l'île de Patmos, Ephèse et Smyrne sur les rives d'Asie, j'ai salué St Polycarpe et le disciple bien-aimé. Ah que les grands hommes païens sont petits et mesquins en face de nos gloires chrétiennes !

Et les vagues, allez-vous me demander, s'étaient-elles un peu calmées ? .... nullement. Il faut que vous sachiez, mon R. Père, que l'Archipel, comme la Mer Noire, a une triste réputation : les italiens l'appellent souvent la mauvaise mer, et ce jour là elle était d'une humeur massacrante, presque furieuse ;

elle faisait sauter et bondir le navire comme une coquille de noix ..... se chargeant en outre d'arroser le pont et les passagers ! ..... je redoutais le terrible mal de mer que j'avais connu en revenant de Londres ..... et tout ce que je voyais et entendais, m'y faisait penser - Tirons le voile sur ce tableau peu poétique : grâce au ciel je n'ai point eu de déboires et n'ai pas payé de tribut à la mer -

Après 36 heures de traversée j'arrivai enfin à Syra, port central du groupe d'îles situées sur les côtes de la Grèce, et appelées Cyclades - J'étais à 5 lieues de Tinos où je débarquai bientôt -

L'île de Calypso est demeurée célèbre, la mienne ne l'est guère moins dans son genre ..... Située vers le 38° de latitude et le 23° de longitude, Tinos a 5 ou 6 lieues de long et à peu près autant de large - Sans doute, comme Santorin et tant d'autres, elle est émergée du sein des eaux, soulevée par des éruptions volcaniques sous-marines - Ce n'est pas là une mauvaise plaisanterie comme celle de Vénus naissant de l'écume de la mer et portée sur une conque brillante dans l'île de Délos que j'aperçois à 2 lieues à ma droite ..... ici c'est de l'histoire ..... de la géologie ..... Tinos est donc fille de l'Océan -

Un mot maintenant sur son territoire, ses habitations, plantations, chemins, nourriture, bétail, sans oublier le véhicule indispensable, la monture de céans, le roussin d'Arcadie -

Le Sol. — Le pays est couvert de montagnes arides, et hautes de 700 à 1500 mètres - Au lieu de ces sapins verdoyants et de ces belles forêts qui couronnent les sommets des Vosges, vous avez des pierres énormes, des

quartiers de roches, des bancs de schiste etc. etc., entassés pêle-mêle et comme suspendus. On se croirait en face d'une armée de géants.

Habitations. — Les maisons sont faites de pierres grises et brutes, liées entre elles par un ciment grossier qui n'est que de la terre détrempée d'eau ; ..... le bois est rare ainsi que les tuiles et les ardoises : aussi pour toiture vous avez une plate forme faite de longues dalles juxtaposées, recouverte d'une terre gluante que l'on tasse de temps en temps avec un cylindre de marbre ou de granit. Je vous laisse à penser ce qui arrive quand la pluie est abondante ..... Si on a toujours le vivre, on n'a pas toujours le couvert ! — Le vent souffle sans cesse dans ces parages, si bien que les observateurs en ont fait le véritable royaume d'Eole, et je puis affirmer que pendant tout mon séjour d'un mois, Eole ne s'est pas reposé un traître jour ! — Les habitations n'ont pas de second étage, c'est assez vous dire que les maisons sont basses, souvent petites .... et que plus d'une ressemble à l'arche de Noé. — Les maisons au nombre de 20 ou 30 sont groupées autour de l'église ; les villages sont assis au fond de la vallée, ou perchés et comme suspendus aux flancs des montagnes, mais bien abrités contre le vent du Nord.

Plantations. — Peut-il pousser quelque chose dans ce désert ? — L'île jouit d'une température semblable à celle de la Sicile, 20 à 30 degrés ; elle a de l'eau à discrétion, un peu de terre végétale dans les gorges des montagnes, au versant inférieur des collines et dans la plaine. Le vent qui souffle sans cesse vient se briser contre des murs en pierres empilées à la hauteur de 4 à 6 pieds, et vous verriez derrière ces abris la vigne se cacher et ramper sur le sol. Parfois dans des lieux moins exposés à

l'Aquilon, elle lève la tête et appuie ses jets flexibles sur de petits échalas ; on se croirait en Champagne. — Les céréales sont rares et misérables, le blé est inconnu ; de l'orge, du seigle nain et des légumes, voilà toute la richesse agricole de Tinos ..... Mais comme dans tous les pays chauds les fruits sont excellents, raisin exquis, figues délicieuses comme le miel, oranges, grenades, citrons ..... peu de pommes et de poires .... j'allais oublier la figue d'Inde, fondante comme la Crassane, et poussant sur un cactus aux larges feuilles, que les botanistes appellent *Cactus opuntia*.

Chemins. — Ici tout est chemin et il n'y a point de chemin. Pas un seul qui soit fait pour un véhicule quelconque, pour le cheval ou pour l'homme ..... pas un chemin civilisé, comme on en rencontre partout .... pas même un sentier ..... à moins que l'on ne veuille appeler de ce nom les torrents ou les ravins ..... L'eau seule est chargée de tracer les chemins, de les creuser, et de les livrer aux voyageurs ..... c'est l'Agent-Voyer de Tinos .... Voici comme elle procède : en hiver elle descend avec impétuosité des montagnes, entraine des quartiers de roches, de grosses pierres et se fait un lit bizarre ..... Elle traverse l'île en écumant et va se perdre dans la mer ..... les traces profondes de son passage, les excavations qu'elle a pratiquées, voilà les grands chemins qu'elle livre à la circulation pour les beaux jours du printemps et de l'été, semblant dire aux délicats et aux mécontents : j'y ai bien passé, moi .... pourquoi n'y passeriez-vous pas aussi !

Le bétail. — Le cheval et le bœuf n'ont jamais mis le pied dans cette île ; qu'en ferait-on ? ..... point de voitures, point de charrues, point de chemins .... on rencontre çà et là sur le bord des Torrents-chemins, quelques vaches, des chèvres et des moutons sans gardien ;

mais on a eu la sage précaution de lier deux à deux les pattes de ces pauvres bêtes et ainsi elles ne peuvent aller bien loin, ni se permettre une promenade sentimentale sur le bord de la mer ou sur le sommet des montagnes. — Souvent le son de la clochette comme en Suisse, vous avertit de leur voisinage... la brebis donne sa toison et quelquefois plus...., la chèvre et la vache fournissent le lait. — Les Crésus de la localité ont aussi un pigeonnier à proximité de leur maison, d'ordinaire sur une éminence ou sur un mamelon relié à la propriété; puis une basse-cour. Les oies sont rares et les canards inconnus: on ne veut pas les exposer à la tentation d'une petite excursion sur mer, ce qui aurait, dit-on, quelques inconvénients pour leurs maîtres. — Il y a ici deux personnages importants, et on les rencontre partout; l'un donne sa chair et l'autre vous prête son dos pour les voyages: le porc et l'âne, puisqu'il faut les appeler par leur nom. Le porc coûte assez peu à nourrir, m'a-t-on dit, car il vit de rapines..... dès le matin on lui donne la clef des champs et il va chercher fortune un peu partout. Devenu gros et gras on l'occit et on le met au saloir..... il va sans dire que Monsieur le Curé en aura sa part..... le bon Dieu n'est jamais oublié par les braves gens de Tinos.

Quant à l'âne..... le dirai-je? la vérité le demande.... c'est un petit prodige.... la providence de tous les voyageurs... et j'en sais bien quelque chose. Autrefois, comme tant d'autres, j'avais un peu ri des ânes de Picardie..... J'ignorais qu'en l'an de grâce 1879 je serais envoyé à Tinos et que j'en aurais si grand besoin. Il fallut bon gré mal gré enfourcher la bête, et marcher de précipices en précipices, sur des rochers, de grosses pierres et des tas de cailloux, et vous auriez vu l'intelligente créature (*c'est de l'âne que je parle*), faire de la gymnastique à ravir..... s'élancer d'un bloc sur un autre,

sans broncher ..... en pendant un mois que j'ai eu l'honneur de chevaucher ainsi, mon âne n'a point fait un seul faux pas ! l'âne de Cinos ! mais c'est la monture de l'Evêque : C'est sur un âne tout de blanc caparaçonné que Monseigneur Castelli a fait son entrée triomphale dans sa ville .... ou plutôt dans son village épiscopal ! Honneur donc à l'ami du voyageur et du chardon !

Nourriture. — On ne connait point les richards dans l'île et les riches y sont en petit nombre. Je parle de ces riches qui ont l'aurea mediocritas chantée par le poëte. La bourse étant légère ; les repas sont légers ou grossiers. Je doute que les Spartiates si vantés sur ce point, aient pratiqué une plus grande frugalité .... Le pain de froment ne paraît que sur la table du petit nombre ; on est trop heureux d'avoir un morceau de pain d'orge et de seigle, souvent noir comme la bouille. La viande de boucherie est une rareté, presque du luxe. Les familles aisées s'accordent d'ordinaire pour régal une tranche de lard salé ; pour les autres, du riz et des légumes, voilà le menu du repas .... de l'eau à discrétion, parfois un peu de vin tournant à l'aigre, et capable de faire danser les chèvres ..... il y a cependant de bons crus, et quand on rencontre un propriétaire intelligent on a du vin comme en France ou en Espagne.

Et le poisson, me direz-vous .... il doit y en avoir comme dans toutes les îles ? Oui sans doute, mais cette île, comme vous le voyez ne ressemble guère aux autres îles. Ce qui empêche ici de prendre du poisson, c'est ce qui a empêché les Parisiens de tirer le canon à l'entrée de Henri IV... il n'y avait point de poudre ! Ici ce qui empêche de prendre le poisson, c'est le manque de barques et de filets, rien que cela ! mais alors qu'on achète barques et filets ; à merveille ! et l'argent ? - Voilà le hic ! il n'y a ici que des cailloux,

du vent et de l'eau ! en peu, très peu de drachmes ! Telle est la solution du problème.

Après avoir parlé de la pauvreté de Tinos, parlons de sa richesse. Richesse morale et toute chrétienne. Celle-là en vaut bien une autre ou plutôt c'est la seule véritable qui défie la rouille et les voleurs. Ici presque tout le monde est pauvre et il n'y a point de pauvre ; c'est l'histoire des premiers chrétiens, bien que les insulaires ne donnent pas leurs drachmes à leur Saint Evêque .... mais leur charité est aussi grande que leur bourse est petite ... et on se contente de peu. Ah ! c'est qu'ils pensent à Nazareth et qu'ils ont le ciel dans l'âme ; ils ont peu de plaisir et beaucoup de joie. Le bon Maître le savait bien : *Beati pauperes !* Ici peut-être serez-vous étonné, mon R. Père, d'apprendre qu'il y a des grecs aussi parfaits sous le soleil d'Orient. Oui les habitants ont pour la plupart du sang grec dans les veines, mais c'est un sang transformé ... c'est le sauvageon qui a été greffé. Les grecs ont une triste réputation et au dire des connaisseurs elle n'est pas volée. Virgile n'aurait rien dit de trop : *Timeo Danaos et dona ferentes* !... ils vous caressent d'une main et vous frappent de l'autre. La religion qui aime la ligne droite et lumineuse de la vérité a redressé ces natures fausses et tortueuses qui ont les instincts et les habitudes du serpent.

Les familles sont chrétiennes et l'enfant reçoit la piété avec le sang et le lait maternel. Il apprend à prononcer le nom de Dieu en même temps que le nom de son père et de sa mère, et les premiers objets que ses yeux rencontrent dans la maison, lui parlent du calvaire et du Ciel ; une croix toujours à la place d'honneur, les images de Notre Seigneur, de la Très-Sainte Vierge et des Saints ; les Saints de la Compagnie surtout, que les villageois appellent naïvement les Saints de nos Pères ! et ils ne tarissent pas en

éloges sur les missionnaires d'autrefois et d'aujourd'hui ; c'est pour eux un honneur et un bonheur de recevoir un des nôtres. Il semble que le bon Dieu entre avec le missionnaire dans la maison - C'est dans de pareilles circonstances qu'on est heureux et fier d'être de la Compagnie et qu'on veut travailler avec ardeur à se rendre moins indigne d'une si grande vocation : car "Noblesse oblige" !

Le prêtre achève l'éducation de l'enfant..... On ne connaît pas encore ici le progrès et on ne pense pas pour le moment à séculariser la science et la vertu .... on ne s'en trouve pas plus mal .... on ne connaît qu'un progrès et c'est le véritable, la marche de l'âme vers Dieu.

Pour faire observer les lois du Roi Georges, pas n'est besoin de gros bataillons .... il n'y a point un soldat dans toute l'île - Dieu et le prêtre se chargent de la besogne... et tout va mieux qu'avec des gendarmes ! Pas un dissentiment sérieux entre les familles, pas un scandale ! on vit au jour le jour selon le conseil de l'Evangile

Les petites filles sont élevées par des Religieuses qui sont nombreuses dans l'île - La vocation germe facilement dans les cœurs purs, aussi, près de la moitié des jeunes personnes embrassent la vie parfaite ; elles se font Ursulines ou Franciscaines tout en demeurant dans leurs familles .... elles sont chargées de l'instruction, du soin des malades, de la propreté et de la décoration des églises ; aussi la maison du bon Dieu est de toutes la plus belle et la plus riche - Vous la croiriez bâtie de pierres de taille, car les murs sont blanchis chaque année sous la direction de ces personnes dévouées ! Ces deux familles religieuses, en plein vent, comme on dit en France, ont leurs règles, leurs exercices de piété, leurs réunions sous la direction de Monseigneur l'Evêque

La congrégation d'hommes dirigée par nos Pères constitue

la garde d'honneur de la religion. Une journée chrétienne à Tinos est bien édifiante : le matin, prière en famille, la Sainte Messe pour le plus grand nombre, les travaux de la Campagne, un repas frugal assaisonné d'appétit et de franche gaîté, et le soir au son de la cloche prière en commun dans l'église.

Ici on ne connait ni le travail du Dimanche, ni le blasphème. La veille des fêtes la plupart se confessent pour communier le lendemain .... et nos Pères sur la monture du pays, se rendent dans les localités les plus populeuses pour entendre les confessions et souvent aussi pour prêcher .... pénible et consolant ministère pour un cœur d'apôtre. Tout le monde chante aux offices du Dimanche et des fêtes, et on chante bien et avec piété .... c'est de toutes mes surprises celle qui m'a fait le plus grand plaisir.

La fête patronale est célébrée avec une pompe exceptionnelle, c'est un jour de Pâques !... les prêtres y viennent nombreux et la Grandeur officie pontificalement! Les détonations joyeuses se font entendre dès la veille, avec le brillant carillon des cloches, et la fête venue c'est un feu de file bien nourri, et les échos de la montagne répètent et renforcent le son à ravir.

Mais comment recevoir tous les curés des environs? la maison du chapelain est petite; d'ordinaire elle a deux pièces d'environ 3 ou 4 mètres de côté .... c'est plaisir alors de voir avec quel empressement ces pauvres gens se disputent l'honneur de donner à dîner à 2 ou 3 de ces prêtres. Monseigneur est reçu chez le personnage de la localité, comme qui dirait un petit propriétaire, qui peut avoir quelques centaines de francs de rente ! Que ces agapes sont joyeuses, édifiantes et simples : c'est vraiment l'Ecce quam bonum et quam jucundum.

Les prêtres ici sont excellents .... leur éducation

sacerdotale se fait du mieux qu'il est possible .... et désormais on va établir un séminaire à Naxo pour régulariser la chose et donner aux clercs autant de science que de vertu. Un Père Sicilien et un Père français de la province de Lyon sont chargés par les évêques de l'Archipel de tout organiser. Il paraît que le Beati pauperes spiritu n'était pas toujours interprété comme il faut ! Aussi disait-on familièrement, que les Pères Jésuites avaient de l'esprit pour tous les autres prêtres du pays ! Il y a 2 siècles que nos Pères sont dans cette île ... et pendant la suppression de la Compagnie, ils ont continué d'y vivre en communauté .... Assez souvent des Pères français ont travaillé dans cette mission.

A l'arrivée des Pères, les mœurs de l'île rappelaient assez bien les mœurs des pirates de l'Orient, on y vivait de pillage et de brigandage et voici maintenant qu'on se croirait dans une réduction du Paraguay ! Ces hommes paraissaient avoir le cœur aussi dur que les rochers -- et Dieu, par le ministère de la Compagnie, a fait de ces pierres des enfants d'Abraham !

Les Ursulines françaises sont venues il y a 20 ans s'établir sur cette terre qui semble dévorer ses habitants. L'histoire de cette fondation est merveilleuse, on y voit à chaque page le doigt de Dieu. Le pensionnat est florissant et situé près de la résidence de nos Pères. On vient d'Athènes et de Smyrne demander un enseignement chrétien aux filles de Sainte Angèle. Il faut croire, pour me servir d'une expression du cloître, que ces abeilles mystiques font un miel excellent, puisqu'on vient de si loin le chercher.

J'ai donné la retraite aux Religieuses et

aux enfants ; quelles âmes célestes, en délicates, en généreuses ! Ce sont là les plus belles fleurs, ce sont les lis de Cinos.

Reverentiae Vestrae
infimus in X^to

Declattre. s.j.

Amérique. Montagnes Rocheuses.

Lettre du R.P. Cataldo, Supérieur général des Missions des Montagnes Rocheuses, au R. P. Provincial de France.

Mission St Ignace, 29 Janvier 1880.

Mon R.P. Provincial,
P.C.

Les Missions Indiennes des Montagnes Rocheuses, établies il y a près de quarante ans par le R.P. de Smet d'heureuse mémoire, ont toujours été pour l'Eglise en pour notre Compagnie une cause de grandes consolations spirituelles, en même temps qu'elles procuraient aux missionnaires de ces parages une abondante moisson de travaux en de souffrances, en quelques rares déceptions.

La race Indienne fut longtemps en Amérique l'objet d'une antipathie presque universelle, non seulement de la part du gouvernement Américain, mais de celle

même des Catholiques. Aussi un Evêque des Etats-Unis ne craignit pas de dire que l'Eglise Catholique en Amérique aurait à rendre à Dieu un compte sévère pour sa négligence envers les Indiens. C'est au milieu de cette négligence et de cette antipathie que la Compagnie entreprit d'évangéliser ces pauvres sauvages, et elle se glorifie à juste titre d'avoir continué cette œuvre presque seule jusqu'en 1870. A cette époque, un changement dans les dispositions du Gouvernement à l'égard des Indiens excita dans un certain nombre de cœurs catholiques des sentiments de honte pour le passé, et de zèle pour l'avenir; et alors quelques Ordres religieux prirent part au travail de l'évangélisation des sauvages. Plaise à Dieu que les mêmes sentiments de zèle excitent les jeunes gens de Notre Compagnie.

A l'heure actuelle, nous avons absolument besoin de missionnaires, tant Pères que Frères Coadjuteurs. On réclame avec instance la Robe noire dans plusieurs tribus jusqu'ici païennes ou protestantes, par exemple chez les Gros-Ventres, les Assiniboines, les Corbeaux, les Serpents, les Simpsthueussi, les Okinagan, etc. etc. Le Chef de cette dernière tribu disait, il y a quelques mois, au Missionnaire: "Si la Robe Noire ne vient pas fonder une église ici et se fixer parmi nous, je serai obligé d'accepter le ministre protestant que le général Howard m'a offert au nom du Gouvernement".

Il est vrai qu'en dépit des efforts du Gouvernement pour favoriser l'extension du protestantisme chez les Indiens, nos Missions sont très-florissantes sous le rapport spirituel, et que nous comptons chaque année des centaines d'adultes qui se convertissent et demandent le baptême. Mais d'autre part il n'est pas

moins vrai que dans la plupart de nos Missions nous manquons d'écoles établies d'une manière régulière, et que ces écoles, utiles en tout temps, sont aujourd'hui pour nous d'une impérieuse nécessité. Car les sectes protestantes font des efforts extraordinaires pour s'emparer des écoles indiennes maintenues par le Gouvernement et dérober ainsi les Indiens à l'influence du Missionnaire Catholique. Pour arriver à ce but, et nous ravir même les enfants des Catholiques, nos adversaires n'épargnent aucun sacrifice.

Ajoutons que depuis quelques années un grand nombre de blancs de toutes nations et de toutes religions sont venus et continuent de venir s'établir dans le pays des Indiens. Si nous négligeons le bien spirituel de ces nouveau-venus, il est certain que leurs mauvais exemples auront une telle influence sur nos Sauvages qu'avant peu d'années ils seront perdus pour l'Eglise et redevenus infidèles.

C'est pour ces raisons que nos Supérieurs m'ont conseillé de faire un appel aux Provinciaux de la Compagnie pour obtenir d'eux de jeunes Pères, des Scolastiques et des Frères Coadjuteurs qui veuillent bien se donner de tout coeur aux Missions des Montagnes Rocheuses.

La vie du Missionnaire ici est dure et laborieuse; mais elle est pleine aussi non seulement de mérites, mais encore de succès; et malheureusement beaucoup d'âmes périssent uniquement parce que les Missionnaires ne sont pas assez nombreux.

D'ailleurs l'évangélisation des Sauvages est une oeuvre telle que si la Compagnie ne l'entreprend pas, elle sera très-probablement complètement négligée au grand détriment des âmes et de la gloire de Dieu.

Je n'ignore pas, Mon Révérend Père, les besoins de votre Province, et conséquemment les sacrifices

que votre Révérence devra faire pour répondre favorablement à notre appel - Mais si les paroles de Notre Seigneur : "Donnez, et l'on vous donnera", se sont toujours vérifiées, pourrait-il en être autrement dans le cas présent ? Il y a quelque temps le Chef des Cœurs d'Alène me disait : "c'est remarquable comme le bon Dieu tient sa parole ! Lorsque je donne quelque chose pour la Mission, il ne se passe pas longtemps sans que le bon Dieu me le rende au double."

C'est pourquoi je vous conjure, mon Révérend Père, pour l'amour de Notre Seigneur et de sa Sainte Mère, de venir en aide à nos Missions des Montagnes Rocheuses par tous les moyens qui seront en votre pouvoir.

Je suis dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie
R^ae V^ae Serviteur in X^to.

J. M. Cataldo, S. J.
Supérieur général des Missions des Montagnes Rocheuses.

Pologne. — Un épisode de la persécution Religieuse dans le Grand Duché de Posen.

(Extraits d'une lettre du P. Vivier à un Novice d'Angers.)

Tarnopol, 16 Décembre 1879.

..... Je vais vous raconter un des mille épisodes de la persécution religieuse en Prusse, dans le Grand Duché de Posen ; c'est comme une histoire de 93, sauf qu'au lieu d'avoir la tête coupée, s'ils sont pris, les prêtres

non assermentés pour 2 ans de rigoureuse prison.

D'après la Constitution prussienne, les églises appartiennent aux communes ; et là où il n'y a pas de prêtres, les fidèles ont le droit de se réunir et de chanter les offices, messe blanche, Vêpres, sans que la police ait à mettre le nez dans l'église pour troubler le service divin. Les prêtres fidèles parcourent le pays en secret, comme en France pendant la grande Révolution, offrant le Saint Sacrifice la nuit dans les bois, quelquefois en plein jour dans les églises ; et toujours il y a des sentinelles à cheval placées à distance pour donner l'alarme, en cas qu'à l'horizon apparaisse la police.

Un jour deux prêtres étaient ainsi à l'église et entendaient les confessions en attendant l'heure de la grand' messe. Tout d'un coup un homme qui se confessait dit au prêtre : le voilà ! Il désignait un gendarme qui en effet faisait faction devant le confessionnal ; la garde sans doute avait été mal montée, car il y avait toute une escouade de policiers et de gendarmes près de l'église. Nos gens ne perdent pas la tête, ils avertissent le gendarme qu'ils vont commencer l'office, le prient de sortir et lui ferment la porte au nez. Comme l'autre prêtre n'avait pas été aperçu, on le mit au milieu d'un groupe de vigoureux gaillards, après l'avoir affublé d'un costume étranger et d'une barbe postiche : la porte s'ouvre, le flot passe et le prêtre s'en va chercher meilleure fortune ailleurs. En voilà un de sauvé, mais l'autre ! Pendant que la porte de l'église se referme et que les bonnes gens chantent afin de gagner du temps, l'un des fidèles émet l'avis de cacher le prêtre dans une niche ignorée qui se trouve derrière le tableau du maître-autel. Aussitôt fait que dit : quand le prêtre fut grimpé dans sa cachette et que l'office fut fini, les portes s'ouvrent et le peuple sort ; les policiers cherchent leur victime en vain aux portes de l'église. Vi-

demment le prêtre était caché ; on entre et on fouille l'église ; mais le trésorier de la fabrique suit les limiers de la police ; et à chaque petit dégât occasionné par les perquisitions, marque des thalers au compte du gouvernement ; à la fin il y avait 50 talers à payer à la commune. Cependant les gendarmes trouvent dans la sacristie le manteau du prêtre et mettent cette pièce de conviction dans leur voiture et recommandent à leur cocher de s'asseoir dessus, afin qu'elle ne leur échappe pas. Ça travaille les mets en appétit, mais ils ne trouvent pas le prêtre ! Enfin l'un d'entre eux aperçoit un trou dans le tableau du maître-autel, demande qu'on le décroche ; on lui répond qu'il n'a pas le droit, qu'on va dresser procès-verbal ; il s'obstine et sans attendre davantage, il sonde le trou avec la baïonnette de son fusil ; le pauvre prêtre n'eut que le temps d'ouvrir les jambes pour laisser passer l'incommode visiteuse. Le gendarme voyant qu'il y avait un vide, insiste pour qu'on enlève le tableau ; heureusement l'un des assistants trouva le meilleur moyen de finir la querelle en sonnant la cloche à toute volée. Que faites-vous là ? lui crie-t-on du groupe des policiers. Ce sont les Vêpres, répond-il ! - Mais il n'est pas encore midi ? - Ça ne fait rien, sortez de l'église. Tout le peuple accourt en foule, remplit l'église ; nos gendarmes doivent quitter la place et vont monter la garde aux portes en attendant la fin de l'office. -- Pendant que l'on chante l'office, portes fermées, le tableau est décroché, le prêtre descend ; on le déguise du mieux qu'on peut ; on met ses lunettes sur le nez d'un jeune homme qui lui ressemblait un peu, un groupe se forme comme la première fois ; le jeune homme à lunettes est en tête, le prêtre est perdu au milieu et doit fuir dans la direction opposée à celle que prendra le jeune homme. La porte s'ouvre, le flot

passe, le jeune homme court et la bande des policiers se lance à ses trousses. Peu habitué à porter lunettes, le pauvre diable fait un faux pas, tombe; il est pris, on l'interroge, on veut à toute force qu'il soit le prêtre insermenté qu'on poursuit; il a beau se défendre, on cherche partout des preuves de son identité, mais bientôt les policiers comprennent qu'ils se sont lancés sur une fausse piste et qu'ils en sont pour leurs frais cette fois encore. Bien entendu que pendant tout ce temps le prêtre avait gagné du terrain; et ce qu'il y a de mieux son manteau avait été repris sur l'ennemi; car quelques jeunes gens, s'entendant entre eux pendant que l'escouade de gendarmes courait sus au jeune homme, s'étaient approchés de la voiture et du cocher, gardien du manteau. L'un d'eux dit à l'automédon, peu sur ses gardes, que ses chevaux sont empêtrés dans leurs traits; le cocher se lève et se penche en avant pour voir; un second aux pieds agiles saisit le manteau et disparaît. On dit que les pauvres gendarmes et policiers n'étaient pas contents de leur expédition ce jour-là.

Vivier. S.J.

France.— Le pèlerinage du B. Pierre Lefèvre au Villaret.— Lettre du P. Greff au R. P. Provincial de Champagne.

Reims, 21 Septembre 1879.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

Permettez-moi de vous dire un mot de l'édification que j'ai trouvée au pèlerinage du B. Pierre Lefèvre. J'ai été sensiblement touché quand j'ai vu et visité la chapelle bâtie au Villaret sur l'emplacement de la maison paternelle de notre Bienheureux.— C'est ici qu'il naquit, c'est ici qu'il vécut. Une inscription placée dans la petite façade dit que cet édifice, aujourd'hui la maison de Dieu, était dès lors une maison de Dieu parce que le saint y habitait. J'y ai dit la sainte messe, et c'est un pauvre sacristain aveugle qui prépare tout, allume et éteint les cierges, vous verse l'eau au lavabo et aux ablutions absolument comme s'il voyait.— Un peu plus haut, après un quart d'heure de montée très pénible, se trouve la source où le Bienheureux rassemblait et confiait aux Anges gardiens son troupeau de chèvres et de moutons pendant qu'il allait au Grand-Bornand, (nom du village voisin), entendre la sainte messe, recevoir les sacrements ou prendre sa leçon. J'ai pris une petite fiole de cette source, cela donne de la dévotion aux Saints Anges. A 5 minutes de là et toujours en montant, on voit un rocher à fleur de terre et selon la pente de la montagne, dans lequel se trouvent des empreintes de pas d'homme, de pattes de chien et de moutons ou chèvres. Les vestiges d'homme ressemblent à ceux qu'on imprimerait

dans la neige fondante ou une terre très molle, le pied glissant en arrière à mesure qu'il s'enfonce en donnant un creux un peu évasé par le haut. Quelques uns des pas de chien et de brebis sont très bien marqués, d'autres le sont plus confusément comme lorsqu'un troupeau passe quelque part. La tradition du pays est que ce sont là les vestiges du Saint et de son troupeau miraculeusement imprimés. Le clergé est sur la réserve, quelques uns ne veulent pas y voir des traces de pas d'homme. Il est peut-être bon de discuter un peu la question. D'abord les traces de pieds de chien et de brebis sont très-bien faites, et se maintiennent malgré l'intempérie des saisons. Or on ne peut pas admettre qu'un sculpteur de premier ordre soit monté là-haut et se soit amusé à fouiller admirablement le rocher, et cela sans être vu! Car c'est tellement bien fait qu'il faudrait supposer un artiste supérieur; ensuite ce sculpteur avec tout son génie n'aurait pas réussi à sculpter cette pierre qui me paraît très-dure, de nature calcaire et lamelleuse et qui se serait brisée mille fois sous le ciseau sans qu'on ait pu y creuser une figure régulière! Reste donc l'origine merveilleuse. Les vestiges de pas d'homme moins bien imités n'excluent pas moins l'intervention humaine. Difficulté de tailler cette pierre et ensuite grande probabilité qu'un artiste aurait voulu mieux imiter des pas d'homme. Quoiqu'il en soit je me suis cru en droit de vénérer ces traces, et je l'ai fait. Cependant je voulus demander à mon aveugle: qu'est-ce qui a fait cela? — Qui a fait cela, reprit-il, d'un ton irrité; personne ne s'est amusé à faire cela, c'est le Saint avec son troupeau qui a fait cela. — On vient de tout le voisinage et en grand nombre honorer le Bienheureux; quelquefois on y voit un Jésuite. Une de nos maisons a donné une statue du Bienheureux pour être placée auprès de la source, mais il faudrait un petit

oratoire de deux mètres carrés pour la recevoir et ici on n'a pas le moyen de le faire. Le Curé qui m'offrit une gracieuse hospitalité, sut bien m'insinuer que les Jésuites devraient faire quelque chose pour l'honneur de leur frère béatifié.

En union de prières et Saints Sacrifices je suis avec le plus profond respect, mon Révérend Père Provincial,

R^ae V^ae Infimus in X^to Servus

Greff. S.J.

Paris. — Réunion des jeunes gens de la Rue de Sèvres. — Inauguration de la Conférence de Médecine.

La Congrégation de la Rue de Sèvres a pris cette année un développement d'une grande importance, en ajoutant une Conférence de Médecine à la Conférence Olivaint et aux autres œuvres établies précédemment.

C'est le 19 Décembre 1879 que l'inauguration solennelle en a été faite, en présence des Pères de la Résidence, de plusieurs Docteurs Médecins de Paris et de plus de 50 étudiants en Médecine.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire connaître l'histoire et l'esprit de cette création nouvelle, qu'en joignant à ces quelques lignes les principaux discours de cette séance

d'inauguration.

Les Membres de la Conférence de Médecine doivent tous faire partie de la Congrégation. – Ils se réunissent tous les Vendredis à 7 heures et demie du soir. – Après le *Veni Sancte Spiritus*, récité en commun, ils se partagent en trois Sections présidées chacune par l'un d'entre eux : Section de Chimie et d'Histoire naturelle, Section d'Externat, et Section d'Internat. Ils prolongent leur étude jusqu'à 10 heures et demie du soir.

Comme les Etudiants en Médecine sont retenus chaque matin par la Clinique et le service des hôpitaux, ils ne peuvent que rarement et difficilement assister le Dimanche à la Messe de la Congrégation. Afin de les dédommager quelque peu, tous les premiers Vendredis du Mois, ils se réunissent à 7 heures et demie du soir à la Chapelle domestique, où, après une instruction sur les devoirs de leur état, ils reçoivent la bénédiction du Saint-Sacrement.

Chaque jour ils peuvent venir et de fait ils viennent assidus et nombreux au siège de la Conférence. Une Bibliothèque réservée contient les ouvrages les plus récents et les plus utiles à l'étude de la Médecine.

De plus nous venons de former une Collection pharmaceutique, la seule de ce genre existante à Paris ; elle compte près de 5200 échantillons de Chimie et de matières médicales, et elle est d'autant plus chère aux Jeunes Etudiants que les Collections de l'Etat sont fermées et de difficile accès.

La Conférence de Médecine est administrée par un Conseil formé de Membres choisis dans son sein et présidé par le Père Directeur.

Historique de la Conférence de Médecine par Mr Paul Michaux, Interne des Hôpitaux de Paris.

Monsieur et très honoré Maître. (1)

Parmi les sentiments que j'éprouve, et je dois le dire, que nous éprouvons tous en ce moment, il n'en est pas qui s'élève plus haut, qui s'impose plus fortement que le sentiment de la reconnaissance, il est donc juste que la première parole qui tombe de mes lèvres soit une parole de remerciement.

C'est pour nous un grand honneur tout à la fois et une grande joie de vous voir présider la première de nos réunions solennelles, en cette place était bien due au médecin qui s'est occupé avec tant de talent des questions que soulevait l'organisation de l'Enseignement Supérieur Catholique, et que distinguent justement ses travaux scientifiques et la considération générale.

Pour moi, je suis tout particulièrement heureux de ce que mes fonctions de rapporteur m'imposent la mission bien agréable d'être auprès de vous l'interprète des sentiments de cette jeune Conférence à laquelle vous avez toujours témoigné un si bienveillant intérêt.

A vous aussi, Messieurs, l'expression de toute notre gratitude, à vous qui n'avez craint ni les rigueurs du temps ni la longueur des distances pour venir nous donner

---

(1) Monsieur le Docteur Ferrand, qui présidait la séance d'inauguration.

une marque d'affectueuse sympathie. – Et vous, mes chers collègues de l'Internat, je tiens à vous saluer au nom de tous, parce que votre présence ici nous montre que nous ne sommes pas seuls à travailler et à combattre le bon combat.

Enfin, Messieurs, ma tâche serait incomplète, si je ne me faisais encore l'organe des sentiments qui vous animent en ce moment pour ceux à qui nous devons d'être réunis aujourd'hui, qui nous offrent si généreusement une splendide hospitalité, et pour tout dire en un mot, qui méritent si bien par leur dévouement le nom de Pères.

Messieurs.

En recherchant sous quelle forme il convenait mieux de vous présenter ce premier chapitre de notre histoire, il m'a semblé que je ne devais pas me borner simplement au rôle de narrateur. Sans doute la tâche eût été plus que suffisante, et je ne sens que trop l'impuissance où je suis de la remplir; mais une téméraire audace l'a emporté dans mon esprit sur les conseils de la prudence, et il ne me reste plus qu'une prière à vous adresser, c'est qu'à défaut de la fortune, votre indulgence lui vienne charitablement en aide. J'ai cru qu'à une époque où chacun éprouve le besoin de faire une profession de foi, où nous voyons à chaque instant nos murs se couvrir de promesses séduisantes, s'étalant sur des milliers d'affiches de toutes les couleurs depuis le jaune et le violet jusqu'au rouge le plus foncé, j'ai cru, dis-je, qu'il fallait sacrifier à ce besoin populaire et mettre en tête de cette histoire une profession de foi. Une réunion comme la nôtre doit avoir un drapeau et ce drapeau doit être figuré sur la première page du livre de ses annales. D'ailleurs, inscrire notre but en tête de notre histoire n'est-ce pas éclairer d'un jour plus grand, d'une lumière plus vive, les faits que nous aurons à rapporter?

Ce sera, si vous le voulez bien, l'ordre logique que nous suivrons dans ce rapport.

La plupart d'entre nous, Messieurs, presque tous, se sont livrés ou se livrent encore aux études que nécessite la belle et noble profession de médecin, et tous nous avons ressenti bien des fois, quoique à des degrés divers, combien la solitude pèse lourdement sur le jeune homme au début de sa carrière. A peine arraché aux pieux exemples de parents honnêtes et chrétiens, à peine sorti du Collège où des maîtres aimés l'entouraient de soins attentifs et vigilants, nouveau venu à Paris, dans ce monde agité et sans cesse en mouvement, véritable chaos où tant de bien se heurte à tant de mal, où tant de lumières brillent à côté de ténèbres si profondes, il s'effraie d'être lancé seul, sans guide, dans une voie toute nouvelle et absolument inconnue. Devant lui s'ouvrent une multitude de chemins : la Faculté, ses laboratoires, ses amphithéâtres, ses hôpitaux. Mais dans quelle mesure doit-il prendre sa part de ces divers moyens d'instruction, c'est ce que personne ne vient lui apprendre. Devant tant de richesses et de nouveautés, cette jeune intelligence est comme éblouie, fascinée, et elle reste indécise, ne sachant quel parti tirer de ce trésor.

Et si nous envisageons la question par un autre côté plus important et plus élevé encore, combien ne va-t-il pas être plus dur pour ce jeune homme chrétien, de se trouver seul au milieu de camarades, au moins incrédules : continuellement exposé à de mauvais exemples, et avec lesquels il lui faut passer la matinée à l'hôpital, l'après-midi dans les laboratoires ou les amphithéâtres, et le soir peut-être au cours de la Faculté! Peu d'études assurément exposent à plus de dangers le jeune homme qui les aborde.

A cette intelligence à peine formée il faut un

guide ; à cette fleur qui vient seulement d'éclore, il faut un soleil qui l'éclaire et la vivifie de ses rayons. Ce cœur abandonné à lui-même, isolé toute la journée, a besoin d'un cœur où il puisse s'épancher et qu'il sente animé des mêmes battements que lui ; il lui faut un ami véritable avec qui il puisse partager les joies et les tristesses de chaque jour ; un ami qui lui serve de guide pour la marche et de compagnon pour le combat. Au premier coup de feu, ce jeune soldat va lâcher pied, s'il ne sent à ses côtés quelque vétéran dont l'exemple courageux le maintienne fidèle au poste et à l'honneur.

Que nous donne, Messieurs, je vous le demande, que nous donne la Faculté pour répondre à ce double besoin de l'intelligence et du cœur, à cette nécessité d'un guide éclairé et d'un ami honnête et sûr ?

Aujourd'hui, il est vrai, elle a multiplié ses cours, ouvert ses laboratoires, assuré les démonstrations pratiques dans ses amphithéâtres ; grâce à la bienveillance et au talent de nos maîtres, les hôpitaux nous offrent des trésors de science et de pratique. Encore une fois, je vois bien le monceau de richesses, mais je ne vois rien qui m'indique la part que j'y dois prendre.

De plus, à côté des Cours et des exercices pratiques, il y a le travail personnel, et celui là aussi a besoin de direction et d'émulation, mais déjà la Faculté ne peut plus rien pour lui. Cette nécessité s'est si impérieusement imposée, qu'elle a été comprise des étudiants, c'est de là que sont sorties les Conférences d'internat et d'externat. Pour ceux qui ne se destinent à aucun de ces grades, il n'existe rien. Je ne crois cependant pas qu'on soit absolument désarmé et la Conférence est encore le moyen qui me semble le plus avantageux et le mieux approprié à ce besoin de direction d'une intelligence jeune qui cherche encore sa voie.

Aussi bien, dans une matière aussi grave et aussi importante que celle là, je ne voudrais pas vous proposer mon opinion, permettez-moi d'invoquer ici l'autorité de votre Président et de vous dire avec lui: "Il est un exercice dans lequel les défauts des Cours oraux sont évités et cela sans qu'on se prive des avantages réels que ces Cours peuvent offrir, c'est la Conférence. Le travail de chacun y garde toute sa spontanéité sans être privé de direction, et le contrôle mutuel auquel il est soumis est en général aussi sévère dans les détails que juste dans son ensemble."

La Conférence est donc ce qui convient le mieux au besoin de l'intelligence; que cette Conférence soit chrétienne, elle répondra également, ce me semble, au même besoin de direction éprouvé par le cœur; elle nous offrira l'amitié chrétienne avec ses joies, et l'honnêteté de la conscience. Notre âme quittant un moment les entraves de cette terre, pourra de temps en temps s'élever vers Dieu; n'est-ce pas là, je vous le demande, l'idéal parfait de l'âme, le but vers lequel elle aspire et s'élève sans cesse?

C'est cette Conférence, Messieurs, qui est sortie de la Congrégation des Jeunes Gens de la Rue de Sèvres, c'est-elle qui s'est placée à côté de ses sœurs aînées la Conférence de St Vincent de Paul et la Conférence Ozanam. Voilà son Drapeau, son origine et son but; ses devises couvrent les murs de cette salle: *Labor, Pietas, Fortes in fide, Diligatis invicem*. C'est cette Conférence qui célèbre aujourd'hui sa séance d'inauguration, c'est à elle que votre présence va donner une sorte de consécration officielle, et c'est le premier chapitre de son histoire qu'il me reste à vous présenter maintenant.

Mais, avant d'entrer en matière, la reconnaissance et l'affection me font un devoir de vous nommer celui que vous acclamez déjà, celui qui a été notre fondateur et

qui est encore aujourd'hui par ses libéralités et ses conseils notre plus ferme appui, le R. P. Hubin.

Son nom reviendra trop souvent sur mes lèvres dans le cours de ce récit pour qu'il ne soit pas gravé sur cette première pierre, comme la gratitude et l'affection l'ont profondément gravé dans le souvenir et le cœur de chacun de nous.

J'ai dit, Messieurs, que la Conférence de Médecine était sortie de la Congrégation des Jeunes Gens de la Rue de Sèvres. Que ce nom ne vous effraie pas et laissez-moi vous rappeler cette fameuse Congrégation, que tout le monde a chargé d'anathèmes et dont bien peu ont connu la réalité. — Dans les dernières années de la Restauration, on la voyait partout; envahissant tous les rouages de l'État, exerçant sur les affaires une influence occulte et mystérieuse, distribuant à son gré les places, conspirant même en permanence contre le Trône et les libertés publiques; il n'est pas jusqu'à la Faculté de Médecine qu'on ne crût envahie par cette peste d'un nouveau genre. — Que les temps sont changés!

Non, Messieurs, la Congrégation a compté parmi ses membres des hommes d'État célèbres, mais elle ne s'est jamais occupée de politique, et ses règles ne sauraient inspirer beaucoup d'effroi. — Elle n'est qu'une association spontanée de jeunes gens qui, sans se lier par aucun vœu ni serment, n'ont d'autre but que de mieux garder leur foi et leur vertu en se plaçant sous la protection de la Sainte Vierge.

Le 2 Février 1801, fête de la Purification, le Père Delpuits, parent de Monsieur Bourdier, Professeur à l'École de Médecine, Jésuite avant la Suppression de la Compagnie, alors Chanoine de l'église Notre-Dame du Saint Sépulcre, fondait avec 6 jeunes gens qu'il dirigeait, une Congrégation de la Sainte Vierge, comme il en existe

dans les Colléges de la Compagnie de Jésus. De ces 6 jeunes gens, 3 étaient Médecins, et ce fut l'un d'eux : Mathieu François Régis Buisson, neveu du célèbre Bichat, l'un des continuateurs de son anatomie descriptive, lauréat de l'Ecole de Médecine, qui fut choisi par le Père Delpuits comme premier Préfet de la Congrégation. Ses vertus égalaient ses talents, et son zèle, étendu au dehors, lui valut de la part de ses camarades incrédules le surnom glorieux et mérité de : Père des Croyants de l'Ecole. Il mourut le 12 Octobre 1805 après une vie bien courte et pourtant bien remplie par ses vertus et ses travaux.

La Congrégation prospéra rapidement et bientôt, vu le nombre, on fut obligé de créer deux divisions dont l'une était présidée par un Vice-Préfet renouvelé chaque année.

De 1803 à 1811, époque à laquelle cette fonction fut supprimée, on ne trouve pas moins de 4 Médecins ; dans ce nombre figure le grand Laennec ; mentionnons également Bruttée, lauréat de la Faculté, qui, reçu Docteur, abandonna le soin des corps pour celui des âmes et mourut Evêque missionnaire en Amérique. Savary des Brulons, qui lui succéda en 1807, remporta aussi un premier prix à l'Ecole pratique. Invité à cette occasion à la table du Ministre un jour d'Abstinence, il sut dans des circonstances difficiles et à une époque où bien peu les observaient, garder religieusement les Commandements de l'Eglise. Envoyé à Auxerre en 1812 pour combattre une épidémie, il succomba victime de son dévouement ; enfin, en parcourant les registres de 1801 à 1817, je n'ai pas relevé moins de 30 à 40 noms et des plus illustres ; si ce n'est pas abuser de votre bienveillante attention, permettez-moi de faire passer devant vous les plus grandes de ces figures médicales et de vous les faire

envisager sous ce jour peu connu.

Au premier rang, il convient de placer l'immortel inventeur de l'auscultation : René Hyacinthe Laennec, Professeur au Collège de France, Médecin des dispensaires et de l'hôpital Necker, dont les travaux portent tout à la fois l'empreinte de la plus rigoureuse observation et la marque du plus sûr jugement. — Il venait de remporter au Concours de 1802 les deux grands prix de médecine et de chirurgie décernés par l'Institut, lorsqu'il fut reçu Congréganiste le 27 Mars 1803 ; ses vertus le firent plus tard élire à la Vice-Préfecture. Lui aussi mourut jeune encore le 3 Août 1826, tandis que son compatriote et son ami Jacques Lejumeau de Kergaradec, entré dans la Congrégation le 27 Mai 1804, arrivait jusqu'à nos jours, après avoir mérité par l'application qu'il fit de l'auscultation à l'Obstétrique, le titre de Membre de l'Académie de médecine.

Dans ces premières années nous trouvons encore Bayle, Médecin des dispensaires et de la Charité dont les travaux passeront également à la postérité. La haute estime que lui avaient valu ses talents comme ses vertus le fit choisir par Corvisart comme médecin par quartier de l'Empereur, et il ne paraît pas que ce fût à son titre de Congréganiste qu'il dut cette faveur.

Après un nom comme celui de Laennec, je pourrais m'arrêter, Messieurs, si j'avais une thèse à démontrer, mais j'écris une page d'histoire, et comment, à côté de ce Clinicien de génie, ne pas placer cet autre grand homme qui sut mener de front : Anatomie, Chirurgie et Médecine et dont les traités d'anatomie descriptive et d'anatomie pathologique font certainement une des plus grandes figures médicales de ce siècle ; vous avez tous nommé Jean Cruveilhier, né à Limoges et qui fut reçu Congréganiste en 1809.

L'année 1816 augmente notre liste d'un nom glorieux : Hyacinthe Chauffard, né à Avignon le 26 Décembre 1796, l'honneur et l'ornement de sa ville natale, et qui eut la joie de voir revivre dans un fils illustre les traditions de Philosophie, de Science et de religion que lui-même avait portées si haut.

En 1817, je trouve les noms de Joseph Claude Anthelme Récamier, homme d'un mérite si original, déjà médecin à l'Hôtel-Dieu et Professeur à la Faculté quand il entra dans la pieuse réunion le 29 Juin. — La même année figure également Jacques Le Pelletier, du Mans, alors interne à l'Hôtel-Dieu. — Le fait est assez rare pour mériter d'être signalé et je vous demande la permission de saluer cet ancien et vénérable collègue.

Telle est, Messieurs, la liste abrégée des grands médecins qui de 1801 à 1817 parurent à la Congrégation ; à côté de ces grands talents j'ai trouvé bien des vertus qu'il me faut passer sous silence et qui sont plus oubliées ; permettez-moi cependant de vous offrir une violette cueillie dans ce parterre et qui a nom Tilorier ; jeune étudiant en médecine, d'une humilité sans égale et d'une modestie qui est passée jusqu'à nous dans l'éloge ravissant qui fut fait par un de ses camarades après sa mort et lu, suivant l'habitude, à la réunion. Son souvenir n'est d'ailleurs pas seul parvenu jusqu'à nous et nous voyons ses vertus refleurir encore chez quelques uns de nos jeunes amis d'aujourd'hui.

L'art dentaire lui-même était représenté dans ces premières réunions par un praticien fort habile à ce qu'il paraît : Eugène Pelletier. Comme ce vénérable ancêtre est mort depuis longtemps déjà, on ne pourra pas m'accuser de faire de la réclame en sa faveur.

La Réunion dura jusqu'en 1830, passant

successivement des mains du P. Delpuits à l'Abbé Pegris-Duval et au P. Ronsin. Malheureusement les papiers concernant cette époque, déposés à l'Archevêché, y furent anéantis dans le pillage de 1832.

La Congrégation ne survécut pas à l'agitation que provoqua la Révolution de 1830.

Ce fut en 1852, aux premiers jours du Collège de Vaugirard, que 9 anciens élèves de Brugelette, désireux de faire revivre cette Congrégation de la Sainte Vierge, qui leur avait donné tant de joies et tant de forces pendant leur collège, se réunirent pour former cette Congrégation d'étudiants qui, transportée ici par le R.P. Olivaint, d'illustre mémoire, vous est connue sous le nom de Réunion de la Rue de Sèvres.

Toujours notre réunion de la rue de Sèvres a compté des médecins, et parmi eux se recrutaient les membres les plus zélés des œuvres de dévouement et de charité; cependant on ne trouve aucune trace, aucune tentative de Conférence médicale dans cette première période si glorieuse de nos annales.

Cette idée prit naissance 2 ou 3 ans après la Guerre; elle resta longtemps à l'état de projet; toutefois notre nombre croissait petit à petit. Enfin, après une longue attente, sous l'impulsion toujours active du R.P. Rubin, la Conférence de médecine fut fondée; son début fut modeste comme il convient à une réunion de ce genre. Notre programme ne comprit guère en 1878 que des questions d'Ostéologie et quelques questions de Clinique. A cette époque, une générosité bien connue nous dota d'une bibliothèque, d'une caisse d'Ostéologie avec un local réservé où nous pûmes venir consulter quelques livres excellents.

En même temps nos relations se resserraient, s'étendaient au dehors, notre nombre augmentait; en Janvier 1879, nous fondions deux sous-Conférences d'internat, compre

nant chacune 4 à 5 membres sans compter leurs présidents ; une sous-Conférence d'externat beaucoup plus nombreuse, renfermait les autres membres de notre réunion et l'on y traitait, tantôt des questions de Clinique, tantôt des questions de sciences naturelles qui pouvaient intéresser tout le monde.

Malheureusement, il nous était très-difficile, à cause du service dans les hôpitaux, d'assister à la Réunion du Dimanche tous les 15 jours. — Le Père Aubin conçut alors la pensée de nous réunir une fois par mois ; nous nous rappellerons longtemps, nous garderons toujours le souvenir de ces instructions absolument appropriées aux exigences et aux devoirs de notre profession, de ces conseils si éclairés et si paternels qui nous sont prodigués. Cette courte instruction suivie du Salut dure à peine une demi-heure.

Aujourd'hui, nous sommes près de 35 membres, nos sous-Conférences d'internat vont être plus nombreuse, que l'année dernière ; enfin, outre la Conférence d'externat, une Conférence de sciences naturelles va prendre un essor tout particulier, grâce à une nouvelle générosité qui met à notre disposition une magnifique Collection d'échantillons chimiques, botaniques et thérapeutiques.

C'est à cette collection, qui promet d'être plus complète et plus claire à certains points de vue que celle de la Faculté, que Monsieur Roussel travaille avec une activité et un dévouement sans égal, et je suis assuré d'être l'interprète de tous en lui donnant aujourd'hui le témoignage public de notre plus vive reconnaissance.....

Pour augmenter nos liens, nous avons décidé que tous les deux mois aurait lieu une séance solennelle de la Conférence, toutes Chambres réunies.

Un ou deux travaux écrits seront présentés, discutés, s'il y a lieu, ce sont ces séances que nous inaugurons

aujourd'hui, en même temps que la présence de tant de médecins et de personnes distinguées, donne à notre jeune Conférence, avec un lustre tout nouveau, la consécration officielle qui lui manquait.

Je devrais maintenant essayer de vous montrer ce qu'il nous reste à faire; ce programme de l'avenir, nous le demandons à une expérience, à une parole plus autorisée.

Tel est, Messieurs, ce premier chapitre de notre histoire; peut-être l'historien vous l'a-t-il fait trouver trop long, alors qu'il n'était que trop rempli. J'espère du moins que les faits et les noms qui ont passé sous vos yeux, vous auront intéressés par eux-mêmes et que le fond vous fera passer sur la forme; pour moi, je serais heureux de penser que les quelques documents que j'ai pu réunir serviront un jour à une voix plus autorisée et plus habile que la mienne pour raconter les débuts de la Conférence de Médecine de la Rue de Sèvres, devenue nombreuse et illustrée par des noms comme: Laennec, Cruveilhier, Bayle et Récamier!

Allocution de M. le Dr Ferrand,
Médecin des Hôpitaux de Paris.

Messieurs.

Tout entier à la satisfaction que j'éprouve à me trouver au milieu de vous en cette intime solennité, je ne prendrai pas de précautions oratoires pour vous y expliquer ma présence. — Ceux d'entre vous qui me connaissent savent que je suis des vôtres; et pour toutes

sortes de motifs.

De tout temps, j'ai pratiqué ce mode de travail, cette manière d'étudier que nous appelons du nom de Conférence médicale, et qui, cultivée jusqu'ici surtout en vue des concours, s'appelle de son bun Conférence d'internat ou d'external et qui peut être poursuivie en vue de tout examen et à propos de n'importe quelle branche de la science.

Elève, j'ai eu pour chef de Conférence un de vos maîtres actuels le Professeur Peter, alors interne de Cruveilhier et sous le patronage de ce maître vénéré. A peine nommé interne, je fus à mon tour Chef de Conférence, et parmi mes élèves d'alors, je compte aujourd'hui nombre de Collègues. De ces conférences, poursuivies à des titres divers, il m'est resté le souvenir le plus agréable et le profit le plus sérieux.

J'ai connu, j'ai suivi avec le plus vif intérêt, les efforts de ceux qui ont entrepris de vous réunir en Conférence. Vous leur devez beaucoup, Messieurs. Je n'en veux d'autres preuves que le récit intéressant dans sa franche simplicité, qui vient de vous être fait tout à l'heure. Monsieur Michaux ne s'est pas contenté d'être votre guide dévoué, votre maître sagace, il s'est fait votre historien, l'historien disert de cette fondation dont il va poursuivre l'œuvre en mettant à votre service et le même savoir et le même dévouement.

Vous la devez encore cette même conférence à son ami, qui est le mien particulièrement, puisque nous venons de faire ensemble une année de Campagne hospitalière. Mr Patil, lui, nous quitte et vous le regretter comme moi. Du moins, il a voulu laisser à la Conférence un de ses travaux qui sont tout à la fois le testament de celui qui s'en va et la leçon de ceux qui restent. — En l'écoutant, vous avez acquis sans doute les plus saines notions sur cette vaste et délicate question des localisations cérébrales; mais

vous garderez de la lecture de ce mémoire un autre enseignement, il vous montre les grands avantages de ce travail monographique que cultive la Conférence.

Vous la devez enfin, Messieurs, votre Conférence à nos Révérends Pères, dont le zèle affectueux a su ménager ici un asile à vos réunions et offrir à votre désir d'apprendre des moyens de plus en plus puissants de se satisfaire. Votre bibliothèque en témoigne déjà fort honorablement. Voici que de précieuses collections s'y ajoutent à votre grand profit; il ne tiendra qu'à vous de voir cet arsenal s'enrichir encore.

Vous m'avez demandé, dans ce but, quelques avis sur la façon dont il faut poursuivre le travail de la Conférence; je vous dirai donc ce que m'a appris l'expérience.

Le programme d'une conférence vient de vous être donné; chaque question bien déterminée d'ailleurs, est appuyée des noms d'auteurs qu'il vous faut consulter pour la bien connaître. N'allez pas à la hâte parcourir aussitôt chacune d'elles en ouvrir à toutes à la fois un même crédit dans votre esprit. Je vous conseille au contraire de prendre une de ces questions, de l'approfondir de votre mieux et de ne la quitter que quand vous l'aurez épuisée, ou du moins quand vous la posséderez bien. Si, par impossible, vous vous sentiez incapables de fournir en entier la carrière que chaque semaine réclame de vous, mieux vaudrait encore abandonner quelques questions et approfondir les autres, que de les effleurer toutes.

En médecine surtout, il arrive qu'une donnée que nous possédons à fond nous en livre beaucoup d'autres. Peut-être est-ce le résultat de l'unité admirable de notre nature.

En tous cas, le conseil que je vous donne ici n'importe pas seulement à la discipline générale de l'intelligence, mais il est telle question que dans un concours vous traiterez bien sans l'avoir apprise, si vous posséder bien

celles qui lui sont connexes, tandisque vous la traiterez mal si vous ne les possédez toutes que par à peu près.

Et pour l'étude d'une question en particulier, n'allez pas puiser avidement à toutes les sources qui vous sont indiquées, pour chercher ensuite à faire de toutes ces lectures une confusion; choisissez d'abord parmi les auteurs qui vous sont signalés celui dont la description vous est indiquée comme la plus complète, prenez-le pour type, analysez-le avec soin et ce travail fait ajouter à votre analyse les données qui vous sont suggérées par les autres lectures et celles aussi qui résultent des argumentations que la Conférence vous ménage.

Vous pouvez ainsi classer dans votre esprit le tableau complet de chaque sujet d'études, sans que les retouches viennent trahir l'ensemble.

Enfin, Messieurs, une fois en Conférence, efforcez-vous de bien dire, sans doute, mais efforcez-vous encore davantage de bien classer ce que vous avez à dire. Nous ne passons pas, nous Médecins, pour sacrifier beaucoup à la forme, et c'est une réputation que pour ma part, je justifie trop pour y insister. Ou moins nous préoccupons-nous à juste titre de l'exactitude dans nos travaux. Donc, avant tout, soyez exacts, et soyez moins préoccupés des quelques lacunes que pourra présenter votre discours. On vous reprochera bien moins une omission qu'une erreur, bien entendu. Et puis à quoi sert la Conférence, sinon à vous montrer ces erreurs et ces lacunes?

Et puis encore, où est le mal quand la vanité seule a quelque peu à souffrir de nos défaillances?

Soyez sûrs que vous ne commettrez pas, le jour de l'examen, la faute que la Conférence aura corrigée dans votre épreuve.

Mais je m'arrête, Messieurs, et ne puis plus que vous promettre tout mon concours pour compléter ces avis, s'il en était besoin. Laissez-moi toutefois vous le dire encore en terminant : ne craignez pas de poursuivre avec acharnement vos Conférences.

Quelques uns vous diront que le sujet de nos études en nous rapprochant constamment de la matière nous expose plus que d'autres à oublier l'esprit.

Je ne crois pas, pour ma part, que ce soit là le principal danger de nos travaux. L'étude de la nature et de ses révolutions ne saurait conduire au matérialisme que ceux qui se refusent à voir dans les choses d'en bas le reflet de celles qui brillent en haut. Kepler et Newton, pour avoir passionnément aimé la nature, n'en ont pas moins conclu qu'elle était l'œuvre de Dieu. Pourquoi le Médecin qui étudie l'homme, le premier des êtres au milieu de cette nature, serait-il exposé davantage à méconnaître son Créateur ?

Le danger vient d'ailleurs, Messieurs, d'autres plus autorisés que moi vous le montreront là où il est, surtout dans la perversion des puissances affectives de votre être.

Croyez-bien que le travail et la culture des sciences d'observation ne peuvent que vous aider à conserver la foi en l'éclairant encore. -Nous ne pouvons fixer le soleil, mais nous regardons facilement un écran sur lequel un miroir projette la figure et la lumière de cet astre. Et cette lumière et cette image ne sauraient nous donner le change et nous faire nier le soleil dont elles émanent.

En effet, Messieurs, l'intelligence de bonne volonté qui s'élève par le travail, en dehors des préoccupations d'une ambition vaine et d'une jouissance grossière, cette intelligence échappe plus facilement aux basses tyrannies. Plus sensible aux harmonies de la science et de la foi, l'esprit

devient en même temps plus capable de ces élans sublimes dont la science à elle seule ne saurait lui faire atteindre la hauteur.

Le Père Hubin à M. le Docteur Ferrand.

Permettez-moi, Monsieur le Docteur, d'ajouter mes remerciements à ceux de notre jeune Conférence de Médecine.

Vous avez été des premiers à me faire entrer dans cette voie qui naturellement était inconnue et fermée pour moi : le succès a dépassé mon attente.

Vous venez de nous donner des conseils dictés par votre longue expérience et par l'intérêt que vous voulez bien nous porter. Croyez que nous mettrons tous nos efforts à les réaliser. Car ce que nous entreprenons aujourd'hui, nous sommes résolus de le pousser jusqu'au bout.

D'autres peuvent honorer le médecin *propter necessitatem* ; nous l'honorons, nous, comme un allié. Le Prêtre est le médecin des âmes, vous êtes, vous, celui du corps ; mais en soignant le corps, combien facilement n'arrivez-vous point jusqu'à l'âme ?

Vous touchez aux misères intimes de l'homme ; vous êtes le dépositaires des secrets de la famille ; souvent vous tenez en vos mains les destinées éternelles des mourants. La puissance morale du médecin est donc incalculable ; mais cette puissance n'est complètement bonne et vraie, qu'autant qu'elle est chrétienne.

Voilà pourquoi nous avons voulu fonder une Conférence de médecine chrétienne ; par là nous en avons la

confiance, nous préparons aux malades leurs meilleurs amis et à la patrie elle-même les appuis et les défenseurs de ce qui constitue la base fondamentale de toute société : les bonnes mœurs et la Vertu.

St Jean François Régis. — Réfutation d'une Calomnie renouvelée contre la Compagnie de Jésus.

(Extrait des Lettres de Woodstock.)

. . . . . Que la Compagnie de Jésus soit calomniée, il n'y a rien là de nouveau ni d'étonnant. Mais il est des calomnies qui se glissent furtivement dans l'histoire la plus véridique, et qu'il faut frapper à mort dès que la queue du serpent se découvre. Le cas se présente aujourd'hui.

Il y a quelques années, une ancienne calomnie fut remise en circulation sous une forme nouvelle. Elle attaquait directement, dans un point de la vie de St François Régis, la Providence ordinaire de Dieu, qui donne la grâce de la persévérance dans leur vocation à ceux qui s'immolent à son service; et indirectement les attentions de cette même Providence à l'égard des Ordres Religieux. Surtout on cherchait à nier l'intervention de Dieu dans le gouvernement de cette Société qu'il a honorée du nom de son divin Fils, et qu'il a fait participer à toutes les épreuves de l'Eglise de Jésus-Christ. Nous sommes aujourd'hui en mesure de traiter cette calomnie comme elle le mérite, grâce à la bonté des Révérends Pères Assistants de France et d'Italie, et

à l'obligeance du R. P. de Guilhermy, chargé de recueillir les faits du grand Ménologe de la Compagnie.

Tout d'abord, nous trouvons la version originale du mensonge qui nous occupe dans la note suivante du P. Daubenton, auteur de la vie de St. François Régis. "Le public aura été fort étonné de voir dernièrement dans la *Gazette de Hollande* que le B. Jean François Régis n'était pas mort Jésuite, mais Vicaire d'un village de Provence. Pour détruire une assertion aussi peu fondée, j'ai placé à la fin du volume les deux documents suivants, afin de détromper ceux dont la bonne foi aurait été surprise."

Le premier document est une lettre du Père Ignace Arnoux, recteur du Collège du Puy, auquel le Saint était attaché à l'époque de sa mort. Cette lettre est adressée au Père Jean Roulion, recteur du Collège d'Aubenas, et datée du Puy, 7 Janvier 1641.

"J'écris à Votre Révérence pour l'informer qu'il a plu à Dieu de rappeler à Lui le Père Jean François Régis, mort à la Louvesc le dernier jour, et justement à la dernière heure de l'année qui vient de s'écouler." - Après un résumé détaillé et touchant des fatigues apostoliques, de la maladie et de la mort du Saint, la lettre conclut ainsi: "Cette belle fin me fait croire qu'il est au Ciel, mais je prie Votre Révérence de prescrire néanmoins les suffrages ordinaires pour le repos de son âme. Dans quelques jours je vous enverrai des détails plus complets sur son influence dans les Missions, et les regrets que laisse sa mort". Voilà qui s'accorde peu avec l'allégation citée plus haut.

Le second document est un extrait du registre mortuaire de la Louvesc, signé de Bayle, curé, dans la maison et dans le lit duquel, ainsi que s'exprime cette pièce à son début, est mort le Révérend Père

François Régis, Jésuite du Puy." De fait, la calomnie semble s'être arrêtée là, à l'époque de sa première apparition. Mais elle revient après deux siècles sous un nouveau déguisement pour séduire les esprits déjà préparés par des préjugés fâcheux aux conclusions perfides qu'on en pourrait tirer. Elle a trouvé alors un accès facile auprès des gens sans défiance, et même, nous dit-on, a été adoptée dans une vie du Saint très répandue en Italie. Voici l'anecdote telle qu'elle s'offre au public après sa transformation.

" S. François Régis n'a pas été renvoyé de la Compagnie de Jésus après s'y être sanctifié et avoir consacré à la gloire de Dieu les travaux de sa vie tout entière. Mais ses Supérieurs n'ayant pas su apprécier le trésor qu'ils possédaient, avaient déjà fait tout ce qu'ils avaient pu pour s'en défaire. Les lettres de renvoi étaient en route, et, par une conduite de la Providence assurément extraordinaire, la mort vint juste à point pour sauver à la fois la persévérance du Saint dans sa vocation et l'honneur de ceux qui tenaient pour lui la place de Dieu". — Ce qu'il y a de plus incroyable, c'est que la Vie du Saint par le Père Daubenton, livre que l'on trouve partout, contient des documents qui suffisent largement à réfuter cette calomnie.

Ce sont : 1° Une lettre datée du 5 Janvier 1641, dans laquelle le recteur du Collège du Puy annonce au T. R. P. Général que "le Père Jean François Régis vient de mourir, épuisé de fatigues, pleuré et regretté de tous, surtout des gens des campagnes au salut desquels il s'était dévoué tout entier". — 2° La réponse du T. R. P. Général datée du 5 Février de la même année et conçue en ces termes : " J'ai été grandement ému de la mort soudaine du P. François Régis. Ce qui me

console dans cette perte immense, que nous venons de faire, c'est de savoir que sa mort a été aussi apostolique que sa vie, et qu'il s'est montré digne fils de la Compagnie jusqu'à la fin, puisqu'il est mort occupé à gagner des âmes et à combattre pour la Gloire de Dieu contre Satan et le péché."

Enfin, pour que le mensonge ne trouve pas un dernier refuge dans cette insinuation, qu'il avait été du moins question d'un renvoi, le R.P. Boëro, chargé pendant plus de 30 ans, du soin des Archives de la Société, et mieux que personne au courant de son histoire intime, nous assure, par l'entremise du R. Père Rubillon, qu'il n'a point trouvé trace de renvoi du P. François Régis.

Quelques Pères ont pu trouver à redire à son mode de prédication, ou plutôt à l'excès apparent de son zèle. Il y a eu effet dans sa vie des exemples de saintes audaces que pourraient seuls imiter des hommes appuyés du prestige de la même autorité et de la même sainteté. Mais jamais il n'a été question de le renvoyer de la Compagnie.

Voici du reste de nouveaux documents qui prouvent l'inanité de cette fable odieuse. Nous les devons aux savantes recherches du P. de Guilhermy, qui écrivait dernièrement la lettre suivante au R.P. Jacques Terroy.

Mon Révérend et bien cher Père.

P.C.

Permettez-moi de vous communiquer un nouveau et curieux document sur Saint François Régis. Il est extrait mot pour mot d'une vie manuscrite du Père Daubenton : il donnera une idée des intrigues sans nombre

du Jansénisme contre la Compagnie, à Rome, auprès des Papes et des Cardinaux, aussi bien qu'en France. Ces sectaires ont essayé de nous voler non-seulement St François Régis, mais encore St François-Xavier et nos trois premiers martyrs du Japon.

Voici un autre détail intéressant. Au mois de Janvier 1641, un Consulteur de la maison du Puy, annonçant au R. P. Général la mort de François Régis, dont il fait le plus grand éloge, se plaint toutefois d'une exception faite au Coutumier de la Province de Toulouse. Voici le cas : Le P. Ignace Arnoux, Recteur du Puy, avait fait célébrer dans notre église un service public et solennel, et l'office fut chanté pour le Père Jean Régis, le corps absent, comme si les restes du défunt eussent été présents. La cérémonie se passa avec piété et dévotion ; mais cela semblait contraire à l'usage.

Là-dessus, le P. Vitelleschi répondit au recteur : J'ai appris le service que vous avez célébré chez vous, le corps absent ; j'approuve ce qui s'est fait.

Les deux extraits suivants ne sont pas moins concluants. Le P. Ignace Arnoux écrivait au R.P. Général (9 Janvier 1641) et lui parlant des derniers mois de François Régis, il lui disait :

Pendant 4 mois, il parcourut plusieurs villages et à lui seul entendit avec une immense fatigue près de dix mille confessions. Comme il ne savait ni modérer son travail, ni se ménager lui-même, il vient de mourir, au milieu du deuil général, et d'incroyables regrets.

Le 15 Février, le R. Père Vitelleschi répondait : Ce qui dans la perte de François Régis me donne une consolation singulière, c'est qu'il soit mort en véritable enfant de la Compagnie, dans les travaux du

saint ministère, dans les combats livrés pour le salut des âmes, contre le péché et le démon.

Votre tout dévoué serviteur en J. C.

L. de Guilhermy. S.J.

Voici maintenant le document principal signalé dans la lettre qu'on vient de lire:

Extrait d'une vie manuscrite du P. Daubenton, conservée dans la Province de France.

" On se rappelle sans doute ce que j'ai dit du sieur Louis Maille, l'ennemi déclaré des Jésuites, et du chagrin que lui fit éprouver l'heureuse issue du procès que le P. Daubenton soutint en faveur du Séminaire de Toulouse, malgré les efforts de ces agents du parti opposé. Cette défaite ulcérait toujours son cœur et il n'attendait qu'une occasion pour se venger du P. Daubenton.

Dans ce but, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que d'empêcher la Béatification de François Régis, dont le P. Daubenton était le promoteur. Voici comment il s'y prit. Une Congrégation préliminaire s'était tenue, dans laquelle les vertus de François Régis avaient été soumises à l'examen. Trouvant l'occasion favorable pour son dessein, il alla trouver Monseigneur Lambertini, Promoteur de la foi, et il lui parla en termes chaleureux de François Régis, comme s'il désirait lui aussi aider à sa béatification. On ne pourrait renchérir sur ce qu'il dit des étonnantes vertus et des miracles extraordinaires de François. — Il y ajouta, il affirma qu'il avait lui-même obtenu des grâces spéciales par l'intercession du Saint Missionnaire. Mais au milieu de tous ces éloges, il insinua malicieusement que ce grand

serviteur de Dieu avait sans doute été Jésuite, mais que les Pères de la Compagnie, jaloux de sa réputation croissante, en ne pouvant souffrir un si saint homme qui les éclipsait par l'éclat de ses mérites, l'avaient renvoyé et retranché du corps de leur Société; si bien que, après avoir quitté leurs rangs, il était mort Vicaire de la Louvesc.

Surpris d'une révélation si inattendue, le Promoteur de la foi lui demanda s'il pourrait fournir des preuves de ses affirmations; à quoi Louis Maille répondit sans hésiter qu'il était né dans les environs de la Louvesc, et que la contrée tout entière confirmerait ce qu'il venait d'avancer.

Le lendemain, le Promoteur de la foi se rendit auprès du Pape et lui rapporta ce qu'il avait entendu au sujet de François Régis. Sa Sainteté fut à son tour grandement étonnée, et donna l'ordre à Monseigneur Lambertini d'aller sur le champ prévenir le Père Daubenton de ce qui avait été raconté sur François Régis, et de lui dire de la part de Sa Sainteté qu'il eût à fournir des preuves authentiques pour répondre à Louis Maille, sinon il devait cesser de promouvoir la cause de François Régis.

A peine informé des allégations de l'imposteur, et des ordres du Pape, le Père Daubenton sollicita une audience de Sa Sainteté, et l'assura que si Elle voulait nommer une Congrégation spéciale composée de Consulteurs des Rites, pour examiner les Archives de la Compagnie, ils y trouveraient des preuves éclatantes contre les fausses allégations de Louis Maille. Le Pape qui ne savait rien refuser au P. Daubenton et qui en outre le croyait incapable de produire des preuves sans fondement, désigna, à sa requête, 8 Consulteurs, pour examiner les Archives de la Compagnie de Jésus. Au nombre de ces Consulteurs était le Promoteur de la foi lui-même et le Secrétaire de la

Congrégation des Rites ; les autres étaient des Prélats et des Théologiens.

Quand ils furent réunis à la Maison Professe, le dépositaire des Archives fut obligé, sous la foi du serment, de remettre tous les mémoires, papiers, écrits et lettres concernant François Régis. Alors les Consulteurs ouvrirent les tiroirs de la Province de Toulouse, et examinèrent les Catalogues durant 8 jours entiers, et trouvèrent d'abord le jour et l'année de l'entrée de François dans la Compagnie ; ensuite, année par année, les endroits où il avait demeuré, les ministères dont il avait été chargé jusqu'à sa mort, et enfin la lettre circulaire annonçant l'année et le jour de sa mort, lettre signée par son Supérieur, lequel demandait pour le défunt les suffrages ordinaires, comme cela se pratique pour ceux qui meurent dans la Compagnie. La preuve était péremptoire ; mais, outre cela, en cherchant parmi les papiers, ils trouvèrent encore des lettres, soit des Evêques dans le diocèse desquels François avait donné des Missions, soit de quelques personnes de distinction, mais spécialement des Consulteurs et Supérieurs, qui louaient son zèle, sa piété, ses travaux, infatigables pour le salut des pauvres et la Gloire de Dieu. On découvrit plusieurs de ses propres lettres, dans lesquelles il demandait avec instance au R. P. Général les Missions du Canada, de préférence à toute autre, dans l'espoir d'y rencontrer la mort des Martyrs.

Une copie authentique de ces documents fut dressée par le Secrétaire de la Congrégation des Rites et signée par les Consulteurs. Cette mesure eut pour effet non seulement de détruire les faux rapports de Louis Maille, mais aussi de servir à corriger les erreurs commises dans le procès de béatification, et enfin d'éclaircir toutes les difficultés proposées par le Promoteur de la foi, durant l'examen de la première Congrégation. Le P. Daubenton sut profiter ha-

bilement de ces nouvelles découvertes. Il fit un relevé des documents trouvés dans les Archives et il les inséra dans ses autres écrits pour la seconde Congrégation. Ce travail servit grandement à l'heureux succès de la Béatification de François Régis, succès auquel Louis Maille, contrairement à ses intentions, contribua plus que tout autre.

Nécrologie. — Le P. Auguste Daras décédé à Dijon, le 22 Décembre 1879.

..... Le Lundi, 22 Décembre, expirait doucement, à 2 heures 25 minutes du matin, le R.P. Auguste Daras, nous laissant à tous des exemples de grande édification. Depuis son retour de Marseille et son entrée au Collège St Ignace, au mois de Septembre 1878, le bon Père souffrait beaucoup d'une maladie de cœur déjà trop avancée pour qu'on pût en espérer la guérison.

Au printemps suivant, le mal fit des progrès si rapides et les crises se multiplièrent à tel point que, vers la fin du mois de Mai, on avait perdu tout espoir, et

que l'on dût bientôt songer aux derniers Sacrements. Une sérénité inaltérable en face de la mort fut dès lors la vertu principale dont ce bon Père nous donna un exemple frappant jusqu'à son dernier soupir. Au grand étonnement de tous, des médecins en particulier, mais au grand désappointement du Père, l'Extrême-Onction lui rendit la santé, au moins pour un temps; et, pendant les grandes vacances, notre cher malade fut encore, à la campagne, les délices des Pères Scolastiques par son entrain et sa franche gaieté.

Mais arriva l'arrière-saison; et le mois de septembre ramena, comme le Père l'avait prévu, les symptômes alarmants qui, quatre mois plus tôt, nous avaient fait craindre pour ses jours. L'enflure reparut, puis les oppressions, puis la faiblesse. "J'entrerai avec vous au nouveau Collège, nous disait-il, mais ce sera pour y mourir.

Il y entra en effet le 15 Octobre, et le 1er Novembre il prit part à la récréation commune pour la dernière fois; l'infiltration gagnait de jour en jour: "Nous nous infiltrons" disait-il en riant, quand on lui demandait des nouvelles de sa santé; les crises reparaissaient, bien qu'à des intervalles assez éloignés. Se sentant frappé à mort, le bon Père commença à mettre ordre à toutes ses affaires avec la même tranquillité, la même présence d'esprit, que s'il se fût agi d'un simple voyage; le 4 Novembre, il écrivait lui-même ses derniers conseils et ses adieux suprêmes à son frère, Monsieur Gustave Varas, le peintre de Sainte Nina. Tout fut prévu jusque dans les moindres détails. "Après ma mort, disait-il à un Père, vous ferez ceci et cela, vous écrirez au P. Henry à Naxos, et surtout aux Pères Géorgiens, et voici ce que vous leur direz." Il demanda l'autorisation de distribuer à ses amis quelques petits objets qui lui restaient: "Voilà ce qu'il vous faut, disait-il au Père surveillant de première

division, en lui donnant sa boîte à outils, elle m'a suivi à Constantinople, je n'y connais pas de surveillant sans marteau et sans clous".

Aussi parlait-on devant lui de sa mort prochaine avec la même facilité qu'on aurait fait de sa guérison, c'était le rendre heureux. Au médecin qui s'ingéniait à trouver de nouveaux remèdes, au moins pour calmer ses douleurs, et qui se désespérait de ne constater aucune amélioration, il répondait invariablement : "Vous vous tourmenterez bien plus que moi, pourquoi vous donner tant de peine ?... je n'en reviendrai pas". Et le docteur, tout en se désolant de voir en son malade cette persistance à vouloir mourir, ne pouvait cacher son admiration : Vraiment c'est bien beau, nous disait-il un jour, et vous êtes bienheureux, vous, mes Pères, de pouvoir envisager la mort avec cette sérénité ! — Le R. P. Recteur ne put le déterminer à demander la santé à Notre Dame de Lourdes : "Pourquoi le ferais-je, répondait-il, je n'en sens nullement le désir ?"

Une chose pourtant le contrariait, disait-il en riant encore de ce franc rire qui nous égayait tous, c'était de se mettre en voyage par un froid aussi rigoureux ; ou bien, s'il avait parfois une tentation d'impatience, c'était de voir qu'il fallût tant de temps pour mourir ! Il recevait joyeusement toutes les commissions pour le Ciel et promettait de n'en oublier aucune.

Il ne faudrait pas croire que ce désir fût le résultat de la fatigue, de la satiété de souffrir : "Quand on sera là-bas, disait-il, on s'en tirera comme on pourra, mais le bon Dieu est bien bon de me donner ainsi un peu de purgatoire avant de mourir." Un un autre jour : "Au moins ne m'oubliez pas après ma mort, car on me donnera probablement une bonne quarantaine avant d'entrer !" Un soir,

comme on s'effrayait pour lui de la nuit qui approchait (la veille il avait eu plus de 40 crises) " Oh ! répondit-il, pour moi, je ne m'en effraie pas, j'y suis accoutumé, et j'attends tranquillement ". Cette nuit la crise dura de 6 heures 3/4 à 4 heures du matin.

Il désirait vivement recevoir l'Extrême-Onction : Mon Père, lui dit quelqu'un, peut-être enfin la recevrez-vous aujourd'hui. " Je ne la désire plus, fit-il, ce que le Révérend Père Recteur décidera sera le mieux ". — Et le lendemain : Patience, mon Père, tout sera bientôt fini. " Oh ! comme le Bon Dieu voudra, ce sera bien ". Dix jours avant sa mort, il récitait encore, malgré son épuisement, tout son bréviaire : le dîner terminé, il disait Matines et Laudes du lendemain, car, plus tard, cela lui aurait été impossible à cause de l'oppression et des Crises.

Mais la faiblesse devint telle que, le 14 Décembre, il fallut lui administrer de nouveau les derniers Sacrements, lui-même répondit aux prières autant que son état le lui permettait ; puis, avec une simplicité touchante, il demanda pardon de la mauvaise édification qu'il avait pu donner à la Communauté. Chacun s'attendait à le voir expirer la nuit suivante, d'autant plus que le lendemain, 15, était la fête de sa Sainte de prédilection, Sainte Nina, patronne de la Géorgie ; mais ce n'était point encore l'heure de Dieu, et la mort ne vint pas.

Néanmoins, un pareil état ne pouvait durer bien longtemps. A l'épuisement produit par ces crises multipliées, se joignaient de vives douleurs aux jambes ; elles n'étaient qu'une plaie, car les incisions nécessitées par l'infiltration n'avaient déterminé qu'une suppuration insuffisante. En outre, depuis 5 semaines au moins, le pauvre Père ne pouvait quitter son fauteuil ni le jour ni la nuit. Cependant

il embrassait toutes ses souffrances avec la résignation la plus admirable, s'intéressant à tout ce qui arrivait dans la maison, en donnant volontiers une large part de ses épreuves à toutes les intentions qu'on lui recommandait.

Les facultés demeurèrent saines jusqu'au bout; seulement, à de rares intervalles, la somnolence produite par la grande faiblesse amenait une sorte de divagation, très courte d'ailleurs; en l'on peut dire que ce bon Père s'est vu mourir.

Cet état même ne l'empêchait pas d'avoir pour ceux qui le veillaient les attentions les plus délicates. Une nuit que la prostration était plus grande que de coutume, un frère venait de lui faire prendre un peu de vin à l'aide d'un chalumeau: "Frère, dit péniblement le malade, un verre"... et en même temps, il lui fit signe de verser.. de remplir. Le Frère était surpris.. "Pour vous, Frère, dit-il, vous êtes fatigué".

Le Dimanche, 21 Décembre, pendant la récréation du soir, il fit appeler un Père pour lui annoncer une bonne nouvelle. On pensait d'abord qu'il voulait parler d'une lettre arrivée de Sicile quelques instants auparavant: "Oh! non, répondit-il, mais je vais mourir cette nuit". - "Demain, dit-il ensuite à un Frère en le remerciant de ses bons soins, demain je serai avec le Bon Dieu". Dans la matinée du même jour, il avait dit à l'un des Frères chargés de passer la nuit près de lui: "Frère, nous partirons ensemble ce soir".

Comme on essuyait la sueur qui paraissait l'incommoder beaucoup: "Laisser, dit-il, ce sont les signes précurseurs de la mort". Jusqu'à minuit, au milieu de ses souffrances, il ne cessait d'invoquer tous les Saints, Sainte Thérèse en particulier et Saint François-Xavier, en d'offrir toutes ses douleurs pour la Compagnie; mais à minuit, la faiblesse augmenta sensiblement, et, à 2 heures 25 minutes,

le Lundi, 22 Décembre, jour de l'Octave de Sainte Nina, il s'éteignit doucement comme un Ange (Ce sont les paroles de l'un des Frères qui l'assistaient), nous laissant à tous, avec l'édification et la consolation d'une si belle mort, la douce espérance d'avoir au Ciel un puissant et dévoué protecteur.

Le Frère Pierre Caillantier, Coadjuteur temporel, mort à Zi-Ka-Wei, le 19 Juillet 1879.

Lettre du F. Gain au R.P. Platel, à Angers.

Mon R.P. Maître,

P. C.

Comme on le pressentait ici depuis quelques mois, le bon petit Frère Pierre Caillantier vient de nous quitter pour une meilleure patrie. C'est Samedi dernier, 19 Juillet, fête de St Vincent de Paul, vers 3 heures 20 minutes du soir, qu'il s'est doucement endormi dans le Seigneur. Il n'avait pas encore 21 ans accomplis, et après 5 ans et demi de Compagnie, 2 ans et 8 mois de Chine, il a déjà reçu le centuple promis deux fois au Jésuite et au Missionnaire. Sa vie fut courte sur la terre, mais il est difficile, dans le degré où la Providence l'avait placé, d'en trouver une plus remplie; remplie non pas de services éclatants ni de pénitences

extraordinaires, mais de véritable abnégation se traduisant par une grande charité fraternelle, une obéissance prompte et intelligente, allant quelquefois jusqu'à l'héroïsme. Tous ceux qui ont connu ce cher petit Frère à Angers, à Paris, en Chine, ont aimé et admiré en lui son caractère gai, son esprit vif, sa modestie religieuse, son cœur ouvert, et ses bonnes manières, si bien qu'on ne s'étonnait point d'entendre dire autour de lui : C'est dommage que ce cher petit Frère n'ait pas été à même de faire ses études, il eût certainement réussi.

Je l'ai vu de près à Angers, mieux encore pendant le voyage de Paris à Shang-hai, et je ne l'ai pas perdu de vue depuis ce temps-là. A cause de circonstances exceptionnelles, plusieurs Pères ou Scolastiques traitaient avec lui d'une manière plus familière : malgré tout, lui s'est toujours tenu à sa place, et ne s'est jamais départi du plus strict respect que nos Frères Coadjuteurs doivent avoir pour ceux qui ne sont pas de leur degré.

Le Frère Caillanter n'a jamais demandé la Chine ; lorsque l'obéissance mue par des motifs particuliers qu'on ne lui faisait pas connaître, lui dit de partir, son cœur jeune et aimant eut de grands sacrifices à faire ; il les fit joyeusement, sans arrière-pensée ; et plusieurs fois il m'a dit, alors même qu'il se voyait condamné à une mort précoce à cause du climat, qu'il n'avait jamais regretté d'avoir quitté la France.

Si le bon Dieu lui eût accordé une longue vie, il aurait rendu de grands services à la Mission. Après un an, avec une heure de leçon chaque jour, il parlait le Chinois de Shang-hai avec une aisance qui étonnait les Scolastiques, et cette facilité pour les langues se manifesta encore l'année dernière, lorsqu'on l'envoya faire la sur-

veillance dans la petite école anglaise de Yang-Kin-pang.— A son arrivée en Chine, il fut adjoint au P. Dechevrens pour l'aider dans la partie matérielle des soins qu'exige la direction de l'Observatoire. Vite il fut au courant, et bientôt il put même aider le Père dans ses calculs ou le suppléer une journée entière dans ses observations météorologiques.

Tant que nous fûmes dans la saison froide ou tempérée du climat de Chang-hai, la santé du cher Frère ne laissa rien à désirer, la première année. Mais au mois de Juin dès que les premières chaleurs se firent sentir, il perdit l'appétit, ses forces l'abandonnèrent, et il dut cesser tout travail pendant deux mois. Au mois de Septembre il se releva, reprit ses occupations, et les couleurs commençaient à revenir, lorsque une pleurésie le ramena pour 6 semaines à l'infirmerie. Au second été, il souffrit davantage, et l'on eut déjà des craintes sérieuses pour sa vie. Il en triompha néanmoins, et l'hiver dernier il put, comme je l'ai dit plus haut rendre des services à l'école de Yang-Kin-pang. Mais sa poitrine avait trop souffert, le froid qui la faisait revivre autrefois, acheva de la briser. Une grosse toux survint, et il dut revenir à l'infirmerie de Zi-ka-Wei.

Sur ces entrefaites, des lettres arrivées de Bretagne et de Paris, firent savoir que la présence du Frère dans la Mission n'était plus possible, et qu'il devait au plus tôt quitter la Chine. On pensa que le voyage exigé par les circonstances pourrait être utile à sa santé, et l'on hâta sans bruit les préparatifs du départ. Un jour ayant oublié un livre dans sa chambre, j'en eus besoin pendant la récréation; croyant le Frère avec la Communauté, j'entre franchement sans aucune défiance: qu'entends-je et que vois-je? Aller-vous-en! retirez-vous vite! — Je n'avais pas encore fait un pas dans la chambre et je me retirai stupéfait. C'était la voix du F. Caillanter que j'avais entendue, et je n'avais entrevu qu'un jeune homme sans robe! vêtu à la dernière mode de Paris! — Devinant à moitié le mystère, je me rends en récréation, et 10 minutes après j'y vois arriver le F. Caillanter vêtu comme à son ordinaire de son complet costume chinois. Au son de la cloche, le Frère demanda à me parler: Malheureux, me dit-il en souriant, vous me forcez à vous dire mon secret. Le Père Supérieur me l'avait défendu.

Sachez donc que je pars pour l'Amérique par la prochaine malle. Tout est prêt, je suis annoncé, je n'ai plus que mon billet à prendre. Gardez-vous bien d'en rien dire à personne, et priez pour moi. Je ne sais pourquoi, la malle américaine fut retardée de quelques jours, pendant ce temps la toux du Frère s'aggrava, il dut garder le lit, et le voyage fut manqué. Il y moins de 48 heures, les vapeurs qui naviguent sur le Yang-tse-Kiang, peuvent conduire les voyageurs de Chang-hai à Nan-King. Dès que le Frère fut un peu mieux, on l'envoya respirer l'air réputé plus salubre de la Capitale de Ming. Malgré les soins du P. Lelec, malgré les délicates attentions du bon Père Chevalier, attentions vraiment maternelles en dont le Frère revenu ici était encore tout confus, le mal suivit son cours, et au mois de Juin le malade nous revint plus affaibli que jamais. Jusque-là bien qu'il parlât souvent de la mort, il avait toujours gardé au fond un certain espoir. Le P. Spirituel lui dit clairement qu'il ne devait plus compter sur les secours humains, et que la Sainte Vierge seule pouvait désormais le guérir. Le lendemain il écrivait au P. Chevalier en le remerciant de ses bontés : Le P. Spirituel m'a dit de me préparer à partir pour le Ciel. A partir de ce moment, plus d'un mois avant sa mort, il ne se fit plus illusion, bien qu'il voût volontiers de tous les secours naturels et surnaturels qui furent mis à sa disposition, comme Consultations des Médecins, neuvaines à N.D. de Lourdes, etc. Les Scolastiques obtinrent la permission de lui faire tous les jours chacun une visite, pour lui adoucir les derniers jours de l'exil. Il s'y montra très sensible jusqu'à la veille de sa mort, et ne savait comment leur manifester sa reconnaissance. Cet acte de charité porta ses fruits : Tant que les Scolastiques sont là, me disait-il, je ne souffre pas, ils sont vraiment bien bons pour moi. Ils vont partir pour prendre leurs grandes vacances pendant 15 jours à Zo-sé, je ne sais pas ce que je deviendrai pendant ce temps-là. Les Scolastiques savaient que leur absence serait sentie par le cher Frère, aussi s'ingénièrent-ils à la rendre moins sensible. Outre les lettres que le courrier apportait chaque jour de Zo-sé à Zi-Ka-Wei, et dans lesquelles il y avait toujours au moins un petit mot pour le Frère Taillanter ; on fonda un Journal illustré, avec article de fond, feuilleton, variétés, revues historiques,

ascétiques, etc., réclames, ventes, annonces, Rébus, et surtout une poésie bretonne. Le cher Frère se le faisait lire, il riait de bons coups, et oubliait un instant ses souffrances. - Cependant les chaleurs de Juillet sont arrivées, le malade ne mange plus, à partir du 12 il ne peut plus dormir, il n'y a pas d'air, il étouffe le jour et surtout la nuit. Les Scolastiques reviennent de Zo-sé dans la matinée du 16. Le Frère a la fièvre depuis 3 jours, il nous dit qu'à certains moments la tête s'en va. Assis dans sa longue chaise, il nous entretient pourtant encore, et nous dit qu'il a demandé à recevoir les derniers sacrements, qu'on a attendu le retour des Scolastiques, et que le lendemain matin il les recevrait en présence de toute la Communauté. Il me dit en particulier qu'il voudrait écrire à sa famille et qu'il compte sur moi pour lui rendre ce service. Je lui réponds : Aujourd'hui il fait chaud, vous êtes fatigué, demain nous ferons cela. Il y consent. La nuit suivante fut agitée il y eut du délire. A 6 heures du matin, le F. Infirmier s'étant absenté un instant, le malade se lève, se dirige vers la chambre du P. Spirituel située non loin de la sienne, au même étage, et va recevoir l'absolution. Cela fait, il se remet au lit, et à 7 heures 1/4 le R. P. Supérieur Général de la Mission, accompagné d'une quarantaine de Pères venus pour les vacances et d'une vingtaine de Frères, tous en surplis et un cierge à la main, lui apporte le Saint Viatique. Le malade d'une voix forte demande pardon à la Communauté de la mauvaise édification qu'il lui a donnée. Le R. P. Supérieur lui répond qu'il lui pardonne au nom de la Compagnie, et après quelques bonnes paroles d'encouragement lui donne le Viatique du Salut, et lui administre le sacrement des infirmes. Dans la matinée il y eut beaucoup de délire, la fièvre augmenta. A midi je lui fis une visite. Il me dit en arrivant qu'il partait pour Yang-kiu-pang avec le Frère Joncour, mais qu'il ne savait comment s'y rendre. Il était très agité, il se tournait et se retournait continuellement sur sa natte. Ses phrases étaient sans suite. J'essayai de le faire revenir à lui : Vous êtes bien content n'est-ce pas, lui dis-je, d'avoir reçu le bon Dieu ce matin ? - Oh ! oui, bien content, bien content ! - Il n'y a plus qu'à se résigner à la volonté du bon Dieu, n'est-ce pas ? -

Oh ! oui, tout ira bien ! - Puis voyant que sa lucidité revenait, j'en profitai pour lui parler de la lettre qu'il m'avait demandée. Il me répondit clairement et catégoriquement, en me disant ce qu'il voulait qu'on fit de sa fortune, qu'il distribuait entre son frère, ses deux sœurs et la Mission à laquelle il voulait faire une assez forte aumône. Il avait résolu de faire une procuration en forme par devant le Consul général de Chang-hai, mais il s'y était pris trop tard, et les forces lui avaient manqué pour entreprendre le voyage. Après m'avoir donné l'adresse de ses parents et plusieurs autres détails, tout à coup il parla d'autre chose et se remit à délirer. Je le quittai, et le laissai reposer sous la garde du F. Infirmier et d'un petit domestique chinois. Vers 2h 1/4, on sonne tout à coup la cloche de Communauté. Personne ne s'y trompe : c'est pour le F. Caillaniter ; Pères et Frères se rendent à l'infirmerie ; le malade est à l'agonie. Nous récitons les prières des Agonisants. Le cher Frère est étendu dans son lit, ne donnant aucun signe de connaissance ; il respire bruyamment et péniblement ; il tient sur la poitrine son crucifix des vœux, à son cou son chapelet du Noviciat. La respiration devient de plus en plus faible, de plus en plus rare, si bien qu'on a eu peine à saisir son dernier soupir... Est-ce trop que les plus grands sacrifices d'ici-bas, pour acheter une mort aussi douce, dans la Compagnie, en Chine muni de tous les secours spirituels, au milieu d'une nombreuse Communauté de Missionnaires ! Le lendemain pendant ses obsèques 50 messes se célébraient pour lui sur la terre de Chine, et grâce à l'électricité, des centaines d'autres quelques heures plus tard se disaient en France à la même intention. Comme il doit dire maintenant : Heureux, oui mille fois heureux Celui qui meurt dans la Compagnie de Jésus !

Sur l'invitation du R.P. Recteur, j'ai écrit une assez longue lettre à la famille de notre cher Frère, et on lui envoie en même temps plusieurs petits objets de piété qui étaient à son usage.

R^ae V^ae

Infimus in X^to filius.

P. Gain. S.J.

Le Frère Louis Boucher, Scolastique, mort à Laval le 3 Janvier 1880. — Lettre du R. P. Recteur de Laval au R. P. Provincial —

Laval, 16 Janvier 1880.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

Les derniers mois que notre frère Louis Boucher a passés sur cette terre, ont été pour nous le sujet d'une si grande édification, que je crois vous être agréable en vous envoyant le récit de sa longue maladie et de sa sainte mort.

Le caractère distinctif de sa vertu était un dévouement joyeux et sans bornes : jamais la générosité ne lui faisait défaut en présence d'un sacrifice demandé par Notre-Seigneur. Nous avions déjà admiré pendant ses deux premières années de philosophie, sa charité à toute épreuve et sa parfaite régularité ; néanmoins ce fut surtout pendant les six derniers mois de sa vie que sa vertu brilla d'un éclat exceptionnel. Notre-Seigneur lui a sans doute accordé alors de grandes grâces, qui ont adouci ses longues souffrances et lui ont fait quitter la terre avec la joie des saints. Le divin Maître l'avait destiné, comme autrefois le Bienheureux Berchmans, à nous convaincre par son exemple que l'observation des règles et la pratique de la charité fraternelle peuvent nous conduire en peu de temps à une grande perfection.

La fièvre muqueuse avait fait de grands

ravages dans la ville de Laval, depuis le commencement de l'année 1879 ; mais le Scolasticat de St Michel en avait été heureusement préservé. Nous croyions même que tout danger était passé, lorsque vers le 18 Juin notre frère fut atteint d'un léger accès de fièvre. Le Médecin ne trouva d'abord dans cette indisposition que les symptômes d'une fièvre muqueuse sans gravité ; il exigea cependant qu'on séparât le malade de la Communauté, afin d'éviter la contagion. Ce fut donc vers la fête de St Louis de Gonzague que notre frère Louis commença sa longue maladie.

Nous ignorions alors que 6 mois plus tard il mourrait au même âge que ce jeune Saint, c'est-à-dire à 23 ans 3 mois, en jouirait comme lui à sa dernière heure d'un avant-goût du Ciel.

Il n'en était pas de même de notre cher frère. Dès les premiers jours de sa maladie, il dit à un Père en qui il avait toute confiance : "J'ai fait le sacrifice de ma vie, je l'ai offerte à Dieu pour le salut de la Compagnie".

Dans cette première période de sa maladie, notre cher malade nous édifia surtout par la pratique de trois vertus : la résignation joyeuse, l'obéissance aveugle et une reconnaissance pleine de délicatesse pour les moindres services qu'on lui rendait. Cette première séparation d'avec la Communauté fut de longue durée. Pendant un mois le F. Louis ne put recevoir que les visites du Père Recteur, du P. Ministre, du P. Spirituel et de deux autres Pères. La plus grande partie de la journée se passait donc pour lui dans la solitude. Néanmoins on n'aperçut jamais en lui le moindre signe d'ennui ou de tristesse. Dès qu'on l'abordait, on le trouvait toujours souriant, content et remerciant avec effusion de la visite qu'on lui rendait. Jamais on ne l'entendit se

plaindre d'avoir été oublié ; au contraire, il trouvait qu'on avait trop d'égards pour lui. " Merci, disait-il souvent, merci ; on en fait beaucoup trop pour moi." Cette patience inaltérable, cette joie constante n'échappait à personne et le Médecin en fut lui-même vivement frappé. Il en parlait avec admiration à des personnes du dehors.

Pour ce qui regarde l'obéissance, notre cher Frère se proposa dès le commencement de sa maladie, d'observer scrupuleusement la 49e règle du Sommaire, qui enjoint aux malades d'obéir aux médecins et à l'Infirmier avec une grande pureté d'intention, et il demeura entièrement fidèle à sa résolution. Bien des fois je lui demandai s'il désirait prendre telle ou telle potion, tel ou tel aliment, et il me répondait sans cesse : " Oui mon Père, si le Médecin l'a ordonné, si le F. Infirmier le trouve bon". Je crois donc qu'on peut dire en toute vérité, que pendant sa maladie l'unique désir qu'il manifesta fut de ne rien accorder aux caprices de la nature et d'agir en tout par obéissance.

Enfin sa reconnaissance pour les moindres services qu'on lui rendait, n'avait pas de bornes. Non-seulement il remerciait avec effusion, mais encore il s'ingéniait pour épargner à ceux qui le servaient tout travail non indispensable. C'est ainsi que pour éviter des courses au F. Infirmier, il retenait les ordonnances du Médecin et les exécutait de lui-même, quand cela était possible. Il souffrait de la fatigue des autres plus que de ses propres infirmités. Je ne l'ai en effet jamais entendu se plaindre de ses souffrances, tandis qu'il m'a dit souvent qu'il était peiné d'apercevoir des signes de fatigue sur les traits de ceux qui le soignaient.

Comme aucun Frère Scolastique ne pouvait aller

le visiter, je lui proposai de lui faire chaque jour une lecture spirituelle dans un livre de piété. Il refusa d'abord, alléguant le dérangement que cela me causerait. Cependant sa délicatesse se laissa vaincre à la fin et il choisit la vie de Saint-Louis de Gonzague. Il m'est impossible de décrire l'effusion de sa reconnaissance; je me borne à dire qu'il la témoignait tous les jours et qu'elle semblait sortir sans cesse avec une nouvelle spontanéité de son cœur. Nous ignorions alors que sa mission dans la Compagnie devait être la même que celle du jeune Saint qu'il prenait pour modèle. Notre-Seigneur l'avait destiné comme le Bienheureux Louis, à édifier la Communauté par une mort prématurée, mais précieuse devant Dieu.

Après un mois d'isolement, la guérison parut complète et notre cher malade sortit joyeusement de sa solitude, pour retourner au milieu de ses Frères. Hélas! huit jours s'étaient à peine écoulés, que la fièvre revenait et le condamnait à une nouvelle réclusion. La joie qu'il avait témoignée en reprenant la vie commune était si grande, qu'on pouvait craindre un accès de tristesse chez notre bon Frère qui s'en voyait de nouveau privé.

Il n'en fut rien. L'accomplissement de la volonté de Notre-Seigneur était son unique désir. Le nouveau sacrifice ne demanda que quelques minutes pour être consommé, et quand on allait voir le F. Louis, on retrouvait toujours la même sérénité, la même gaieté, la même obéissance, la même reconnaissance.

Vers les premiers jours d'Août, ce second accès de fièvre muqueuse disparut à peu près et le Médecin crut qu'on achèverait la guérison de notre frère en le faisant changer d'air. Il partit donc le 16 Août avec les autres philosophes, pour la maison de Campagne de Langlottière,

située à 15 lieues de Laval. La santé parut s'y rétablir et il dépensa les forces qu'il avait en partie recouvrées, à prendre une part active à la joie commune. Les espérances que nous conçumes de son rétablissement, furent, cette fois encore, de courte durée. Le 10 Septembre, à la fin de la retraite commune il fut pris d'un gros rhume qui dégénéra rapidement en fluxion de poitrine. Deux semaines après le médecin déclarait que cette fluxion lente avait fait place à une phtisie pulmonaire qui lui donnait les plus grandes inquiétudes. On ne cacha pas au malade la gravité du mal, et il apprit sans le moindre regret qu'il était condamné par le médecin. Cependant cette annonce de la mort dans un avenir plus ou moins éloigné ne le satisfaisait pas : il voulait quelque chose de plus précis et, au commencement de Novembre, il me fit appeler pour me demander combien de temps il avait encore à rester sur cette terre. Je lui promis de l'avertir quand j'aurais pris des informations suffisantes auprès du Médecin, et le 16 Novembre je lui annonçai qu'il n'avait plus qu'un ou deux mois à vivre.

A peine eus-je prononcé ces paroles, qu'il se redressa un peu sur son lit, sa figure se colora légèrement et il s'écria en joignant les mains : *"Bravo, ah, bravo ! quelle bonne nouvelle ! je vais aller bientôt au Ciel !"* Comparant alors les joies ineffables de l'éternité avec le repos passager qu'il venait de prendre pendant les vacances avec ses frères, il ne pouvait se lasser de bénir Notre-Seigneur qui l'appelait à un repos sans fin.

Cette idée de repos ne laissa pas cependant de lui causer quelque scrupule. *" Je crains, me dit-il, de déplaire à Notre-Seigneur, à cause de la joie trop vive que j'ai de quitter la terre et d'aller me reposer au Ciel. Ne vaudrait-il pas mieux désirer vivre pour travailler au*

salut des âmes, ou du moins me mettre dans l'indifférence pour la vie ou pour la mort?". Je lui répondis que cette joie si vive d'aller au Ciel était une grande grâce et qu'il devait la recevoir des mains de Notre-Seigneur avec une profonde reconnaissance. Il me parut satisfait de cette réponse et je me retirai.

Quelques instants après le Frère Infirmier entra en notre saint malade lui dit: "Mon cher Frère, quelle bonne nouvelle j'ai à vous apprendre! le Père Recteur vient de m'annoncer que tout était fini et que je n'avais plus que peu de temps à vivre, quel bonheur! je vais aller au Ciel!" Cependant la nouvelle de cette mort prochaine avait attristé bien des cœurs et on proposa au F. Louis de commencer une neuvaine pour sa guérison. "Non, répondit-il, ce n'est point mon genre; je veux laisser Notre-Seigneur absolument libre de disposer de moi." Notre cher malade consentait à se mettre dans l'indifférence pour la vie ou pour la mort; mais il ne pouvait se résigner à incliner sa volonté du côté de la vie.

Vers le même temps il me fit part de la crainte qu'il avait de passer par le Purgatoire. Ses inquiétudes étaient fondées sur des révélations particulières, où la justice divine se manifeste d'une manière effrayante. Je lui répondis en apportant de mon côté des exemples pleins de miséricorde, tirés des sources les plus autorisées, je veux dire des Vies de la Bienheureuse Marguerite Marie et de Sainte Catherine de Sienne.

Comme ces raisons ne paraissaient pas le convaincre entièrement, je finis par lui dire qu'il fallait mieux mettre cette pensée de côté par esprit d'obéissance. Cette vertu, comme je l'ai dit, fut une des trois qui jetèrent un plus vif éclat pendant sa maladie; aussi

n'eut-il aucune difficulté à retrouver la paix de l'âme.

Depuis lors on ne l'entendit plus parler du Purgatoire, et un jour, la conversation étant venue à tomber sur ce sujet, il dit aux Frères qui lui en parlaient: "Pour moi, je ne veux plus me préoccuper du purgatoire, le P. Recteur m'a dit de n'y plus penser."

La famille de Louis avait été prévenue de son état désespéré, et son vénérable père se hâta d'accourir, pour passer trois jours avec son fils qu'il ne devait plus revoir.

Louis fut frappé tout d'abord de la tristesse si légitime de son père et lui adressa ces quelques mots qui trouvent leur explication dans sa profonde humilité et la foi vive de sa famille. "N'est-il pas préférable pour vous que je meure aujourd'hui, où je n'ai pas de grands reproches à me faire? Plus tard peut-être vous auriez la douleur de me voir faiblir à ma vocation." Toutefois ces paroles n'étaient pas la parfaite expression des sentiments qui dominaient en lui, la joie s'échappait à tous moments de son cœur, avec une spontanéité à laquelle il ne pouvait résister, et son pauvre père me dit plusieurs fois d'une voix entrecoupée de sanglots: "Ce pauvre enfant! il va bientôt mourir et il est gai comme un pinson." Expression frappante de vérité. N'assistai en effet à plusieurs entretiens du père et du fils, et la joie de notre bien-aimé frère se traduisait par une expansion qui allait jusqu'à d'innocentes plaisanteries.

La joie fut encore le caractère distinctif des quelques lettres qu'il écrivit à sa famille, et le 1er Janvier, avant-veille de sa mort, il traçait ces dernières lignes d'une main tremblante: "Bonne année, chers Parents; je la demande à Dieu pour vous et j'espère qu'il m'exaucera. Pour moi il n'y a pas de doute, l'année sera bonne, très-bonne, car je

vais au Ciel". Ne croirait-on pas entendre Saint Louis de Gonzague, parlant d'aller au Ciel avec la même assurance que lorsqu'il s'agissait d'aller à Frascati?

Au reste sa famille si chrétienne était bien capable de comprendre cette sainte joie. Sa pieuse mère lui écrivait deux jours avant sa mort: "Cher enfant, malgré la douleur que j'éprouve de me séparer si vite de toi, je remercie Notre-Seigneur de toutes les grâces qu'il t'a accordées et de la faveur qu'il t'a faite en t'appelant à la Compagnie de Jésus. Une mère ne doit avoir en vue que le bonheur de ses enfants. Oh! cher enfant, quelle consolation pour nous de te savoir au ciel! Bien certainement notre pauvre cœur souffre, mais quand nous nous élevons vers Dieu, je comprends que tu pars joyeux."

Pendant la période d'un mois et demi qui s'écoula entre l'annonce définitive de la mort et la réception des derniers sacrements, les vertus de résignation joyeuse, d'obéissance et de reconnaissance, furent encore celles que le F. Louis pratiqua spécialement. Le progrès du mal n'eut d'autre résultat que de les faire briller d'un plus vif éclat.

Il d'abord sa patience demeura inaltérable. Jamais on ne l'entendit se plaindre pendant qu'on pansait les nombreuses plaies faites par ses cautères. Tout au plus remarqua-t-on de temps en temps quelques crispations de mains, suivies immédiatement de ces mots adressés au F. Infirmier: "*Mon cher Frère, n'y faites pas attention, cela n'est rien*". Je me rappelle avoir assisté à la consultation de deux médecins, dont l'un qui ne connaissait pas notre Frère Louis, le frappa, pendant l'auscultation sur une plaie cachée par un linge, au lieu de le frapper sur la partie saine. Le malade ne fit aucun mouvement et conserva une parfaite sérénité de visage. Puis comme le Médecin s'excusait, il lui répondit le sourire sur les lèvres: "*Ce n'est rien, Monsieur le docteur, vous ne m'avez fait aucun mal.*"

La délicatesse pour n'être à charge à personne, prit également de nouveaux accroissements. Ainsi, il refusa d'abord de recevoir les Frères Scolastiques qu'on lui envoyait pendant la récréation de midi, parce que, disait-il, ces bons Frères avaient besoin de respirer le grand air après le repas. Puis, quand les grands froids arrivèrent et qu'il devint impossible de sortir dans le jardin, il consentit à admettre des compagnons, mais à la condition qu'ils iraient se chauffer les pieds à la cheminée et ne resteraient pas près de son lit.

Un matin, après avoir passé une mauvaise nuit, il commença à prononcer quelques paroles qui annonçaient une plainte. Je crus d'abord que son propre malaise en était cause; mais je fus profondément touché quand je vis que ces plaintes avaient pour objet la fatigue du F. Infirmier augmentée ce jour-là par l'arrivée de nouveaux malades. C'est ainsi que ce Saint Frère oubliait ses propres souffrances pour ne penser qu'à celles des autres.

Tant qu'il put remuer les bras, il voulut se servir lui-même et ne consentit pas à ce que ses visiteurs lui rendissent les services les plus vulgaires. Puis quand la faiblesse devint extrême, et qu'il dut accepter le secours d'une main étrangère, il se préoccupait d'occasionner le moins de fatigue possible aux autres. C'est ainsi qu'il répondit à un Frère Scolastique qui voulait le soulever: "*Mon cher Frère, vous n'êtes pas assez fort, vous vous fatigueriez trop, attendez un peu; le F. Infirmier va bientôt venir pour vous aider.*"

Je me souviens encore que la veille de sa mort, je récitais mon bréviaire dans sa chambre près de la fenêtre. Tout à coup notre cher mourant fit signe aux deux Pères qui étaient près de son lit et les pria de m'appeler. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une communication importante; quelle ne fut pas ma surprise quand j'entendis le F. Louis me dire: "*Mon Révérend Père, vous êtes dans un courant d'air, vous devriez*

vous approcher de la cheminée."

Je pourrais citer encore beaucoup d'autres traits de ce genre, mais ceux-ci suffisent pour faire ressortir son exquise délicatesse, sa reconnaissance sans limites, en un mot son admirable charité. En effet, chacune de ses actions considérée isolément est peu de chose, il est vrai; mais quand les attentions délicates deviennent un besoin presque continuel, comme chez notre Frère Louis, elles sont l'indice certain d'un cœur dilaté par l'amour ardent de Notre-Seigneur.

J'arrive aux derniers moments de notre frère sur cette terre. Vers la fin du mois de décembre, il me pria avec instance de ne pas attendre la dernière heure pour lui administrer les derniers sacrements. Il voulait en effet les recevoir avec la plénitude de ses facultés. Jusqu'au samedi 27 décembre il n'y eut aucun danger prochain; mais ce jour-là, je fus frappé de sa faiblesse extrême et sur le conseil du F. Infirmier, j'annonçai à notre bien-aimé Frère que l'heure était venue.

Il reçut cette nouvelle avec joie et son premier mouvement fut celui de la reconnaissance; mais bientôt réfléchissant qu'il m'avait demandé avec instance d'avancer la cérémonie de l'Extrême-Onction, il en eut quelques scrupules et ajouta: *"Je serais bien heureux de recevoir demain les derniers sacrements, si toutefois le médecin le juge convenable, car je ne voudrais pas dans cette dernière action de ma vie, me laisser conduire par la volonté propre."* Je lui répondis que le médecin ordinaire de la maison ne pourrait probablement venir le voir que le surlendemain. *"Alors, répliqua-t-il, qu'en pense le F. Infirmier?"* Le F. Infirmier, lui dis-je, croit qu'il est temps. *"Quel bonheur! dit-il, je vais recevoir demain Notre-Seigneur en viatique!"* Peu d'instants après le F. Infirmier entra et notre bien-aimé malade lui dit: *"J'ai une excellente nouvelle à vous apprendre: Demain on me donnera l'Extrême-Onction; merci encore une fois pour tous les services que vous*

m'avez rendus."

A partir de ce moment, le F. Louis ne pensa plus qu'à se préparer à la cérémonie du lendemain. Il demanda un rituel pour pouvoir méditer d'avance les prières de l'Eglise et fit prévenir deux frères qui l'avaient spécialement visité pendant sa maladie, de se tenir près de son lit et d'y prier pendant qu'il recevrait les derniers sacrements.

Le Dimanche 28 décembre, à 7h 1/2 du matin, la Communauté se réunit pour accompagner le Très-Saint-Sacrement dans la chambre de notre cher frère. Après qu'on eut achevé la récitation du Confiteor, il témoigna le désir de demander lui-même pardon à la Communauté, et s'exprima à peu près en ces termes: "Mes Révérends Pères et mes très-chers Frères, je vous demande pardon de la mauvaise édification que je vous ai donnée; pardon pour mes brusqueries. Vous prierez pour moi, n'est-ce pas; quand je serai au Ciel, je prierai pour vous tous sans exception et j'espère que le bon Dieu m'accordera les grâces que je lui demanderai." Ces paroles si simples émurent cependant profondément plusieurs des assistants. Pour se rendre compte de l'émotion causée par ces quelques mots, il faudrait pouvoir entendre en même temps l'accent d'humilité profonde et d'ardente charité avec lequel elles étaient prononcées.

Depuis longtemps déjà le F. Louis communiait tous les jours. Il voulut continuer à le faire jusqu'à son dernier soupir, et pendant les 6 jours qu'il vécut encore, il reçut tous les matins Notre-Seigneur.

Deux dévotions lui furent surtout chères pendant cette dernière période de sa vie: la Sainte-Eucharistie et le Crucifix. Chaque soir il se préparait à la Communion du lendemain et il y pensait souvent pendant la nuit. L'avant-veille de sa mort, sur les 10 heures du soir, on voulut baisser un peu sa lampe afin de lui faciliter le sommeil, mais il demanda qu'on ne diminuât pas la clarté, de peur d'être exposé à rompre le jeûne

après minuit. Il ne comptait en effet pour rien les ardeurs de la soif, quand il s'agissait de recevoir à ce prix Notre-Seigneur.

Pour ce qui regarde la seconde dévotion, son caractère généreux et ardent lui avait toujours donné un grand attrait pour le sacrifice, et par suite un grand amour pour son crucifix; mais quand il eut vu dans le rituel romain que l'Eglise recommande instamment à ceux qui ont reçu les derniers sacrements de baiser souvent l'image du Sauveur en croix, sa dévotion au crucifix prit un admirable accroissement. Il voulait avoir sans cesse sous les yeux cette image bénie de Notre-Seigneur mourant pour notre salut, et il éprouvait en même temps le besoin de la presser souvent sur ses lèvres. Afin d'éviter à notre Saint Frère la fatigue qu'il éprouvait en décrochant ainsi fréquemment son Crucifix de la muraille, on en suspendit un second devant lui. A partir de ce moment son crucifix des vœux ne quitta plus ses mains ou sa poitrine, c'est là qu'il le déposait après l'avoir baisé.

Deux ou trois jours avant sa mort, il me dit: "*Je mourrais volontiers comme le Bienheureux Berchmans en tenant entre mes doigts mon crucifix et mon chapelet.*" Nous verrons bientôt comment il tint parole à sa dernière heure.

Le Samedi 3 Janvier, à 3 heures de l'après-midi, la faiblesse devint extrême et la Communauté se réunit pour réciter les prières des Agonisants. Quand elles furent terminées, les Pères et les Frères agenouillés dans la chambre et dans la chapelle voisine passèrent un à un devant le lit du mourant. Autant que ses forces le lui permirent, il leur fit à tous un signe de la tête et de la main pour leur dire un dernier adieu. Ici encore la pensée se reporte tout naturellement vers Saint Louis de Gonzague, qui, après avoir reçu le Saint Viatique, voulut embrasser successivement tous ses frères, parce que disait-il, il ne convenait pas de leur témoigner moins d'affection en partant pour le Ciel qu'en les quittant momentanément sur la terre.

A partir de ce moment, le F. Louis eut de

nombreux accès de délire, tout en conservant des intervalles de raison.

Vers les 5 heures je m'approchai pour lui faire baiser son crucifix, qu'il n'avait plus la force d'approcher de ses lèvres ; mais ne le trouvant pas, je me mis à le chercher. Notre mourant s'en aperçut et m'indiqua qu'il le gardait sous sa couverture, afin de ne pas le quitter.

A 7 heures je m'approchai de nouveau pour constater s'il avait son scapulaire. Le F. Louis ouvrit de grands yeux, en sortant la main hors de son lit, il me montra ainsi qu'aux deux Pères qui étaient présents, son chapelet enlacé autour de ses doigts. Nous comprîmes qu'il voulait nous prendre à témoins de sa dévotion filiale à Marie, conservée jusqu'au dernier soupir.

Ainsi notre Saint-Frère tenait sa parole et mourait joyeusement comme le Bienheureux Berchmans avec son crucifix et son chapelet.

Nous étions persuadés que désormais tout mouvement délibéré était fini et qu'il ne resterait plus à notre bien-aimé Frère que les mouvements convulsifs de l'agonie. Mais nous ne tenions pas assez compte de la bonté sans limites de Notre-Seigneur, pour ceux qui ne lui ont refusé aucun sacrifice.

Quelques minutes après 8 heures, le F. Louis put retrouver assez de forces pour prendre lui-même son crucifix et le baiser une dernière fois ; ce fut son dernier mouvement. Immédiatement après, les bras restèrent immobiles et la respiration devint de plus en plus faible. Nous recommençâmes les prières des agonisants et au moment où nous allions réciter les psaumes qui les terminent, notre frère passait à une meilleure vie. Il rendit le dernier soupir d'une manière si douce que nous ne pûmes pas distinguer le moment précis de son passage à l'éternité.

Le F. Louis Boucher était né le 15 Octobre 1856 et avait par conséquent 23 ans 2 mois et 19 jours. C'est à quelques jours près l'âge auquel mourut St Louis de Gonzague. Le 3 Janvier avait été désigné d'avance par la pieuse mère de Louis, comme étant le

jour où il quitterait la terre. C'était en effet le 3 Janvier 1876 que sa jeune sœur âgée seulement de 12 ans était morte au pensionnat des Dames du Sacré-Cœur de Quimper après avoir fait vœu de se faire religieuse du Sacré-Cœur de Jésus, si la santé lui était rendue. Le F. Louis aimait à invoquer cette sainte enfant, et leur pieuse mère était persuadée que la sœur viendrait chercher le frère pour le conduire au Ciel.

J'espère, mon R. Père, que cette courte notice sur l'un de vos enfants qui vous était bien cher, vous consolera au milieu des persécutions que souffre la Compagnie. Notre F. Louis en effet a offert sa vie pour son salut et nous avons lieu d'espérer que nous avons un protecteur de plus dans le Ciel.

Je me recommande humblement à vos saints Sacrifices et à vos prières.

R^ae V^ae

Infimus in X^to servus et addictissimus filius.

R. de Maumigny S.J.

Table des Matières.

Pages.

1. Chine. — Tché-ly. — Extraits d'une lettre du P. de Becquevort à un Scolastique de Laval . . . . . 1.
2. ——— ——— Lettre du P. Fourmont au R.P. Gonnet, Sup. de la Mission . 4.
3. ——— ——— Extraits d'une lettre du P. de Becquevort à un Scolastique de Laval. 9.
4. Mangalore. — Mission de Cultur. (Extraits des Renseignements publiés sur la Mission de Mangalore) . . . . . 11.
5. Constantinople. — Une expédition apostolique dans l'île de Tinos. — Lettre du P. Delattre au R.P. Provincial de Champagne . . . . . 26.
6. Amérique. — Montagnes Rocheuses. — Lettre du R. P. Cataldo, Sup. Général des Missions des Montagnes Rocheuses, au R. P. Provincial de France . . 38.
7. Pologne. — Un épisode de la Persécution Religieuse dans le Grand Duché de Posen. (Extraits d'une lettre du P. Nivier à un Novice d'Angers) . . 41.
8. France. — Le Pèlerinage du B. Pierre Lefèvre au Villaret. — Lettre du P. Greff au R.P. Provincial de Champagne . . . . . 45.
9. ——— Paris. — Réunion des jeunes gens de la Rue de Sèvres. — Inauguration de la Conférence de Médecine . . . . . 47.
10. St. Jean François Régis. — Réfutation d'une calomnie renouvelée contre la Cie de Jésus. (Extrait des Lettres de Woodstock) . . . . . 66.
11. Nécrologie. — Le P. Auguste Daras, décédé à Dijon le 22 Décembre 1879. . 74.
12. ——— . . Le F. Pierre Caillanter, Coadjuteur temporel, mort à Zi-Ka-Wei, le 19 Juillet 1879. — Lettre du F. Gain au R.P. Rabel à Angers . . 79.
13. ——— . . Le F. Louis Boucher, Scolastique, mort à Laval le 3 Janvier 1880. — Lettre du R.P. Recteur de Laval au R.P. Provincial . 85.
14. . . . . Table des Matières . . . . . 99.

1105471 01-4445 v.2(1878-1880)